REVUE SUISSE

REVUE SUISSE.

TOME QUATRIÈME.

LAUSANNE,
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX,
ÉDITEUR.

1841.

REVUE SUISSE.

TOME QUATRIEME.

LAUSANNE,
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX,
ÉDITEUR.

1841.

LIBRARY
MAY 1 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
24
R46
t.4

L'AMI DE LA MAISON.

Traduit de l'Allemand

DE

META SANDER.

O Dieu ! donne-moi la sagesse, quand même je ne la demanderais pas, et détourne de moi ce qui est mal, lors-même que je le désirerais ardemment !

I.

CHAPITRE PREMIER.

L'église de la petite ville de R.... était toute pleine. Ce n'était pas seulement le fidèle et petit troupeau des âmes pieuses qui avait pris, ce jour-là, le chemin de la vieille église gothique ; c'étaient aussi les gens comme il faut, qu'à l'ordinaire on y rencontrait si rarement. De jeunes Messieurs, qui avaient coutume de dissiper la matinée du dimanche dans les cafés ou dans des parties de campagne, de belles dames, qui aimaient à passer ces heures saintes à rêver voluptueusement dans leur lit ou bien à lire quelque mauvais roman, s'étaient arrachés une heure plus tôt à leur couche délicate, afin que leur toilette pût être achevée à temps. Et lorsque le son solennel de l'airain sacré appela les fidèles au

service divin, on vit une foule de parures bigarrées se diriger de toutes les rues de la ville vers la maison de Dieu. Le vieux bedeau trottait d'un air affairé de côté et d'autre, ayant bien de la peine à orienter tous ces étrangers dans la maison de leur père.

Après le premier chant, tous les regards se dirigèrent, pleins d'attente, sur la chaire, et le prédicateur qui y monta parut propre en effet à satisfaire les exigences de son nombreux auditoire, quelque élevées qu'elles pûssent être. C'était un homme d'une belle taille, entre vingt-huit et trente ans, une véritable figure d'apôtre; sa longue chevelure blonde, arrangée à la manière des anciens Germains, flottait en boucles ondoyantes autour d'un visage spirituel, dont la belle et noble expression était encore relevée par le costume noir du sacerdoce; sa main, d'une blancheur éblouissante, reposait avec une grâce exquise sur la grande Bible in-folio; une voix sonore et harmonieuse, une prononciation pure, des gestes graves et mesurés, un débit très-agréable, tout concourait à faire d'Edouard Milnau un des êtres les plus attrayants que la nature eût comblés de ses dons et que le ciseau de l'art eût polis.

Milnau prétendait à une place de pasteur vacante dans sa ville natale. Il avait pris pour texte de son sermon d'épreuve la parole de Pilate : *Qu'est-ce que la vérité?* Son discours était un chef-d'œuvre d'éloquence; il s'adressait à la sensibilité des auditeurs dans un style riche d'images et de poésie. Presque aucun œil ne resta sec; et lorsque l'orateur eut fini, un léger et involontaire murmure d'admiration parcourut les rangs serrés de l'auditoire. « Quel homme distingué! Quel excellent discours! » entendait-on çà et là chuchotter à son voisin. Il est vrai que si, aprés ce beau sermon, on avait demandé à chaque auditeur séparément : *Qu'est-ce donc proprement que la vérité?* chacun aurait pu

donner une réponse différente, et nul n'aurait su dire : « la vérité, c'est que *nous sommes tous pécheurs, et que notre unique consolation, comme notre unique espérance, est en Jésus-Christ qui nous a rachetés.* Et si la Parole de Dieu secoue le sommeil de la conscience, la philosophie de Milnau, en revanche, avait couvert d'un brillant tapis de fleurs la misère et la corruption du cœur de l'homme, avait flatté l'orgueil et la délicatesse du sentiment et avait exalté la folle et trompeuse confiance de l'homme en ses propres forces.

Dans le banc de la cure était assise la veuve du pasteur Reinhardt. Un grand bonnet blanc, avec deux ailes qui se dressaient à l'ancienne mode, ombrageait les traits vénérables d'une figure qui avait été belle; une courte mantille noire, garnie d'une blonde faite à la maison, une antique robe de damas noir, avec laquelle Madame la ministre avait été conduite à l'autel trente ans auparavant, et que, dès-lors, elle n'avait plus portée que pour aller à l'église, un gros livre de cantiques, muni de pesantes agrafes d'or, cadeau de noces de son défunt mari, complétaient la touchante physionomie de la vieille dame, qui rappelait involontairement les portraits expressifs d'Holbein. Quand Milnau parut dans la chaire, Madame Reinhardt avait tourné les yeux sur lui, comme tout le monde; mais tandis que le regard de chacun s'arrêtait avec complaisance sur le beau jeune homme, celui de la veuve s'en détourna bientôt avec une expression sérieuse, teinte d'amertume et de mécontentement. Il se dirigea alors et demeura attaché, pendant tout le service, avec une inquiétude maternelle sur un petit banc en face, où Anna, sa fille unique, était assise à côté de son amie d'enfance, Eveline Selter, dans un religieux recueillement.

Les deux amies étaient à tous égards bien différentes. Eveline, l'heureuse épouse, l'enfant gâté du riche Selter,

était une gracieuse et fraîche blonde, dont le joli petit visage brillait de toute la fleur de la jeunesse et du plaisir; toute sa petite personne était si mignonne et si bien proportionnée qu'on aurait pu croire qu'elle venait de sortir du ciseau de Phidias. Un chapeau de fine paille d'Italie, orné d'une touffe de bluets, reposait délicatement sur les tresses de sa belle chevelure d'or; une robe de soye d'un bleu d'azur relevait la blancheur éclatante d'un cou et de deux épaules d'une forme parfaite, sur lesquelles une blonde noire était négligemment jetée. — Cette élégante parure, que des bracelets et des chaînes d'or rehaussaient encore, formait le contraste le plus frappant avec la douce et modeste figure d'Anna, dont la robe blanche, simple et montante, lui donnait l'air d'une vestale à côté de sa brillante amie. Cette physionomie pâle et sérieuse, entourée de boucles de cheveux noirs, et qui se laissait à peine entrevoir sous un modeste chapeau à l'anglaise, pouvait tout au plus être appelée jolie à côté d'Eveline. — Et cependant, il y avait tant d'expression dans le regard de ses grands yeux noirs, il y avait tant de grâce et de dignité dans sa tournure et dans sa taille élancée, qu'un homme sérieux et réfléchi devait se sentir infiniment plus attiré par elle que par les belles formes d'Eveline. Les regards de celle-ci s'étaient fixés sur le beau prédicateur avec une sorte de langueur voluptueuse, et deux larmes d'attendrissement tremblèrent sur sa paupière soyeuse lorsque Edouard parla, d'un son de voix émouvant, des espérances déçues d'un cœur aimant, de la véritable amitié, du tombeau, de l'immortalité et du revoir. Anna avait penché sa tête immobile sur sa poitrine, et l'œil maternel seul avait pu distinguer les brûlantes larmes qui tombaient sur ses mains jointes.

Voilà les clefs, Anna, il faut que j'aille faire visite à la pauvre dame Elmers, dit Madame Reinhardt à sa fille qui

sortait de l'église, au bras d'Eveline, profondément émue, mais sachant se contenir.

Ne voulez-vous pas permettre à Anna, ma chère tante, de faire un tour de promenade avec moi ? demanda Eveline de sa douce voix. — J'ai donné rendez-vous, dans la prairie, à mon mari et à Milnau, après le sermon, et je ne puis pas y manquer.

Un rendez-vous après le service divin ne convient pas à nos habitudes, repartit la veuve avec sévérité. Quant à toi, ma chère nièce, tu peux faire ce que bon te semble, mais Anna sait que je n'aime pas qu'à peine sorti de la maison de Dieu, on se hâte de chercher sans pudeur les distractions mondaines et de dissiper, dans de vaines conversations, les bonnes et sérieuses pensées que le bon Dieu a pu nous mettre au cœur à l'église.

Mais, ma tante, notre conversation ne sera pas si légère et si coupable, puisque Milnau lui-même.....

— Edouard Milnau est un homme, un homme pécheur comme nous tous et rien de plus, Madame ma nièce ! Certaines gens peuvent en faire un Dieu.....

Ma bonne petite mère ! s'écria Anna, se hâtant d'interrompre sa mère qui parlait tout haut ; pardonne à Eveline sa demande inopportune mais assurément faite à bonne intention. Je rentre de ce pas à la maison, et quand tu seras de retour, tu trouveras tout en ordre, la table mise et la soupe bonne chaude.

Tu viendras pourtant ce soir, ma bonne Anna, dit Eveline avec autant d'amitié qu'il lui fut possible dans l'état d'irritation où les paroles violentes de sa tante l'avaient mise.

— Ce soir ! répéta Madame Reinhardt. Allez-vous peut-être encore au théâtre ?

Pas du tout, ma tante, il n'y a point de troupe ici; d'où vous vient cette idée ?

Bon ! bon ! répliqua la vieille femme d'une voix lente et en jetant un regard de mécontentement sur la gorge découverte d'Eveline; je pense seulemeut que tu es mise bien plutôt comme il convient au théâtre qu'à l'église.— Et tu sais sans doute mieux que personne si c'est pour plaire au bon Dieu que tu as fait cette belle toilette, ou.....

Ma tante ! s'écria Eveline, rouge de colère et de honte.

Ma mère ! dit Anna d'un ton suppliant et en lui mettant la main sur la bouche.

Mais au même moment un essaim de jeunes beautés exhalant tous les parfums de l'Arabie les entoura. « Où restes-tu donc, Eveline, s'écrièrent-elles impatiemment ? Nous allons manquer notre délicieuse promenade avec Milnau. » — Eveline disparut en adressant un tendre adieu à Anna et en jetant sur sa tante nn regard fier et courroucé.

Pouah ! s'écria la ministre en reprenant profondément sa respiration et suivant des yeux, en hochant la tête, le groupe brillant, pouah ! l'infection de ces parfums est pour faire prendre mal ! — Dieu soit loué ! elles s'en vont tourbillonner ailleurs ! Ça finira mal. — Mais, je dirai encore une fois clairement la vérité à Gustave, afin d'avoir les mains nettes de ces impiétés ?

Maman, chère maman, ne m'as-tu pas promis de m'épargner, dit Anna, ayant peine à retenir ses larmes ?

Eh ! quoi, mon enfant, il ne s'agit pas de toi. — Est-ce qu'une fille sage et modeste a rien de commun avec la génération impie et adultère ! Rentre à la maison, Anna, et prie Dieu d'ôter de ton cœur le venin du sermon d'aujourd'hui.

En disant cela, Mad. Reinhardt traversa la rue, saluant ses nombreuses connaissances, et entra dans la cure voisine

où la veuve malade du pasteur Elmers, mort depuis peu, attendait ses consolations et ses bons offices.

Anna se retira précipitamment; mais sa fidèle servante Sara la rejoignit, toute hors d'haleine, à la porte de la vieille maison. Pour l'amour de Dieu! Mlle. Anna, qu'avez-vous de si pressé? Il faudrait des aîles pour vous suivre. — Je vous vois bien en train de causer avec notre dame et Mad. Selter, et je pense que je puis aussi babiller un peu avec la vieille Christel, mais à peine ai-je eu le tems de commencer que, lorsque je tourne la tête pour voir si vous êtes toujours là, notre maîtresse avait disparu et vous étiez déjà au bout de la rue de l'église. — Eh! bien, comment M. Edouard vous a-t-il plu aujourd'hui?

Et toi, es-tu contente de son sermon, bonne Sara, dit Anna, en entrant avec elle dans le sombre corridor?

Moi! Voyez-vous, ma chère demoiselle, il ne faut pas me le demander. Des gens comme nous ne comprennent pas ces beaux et savans discours. Et puis, il faut que je l'avoue, hier, c'était tard quand j'ai eu fini, ce matin, j'étais debout de bonne heure, il y avait un air pesant et étouffé dans l'église, et..... Dieu me pardonne ce péché; c'est vrai que j'ai dormi si fort que je ne me suis réveillée que lorsque les enfans de l'école ont entonné le dernier chœur. J'en ai été mortellement confuse; — je vous en prie, ma chère demoiselle que notre dame ne le sache pas.

O sainte simplicité, dit Anna avec un sourire mélancolique!

Oui, Mlle Anna, je ne saurais qu'y faire; M. Edouard a sans doute, dans ses grands voyages avec le comte, vu et appris beaucoup de choses auxquelles nous n'entendons rien, nous autres pauvres gens. Mais il est devenu bien grand Monsieur. Il me plut bien davantage, il y a six ans, lorsqu'il fit, le jour avant son départ, ce beau sermon sur la con-

fiance en Dieu et qu'il lut avec tant d'émotion le texte : « *Remets ta voye sur l'Eternel et t'assure en lui, et il travaillera pour toi;* » je ne m'endormis pas alors quoique je fusse bien plus fatiguée qu'aujourd'hui. — Et lorsque ce bon Edouard vint l'après midi et qu'il me supplia, au nom de Dieu, de vous appeler, rien que pour vous dire encore adieu, et que notre dame ne le voulût absolument pas, vous pleuriez alors tous deux. — Ah ! Mlle. Anna, vous le rappelez-vous ?

Oh ! Anna s'en souvenait bien. Et pour cacher à la bonne Sara les larmes qui se pressaient sous ses paupières, elle se réfugia en toute hâte dans sa chambrette, et là, se jetant à genoux devant le portrait de son père bien-aimé qui semblait la regarder affectueusement, comme son ange gardien, elle put soulager son cœur oppressé. — Mon père, dit-elle à voix basse, mon bon père, demande pour ton enfant délaissé force et consolation. — Oh ! ma mère ne me comprend pas, et Sara a raison, il est devenu trop grand Seigneur pour la pauvre orpheline, et Eveline — grand Dieu, donne moi donc la résignation et verse le calme et la paix dans mon cœur angoissé !

Anna s'était adressée au bon endroit, à cette oreille qui est toujours tendue vers le cri de l'affligé, à cet œil qui n'oublie point les larmes de ceux qui pleurent. — Quand sa mère rentra à la maison, Anna avait essuyé ses larmes, et l'air embaumé qui s'élevait du petit parterre sous la fenêtre de la chambre en avait séché la dernière goutte sur les tendres joues de la jeune fille.

Le dimanche s'écoula, comme d'ordinaire, dans un paisible recueillement. La mère et la fille ne dirent pas un mot de Milnau et de la brillante soirée où Anna avait été invitée chez Mad. Selter. Et lorsque Anna eut fait la lecture et la prière du soir, elle rentra calme et sereine dans sa petite

chambre, et élevant un regard de gratitude vers le ciel étoilé, elle pria du fond de son cœur avec des larmes d'attendrissement. « Je te bénis, ô mon Dieu, car tu as exaucé mes supplications et apaisé l'orage de mon cœur! — ô mon bon Père, donne-moi de la résignation! » — Et voici l'image bien-aimée du séduisant Milnau qui erre devant ses yeux et vient troubler sa dévotion. — Les larmes de la jeune fille coulent plus brûlantes encore. Mais l'Esprit Saint lui découvre le piège du tentateur et elle prie avec plus de ferveur : « Non pas ce que je veux, Seigneur, non pas les désirs insensés et les espérances charnelles qui naissent malgré moi dans mon pauvre cœur, non, ne les exauce pas! Mais donne-moi, ô mon bon Sauveur, ce qui pourra contribuer à mon salut éternel! » — Et profondément navrée des mauvaises pensées et des images profanes qui souillaient jusqu'à sa prière, elle cacha dans ses mains jointes son front rouge de honte et s'écria en soupirant : « ô Dieu, n'entre point en compte avec moi! Pardonne-moi mon péché, sauve, oh! sauve, divin rédempteur, mon âme en lutte avec la tentation et accorde lui la vie éternelle! »

Heureux celui qui, à l'heure de l'angoisse, quand il a un violent combat à soutenir contre la passion, heureux celui qui peut prier ainsi! — Anna s'endormit paisiblement; et, à son réveil, elle avait pris des forces et de la sérénité pour les devoirs et les peines du jour.

CHAPITRE II.

Revenons maintenant à l'église où nous avons laissé dans la chaire le héros du jour. — Les hommes les plus distingués par leur rang et leur culture attendaient Milnau au bas de l'escalier de la chaire et s'empressèrent, quand il descendit, de lui toucher la main en le comblant de louan-

ges et de félicitations. — Ils le conduisirent comme en triomphe au banc des pasteurs auprès du vénérable sur-intendant Felsing qui avait fait un pas à sa rencontre. — A côté du vieillard aux boucles d'argent se trouvait un jeune homme, aussi en costume ecclésiastique, qui, timide et même embarrassé, tenait les yeux fixés à terre avec une contenance sérieuse et s'était retiré derrière le sur-intendant à l'approche de Milnau.

Je vous présente un nouveau compagnon d'œuvre, un habile collègue, monsieur Felsing, dit, d'un ton un peu haut pour le lieu où ils se trouvaient, Gustave Selter, qui conduisait Milnau par la main.

Qui nous a fait un excellent sermon, et qui sera digne de vous à tous égards, M. le surintendant, continua d'un ton plus convenable le docteur Siefert.

Et moi, Messieurs, répliqua Felsing avec dignité et en tendant la main à Milnau, comme nous ne sommes point assemblés ici en l'honneur d'un homme, mais au nom de Dieu, je dois lui dire, au milieu de toutes vos louanges : « Mon cher ami, il vaut mieux plaire à Dieu qu'aux hommes, et l'amour de Christ est plus précieux que la science. »

J'espère, M. le surintendant, que l'un n'exclut pas l'autre, répondit poliment Milnau; votre propre exemple vous donnerait un démenti.

Nous parlerons de cela quand vous me ferez le plaisir de venir me voir, mon cher ami; car je dois vous rappeler, Messieurs, que nous sommes ici dans la maison de Dieu, où la bienséance comme la sainteté du lieu interdisent toute manifestation trop vive de blâme ou de louange.

Gustave Selter se mordit les lèvres, non sans laisser échapper un sourire de mépris; quelques-uns se poussèrent légèrement du coude d'un air moqueur, les plus sages rougirent un peu et Milnau, malgré tout le plaisir qu'il prenait

dans la louange, avait trop de tact pour ne pas sentir ce qu'il y avait d'inconvenant, vis-à-vis du digne Felsing, dans la conduite de ses flatteurs. Il salua avec courtoisie, et tendit affectueusement la main au jeune ministre, son compétiteur pour la place vacante et son ami de collège. Il s'éloigna alors avec ses amis, et, quand il eut posé sa robe, ils se rendirent tous ensemble dans la prairie, au milieu de maints quolibets sur le piétisme grognon du vieux Felsing et la figure de pénitent du pauvre Gottfried Sinder. Là Milnau recueillit encore de plus beaux lauriers et de plus douces louanges des dames qui l'attendaient impatiemment.

Grand Dieu! s'écria involontairement Gottfried Sinder, quand il se vit seul avec Felsing, l'Église de Christ est donc tombée si bas que ses serviteurs se présentent à l'autel comme de misérables acteurs qui briguent les applaudissements des hommes, au lieu d'annoncer sans crainte aux pauvres pécheurs la parole de la repentance et de la conversion.

Ils sont venus ici comme ils vont au théâtre, pour entendre un bon orateur, pour rafraichir dans de belles images et de belles paroles leur sensibilité émoussée par le frottement du monde, et pour endormir leur conscience et se séduire eux-mêmes par ces émotions artificielles. Et ils ne sortent de la maison de Dieu que pour retourner avec plus d'assurance à leurs péchés; pauvres brebis égarées qui ne veulent pas écouter la voix du bon berger, sans lequel nous sommes tous perdus éternellement.

Je n'ai pas le courage de faire mon sermon d'épreuve, reprit Sinder après une pause; je sens trop bien la supériorité de Milnau sous tous les rapports, et je crains de nuire à la bonne cause si j'annonce à ma manière, après ce brillant orateur, la Parole de la croix.

Qui a toujours été une folie pour les sages de ce monde, ajouta Felsing. — Au point où en sont les choses, il est vrai

qu'il y a peu d'espérance pour toi, mon pauvre Gottfried, et il est presque hors de doute que Milnau sera élu. Mais est-ce que tu dois à cause de cela, et pour épargner une humiliation à ton amour-propre, négliger l'occasion de confesser hautement ton Seigneur et ton Maître. Prêche fidèlement l'Evangile dimanche prochain, et remets-t'en du reste à Celui qui a dit autrefois à douze hommes pauvres, timides et ignorants : « *Allez et enseignez toutes les nations et les baptisez en mon nom.* » Ces hommes ont bien pu s'écrier, comme Moïse, dans la profonde conviction de leur faiblesse : « *Qui suis-je, moi, que j'aille vers Pharaon et que je retire les enfans d'Israël hors d'Egypte! Hélas! Seigneur, ni d'hier, ni d'avant-hier, je ne suis point un homme qui ait la parole aisée.* » Et pourtant, il s'est montré fidèle et puissant à leur égard, comme il l'avait été à l'égard de Moïse et comme il le fera encore envers toi, car « *il est toujours le même, hier, aujourd'hui, éternellement.* »

Oh! si Milnau, lui qui a tant de talents, voulait se détourner des fausses lueurs de la philosophie, pour aller à la céleste et pure lumière de l'Evangile, il pourrait devenir un second Augustin et ramener bien des âmes de l'abîme de la perdition dans les voies du salut éternel! s'écria Gottfried, avec une généreuse chaleur.

Et sais-tu, Gottfried, ce qui retient Milnau dans les sentiers détournés du monde et l'empêche de puiser à la source d'eau vive?

Sinder tourna sur lui un regard interrogatif.

C'est ce qui a changé les anges en diables et les a précipités dans la géhenne, c'est ce qui a engendré le péché et tout le mal qui est dans e monde, c'est l'Orgueil, soupira Felsing, en sortant de l'église avec son jeune ami.

CHAPITRE III.

Il nous faut maintenant revenir un peu en arrière pour jeter du jour sur ce qui précède. Edouard Milnau et Gottfried Sinder étaient tous deux entrés comme orphelins au collége de R***. Le père d'Edouard, jadis riche négociant, avait laissé, à sa mort, sa femme et son petit enfant dans la plus profonde misère. Sa veuve le suivit bientôt dans la tombe, et le pasteur Reinhardt, qui avait déjà été frappé à l'école des heureuses dispositions d'Edouard, se chargea du pauvre orphelin. Il lui fit obtenir l'admission gratuite au collége dans lequel Gottfried Sinder était entré au même titre, par les soins de Felsing. Les deux jeunes gens allaient passer leurs dimanches et jours de fêtes auprès de leurs parens adoptifs. Felsing aimait Gottfried malgré ses manières gauches et compassées, car il avait une grande application et une sévère probité. Reinhardt voyait avec une vive joie se développer toujours davantage les aimables qualités d'Edouard et concevait les plus hautes espérances de son favori. Il n'en était pas de même de sa femme; l'enfant souple et vif à la fois, mais rempli de vanité, avait été de tout temps une épine pour elle; et, comme malheureusement il ne lui arrivait guère de partager les sympathies de son mari, Edouard fut souvent une pomme de discorde entr'eux, qui engendra mainte querelle, ce qui naturellement devait augmenter son mauvais vouloir à son égard.

Le pasteur Reinhardt était devenu veuf à l'âge de quarante ans. La femme de son premier amour avait trompé sous bien des rapports ses espérances et son mariage n'avait été rien moins qu'un paradis. Issue de parents comme il faut, mais sans fortune, Madame Reinhardt avait toujours recher-

ché le grand monde, et de là bien des dissentiments entre les époux. Lorsque enfin elle mourut, après une longue maladie de langueur, elle laissa le pasteur avec une fortune toute délabrée et quatre enfants atteints de maladies scrophuleuses. Reinhardt se vit obligé, aussi bien à cause de ses enfants que de sa position pécuniaire, de songer bientôt à un second mariage; mais il sentit en même temps que cette fois-ci ce n'était pas au cœur, mais à la raison, qu'il appartenait de choisir une compagne qu'attendaient tant de dures privations et de pénibles devoirs; après de longues et mûres réflexions, son choix était tombé sur Salomé Selter, âgée de quarante ans.

C'était la fille aînée d'une très-nombreuse famille de la résidence voisine. Elle avait perdu sa mère à l'âge de quinze ans, et, dès-lors, elle en avait tenu lieu à ses frères et sœurs. Le père de Salomé, après avoir donné à ses plus jeunes enfants pour les établir presque au-delà de ses moyens, était venu avec elle s'établir à R..... Il y fut assailli de malheurs de tous genres, et, dans ces tristes circonstances, Salomé remplit ses devoirs avec une fidélité si consciencieuse, elle montra tant de sérénité et d'énergie dans la perte de sa fortune, que Reinhardt put s'assurer qu'il trouverait en elle une femme capable et une bonne mère pour ses enfants.

Salomé remplit en effet fidèlement tous ses devoirs, mais son cœur n'y était pour rien. C'était une nature purement pratique, et tout ce qui appartenait au domaine de l'art et de la science et particulièrement du sentiment et de l'imagination était à ses yeux du malin; elle n'avait pas le moindre sens pour ces choses. En outre, c'était une zélée piétiste, se tenant ferme à la lettre morte et aux formes sèches de la religion; si elle avait vécu du temps des apôtres, elle aurait été une judaïsante rigoureuse et aurait combattu de toutes ses forces pour l'accomplissement de toute la loi.

Ainsi, par exemple, pour rien au monde elle n'aurait mangé du sang des animaux, parce qu'il est écrit dans l'Ancien Testament : « *Tu ne mangeras point de sang, car la vie est dans le sang.* » Elle n'avait jamais lu que trois livres, la Bible, le vrai Christianisme d'Arndt et son livre de cantiques; et quoiqu'elle les sût par cœur, rien n'aurait pu l'engager à en toucher un autre ; et même, si elle en avait eu le pouvoir, elle aurait volontiers, à l'exemple d'Omar à Alexandrie, brûlé tous les livres comme impies et inutiles, en commençant par la bibliothèque de son mari. Il est facile de penser que Reinhardt, doué d'une imagination si vive et d'une sensibilité si délicate, n'était pas compris et qu'il fut encore privé dans cette seconde union du paisible bonheur domestique après lequel il avait tant soupiré.

Et pourtant Salomé était une femme pieuse, une chrétienne sincère, une belle âme dévouée toute entière au Seigneur. — Mais elle appartenait à cette classe de personnes dont Zwingli a dit : « qu'elles ne peuvent pas comprendre la belle liberté de l'Evangile. » L'intolérance de l'esprit de secte elle l'avait à un haut degré, et elle partageait impitoyablement les hommes et les choses en deux classes bien tranchées. Celui qui suivait régulièrement ses assemblées, qui parlait le langage officiel de la congrégation et répétait dans une pieuse posture ses maximes favorites, celui là était un *enfant de Dieu.* — Les autres étaient des *enfans du siècle*, des *enfans du diable.* Le cœur ouvert et aimant de Reinhardt repoussait cette étroitesse, ce pharisaïsme chrétien, qui fait dire : « *Je te rends grâces, ô Dieu, de ce que je ne suis pas comme ces péagers et ces gens de mauvaise vie?* — Il ne pouvait pas souffrir ces jugemens peu charitables, ces manières affectées et cet esprit dur et sombre ; maintes fois il répétait à sa femme avec irritation les paroles de Jean-Paul ; « Mets aussi des

fleurs sur ta croix et sur ta couronne d'épines ; ne retrancher pas de la vie l'espérance et la joie. « Mais cela ne servait à rien ; au contraire, comme le pasteur tirait ses arguments d'un livre profane, Salomé secouait la tête en soupirant, rangeait intérieurement son mari dans la catégorie des *irrégénérés* et n'en demeurait que plus fortement attachée à ses vues particulières.

La fermeté de caractère de Madame Reinhardt, son amour de l'ordre et son économie, avaient bientôt rétabli l'équilibre entre les dépenses et les recettes du ménage du pasteur. Elle avait soigné avec une fidélité exemplaire ses quatre enfans, mais le ver qui avait attaqué en eux les sources de la vie n'avait pas laissé se développer ces tendres fleurs, et elles avaient été moissonnées prématurément l'une après l'autre. La petite Anna, que Salomé avait mise au monde dans sa 43e année et que son père aimait à appeler l'*enfant du prodige,* l'aimable Anna était seule restée à ses parens, unique joie de Reinhardt, et traitée par sa mère avec la même froideur et la même sévérité que tout le reste. Anna était le portrait de son père, seulement encore plus tendre et plus enthousiaste que lui. Un certain penchant au fanatisme, un goût prononcé pour tout ce qui sortait du cercle de la vie ordinaire et matérielle se manifesta de très-bonne heure chez cette enfant. Et tandis que la mère, avec ses formes religieuses âpres et étroites, demeura étrangère à cette jeune âme, elle saisit d'autant plus ardemment la foi pleine de vie et de charité du père, qui mettait son plus grand plaisir à imprimer dans ce jeune cœur les saintes vérités du christianisme. La confiance et la simplicité de l'enfant sont les premiers élémens de la foi, et les vérités fondamentales de la religion sont plus près du petit enfant qu'on ne veut bien le croire dans notre âge d'une culture si raffinée.

Il n'était pas étonnant qu'Anna, qui aimait son père par

dessus tout et par conséquent aussi tout ce qui lui était cher, il n'était pas étonnant qu'elle embrassât dans le même amour Edouard Milnau, qui était, d'ailleurs, l'amitié et la complaisance même avec sa petite amie. Il savait tant de belles histoires, il inventait tant de jolis jeux, que la pauvre petite pleura tout un jour quand Edouard partit avec Gottfried Sinder pour continuer ses études à l'université de Halle.

Mais des larmes étaient réservées à Anna, qui ne devaient pas sécher aussi vite que les pleurs de l'enfance. Elle avait environ 12 ans, lorsque son père, depuis long-temps maladif, prit une toux si mauvaise et une fièvre si tenace, qu'il se vit en peu de temps au bord du tombeau. Le danger que courait un homme qu'elle estimait et aimait pourtant de tout son cœur, amollit la dure écorce du cœur de Salomé et au lit de douleur de Reinhardt elle se montra si bonne et si tendre épouse qu'il comprit seulement alors tout ce qu'elle valait. Le pasteur reconnut avec une profonde douleur qu'il avait eu tort de toujours jeter la faute de leurs mésintelligences sur Salomé, et qu'il aurait dû plus souvent supporter ses faiblesses et rendre justice à ses bonnes qualités. — « Qu'il faille pourtant la mort pour nous enseigner la véritable charité, dit-il un jour mélancoliquement à sa femme désolée, en lui tendant la main! — Pardonne-moi, ma bonne femme!

« Et toi aussi, pardonne moi du cœur tout ce en quoi j'ai pu te blesser sciemment ou involontairement » reprit-elle en essuyant ses larmes du coin de son tablier. « Que Dieu nous fasse grâce à tous deux et n'entre pas en jugement avec nous! »

« Amen! répondit Reinhardt avec émotion. Et maintenant, encore un prière, Salomé, ma dernière prière. Vois, je te laisse notre enfant, notre chère Anna. — Elle

te récompensera de ce que tu as fait pour moi et pour mes enfans ; avec l'aide de Dieu, elle sera la consolation et l'appui de ta vieillesse. Mais, pour que je puisse me séparer d'elle sans crainte, promets-moi, Salomé, que tu n'en feras pas une piétiste, que tu ne l'introduiras pas dans vos assemblées.

Reinhardt! Reinhardt! s'écria la femme du pasteur presque avec un accent de colère : les hommes contre lesquels tu conserves jusqu'à l'heure de la mort d'amers préjugés ne partagent-il pas avec toi ta dernière, ton unique espérance! Et pourtant, tu aimes mieux laisser ton enfant avec la bande maudite de Coré que dans la communauté des élus du Seigneur.

C'est justement parce que vous vous appelez orgueilleusement *les élus* et que vous prenez plaisir à juger vos frères, parce que vous entez et taillez la jeune plante avant qu'elle ait pu s'enraciner dans le sol, et qu'élevée dans vos serres chaudes, elle ne devient plus capable de porter des fruits sains et vigoureux, parce que,..... Mais pourquoi discuter avec toi sur des choses sur lesquelles nous n'avons malheureusement jamais pu nous entendre. — Respecte la dernière volonté d'un mourant, ma chère femme, et promets-moi de laisser entièrement la direction spirituelle d'Anna au brave Felsing et de ne point contre-carrer l'œuvre du bon Dieu dans cet enfant.

Felsing! oh! Felsing est un vrai croyant! Ainsi, je te promets qu'il aura une pleine autorité sur la jeune fille. Felsing est un des nôtres. Vois la joie que me cause ta confiance en lui ; je ne m'y serais vraiment pas attendue!

Bon Dieu! dit Reinhardt, en suivant d'un douloureux sourire Salomé qui s'en allait ; nous sommes de Paul, de Céphas, d'Apollos, et nous oublions trop souvent d'être de Christ, et ce n'est que dans la mort que nous apprenons

véritablement à connaître la puissance de l'amour du Crucifié. Béni sois-tu, Seigneur, de ce que j'ai maintenant le bonheur de pouvoir remettre avec une entière confiance entre tes mains mon âme et celle de mes enfans! Oui, tu seras le père de mon Anna! —

Bientôt après, il écrivit d'une main tremblante ses dernières volontés à Felsing, et le même soir, il posa sa droite appesantie sur la tête de son Anna pour la bénir, tendit l'autre à Salomé et s'endormit paisiblement au Seigneur, dans la consolante assurance que ses péchés avaient été lavés dans le sang de son Rédempteur, et qu'*aujourd'hui même* son âme rachetée serait dans le paradis avec son Sauveur et son Dieu.

Pauvre Anna! Lorsqu'on emporta ton bien aimé père dans le champ du repos et que ton jeune cœur avait peine à découvrir sous les noirs habits de deuil, le sombre cercueil et les larmes des assistans la brillante aurore de l'immortalité, que te restait-il, pauvre orpheline? — Lorsque tu quittas, à la froide main de ta mère, l'asile chéri de ton heureuse enfance, le joli jardin où tu cultivais avec ton cher père, l'auricule, l'œillet et les fleurs les plus parfumées, quand il te fallut abandonner tout cela et désormais passer devant la maison paternelle comme une étrangère, que te restait-il? — Lorsque tu entras dans l'étroite et sombre demeure où tu ne pouvais recevoir de la main-économe de ta mère rien de plus que le pain quotidien le plus strict, où tu n'avais plus d'autre propriété pour planter et arroser tes chers œillets que la terre qui recouvrait ton père, où le dur chagrin, la sévère indigence arrêtait de sa main de fer l'insouciante gaité de l'enfance, comme la gelée saisit le tendre bouton, que te restait-il, pauvre orpheline?

Il te restait TON PÈRE CÉLESTE qui permettait que les fleurs de cette vie fussent écrasées sous tes pas, afin que celles du

monde à venir pussent fleurir d'autant plus belles; qui t'ôtait ta patrie terrestre, afin de préparer ton âme pour la demeure éternelle qui nous est réservée dans les cieux.

CHAPITRE IV.

Il y a dans la jeunesse une salutaire puissance qui nous élève, sur les ailes dorées de l'espérance, au-dessus de la froide réalité du temps présent et ne laisse pas l'âme succomber découragée, comme il arrive dans un âge plus avancé, sous le faix des soucis et des douleurs toujours renaissantes.— Anna était encore trop jeune et trop inexpérimentée pour comprendre, comme sa mère, « qu'il faut que le grain de froment meure d'abord pour porter du fruit, et que c'est par beaucoup d'afflictions que nous entrerons dans le royaume des cieux; » elle ne pouvait pas, comme sa sa mère, porter le fardeau de chaque jour avec une tranquille et ferme résignation, en se réjouissant de la gloire à venir. Son ardente imagination lui créait un avenir tout d'or où elle se réfugiait avec son âme brûlante, lorsqu'elle avait été repoussée par la sévérité de sa mère et douloureusement atteinte par la gêne de sa position extérieure.

Felsing et la femme du pasteur s'étaient considérés comme liés par la dernière volonté de Reinhardt, clairement exprimée, comme aussi par leur parole donnée. Dès lors, Felsing ne s'entretenait que rarement avec Anna, et encore avec beaucoup de retenue, du bonheur d'une âme qui trouve tout dans l'amour de Christ. Il évita, dans son enseignement de toucher le côté mystique de la religion, ce qui en fait proprement la vie, cette puissance mystérieuse qui agit dans les plus intimes profondeurs du cœur humain, et il se contenta d'exposer à la jeune fille les dogmes évangéliques et les preuves historiques sur lesquelles ils s'appuient.

Reinhardt et Felsing, comme il arrive à l'homme, avaient tous deux failli avec la meilleure volonté du monde. Reinhardt, qui accusait le piétisme d'avoir troublé la paix de son ménage pouvait bien craindre qu'il ne fit tomber Anna, avec son ardente sensibilité et sa vive imagination, dans le plus dangereux de tous les écarts, le fanatisme religieux. Mais il oubliait, ou plutôt aveuglé par ses préjugés comme sa femme par les siens, il ne savait pas séparer le fruit de son enveloppe et n'était pas assez impartial pour rendre justice aux bonnes choses qui se trouvent en abondance dans le piétisme à côté des mauvaises. — D'un autre côté, Felsing, sans se l'avouer à lui même, avait été blessé des reproches que Reinhardt avait souvent faits à une congrégation à laquelle il appartenait lui même. — Bien éloigné d'en garder rancune au défunt, et profondément touché de la confiance de Reinhardt, il s'appliquait loyalement à diriger le développement religieux d'Anna selon le vœu de son père, même quand il devait pour cela imposer silence à ses convictions. Mais, soit que les conditions faites par M. Reinhardt eussent légèrement offensé Felsing, (car qui est-ce qui peut sonder les abymes de notre pauvre cœur), soit l'embarras qui devait résulter de l'obligation de ne pas tout dire à son élève, et même de lui taire ce qu'il y avait de mieux, à son avis, dans la religion, son enseignement se trouva dénué de cette charité entraînante, de cette cordialité qu'on lui reconnaissait d'ailleurs.— Anna sortit de son instruction religieuse avec la foi de l'intelligence, mais non avec celle du cœur.

Mais ce en quoi nul d'entr'eux ne s'était trompé, c'était la ferme confiance avec laquelle tous les trois avaient remis cette jeune âme à Jésus-Christ, son Seigneur et son Sauveur. — « Dieu seul, a dit St.-Augustin, peut nous enseigner réellement. Les paroles des hommes ne sont qu'un

vain retentissement à l'oreille, les anges eux mêmes ne peuvent pas venir à la foi, si la voix de Dieu ne nous parle intérieurement ; c'est elle qui peut seule nous éclairer et nous convaincre. » Anna fut donc placée sous la conduite du Maître céleste dont l'œil paternel plonge jusques dans les replis les plus intimes de l'âme et dont les sérieux et charitables avertissemens se font entendre à tout cœur d'homme. Il fut aussi à l'égard de la jeune fille, fidèle dans ses promesses, fidèle à exaucer la prière de la pieuse mère et à accomplir la bénédiction paternelle. — Et quand les hommes s'égaraient, le Seigneur avait lui même saisi la main de son enfant et il l'attirait à Lui doucement et lentement, mais d'autant plus sûrement.

Quand Milnau revint de l'université, Anna était une jeune fille de seize ans, dont le cœur brûlant et refoulé sur soi même était plein de désirs non satisfaits et de trompeuses espérances. — La veuve était à sa réunion quand Edouard entra dans la chambre en grossière blouse, le noueux *siguenhain* à la main, beau et noble dans tout son extérieur.

Edouard ! mon cher Edouard ! mon bon Edouard ! s'écria Anna, oubliant tout et se précipitant dans les bras de l'ami chéri de son enfance, du favori de son bien-aimé père. Edouard embrassa la belle enfant avec un timide embarras. — Et Anna, ne trouvant plus l'abandon amical et sans gêne de l'ancien tems, fut soudainement rappelée au souvenir de la douloureuse perte que tous deux avaient faite dans l'intervalle ; ses larmes jaillirent aussitôt, et un cri à peine articulé s'échappa de ses sanglots, tandis qu'elle s'arrachait aux bras d'Edouard : « ah ! Dieu, mon bon père ! »

Edouard pleura avec elle et la consola tendrement. Ce fut un soulagement infini pour Anna, de pouvoir, pour la première fois depuis la mort de son père, s'abandonner

librement à sa douleur, sans craindre de nêtre pas comprise ou même d'être rudement repoussée ; et la veuve du pasteur revint à propos de sa réunion du soir, pour faire descendre les deux jeunes gens, par son accueil froid et sec, des hauteurs idéales de l'enthousiasme dans la triste réalité.

Milnau vit très-souvent sa jeune amie chez le pasteur Elmers, successeur de Reinhardt, qui était chargé d'enseigner à Anna la langue et la littérature maternelles. Elmers paraissait s'être fait un devoir de remplacer Reinhardt auprès de son fils adoptif ; du moins, il le reçut chez lui et lui procura des leçons lucratives dans les meilleures maisons. Le pasteur, qui aimait ses aises, remit aussi peu à peu à Edouard la plupart de ses propres occupations, entr'autres le développement ultérieur d'Anna, ce qui ne fâcha ni l'un ni l'autre. Et lorsque la veuve eut été avertie par Felsing (qui avait appris la chose un peu tard) du danger qu'il pouvait y avoir pour Anna à lire les poëtes avec Edouard, elle vint, dans une juste colère, faire des reproches à Elmers sur la légèreté de sa conduite et ordonner la cessation immédiate des leçons.

Mad. Reinhardt résolut dès lors de surveiller attentivement le cœur de sa fille. Elle lui interdit la société d'Edouard, et parla avec violence de ces écrits impies dont le diable se sert pour exciter les mauvaises passions qui allument l'incendie dans le cœur et précipitent l'âme dans la perdition. De pareils discours, et plus encore la vive douleur qu'elle éprouva de l'éloignement d'Edouard, révélèrent à Anna, pour la première fois, la force d'une passion qui s'était insinuée dans son âme avec tant de douceur, pendant les momens les plus heureux de sa vie, et s'était emparée d'elle à son insu. Mais, considérer son amour comme un péché et le combattre comme tel, c'était ce qui ne lui était pas possible. Mille paroles et mille regards lui

avaient donné la ravissante certitude que ses sentiments étaient payés de retour, et, habituée comme elle l'était à vivre plus dans l'idéal que dans la réalité, elle se berçait de rêves d'or dans le paradis qu'elle se créait aux côtés d'Edouard. Il lui paraissait si bon, si noble, si généreux ! — Et elle même se sentait meilleure et purifiée par son amour. Il est vrai que la voix de Dieu faisait entendre quelque fois ses avertissements, lorsque mainte image attrayante venait offenser audacieusement la tendre pudeur de la jeune fille. Mais qui est-ce qui prête l'oreille à cette voix dans le premier tumulte de la passion ? Et qui est-ce qui, s'étant énivré, comme Anna, du doux poison, n'aurait pas à rougir avec elle, si l'ange qui inscrit dans le livre de vie nos pensées et nos sentiments les plus secrets devait un jour lire à haute voix chaque page du *pur* et *noble* amour de notre jeunesse.

Si Anna, dans le sentiment de l'amour d'Edouard et dans le bonheur que lui procuraient ses rêves dangereux, courbait tranquillement la tête sous le joug inflexible de sa mère, le bouillant Milnau n'était pas si facile à apaiser. Il recherchait avec une ardeur impétueuse toutes les occasions de voir Anna et de s'approcher d'elle ; et, dans ce but, il se mit à fréquenter la maison de Felsing, qu'il avait jusqu'alors négligée, et où il rencontrait quelquefois Anna dans la société des filles du pasteur. Gottfried Sinder, que Felsing avait gardé dans sa maison jusqu'à ce qu'il eût trouvé pour lui une place convenable, y retrouva Edouard et s'attacha fortement à lui, malgré toutes les différences qu'il y avait entre eux et qui s'étaient déjà manifestées à l'université.

Le pauvre Gottfried n'était rien moins qu'indifférent aux grâces aimables d'Anna, mais il ne témoignait autrement son amour qu'en se comportant en sa présence avec encore plus de gaucherie et d'embarras, et se montrant encore plus

silencieux, si possible. Il se voyait obligé d'entendre, pendant des heures, les confidences d'Edouard sur son chagrin et son amour, et ses vives peintures des perfections et des charmes d'Anna; il fut même souvent sollicité par Milnau de la manière la plus instante de remettre secrétement à Anna, dans ses nombreuses visites à la maison de la veuve, tantôt une poésie, tantôt un billet d'amour. Mais l'honnête Gottfried s'y refusait opiniâtrément et se bornait, sans prendre garde au sombre visage de la veuve à dire chaque fois, à haute et intelligible voix et en devenant tout rouge, à Anna qui ne l'était pas moins : « Edouard me charge de vous saluer. » Anna cherchait alors à le mettre à son aise en redoublant d'amitié pour lui et lui causant avec la familiarité d'une sœur; son amour pour Edouard donnait, à son insu, une chaleur et une intimité séduisantes à ses manières envers l'ami d'Edouard. Le cœur du pauvre Gottfried se serrait toujours plus douloureusement, et souvent il sortait de chez Madame Reinhardt, les larmes aux yeux, pour se rendre au cimetière, où il arrosait et soignait avec sollicitude les œillets de la tombe du pasteur, quoiqu'il sût très-bien qu'Anna regardait son Edouard comme l'ami invisible qui en prenait soin, et l'en aîmait plus tendrement encore.

Les choses se passèrent ainsi jusqu'à ce que la passion d'Edouard rompît toutes les digues et qu'il déclarât formellement à ses amis, Elmers et Gottfried, ne pouvoir plus vivre sans Anna. Son agitation et ses fréquents malaises confirmaient ses paroles; et le brave Elmers se mit à chercher de côté et d'autre comment il pourrait procurer à son protégé un revenu suffisant et la main d'Anna. Gottfried soupira profondément; il se rappelait mainte aventure de l'université, mainte inclination d'Edouard, ardente et promptement oubliée, et il était inquiet pour le bonheur d'Anna avec cette nature inconstante et excentrique.

Ce fut un grand bouleversement dans la maison de la veuve du pasteur quand on vint à lui parler de la recherche d'Edouard. Elle n'avait jamais pu le souffrir, et depuis son retour de l'université, il était devenu pour elle un objet d'horreur à cause de ses sermons rationalistes, de ses flatteries et de son amour pour Anna. La pauvre fille reçut une dure réprimande, de vifs et amers reproches. Felsing apporta des paroles de paix ; il pensait qu'à la vérité il n'y avait pas à songer à un engagement sérieux pour le moment, mais que cependant, comme les jeunes gens s'aimaient, que Reinhardt avait probablement désiré cette union, et qu'Edouard était doué de rares talents, il ne voyait pas pourquoi, si dans un an ou deux Milnau obtenait une place, Madame Reinhardt lui refuserait sa fille. Mais celle-ci s'écria avec emportement : « Jamais, plutôt la voir morte ! » La chose en resta là. Anna pleura, et Felsing revint chez lui sans avoir rien fait.

Au milieu de cet orage, Elmers reçut une lettre de son ancien patron, le comte de Wende. Il lui demandait de lui procurer un jeune savant qui pût accompagner son fils aîné, plutôt comme ami que comme gouverneur, dans un voyage en Grèce et en Palestine. Elmers pensa tout de suite à Edouard ; Felsing vit dans cet appel une direction du ciel, et le triste Milnau partit pour la Livonie, après avoir, le jour auparavant, prêché ce sermon sur la confiance en Dieu dont Sara parlait au commencement de notre récit. Malgré ses larmes et ses ardentes prières, il ne put revoir Anna, et le bon Gottfried dut encore porter à la bien-aimée d'Edouard son dernier adieu et ses serments d'une fidélité et d'un amour inviolable, commission dont il s'acquitta consciencieusement, non pas, il est vrai, sous les yeux de la mère, mais en présence de Felsing, et non sans que le feu lui montât au visage et qu'il éprouvât le plus grand embarras.

REVUE

DES

TASCHENBÜCHER DE L'ALLEMAGNE.

. . . . . .

— Vous pensez donc, mon cher Frédéric, que je trouverai quelque intérêt à cette étude?

— Ce mot d'*étude* ne peut convenir qu'à une partie des ouvrages en question : il ne s'agit que de vous convaincre par vos propres yeux de ce que vos oreilles ne peuvent faire parvenir à votre moelle cérébrale, parce que vous êtes français, et qu'en cette qualité vous vous refusez à admettre chez les autres ce que vous ne possédez pas chez vous.

— Voilà un langage que votre père aurait pu tenir au mien, mais qui n'est plus de saison maintenant.

— Vous m'en feriez douter avec votre obstination : car enfin, qui vous empêche de me croire sur parole, lorsque je vous dis que ces publications annuelles, pour lesquelles vous n'avez en France que le vil nom d'almanach, ou l'équivoque expression d'annuaire, composent en Allemagne une charmante série d'élégants ouvrages, dorés sur tranche, ornés de gravures que ne désavouerait pas le

burin anglais, et de morceaux d'histoire ou de *belle littérature*, comme nous disons, sortis de la plume de quelques uns de nos meilleurs écrivains et de nos savants les plus distingués.

— Vous excitez ma curiosité; mais pour la satisfaire, il faut bien que je m'adresse à vous, car vous me semblez trop amateur de ce genre de littérature dont vous me parlez, pour que vous n'en possédiez pas vous-même un assez grand nombre d'échantillons.

— Tout ce que j'en possède est à votre service: veuillez m'attendre un instant. —

Je restai seul un quart-d'heure environ, appuyé contre un de ces gros poêles, usurpant en Allemagne la place de nos commodes cheminées, et vous grillant la tête et le dos aux dépens des pieds, qui ont le désagrément de s'apercevoir de la distance où la nature les a mis du foyer du calorique humain. La poésie que nous trouvons dans le soin de nos cheminées, les habitans d'au-delà du Rhin la trouvent dans la pipe, cheminée aussi, dont le tabac est la houille, un fil de fer le ramoneur, et l'homme le courant d'air. On commence à fumer en France, comme chez nos voisins à se servir du coin du feu, c'est-à-dire sans délicatesse, sans réelle jouissance, par pure imitation. Quand la mode cessera-t-elle enfin de faire de nous des automates?

Je faisais cette réflexion humoristique, quand mon ami rentra, ployant sous le poids d'un étalage à faire envie à un libraire.

— Que m'apportez-vous, Frédéric? Vous abusez étrangement de ma complaisance: il y a là de quoi veiller une année durant.

— Prenez toujours; ce n'est pas tout. Si vous désirez plus tard la collection entière, je trouverai bien moyen de vous la procurer. En attendant je vais envoyer cela chez vous; vous n'aurez que la peine de lire.

— Ce ne sera pas la moindre, si toutefois je lis tout; ce dont je doute fort, je vous en avertis.

— Comme vous voudrez.

— Adieu. —

Décidé à ne pas reculer devant ma téméraire entreprise, je ne

fus pas plutôt arrivé chez moi, que je m'enfermai à simple tour, parce que la clef de ma porte se refuse à tourner deux fois; je disposai symétriquement mes nouveaux hôtes; j'en pris un, puis un autre, feuilletant, sautant, lisant presque au hasard, commençant un morceau pour l'interrompre, un autre pour le finir; de sorte qu'après un certain nombre de jours, je ne sais plus combien, j'avais une opinion assez formée sur le mérite intrinsèque d'un certain nombre des volumes que j'avais dévorés. Je me mis à écrire dans un moment de loisir quelques réflexions, qui peuvent être considérées comme la glanure de mes glanures.

Je préviens d'abord mes lecteurs que tous ces quasi-journaux annuels, dont je me fais ici l'écho, sont connus en Allemagne sous la dénomination de *Taschenbücher*, (livres de poche), expression fort peu pittoresque quand elle est traduite en français, et qui, par conséquent, ne s'applique guère chez nous qu'à ces petits dictionnaires, où vous ne trouvez jamais le mot que vous cherchez, mais où en revanche se trouvent toujours ceux dont vous n'avez que faire. Je prendrai donc la liberté de ne pas employer trop souvent un terme, dont la répétition deviendrait fastidieuse et compromettrait la bonne cause de plusieurs de mes clients; j'y substituerai quelquefois la dénomination allemande, qui ne manque pas d'harmonie dans la bouche de ceux qui savent la prononcer attiquement.

Il est hors de doute que toute cette littérature des *Taschenbücher* a son origine dans l'amour du peuple allemand pour les liens sacrés de la famille, qui font goûter tant de charmes à ceux qui en comprennent le bonheur. On ne se raille de nos jours de cette vie domestique, que parce qu'on n'en a pas sucé le désir avec le lait maternel: on y reviendra comme on revient à tout ce qui rentre dans les affections naturelles; mais on n'y reviendra qu'après avoir été blasé sur tout ce qui est faux, qu'après avoir substitué à l'inertie des prétendues convictions du jour une croyance positive; moment qui n'est malheureusement pas aussi rapproché qn'on le dit et que beaucoup le voudraient. Les Allemands ont payé un large tribut aux idées du siècle, mais il reste une ancre au navire des révolutions, qui cherche à les entraîner sur une mer de tempêtes; ancre

solide, qui résiste victorieusement au souffle des orages, et ne se brisera que lorsque la rouille de la corruption sera venue en détacher insensiblement les chaînons : partout où reste le culte de famille, on ne doit désespérer, ni de l'état, ni de la religion, quelles que soient les secousses qui peuvent momentanément les ébranler. Cet exorde peut paraître plus grave que le sujet, puisque les ouvrages dont je parle ne se rattachent ostensiblement à la vie domestique que comme étrennes de Noël; mais on verra qu'il faut se garder de porter sur eux un jugement trop précipité.

Quoi qu'il en soit de leur origine, les *Taschenbücher*, qui remontent au commencement de ce siècle, ont pour la plupart considérablement modifié leur destination primitive. Créés dans un but moins littéraire que de circonstance, ils attachaient moins de prix à la pensée qu'à l'élégance des ornements extérieurs; mais avec le temps, quelques uns des plus frivoles (mais non pas tous) ont péri d'inanition ; et cependant le nombre en a augmenté, parce que des noms célèbres s'y sont rattachés, ont fait prédominer çà et là l'intérêt interne, en diminuant de beaucoup l'importance de la forme; parce que, en un mot, ces publications annuelles sont devenues de vraies revues littéraires, plus ou moins sérieuses, plus ou moins parfaites, avec la différence que le format permet de réunir en un seul numéro ce qui se dissémine dans les œuvres dont la périodicité est plus courte.

Le premier des ouvrages de mon ami Frédéric, qui m'était tombé sous la main, c'est l'*Almanach des muses allemand,* parvenu aujourd'hui à sa onzième année. Il rappelle un nom célèbre, dont la France a doté l'Allemagne, et dont l'Allemagne a doté le sépulcre, il n'y a pas longtemps ; Chamisso, le poëte lyrique, qui en est le fondateur et en a été le directeur jusqu'en 1839. Dans ce dernier recueil, il dédiait aux frères Grimm une poésie du cœur, où se trouvait le pressentiment de sa mort prochaine, dont son pays d'adoption porte encore le deuil. Certes ce n'est pas une mesquine fonction que celle de directeur de l'Almanach des Muses! Savez-vous combien de poëtes ou soi-disant tels, dans une de ces dernières années, ont expédié sous enveloppe les enfantements de leur cerveau poétique ou maladif, à Berlin où demeurait Cha-

misso, ou à Stuttgardt, séjour de son collègue G. Schwab? Devinez... J'emploierais toute la classique formule de Mme de Sévigné, que vous jetteriez aussi votre langue aux chiens. Combien? — Neuf-cent-quatre-vingt-sept, ni plus ni moins. Cela m'a paru à moi tout aussi dur à digérer que les cinq mille sorciers brûlés en vingt années dans l'Alsace, selon la revue qui porte le nom de cette dernière province; mais il a bien fallu me rendre à l'évidence. — Vous qui jusqu'ici vous y êtes refusés au point de ne voir en Allemagne que des métaphysiciens, des philologues ou d'honnêtes gens, faites amende honorable, ou dites-moi en France un journal qui fût en position de recevoir dans une seule année des élucubrations de 987 personnes, capables de faire des vers bons ou mauvais, et désireuses de les faire imprimer en signant de leur nom? — Pauvre rédacteur de l'Almanach des muses, que tu es à plaindre avec toute ta richesse! voilà 987 prétendants à tes bonnes grâces et à celles du public, et tu ne peux sourire qu'à 39! Trente-neuf à qui tu auras rendu justice, et neuf-cent quarante-huit qui ne parleront que de ton mauvais goût!

La compassion dont je fus saisi à la pensée de ces 948 délaissés ne laissa pas de nuire à l'effet que devaient naturellement produire sur moi les poésies des trente-neuf bienheureux. Je suis fait de telle nature que mon cœur l'emporte presque toujours sur mon esprit, et que je ne puis applaudir aux succès en présence de l'infortune. Et pourtant il y avait dans ces divers recueils des noms qui n'accompagnent guère que de vraie poésie; Uhland et Rückert d'abord, puis Chamisso, Gaudy, Schwab, Eichendorff, Pfizer, Freiligrath, le poète russe Puschkin, le critique Menzel; puis Ferrand, véritable muse allemande, calme et profonde, comme l'eau bleue de la mer, quand règne le zéphyr; Ferrand, qui profitant traîtreusement de la disposition sentimentale où je me trouvais, captiva mon âme par sa poésie intitulée *La morte*, souvenir de la tombe, regrets d'un poète qui pleure dans un cimetière le perte de son amante, avec qui il était venu souvent visiter ce séjour de deuil, comme par un pressentiment de son affliction future. — On sent en général que l'étoffe ne manque pas pour tailler ce recueil, aucune tache ne le dépare: toutes les couleurs

sont fraiches et se fondent harmonieusement; il n'y a guère de morceaux de génie, parce que le génie est rare partout, même en Allemagne; mais il n'y a pas non plus de saillante médiocrité, bien que la médiocrité se trouve en général sans le secours de la lanterne de Diogène.

Je m'étonnais en moi-même de la passive soumission avec laquelle tant de poètes, doués sans doute de quelque originalité, acceptaient les décisions d'un aristarque, qui n'est pas infaillible, comme tout ce qui vit sous le soleil; et je me proposais de railler un peu à ce sujet mon ami Frédéric, qui n'entend pas souvent raillerie sur ses compatriotes: mais voici qu'en remettant l'almanach des Muses à côté de ses collègues, je m'aperçus que ce recueil exclusivement consacré aux neuf sœurs n'était pas le seul de son espèce, et allant aussitôt aux renseignements, j'appris que trois jeunes pousses avaient surgi de l'arbre, en avaient été enlevées avec le secours de la hache et avaient été transplantées dans trois contrées différentes, scission qui me prouva aussitôt que la république des lettres n'était pas un vain nom en Allemagne, et qu'en définitive on en appelait au public du jugement de César. L'un de ces rejetons, transporté dans le Nord et mis en terre sans doute au printemps, comme cela convient, en avait pris le nom d'*Almanach du printemps de l'Allemagne du nord.* Comme il ne compte que trois années, il n'a pas encore un abondant feuillage; pourtant une vingtaine de jardiniers le cultivent et l'arrosent; mais ils ne sont pas très entendus, si ce n'est pourtant deux habiles d'entre les trente-neuf, Ferrand et Sallet, qui apportent à leurs compatriotes une expérience qui ne leur est pas inutile. Un second s'est enfoncé dans le sol autrichien, par les soins d'un chevalier, Braun de Braunthal; comme il était faible et souffreteux, des tuteurs sont venus le soutenir en si grand nombre, qu'on en compte jusqu'à soixante-dix: mais cet appui n'a pas donné de sève à la jeune plante, qui a plus de feuilles encore que de fruits. Ce n'est pas que parmi les tuteurs, il n'y en ait d'un bois assez résistant pour appuyer de plus vigoureux arbrisseaux; mais que leur sert-il d'être nés dans la forêt qui produit les Lenau, les Caroline Pichler, les Seidl, les Vogl, s'ils doivent se trouver en compagnie de bois

mort? — Le troisième enfin verdit au souffle du grand Rückert et s'appelle *Almanach des muses d'Erlangen*. S'il n'est pas encore tombé, ce que j'ignore, cela vient sans doute de ce que le bras puissant du poète orientaliste le fait résister au poids des oiseaux de jour ou de nuit qui gazouillent sur ses jeunes rameaux.

Je ne sais s'il vaut la peine de dire que je fis ici une halte nécessitée par un prodigieux relâchement de mon système nerveux. Le lendemain, comme j'arpentais ma chambre autour de laquelle un Xavier de Maistre pourrait faire un voyage assez intéressant, j'aperçus sur les tablettes où étaient rangés les livres de mon ami Frédéric, quelques volumes d'un format plus volumineux que les autres, dont je n'avais pas encore pris connaissance. Curieux de savoir quelles muses pouvaient s'enfler à ce point, je pris au hasard et vis au premier coup-d'œil que j'avais affaire à une œuvre beaucoup plus sérieuse et plus scientifique que je ne m'y serais attendu. C'était un *Taschenbuch historique*, publié sous la direction du savant Frédéric de Raumer, secondé de quatre écrivains dont le nom seul fait l'éloge, Arendt, Barthold, Böttiger et Schubert. Voilà une association plus que suffisante pour faire un livre annuellement utile de six cents pages ; d'autant plus qu'un certain nombre d'autres collaborateurs, d'écoles diverses, de principes différens, tous unis par le lien de la science et l'amour des recherches historiques, viennent y apporter quelques-uns des résultats de leurs études.

Ce n'est pas ici le lieu de dire quelle est actuellement la place de l'histoire dans la littérature allemande: on ne me contestera pas qu'elle ne soit arrivée à un degré d'importance bien supérieur à ce qu'elle a jamais été, élan qui lui donne un lien de commun avec la France moderne, bien que sur la manière de formuler les recherches historiques, les écrivains des deux nations ne semblent pas être en parfait accord. La langue allemande possède, pour rendre notre mot *historien* deux expressions qui, selon mon goût, peuvent chacune déterminer avec assez de justesse le caractère historique des deux nations : les allemands sont plus Geschichtforscher (qui fait des recherches historiques), et les Français plus Geschichtschreiber) qui écrit sur l'histoire). Comme les écrivains de cette

dernière dénomination, Rotteck, par exemple, ne sont guère estimés de ceux de la première, on comprend qu'il y ait parmi ceux-ci un certain dédain de la plupart des productions historiques de la France. Les auteurs du *Taschenbuch historique* appartiennent tour-à-tour et suivant le sujet, à la première ou à la seconde classe; et il est tel travail qu'un Schlosser ne désavouerait pas pour le fond, un Schiller pour la forme. Dans le recueil de 1839, par exemple, le professeur Schubert est plutôt geschichtschreiber, quand il écrit sur *l'Espagne dans ses rapports avec l'Europe* à l'origine de la domination des Bourbons dans ce pays, car il s'appuie sur des sources déjà connues, auxquelles il donne un ensemble et une consistance non moins remarquables que l'élégance et la pureté de sa diction. Il y dépeint la grandeur de l'Espagne avant l'époque de Louis XIV; puis sa décadence, qu'il fait remonter au dix-septième siècle et à laquelle il assigne pour causes principales l'ambition et la souveraineté sacerdotales, l'influence des femmes, l'orgueil et la stupidité qui dominaient dans les conseils. Le même caractère se fait sentir dans le morceau qu'il a inséré dans le recueil de 1838: *Emmanuel Kant et son action sur la politique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*, action qu'il ne prend pas autant au sérieux qu'un élève de ce philosophe, qui, dans une dispute académique en 1792, soutenait envers et contre tous avec une hardiesse sans pareille, que son maître *n'était pas la première origine de la révolution française*. Cette idée me rapelle un travail de Jacob (collection de 1838) qui a pour titre: *Sur l'influence politique de la reine Antoinette de France*. Ici l'auteur me semble plutôt geschichtforscher. Son but parait avoir été de réfuter l'idée plusieurs fois émise que Marie-Antoinette aussi a contribué à amener les saturnales de 93. Pauvre reine!.... Dans cette intention il divise l'influence qu'elle a pu exercer en trois époques distinctes: depuis le couronnement de Louis XVI jusqu'à la mort de Maurepas; puis jusqu'à l'ouverture des États-généraux; et enfin jusqu'au 10 août.

Frédéric de Raumer, comme historien et comme politique, mérite une appréciation plus détaillée que celle qui peut lui être dévolue dans cet article: c'est un de ces allemands, dont le nombre

commence à s'accroître, qui savent unir la science et la vie, qui peuvent être publicistes, artistes, hommes d'état, hommes de société, sans porter la moindre atteinte à la profondeur de leurs vues, à leur réputation de savants. Ses ouvrages, entre autres son *Histoire des empereurs d'Allemagne de la race d'Hohenstaufen;* celle *de l'Europe depuis la fin du XV siècle,* ont rendu son nom européen. Deux voyages qu'il a faits à Paris et dans le sud de la France, l'un d'eux à l'époque de la révolution de 1830, lui ont donné l'occasion de ses *Lettres de Paris pour l'éclaircissement de l'histoire du XVI et du XVII siècles, Leipsig* 1831. Sans sortir de son Taschenbuch historique, nous y trouvons en 1831 son *Histoire de la chûte de la Pologne,* dont l'impartialité et la franchise étonnent dans un écrivain, remplissant des fonctions publiques au cœur d'un Etat, qui avait un intérêt actif à étouffer la voix des courageux défenseurs de cette malheureuse nation. Dès lors la sympathie de Raumer pour la cause polonaise ne s'est pas plus démentie que la sympathie des libéraux allemands pour la personne de Raumer.

On comprend que si je voulais citer tout ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans les onze années d'existence d'un ouvrage aussi riche que varié, aussi utile qu'intéressant, ce serait faire tort aux nombreux volumes dont je dois encore faire la revue. Cette considération, m'engage même à faire passer en tapinois, à l'ombre du précédent, l'excellent *Taschenbuch* de Joseph de Hormayr, ayant pour objet exclusif l'histoire de la patrie allemande, depuis vingt-neuf ans qu'il traverse avec un égal succès les crises de tout genre qui nous séparent de la chûte de l'empire. Ce ne serait pas le cas de dire que la chûte d'un colosse a produit une souris : l'homme qui, tout seul, élève patiemment et avec talent un monument historique à sa patrie, n'a-t-il pas aux yeux du sage autant et plus de valeur intrinsèque que le héros qui, avec le secours de millions d'hommes intelligents et pleins de force, a moins fondé que détruit ?

Diverses occupations m'avaient empêché de poursuivre pendant plusieurs jours l'exploration de ma nouvelle bibliothèque, lorsque un jour ou plutôt un soir que j'étais à me demander s'il est bien vrai, comme le prétend M. Hugo, qu'André Chénier soit roman-

tique parmi les classiques, et M. de Lamartine classique parmi les romantiques, mon ami Frédéric entra dans ma chambre. A son regard je devinai aussitôt que la curiosité l'attirait plus que l'amitié ; et, pour le sortir de peine, je donnai à ma physionomie une expression que je ne puis dépeindre ici, mais qui le convainquit aussitôt que nous n'aurions pas pour le moment de discussion sur ses Taschenbücher favoris. Il prit donc une de ses pipes, qui avait établi son domicile chez moi ; je pris la mienne, et nous jouîmes ainsi d'une intime conversation, sans échanger une seule parole. Au bout d'une heure environ d'un entretien tellement animé qu'un sténographe des chambres n'y eût vu que du feu, il se leva nonchalamment, prit un livre, l'ouvrit et me demanda à la manière du vulgaire, pour varier un peu nos intruments de communication : Que pensez-vous de l'*Urania* ?

— Mais... je serais curieux de connaître d'abord votre opinion? (J'avais d'excellentes raisons pour faire cette question).

— Volontiers. L'Urania n'a que dix années d'existence, mais de tous les livres exclusivement littéraires, jetés chaque année en pâture à notre avidité germanique, c'est, à mon avis, celui qui a accompli la plus brillante carrière ; c'est la reine des *Taschenbücher*.

— Et l'Almanach des Muses en est le roi?

— Si vous voulez ; toutefois je n'ai en vue que les recueils de nouvelles, que les recueils littéraires, dans le sens le plus extérieur du mot. Je ne sais trop, pour le dire en passant, pourquoi vous ne faites pas revivre l'ancien mot de *novelle? Nouvelle* sent trop sa politique. Un novelliste n'est pas un nouvelliste.

— Vous avez parfaitement raison. Mais l'Urania...?

— L'Urania, bien que supérieur à tous les recueils de sa parenté, attachait comme eux à ce qui peut frapper les yeux, une importance qui est actuellement hors de saison, car il y a longtemps que nous commençons à n'être plus des enfants?

— Tant pis.

— Pourquoi?

— Dispensez-moi de le dire. —

L'année dernière, les éditeurs ont résolu de s'affranchir de ce servage dispendieux, qui peut servir à faire passer des idées nulles,

mais qui contraste avec des ouvrages ayant une valeur propre. Dans ce but, ils ont fait disparaître toutes les gravures qui d'ordinaire l'accompagnaient, et se sont bornés à un simple portrait, celui de Lamartine, qui ne semble pas mal exécuté. Voyez plutôt!

— Il me rappelle en effet celui que je vis, il y a un an, au Salon.

Les rédacteurs de l'Urania sont pour la plupart des notabilités littéraires. Vous y lisez des nouvelles ou autres travaux de Tieck, qui chaque année y apporte son tribut, de Döring, d'Oehlenschläger, de Schwab, d'Eichendorf, de Léopold Schefer.

— Pardon, je ne savais pas que Schefer fût une notabilité littéraire?

— Comment donc? Schefer est presque au niveau de Tieck pour la nouvelle. Il est original dans ses conceptions, serré dans le récit, habile à mettre en jeu sans effort et à rattacher ensemble les fils les plus déliés de la trame de son œuvre; toujours poète, toujours philosophe sans le savoir, il sonde le cœur humain, et en tire des secrets ignorés. Schefer a beaucoup de la manière de Jean Paul, et serait peut-être immortel, si Jean Paul n'eût jamais existé. On pourrait même dire qu'il est parfois au-dessus de Tieck: lisez par exemple sa nouvelle « *Le Croisé* » dans le volume que je tiens.

— Vous voulez dire au-dessus du Tieck actuel. Les grands écrivains sont comme le soleil, qui perd de sa chaleur et de son éclat, quand il descend à l'horizon.

— Je vous remercie de votre remarque; elle complète ma pensée. Voici un morceau bien intéressant pour l'histoire de notre littérature. Ce sont des lettres de Goëthe, à l'époque de la publication de Werther et de Faust, adressées à la comtesse de Stolberg, *la petite Stolberg*, comme elle se nomme elle-même dans ses réponses.

— N'est-ce pas elle qui a épousé plus tard le comte de Bernstorff, qui a représenté le Dannemarck au congrès de Vienne, et a rempli depuis d'importantes fonctions diplomatiques au service de Prusse?

— Justement. Après la mort de la comtesse, c'est-à-dire en 1836, ces lettres, qui sont au nombre de vingt et une, ont été au pouvoir du conseiller Hegewisch, qui les a léguées à Madame de Binzer, de qui la rédaction les a reçues. Elles ont un charme particulier, résultant, soit des sentimens qu'éprouvent l'une pour l'autre deux personnes qui ne se sont jamais personnellement connues, soit de plusieurs éclaircissements qu'elles donnent sur cette période de la vie de notre grand poète, la moins connue de toutes.

— Je crois avoir lu que Goëthe, dans un accès de misanthropie, a brûlé toute la correspondance de sa jeunesse. Si le fait est vrai, ces lettres auraient acquis par ce trait de vandalisme une importance de plus. Mais, la comtesse étant morte en 1835, elle devait être bien vieille?

— Elle avait 82 ans ; la dernière lettre de Goëthe date de 1823.

. . . . . .

Deux jours après je rendais ma visite à mon bienveillant ami.

— Mon cher Frédéric, vous pourriez me rendre un grand service.

— Dites.

— Je suis loin d'avoir épuisé votre envoi. Je voudrais bien vous éviter la peine de m'en procurer un second.

Qu'entendez-vous par là? N'êtes-vous pas libre de faire ce que bon vous semble?

— Non. J'ai sur vos *Taschenbücher* un projet qui m'oblige à les connaître tous, ou à peu près.

— Et vous voudriez bien vous en rapporter à mon jugement, pour ce qui concerne ceux que vous n'avez pas encore? dit Frédéric en riant avec malice.

— Oui, car je m'imagine que vous ne m'avez pas donné les rebuts de l'espèce. Mais je crains votre partialité germanique.

— Vous allez voir que vous n'avez rien à en redouter. Vous m'avez cru amateur passionné des *Taschenbücher*, parce que notre discussion à leur sujet a été un peu vive; mais à qui la faute, si ce n'est à vous qui vouliez prononcer un jugement absolu avant

de connaître? Maintenant que vous me paraissez un peu plus raisonnable, je vous ferai voir le revers de la médaille; et si dans un moment vous deveniez un peu trop négatif, vous avez encore quelques livres à examiner qui vous remettront dans un vrai équilibre; car le juste-milieu, dans tout ce qui n'est pas du ressort de la conscience, est le centre où convergent tous les rayons, dont la fusion compose la vérité.

— Hem!

— En réalité, une grande partie des Taschenbücher ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe sérieusement. On en est à se demander comment un rameau de littérature aussi frivole (je ne parle que d'un certain nombre d'entre eux) peut prospérer à ce point chez une nation studieuse et réfléchie comme la nôtre. L'Allemagne est couverte, comme d'un réseau, de ces publications annuelles, dont l'origine est respectable, mais qui sont loin d'y rester fidèles. Au lieu de présenter au cœur de nobles sentiments, à l'esprit des idées instructives, à l'imagination de belles et pures images, un grand nombre d'entre eux ne présentent que des nouvelles rebattues, sans originalité, sans caractère interne, sans valeur, ni comme art, ni comme leçon. Les plus célèbres *faiseurs*, après les écrivains littéraires dont vous avez déjà pris connaissance, c'est-à-dire les Tromlitz, les Tschabuschnigg, les Blumenhagen, sont loin d'être exempts de ce reproche. Une fade sentimentalité, une doucereuse galanterie règnent dans un assez grand nombre de ces légères productions, que vous trouvez surtout dans la psyché des dames allemandes, entre un flacon d'essence et le journal des modes. C'est en effet exclusivement aux dames que s'adressent plusieurs de ces romanciers-poétes, parce que les dames ont toujours plus d'indulgence, et ne savent guère refuser un éloge à qui sait les flatter. Voici, par exemple, un Castelli qui, chaque année, publie un *Hommage aux dames*, hommage qui n'est pas toujours très-flatteur pour celles qui en sont l'objet, bien que Lenau, Seidl, Vogl, y déposent de leurs poésies, qui parfois sont le fruit d'une vraie inspiration. Preuve en soit celle que j'ai sous la main: *Der arme cordonist*. C'est un soldat faisant partie d'un détachement chargé de cerner une vallée encaissée, où régne la peste. Le cor-

don est impénétrable, et les pauvres habitans de ce malheureux vallon sont condamnés à périr. De ce nombre est la vieille mère du soldat; elle se résout à aller chercher un refuge auprès de son fils, qui veille sur la colline en pensant à celle qui lui a donné le jour. La nuit favorise son projet, elle grimpe avec effort la pente escarpée au haut de laquelle est la vie; elle se traîne, se meurtrit les jambes usées par l'âge et les travaux pénibles, et arrive enfin hors d'haleine auprès du lieu où elle sait que son fils est en sentinelle. Le soldat croit entendre un froissement de broussailles; il appelle, appelle de nouveau, appelle encore.... son fusil part, atteint sa mère, qui ne recouvre la faculté de parler que pour indiquer à son fils par un cri déchirant le but auquel visait son arme. Il y a dans le développement de cette idée de la couleur, du vrai sentiment, de la poésie.

— L'idée n'est pas usée; mais il serait bien triste qu'elle le fût.

— Le recueil est d'origine viennoise, car c'est à Vienne qu'il faut aller chercher la fleur de la galanterie allemande. Vienne et Berlin ne se touchent que par la langue. Religion, goûts, civilisation, tout diffère entre ces deux villes. Berlin est la vraie expression de la pensée et du caractère germanique. Aussi les *Taschenbücher* y ont-ils peu de faveur; deux seulement, si je ne me trompe, y ont pris naissance; et encore ont-ils adopté la couleur locale. Dans le *Calendrier de Berlin*, où le professeur Barthold apporte avec un nom connu son beau talent historique, où Stieglitz insère des poésies humoristiques, satyriques et ironiques, la part donnée aux nouvelles, toujours la plus frivole, est évidemment un hors-d'œuvre, une concession faite au public. Dans les productions de Vienne au contraire, l'insipidité de la plupart des nouvelles est à peine rachetée par quelques poésies de mérite. Les titres seuls ont une fadeur de galanterie qui prévient contre le contenu tout homme un peu sérieux. Vogl publie la *Louange des femmes* (Frauenlob); Seidl, l'*Aurora*, qui n'est pas un des plus mauvais. Voici quarante ans que vit l'*Ami du beau sexe;* par sa recherche extérieure, son caractère et son âge, il rappelle ces fashionables en perruque, dont toute la vie s'est passée dans un boudoir. Tel recueil, comme *La violette*, a un titre fort modeste, mais on aime-

rait que la modestie fût là pour cacher le mérite. Je ne pourrais rien dire de plus avantageux d'*Iduna, dédiée aux dames et aux jeunes demoiselles ;* mais je ne mettrais pas tout à fait au même niveau le *Vielliebchen* de Tromlitz, *Taschenbuch historico-romantique.*

— Je ne comprends pas bien le sens du mot *Vielliebchen* ; ne signifie-t-il pas *grand amour*?

— Oui, mais son sens spécial repose sur un de ces usages qu'on ne rencontre plus qu'en Allemagne. Si vous trouvez dans une société une amande renfermant un double fruit, vous en offrez un à une dame de l'assistance ; vous mangez l'autre ; et celui de vous deux qui, à un jour déterminé d'avance, aura le premier dit à l'autre le mot magique de Vielliebchen, en recevra un présent.

— Monsieur Tromlitz désire sans doute que son livre soit le présent choisi dans ces occasions-là ?

— Probable. Tromlitz a du reste un talent d'écrire peu ordinaire, bien que sa manière soit au fond superficielle, et que, depuis onze ans qu'il rédige son annuaire, on puisse dire que le public allemand l'a épuisé. Il a toutefois encore ses lecteurs, voire même ses enthousiastes : on en a vu obtenir à moins de frais cet honneur.

— C'est vrai ; nous avons aussi nos Tromlitz.

— Il me revient à la pensée une des dernières nouvelles de cet auteur, qui n'est pas une des plus mauvaises, et qui pourrait, si vous la lisiez, vous donner une idée du genre. Elle a pour titre : *Le choix difficile.* Deux frères se prennent d'une vive passion pour la jeune Barbe, fille d'adoption de leur père, brave maitre tonnelier de Prague. Ils la pressent de s'expliquer ; mais comment pourrait-elle choisir, puisque elle les aime tous deux également? C'en est fait ; un seul d'entre eux pouvant être heureux, l'autre doit mourir. Ils vont dans ce but s'enrôler sous les drapeaux de Piccolomini. Le régiment de cuirassiers dont ils font partie deshonore son drapeau, et le général, qui n'entend pas raillerie là-dessus, condamne tous les officiers à la mort, et les soldats à être décimés. La guerre a jusqu'ici épargné nos deux prétendants aux faveurs de

Proserpine ; le sort les désigne tous deux à la mort. Grande désolation du pauvre père et de Barbe, qui va perdre ses deux amoureux, pour n'en avoir voulu qu'un. L'archiduc d'Autriche, touché de leurs larmes, accorde à Barbe la faveur de racheter, en l'épousant, un des deux condamnés. La jeune fille ne peut se résoudre à choisir.

— C'est juste la position de l'âne de Buridan, mourant de faim entre deux tas d'excellent fourrage.

— Cette indécision porte bonheur aux deux frères, car l'archiduc leur fait grâce, pour sortir Barbe d'embarras; mais se trouvant dans la même perplexité qu'au début, elle se retire dans un couvent pour trancher la question.

— C'est là un thème à vaudeville.

— Tromlitz, comme la plupart de ses confrères, ne se contente pas de rédiger sous son nom le recueil que je viens de vous nommer ; il travaille en outre à une foule d'autres *Taschenbücher* ; c'est ainsi qu'il est encore un des rédacteurs de l'*Immergrün* (toujours vert), dont le texte est fort médiocre, mais dont les gravures se distinguent sous le point de vue artistique.

(Ici j'étouffai avec peine un bâillement).

— Je vois que vous n'êtes pas en disposition d'épuiser la liste, qui est cependant loin de l'être : je vous ferai donc grâce des *Roses*, parce que ces roses ne sont pas fraîches ; des *Perce-neige* (schneeglöckchen), du *Wintergrün* (verdure d'hiver), parce que l'hiver n'est plus de saison[1] ; du *Don du mendiant* par W. Müller, parce qu'en général les mendiants n'ont rien à donner; de la *Cornélie* d'Aloys Schreiber, parce qu'il faut laisser au souvenir de la mère des Gracques toute sa grandeur ; du....

— Ah ! mon cher Frédéric !

— Un peu de patience. Je ne puis moins faire que de nommer le *Taschenbuch de l'amour et de l'amitié*, publié par Schütze, qui est d'une constitution assez robuste et d'un tempérament assez gai pour n'être pas mis au dernier rang. — Vous ne pouvez absolument oublier le *Ne m'oubliez-pas* (Vergissmeinnicht), de C. Spindler ; car l'auteur, que je ne vous ai pas encore nommé, a

[1] Voir la dernière page de l'article.

un talent varié, riche de poésie et d'imagination, inépuisable dans la création de situations nouvelles : c'est aussi un des héros de la nouvelle allemande.

Je crois que Frédéric ne s'arrêta pas là ; mais comme j'étais moi, décidé à m'y arrêter, je n'écoutai plus, assuré que mon consciencieux ami ne passait si légèrement sur une multitude de productions, que parce qu'elles lui paraissaient à peine mériter une mention honorable. Je retournai à mon logis, et ne m'occupai plus de quelques jours des ouvrages qu'il me restait à parcourir, bien que j'eusse acquis de mon mentor l'assurance d'y trouver mieux que ce dont il m'avait entretenu chez lui.

J'y trouvai effectivement un *Jahrbuch der litteratur* (livre annuel de littérature), enfant tout nouveau-né, qui annonce de la vigueur et de la santé, et ne peut manquer de conserver ses joues vermeilles, s'il est toujours aussi bien nourri. Comme son acte de naissance est de 1839, je n'avais sous les yeux qu'une année de son existence. Dingelstedt y fait preuve de talent critique dans l'appréciation de Ferdinand Freiligrath, poète lyrique, dont la fantaisie et l'imagination furent d'abord élevées aux nues, puis foulées aux pieds, et qui semble maintenant parcourir la ligne moyenne de ces deux extrêmes. Dingelstedt est le fondateur de l'*Album littéraire et artistique de la Hesse*, où travaille entre autres le comte de Benzel-Sternau, à qui la biographie universelle a conféré un acte de décès, bien qu'il soit plein de vie dans sa campagne de Maria-Halden, près de Zurich. — Heine a donné dans le Jahrbuch, le *Miroir des Souabes*. Le miroir est un peu jaune ; il y a là de la haine ou de la jalousie. Ce n'est pas la première fois que Heine s'attaque aux Souabes ; ceux-ci ont du moins la douce satisfaction de pouvoir dire comme Trissotin :

Il nous attaque à part comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre nous redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

Heine, dit-on, n'est déjà pas étranger aux causes qui ont amené la scission de l'Almanach des muses. S'il faut en croire les appa-

rences, la tombe du poète, qui a en quelque sorte adopté la France pour patrie, ne sera pas ornée seulement des fleurs de l'amitié, à moins d'une noble réconciliation de sa part, ou d'un noble oubli de la part de ses adversaires. La discorde devrait-elle atteindre les prêtres qui se dévouent au culte de l'autel de la poésie? Le plus beaux des arts a-t-il donc pour mission de désunir? De telles réflexions, je le sais, peuvent paraître naïves, mais la faute n'en retombe pas sur celui qui se les permet.

Un autre travail de Koloff, ayant pour titre: *Börne à Paris*, et pour but la justification de cet homme célèbre, apprécié en France au-dessous de sa valeur, rappelle encore involontairement le nom de Heine. Six morceaux, dont les principaux sont dus à la plume spirituelle de Charles Gutzkow, et au talent critique de Louis Wihl, jeune écrivain de la période la plus moderne, complètent le recueil de l'année dernière.

Le *deutsches Taschenbuch* (livre de poche allemand) fondé, je crois, en 1837, par Ch. Büchner, survivait déjà en 1838 à la mort de son aimable et actif fondateur. Le recueil porte bien le caractère qu'indique son titre, ce qui n'est pas un mérite ordinaire. Sa tendance est littéraire, artistique et historique, et se rapproche ainsi de celle de la précédente collection. Des noms bien connus, ceux de Théodore Mundt et de Willibald Alexis, ont apporté leur collaboration à cet ouvrage consciencieux et modéré, dont on pourrait faire l'éloge, en disant qu'il est l'œuvre exclusive de Berlinois. Th. Mundt y apprécie avec sagacité le bizarre prince Pukler-Muskaw. Mundt est le fondateur de la jeune littérature allemande; c'est un esprit fin, ingénieux, richement doué, mais non un homme de génie, comme le prône la jeune Allemagne. Qu'aurait-il produit d'assez important d'ailleurs pour mériter une pareille gloire? Les réputations qui s'élèvent par le souffle des passions jusqu'à la région des orages, suivent les lois de leur poids spécifique, quand elles sont livrées à elles-mêmes. Mundt ne montre que du talent, et beaucoup se contenteraient de l'éloge, dans le *Dauphin*, recueil que lui aussi à fondé, pour payer son tribut à la manie du temps.

Willibald Alexis, de son côté, écrivain aussi riche d'érudition

que de poésie, contribue particulièrement au succès de *Pénélope*, collection qui est arrivée à une vieillesse peu ordinaire, car elle compte déjà trente années d'existence. Pénélope n'a toutefois point de rides ; elle est encore entourée de nombreux hommages, n'en repousse aucun et emploie adroitement de ces artifices ingénieux que connaissait si bien la sage épouse du héros d'Homère.

J'allais me mettre à lire le *Gedenke mein* (pensez à moi), mais j'en fus dégoûté par la première nouvelle qui me tomba sous la main. Elle avait pour titre: *Deux nuits à Rome*, et était signée *Castelli*. Or je me rappelai fort bien l'avoir lue par hasard en 1835 dans le journal *La Mode*, et l'avoir vue depuis reproduite dans le *Voleur*. Je cite cet échantillon entre cent de l'originalité de quelques-unes des nouvelles allemandes. A ce propos je me permettrai d'énoncer une maxime générale, ou lieu commun, comme vous voudrez: «Nous savons trop mal l'Allemand, et les Allemands connaissent trop bien le français » De toutes les conséquences qu'on pourrait tirer de cet énoncé, je n'en indiquerai qu'une: « Une connaissance plus générale de la langue allemande, nous permettrait de nous enrichir de vrais trésors de l'intelligence; en revanche, une connaissance moins générale de la langue française empêcherait l'Allemagne de posséder par traduction ces innombrables bluettes, éphémères pour la durée, homéopathiques pour le talent, que nous applaudissons un soir, que nous oublions le matin suivant, et d'après lesquelles on nous juge faussement à l'étranger.

Si le recueil de Castelli m'a laissé tout d'abord indifférent, il n'en est pas ainsi d'*Hélène*, moins irréprochable par les attraits extérieurs que par les grâces du contenu, bien que l'épouse de Ménélas, sa patronne, paraisse avoir donné lieu à la guerre de Troie par des qualités précisément inverses. La rédaction de ce recueil est soignée: en pourrait-il être autrement de l'expression de la pensée de Schefer, et de celle de Tieck, ce vieux lion de la nouvelle allemande, dont les griffes et les dents ne sont pas encore tellement usées, qu'il ne sache au besoin s'en servir pour déchirer sa proie? Preuve en soit dans le recueil de 1839, le *Liebes werben* (requête d'amour), où il persiffle avec la mordante ironie qu'on lui connait, quelques-unes des tendances de la nouvelle

école littéraire. La gloire de Tieck, comme la gloire de Raumer, de Schubert, de Rückert et de quelques autres que j'ai nommés, s'élève au-dessus de celle que peut donner la collaboration aux Taschenbücher, en sorte que son éloge ne trouverait pas ici sa vraie place.

Quand j'aurai indiqué deux recueils dont la tendance est religieuse : *Cœlestina, pour la fête des dames et des demoiselles*, recueil de poésies, de biographies et de nouvelles, recommandables au moins par leur but; — puis *Siona*, par Hermann Waldow, recueil autrichien, qui se distingue par une plus réelle poésie, — il ne me restera qu'à terminer par une collection de mon pays, les *Roses des Alpes* (Alpenrosen), où la fraîcheur de l'inspiration, le calme et la transparence de la pensée rappellent aussitôt l'horizon si pur, mais un peu resserré des montagnes azurées de la Suisse, le miroir de ses lacs si tranquilles, l'âme qui s'élève avec tant d'élan vers Dieu, dans le silence de nos forêts, en face des plus admirables contrastes de la nature, dans une contrée où l'homme semble appelé au repos et au bonheur.

Bâle, avril 1840.

C. F. Girard.

POÉSIE.

—

LE BLESSÉ DE SAINT-JACQUES.

¡Despierta ! que ya es hora ;¡ ya resuella !
J. BERMUDEZ.

Ils sont là douze cents couchés sur la poussière.
Les uns, et pour toujours, ont fermé leur paupière ;
Les autres, moins heureux, dont le sang coule encor,
S'éteignent lentement, comme au lieu funéraire
D'épuisement expire un pâle luminaire.
Ah ! la journée est bonne, et d'un riche rapport !
On a bien moissonné sur ce champ de la mort.

Comment a pu tomber cette élite invincible
D'hommes aux bras de fer, aux indomptables cœurs ?
Autour de chaque Suisse on voit dix agresseurs ;
Combien donc étaient-ils pour cette œuvre terrible ?

La loi, que nul ici n'oserait violer,
Ordonne à tous les fils de la libre Helvétie,

Quand l'ennemi paraît, dût-il les accabler,
Et fussent-ils certains d'y laisser tous la vie,
De combattre à l'instant sans jamais reculer.

Pour plaire à l'empereur, Louis, dauphin de France,
Marchait sur nos cantons, suivi d'un nombre immense
De reîtres, de routiers, écume de brigands,
Mélange impur d'Anglais, de Français, d'Allemands,
Habitués au meurtre et vivant de pillage,
Craints des rois qui payaient leur féroce courage.
Ce torrent, qui portait le ravage en tous lieux,
Près de Bâle roulait bruyant et furieux;
Mais là devait finir sa course vagabonde :
Une digue imprévue allait briser son onde.

L'orient blanchissait aux lueurs du matin.
Un ermite à genoux près d'une croix de pierre
Au Seigneur élevait ses mains et sa prière.
Tout-à-coup il entend un bruit sourd et lointain,
Un bruit confus de pas et d'armures froissées,
De voix et de clameurs par la brise chassées.
Il se lève, il regarde. Au penchant du coteau,
Il voit se dérouler, sur la bruyère humide,
Comme à travers les prés un flexible ruisseau,
Comme un serpent qui court, secouant chaque anneau,
Les replis onduleux d'un bataillon rapide.
L'ermite reconnaît les soldats des cantons.
Voilà bien leur croix blanche, et voilà ces bannières
Que la victoire suit depuis cent ans de guerres.

« Moine, lui dit un chef, viens-tu des environs?
Où sont les Armagnacs? — Là bas, près de la ville;
Mais fuyez au plus vite! ils sont cinquante mille.

— Nous sommes douze cents. — Messire, au nom des saints,
Fuyez ! ne faut risquer des combats surhumains.
— Non, mon père ; acceptons ce que le ciel envoie !
Aujourd'hui, s'il le faut, baillerons avec joie
Nos corps aux Armagnacs et puis notre âme à Dieu.
Va donc prier pour nous ! le temps nous presse, adieu ! »

Des yeux l'ermite suit la troupe valeureuse
Qui s'éloigne, poursuit sa route aventureuse,
Et, marchant à grands pas, voit enfin les sillons,
Si loin que l'œil s'étend, chargés de bataillons.
La mort est là, mais nul ne tremble ; aux jours antiques
La peur n'approchait point des âmes helvétiques.
« L'ennemi ! l'ennemi ! » Des rudes fils de Tell
Le courage bouillant s'irrite à cette vue.
Leur mâle front s'incline aux pieds de l'Eternel ;
Puis, tous, brandissant hache, espadon ou massue,
Commencent, à grands cris, un combat immortel.
Robustes ouvriers, au travail dès l'aurore,
Au déclin du soleil ils combattaient encore.
Laissant le long du flanc tomber un bras lassé,
Tous, comme l'artisan qui finit sa journée,
Qui, plus tôt, qui, plus tard, la tâche terminée,
Se couchèrent enfin sur leur fer émoussé.

Le calme renaissait, et déjà les ténèbres
Enveloppaient ces champs de leurs voiles funèbres ;
Le silence déjà revenait en vainqueur
Dans ces lieux pleins naguère et de bruit et d'horreur,
Quand un homme caché sous une armure sombre
Apparut, se glissant comme un larron dans l'ombre,
Qui tâtonne, s'avance, hésite, et puis soudain

Avance encore, et prend ce qu'a cherché sa main.
Ce guerrier marche, et tient son cheval par la bride,
Se courbe à chaque pas, et son regard avide
A l'entour avec soin fouille l'obscurité.
Mais bientôt il s'arrête; un reste de clarté,
Tout auprès, à ses pieds, lui montre une croix blanche.
Un soldat, dont le sang à gros bouillons, s'épanche,
Sur un lit d'Armagnacs, par son bras abattus,
Vient de fermer les yeux pour ne les rouvrir plus.
Comme un loup affamé qui découvre une proie,
Le chevalier s'élance et pousse un cri de joie,
Foule cet inconnu, le meurtrit des talons,
Lui laboure les flancs de ses longs éperons,
Puis, traînant son cheval renâclant d'épouvante,
Qui se cabre et repousse une tâche effrayante,
Il le force à pétrir du fer de ses sabots
Le cadavre glacé dont il brise les os.
Ensuite il va plus loin, cherche encore, et sa rage
A tout Suisse qu'il trouve adresse même outrage.
Il ne se lasse point dans son acharnement;
De fureur, de plaisir, il rugit sourdement,
Et s'écrie : « Oh! je crois me baigner dans des roses! »

Quel est donc le guerrier qui fait si nobles choses?
Quel est cet ennemi qui ne respecte pas
Ces ennemis fameux, plus grands par leur trépas?
Ce chevalier félon, qui, pareil à l'hyène,
Sur des corps déjà froids vient assouvir sa haine;
Ce lâche, que ne tient ni honte, ni remords,
Ce vil corbeau qui n'ose insulter que les morts,
C'est Bourkardt. On l'a vu toujours, dans les batailles,
Blême, à l'écart, trembler sous sa cotte de mailles,

Mais cette fois, du moins, sans risque et sans sueur,
Il veut, à son loisir, se venger de sa peur.

Or, un brave d'Altorf, Arnold, vieux capitaine,
Frappé mortellement, se mourait sur la plaine.
Il avait jusqu'au soir combattu, puis enfin,
Tous ses frères tombés, sentant venir sa fin,
Et son œil affaibli se couvrir d'un nuage,
Et le sang inonder son corps et son visage,
La force lui manquant, lâchant son fer rompu,
Comme une tour minée il s'était abattu.
Là, priant, les deux mains jointes sur la poitrine,
Et remettant son âme à la bonté divine,
Dans un monde meilleur espérant le réveil,
Il allait s'endormir de son dernier sommeil.
Sa prière déjà devenait moins ardente,
Le souffle abandonnait sa bouche murmurante,
Quand un hurlement rauque, et suivi d'un second,
Vint rappeler la vie au cœur du moribond.
L'air était pur; la lune, entrant dans la carrière,
Versait à l'horizon sa tremblante lumière.
Arnold rouvre les yeux, et jetant au hasard,
Sur tout ce qui l'entoure un incertain regard,
Voit marcher, voit courir, voit bondir sur l'arène,
Bourkardt, dont la furie aveugle se promène,
S'accroît d'un corps à l'autre, et raille sans pitié
Les augustes débris qu'il va broyant du pié.

Cette voix qui vomit l'injure et le blasphème
Ranime le soldat à son heure suprême.
Il écoute, surpris, ces imprécations,
Il comprend à la fin ces malédictions;
Il s'agite, il s'émeut, sur un bras se soulève

Deux fois, comme un fiévreux qui lutte contre un rêve,
Puis, soudain, secouant ses membres engourdis,
Il se dresse d'un coup sur ses genoux raidis.
Avec Bourkardt, alors, il se voit face à face.
Le chevalier demeure immobile à sa place ;
L'œil hagard, il contemple, un frisson dans le corps,
Ce spectre qui surgit ainsi d'entre les morts,
Ce fantôme sanglant dont les terribles gestes
Des braves outragés semblent montrer les restes,
Et le courroux empreint sur ce front menaçant
Où l'astre des nuits jette un rayon pâlissant.
Il veut fuir, mais ses pieds sont cloués à la terre ;
Et, comme un condamné, quand sonne l'heure amère,
Il sent un froid mortel se glisser dans son cœur,
Le briser, et les dents lui claquer de terreur.

Le vieux lion réveille une force expirante ;
A ses côtés il prend une pierre pesante,
La lance au chevalier, qu'il terrasse : « Ah ! voici !
Tiens, dit-il, tiens ! baise encor cette rose-ci ! »

Le chevalier roula, la tête fracassée.
Son cheval, au galop, s'enfuit, les crins tendus,
Et le Suisse, épuisé, sans dire un mot de plus,
Adressant au Très-Haut sa dernière pensée,
Retomba pour toujours sur la couche glacée
Où dans leur sang gisaient déjà tant de héros.
Tout redevint ensuite et silence et repos.

ALBERT RICHARD.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

HISTOIRE DE NEUCHATEL ET DE VALANGIN, JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE LA MAISON DE PRUSSE, par FRÉDÉRIC DE CHAMBRIER. Neuchâtel, chez Charles Attinger 1840. 522 pages in-8° avec les tabelles généalogiques. Lausanne, Marc Ducloux. prix, 5 francs de France.

L'ami des lettres nationales recevra avec plaisir cette œuvre grave, substantielle, écrite dans un langage vif, précis, clair et pur en général, sauf quelques locutions empruntées à la procédure comme: dénoncer des punitions, rebuter des jugemens, tôt après avoir dépassé, etc. Nous avons hâte de le dire: les préoccupations politiques du premier magistrat de Neuchâtel n'ont pas trop pénétré dans cet ouvrage et semblent s'arrêter à la dédicace que l'auteur fait de son volume au roi de Prusse défunt. Riche de faits puisés aux meilleures sources, l'historien neuchâtelois jette une vive lumière sur la vie ancienne et moderne d'un peuple curieux à tant d'égards. Les détails se multiplient sous sa plume, surtout pour la Jurispudence et les coutumes civiles et criminelles. C'est la partie neuve de l'ouvrage. Mais nous regrettons vivement qu'il ait consacré si peu d'étendue au tableau de la vie littéraire de la contrée neuchâteloise. A peine un mot rapide des monumens d'art du moyen âge, à peine un souvenir en passant à cette mémorable famille de chanoines-chroniqueurs qui du 14me au 16me siècle se passèrent de main en main une plume fidèle, érudite, parfois si naïve et si coloriée. Depuis quand le travail intellectuel d'un peuple est il banni de son histoire? En revanche les phases politiques de la république-principauté sont traitées avec le développement désirable. Nous avons aimé surtout à suivre dans l'œuvre de Mr de Chambrier les relations des Neuchâtelois avec les Suisses, espèce de vie dans la vie générale, d'histoire dans l'histoire.

D'abord ennemis sous la première dynastie, celle des Neuchâtel à Laupen (1339), où périt Gérard de Valangin, et au siège de Zurich, où le Comte Louis de Neuchâtel commandait l'armée impériale (1352), on les voit sous la seconde dynastie, celle des Fribourg, s'allier de plus en plus étroitement à la république de Berne. Il en était temps: les Seigneurs de la Suisse bourguignone tombaient les uns après les autres sous les coups des vaillans bourgeois de Berne et de Fribourg; tels Nidau, Kibourg, l'évêque de Bâle à Bienne, Romont, Estavayer! C'était le tour du duc de Savoie, du comte de Gruyères. Les vasseaux des Seigneurs devenaient les sujets des républiques, grâce à l'oubli des maximes du Grütli. «L'alliance de Berne sauva Neuchâtel, dit Mr de Chambrier; » ses comtes demeurèrent debout avec l'indépendance nationale au milieu de l'écoulement général! Il y eut un moment de crise terrible, sous les Hochberg, la troisième dynastie des comtes de Neuchâtel. Le duc de Bourgogne entrait en Suisse avec une armée formidable; le comte Rodolphe était son grand maréchal et avait son fils Philippe à la cour. Mais déjà les guerriers Neuchâtelois avaient combattu dans les rangs des Confédérés à Fraubrunnen contre les Anglais de Coucy (1375), au siège de Berthoud pour Berne (1382), à la conquête de l'Argovie (1415), à St Jacques au nombre de 50, sous l'immortel Albert de Tissot (1441); à Mulhouse contre le duc Sigismond. (1468), «le cœur des Neuchâtelois était Suisse;» il entraîna leur souverain. Ils vainquirent avec les Suisses à Grandson, où ils prodiguèrent après la victoire les soins les plus touchans aux blessés, à Morat où arbalétriers, coulevriniers, lanciers et gens d'armes revinrent parés de dépouilles glorieuses; quelques jours auparavant au pont de la Thielle, où, nouvel Ho-

ratius Coclès, le capitaine Baillod, père du chroniqueur, arrête seul le comte de Romont et reçoit pour prix de sa valeur une chaine d'or et une médaille représentant un porc-épic avec ces mots : VIRES AGMINIS UNUS HABET. UN SEUL VAUT UNE ARMÉE ; à Dornach où l'armée du contingent Neuchâtelois contribue puissamment à la victoire ; en 1512 où ils suivent les Suisses à Dijon ; en 1513 à Novarre. Dans les guerres de religion Berne n'a pas de plus fidèles alliés. On les voit sous la bannière de l'Ours à Cappel, dans le pays de Vaud à plusieurs reprises, comme plus tard lors de l'insurrection des paysans. C'est donc avec raison, DIT Mr DE CHAMBRIER dans une page pleine de verve et d'éloquence, que les loyales alliances des Suisses et des Neuchâtelois sont en estime et en honneur. C'est à eux que nous devons la conservation de nos biens les plus précieux, un prince et une constitution libre dans une patrie indépendante ; et ces biens il les ont tour à tour défendus contre les ennemis du dehors et contre ceux du dedans et même contre leur propre ambition. L'amitié des Neuchâtelois pour de tels alliés n'a pas été vaine non plus. On en trouve l'histoire écrite de leur sang dans le cimetière de St Jacques, aux plaines de Grandson et de Morat, ET JUSQUE SOUS LES MURS EN RUINES DE DORNACH. »

De tels dévouemens ne devaient-ils pas introduire tôt ou tard et tout naturellement Neuchâtel dans la Confédération, comme à sa place naturelle, et à l'exemple de tant d'autres pays autrefois comme Neuchâtel sujets d'un prince! l'heure ne sonna-t-elle pas pour cette réunion désirée, quand en 1707 s'éteignit la dynastie des Orléans Longueville ! C'était déjà alors le vœu ardent DES BRAVES GENS A BONNE TÊTE comme les appelle le Chancelier de Montmollin ! Ce grand-homme d'Etat, disgracié par la duchesse de Nemours pour son caractère indépendant, « méditait et transcrivait ses réflexions à la lueur de sa lampe sans » être distrait par le bruit monotone du rouet de sa femme, serviteur fidèle du » vieillard..... que deviendra ce pauvre pays à la prochaine extinction des Lon- » gueville. Parmi les divers sentimens qui m'ont été communiqués par de braves » gens à bonne tête, il y en a un qui me plairait de tout point si je n'y voyais » des difficultés insurmontables. Il s'agirait de convertir l'état en république et » d'en former une partie intégrante du corps helvétique. Mais un pareil régime » n'est point fait pour nos têtes pleines de feu et de montant, soit par l'influence » du Jura, soit par l'effet des droits et libertés de la multitude. Une telle entre- » prise échouerait déjà à cause des haines de parti, de l'opposition de quelques » familles, des ambitions personnelles, et de la rivalité des gens de Valangin, » gâtés depuis longtemps et qui prétendraient peut-être à former une république » à eux seuls ; et d'ailleurs ne serait-il pas à craindre que les Suisses eux-mêmes » songeassent moins à nous ériger en république qu'à nous réduire en bailliages. »

« S'il y avait quelque part un prince en état de nous protéger et de nous faire » du bien, assez éloigné pour ne pouvoir aisément nous nuire, un prince con- » sidéré dans toute l'Europe, défenseur des libertés temporelles et spirituelles » des peuples et en faveur duquel on pourrait établir d'une manière assez » éblouissante le droit de succéder à la maison d'Orléans, ne serait ce pas lui qui » nous conviendrait pour Souverain. Je crois l'apercevoir dans la personne de » Guillaume de Nassau héritier de l'ancienne maison de Châlons Orange. » Le vœu du Chancelier ne tarda pas à recevoir son accomplissement. En 1707 mourut Marie d'Orléans. Les fils du chancelier de Montmollin, qui étaient au service

du prince de Nassau, le trésorier de Chambrier et le Conseiller d'Etat Hory, de concert avec l'Etat de Berne, travaillaient depuis plusieurs années en faveur du roi de Prusse Frédéric 1er, auquel Guillaume de Nassau mort depuis 1702 avait fait cession de ses droits *éblouissans*. Ces Etats du pays composés de douze juges, de la principauté de Neuchâtel, et de douze juges de Valangin, reconnurent Frédéric 1er pour le plus proche héritier de la maison de Châlons.—Il y a plus d'un siècle que cette incorporation de Neuchâtel à la Prusse a réalisé les vœux de l'honnête grand homme! Mais s'il pouvait revenir à la vie, il serait étonné du nombre prodigieux d'adhérens que rencontrent de nos jours les braves gens à bonne tête qui ne craignent plus d'être administrés par un bailli d'Uri.

L'histoire intérieure de Neuchâtel a bien aussi ses traits caractérisques: la puissance des quatre ministraux, la suprématie exercée par les états du pays à l'extinction d'une dynastie, et dans un autre genre, le favoritisme des monarchies transplanté dans la principauté-république sont des phénomènes historiques bien propres à attirer l'attention de l'observateur; là plus qu'ailleurs on peut suivre et étudier dans les détails la lutte incessante et profonde de la démocratie et du pouvoir d'un seul. Les quatre ministraux ou comme on dit à Neuchâtel Messieurs les quatre, c'est une véritable institution tribunitienne. Compacts comme un seul homme, voyez les dès leur origine au 14e siècle jusqu'à l'avènement de la maison de Prusse, défendre avec une persistance extraordinaire les Fueros de la cité neuchâteloise, et jaloux toujours d'en acquérir de nouveaux et de fonder la prééminence de leur ville sur la bourgeoisie rivale de Valangin et les 48 autres corporations du pays. Une seule fois dans ce combat de tous les règnes, de tous les ans, de tous les jours, un nom se détache des autres dans le collège des chefs de la bourgeoisie. Celui de Pierre de Chambrier en 1690. Nommé à la charge de banneret vacante depuis vingt ans, le gouverneur à qui l'élu comme l'élection déplait, refuse de venir, selon l'usage, recevoir son serment. « Le nouveau banneret homme irréprochable et d'une capacité peu com- » mune, sort de l'église et se plaçant sous le vieux tilleul, il remercie le peuple » de sa confiance, déclare sa vocation légitime, car toutes les formes ont été » remplies: et si je ne prête pas serment entre les mains des hommes, dit-il, en » élevant ses mains au ciel, c'est devant Dieu le roi des rois que je jure de » remplir ma charge de banneret, en toute rondeur de conscience, » Mr de Chambrier nous parait passer trop légèrement sur l'importance de cette institution dont, au dire de quelques uns, on trouverait encore quelques faibles vestiges dans la cité de Neuchâtel. Mais plus digne d'attention est encore l'arbitrage suprême des états de Neuchâtel et Valangin, juges des prétentions à la Souveraineté de leur pays! Jusqu'en 1522 les prétendans au Comité se sont sistés à Rome, à Vienne ou à Besançon. En 1544 c'est à ses propres sujets que le prince demande l'investiture du pays, et ce sont les états du pays qui en 1522 sont reconnus juges des droits de ceux qui prétendaient les gouverner. Mais à côté des hommes qui travaillaient à l'émancipation du pays, des parvenus, indigènes ou étrangers, jouissent de la confiance des Princes et abusent indignement de leur pouvoir pour satisfaire leurs basses passions au détriment des franchises et du bonheur du peuple Neuchâtelois. C'est l'effronté et beau Bergeon, l'intrigant ministre Girard, c'est le savoisien fugitif Collier qui doit aux bonnes grâces de Jeanne de Hochberg la prévoté du chapitre de Valangin et

un canonicat à St. Nicolas de Fribourg, et qui veut vendre à cette dernière ville le comté de Neuchâtel et Valangin pour 60,000 écus d'or (1541). C'est surtout le faiseur de calottes Farvagier devenu procureur général et qui déshonore la vieillesse d'un grand homme, de ce Jean Hory, rédacteur d'un coutumier civil, et qui avait formé le projet d'élever dans la plaine de la Thielle une ville cosmopolite, rivale de Neuchâtel, et florissante par le commerce sous le nom d'Henripolis (1621). Des étrangers gouvernaient déjà alors au nom du prince comme aujourd'hui. Ce sont les d'Affry de Fribourg, les Stavay-Mollondin, un Bonstetten de Berne. A côté de ces petites menées et de ces scandales, de sanglans épisodes qui assombrissent le tableau des mœurs Neuchâteloises. En 1406 un bâtard de la maison de Neuchâtel, Vautier châtelain de Rochefort et le Chanoine Leschet, convaincus d'avoir fabriqué de fausses lettres de franchise, sont l'un décapité, l'autre noyé dans le lac; leur complice le clerc Dacié de Morat emprisonné à perpétuité. Si on en croit la tradition, plus tard, excités à la vengeance à la vue de la chemise ensanglantée de leur père que leur présente une mère forcenée, les enfans de Vautier incendient la ville de Neuchâtel. Vers le même temps on punit de la roue, Duplan et Henschman le mazelier, chefs de la secte impure des Casserods, et l'on brûle les sorciers par ordre des inquisiteurs ecclésiastiques et civils jusqu'à la fin du 17e siècle. En 1522, pendant l'occupation de Neuchâtel par les Suisses, Bursinier meurt pour un crime dont les tortures de la question lui ont arraché l'aveu, et son innocence reconnue, sa veuve a grand peine à obtenir de la Diète de Baden quelques muids de grain pour sa subsistance. C'est enfin en 1649 le supplice mystérieux des Fornachon, victimes d'une trame abominable du fameux Farvagier. — Pour reposer de ces odieuses scènes il ne faut pas moins que la vue de cette populaire Comtesse Isabelle, rendant la justice sous un tilleul comme St Louis sous un chêne, ayant pour tribunal un gros pilier de pierre, et pour sceptre, un bâtonnet blanc; ou la figure plus aimable de cet Henri de Rohan, dont mille traits de bon cœur et de sens droit rappellent Henri IV; ou bien encore les vénérables figures de magistrats illustres, comme les chanceliers Hory, Stavay-Mollondin, de Montmollin, ou celle du grand Ostervald, la lumière de l'Eglise réformée et dont on trouvait les œuvres sur la table des Fenélon et des Newton. Dans l'histoire extérieure de Neuchâtel, nous nommons ainsi l'histoire de ses rapports éloignés, nous avons vû partout les Neuchâtelois soutenir leur réputation de bravoure. J. J. Tribolet est fait chevalier sur le champ de bataille d'Jvry, de la main de Henri IV. Dans cette même bataille, Abraham Mouchet, dont un grand désastre signala les derniers jours, sauve la vie à ce prince. Les Guy, les Hory, les Montmollin, les Baillod, les Merveilleux, les Chambrier deviennent des familles historiques par leurs exploits au dehors, comme par leur action plus ou moins bienfaisante au sein de la patrie. Mais ce n'est que vers la fin du 18e siècle que l'esprit d'industrie remplaçant les goûts militaires dans le Jura Neuchâtelois, les montres fabriquées par ce peuple admirablement inventif vont indiquer les heures du jour et de la nuit dans les deux hémisphères. « Une culture de la vigne soignée et laborieuse contribue à enrichir ce peuple, et cette contrée parsemée de rochers comme l'île d'Ithaque et sans coursiers comme elle, voit fleurir tous les arts et l'abondance de la paix. »

ALEXANDRE DAGUET, de Fribourg.

L'AMI DE LA MAISON.

Traduit de l'Allemand

DE

META SANDER.

> O Dieu ! donne-moi la sagesse, quand même je ne la demanderais pas; et détourne de moi ce qui est mal, lors-même que je le désirerais ardemment !

II.

CHAPITRE V.

Lorsque les jeunes gens voyent briller le soleil, au printems de leur vie, ils s'imaginent volontiers qu'il ne se couchera jamais; et lorsque de sombres nuages cachent à leurs yeux l'azur du ciel, il leur semble également qu'il ne pourra plus redevenir serein. — Ainsi notre Anna, après le départ d'Edouard, perdit tout courage et toute espérance; elle tomba malade, et volontiers elle serait entrée dans le repos éternel aux côtés de son bien aimé père. Cependant elle guérit, et, à sa grande surprise, elle vit le soleil briller à la voute des cieux avec la même pureté qu'autrefois. La douceur de vivre et la joie reprirent leurs anciens droits sur elle, et les riantes couleurs de son imagination créatrice

lui peignirent Edouard, tantôt comblé d'or et d'honneurs par le riche comte, tantôt revenant chargé de la gloire et des trésors de la Grèce, les déposer aux pieds de son amie, avec le plus fidèle et le plus ardent amour! — Pauvre Anna! Nous aussi nous avons été jeunes et nous avons vécu, comme toi, dans le royaume des rêves et de l'idéal. Mais heureux est celui sur qui l'œil de notre Père céleste veille comme il veillait sur toi; il le ramènera surement du labyrinthe des illusions dans le chemin de la vérité et de la vie! Et si nous demandons maintenant avec confusion: Pourquoi ai-je été sauvé des flots où tant d'autres ont péri? Je n'étais pas meilleur, pas plus fort qu'eux, et, comme eux, je ne recherchais que la jouissance et le plaisir. Pourquoi Dieu n'a-t-il pris garde qu'à moi? Nous pouvons répondre avec Anna: « C'est la bénédiction de notre père mourant qui repose sur nos têtes; le Seigneur l'a accomplie par sa pure et libre grace, et il l'accomplira encore dans toute l'éternité. »

Environ dans le même tems, Gustave Selter amena sa jeune et charmante épouse à R. où il avait obtenu un emploi très lucratif, ce qui, joint à la belle dot d'Eveline, le mettait en état de vivre sur un pied très brillant. Comme Mad. Reinhardt était la propre tante de Selter et son unique parente à R. et que, dès les premiers jours, Selter et Eveline prirent en grande amitié l'aimable et spirituelle Anna, l'attirèrent à force de sollicitations dans leur cercle et la comblèrent de cadeaux, la veuve ne put empêcher, malgré tout son désir, qu'Anna ne devînt bientôt l'amie intime de la maison et ne se trouvât ainsi entrainée dans des sociétés et des divertissemens qui étaient un objet d'horreur pour la bonne Salomé.

Ah! Dieu! disait elle un jour à Felsing dans le plus amer chagrin; il ne faut jamais prendre d'engagement avec les

morts. Par la promesse qu'il m'a arrachée sur son lit de mort, Reinhardt a amassé des charbons de feu sur ma tête, et il aura à répondre devant Dieu de ce qu'il me faut maintenant laisser Anna suivre son propre chemin, la voie du péché et de la vanité! D'abord, son roman d'amour avec cette girouette de *Monsieur* Milnau, et maintenant, sa liaison avec les Selter, et les bals, et les baptêmes, et la pompe, et toutes ces choses fastueuses et criminelles qui n'en finissent pas! Et moi, que puis-je faire à tout cela?

Remettre au bon Dieu le soin d'accomplir son œuvre avec cette enfant, ma chère amie, comme votre mari nous en a si souvent priés, vous et moi, répondit Felsing. Laissons Anna goûter les joyes de ce monde. C'est, en vérité, le meilleur moyen de lui en faire connaître le faux brillant et de lui apprendre à les estimer à leur juste valeur. Plus je deviens vieux, plus je réfléchis là dessus, et plus je me persuade qu'en définitive Reinhardt a pris le meilleur parti avec son Anna. Voyez, par exemple, mes filles, que j'ai élevées, comme vous savez, d'après de tout autres principes et dans le plus rigoureux éloignement du monde. Eh! bien, Lili a, comme elle le dit elle même, des combats à soutenir contre le péché dans les plus innocentes distractions, et elle tombe par là dans un rigorisme, pour elle et pour les autres, contre lequel je lui répète en vain les paroles de l'apôtre; « JE VOUS LE DIS ENCORE : RÉJOUISSEZ-VOUS. » Emma a toujours à faire à de mauvais esprits, qui la tourmentent elle et son bon mari, et Marie, ma cadette, frappée des sombres humeurs de ses ainées, a pris tellement le christianisme en aversion que j'ai l'amère douleur de découvrir en elle un penchant décidé à l'incrédulité et à la légèreté.

Eh! bonté de Dieu! Je ne vous reconnais plus, mon cher sur-intendant. Vous n'allez pourtant pas demander qu'on

laisse les jeunes gens suivre librement leur mauvais cœur et descendre tout droit en enfer avec les enfans de Bélial ?

Dieu m'en préserve, chère amie ! Mais seulement, comme nous le disait si souvent le bon Reinhardt, qu'on n'exige pas des fruits avant que la jeune plante ait poussé des racines. Ne commençons nous pas notre éducation par interdire *telle* et *telle* joie, qui parait encore innocente au jeune cœur ; tandis que nous devrions tout d'abord lui apprendre à connaître et à aimer Jésus-Christ comme son Sauveur, puis à se connaître soi-même,—et il en viendrait tout seul à cesser de désirer ces joies, parce qu'elles cesseront de lui paraître innocentes. Au surplus, il y a tant de mouvemens dans nos âmes dont nous ne pouvons être les maîtres sans la puissance de l'Esprit de Dieu, que, sans la prière et le secours de Christ, nous ne serions que des aveugles conduisant d'autres aveugles. C'est pourquoi, ma bonne Dame, agissons dans un esprit de prière et en nous avertissant amicalement l'un l'autre ; puis, comme je l'ai déjà dit, ne gênons pas l'action de Dieu sur Anna. « Nous ne sommes que des mendiants, voilà la vérité, » a dit notre grand Luther.

Felsing avait raison. Anna était à la meilleure école possible pour voir le monde tel qu'il est et non tel qu'il parait. Il est vrai qu'au commencement elle était si heureuse d'avoir trouvé une AMIE qui comprît son chagrin et ses secrètes espérances et c'était une si douce volupté pour Eveline d'être, elle dans la pleine jouissance d'un amour heureux, la confidente d'un amour malheureux, que les deux amies ne pouvaient se lasser d'être ensemble. Tant qu'Edouard fut en Livonie il écrivait souvent, tantôt à Elmers, tantôt à Gottfried, et toujours il s'informait d'Anna avec une vive tendresse. Cependant les nouvelles qu'on recevait de lui devinrent peu à peu plus rares, d'abord parce que Gottfried se rendit à Neu-

wied comme instituteur, et ensuite parce que Milnau partit pour la Grèce.

C'est dans ce tems que les malheureux Hellènes tentèrent de s'affranchir du joug odieux de leurs tyrans. La sympathie universelle que leur cause excita dans tout le monde chrétien accrut naturellement l'intérêt que les habitants de R. prenaient à leur jeune concitoyen, que l'on savait être, d'après les feuilles publiques, à Athènes, avec le comte Maurice, de Wende et dans la société habituelle de Lord Byron. Il se forma aussi à R. des sociétés pour la délivrance de la Grèce. A leur tête était Gustave Selter qui écrivit, à cette occasion, à Milnau, et forma ainsi avec lui une liaison qui eut plus tard de si grandes conséquences. Après la mort de Byron les gazettes parlèrent avec de grands éloges du discours plein d'enthousiasme tenu sur sa tombe par Edouard Milnau; il fut pendant quelque tems le sujet général des conversations dans les cercles instruits de sa ville natale. Depuis longtems, Anna n'avait plus reçu un mot de souvenir d'Edouard; dans ses lettres à Elmers, il s'était, borné d'abord à quelques paroles polies à son sujet et enfin il n'en parla plus du tout.

Si le refroidissement et l'oubli d'Edouard blessèrent profondément le cœur d'Anna et humilièrent son orgueil, les pénibles expériences qu'elle faisait, d'un autre côté, à la rude école de la vie n'étaient guère propres à relever son âme abattue. Tant qu'elle porta dans son cœur, avec la certitude de l'amour d'Edouard, le plus précieux trésor, et qu'elle put s'approprier les louanges qu'on donnait à son ami. Anna fut heureuse et ne regretta rien dans ses circonstances extérieures. Edouard était le talisman qui ôtait à l'aiguillon sa pointe, à la privation son amertume, et quelque funeste que cette passion ait été pour elle à maints égards, elle n'en fut pas moins sa sauve garde, à son entrée dans

le monde, contre maint écueil et mainte dangereuse flatterie. Mais lorsque Anna, en dépit de tous les prétextes que l'amour propre pouvait imaginer pour excuser le silence d'Edouard, dut enfin s'avouer qu'il avait changé, alors elle sentit bien d'autres épines auxquelles elle était jusqu'alors restée insensible.

Le monde n'aime que ce qui est a lui, a dit le Sauveur. Et comme le monde est riche et qu'Anna était pauvre et que par conséquent elle n'appartenait pas au monde, il était bien naturel qu'elle n'en fut pas aimée et qu'elle eût à souffrir de sa part des mépris et des humiliations. Elle éprouva trop souvent qu'elle n'était qu'*amicalement tolérée* aux côtés d'Eveline. Avec les principes et la fortune de sa mère il ne pouvait être question pour elle de rendre les politesses qu'elle recevait. Mad. Reinhardt n'avait pour vivre que sa pension de veuve, et il lui fallait toute son économie et sa frugalité pour se tirer d'affaire sans secours étranger. Leur habitation se composait d'une grande et antique chambre, où se trouvaient l'immense lit conjugal garni de rideaux de toile filée à la maison, le fauteuil de Reinhardt, sa table à écrire et quelques meubles vieux mais très proprement tenus; de la petite chambre d'Anna, dont l'unique ornement était le portrait de son père de grandeur naturelle, et de la petite mansarde de la vieille Sara qui avait déjà servi chez le père de sa maîtresse actuelle. Où est-ce qu'Anna aurait pu recevoir ses connaissances du beau monde? Et combien de fois la rougeur de la honte ne couvrit elle pas son visage lorsque, dans les rares visites qu'on lui faisait, elle voyait les regards s'arrêter avec compassion sur son chétif ameublement, qu'elle comparait alors avec un sentiment d'humiliation à l'élégance et au luxe qui brillaient dans les appartemens de ses riches amis? Oh! combien elle regretta souvent d'avoir été introduite par Eveline dans ces

brillantes sociétés et de n'être pas modestement restée dans l'humble cercle des connaissances de sa mère! Eveline, il est vrai, avait ce qu'on nomme dans le monde *un bon cœur*, mais avec cela, beaucoup de vanité et de caprices; et quoi qu'elle aimât cordialement Anna, elle la considérait pourtant comme *sa protégée* dans un certain sens et se conduisait souvent envers elle, ainsi que son mari, de manière à blesser une jeune fille qui sentait vivement et qui avait sur eux la supériorité intellectuelle.

Sa mère lui disait souvent quand elle la voyait rentrer à la maison triste et mal disposée : « N'aspire pas à un état plus élevé que le tien et mets tes désirs en harmonie avec ta condition, car tout comme l'orgueilleux méprise celui qui est dans l'obscurité, de même le riche ne juge pas le pauvre digne de lui. Mon enfant, ne mange point le pain de celui qui est envieux et ne désire point ses viandes agréables. Il te dira bien : Mange et bois, mais son cœur n'est point avec toi. » [1]

Anna sentait bien que la Bible et sa mère avaient raison ; aussi, à la grande joie de celle-ci, se retira-t-elle peu-à-peu des réunions les plus brillantes. Mais où se tourner avec un cœur atteint d'une double blessure et demandant instamment à s'épancher? Anna s'était d'abord attachée à Edouard avec tout le feu de l'amour, puis à Eveline avec une amitié non moins enthousiaste (car tout dans la jeunesse tourne aisément à la passion); et maintenant, repoussée de tous deux, elle se réveillait de ses doux songes en voyant son bien aimé l'oublier dans le tourbillon du monde et en découvrant que son amie ne l'avait jamais comprise et n'avait cherché auprès d'elle qu'une passagère jouissance, et la satisfaction d'un froid égoïsme! Et mal-

[1] Proverbes 23, 6. 7.

gré cela, son cœur, qui avait soif d'amour, la ramenait, avec un désir plus ardent encore, vers les biens qui lui avaient échappé; et de toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées il ne lui restait que le chagrin d'une pauvreté non méritée et le sentiment amer d'être repoussée à cause d'elle.

La différence complète de leurs individualités avait établi entre la mère et la fille un mur de séparation qui devenait toujours plus haut à mesure que s'avançait le libre développement d'Anna. Sans doute, celle-ci avait plié douloureusement la tête sous la sévère exigence de sa mère lui avait brisé toutes ses espérances de bonheur pour cette vie: mais le ver était resté dans son sein; il y avait tué la confiance dans le cœur maternel et engendré des doutes sur cet amour qui est le seul véritable reflet de l'amour divin. Anna avait surement été toute sa vie un enfant pieux; elle avait été élevée dans la crainte de Dieu, elle avait lu la Bible, elle était allée régulièrement à l'église et à la communion, elle avait fréquemment prié de tout son cœur; mais maintenant que le monde l'avait froidement repoussée, maintenant qu'elle devait se tourner des choses visibles aux invisibles, elle éprouvait avec un vif chagrin, qu'il n'y avait pas de VIE dans sa foi, pas d'AMOUR dans son âme, et qu'elle était encore enchainée par mille liens à la terre et à ses espérances, à la vie de ce monde et à ses affections. Elle était comme la D^lle^ de Klettenberg de Göthe: « Elle voulait bien se chauffer au soleil, mais elle ne pouvait pas rencontrer ses rayons vivifiants dans la sombre nuit de son âme. » Qu'y avait-il donc entre elle et Lui — et où est ce que la pauvre Anna, dans cette triste disposition et allant même souvent jusqu'à désespérer de Dieu et des hommes, où est ce qu'elle trouverait du baume pour les blessures saignantes de son cœur?

C'EST LE PÉCHÉ QUI S'ÉLÈVE ENTRE DIEU ET NOUS et qui

éloigne, comme les épaisses et froides murailles de la prison, la lumière et la bienfaisante chaleur du Soleil de justice, de nos âmes malades et plongées dans les ténèbres; jusqu'à ce que Celui à qui rien n'est impossible fasse descendre dans notre pauvre cœur un rayon de sa grâce divine, pour le tirer de son engourdissement spirituel et le faire germer et verdir comme la nature au printems; jusqu'à ce que la sainte lumière de la vérité nous illumine et nous fasse reconnaître DIEU EN CHRIST, jusqu'à ce que nous nous écriions: «Oui, il est mon Père, le Dieu Eternel dont la parole toute puissante a tiré jadis le monde du néant, Celui qui a son trône dans la lumière, le Seigneur de gloire, sans commencement et sans fin, et devant la majesté duquel les Anges se voilent la face. C'est le même Dieu qui, dans son infinie miséricorde, a souffert pour ses enfans rebelles et est mort sur la croix pour eux! Si Christ est réellement pour nous le CHEMIN, LA VÉRITÉ ET LA VIE, si nous trouvons réunis en Lui notre Créateur et notre Rédempteur — oh! nous pouvons aussi dire avec une joyeuse assurance comme ce profond penseur Chrétien [1]:

« Christ n'est le *chemin* (Jean XIV, 6) que parce qu'il est d'abord la *vérité* et ensuite la *vie*. Christ est le chemin dans le même sens que ceux dont Pascal a dit: « Les fleuves sont » des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller. » Christ est un chemin qui marche, et qui transporte où l'on veut aller, même où l'on ne voudrait pas aller. Il ne se contente pas de tracer par sa Parole une route immobile à travers la vie; route qui, quelque droite et sûre qu'elle puisse être, est bien inutile à l'enfant débile; il anime ce chemin, il le meut, il fait ondoyer en flots rapides ces pierres et cette terre morte; il soulève sur ce chemin devenu fleuve l'heureux

[1] Vinet, Essais de Philosophie morale, 4me Essai, d'un Criterium du bon moral page 83.

berceau du nouveau-né ; il devient lui même, pour cet infirme, mouvement, vie, et force. Et c'est par ce système complet de grâces, dont l'une ne suffirait pas sans l'autre, qu'il ouvre dans notre âme la source d'une nouvelle vie morale, et le trésor d'une lumière parfaite qu'aucune fausse lueur ne pourra remplacer jamais. »

Si tu me demandes, cher lecteur, de quelle manière Dieu s'y prend pour créer en nous un cœur nouveau, je te prierai de me dire auparavant si tu sais comment cette semence morte que l'on jette en terre peut produire l'épi qui se balance mollement dans la campagne, la fleur qui parfume l'air et l'arbre qui s'élève jusqu'aux cieux. Nous savons seulement que la puissance créatrice du Soleil ranime cette semence et l'appelle hors du sein de la terre à sa florissante vie ; mais la puissance mystérieuse, la vie cachée qui travaille dans le petit grain, qui peint la fleur des nuances les plus variées et la charge des plus doux parfums et qui donne au fruit sa mœlleuse saveur, ce secret de la nature, aucun œil humain ne l'a encore surpris, aucun esprit investigateur ne l'a encore sondé. Et tu prétendrais sonder les mystérieuses profondeurs de la nouvelle naissance et du rétablissement de l'union de ton âme avec son Dieu ! Tout dans ton âme est tellement merveilleux et mystérieux pour toi que, si ton Sauveur ne tient le gouvernail et ne te donne sa boussole, tu ne saurais naviguer sans péril sur cette mer immense de sentimens et de passions qui se poussent les uns les autres, comme des flots agités.

Il ne nous est donc pas possible de raconter en détail de quelle manière Anna obtint insensiblement, pour fruit de ses ardentes supplications, la foi, l'espérance et la charité, comment elle reçut la paix intérieure lentement et graduellement, et se sentit attirée vers le royaume céleste par une douce et invisible puissance. Elle avait senti la présence de

son Dieu et ses précieuses consolations avec la même vivacité qu'autrefois la douleur, ELLE N'ÉTAIT PLUS ORPHELINE! Et quoique le vieil homme vînt encore parfois troubler la paix de son âme par ses regrets et ses désirs, ce n'étaient là que des nuages passagers, que l'esprit perçait aisément pour contempler au dessus la patrie éternelle que notre Père nous prépare dans les Cieux!

CHAPITRE VI.

Tout passe dans ce monde, mais rien avec plus de rapidité que le tems. Six années s'étaient écoulées depuis le départ d'Edouard pour la Livonie, et Anna, la jeune et attrayante enfant, était devenue une personne sérieuse, et même, pensait-elle, une femme d'escient; car ne croyons nous pas, à vingt-quatre ans, avoir tout appris, tout souffert, tout expérimenté! Elle avait appris par la femme un peu babillarde de M. Elmers, que celui-ci avait dû écrire à Milnau, sur l'ordre du vieux comte, et qu'il était revenu en Livonie avant l'époque du siège de Missolonghi, qu'une intrigue amoureuse s'était établie entre lui et la fille du comte, que Maurice favorisait son ami, mais que la fierté du vieux comte s'était révoltée et qu'il avait prié M. Elmers d'avertir Milnau de prendre garde, s'il ne voulait provoquer un terrible éclat. Mme Elmers ne savait rien de plus, et Anna, profondément affligée de ce récit, ne put pas en apprendre davantage du pasteur, car bientôt après il fut atteint du typhus et mourut le neuvième jour, laissant sa femme et ses enfans dans le deuil et le besoin.

La lettre de condoléance de Milnau à la veuve affligée en accompagnait une autre adressée au consistoire par laquelle il offrait ses services pour la place vacante. Peu après, Felsing fit la même démarche au nom de son fils

adoptif, Gottfried Sinder. Les deux jeunes gens rentrèrent ainsi le même jour dans leur ville natale, et leur entrée même parut fixer irrévocablement le rôle qu'ils y joueraient l'un et l'autre. Gottfried était arrivé par la diligence, il avait voyagé jour et nuit et ses pieds endoloris le faisaient boiter, C'est dans cet équipage peu avantageux, son habit à l'ancienne mode tout couvert de poussière, les cheveux coupés en rond à la façon des Moraves, le porte-manteau sous le bras et le parapluie à la main, qu'il se rendit à la maison de Felsing. — « Holà » disaient ceux qui le rencontraient, en haussant les épaules; « on voit bien au plumage de l'oiseau qu'il ne sait pas chanter. »

Bientôt après on vit s'arrêter devant l'hôtel des Trois-Maures une chaise élégante, attelée de quatre chevaux, avec deux Grecs en costume national sur le siège. — Un gros chien de Terre-Neuve en sortit d'abord; puis deux hommes, vêtus de riches polonaises, le bonnet grec brodé d'or sur la tête et le Havanne parfumé à la bouche, s'élancèrent légèrement de la calèche et arrêtèrent les meilleures chambres de l'hôtel. Quand il se confirma que l'un de ces voyageurs était le comte Maurice de Wende et l'autre, qui avait encore plus de beauté dans les formes, de noblesse et d'aménité dans les manières, Edouard milnau lui-même, tous les cœurs volèrent à la lettre au devant de lui, et il put avec vérité s'appliquer la parole du vainqueur du monde: « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

Quand on sut que Milnau prétendait à la place d'Elmers, la crainte et l'espérance agitèrent successivement Anna. Notre cœur est si ingénieux à trouver des raisons quand il s'agit de nous faire croire à la réalisation de nos plus chères espérances, Milnau était si haut placé dans l'opinion de tout le monde et particulièrement d'Anna, qu'il n'était pas étonnant qu'elle se fît bien des illusions.

Sans doute, pensait-elle, une passion pour la jeune comtesse de Wende, qui peut-être avait attiré le sensible Edouard par mille artifices séducteurs, avait seule obscurci momentanément la douce et modeste image d'Anna. Mais maintenant, il revenait dans sa patrie pour remplir avec un zèle religieux la place qu'avait occupée son bienfaiteur, pour serrer contre son sein sa bien-aimée et la dédommager amplement de toutes ses souffrances. N'avait-elle pas l'espoir le plus assuré que leur fidèle amour, les prières et les raisonnemens de Felsing et de Selter vaincraient l'obstination de sa mère! Et ne voyait-elle pas une confirmation de ses beaux rêves dans la lettre extrêmement obligeante qu'Edouard avait écrite à Gustave et dans la manière cordiale avec laquelle il réclamait son amitié! — Il est vrai qu'il n'y avait dans cette lettre pas un mot d'Anna et de Reinhardt, (ce qui pourtant eut été si naturel) mais cela pouvait venir d'un tendre ménagement, car comment Milnau aurait-il appris dans ses lointains voyages les rapports intimes qu'Anna soutenait avec les Selter? Bref, la logique de l'amour savait tirer de tout les raisons les plus fortes en faveur des châteaux en Espagne de la pauvre enfant. — Cependant, sa mère montrait dans ses discours encore plus d'amertume et de répugnance pour Milnau qu'auparavant. Felsing en parlait, il est vrai, avec ménagement, mais il déclarait d'une façon positive : qu'après tout ce qu'il avait appris de la conduite de Milnau en Grèce et en Livonie et ce qu'il avait lu lui-même dans ses écrits, il considérait ses principes comme très-dangereux et se faisait un devoir et un cas de conscience d'empêcher autant qu'il lui serait possible son élection; Eveline, qui avait déjà précédemment entretenu Anna de la probabilité de l'oubli d'Edouard et avait voulu l'engager à accueillir favorablement la recherche de son riche beau-frère, M. le grand-

bailli Brenda, continuait encore à présent à lui parler de ce mariage, et quoique l'on causât beaucoup de la prochaine arrivée de Milnau, elle semblait avoir totalement oublié qu'il eut jamais été en relation intime avec Anna. Ah! sans doute, tout cela déchirait souvent en lambeaux les douces chimères d'Anna, mais il était réservé à Edouard lui-même de les détruire entièrement.

Il se présenta dans toutes les maisons comme il faut, et partout il fut reçu avec les politesses les plus prévenantes et la faveur la plus visible; les Selter, en particulier, lui donnèrent de brillantes fêtes, auxquelles Anna fut invitée, il est vrai, mais où elle n'alla pas, soit à cause de sa mère, soit par ce qu'elle redoutait de rencontrer Edouard, pour la première fois, au milieu de la foule. Quand le comte eut quitté R., après un court séjour, Milnau céda aux pressantes sollicitations de Gustave et d'Eveline et vint s'établir dans leur maison; Eveline, jalouse de plaire à son aimable hôte, lui avait préparé avec un tendre soin deux chambres élégantes, et la vanité de Gustave n'était pas médiocrement flattée d'avoir un ami aussi distingué. — Edouard fit alors des visites à ses anciens amis, Felsing, Sinder, Mme Elmers; il n'y eut que la maison de Mme Reinhardt qu'il évita, il n'y eut que l'existence d'Anna qu'il parut avoir tout à fait oubliée, d'Anna, la fille de son bienfaiteur, l'amie adorée de sa jeunesse.

Ce mépris publiquement affiché, cette rupture ouverte de tout lien avec la famille Reinhardt, affecta même la veuve, d'ordinaire fort indifférente à ces choses là. L'on voit bien maintenant, disait-elle à Felsing, la vérité de ce que je disais souvent à mon mari : qu'il réchauffait un serpent dans son sein, qui le récompenserait un jour par une noire ingratitude et un orgueilleux mépris. Felsing rappelait en soupirant la sentence de l'Ecriture contre ceux qui rendent

le mal pour le bien : « La malédiction de l'Eternel est sur les ingrats et il ne seront jamais bénis. »

Le monde n'était pas fâché de l'humiliation de la veuve et du regret qu'on lui supposait nécessairement d'avoir refusé pour sa fille le brillant Milnau. « Elle n'a maintenant qu'à se mordre les doigts, disait-on. Milnau ne sera pas assez fou pour prendre la pauvre et délicate Anna; il peut avoir à présent de tout autres prétentions! En attendant, Mme la ministre a bien mérité ce qui lui arrive, car je voudrais bien savoir ce qu'elle pouvait espérer de mieux pour sa fille ! »

Et toi, tendre fleur, exposée sans pitié à la froide raillerie d'un monde dur et moqueur, aimante et sensible Anna, abandonnée de ton ami qui semble encore se complaire à retourner le poignard dans la blessure, que serais tu devenue si tu n'avais pas connu Celui dans le sein duquel tu pouvais te réfugier, Celui qui seul pouvait adoucir tes amères souffrances, panser la playe et la guérir.

Il y avait dans la conduite même d'Edouard quelque chose qui faisait un puissant contre-poids au profond chagrin d'Anna. Elle ne pouvait pas se dissimuler que, lors-même qu'Edouard n'avait plus les mêmes sentimens pour elle et qu'il pouvait lui rester encore une ancienne rancune contre sa mère, néanmoins, les bienfaits qu'il avait reçus dans sa maison auraient dû lui dicter une tout autre conduite. Dès lors, il devenait évident pour elle que l'homme qui se faisait un jeu d'afficher aussi publiquement son ingratitude ne pouvait pas avoir ce grand mérite, cette haute vertu que son amour lui avait attribués jusqu'alors. Or ce n'est que dans les âmes sensuelles et corrompues que l'amour peut rester quand l'estime est perdue ; Anna se sentit donc soulagée d'un pois qui l'oppressait, elle respirait plus librement à mesure qu'elle reconnaissait mieux la bassesse

de la conduite de Milnau vis-à-vis de l'orpheline délaissée de son père adoptif. Elle sentit que, dans un moment où son amour et sa vie intime étaient devenus le sujet de la conversation générale et étaient livrés aux capricieux jugemens du public, elle se devait à elle même et à sa mère de ne pas éviter absolument la maison des Selter. Elle continua donc, Dieu sait avec quelles larmes amères, à visiter Eveline et Gustave.

Ce qu'elle y vit la surprit et l'offensa également. Depuis le peu de tems qu'Edouard était là, Eveline était devenue aussi étrangère à la joie qu'elle l'aimait autrefois. L'œil jaloux d'Anna n'eut pas de peine à découvrir l'ardente passion dont elle brûlait pour Milnau. Celui-ci se conduisit envers les deux amies avec une ruse que l'on peut presque qualifier de *satanique*. Sa rougeur, quand il revit Anna dans une petite soirée chez les Selter, le tremblement involontaire de sa voix, pouvaient aussi bien être interprêtés par elle comme une lueur d'un feu qui se rallumait que comme un remords de conscience, tandis que les personnes de la société admiraient sa tendre compassion pour un amour qu'il ne pouvait plus payer de retour. Milnau était avec Eveline d'une amabilité irrésistible; les tendres attentions, les flatteries délicates dont elle était l'objet l'enveloppaient d'un nuage d'encens qui l'étourdissait, la jetaient sur une hauteur faite pour donner des vertiges et sur laquelle de plus fortes que la bonne et faible Eveline auraient glissé.

Edouard restait des heures entières assis à côté d'elle sur le sopha et lui lisant les chefs d'œuvre de la Littérature Allemande et Française qu'elle ne connaissait guère. Et quand Eveline se plaignait de ce que sa culture avait été négligée, de ce que Gustave était un esprit sec et positif, qui tournait en dérision son désir de jouissances nobles et

spirituelles, alors Milnau avait un beau texte pour parler de la dure destinée de ces âmes grandes et généreuses qui ne sont jamais comprises par les esprits vulgaires; il rendait graces à son bon génie qui lui avait fait trouver en Eveline un précieux joyau que lui seul savait pleinement apprécier et il nommait les heures qu'il passait à ses côtés les mieux remplies et les plus délicieuses de sa vie!

Et Gustave?... Gustave appartenait à cette classe d'hommes légers malheureusement si nombreux de nos jours «qui vivent et laissent vivre» sans règle et sans principe assuré, qui ne demandent qu'à jouir du moment qui s'envole, qui se rient de tout besoin plus relevé, qui fuyent toute pensée sérieuse et qui, dans l'énivrement des sens, aimeraient bien échapper au terrible fantôme de la mort. La lune de miel était passée depuis longtems pour Selter; il commençait à s'ennuyer cordialement des manières sentimentales et un peu langoureuses d'Eveline, il aimait à n'être pas dérangé dans ses propres plaisirs; aussi l'*extrême amitié*, comme il disait lui-même, d'Eveline pour Milnau était venue fort à propos pour amuser sa femme qui commençait à se plaindre beaucoup trop qu'on la traitait avec froideur, qu'on la négligeait, qu'on la laissait seule. Son amour propre était aussi mis en jeu, et il était singulièrement flatté quand Milnau, l'oracle du bon ton, appelait, dans tous les cercles du beau monde, Madame Selter «SON LIVRE DE LA SAGESSE,»[1] la présentait comme un modèle accompli de sagesse et le meilleur juge dans toutes les choses de goût et de sentiment esthétique.

A la vérité, on voyait ici et là de malicieux sourires au sujet de cet ami si brûlant du froid Gustave; mais personne

[1] Les Allemands appellent ainsi le livre de la Bible que nous nommons l'ECCLÉSIASTE.

n'aurait ôsé blamer à haute voix un homme d'une société si agréable, le spirituel, le célèbre Milnau. D'ailleurs, il restait toujours dans les bornes de la bienséance la plus délicate; ses hommages relevaient même Eveline aux yeux du monde; et c'était chose si naturelle qu'elle le trouvât plus attrayant que le prosaïque et ignorant Gustave! Que Dieu ait donné, dans les tems anciens, ce commandement: « Tu ne commettras point adultère, » ah! il y a longtems qu'on n'y songe dans notre siècle éclairé. L'adultère passe dans le grand monde pour une légèreté, une aimable faiblesse, et l'on peut lire son apologie dans tant de livres si bien écrits qu'il n'y a plus que la vieille Bible qui ait l'idée de l'appeler un péché mortel. Au surplus, l'âme elle-même et son salut ne sont plus que des contes de vieille femme, auxquels l'homme de bon ton ne saurait croire, et il en est de nos jours comme du tems de Luther. « Ils ne croyent pas à la Sainte Ecriture, ils ne veulent ni parler ni entendre parler de la mort, ils voudraient vivre un siècle sur la terre dans les délices et volontiers ils laisseraient le ciel au bon Dieu. »

Anna apprit beaucoup dans ces circonstances si pénibles pour elle, et surtout elle apprit à connaître dans toute leur étendue les bénédictions attachées à la prière. Elle resta toujours la même vis-à-vis d'Eveline, car la pieuse Anna ne pouvait supposer que l'on voulût sciemment commettre le péché. Elle comparait Eveline à une somnambule et elle pensait que le réveil, le moment où elle reconnaîtrait clairement sa coupable passion pour Milnau, serait terrible. Epouse et mère coupable, qui a violé dans son cœur son serment de fidélité et transgressé le saint commandement de l'Eternel, oh! pensait Anna, Dieu même ne pourrait lui rendre la paix qu'elle avait perdue, et le poids accablant de son péché pèserait toujours sur sa conscience! Puis, quand elle revoyait cet Edouard si beau, quand le ton émou-

vant de cette voix jadis si chère faisait trembler les fibres les plus intimes de son cœur, il ne lui semblait pas possible qu'il fût perdu pour elle, il ne lui semblait pas possible qu'il fût tombé assez bas, pour avoir aussi à trembler en découvrant l'abîme sur le bord duquel Eveline le suivait, par l'amour enivrée. Hélas ! dans ces moments de décevant espoir où Anna retombait dans sa faiblesse, il lui semblait que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, qui passerait; qu'Edouard obéissait au pouvoir magique de quelque malin esprit, pour s'être ainsi détaché d'elle et attaché à son amie mariée; qu'elle devait bientôt le retrouver, l'estimer et l'aimer à toujours.

Eveline, de son côté, peut-être pour faire taire sa conscience, qui lui reprochait aussi bien des choses à l'égard de son innocente amie, ne s'était pas montrée depuis longtemps aussi amicale et aussi prévenante envers Anna. Et ainsi toutes deux paraissaient au dehors dans les meilleurs termes, tandis que leurs cœurs s'éloignaient toujours plus l'un de l'autre. L'amitié sans estime et sans confiance mutuelle est un non-sens et ne tarde pas à s'évanouir comme un fantôme dans les airs.

Tel était l'état des choses lorsque Milnau, ainsi que nous l'avons raconté en commençant, fit son sermon d'épreuve sur ce texte : *Qu'est-ce que la vérité?* Il est facile de comprendre que Madame Reinhardt ne jugeait pas comme le monde les rapports d'Edouard et d'Eveline, mais que plutôt, selon ses idées du bien et du mal, elle les blâmait sévèrement. Pardonne maintenant, cher lecteur, ce long écart, et laisse-moi reprendre le fil interrompu de ma narration.

CHAPITRE VII.

Le petit cercle d'amis choisis qui se réunissait tous les lundis dans la maison de Selter était établi au jardin. Les hommes, avec leurs longues pipes turques à la bouche, causaient, en buvant un verre de bière, de la prise de Missolonghi et de l'avenir de la Grèce. Milnau les quitta pour se rendre vers le bosquet de sapins, où les dames s'occupaient des ouvrages du sexe autour d'une petite table ronde d'écorce d'arbre sur laquelle étaient posés, dans des corbeilles de cristal, les fruits les plus beaux et les plus parfumés.

« Qui d'entre vous, mesdames, a entendu hier le sermon de ce pauvre Sinder, tout plein du ciel et de l'enfer? » demanda Edouard en se plaçant négligemment à côté d'Eveline, et recevant de ses mains avec un regard de gratitude une assiette de fraises ananas bien sucrées.

— Hélas! nous y sommes toutes allées, pour notre malheur! soupira d'un ton comique la sémillante petite dame Loth.

— Nous le connaissions d'avance pour un piétiste fanatique, dit la femme du docteur Seifert, et que pouvait-on attendre d'autre de Neuwied qu'une prédication herrnhoutienne?

— J'aurais encore consenti à un sermon d'Herrnhout, ajouta Eveline, car enfin chacun a ses idées sur la religion, et des individus bornés comme Sinder ne peuvent avoir que des idées étroites et sombres. Mais je ne conçois pas comment on peut être assez dépourvu de tact pour amener, de notre temps et devant un public cultivé, l'enfer et le diable dans la chaire! On peut être orthodoxe dans sa prédication sans effaroucher son auditoire par des idées aussi étranges.

— Bravo ! chuchotta madame Loth à l'oreille d'Anna, le *livre de la sagesse* a répété mot pour mot la leçon de Milnau.

— Le bon Gottfried peut se vanter de m'avoir mis tout en nage, reprit Edouard, qui dans l'intervalle s'était régalé des douces fraises avec un sourire de satisfaction. Je le connaissais depuis longtemps pour faire tout hors de propos, pour se taire quand il devrait parler et enfoncer les portes quand il parle ; mais je ne m'étais pas attendu à quelque chose d'aussi violent, et je craignais à chaque instant de lui voir jeter les hauts cris et faire paraître le diable en personne dans la chaire.

— Et qu'a-t-il donc prêché ? demanda le docteur Seifert qui entrait dans ce moment sous le bosquet.

— Il a parlé du berger et des brebis, du ciel et de l'enfer, voilà tout ce que j'ai compris à son galimatias, dit en riant Mme Loth.

— Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne m'y attrapera plus, ajouta la femme du docteur. Il a un accent bavarois si lourd, il parle si lentement et se tient dans sa chaire aussi raide qu'un mannequin.

— Et il a tout juste autant de grâces dans ses gestes que le télégraphe, s'écria Mme Loth.

— Son débit est faux, son style rude et inculte, reprit Eveline ; sa déclamation me faisait l'effet d'une musique fausse ; il commençait chaque phrase sur un ton élevé, et à la fin, là où gît le sentiment et l'expression, sa voix tombait et....

— Fort bien, ma chère dame Selter, interrompit Seifert, mais je ne sais pas encore ce qu'il a prêché.

— Bon ! Voilà le docteur qui a fermé le livre et nous a privés de la suite, dit Mme Loth en ricanant à l'oreille d'Anna.

— Le plan de son sermon était complètement mauvais, dit Milnau ; il manquait de clarté et d'unité.

— Mais que diable! s'écria l'impatient docteur, je vous demande ce qu'il a prêché, et vous me venez sans cesse à la traverse avec vos observations. Mais voilà notre chère et sage Anna qui n'a pas encore dit un mot, et qui, je le parie, répondra seule clairement à ma question.

— Afin que vous puissiez aussi jeter la pierre sur le pauvre Gottfried, répartit Anna en jetant un regard sérieux sur le docteur.

— Bon Dieu! quel ton solennel, dit Eveline!

— Je te prie, Anna, dit gaiement Mme Loth, ne va pas nous envoyer en enfer, pour nos vaines paroles, à l'exemple de Sinder.

— Qui certainement, ajouta Milnau avec un sourire de malveillance, supporterait volontiers le blâme de nous tous s'il pouvait soupçonner qui le prend si généreusement sous sa protection.

Anna rougit involontairement; mais le docteur s'écria : Suffit, vous autres! — Et maintenant, chère Anna, ayez la bonté de me dire enfin sur quoi Sinder a prêché. Je n'ai, je vous assure, que de loyales intentions à son égard.

— Sur les dogmes principaux du Christianisme, la chûte de l'homme et la rédemption par Jésus-Christ, dit Anna, en laissant voir la répugnance qu'elle éprouvait à mêler de sésieuses paroles à une conversation aussi légère.

— Çà n'est pas vrai, Anna! dit avec vivacité Mme Loth. Tu veux blanchir ton favori, mais tu ne nous échapperas pas, car il a parlé du diable et de l'enfer.

— Sans doute, ma chère, il a dit en terminant : que nous devions choisir, non pas entre le ciel et la terre, puisque nous n'avons point ici bas de cité permanente, mais entre le ciel avec Christ ou l'enfer sans Lui; et il a ajouté : Que les artifices de Satan pouvaient seuls aveugler la plupart des hommes, au point de leur faire repousser le don gratuit de

l'Evangile et préférer à l'éternelle félicité des cieux la condamnation et l'enfer.

— Et croyez-vous réellement, mademoiselle Anna, que nous soyons si exclusivement limités à ce choix, et qu'il n'y ait pas de milieu pour la pauvre race humaine, demanda Edouard d'un ton sarcastique.

— *Un juste milieu entre la vie et la mort* ! répéta Anna avec surprise, oubliant pour un instant sa timidité habituelle et jetant sur Milnau un regard si pénétrant que celui-ci baissa les yeux avec embarras tandis qu'Anna continuait avec une chaleur croissante : Nous savons pourtant tous que nous devons mourir un jour, que personne, si grand et si puissant qu'il soit, ne demeurera sur cette terre, et qu'elle sonnera pour tout homme l'heure solennelle où son âme comparaîtra devant son Juge ; Sinder n'a fait que nous rappeler cette simple vérité : « Que dans ce monde la mort seule tient parole. »

— Et quand même nous devons mourir, répliqua Mme Loth, il n'en est pas moins vrai que la conclusion de son sermon était *impertinente*. Qu'avait-il besoin de nous menacer du diable ? Personne de raisonnable n'y croit de nos jours.

— Et c'est là précisément le comble de la ruse de la part du vieux Méphistophélès, d'avoir ôté au monde la croyance à son existence, répartit le docteur.

— Les paroles de Gœthe ne font pas autorité ici, répartit Milnau ; je pourrais te citer cent autres passages de ses œuvres qui contredisent celui-ci. Votre diable et son enfer sont un non-sens ; l'âme ne peut pas pécher puisqu'elle est une portion de la divinité ; car je ne considère pas celle-ci comme un être unique subsistant par et pour lui-même, mais comme la force première qui, depuis des milliers d'années, anime la nature et l'humanité, qui recrée ce qu'elle a détruit et se meut et agit dans un cercle éternel.

— Avec une telle philosophie, qui n'est proprement qu'un déisme Héguélien ou un Spinosisme, disparaît toute individualité et toute responsabilité de nos actions, répondit le docteur ; et il me revient à l'esprit un passage du traité d'Abbadie sur la vérité de la religion chrétienne qui réfutait victorieusement, il y a plus de cent ans, vos nouveaux prophètes :

« C'est une assez plaisante idée que de s'imaginer qu'une » même âme souffre et se divertit dans un même temps ; » qu'elle sent de la douleur dans un homme qui expire dans » les tourments et du plaisir dans un homme qui se plonge » dans la volupté ; qu'elle est affligée et maltraitée dans une » bête et qu'elle afflige et maltraite dans un homme, et » qu'enfin la fureur de ceux qui oppriment et les plaintes de » ceux qui sont opprimés, sortent d'un même corps, d'une » même âme, d'un même esprit qui anime toutes choses. »

— Et où est-ce que cette philosophie envoie nos pauvres âmes après la mort, demanda Mme Loth en l'interrompant ?

— Partout et nulle part, répondit Seifert ; un peu dans une feuille, un peu dans un animal et un peu dans un autre homme. Qui sait, ma chère Mme, si votre douce âme n'ira pas un jour animer le bandit meurtrier, le tigre sanguinaire ou le redoutable crocodile ? Qui sait si dans cette pêche que vous allez manger de si bon cœur, il ne se trouve pas un atôme de l'âme d'un Néron, d'un Robespierre ou de tout autre monstre humain ?

— Oh ! taisez-vous, vous me faites horreur ! s'écria la jeune femme, en reposant avec dégoût la belle pêche qu'elle tenait à la main : vous êtes un impitoyable disséqueur de notre personnalité individuelle. J'aimerais encore mieux, en définitive, passer sous les drapeaux du Sinder,

car au moins il me laisse mon *moi* et me montre un chemin pour aller au Ciel.

— Nous troublons, à ce qu'il parait, une conversation très intéressante, dit la baronne de Wilder, qui depuis un moment était dans le bosquet, sans être aperçue, avec sa fille, la belle Sidonia.

Eveline accueillit ces hôtes distingués avec une gracieuse amabilité. Milnau s'élança de sa place comme frappé par une baguette électrique et, après avoir baisé la main des dames, il conduisit la baronne à son siège, en lui disant: Vous ne pouvez jamais troubler que d'une manière agréable, Madame; mais cette fois vous avez apparu, avec Mlle Sidonia, comme de vrais anges de lumière pour interrompre une conversation de ténèbres, car nous discutions sur le Diable et sur l'enfer.

Sidonia fit un mouvement pour prendre son flacon de senteurs, et la baronne dit, en détournant la tête; Oh fi, quelle horreur! Qui est-ce qui parle donc de choses d'aussi mauvais goût en bonne société! Ainsi nous ne venons pas trop tard pour entendre vos vers sur Marco Botzaris? Vous vous rappelez, mon cher Milnau, que vous nous avez promis, lundi passé, de nous faire ce plaisir; nous nous en sommes réjouies toute la semaine, Sidonia et moi.

Oh, oui! Botzaris, Marco Botzaris, s'écria-t-on à la ronde! Les hommes, qui arrivaient sur ces entrefaites, joignirent leurs prières à celles des femmes. Milnau alla chercher son manuscrit à la maison: Eveline assura avoir entendu déjà deux fois cette poésie et chaque fois avoir été émue jusqu'aux larmes; et Anna, profitant du mouvement général, disparut inaperçue et se réfugia dans un coin solitaire du jardin.

Anna aurait eu grand besoin d'un moment de tranquillité pour se remettre d'une conversation qui l'avait ébranlée si

diversement et si douloureusement. Mais elle ne put pas l'obtenir. Car le grand-bailli Brenda l'avait vu s'échapper, avait suivi ses traces et, lorsque Anna se jeta épuisée sur le petit banc du saule pleureur, elle aperçut avec effroi la corpulente personne et le rouge visage de l'importun et détesté bailli.

Le grand-bailli Brenda avait déjà passé la quarantaine. Issu d'une famille obscure, il avait amassé une grande fortune, comme fournisseur dans les armées de Napoléon, s'était établi dans la résidence et avait épousé la sœur aînée d'Eveline. Sa réputation n'était pas sans tache. Son unique but était d'amasser de l'argent et l'on disait que tout moyen lui était bon pour cela ; la chronique scandaleuse racontait aussi une foule d'histoires à son sujet, entr'autres qu'il avait été employé comme espion par Napoléon. Après la mort de sa femme, Brenda avait obtenu la place de grand-bailli à R, et comme il était sans enfans et encore vigoureux, il avait jeté les yeux sur Anna qu'il avait vue chez les Selter. Autrefois, Gustave et Eveline s'étaient souvent plaints de l'orgueil populacier de Brenda, de son avarice et de la grossièreté de sa conduite envers sa femme, délicate et maladive. Cependant, quand ils le virent établi dans la belle maison baillivale de R, qu'il avait fait arranger à ses propres frais de la manière la plus élégante et dans le goût le plus moderne ; quand ils le virent donner des bals et des soirées dont Eveline faisait les honneurs et où elle jouait le premier rôle, combler des cadeaux les plus précieux sa chère belle-sœur, la conduire à la promenade en élégant tilburi, attelé de deux fringans chevaux bais du Mecklembourg, le vent tourna tout à coup : on avait manifestement trop jeté la pierre sur Brenda, les principaux torts des mésintelligences conjugales étaient du côté de la charmante Julie qui était un enfant gâté, et on était persuadé que,

quoique l'éducation de Brenda eût été négligée dans sa jeunesse, il saurait néanmoins, s'il avait une femme raisonnable, la rendre très heureuse et même la choyer. La pauvre Anna avait tous les jours à entendre de pareils discours, et chaque fois avec le pénible sentiment qu'elle devait être tombée bien bas aux yeux de Gustave et d'Eveline puisqu'ils lui conseillaient un pareil mariage. La bonne fille ne soupçonnait pas que le cachemire, la fourrure de Zibeline, le tilburi, et les fêtes brillantes de Brenda avaient seuls opéré sa métamorphose et changé les dispositions d'Eveline.

Cependant, depuis l'arrivée de Milnau, on n'avait plus parlé du bailli. Le cœur profondément blessé d'Anna et les remords de conscience d'Eveline avaient mis obstacle à toute effusion entre les deux amies, et l'effroi d'Anna quand elle vit tout à coup paraître Brenda sous le saule pleureur, fut d'autant plus grand que, dans l'anxiété de ces derniers tems, elle l'avait complètement oublié, lui et son amour.

Comme vous allez vîte, Mademoiselle Reinhardt! Il faut que je vous poursuive comme Apollon sa chaste Diane! Mais maintenant vous ne m'échapperez pas si aisément, dit le galant Brenda en se mettant sans cérémonie sur le siège étroit à côté de sa belle et voulant lui serrer tendrement la taille pour la mieux assurer de son brûlant amour.

Mais, avec la rapidité de l'éclair, Anna s'échappa et porta ses regards de tous côtés avec une véritable angoisse, cherchant qui pourrait la délivrer. Elle découvrit la blonde tête du petit Adolphe qui se détachait sur l'obscurité du bocage comme un ange gracieux. Le petit avait aperçu sa chère marraine depuis l'escarpolette et l'avait suivie aussitôt, pour la prier d'un ton bien carressant de lui cueillir des groseilles, parce que maman l'avait défendu à Adolphe en lui disant qu'il était trop petit et qu'il mange-

rait les mal-mûres s'il les cueillait lui même. Pendant que le bailli cherchait dans son répertoire mythologique une allusion convenable à la circonstance, Anna avait disparu, son petit sauveur au bras, avec la rapidité d'une gazelle, et lorsque l'amoureux chasseur la rejoignit enfin à l'autre bout du jardin, non sans quelques légers juremens sur ses maudits mépris, elle était entourée, comme d'un boulevard protecteur, des quatre enfans d'Eveline qui assaillaient leur chère cousine de demandes et de caresses.

En même tems que Brenda, arrivèrent aussi Gustave et le docteur. « Nous vous cherchons, Monsieur le grand-Bailli, ainsi que notre chère Anna, dit Seifert au bailli tout essoufflé. Tandis que vous courez ainsi à l'ardeur du Soleil, pour obéir Dieu sait à quel malin lutin, nous étions paisiblement sous le bosquet à causer de Missolunghi et à suivre dans notre prose Marco Botzaris et ses palikares sur les hauteurs de Karpénizza et dans le camp de Mustaï où nous avons pu voir vaincre et mourir ce second Léonidas; et maintenant, notre Milnau siège sur son trône poétique et veut nous répéter tout cela en beaux vers émouvants. Les dames lui tressent de leurs blanches mains une tendre couronne de lauriers immortels, et nous avons été envoyés pour inviter tout absent à venir, conformément à son devoir, nourrir son cœur et son âme de ce précieux aliment.

Ah! ces maudits Grecs me coûtent déjà de beaux écus, et en définitive, ils ne valent pas le sou à eux tous, murmura le grand-Bailli. Du moins, le polisson, le Caraki, ou je ne sais comme il s'appelle, que Milnau a amené et que mon office m'oblige à nourrir, est un rusé drôle que j'enverrai, au premier jour, à tous les diables avec une bonne volée de coups de bâton.

Tu perdrais ainsi la gloire que tu as payée si cher jusqu'à présent, dit en raillant Gustave, d'être imprimé à la

tête de nos listes et d'être célébré par toutes les gazettes comme le bienfaiteur des Caraïskaki.

Anna arrêta le torrent d'injures qui allait sortir de la bouche de Brenda, en disant qu'elle devait retourner à la maison, que c'était bientôt l'heure du souper de sa mère et qu'elle ne voulait pas la manquer; c'était le motif pour lequel elle avait quitté le bosquet, afin de ne pas déranger la société par son départ.

— Nous sommes dans le même cas, s'écria le docteur; j'ai encore deux visites de malades à faire, et si vous le permettez, mademoiselle, nous partirons ensemble et j'aurai l'honneur de vous accompagner jusque chez vous.

Mais Gustave qui, dans l'intervalle, avait échangé quelques mots à voix basse avec son beau-frère, ne voulut absolument pas y consentir, et assura que c'était à lui seul qu'appartenait le privilège de reconduire sa belle cousine sous le toit protecteur de sa rigide mère. Le docteur ne persista pas plus longtemps et se retira.

En vain Anna, pressentant au regard malin de Selter ce qui l'attendait, essaya-t-elle de l'arrêter par la crainte de perdre la belle poésie de Milnau; Gustave lui répondit en riant : Ah! ne t'inquiète pas de çà! Tu sais bien que j'aime mieux un verre de bon vin que tant de beaux vers. Le bailli pourra, en attendant, pleurer avec les femmes sur le sort de Marco; j'espère que quand je reviendrai les larmes seront séchées et Botzaris enterré. En prononçant ces mots, Gustave saisit le bras d'Anna et la ramena, par le chemin solitaire, à sa demeure un peu éloignée.

Les prévisions d'Anna étaient bien fondées, car à peine avaient-ils quitté le jardin, que Gustave lui raconta, en riant beaucoup, les plaintes amères de Brenda d'avoir été interrompu tout à l'heure, dans sa déclaration d'amour, par le petit étourdi d'Adolphe; et maintenant, il lui demandait for-

mellement, au nom de son beau-frère, son cœur et sa main. Tu peux t'en féliciter, chère Anna, dit Gustave en terminant son long discours, car Brenda est sans contredit l'un des meilleurs partis du pays.

— Tu veux dire l'un *des plus riches,* cher Gustave. Mais vois-tu, j'ai été élevée dans une économie si sévère et accoutumée à si peu de besoins que je serais plutôt effrayée qu'attirée par les richesses du grand-bailli. Je te répète donc aujourd'hui ce que je vous ai déjà dit si souvent, à Eveline et à toi : Je ne puis absolument pas aimer Brenda, et jamais, dans aucun cas, je ne deviendrai son épouse. C'est pourquoi, veuille avoir bonté de remercier cordialement ton beau-frère de ma part de l'honneur qu'il m'a fait et lui déclarer en même temps mes regrets et ma ferme détermination; permets-moi de te demander encore de ne plus me parler de cette désagréable affaire.

— Doucement, doucement, mademoiselle Anna! A t'entendre refuser avec une fierté si méprisante un parti de cinq-cent mille francs, on croirait en vérité que tu as à ton commandement des rentes et des possessions en abondance! Mais avoue que tout cela n'est au fond qu'une défaite et que tu refuses Brenda tout simplement parce que Milnau te tient encore au cœur et que tu espères toujours qu'il reviendra à toi.

Les yeux d'Anna se remplirent de larmes; tout son corps frémit, aux cruelles paroles de Selter, comme une sensitive qu'on a touchée avec rudesse. Volontiers elle aurait répondu à Gustave comme il le méritait; mais elle sentait qu'au premier mot ses sanglots auraient éclaté; et Selter, qui interprétait ce tremblement et ce silence comme une confirmation de ses idées, continua : Oui, mon enfant, tu me fais vraiment de la peine, mais Milnau est perdu pour toi. Dernièrement, nous avons parlé, Eveline et moi, très-longuement avec lui sur ce sujet, et il nous a positivement déclaré

qu'il avait maintenant de tout autres vues, que ses fantaisies d'enfant étaient oubliées depuis longtemps, et qu'il désirait de tout son cœur te voir convenablement établie par une union avec Brenda. Du reste, ajouta Gustave avec une amertume croissante, c'est principalement à la conduite de madame ta mère que tu es redevable du refroidissement complet de Milnau ; sa mauvaise langue n'épargne personne ; elle a dit dernièrement à Eveline devant l'église, et à moi hier dans le jardin, les choses les plus pénibles; en général, elle se mêle toujours de ce qui ne la regarde pas. Il est bien vrai qu'elle a toujours le bon Dieu à la bouche ; mais on voit assez à ses discours empoisonnés qu'il n'y a que fiel et envie dans son fait.

«Gustave, dit Anna avec une tranquilité dont elle s'étonnait elle même, car tous les fibres de son être tremblaient, Gustave, que dirais tu quand on parlerait un jour de toi à tes enfans dans les termes dont tu viens de te servir à l'égard de ma mère? » Ce fut à son tour de garder le silence car, en vérité, il n'y avait rien à répondre à la question d'Anna. Celle-ci continua avec une émotion croissante: « Que j'aie autrefois aimé Edouard et que même j'aie trouvé ma mère dure et sans affection parce qu'elle s'opposait à cet amour, c'est une chose que je prie le bon Dieu de me pardonner. Crois-moi, Gustave, je suis guérie maintenant, et je remercie Dieu et ma mère de ce qu'elle n'a pas alors cédé à mes désirs ; du reste, il n'y avait pas besoin de tes paroles rudes et sans affection pour me convaincre que les relations d'amitié que j'ai soutenues avec ta famille n'existent plus. »

« Comme tu exagères tout ! » dit Selter en cherchant à l'adoucir, car il sentait bien qu'entraîné par sa colère contre sa tante il était allé trop loin. « Qui parle de toi, Anna? Au contraire, nous t'aimons tous, de tout notre

cœur et c'est précisément pour cela que nous désirons que tu prêtes l'oreille aux propositions de Brenda afin de te voir affranchie du joug de ta mère et dans une position digne de toi.

Qu'il ne soit plus question du grand-Bailli, Gustave; c'est fini pour toujours entre lui et moi! Mais je dois justifier ma vieille et respectable mère, si méconnue par vous; car elle vous aime, Eveline et toi, d'une affection vraiment maternelle, comme les enfans de son frère chéri, et, pour vous comme pour moi, elle ne connait et ne craint qu'un mal sur la terre, savoir le péché. C'est dans cet esprit qu'elle a donné un avertissement à Eveline et qu'elle t'a rappelé, à toi Gustave comme au plus fort, de ne pas exposer toi même ton épouse à la tentation, mais de la garder et de la redresser avec affection quand elle s'égare, car Dieu te redemandera compte un jour de son innocence, à toi à qui il l'a confiée pure et sans tache.

— Bien, bien, Anna! La tante est une *pieuse*, nous le savons depuis longtemps; et toi, tu as hérité d'elle et de ton père le goût de la prédication. Ainsi donc, sans rancune, n'est-ce pas, petite cousine? En disant ces mots, Selter prit la main d'Anna qu'elle tenait déjà sur la poignée de la porte et lui dit, en la retenant : Certainement je désire ton bonheur, chère Anna, c'est pourquoi je veux te dire encore la vérité, au risque de te fâcher de nouveau. Tu es pauvre, Anna, et au jour d'aujourd'hui, une fille de vingt-quatre ans qui est pauvre, quelles que soient d'ailleurs ses qualités et sa beauté, ne doit pas faire la fière, si elle ne veut augmenter le nombre des onze-mille vierges. Réfléchis donc encore à la proposition du bailli. — La tante est vieille; quand elle sera morte, ce qui peut arriver du jour au lendemain, la petite pension dont vous avez vécu jusqu'à présent cessera, et alors que te restera-t-il, Anna?

— Je te le dirai, Gustave, répondit Anna d'un ton solennel, et en prenant entre ses deux froides et tremblantes mains celle de l'heureux du siècle : Il me restera la bénédiction de mes pieux parents et la promesse de Dieu : « Je n'ai point vu le juste abandonné, ni sa postérité mendiant son pain [1]. » Voilà l'héritage que mon bienheureux père et ma bonne mère me laisseront. Oh ! toi aussi, Gustave, prépare à tes enfants un semblable trésor ! Car il ne peut périr et quand toutes vos richesses seraient réduites en poussière, il leur resterait toujours.

Anna se glissa dans la maison, et Selter la suivit des yeux en secouant la tête et murmurant entre ses dents : Quelles curieuses idées et quel drôle de trésor ! C'est dommage pour elle, car c'est une aimable et bonne fille, mais elle n'ira pas loin dans le monde avec son trésor.

Gustave ne trouva plus Brenda à la maison. Les beaux vers de Milnau l'avaient ennuyé et il s'était retiré sans mot dire. Edouard et Eveline déclarèrent à souper que la résolution d'Anna n'était qu'un *dépit amoureux*, et Milnau remarqua quelle peine elle avait eue pendant toute la soirée à cacher son état d'excitation et d'irritabilité.

— Pourquoi aussi êtes-vous si aimable! dit tout bas Eveline, j'ai pitié de la pauvre enfant ! Et, se tournant vers Gustave, elle continua. Ne dis rien à Brenda, je veux encore parler à Anna, il faudra bien qu'elle change d'idée.

— A la bonne heure, dit Gustave en prenant la porte. Il est vrai que je ne comprends pas grand'chose à toutes vos manières sentimentales, mais que ce ne soit pas *par dépit amoureux* qu'Anna aît parlé, je le sais assez positivement. Sur quoi, bonne nuit et bien du plaisir dans votre conversation !

[1] Ps. XXXVIII, 25.

Hélas! soupira Eveline, la tête appuyée sur les mains et laissant couler entre ses doigts délicats quelques larmes brûlantes, hélas! tu comprends bien le cours des rentes, mais les cœurs et les sentimens tu ne les a jamais compris et tu ne les comprendras jamais!

Femme incomparable! s'écria Milnau du ton de la plus douce flatterie, ne versez pas de larmes à son sujet; il ne les mérite en vérité pas! — Ne nous sommes-nous donc pas rencontrés, Eveline, et mon cœur ne peut-il pas suffire au tien? Et il l'entoura de ses bras caressants et l'attira à lui avec une douce violence. — Eveline ne résista pas. — Car le Tentateur, dont elle avait nié aujourd'hui même l'existence, s'était présenté à elle déguisé en ange de lumière et avait enchaîné de liens de fleurs l'âme qu'il voulait perdre. — Et tu es tombée si bas, Eveline, parce qu'en suivant ta vanité, tu es allée orgueilleusement en avant sur le sentier glissant des mauvaises convoitises! Tu n'as pas une seule fois imploré le secours qui vient d'en haut, car tu te confiais follement en toi-même et dans la noblesse de tes sentimens! — Nous ne te jugerons pas, pauvre pécheresse, mais nous apprendrons de ton exemple à dire chaque jour, dans le sentiment de notre faiblesse: « Seigneur ne nous amène pas en tentation! »

CHAPITRE VIII.

Pauvre, pauvre Anna, dirai-je encore avec le poëte:

« Il est éteint le brillant soleil qui éclairait le sentier de » ta jeunesse, elles sont dissipées les chimères qui jadis » enivraient ton cœur, elle est évanouie la douce foi aux » êtres que tes rêves avaient créés. Ces êtres si beaux, si » divins, sont devenus la proie de la froide réalité. »

Aujourd'hui, les écailles lui étaient tombées des yeux,

Tout son être était dans le plus douloureux état de surexcitation ; ses genoux tremblaient, on entendait battre son cœur et le feu de la fièvre enflammait ses joues tandis que ses mains étaient froides comme le marbre. Elle se hâta de chercher sa mère, l'unique amie qui lui restât, pour répandre librement ses larmes et son cœur oppressé dans ce sein maternel qu'elle avait si injustement méconnu.

Madame Reinhardt était assise dans l'embrasure de la fenêtre, causant tranquillement avec Gottfried Sinder, qui l'entretenait de sa résolution de partir pour le Groënland comme missionnaire des frères Moraves. Sara mettait la table avec un soin lent et minutieux, et depuis longtems elle allait et venait dans la chambre cherchant encore quelque chose à faire, désireuse d'entendre tout ce que l'on racontait des payens et des souffrances des missionnaires, lorsque Anna se précipita dans la chambre avec une vivacité inaccoutumée et comme poursuivie par un malin esprit ; elle courut à sa mère et recula effrayée quand elle aperçut Sinder.

Mon Dieu ! Anna, qu'as-tu donc ? demanda la veuve, mécontente de la brusque entrée de sa fille.

Sinder la salua avec embarras ; prenant son effroi pour du chagrin de le voir là, il balbutia quelque chose qui ressemblait à une excuse.

Eh, quoi ! dit vivement Madame Reinhardt ; restez, restez, cher Gottfried ; c'est Anna qui doit demander excuse de se jeter ainsi dans la chambre comme si le feu était à la maison. Qu'est-ce que c'est que ces nouvelles façons d'agir ? Tu m'as joliment effrayée.

Anna était incapable de dire un mot ; les oreilles lui tintaient étrangement et tout tourbillonnait pêle-mêle devant ses yeux. Son silence affligea toujours plus Sinder, qui per-

dit enfin contenance et bégaya : Pardonnez, chère Anna, je venais — pour prendre congé. ... je suis — je pars — .

Oui, s'écria la Veuve, le brave Gottfried a choisi la meilleure part ; il se donne sans réserve à son Sauveur et va dans le Groënland convertir les pauvres Lapons.

J'en suis bien aise, dit enfin Anna qui n'entendait que le son des paroles sans en comprendre le sens ; et, dans le sentiment de l'impolitesse qu'elle avait commise, elle ajouta d'un ton aussi amical qu'il fût possible à sa poitrine oppressée : « Certainement, je m'en réjouis de tout mon cœur, mon cher Gottfried. »

Les larmes vinrent aux yeux du pauvre garçon. Ainsi donc, pensait-il, le cœur brisé ; elle se réjouit, elle se réjouit même de tout son cœur de ce que je m'en vais, de ce que je m'éloigne d'elle, de ce que je vais dans le pays des glaces éternelles et peut-être bien à la mort ! O pauvre cœur, tu avais eu d'autres espérances !

Mais l'angoisse d'Anna n'avait pas échappé au regard affectueux de Sara. Remarquant comme elle se laissait aller et reprenait avec peine sa respiration, elle s'approcha et lui dit en prenant de ses mains tremblantes son chapeau et son parasol : Vous n'êtes pas bien ! Que Dieu ait pitié de nous, vos mains sont comme de la glace. Jésus ! qu'avez-vous donc, Mademoiselle Anna ? Vous êtes pâle comme la mort.

— Un vertige.... Sara.... balbutia Anna, en tombant sans connaissance dans les bras de la fidèle servante. Madame Reinhardt accourut effrayée ; Sinder se précipita, oubliant tout, et tandis qu'il cherchait à réchauffer de son haleine les mains glacées d'Anna évanouie, de brûlantes larmes coulaient à son insu le long de ses joues.

— Calmez-vous, calmez-vous ! dit la prudente veuve cherchant à arrêter les cris de Sara ; puis, avec l'aide de Gott-

fried, elle déposa Anna dans le grand fauteuil vert du bienheureux Reinhardt, lui mit son flacon d'essence de corne de cerf sous le nez et lui frotta les tempes avec un sel fortifiant. Sinder courut chercher le docteur, et Sara alla tout en larmes à la cuisine préparer du thé et chauffer des draps.

Anna rouvrit bientôt les yeux, grâces aux soins attentifs de sa mère et, quand elle se vit seule avec elle, elle l'embrassa convulsivement et laissa éclater un torrent de larmes. Mme Reinhardt la regarda tout ébahie, et au bout d'un instant, elle lui dit d'un ton sévère : Eh bien ! Anna, dis-moi donc, pour l'amour de Dieu, ce que signifie tout çà ? Je ne te reconnais plus.

— Oh ! ne me gronde pas, chère mère ; si tu savais le bien que me font ces larmes et de quel poids elles soulagent mon cœur ! Certainement ce n'est pas ma faute ; mais le grand-bailli m'a tellement effrayée.... ensuite les procédés grossiers de Gustave.... et lorsque j'ai trouvé Sinder auprès de toi, j'ai été de nouveau saisie et je n'ai plus été maîtresse de moi.

— Le grand-bailli et Gustave ! répéta la veuve. Qu'as-tu donc à démêler avec eux, Anna ? Il ne s'agit donc pas de Milnau, cette fois-ci ?

— Milnau ! s'écria Anna, et ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance, et elle cacha son visage dans le sein de sa mère et dit en sanglottant : Oh ! Edouard a foulé aux pieds mon amour et la paix de ma vie avec un dédaigneux orgueil ! Tout le monde sait maintenant qu'il a oublié depuis longtemps sa *fantaisie d'enfant* et qu'il est beaucoup trop pour la pauvre et délaissée orpheline ! Pardonne, maman, car j'ai été injuste envers toi, je t'ai accusée avec amertume dans mon cœur, comme si tu avais détruit avec dureté le bonheur de ma vie. Pardonne, car tu m'as sauvée. Edouard est un méchant ! et il me semblait parfois, aujourd'hui, apercevoir derrière cette belle tête un affreux démon me regarder avec d'horribles grimaces.

La veuve, les mains jointes, s'écria dans un pieux élan de joie : Le Seigneur soit loué et son nom béni dans toute l'éternité ! Il a vu mes vives inquiétudes pour l'enfant égaré, il a miséricordieusement exaucé mes prières, il a ouvert tes yeux et t'a arrachée à main forte des filets du séducteur.

— Gustave a demandé aujourd'hui formellement ma main pour son beau-frère Brenda, reprit Anna après une courte pause.

La veuve, après être restée un instant muette d'effroi et avoir posé sur la vieille table de noyer le petit flacon d'essence qu'elle allait remettre soigneusement dans son armoire, s'écria dans une angoisse visible : Voilà donc pourquoi on t'attirait ainsi chez Selter par d'infernaux artifices ! Anna ! Anna ! pour l'amour de Dieu, ne te laisse pas aveugler par Mammon ! « Peu avec la crainte de l'Eternel vaut mieux qu'un grand trésor où il y a du trouble[1]. Et à quoi te servirait-il de gagner le monde entier, si tu viens à faire la perte de ton âme[2] ? »

— Sois tranquille, chère maman ; ne suis-je pas née de parents pieux ? Aussi le Seigneur ne m'a pas laissé tomber si bas que je prenne mon plaisir dans la société des méchants. J'ai déjà refusé le grand-bailli.

Alors la veuve s'approcha du vieux fauteuil avec une émotion qui ne lui était pas ordinaire, elle imprima un long baiser sur le front brûlant d'Anna ; et, joignant les mains sur la tête pâle et inclinée de sa fille, elle prononça sur elle la bénédiction du patriarche. « Que le Dieu devant lequel ton père a marché et qui m'a nourri depuis que je suis au monde jusqu'à ce jour, que l'ange qui m'a délivré de tout mal te bénisse, mon enfant[3], » qu'il soit avec toi et t'introduise un jour dans son royaume éternel, dans la Canaan céleste que

[1] Prov. XV, 16. — [2] Matth. XVI, 26. — [3] Genèse XLVIII, 15 et 16.

Jésus, notre Médiateur et notre Sauveur, t'a acquise sur la croix! Amen.

Un silence solennel régnait alors dans la modeste chambre transformée pour un moment en un divin sanctuaire. C'était le premier baiser maternel qu'Anna eût reçu depuis la mort du bienheureux Reinhardt. La femme du pasteur semblait dans cet instant élevée au-dessus de la terre et animée de l'esprit de Dieu, et Anna sentit au saint frisson qu'elle éprouva, au sentiment de paix et de bonheur céleste qui pénétra tout son être que ce n'étaient pas simplement des paroles que sa mère avait prononcées, mais la *véritable bénédiction* qui, selon la promesse du Seigneur, nous conduit sûrement des ténèbres de ce monde dans la lumière éternelle. — Oh! emporte-le avec toi, chère Anna, ce pressentiment d'un monde meilleur, qu'il te suive dans les sombres heures qui t'attendent. Sur ta tête plane déjà un sombre nuage, et comme autrefois David dans l'aire d'Arana, tu verras bientôt l'ange de la mort à une effrayante proximité. Mais Celui que le chantre sacré a vu par la fo dans son génie prophétique, se tiendra, pleinement manifesté, auprès de ton lit de douleur; et de la croix du Rédempteur rayonne pour toi, comme pour nous tous, l'amour éternel, qui illumine les sombres horreurs du tombeau de l'éclat de l'immortalité et de la joie de la résurrection.

DINER

AVEC BONAPARTE.

Dans le mois de Mai 1800, Bonaparte alors Premier Consul était depuis quelques jours à Lausanne. Il faisait marcher vers le St.-Bernard son armée appelée de réserve. Cette armée, pleine de confiance dans son chef côtoyait gaîment les rives du Léman. Elle ne demandait pas ou on la conduisait, elle était sûre que c'était à la victoire.

Je travaillais un matin à mon bureau (j'étais alors Lieutenant du Préfet du Canton) je vois entrer Mr de Haller qui me dit : « voulez-vous dîner avec le Premier Consul? » — Volontiers — « Alors trouvez-vous aujourd'hui chez moi à trois heures. » A l'heure indiquée je me mets en route pour Villamont. A l'entrée de l'espèce de promenade appelée Derrière Bourg je vois un groupe de personnes qui cheminaient devant moi. C'étaient le premier consul, Duroc, Bourienne, le Préfet Polier, Mrs de Saussure de Morges alors Municipal, et Auberjonois membre de la chambre

Administrative. Je me glisse sans mot dire à la suite de cette petite troupe. La conversation n'était pas fort animée ; quelques questions de l'homme, auxquelles on répondait. A l'extrémité de cette promenade nous rencontrons un conscrit Français en veste uniforme. Bonaparte s'arrête pour lui parler. « A quel corps appartiens-tu? — Je suis un conscrit au dépot. — Qui vous commande? — Le Colonel. » On se remet en marche. « Faites-moi parler à ce chef du dépot » dit Bonaparte à Duroc. « Savez-vous où demeure ce chef, me demande Duroc. — Oui, je m'en charge, » et je me détache pour porter l'ordre. J'arrive chez le commandant ; c'était un vieux L. Colonel de fortune. Je le trouve assis vis à vis de sa femme devant un modeste dîner. « Colonel, lui dis-je, le Premier Consul est dans ce moment chez Mr Haller, il désire vous parler. » — Il suffit. Monsieur, je vais m'y rendre — Je reviens à Villamont, on était à table. Je prends la place laissée vacante après avoir dit à Duroc que le chef du dépôt a reçu l'ordre. En regardant les convives la plupart des physionomies me paraissent décomposées ; on était à la fin d'une conversation qui me parut n'avoir pas été gaie. Le Préfet avait du donner des ordres pour les chevaux du Premier Consul qui allait ce jour là à Vevey. On était venu dire que les chevaux ne se trouvaient pas. En effet, les ennemis particuliers du Préfet avaient profité du trouble que causait dans la ville le passage continuel des troupes pour faire enlever par des réquisitions les chevaux destinés à la voiture du Général. Celui-ci à cette occasion avait adressé au Préfet quelques paroles assez vives. Le Préfet avait cherché à s'excuser, il avait donné les ordres nécessaires etc., à mon arrivée le Premier Consul lui disait : « Monsieur, je ne suis pas votre supérieur et ce n'est pas envers moi que vous êtes responsable. Je vous dirai seulement, que lorsque je donne des ordres à mes Lieutenans, s'ils ne sont pas exécutés, je n'admets jamais d'excuses, et je n'en écoute point. » — Dans ce moment l'introduction du chef du dépot vint mettre fin à cette conversation pénible. Le vieux Colonel se plaça militairement en face du Premier Consul en portant la main à son chapeau. « Vous commandez ici un dépôt de conscrits ? » — Oui, mon Général. — « Combien en

avez vous dans ce moment? » — Trois cents, Général. — « Faites les tous marcher demain sur Vevey. » — Vous serez obéi, mon Général, — et sur un signe de tête, le Colonel fit un demi tour à droite et se retira.

Il ne fut plus question de l'affaire des chevaux : la physionomie du Premier Consul avait repris un peu de sérénité. « Messieurs » dit-il, « ce n'est pas la première fois que je me trouve dans votre ville. — J'y ai passé en 97, vous n'aviez pas encore fait votre révolution ; j'allais à Rastadt ; arrivé à l'entrée de la ville, on arrête ma voiture ; trois belles et jeunes demoiselles habillées de blanc se présentent à ma portière, elles m'offrent des fleurs et des vers. Je trouvai la chose fort agréable. Arrivant à l'auberge je fus reçu par le Bailli Bernois qui commandait ici. Je lui contai mon aventure des trois jolies personnes. « Mon Général » me dit-il, « ce n'étaient pas des demoiselles, c'étaient des garçons habillés en filles. » Cette explication me parut assez singulière ; c'était le soir, je continue ma route et je m'endors dans ma voiture. Au bout de quelque tems, je me réveille, et poussant du coude mon compagnon de voyage qui dormait aussi ; — mais que nous disait donc ce Bailli avec ses garçons habillés en filles, c'étaient parbleu bien des demoiselles et très jolies même. « Je le crois aussi » me répondit mon compagnon, et nous nous rendormîmes. »

Le souvenir de cette aventure avait egayé l'imagination du grand homme ; il avait souri quelquefois en nous la racontant. Il fut assez bien jusqu'au café, mais alors arriva un petit incident qui tourna d'une manière peu agréable pour l'Amphitrion du dîner. Devant chaque convive était placée une tasse vide ; un domestique une cafetière à la main faisait le tour de la table pour verser le café. Il commence par Bonaparte qui avance sa tasse ; par défaut de vue ou par maladresse, ce domestique verse à côté, Bonaparte avec un air d'humeur très prononcé replace sa tasse devant lui. Puis il adresse au maître de la maison quelques paroles peu obligeantes sur la maladresse de ses gens. Nous baissions les yeux, trouvant tous je crois l'apostrophe un peu trop vive. Haller cependant ne se déferra pas. « Ma foi, Général » dit-il, « il

ne faut pas se frotter à vous aujourd'hui, vous n'êtes pas de bonne humeur. »

On passa ensuite dans le salon: on introduisit deux hommes que le Premier Consul avait demandés, c'étaient deux maîtres de poste l'un de Morges, et l'autre de Rolle. Il voulait organiser un courrier journalier de correspondance sur la route que suivait l'armée. Il entra en pourparler avec ces deux hommes, sur le service et sur les prix avec des détails et une intelligence qui nous étonnèrent. Je crois qu'il n'y eut rien de conclu dans ce moment. On vint avertir que la voiture était à la porte. Il ceignit son sabre de Damas, fit à chacun de nous une inclination de tête gracieuse, et traversa la cour jusqu'à la voiture où il monta avec Bourienne et Duroc. On avait enfin obtenu des chevaux, on les avait dételés d'un chariot de foin qu'un fermier d'une campagne voisine avait amené à la ville. Le paysan montait un de ses chevaux en postillon.

Plus le souvenir de ce dîner vieillit dans mon imagination, plus il me devient précieux. Des huit personnes qui le composaient je suis le seul actuellement vivant. (le 13 juin 1840) J'aurais désiré que mon ancien ami Lavater eut assisté à ce dîner. Il aurait trouvé un objet d'étude digne de son regard pénétrant et exercé, dans la physionomie de cet homme le plus positif peut-être qui ait existé. Il nous aurait dit peut-être quels étaient les traits qui exprimaient le caractère de cette force de volonté, et de cette puissante intelligence, qui chez aucun homme peut-être n'ont été réunies à un degré aussi éminent. Dans le sourire de cet homme on trouvait au premier coup d'œil un certain attrait, c'était l'effet du développement gracieux des traits de sa physionomie; mais ce sourire ne parvenait pas à mettre à l'aise les personnes avec lesquelles il conversait, je crois même que c'était rarement son intention. Au fond de ce sourire en l'observant mieux, on ne trouvait pas la bienveillance qu'il avait d'abord paru annoncer. La grâce n'était qu'extérieure, c'était une belle bouche, des dents blanches, un regard expressif d'intelligence, un mouvement harmonieux des muscles du visage. La conscience de sa supériorité était telle chez lui qu'aucune sympathie ne pouvait le rapprocher de ces êtres qu'il voyait à une si grande distance

au-dessous de lui. L'effet de cette supériorité sur les autres hommes était souvent pour eux en sa présence comme une espèce de cauchemar.

On comprend par ce petit récit que mon plaisir de dîner avec Bonaparte n'a pas été complet dans tous les points, mais il m'en est resté la satisfaction d'avoir pu prendre quelque idée par mes propres yeux et par une observation de quelques instans d'une individualité aussi remarquable. J. C.

HENRI DE RATZUNS.

—

NOUVELLE HISTORIQUE.

—

Parmi les nombreux manoirs féodaux qui, plus ou moins bien conservés, couvrent le canton des Grisons, l'un des plus remarquables et sans doute celui de Rätzuns (Rhætia-ima), à l'extrémité de la belle et fertile vallée de Domleschg, puisque suivant une tradition que je respecte, mais que je ne garantis point, la fondation en appartient à ce Rhætus qui, six siècles avant notre ère, abandonnant les rivages fleuris de l'Arno et le beau ciel de l'Etrurie, vint imposer son nom à toute la contrée. Malgré sa haute origine, cet édifice n'est point en ruines : après avoir été la propriété des Hohenzollern et de l'ancienne famille des Planta, naguère encore il servait de résidence aux ministres autrichiens près de la Ligue supérieure. La vue dont on y jouit est admirable ; d'un côté les regards se portent sur l'immense pyramide du Galanda et les glaciers éblouissans du Ringelberg ; de l'autre, ils plongent dans la vallée jusqu'aux murs de ce Réalta que revendique le même fondateur.

Voisin de son berceau de glace, et grossi des eaux de la sauvage Albula, le Rhin postérieur baigne d'une onde fraîche et rapide la colline qu'embellit le château de Rätzuns.

C'est dans cette noble demeure, sans doute alors d'une distribution bien différente de celle qu'on y voit aujourd'hui, que vers le milieu du 15me siècle, résidait le baron Henri Brun de Rätzuns, le héros de la présente nouvelle. — Pareil à ce châtelain de Gardowal dont une vallée voisine a gardé la mémoire, le baron Henri aimait les jolies filles et le bon vin, mais il n'était ni artificieux, ni cruel comme le tyran de l'Engadine, et jamais des moyens désavoués par l'honneur n'avaient été mis en usage pour satisfaire ses penchans. Habile à l'escrime, archer adroit, beau cavalier, il excellait dans tous les exercices du corps, et dans un temps où les dons intellectuels n'étaient pas placés au premier rang, ces avantages lui donnaient beaucoup de considération parmi ses vassaux. A ce sentiment se joignit celui de la reconnaissance, car Rätzuns était généreux et humain. Jamais un pauvre fermier frappé par la grêle ou la gelée n'avait été pressé pour le payement de ses quartiers, au contraire, on l'aidait par de nouvelles avances à réparer ses pertes. Point de ces manières hautaines, de cette morgue insultante dont les seigneurs du voisinage se plaisaient à humilier leurs inférieurs, Le baron Henri causait familièrement avec ses serviteurs, faisait jaser les vieillards, riait avec les jeunes gens, et le dimanche, lorsqu'après le service divin, les jeux de quille étaient établis sous les grands tilleuls du château, on le voyait souvent prendre la boule et lutter d'adresse avec les beaux joueurs du canton.

Le sort des paysans de Rätzuns était donc très doux, surtout comparativement à celui des sujets de la plupart des seigneurs des vallées voisines; ils auraient même été parfaitement heureux sous la domination de Henri sans le penchant effrené qui l'entraînait vers les femmes, penchant qui porta plus d'une fois le trouble sous le chaume paisible de ses vassaux; et aussi, sans sa passion sans borne pour la chasse, car une fois à la poursuite d'une proie digne de ses coups, il ne respectait rien; ses piqueurs, sa meute, ses chevaux fourrageaient sans pitié les possessions du cultivateur; et alors, comme dit le bon homme:

Adieu planches et carreaux ;
Adieu chicorée et porreaux ;
Adieu de quoi mettre au potage !

Il est vrai que lorsqu'on se plaignait du dommage, loyal et bon, il mettait sur le champ la main à l'escarcelle pour le réparer. Mais aux yeux d'un propriétaire amoureux de son héritage, quelle somme peut compenser les dévastations dont on l'a affligé! Comment lui faire retrouver son arbre naissant, le légume arrosé de ses mains et les primeurs qu'il venait épier!

Le 16 mars 1424, époque chère aux peuples de la Rhétie, l'érable de Truns[1] avait reçu le baron Henri sous ses rameaux vénérés; là, très jeune encore, avec ses deux frères Hans et Ulrich, avec les Masox, les Sax, les Hugues de Werdenberg, avec le savant et pieux abbé de Dissentis, Pierre Pultinger, il avait juré cette sainte alliance de la Ligue Grise qui engageait les fédérés à une mutuelle assistance dans les combats, réglait entr'eux la part du butin et garantissait à chacun, quel que fut son rang, avec sa sureté personnelle, le libre exercice de son commerce ou de son industrie. — Le serment avait été prêté de bonne foi par le seigneur de Rätzuns; libéral par caractère, il avait consenti sans répugnance aux privilèges que la Ligue accordait à son pays. Mais à cet instinct généreux, bien que plein d'honneur et de bravoure, il ne joignait pas un naturel ferme et décidé, la mobilité de ses idées l'entraînait quelquefois à des inconséquences graves, et la dernière voix qui avait frappé son oreille n'était que trop souvent celle qui déterminait ses actions. Ce défaut toujours si préjudiciable à l'homme que le hasard de la naissance appelle à en gouverner d'autres, précipita le baron dans un grand malheur.

Vers l'automne de l'année 1449 un homme originaire de Chiavenne, se disant le chevalier de Pradella, s'introduisit au château sous le prétexte de la chasse: c'était un émissaire du comte Henri de Werdenberg-Sargans, chef de cette Ligue noire formée dans le but odieux de porter la cognée au pied de l'érable de Truns, et de renverser avec sa voûte auguste, l'édifice naissant de la liberté des

[1] En 1824 la quatrième fête séculaire de la Ligue a été célébrée sous l'ombrage de cet arbre auguste.

Rhétiens. — Doué de formes agréables et des manières les plus insinuantes, cet homme étudia adroitement le caractère de son hôte, et en ayant l'air de partager tous ses goûts, en lui créant de nouvelles parties de plaisir, en l'aidant même dans ses coupables séductions, il sut si bien s'emparer de son esprit, que bientôt il devint son conseil, son factotum, et que rien ne se faisait dans le château sans son approbation.

Quand Pradella se vit entièrement maître du baron, cœur ouvert et naturellement porté à la confiance, il commença à l'entretenir des projets de Werdenberg, et à l'envelopper artificieusement dans ses filets. Il lui présenta le serment de Truns comme un acte aussi humiliant pour la noblesse Rhétienne que dangereux par ses conséquences. « Vous verrez, » dit-il, « que les priviléges qui ont été si imprudemment accordés au peuple de vos vallées, loin de le satisfaire, ne feront qu'éveiller de nouvelles prétentions, et que de franchises en franchises, on en viendra à la ruine entière de vos pouvoirs féodaux. Déjà la plupart des barons voisins, pénétrés de regrets, n'attendent qu'un occasion favorable pour ressaisir des droits trop légèrement résignés. Cette occasion se présente aujourd'hui, et croyez-moi, Monseigneur, malheur à qui n'en profitera pas! L'armée que le Comte destine à envahir ces contrées est nombreuse et aguerrie, et son lieutenant Rechberg passe pour le meilleur officier de l'Allemagne. Quelle résistance pourront opposer des paysans mal armés et sans discipline militaire? Toutes les vallées de votre confédération téméraire seront bientôt soumises, et si de grands égards sont réservés à ceux qui de bonne heure auront embrassé la bonne cause, durement seront menés les opiniâtres qui auront persisté dans la rebellion. »

Toutefois la crainte n'agit point sur l'ame de Rätzuns ; il n'était pas susceptible de ce sentiment; mais le perfide Pradella soutint si bien les intérêts du Comte auprès de son hôte, il sut avec tant d'art lui faire envisager sa cause comme la seule digne d'un preux et loyal chevalier, il mit tant d'astuce à lui persuader qu'en se rangeant sous les bannières de la Ligue Grise, il n'avait fait que céder à la contagion de l'exemple et à un enthousiasme naturel à son extrême jeunesse, que le malheureux, trahissant la foi jurée, promit

assistance à Henri de Werdenberg et se mit à entretenir de coupables intelligences à Sargans.

L'année suivante, dès que les vents chauds du printemps commencèrent à fondre les neiges et à frayer les sentiers des Alpes, la Ligue Noire rassembla ses troupes, Rechberg qui se mit à leur tête se dirigea sur le mont Kunckel dont il franchit rapidement les cols, et s'avança dans la vallée de Schams soumettant sur son passage les hameaux et les bourgs épouvantés. La consternation était dans la Rhétie, tout semblait perdu, quand une poignée de braves accourt et s'empare des hauteurs, laissant la phalange ennemie s'engager dans un étroit défilé. Alors se renouvellent les miracles de Morgarten et de Näffels : les rochers et les arbres que les Confédérés font rouler sur les soldats de Werdenberg pesamment armés portent le désordre dans leurs rangs ; les chevaux effrayés se cabrent, reculent et rejettent leurs cavaliers sur les fantassins qui les suivent. Profitant de cette confusion, les Rhétiens se précipitent sur leurs adversaires, et secondés par une réserve du Rhinwald qui, franchissant le défilé des Rofflen, arrive au moment opportun, ils mettent l'armée du Comte dans une déroute complète. Rechberg perd la vie après s'être vaillamment défendu, et Werdenberg lui-même qui s'avançait sur les pas de l'arrière garde, entraîné par les fuyards, court accompagné du vil Pradella, ensevelir sa honte dans les murs de Sargans. Malheureusement pour notre baron, les équipages du Comte tombèrent entre les mains du vainqueur, et l'on trouva dans les papiers qui en faisaient partie les preuves les plus évidentes d'une trahison que déjà l'on commençait à soupçonner. La demeure de Rätzuns fut aussitôt investie et les confédérés s'assurèrent de sa personne.

L'étage inférieur de la grande tour carrée qui flanquait le château du côté du fleuve, étage taillé dans le roc vif, fut la prison qui reçut le coupable. Sous ses devanciers nombre de captifs avaient gémi dans cette froide enceinte, mais lui, indulgent et humain, depuis vingt ans qu'il en était le maître, n'y avait enfermé personne. Les verroux énormes dont les portes étaient armées ne cédèrent qu'avec effort aux bras vigoureux qui les poussèrent, et aux accents criards qu'ils firent entendre en coulant dans leurs anneaux rouillés, une quantité de chauves-souris, hôtes paisibles des

voûtes du cachot, vinrent tout étourdies frapper le visage des conducteurs du prisonnier.

Deux gardiens choisis parmi les habitans de la vallée furent commis à sa surveillance, et à cet effet, ils établirent leur domicile dans le château, répondant du captif sur leur tête jusqu'au moment de l'arrêt que devait prononcer le peuple assemblé. Hélas! vu les preuves matérielles du parjure et l'indignation que ce crime excitait dans la vallée, ce moment ne pouvait être bien éloigné.

Dans la visite journalière que les gardiens étaient tenus de faire à la tour, l'un deux, homme d'âge mûr, ne se présentait au baron que la tête découverte, l'appelant *Monseigneur*, et ne lui parlant qu'avec le ton respectueux auquel il était accoutumé; l'autre, au contraire, enfonçait son chapeau en sa présence, ne le saluait d'aucun titre et ne répondait que par des monosylabes durs et repoussant aux questions qu'on lui adressait. Son ton et ses manières formaient un singulier contraste avec les grâces d'une figure sur laquelle brillait le coloris de la jeunesse, car cet homme touchait à peine à son cinquième lustre. Un jour son collègue se trouvant atteint d'une indisposition subite, il se rendit seul à la tour.

Pourquoi, dit le prisonnier, n'êtes-vous pas comme à l'ordinaire accompagné d'Am-Buel? J'aime à le voir entrer ici, car il n'exerce son office qu'avec les égards qu'on doit à l'infortune, tandis que vous, par votre ton altier et vos manières inciviles, vous semblez vouloir insulter à ma triste situation.

— Pardonnez, s'écria le gardien en se découvrant et mettant un genou en terre, pardonnez, monseigneur; ces formes irrévérentes, je ne m'en suis jusqu'à présent revêtu qu'afin d'éloigner tout soupçon dans l'esprit de mon collègue. Cette contrainte a été bien pénible au plus dévoué de vos serviteurs.

— Hé bien, que faites-vous donc? dit Rätzuns, plein de surprise et tendant la main au jeune homme, relevez-vous. Que signifie cette métamorphose subite? Quel motif?..... Mais avancez vers la lumière de cette fenêtre; vos traits ne me sont pas étrangers.

— Quoi! monseigneur, vous ne reconnaissez pas Cappol!

— L'époux de Wilhemine, de cette jeune fille de mon hameau

de Bonadutz dont Pradella, d'accord avec une indigne marâtre, voulait me sacrifier l'innocence?

— Et que par une noblesse de sentimens peu commune, vous rendîtes intacte à son amant.

— Le sacrifice pouvait avoir quelque mérite, car je ne crois pas que dans la Rhétie entière il existât une plus jolie personne.

— Il était difficile d'en voir de plus belles, je dois l'avouer; mais peut-être est-il plus rare encore de rencontrer des hommes capables d'un acte aussi généreux que le vôtre, monseigneur; et je n'ai point oublié que c'est aux bienfaits qui l'accompagnèrent que je dois la possession de Wilhemine et le bonheur dont je jouis actuellement.

— Tu es donc heureux?

— Ma jeune épouse va me rendre père; notre héritage s'est accru; mon industrie suffit à nos besoins, et si mon bienfaiteur était libre, rien ne manquerait à ma félicité.

— Ah! mon ami, j'expie cruellement la trop grande facilité de mon caractère! Sans les perfides suggestions de ce misérable Pradella, je serais encore au milieu de mes vassaux, aimé, honoré de tous, et le poids douloureux d'un parjure n'oppresserait pas ma conscience. Le ciel m'est témoin cependant qu'en embrassant le parti de la Ligue Noire, aucun projet de tyrannie n'était entré dans mon cœur: la crainte d'un excès de pouvoir toujours si dangereux dans les mains du peuple, m'avait seule entraîné à cette démarche; et, crois-moi, Werdenberg eût triomphé, que les verroux de ces portes n'en seraient pas moins demeurés couverts de rouille. Rätzuns a pu être faible, mais jamais il n'aurait été méchant. N'importe, si les Rhétiens jugent qu'un grand exemple soit nécessaire, ma tête est prête; je saurai mourir.

— Vous ne mourrez point, monseigneur; et c'est Cappol qui vous sauvera.

— Et quand après m'avoir ouvert cette prison, tu te seras enfui avec moi, qui prendra soin de ta femme et de ton enfant? On te proscrira, on saisira ton bien, et ils seront réduits à la mendicité. Ton dévouement me touche, mais je ne veux point d'une vie achetée au prix d'une bassesse.

— Vous n'en aurez aucune à vous reprocher... Lorsqu'en ma-

nifestant un courroux extrême, j'ai sollicité le poste de gardien de la tour et du château, tels n'étaient point mes projets; vous ne tarderez pas à les connaître. Dans ce moment, un plus long séjour ici pourrait devenir suspect. Adieu, monseigneur; et souvenez vous qu'il n'était qu'un pauvre petit rat l'animal reconnaissant qui de sa dent secourable délivra le lion des filets où il était tombé.

Le même théâtre qui le dimanche et les jours de fête était animé par les jeux des habitans de la vallée, l'esplanade des tilleuls de Rätzuns servait aussi aux assemblées solennelles. Là sous la présidence du seigneur, se faisaient les élections des magistrats, se promulgaient les lois et se discutaient les principaux intérêts du pays. Les Rhétiens ne tardèrent pas à s'y réunir pour prononcer sur le sort du malheureux baron. — Des gradins disposés en amphithéâtre étaient destinés aux vieillards; les hommes d'un âge moins avancé armés de piques et d'épées couvraient toute l'étendue de l'esplanade; dans le centre une table était dressée à l'usage du greffier, qui avait auprès de lui une grande urne de cuivre poli ornée des armes de la Communauté et destinée à recevoir les votes. Près de là, au milieu d'un faisceau d'armes élevé sur une butte de gazon, flottait la bannière de la Ligue.

Le front sévère des anciens et l'air sombre des jeunes citoyens ne présageaient que trop l'issue de cette réunion mémorable. L'urne venait d'être consultée; déjà s'aiguisait la hache fatale et le prêtre de Rätzuns revêtu de ses habits sacrés se disposait à l'exercice de son triste ministère, lorsque Cappol perçant la foule, monte sur la butte et fait signe de la main qu'on veuille bien l'écouter. A ce geste, le silence règne dans l'assemblée; chacun prête l'oreille.

« Concitoyens, dit-il d'un accent grave et sonore, nulle considération n'est en droit de suspendre le cours de la justice lorsqu'elle a décidé la punition d'un attentat, et quel attentat qu'une trahison envers la patrie! mais une fois que sa voix a prononcé, les plus grands égards sont dus au coupable qu'elle s'apprête à frapper. C'est pour obtenir de vous une grâce dernière que le baron m'envoie ici. Vous l'avez entendu: pénétré de regrets, il n'a tenté aucun détour pour se justifier; toutes les circonstances de sa défection ont été avouées avec une noble franchise; l'infortuné se montre ré-

signé au sort qui l'attend; mais il demande qu'avant de marcher à l'échafaud, il lui soit permis de boire avec ses vassaux le vin de L'ÉTERNEL ADIEU, renouvelant ainsi une cérémonie solennelle plus d'une fois pratiquée par ses ancêtres.[1] Si le peuple de Rätzuns et de la Ligue, peuple généreux et bon, m'a-t-on dit, et que je n'ai jamais cessé d'aimer, daigne m'accorder cette dernière preuve d'affection, mon heure suprême sera sans angoisse; je mourrais satisfait. »

Le ton pathétique dont cette courte allocution fut prononcée produisit beaucoup d'effet; l'assemblée en parut émue. Un de ses membres les plus considérables et dont la chevelure aussi blanche que la neige annonçait le grand âge, se leva et dit qu'il se souvenait très bien d'avoir vu pratiquer une semblable cérémonie à l'égard d'un criminel d'Etat : c'était vers la fin du siècle précédent et du vivant du seigneur Ulysse de Rätzuns, aïeul du condamné. Ainsi, ajouta le vieillard, j'estime que le respect dû à nos anciens usages nous impose l'obligation d'accueillir la demande du baron Henri.

A peine par une acclamation universelle l'assemblée eût-elle confirmé l'opinion du vénérable Rhétien, qu'on vit sortir de la grande cour du château et s'avancer vers la place deux jeunes femmes d'une beauté ravissante. Elles étaient vêtues d'un habillement noir qui faisait ressortir l'éclat de leur teint et des fleurs blanches ornaient leurs cheveux. Chacune portait une coupe avec un vase d'argent rempli de cet excellent vin de Tradate que mûrit un des coteaux du lac Majeur, et derrière elles marchait un serviteur chargé d'une grande jarre de la même liqueur destinée à renouveler le contenu des vases. C'étaient la femme et la belle sœur de Cappol, Wilhemine et sa jeune sœur Marie presqu'aussi jolie qu'elle. Depuis deux jours l'une et l'autre étaient venues secrètement s'établir à Rätzuns et par les soins de Cappol, qui avait mis à leur disposition la cave et les cuisines du château, elles avaient fait les apprêts d'une immense collation. La tristesse peinte sur le visage, mais avec un air aussi gracieux que modeste, les deux sœurs s'approchèrent d'abord du siège des anciens, et rejetant en

[1] Voir le voyage pittoresque de Meyer. Zurich 1826.

arrière le voile léger qui couvrait leur front, elles leur présentèrent la coupe. A l'aspect de tant de charmes, à la vue de la liqueur vermeille dont les flots répandaient un suave parfum, les traits des vieillards commencèrent à perdre un peu de leur sévérité, et bientôt une secrète disposition à l'indulgence se glissa dans leurs sens. Wilhemine et Marie s'avancèrent ensuite vers le centre de l'esplanade, traversant la foule qui s'ouvrait respectueusement pour leur donner passage. Là ce fut le tour de tous les Rhétiens de quelque apparence qui se trouvaient debout et en armes. Chacun d'eux reçut et vida la coupe solennelle; et si en se voyant servir par de tels échansons, des hommes glacés par les années n'avaient pu se défendre de quelque trouble, qu'on juge de l'émotion des jeunes citoyens. Plus d'un milicien capable d'enlever sans effort les plus lourds fardeaux crut sentir son bras vaciller sous le poids du vase qu'il portait à ses lèvres. Pendant que les deux sœurs versaient infatigablement à la ronde et disposaient ainsi doucement les ames à un sentiment de clémence, quatre nouveaux serviteurs également vêtus de deuil s'occupaient à dresser des tables devant les gradins des anciens et y apportaient en abondance des viandes fumées, des fruits secs, des laitages variés et une nouvelle provision de vin.

Quand tout fut disposé, le prisonnier parut accompagné de ses gardiens : son visage était pâle et tous ses traits annonçaient une grande souffrance morale, mais aucun abattement ne se faisait remarquer en lui. Chaussé avec recherche, couvert d'un riche manteau bleu brodé d'or et tenant à la main sa toque de velours ornée de plumes blanches, il s'avançait d'un pas noble et ferme, saluant gracieusement d'une inclination de tête tous ceux qui s'offraient à ses regards. Lorsqu'il fut près des gradins, les hommes qui les occupaient se levèrent et lui indiquèrent d'un signe de la main le siège qui lui était destiné.

Braves Rhétiens, dit alors le baron d'une voix forte et assurée, vous avez daigné accéder à la demande que je vous ai adressée par l'organe de mon gardien Cappol, et je vous en remercie. Je viens, en conséquence, m'asseoir à votre table et boire avec vous le vin de L'ÉTERNEL ADIEU. Après cet acte consolateur, je marcherai au supplice sans crainte et sans regrets, car j'aurai acquis la certitude que cette expiation aura suffi à la patrie, et que ma mémoire ne

demeurera point odieuse parmi vous. En achevant ces mots le prisonnier se couvrit et s'assit au haut de la table entre les deux principaux fonctionnaires publics de la Communauté.

Cependant Cappol épiant adroitement ce qui se passait autour de lui, par l'expression que prenaient les physionomies et les propos qui venaient frapper ses oreilles, s'aperçut avec une indicible joie que les affaires de son bienfaiteur étaient en bon chemin, et qu'il pouvait hardiment se prononcer en sa faveur; alors se mêlant à la foule et donnant cours à l'éloquence naturelle dont il était heureusement doué, à l'un il rappela l'époque où la rivière ayant dévasté ses champs, le baron vint généreusement à son secours et lui abandonna sa redevance annuelle; à l'autre, la cession d'une prairie qui lui fut faite pour servir de dot à une de ses filles. Ton fils, disait-il à un troisième, ne vivrait plus sans l'humanité du seigneur de Rätzuns : ce sont les soins que lui donna son propre médecin et les remèdes qu'on lui fit envoyer du château qui t'ont rendu le soutien de tes vieux jours. Et tous s'écriaient : Non, un si brave homme ne doit pas mourir !

Wilhemine de son côté ne demeurait pas dans l'inaction, elle intercédait avec sa sœur auprès de ceux sur qui ses charmes avaient paru produire le plus d'effet; elle racontait avec l'accent de la reconnaissance l'histoire de son union avec Cappol et le noble procédé dont avait usé le baron lorsque son innocence allait succomber à une odieuse intrigue; et ce récit touchant gagnait encore des cœurs à notre héros infortuné.

Enfin, au moment où après s'être avancé, la coupe à la main, vers le centre de l'esplanade, il venait de saluer le peuple d'une dernière santé, mille voix s'écrièrent à la fois : *Que le seigneur de Rätzuns vive!* Et comme si la vallée elle-même se réjouissant du vœu de ses habitans, eut voulu confirmer ces paroles de grâce, l'écho admirable qui existe dans ces lieux répéta trois fois distinctement : *Que le seigneur de Rätzuns vive!*[1]

A ces accens consolateurs Cappol et sa femme émus jusqu'aux larmes, se jetèrent à genoux pour remercier la providence du succès de leur honorable entreprise. Le baron s'élançant vers la butte

[1] L'écho de Rätzuns est un des plus remarquables de la Suisse.

du faisceau d'armes, saisit le drapeau national et dit en l'agitant: Mes amis, j'étais prêt à mourir pour expier mon erreur, mais puisque vous m'accordez un généreux pardon, je jure par cette sainte bannière d'être fidèle à la Ligue et de consacrer le reste de mes jours à votre bonheur et au maintien de vos libertés

L'assemblée tout entière applaudit avec enthousiasme à cet engagement, et Henri fut conduit comme en triomphe dans les appartemens de son château. Le reste de la journée se passa en bruyantes manifestations de joie, puis le lendemain, en commémoration de cette heureuse réconciliation, un service extraordinaire fut célébré dans l'église du lieu.

Y. DE GENÈVE.

COURS D'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE LATINE.[1]

INTRODUCTION.

Un cours d'histoire de la littérature latine est le complément indispensable de l'étude du latin et de l'explication des auteurs, telles qu'elles peuvent se faire dans les colléges. C'est beaucoup, aujourd'hui, parmi tant de travaux qui se partagent les efforts des élèves, de leur faire connaître l'état de la langue latine, telle qu'elle se parlait et s'écrivait au bon siècle. Encore ne peut-on lire dans les classes qu'une bien faible partie des chefs-d'œuvre.

A ces connaissances, nécessairement très incomplètes, il faut s'efforcer d'ajouter quelques notions sur l'histoire de la langue, et sur le développement littéraire du peuple romain. Il faut faire une exacte revue des monumens qui nous restent, en apprécier la valeur, et donner quelque idée des ouvrages perdus, car l'opinion que nous devons nous former de la littérature romaine, ne peut s'établir uniquement sur ce que le hasard nous a conservé. Les rap-

[1] Ce cours est donné cet hiver aux deux premières classes du Gymnase par M Porchat, qui a bien voulu nous communiquer l'introduction.

ports de l'histoire littéraire avec l'histoire politique doivent être soigneusement établis. Et la vie même des écrivains ne peut être passée sous silence.

Un cours d'histoire de la littérature latine, peut donc offrir un haut degré d'intérêt. Succédant à l'étude importante, mais un peu aride de la grammaire, à l'étude très difficile de la traduction, de la composition, ce cours en pourrait-être la récompense non moins que le complément. Au risque de me charger d'une responsabilité plus grave, si je n'ai pas le bonheur de remplir convenablement ma tâche, je ne craindrai pas d'en faire sentir dès aujourd'hui ou du moins d'en avouer toute la beauté.

Oui, je le reconnais hautement, mon sujet est un des plus dignes d'occuper l'homme qui trouve en lui le goût des travaux littéraires. Descendons à quelques détails, et rendons nous compte de l'intérêt que peut nous promettre l'objet de ce cours. C'est déjà entrer en matière; et je me propose dans ce moment un but plus sérieux que de solliciter votre curiosité; on peut de cette première excursion dans le champ qui nous est ouvert tirer déjà des fruits précieux.

L'histoire de la littérature offre les deux genres d'intérêt que promettent les deux sciences dont les noms s'unissent pour en former le titre.

C'est d'abord une *histoire*, c'est-à-dire une science à laquelle appartient au meilleur droit notre sympathie, selon la maxime d'un de ces heureux génies, que nous trouverons bientôt sur notre chemin:

Homo sum; nihil humani a me alienum puto.

C'est l'*histoire*, dans son développement le plus propre à nous intéresser, nous lettrés ou amis des lettres. Laissons le politique, l'économiste et le militaire penser là-dessus comme ils voudront, mais qu'ils nous permettent de nous

féliciter d'avoir à parcourir ensemble, dans le champ de l'histoire, la partie où nous appellent de préférence les habitudes de notre esprit et le penchant de notre cœur.

Mais j'essaie de faire abstraction de vos goûts et des miens; je dépouille l'homme lettré, et je me demande si l'histoire politique est pour la généralité des esprits cultivés plus attrayante que l'histoire littéraire, s'il est plus intéressant de voir notre Rome achever une conquête nouvelle, asservir une nation de plus, ajouter colline à colline, pour loger ses enfans adoptés, que de la voir, au temps de son initiation littéraire, appeler chez elle une Muse après une autre, et les dérober enfin toutes à la Grèce? Si la postérité avait quelque besoin de savoir qu'en telle année furent élus des Tribuns militaires au lieu de Consuls, qu'un second Préteur fut ajouté au premier, n'aimera-t-elle pas mieux encore apprendre à quelle date elle doit rapporter l'apparition d'un poète comme Térence, ou l'édition d'un livre comme le Traité des devoirs? Le peuple romain se levant tout entier au théâtre, pour honorer Virgile, est il moins intéressant à observer que lorsqu'il entasse avec fureur les bancs des tribunaux pour en faire un bucher à César? — Convenons que les objets dont nous occupe l'histoire littéraire sont de l'ordre le plus éminent; c'est l'exposé de la culture de la race humaine, dans ce qui sert de base à presque tous ses progrès les plus essentiels. Ce travail n'est pas seulement un des plus séduisans pour l'imagination, des plus attrayans pour le goût, c'est en même temps un de ceux qui nourrissent le mieux les cœurs bien faits, qui satisfont le plus complètement une sévère et solide raison.

Ce n'est pas seulement la nature des événemens, c'est la manière dont ils naissent et s'enchaînent, ce sont les accidens divers par lesquels leur marche est modifiée, qui donnent à l'histoire littéraire tout l'attrait des narrations les

plus agréablement combinées pour captiver l'auditeur. L'éloignement des temps ajoute même à cet ordre de faits, dans les lettres anciennes, un charme de plus, et répand sur elles un coloris poétique dont l'effet est infaillible sur les hommes doués de quelque imagination et de quelque sensibilité.

Au milieu de l'antique Italie, dans le sein d'un passé où la pensée s'égare avec une indéfinissable volupté, nous apparaissent quelques peuplades ignorantes, fixées cependant sur le sol par l'agriculture, mais plus pressées encore de moissonner chez autrui que chez elles. Des traditions toutes poétiques mettent en évidence celle qui laboure la rive gauche du Tibre, non loin de son embouchure. Cette peuplade s'appelle *Aborigène*, parce qu'elle croit l'être, mais elle est réellement formée de deux races, venues l'une du nord, l'autre de l'orient, pour s'incorporer au pied du Capitole, et, du mélange de leurs idiomes, former l'idiome des conquérans futurs de l'orient et du nord. Un pâtre d'Arcadie, (les historiens le nomment Evandre et le décorent du titre de roi), apporte, dit-on, à ces laboureurs guerriers la plus précieuse des inventions humaines, l'alphabet, un alphabet de seize lettres.

Mais qu'importe à nos grossiers Romains? L'invention d'une bonne arme offensive leur eût semblé d'un bien plus grand prix. Longtemps ils connurent à peine la valeur d'un si beau présent. Longtemps ils n'emploièrent l'écriture qu'à graver sur la pierre, avec la pointe de leurs épées, les conditions de paix imposées aux peuples vaincus; ou bien, terribles à eux-mêmes, ils firent parler la loi sur l'airain menaçant: *ære fixo minacia verba.* (Il nous reste encore quelques traces de cette première *littérature* latine. Le voyageur moderne doit trouver au moins piquant de lire, dans un Musée de la Rome chrétienne et papale, les ves-

tiges bien effacés d'une inscription en l'honneur de la première victoire navale de la Rome de Jupiter et de Mars. Le jurisconsulte aime aussi, dans ses recherches savantes, à peser les mots et les syllabes des rares débris de ces *douze tables*, que le temps n'a pas daigné respecter. Cause bien juste de regrets, puisqu'étant la source de tout le droit public et privé des Romains, elles l'étaient aussi du nôtre, car vous savez bien, qu'en matière de législation, nous venons fidèlement à leur suite et sur leur trace.

Cependant ce peuple vigoureux, et véritablement progressif, cherche autour de lui quelques lumières, surtout lorsqu'il y croit trouver de nouveaux moyens de puissance, mais il ne rencontre guères d'abord que la superstition. Les Etrusques deviennent ses instituteurs; les Etrusques malheureusement si peu connus, et probablement si dignes de l'être, malgré le reproche que nous venons de leur adresser. Car s'ils firent aux Romains un triste présent, en leur communiquant la science des augures, et même en leur apprenant à guérir de la peste par la comédie, ou quelque chose qui y ressemblait de loin, ils méritèrent mieux de leurs voisins en leur bâtissant des temples, en leur sculptant des dieux, en leur communiquant les premiers élémens de quelques arts.

Un autre peuple devait avoir sur eux une bien plus grande influence. De conquête en conquête les Romains s'approchaient de lui sans le connaître. Les colonies grecques de la basse Italie avaient eu avec eux très peu de relations. En les attaquant après les Samnites, les fils de Romulus ne cherchaient que de la puissance, de l'or, des esclaves: ils trouvèrent des trésors d'un tout autre prix. On ne peut sans émotion considérer ce premier rapprochement de deux peuples fameux, qui se partagent l'admiration et la reconnaissance de la postérité, dont l'un fut il est vrai le

disciple de l'autre, mais devint notre maître à son tour, et sut attacher à un grand nombre de ses ouvrages le cachet d'une puissante originalité. C'est la guerre cependant qui mit en rapport le peuple d'Homère et celui de Virgile. Est-il donc vrai que l'on doive quelquefois la bénir ?

Dirai-je ensuite comment les arts de la Grèce furent transplantés en Italie ? Dirai-je les préventions hostiles des vieillards, l'amour enthousiaste de la jeunesse, les rhéteurs admis, tolérés, bannis, rappelés ; les Grecs s'abaissant quelquefois à parler le jargon latin pour traduire à Rome leurs propres poëtes ; les Romains à leur tour passionnés de la belle langue grecque, au point d'en négliger la leur ; les philosophes athéniens dans les riches maisons des Scipions et des Métellus, les jeunes patriciens, allant compléter leurs études à l'*université* d'Apollonie, d'Athènes, ou de Rhodes.

Quand les latins sont assez forts pour marcher sans secours étranger, je considére ce que devient leur littérature au milieu des orages de la liberté, dans les luttes, hélas ! sanglantes du Forum et du Sénat ; je cherche à quoi elle se réduit sous l'esclavage plus fatal de l'empire. Enfin je l'accompagne, et j'observe son déclin au milieu des causes nombreuses de décadence, qui n'agissent pas moins sur elle que sur le gouvernement.

Tracer en détail ces vicissitudes, pleines d'intérêt, même lorsqu'elles sont affligeantes, ce serait trop anticiper ; il faudrait renfermer tout notre cours dans une leçon. J'en ai dit assez, si j'ai fait comprendre que l'histoire littéraire le dispute en intérêt à l'histoire politique, sous le point de vue du développement des faits.

Mais l'histoire politique a ses grands hommes, honneur de la toge ou du glaive, astres brillans vers lesquels l'humanité tourne ses regards avec admiration. Ici tout est vivant

pour elle. Elle voit agir, elle entend parler ses illustres personnages ; elle les accompagne sous la tente, au conseil, au combat, auprès de leurs Dieux domestiques..... Quel attrait puissant nous présente leur biographie sous la plume d'un Plutarque ou d'un Tacite! Que les héros de leurs livres sont intéressans! Mais Plutarque, mais Tacite sont-ils sans intérêt pour nous? N'est-il que les grands politiques et les illustres guerriers pour fixer l'attention de la postérité? L'histoire littéraire nous offre aussi ses acteurs; elle a, comme l'autre, une partie biographique, elle a ses détails intimes, ses anecdotes piquantes, ses traits de mœurs et de caractère. Elle nous fait rêver dans la retraite du poëte, méditer auprès de la lampe de l'historien, applaudir avec tout un peuple au triomphe de l'orateur.

Sans doute il ne faut pas puiser avec trop de complaisance à cette source d'intérêt. Il s'agit plus dans une histoire littéraire des ouvrages que des auteurs, de ce qu'ils ont écrit que de ce qu'ils ont fait. Mais si la vie me fait mieux comprendre le livre, s'il s'agit de quelqu'un de ces écrivains qu'on ne peut trop apprendre à chérir, parce qu'ils enseignent à chérir la vertu, quelques détails biographiques ne feront-ils pas une partie essentielle de notre sujet, et serions nous pardonnables de refuser, parce qu'il est plus facile, ce moyen d'attirer votre attention, et de vous faire aimer l'objet de nos études communes?

Au risque de trop insister sur ce point, je fais observer encore que les acteurs qui figurent dans une histoire littéraire ont un puissant moyen de nous intéresser, qui manque aux personnages de l'histoire politique. De ceux-ci il ne reste qu'un nom; ceux-là nous ont transmis la meilleure partie d'eux-mêmes. *Multaque pars mei vitabit Libitinam.* Ils ne sont point morts; ils vivent dans la postérité.

Contemporains de tous les âges,
Et citoyens de tous les lieux.

Et ceux de nous qui ont pris l'habitude d'une si belle société, n'oublient que trop facilement auprès d'elle qu'il en est une autre que le devoir nous ordonne de cultiver aussi. Comment donc ne voudrais-je pas connaître de la manière la plus intime ce noble ami qui veille, qui voyage, qui se retire, qui s'exile avec moi; toujours prêt à verser dans mon cœur les trésors de son génie et de sa vertu! — Ah! si vous savez l'histoire de sa vie, hâtez-vous de me la rapporter tout entière. Dites-moi sa naissance, sa famille, sa patrie; quelle fut son éducation, quels beaux lieux l'inspirèrent? Racontez moi ses travaux, sa mort, sa sépulture. Ne craignez point de lasser ma curiosité; craignez plutôt de ne pouvoir jamais la satisfaire. On ne peut nous parler trop longtemps de pareils amis.

Telle est, Messieurs, la partie du champ de l'histoire que nous avons à parcourir. Mais quelle portion de son domaine est isolée des autres? Toutes s'enchainent pour former le vaste tableau de nos destinées. L'histoire littéraire se lie donc nécessairement, intimément à l'histoire politique. Elle s'en éclaire, et lui prête à son tour sa clarté. Ici quelle source féconde de rapprochemens dignes de votre attention! L'influence réciproque des lettres sur la société et de la société sur les lettres se manifeste sans cesse. Si les jeunes Romains s'appliquent avec ardeur à l'étude de l'éloquence, c'est qu'il y a dans Rome un peuple à émouvoir, un sénat à persuader; si les plébéiens ont rejeté un projet de loi qui leur distribuait les terres de la république, c'est que Cicéron a prononcé un discours éloquent; si l'humble fils d'un affranchi, le jeune Horace, est parvenu à l'amitié de Brutus, au commandement d'une légion, c'est que les

Romains ont appris à honorer la culture de l'esprit presque autant que le hasard de la naissance; si Néron a ordonné un meurtre de plus, c'est qu'il est, comme ses contemporains, follement épris des succès littéraires, c'est que le jeune Lucain faisait des vers mieux que lui, et semblait ne pas l'ignorer.

Nous lisons avec bien plus d'intérêt la lettre de Cicéron à son frère Quintus, si nous savons comment le grand orateur a gouverné la Cilicie. Mais que penserons nous de la bonne foi de Salluste, quelle convenance trouverons nous à l'austérité de ses maximes, quand nous connaitrons l'avide préteur de la Numidie? Enfin l'état des esprits et des mœurs, à l'époque de l'écrivain, nous servent à former le jugement que nous portons sur lui. Nous voyons Rome, et nous excusons Catulle, nous comprenons Juvénal, nous admirons Tacite.

Nous aimons aussi à faire de simples rapprochemens, qui, sans rien expliquer, plaisent infiniment par la seule opposition des objets. Scipion et Lélius se reposent dans leur maison de campagne des fatigues de la vie publique; ils ont fui sénateurs, cliens et licteurs: mais Térence est avec eux. Le grave Caton revient de la sauvage Sardaigne : il en ramène avec lui le docte Ennius. La Muse d'Horace a convié Mécènes : j'assiste à l'humble festin de Tibur entre le premier ministre d'Auguste et son second poëte. Et, si je tourne mes pas vers la belle Parthénope, je trouve, dans cette voluptueuse contrée, Virgile achevant ses douces Georgiques, au bruit lointain des victoires de son auguste bienfaiteur. Contraste délicieux, exprimé par le poëte en ces vers charmans, que je ne consens pas encore à croire apocryphes :

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus; Cæsar dum magnus ad altum

Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque adfectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventa,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

« C'est ainsi que je chantais les moissons, les troupeaux, » les vergers, tandis que le grand César frappait de sa fou- » dre guerrière les rives de l'Euphrate profonde; que, » victorieux, il imposait ses lois aux peuples soumis, et se » frayait le chemin de l'Olympe. Cependant je vivais alors » au sein de ma douce Parthénope; son Virgile y goûtait les » charmes d'un obscur loisir, lui qui, dès sa jeunesse, osa » redire les chansons des bergers, et célébrer Tityre couché » sous le hêtre au vaste feuillage. »

Notre cours peut donc avoir tout l'intérêt de l'*histoire*. Il y joint celui de la plus agréable des sciences, de la *littérature*, qui a des attraits même pour ces esprits indolens et frivoles, que toute autre étude effraie et rebute bientôt. Et faut-il s'étonner de cette préférence, puisque la littérature nous appelle à cultiver en nous le sentiment du beau, c'est-à-dire le penchant qui nous entraîne vers ce qui est essentiellement aimable? La culture de ce sentiment est la volupté de l'intelligence. Ce serait chose peu difficile d'en inspirer le goût, de l'exciter vivement, si l'on pouvait ne se refuser aucun moyen. Mais il faut donner à ce sentiment une direction élevée et morale: Voilà la difficulté; *hoc opus, hic labor est*. C'est pourtant le but que nous nous proposerons constamment. Car d'animer, de flatter les passions de la jeunesse au moyen de la littérature, de la corrompre, sous couleur de l'instruire et de former son goût; de lui présenter d'agréables poisons, sous le nom de bonne et saine nourriture, ce serait une chose non moins coupa-

ble que facile. Mieux vaudrait vous fatiguer que vous nuire. Mais nous ne sommes pas réduits à cette fâcheuse alternative. On peut ici, plus que dans tout autre science, unir l'agrément à l'utilité, abréger ces heures tout en les rendant fécondes. Nous allons du moins l'essayer ensemble, et comme les heureuses dispositions d'esprit, dans lesquelles nous entreprenons un ouvrage, contribuent puissamment à nous le faire aimer, j'ose espérer que nous réussirons à répandre de l'intérêt sur ces exercices, puisque vous êtes venus à moi avec autant d'empressement que je viens à vous. Oui, Messieurs, tout comme ces leçons vont être pour moi le délassement de travaux dont l'utilité pratique fait le principal caractère, elles vous offriront peut être une heureuse diversion à des études plus sévères et plus difficiles.

Mais cet intérêt qui de ma part vous est promis avec quelque témérité, peut-on l'attendre de l'histoire de toute littérature? Et la littérature latine, en particulier, est-elle capable de vous l'offrir?

Vous savez combien l'on a voulu la rabaisser de nos jours. Le reproche d'imitation, d'imitation servile ne lui a pas été épargné. Il faut d'abord réduire cette objection à sa juste valeur, et voir ensuite si les Romains ne peuvent pas être excusés si même on ne les doit pas louer de s'être faits disciples des Grecs.

Mais, dit-on, il les ont suivis avec trop de docilité, et nous les condamnerons par la voix même d'Horace. *Imitatores servum pecus.* Ici, je crois qu'il faut distinguer les genres et les temps.

Le reproche d'imitation servile ne pourrait guères s'adresser qu'à la poésie. Dans l'éloquence, les Romains étudièrent l'art Grec, et l'appliquèrent librement à leurs besoins. Tant qu'ils eurent de grands intérêts à débattre, ils en furent trop préoccupés, pour donner à la forme plus d'at-

tention qu'il ne fallait. Leurs orateurs, tout entiers à la cause, et ne cherchant que le succès, étaient avant tout des hommes d'état, d'ambitieux politiques ou de généreux citoyens. Ils parlaient le langage des passions de la multitude, ou celui d'un patriotisme tout romain. L'idée de reproduire les idées et les mouvemens de tel ou tel orateur athénien était, dans l'un ou l'autre cas, bien loin de leur esprit. La théorie était Grecque, la pratique nationale.

Les historiens latins sont encore plus à l'abri du reproche. Ils doivent aux Grecs des principes généraux sur l'art d'écrire, mais les sujets même qu'ils ont le plus souvent traités les préservaient du danger de se mettre dans une fâcheuse dépendance. Nous avons fait des pertes immenses dans cette branche de la littérature, mais considérez ce qui nous reste, et voyez si les historiens d'aucun autre peuple sont plus pénétrés de l'esprit national que les Salluste, les Tite Live et les César.

En poésie, il est vrai, les Romains commencèrent par la plus humble imitation. Leurs plus anciens poëtes ne furent même que des traducteurs inintelligens et barbares. Réservons à ces vieux auteurs le reproche de servilisme. Regrettons encore de ne pas trouver dans Plaute et dans Térence un caractère plus original. Mais, dès le commencement du bon siècle, et quand il s'agit de ces poëtes admirables, jugés encore supérieurs à la plupart de ceux dont se glorifient les modernes, renonçons à des qualifications injustes, répétées maintenant par beaucoup de gens avec aussi peu de connaissance de cause, que l'étaient autrefois les formules emphatiques de l'admiration.

Eh! quoi, les grands poëtes latins seraient sans originalité? Ils n'auraient pas une forte empreinte nationale? Mais lisez l'Enéide et les Géorgiques; lisez les meilleures pièces de Catulle, les plus belles élégies de Properce, toutes celles

de Tibulle, les odes patriotiques, les épîtres et les satires d'Horace. Ici la grandeur et la force romaines respirent tout entières: là, c'est une plaisanterie mordante, auprès de laquelle le sel attique pourrait bien paraître sans saveur; là enfin nous trouvons des inspirations toutes spontanées, pleines de mollesse et de grâce, dans lesquelles l'originalité du fond se démontre même par le rigoureux latinisme du langage. Il y a plus chez ces poëtes, il y a du moins autre chose que chez les Grecs; et, ce qui est admirable, ils ont su s'éloigner de leurs modèles sans s'égarer; toujours audacieux avec bonheur et libres avec sagesse.

Considérée dans son ensemble, la littérature latine est vraiment *romaine;* il y règne le sentiment profond, élevé du rôle que la ville éternelle remplit dans le monde. Pour elle sont les plus vifs transports du poëte, *rerum pulcherrima Roma;* pour elle les veilles de l'historien; l'homme d'état qui avait fait ou vu faire de grandes choses se croyait obligé de les transmettre à la postérité, pour communiquer aux races futures la haute idée qu'il se faisait du nom romain. Et l'éloquence qu'a-t-elle fait que glorifier sans cesse l'ambitieuse cité? Il résulte de cette tendance une certaine force, un orgueil imposant, que servait très bien le caractère de la langue, et qui contribua sans doute à la rendre ce qu'elle fut, énergique, précise, sonore et faite pour le commandement. Ne semble-t-elle pas avoir dit elle-même au peuple qui la parlait:

Tu regere imperio populos, Romane, memento?

Au reste nous n'avons point voulu nier l'évidence. La littérature latine est en grande partie dérivée de la littérature grecque. Mais prouvons maintenant qu'elle devait l'être; et louons les Romains de ce qui les a fait blâmer par d'autres.

Ils étaient parens des Grecs. L'histoire démontre que ces

deux peuples eurent des ancêtres communs, bien qu'il ne soit pas possible de déterminer le fait d'une manière précise. Les détails se perdent dans la nuit des temps, mais enfin il est connu que les Hellènes et les Ausoniens remontaient les uns et les autres aux Pélasges.

La langue latine portait, dès les plus anciens temps, des traces profondes de cette communauté d'origine. C'était une langue-sœur, que son alliance avec l'élément celtique n'avait pas rendue étrangère ; c'était un instrument tout prêt à reproduire, avec la plus grande facilité, la mesure et l'harmonie du vers d'Homère ou d'Archiloque, la période nombreuse de Démosthène, l'atticisme de Ménandre et d'Aristophane.

Cette langue, devenue celle d'un peuple cultivé, devait se développer comme un dialecte grec, et selon les mêmes lois, à moins de lutter contre sa propre nature. Si quelque philosophe avait pu présider au progrès de la langue latine, indiquer les sources où elle devrait puiser de préférence, les procédés par lesquels on pourrait donner à sa lexicologie et à sa syntaxe l'élégance et la régularité, il n'aurait pu, dans sa sagesse, mieux faire que le peuple même guidé par son instinct, et favorisé par les circonstances.

Ces Romains, quoique restés à part pendant une longue suite de siècles, étaient dans un état social d'une frappante analogie avec les Grecs. Ils commencent aussi par des rois, dont le pouvoir est plutôt celui de chefs de tribus. — L'élément républicain se développe aux dépens de l'élément monarchique, et bientôt Rome a des Consuls comme Athènes des Archontes : l'une chasse les Tarquins quand l'autre bannit les Pisistratides. Rome est rigide et guerrière comme Sparte. Un polythéisme, analogue à celui de la Grèce, fut, quoiqu'on dise, la plus ancienne religion des Romains. Les Dieux de l'Italie centrale, dûs en partie aux

Pélasges, s'identifièrent très facilement dans la suite avec ceux d'Athènes, de Delphes, d'Argos et d'Olympie. Les Grecs, retrouvant chez leurs vainqueurs les institutions politiques et religieuses de leur patrie, n'eurent pas de peine à les convaincre que Rome était une ville hellénique; et les esprits durent se trouver très favorablement disposés à recevoir une influence qui ne paraissait presque plus étrangère.

Mais ce qui justifie surtout les Romains d'avoir imité les Grecs, c'est la perfection des modèles. Il n'y a qu'une voix là dessus. Les modernes qui blâment les Latins devraient d'abord se condamner eux-mêmes, si recevoir, en matière de goût, la loi de la Grèce était chose condamnable. Nous sommes encore ses disciples respectueux; nous croyons bien faire en faisant comme elle: et les Romains en seraient blâmés! Nous louons Racine d'avoir travaillé d'après Euripide et nous condamnerions Virgile de s'être inspiré d'Homère! Horace, non moins grec, mais pourtant plus varié et plus original qu'André Chénier, ne serait pas de moitié dans les éloges que reçoit le poëte français, pour avoir aimé, senti, et reproduit la Grèce!

Messieurs, approuvons partout, approuvons constamment une imitation si intelligente. C'est le culte rendu au génie par ceux qui savent le comprendre, et qui s'honorent eux-mêmes par cet hommage. En toutes choses, le progrès n'est-il pas fondé sur la juste déférence pour les progrès antérieurs! C'est ainsi que se perfectionnent les métiers et les arts. Telles sont les voies de la Providence. Elle a voulu que les enfans fussent les disciples des pères, que l'élève commençât par l'imitation pour inventer à son tour. Si les Romains ont travaillé d'après les Grecs, c'est qu'ils venaient après eux. Leur ferons nous un reproche d'avoir été de leur époque et d'avoir subi la loi de leur position?

La manière peu avantageuse dont notre âge les apprécie est un signe des temps. Vous savez que plusieurs littératures modernes, après s'être fort bien trouvées de l'imitation, qui n'excluait pas le génie, mais qui en règlait la marche et en soutenait l'essor, ayant à poursuivre leur carrière au milieu d'un public fatigué même de chefs-d'œuvre, sont entrées dans une voie nouvelle, où se trouvent sans doute de beaux trésors à recueillir. Mais l'on a cru que tout le secret consistait à ne chercher que dans l'inspiration individuelle le moyen de traiter les nouveaux sujets qu'un nouvel ordre d'idées présentait. On a brisé les règles, et l'on s'est abandonné aux caprices les plus désordonnés. Pour prouver que l'on avait raison, il a bien fallu prouver que les esprits dociles s'étaient trompés. La littérature latine s'est trouvée comprise dans l'anathème général lancé par nos contemporains contre les classiques. Mais ni les nouveaux ouvrages, ni les nouvelles doctrines, ni les drames ni les préfaces ne prévaudront contre le bon sens, qui nous dit que l'homme ne rebrousse jamais vers le passé, quelque envie qu'il en ait; qu'il n'oublie pas à volonté; qu'il est de son temps malgré lui, et que, trente siècles après Homère, on ne saurait être primitif comme lui.

Nous sommes héritiers de cent générations: acceptons la succession avec toutes ses charges; elle a bien aussi ses bénéfices. Consentons d'être riches, et faisons de bonne grâce, usage de nos trésors. Ils pourront dans nos mains se multiplier encore, si nous daignons observer comment les Romains s'y prirent pour augmenter le patrimoine commun des nations savantes.

Ainsi ce caractère de dérivation, tant reproché à la littérature latine, sera pour nous une raison de l'étudier. Placés comme les latins, nous apprendrons par eux premièrement qu'il faut imiter, quand on a des modèles, en-

suite qu'il faut donner aux imitations une empreinte originale, pour qu'elles marquent à leur tour dans les fastes du monde, car la nature humaine, soumise à des lois constantes, doit en faire toujours des applications nouvelles. Les mêmes positions du soleil et de la terre nous rendent, chaque matin, le tableau de l'aurore, mais l'aurore d'aujourd'hui n'est pas celle d'hier, et celle de demain sera différente encore. La graine de la fleur, destinée à en conserver l'espèce, ne produit jamais deux individus exactement pareils. Il ne serait pas plus naturel d'être, en littérature, le calque fidèle des devanciers, que de n'en avoir aucun trait. *Novus et idem,* telle est la devise du génie des arts.

Il était nécessaire de nous expliquer dès à présent avec quelque détail sur cette grande question des rapports de la littérature romaine avec la culture hellénique. La littérature latine nous paraît donc au plus haut degré digne d'attention, malgré ce qu'en pensent quelques modernes, partisans malheureux d'une originalité prétentieuse, bizarres novateurs, pour qui le signe d'un chef-d'œuvre serait de ne ressembler à rien.

Nous indiquerons plus rapidement les autres raisons d'étudier la littérature latine, parce qu'elles ne peuvent êtres contestées.

Cette littérature est celle d'un grand peuple, dont toute l'histoire a naturellement un degré d'intérêt, proportionné à l'importance du rôle qu'il a joué dans le monde. Les chants des poëtes, les annales des historiens, les discours des orateurs, se rattachant à de grands objets réveillent dans notre ame d'imposans souvenirs. Cela répond chez elle au besoin de contempler un vaste horison, et ce plaisir, satisfait, la laisse elle-même plus forte et plus grande.

L'action des Romains s'est déployée non seulement sur

un immense territoire, mais encore dans une longue suite de siècles. Ils n'étaient plus, qu'ils régnaient toujours. Ni l'établissement de la religion divine, ni celui des nations barbares, n'ont pu détruire l'influence des anciens maîtres du monde. Elèves de la Grèce, ils furent les instituteurs de l'occident ; leurs lois, établies par la force des armes, y sont demeurées quand leurs légions ont dû céder. On y trouve leur langage, modifié seulement d'une manière plus ou moins sensible par l'invasion du Nord. Bien plus, la pure langue latine, bannie de la cour des rois francs et du commerce du monde, se réfugia dans les tribunaux, dans les chancelleries, où elle a tenu ferme longtemps, et dans le sanctuaire chrétien, où elle règne encore. Enfin l'ethnographie reconnaît dans toute notre civilisation, comme dans notre constitution physique, l'influence de Rome; pour elle nous sommes encore les peuples *latins*.

On pouvait croire toutefois que le laps des temps affaiblirait graduellement, anéantirait enfin la trace de nos civilisateurs. Les monumens disparaissaient peu à peu, malgré le zèle des religieux et de quelques hommes d'élite, qui recueillaient et faisaient copier les manuscrits. Heureusement l'imprimerie fut inventée, et l'époque signalée par le beau nom de *renaissance* rendit aux lettres anciennes un nouvel éclat. Cette lumière bienfaisante fut saluée avec amour, avec enthousiasme. Et l'on vit chez les modernes quelque chose de semblable à ce qui s'était vu chez les Romains, lorsqu'ils eurent découvert les chefs-d'œuvre de la Grèce. L'antiquité fut l'objet d'un culte fervent, où le latin, mieux compris, plus généralement connu, le disputait au Grec en influence.

La littérature française, en particulier, s'inspira des anciens modèles, d'abord assez gauchement pour tendre au monde le spectacle offert par les Nævius et les Andronicus.

Mais bientôt elle fut plus intelligente et plus heureuse. Alors se développa cette belle littérature classique, honneur éternel du 17me siècle, et qui s'est continuée jusqu'à nos jours, en perdant, il est vrai, avec le cours des temps, quelque chose de son éclat.

Puisque nous devons tant aux Romains, il faut les étudier, pour connaître nos propres richesses. Nos classiques s'expliquent par les classiques latins. Là sont nos origines; nous ne pouvons négliger d'y remonter, si nous désirons faire une étude approfondie de la culture française. Horace nous prépare à Boileau, Phèdre à Lafontaine, Tacite à Montesquieu, Virgile à Delille, à Voltaire. Il est peu de nos grands auteurs qui n'aient pas aux latins des obligations essentielles.

Mais vous n'êtes pas destinés à remplir toute votre vie le rôle de simples explorateurs. Vous ne vous bornerez pas à méditer nos prosateurs et nos poëtes. Une autre tâche vous est réservée. Vous pouvez un jour prendre place parmi les écrivains dont s'honore notre littérature. Du moins les devoirs même de votre carrière exigeront probablement de vous un style exercé, une diction éloquente. Pour acquérir ces dons précieux, le plus sûr n'est-il pas de faire comme ceux qui ont réussi? Nous venons de reconnnaître qu'ils doivent beaucoup à l'étude que nous allons continuer ensemble. Laissez vous donc conduire par de si grands exemples, et comptez que de beaux succès récompenseront les mêmes efforts.

Si nous habitions un autre pays que la Suisse, si nous n'étions pas les *enfans de la liberté*, j'aurais encore à résoudre ici une objection qui paraît actuellement bien sérieuse dans plusieurs états de l'Europe. On y considère l'étude des lettres anciennes comme dangereuse pour les gouverments absolus. Elle pousse, dit-on, aux idées républi-

caines, et il n'est guères possible de le contester. Mais, Messieurs, vous jugez bien que nous ne voyons pas là un sujet de vous en détourner. C'est pour nous au contraire un titre de recommandation des lettres latines, de nourrir dans nos cœurs des sentimens généreux, dont l'éducation nous fait une habitude et la loi un devoir, de les animer par d'héroïques exemples, de les régler par de salutaires leçons.

L'AMI DE LA MAISON.

Traduit de l'Allemand

DE

META SANDER.

> O Dieu ! donne-moi la sagesse, quand même je ne la demanderais pas; et détourne de moi ce qui est mal, lors-même que je le désirerais ardemment !

III.

CHAPITRE IX.

Sur les tendres coussins de soie d'un divan bleu de ciel était assise Eveline, en légère robe blanche. Les jalousies étaient fermées à cause de la chaleur, les pesants rideaux de soie baissés, un délicieux clair obscur régnait dans le charmant boudoir, et dans la jardinière richement dorée qui se trouvait sous la glace brillaient, à côté de l'œillet éclatant, les voluptueux calices de la tubéreuse, la tendre héliotrope et la fine citronelle; bref, tout était si confortable et si plein de molles délices dans cette retraite que sans doute plusieurs des faibles fils d'Adam auraient porté envié à l'heureux ami de la maison, en le voyant commodément assis à côté de cette belle femme, la nouvelle traduction de *Childe Harold* à la main.

Il fait vraiment trop chaud pour lire davantage, dit Milnau en posant le livre sur la table de marbre blanc; puis il s'essuya le front de son fin mouchoir de baptiste et goûta négligemment avec une cuiller d'or le doux nectar que la soigneuse Eveline avait préparé pour le rafraîchir.

Celle-ci repartit avec un soupir : Je n'ai pas suivi un mot de votre lecture, malgré tout votre talent, mon précieux ami, car j'avais toujours devant les yeux cette scène scandaleuse de Gustave au jardin de Tortoni.

Si j'avais pu croire qu'Eveline pût encore s'abaisser à être jalouse d'un Selter, aucune puissance sur la terre ne m'aurait arraché l'histoire de son aventure. Pardon, ma chère dame, si j'ai eu la hardiesse d'espérer que l'infidélité de Gustave, que vous deviez soupçonner depuis longtemps, ne pouvait plus blesser votre cœur.

Ah ! ce n'est assurément pas cela, mon ami. Pour la première fois, vous ne me comprenez pas. Déjà avant votre arrivée, et depuis cela m'a été clairement manifesté, je sentais que Selter et moi nous ne nous appartenions pas, qu'il ne m'avait jamais aimée, jamais comprise. Gustave ne peut plus blesser mon cœur, mais mon orgueil se soulève à la pensée qu'il aît pu descendre jusqu'à prostituer son amour à une grossière servante. Qu'est ce que le monde dira de cet avilissement ?

Ce que j'ai dit depuis longtemps, ma noble amie, c'est que Selter est beaucoup trop matériel pour s'élever à votre hauteur, pour sympathiser avec votre pur et tendre cœur, pour comprendre et mériter votre amour. Et devrai-je donc toujours reconnaître avec une profonde douleur que mon brûlant amour est également incapable de rendre heureuse Eveline.

Ton amour, Edouard ! répéta Eveline d'une voix atten-

drie, tandis que ses yeux, enivrés du doux poison de la flatterie s'arrêtaient voluptueusement sur son bien aimé. Combien pourra-t-il durer encore cet amour qui est devenu mon unique bonheur, la vie de ma vie? Vous recherchez la main de Sidonia, Milnau.

Sidonia n'est pas digne de moi si elle ne peut pas partager mon amour, mon culte pour Eveline.

Oh! sois en sûre, ma bien aimée, mon cœur est assez riche et je sens assez de force en moi pour rendre également heureuses une épouse et une amie; c'est pourquoi, sois sans inquiétude, Eveline, jamais une autre femme ne sera et ne pourra être pour moi ce que toi seule tu es; jamais aucun être ne me remplacera ce que tu.....

Dans cet instant, Madame Loth ouvrit la porte et recula de surprise. Milnau la salua sans embarras et Eveline, qui, hélas! avait déjà désappris de rougir, reçut l'importune avec une mauvaise humeur visible.

Je viens de la part de la baronne, dit Madame Loth embarrassée; elle a reçu des lettres de la résidence. Madame Schröder-Dévrient donne après demain sa première représentation dans le rôle d'Agathe du Freischutz. Il y aura dimanche, dans la grande salle du château, un concert au bénéfice des Grecs; Madame Schröder s'y fera également entendre et Mademoiselle Sidonia a promis en votre nom, cher Milnau, au général S. que vous chanteriez de votre belle voix « *Lyre et épée* » et que vous déclameriez votre *Marco Botzaris.* Ainsi, préparez-vous, mes chers amis. Mademoiselle Sidonia ne fait que chanter « *La couronne des vierges* » et « *Je puis à peine attendre;* la femme de chambre fait les paquets, les domestiques courent ici et là tandis que la noble baronne siège à son bureau et écrit des invitations et des billets d'adieu. Ma tante, la générale, a gagné mon Seigneur et maître, et nous partons demain

avec armes et bagages, c'est-à-dire avec nos cinq tapageurs de garçons, leur honorable gouverneur et la modeste bonne, pour aller chez la bonne tante qui nous a invités si amicalement. Naturellement tu ne dois pas manquer, chère Eveline, là où de si beaux lauriers attendent notre ami Milnau, et le docteur arrive tout à point pour nous donner sa chère femme et sa doctorale bénédiction.

Parfait! délicieux! s'écria Edouard tout ravi! Il y a si longtemps que je désire entendre cette Schröder! C'est la première cantatrice qui soit réellement dramatique, la première artiste qui aît su unir au même degré et avec un rare talent la musique et la poésie. Il nous faut partir dès demain, ma chère Eveline; ce serait vraiment péché fait que de ne pas aller voir et entendre cette femme.

Et vous chanterez, Milnau, vous nous réciterez votre Marco Botzaris?

Assurément, Madame Loth, j'ai trop de savoir vivre pour faire mentir la belle bouche de Sidonia.

Bravo! Bravo! s'écrièrent les deux dames!

Mais permettez-moi, interrompit le docteur qui venait d'entrer et qui s'était fait expliquer ce dont il s'agissait, permettez.....

Ne nous échauffe pas la tête avec tes *mais* ou je t'envoie promener, dit Milnau en riant.

Je n'en persiste pas moins à dire que Madame Selter ne peut pas partir, car le petit Adolphe, que je viens de voir, a la rougeole.

Ah! repartit Eveline, je craignais déjà ce matin qu'il ne la prît et c'est pour cela que je vous ai envoyé chercher. Mais mes autres enfans l'ont eue si légère que je n'ai aucune inquiétude pour le petit. D'ailleurs, je le confierai aux soins d'Anna et je pourrai partir sans inquiétude.

Mademoiselle Anna est malade très-sérieusement malade.

Vraiment! dit Milnau avec indifférence.

Mon Dieu! Qu'est-ce qu'elle a, s'écria Madame Loth avec effroi?

Et Eveline ajouta vivement: J'y cours de ce pas.

C'est inutile, chère Madame, car j'ai formellement interdit toute visite.

Mais qu'a-t-elle donc, cette chère amie, demanda Madame Loth?

Une fièvre nerveuse, et, à ce que je crains, une des plus mauvaises. Avant-hier, après nous avoir quittés, elle a eu plusieurs évanouissemens, la fièvre a pris avec force pendant la nuit, depuis hier le délire est continuel et je crains que ses nerfs si faibles ne puissent pas résister à cette rude attaque.

Ah! si Anna ne peut pas soigner Adolphe, il me faudra bien rester à la maison, soupira Eveline d'un air tout triste.

Vous trouverez aisément pour votre argent une garde de confiance, et Mademoiselle Reinhardt n'est sans doute pas la seule qui sache soigner un enfant malade, dit Milnau avec humeur. Reprenez votre gaîté, chère amie, nous cinglerons demain vers la capitale contre vents et marée; et une fois là, je défie le doctoral oiseau de mauvais augure de nous frustrer de nos douces jouissances.

Mais je dis encore que toi non plus tu ne peux pas partir, continua le docteur avec un calme imperturbable, car notre surintendant Felsing a eu aujourd'hui une attaque d'apoplexie et ne pourra pas monter la chaire avant trois semaines.

Eh! va-t-en au Diable avec ta rougeole, ta fièvre nerveuse et tes attaques d'apoplexie! Je voudrais bien savoir si je serais par hasard destiné à servir de garde-malade au surintendant, s'écria Milnau avec irritation.

Nullement, mon très doux ami et digne pasteur en expectative; mais comme il est d'usage à R... d'avoir un sermon tous les dimanches, que Felsing est dans l'impossibilité physique de prêcher et que tu dois être lundi prochain nommé à l'unanimité dans notre louable consistoire second et vénérable pasteur de cette ville, il est tout naturel que.....

Moi! faire le suffragant du vieux Felsing avant d'avoir ni nomination, ni traitement, interrompit Milnau, le visage rouge de colère et avec les manières d'un enfant gâté qui ne supporte pas la moindre contradiction! Je dois avouer que cette prétention sonne singulièrement dans ta bouche.

Aussi personne ne peut-il sérieusement l'exiger de vous, dit Eveline, cherchant à appaiser le courroux de son amant. Felsing peut se procurer un suffragant qu'il payera pour prêcher à sa place.

Mais, il a toujours été d'usage qu'un pasteur subsidiât son collégue en cas de maladie, fit observer Madame Loth.

Et je déclare, moi, que je ne suis pas du tout disposé à me soumettre à un joug pareil, s'écria Milnau toujours plus irrité; car je ne reconnais à aucun homme sur la terre le droit de me faire la loi. Je suis libre; je ne suis pas encore payé.

A combien estimes-tu donc un de tes sermons, demanda Seifert séchement? Nous pourrions t'*engager par souscription* pour dimanche prochain.

Tout l'or de votre misérable petite ville ne pourrait pas équivaloir à un instant de ces sublimes jouissances dont vous ne vous faites aucune idée, vous autres criailleurs, dit Edouard du ton d'un superbe mépris. La musique et la poésie sont aussi nécessaires à ma vie, qu'à vous autres hommes vulgaires l'air que vous respirez. Et j'aimerais mieux me loger une balle dans la tête que de me forger

d'odieuses chaînes dans ce vilain petit trou et de renoncer à satisfaire les besoins de mon esprit, qui ne peut vivre et se mouvoir librement que dans l'atmosphère de l'art et de la science.

Sérieusement, mon ami Milnau, tu aurais mieux fait, comme Madame de Vilder te le conseillait, de demander la place de Professeur de belles lettres à la résidence plutôt que notre pauvre cure.

Qu'est-ce qui m'empêche de le faire encore à présent? Dois-je m'enterrer ici, où personne ne me comprend, où je suis comme un livre écrit en langue étrangère et qu'on ne peut lire? Oui, je dois avouer que je suivrais volontiers l'appel qui m'a été adressé de la résidence, précisément au sujet de cette place.

Je ne sache pas qu'on aît fait d'appel, murmura Madame Loth.

Cruel! dit tout bas Eveline avec tendresse et les yeux pleins de larmes. Et vous pourriez nous quitter!

Suivre sa volonté propre est le ciel pour l'homme; dit le docteur. — Mais maintenant, chère Madame Selter, donnez moi vite une plume et de l'encre que je puisse entrer en campagne contre la rougeole et aller encore voir notre pauvre Anna. —

A propos, dit-il à Milnau, en écrivant son ordonnance, Madame Elmers te fait instamment prier d'aller la voir.

Laisse-moi tranquille avec cette femme, c'est une *piorne*.[1] Qu'est ce qu'elle me veut?

Elle est dans la plus grande détresse et elle espère que tu voudras bien généreusement lui payer ce que tu lui dois.

Ce que je lui dois! Je ne sache pas que je doive rien à Madame Elmers. Où sont les papiers et les titres qui lui

[1] Ce mot, provincial pur-sang, est sans équivalent dans la langue française.

donnent le droit de me tourmenter de ses importunes réclamations !

Elle veut parler des 600 florins que tu as reçus de son mari pour te mettre en état de t'équiper convenablement pour ton voyage en Livonie et en Grèce. Elmers doit t'avoir remis ce rouleau d'or avec cette suscription : « *Le rembours dans des temps meilleurs.* » Ces temps meilleurs sont venus pour toi et Dieu seul sait combien les temps sont fâcheux pour la pauvre veuve. Les titres de Madame Elmers sont les bienfaits que tu as reçus dans sa maison, et ses sûretés, que sans doute tu ne voudras pas déclarer fausses, c'est ta reconnaissance.

Reconnaissance ! Quelles idées fausses et embrouillées vous vous faites du véritable sens des mots et de leur signification logique ! Si je dois restituer les dons que quelqu'un m'a faits de son libre vouloir, je demande s'il peut être encore question de reconnaissance et si celui qui ne donne que pour reprendre ne la rend pas impossible par là même?

Au surplus, je t'ai déjà dit dernièrement que je considérerais comme une offense de ta part toute mention ultérieure de cette désagréable affaire, et je dois encore te prier sérieusement de me l'épargner désormais.

Le docteur ne répondit pas, mais, se tournant vers Eveline, il lui donna ses instructions pour Adolphe et salua avec cette manière sèche et sarcastique qui lui était propre et avec laquelle il savait dire aux gens leurs vérités sans changer de visage et sur un ton qui tenait toujours le juste milieu entre le sérieux et la plaisanterie, tout cela sans qu'il fût décemment possible de se fâcher.

Cependant, de sombres nuages s'étaient amoncelés sur le front de Milnau, et l'on pouvait assez voir à ses veines gonflées, à ses lèvres fortement pincées et au feu inaccou-

tumé de ses joues le violent orage que les paroles du docteur avaient soulevé dans son sein.

Eveline boudait, comme une mère faible et déraisonnable lorsque quelqu'un hasarde de reprendre son enfant gaté ; elle releva sa petite tête et répondit au salut du docteur par une inclination à peine sensible. La bonne dame Loth commença à se sentir mal à l'aise et, prétextant des occupations pour le départ du lendemain, elle salua précipitamment, atteignit encore Seifert sur la porte de la maison et lui cria : « Votre bras, docteur ! Je suis convertie à la foi de Sinder, car il me semblait vraiment voir le diable en personne dans cette maison. »

Cela vient de la vivacité de votre imagination, ma chère amie, vous vous êtes vraisemblablement trop occupée de Mme Schröder et du Freyschutz, et Samiel vous joue des tours. [1]

Oh ! non, docteur ; le démon que j'ai en vue n'avait ni sabots de cheval, ni crête de coq. C'était seulement sa présence spirituelle que je sentais en frissonnant près de l'ami Milnau.

Oh ! femmes, femmes, la fragilité est votre partage ! Combien y a-t-il que vous étiez toutes unanimes pour canoniser ce même Milnau et en faire l'idéal de la perfection ? Et maintenant que vous découvrez en lui quelques faiblesses, vous le précipitez, sans pitié, du Ciel en enfer, vous lui faites porter la peine de votre enthousiasme et votre ange est devenu un diable !

Orgueil, égoïsme, avarice, ingratitude et sensualité, quand un homme a tout cela que lui faut-il de plus pour être un diable ! Et notre pauvre et chère Anna. — — Avez vous entendu cet infernal « *vraiment* » lorsque vous avez

[1] Samiel est un Esprit infernal dans le Freyschutz.

parlé de sa maladie? Il m'a glacé le sang dans les veines; car c'est Milnau qui la fait mourir.

« Elle est de ce monde où les plus belles choses ont le piredestin, » s'écria le docteur du ton le plus sérieux et avec une vive émotion.

Docteur, un mauvais génie plane sur la maison de Selter. Ils sont à eux deux dans ce boudoir sur un pied de familiarité trop intime, et au moment où j'ouvrais la porte, Milnau laissait tomber un fin petit volume in-12. Je reculai, mais je fus la seule à m'effrayer, car tous deux assis sur le divan avaient l'air de trouver la chose toute naturelle. — Et que s'est il donc passé hier chez Tortoni? J'ai entendu dire sourdement toutes sortes de choses de Selter et de la jolie Babet qui a servi pendant plusieurs années comme femme de chambre chez Eveline. Si ces bruits sont fondés, le cher Gustave a perdu pour toujours le droit de faire des reproches à sa femme sur ses relations avec Milnau.

Ah! laissons la chronique scandaleuse aux vieilles dévotes et à la méchante langue de nos critiqueuses édentées. Votre bouche est vraiment trop jolie, ma chère dame Loth, pour répéter de pareilles histoires, et votre cœur trop bon pour y ajouter foi. Mais ici se sépare notre route. La vôtre conduit à la capitale, aux plaisirs et à la joie; la mienne dans la triste chambre du malade, à la douleur et à la souffrance. Je vous salue.

Adieu, docteur. Vous êtes prudent comme le serpent et vous dites tout juste ce que vous voulez dire, pas le moindre mot de plus. On voit bien que lorque l'un de vous autres Seigneurs et Maitres trompe sa pauvre femme, nul ne le trahit et que vous faites tous cause commune.

Et l'on peut hardiment affirmer le contraire du beau sexe, dit Seifert en riant. Il n'y a qu'un motif à vos discours et à votre silence, la jalousie.

Madame Loth le menaça du doigt et lui cria de loin : Dites à votre femme comment vous aurez trouvé Anna, je le lui ferai demander ce soir.

Mais lorsque Madame Loth fut arrivée à la maison elle trouva son mari et ses enfans qui l'attendaient avec tant d'impatience, elle eut tant de choses à préparer et, le soir encore, la visite de Mademoiselle Sidonia la tête toute pleine de ses plans et de ses projets pour la capitale, que le lendemain quand elle fut assise dans le char et qu'elle vit disparaître à l'horison le clocher de sa ville natale elle dit tout à coup à son mari avec effroi : Ah ! mon Dieu, j'ai oublié de faire demander des nouvelles d'Anna.

Chez Selter, les difficultés se résolurent plus promptement et plus facilement que n'avaient pu l'espérer Eveline dans son humeur et Edouard dans sa violente colère contre le docteur. A peine Gustave eut-il entendu parler de la résidence, de Mme Schröder et du concert, qu'il pressa lui même Eveline de partir avec Milnau et triompha aisément de sa faible résistance. Il déclara qu'il se chargerait de soigner le petit Adolphe et pour tranquilliser plus complètement sa femme il fit chercher aussitôt la meilleure garde-malade; et, pour satisfaire à la bienséance, il proposa de prendre le grand-bailli en tiers dans la voiture. Il fit tout cela avec un empressement et une complaisance si peu ordinaires que Milnau dit en souriant à Eveline : « Nous lui sommes un obstacle; c'est sa mauvaise conscience qui le fait agir. »

Brenda avait appris le matin de bonne heure la maladie d'Anna, et comme Gustave ne lui avait pas encore communiqué son refus, il se présenta en propre personne dans la chétive demeure de la veuve pour demander des nouvelles de Mlle Reinhardt. Malheureusement la veuve ne pouvait jamais être maîtresse de sa langue, et comme le nom de Brenda ne se trouvait pas dans le catalogue de ses frères

ou de son prochain, elle l'expédia si lestement et en termes si clairs et si piquants que le courroucé bailli vint chez Gustave éclater en malédictions contre la vieille et orgueilleuse sorcière. Il saisit avidement la proposition d'accompagner Eveline et Milnau à la résidence afin d'y choisir, pour braver la veuve, une jeune et jolie femme dix fois plus belle et dix fois meilleure que sa délicate et langoureuse fille.

Le lendemain, à l'heure fixée, les fougueux chevaux bais de Brenda hennissaient et trépignaient d'impatience devant la maison de Selter. Gustave aida lui-même à la femme de chambre à arranger la foule de boîtes et de paquets, suite nécessaire d'une dame élégante. Puis il fit monter Eveline et Milnau dans la calèche commode du bailli; Brend a saisit les rênes d'une main ferme et les ardents coursiers partirent comme un trait. Eveline n'avait pas oublié de faire demander des nouvelles d'Anna, mais la réponse peu rassurante de la désolée Sara avait fait pénétrer un douloureux aiguillon dans son cœur tout énivré de pensées joyeuses, ensorte qu'elle fut bien aise que ni l'un ni l'autre de ses compagnons de route ne parlât de l'amie qu'elle laissait dangereusement malade. Milnau fut si aimable pendant le voyage; son chant, son talent poétique et sa parfaite déclamation lui attirèrent à la résidence des applaudissemens si éclatans, qu'Eveline enchantée oublia dans le tourbillon de ces *sublimes jouissances* son amie souffrante, son mari, ses enfants et son devoir. Les flatteries passionnées de Milnau, son brûlant amour, les hommages du grand monde, qui entouraient aussi la belle amie du héros du jour, endormirent sa conscience d'un sommeil de mort. Eveline tomba toujours plus bas, l'abyme se creusa toujours davantage sous ses pas. En vain, la voix paternelle de Dieu fit entendre ses avertissemens, en vain, elle rappela avec amour l'enfant égaré. —

La volupté, qui étouffe l'âme dans la boue des plaisirs sensuels, comme l'air impur de la prison flétrit la tendre fleur née sur le sommet des Alpes, l'orgueil, qui établit son idole dans le sanctuaire le plus intime de l'âme où Dieu seul devrait règner, opposèrent à l'appel miséricordieux du Tout-Puissant leur impénétrable bouclier; et les paroles de l'amour éternel n'eurent qu'un retentissement sourd et sans efficace, semblable à celui des pellées de terre jetées sur le cercueil qui renferme notre cadavre.

CHAPITRE X.

On ne voit que des steppes désertes et des sables arides sous un ciel toujours pur, toujours sans nuages et constamment embrasé de l'éclat d'un soleil ardent. Un bonheur sans interruption, des jouissances continuelles énervent l'ame et détendent les ressorts de l'esprit. Mais tout comme l'orage et la pluie fécondent les germes des plantes dans le sein de la terre, de même la souffrance et le malheur développent les forces cachées qui sommeillaient à notre insu dans les profondeurs de l'âme, et leur font produire des pensées et des sentiments dont nous n'avions point eu encore la conscience. L'ange de la poésie nous apparaît alors, de la poésie qui a gardé le secret de notre dignité perdue, et qui descendit du Ciel sur la terre pour rappeler à l'homme son origine céleste, lorsque la paix et la joie s'envôlaient d'ici bâs avec l'innocence en larmes.

Mais ce ne sont pas toutes les épreuves qui font résonner dans notre ame les cordes de cette lyre céleste. Quand la douleur produit l'irritation, la haine, l'envie et l'amertume

et que le front ne se courbe pas humblement devant le juste Juge, alors les ténébres s'épaississent dans le cœur endurci; il devient la proie du démon, qui essaye audacieusement d'intenter procès à l'Eternel et, dans sa rage impuissante, profère d'affreux blasphèmes qui retombent de tout leur poids sur la tête de l'orgueilleux rebelle. Mais, lorsque le châtiment produit en nous cette repentance dont on ne se repent jamais, lorsque, pleurant sur nos péchés qui appellent sur nos têtes les justes jugements de Dieu, nous crions grâce et miséricorde, oh! alors, nos larmes deviennent une rosée céleste où les rayons de l'éternel amour venant à se briser forment sur le sombre horison le brillant arc-en-ciel de la promesse; alors le calme renaît dans nos âmes comme un air plus pur succède à l'orage, le roulement du tonnerre s'éloigne et s'affaiblit toujours davantage et, merveilleusement fortifiés et ranimés, nous bénissons le coup de foudre qui a déchiré la nue et ouvert sur nos têtes un ciel d'azur. Ce n'est plus un juge irrité qui nous regarde, c'est l'œil plein de douceur et d'amour d'un père réconcilié par la croix de son fils.

Tels étaient sans doute les sentimens qui remplissaient le cœur d'Anna dans sa convalescence. Assise près de la fenêtre de sa petite chambre, elle contemplait avec une douce émotion les derniers rayons d'un beau soleil d'automne qui animaient le repos solennel de la nature et ornaient le ciel d'une couronne d'or. Deux mois s'étaient écoulés depuis ce jour où une violente fièvre avait jeté Anna entre la vie et la mort. Tant de choses s'étaient pressées dans ce court espace de temps qu'il lui semblait commencer une nouvelle vie sous la tendre direction de son Père Céleste.

Le voyage de Milnau à la résidence, le succès éclatant qu'il y avait obtenu, les partisans et les amis qu'il s'y était faits avaient donné un nouvel essor à son ambition. La mo-

deste place de pasteur à R. lui parut dès lors si méprisable qu'il déclara aussitôt avec l'orgueil qui lui était propre qu'il renonçait à une sphère d'activité qui, après tout, n'avait jamais été en harmonie avec ses facultés et se trouvait beaucoup trop resserrée pour son génie et ses besoins intellectuels. Bientôt après, il fut nommé à la place de professeur de belles-lettres à la capitale. Dans cette nouvelle existence de grande ville, une chose seulement semblait insupportable à Milnau, sa séparation d'Eveline, qui, de son côté, ne pouvait penser à ce moment qu'avec l'impétueuse douleur de la passion. Cependant Edouard sut aussi lever cette difficulté avec son adresse accoutumée. Dans les maisons du général F... et du ministre B..., où il avait libre accès, il vanta habilement et fréquemment Selter, comme un homme d'affaires très-entendu; et lorsqu'il vint à vaquer une place dans l'administration supérieure des postes, il le recommanda avec tant de chaleur et comme si particulièrement propre à cet emploi, que Gustave reçut avec étonnement sa nomination à cette charge honorable et lucrative.

L'orgueilleuse retraite de Milnau avait singulièrement choqué l'amour propre du beau monde de R..., et son zèle religieux s'était éteint avec son enthousiasme pour Edouard. Dès-lors, personne ne s'opposa à la nomination de Gottfried Sinder; cet événement ne parut pas même digne dans les cercles brillants de faire le sujet d'une conversation. Quand Anna fut assez bien remise pour s'intéresser de nouveau à ce qui se passait au dehors, Gottfried remplissait avec dévouement la place qu'avait occupée son bienheureux père, et était devenu le bras droit du vieux Felsing. Edouard était déjà plongé dans le tourbillon du grand monde; Gustave et Eveline étaient entièrement absorbés par les préparatifs de leur départ, et leur nouvelle grandeur effaçait pour le moment tout autre intérêt et réclamait toutes leurs pensées et toute leur activité.

Anna apprit tout cela avec un vif sentiment de reconnaissance envers Dieu; l'éloignement d'Edouard et d'Eveline semblait soulager son âme du dernier poids qui l'oppressait. Dans ces heures solennelles, où elle avait pu entendre de si près le bruissement des ailes de l'ange de la mort, elle avait fait de sérieux retours sur elle-même. Oh! combien alors elle voyait toutes choses sous un jour différent que dans le temps de sa santé et du joyeux tumulte de la vie! Elle reconnaissait maintenant que c'était un *péché* son ardente passion pour Edouard, un *péché* sa sourde rancune contre sa mère et contre Eveline, un *péché* son amère douleur de l'infidélité de Milnau. La volupté, la sensualité, l'orgueil, le dépit, l'envie, la jalousie, la désobéissance, tous ces péchés elle les avait commis. Et tandis que précédemment elle s'était complue à attendre la couronne de gloire en récompense de ses rudes épreuves, maintenant, en face de l'éternité, il ne lui restait plus que le sentiment de sa misère, elle ne pouvait plus que crier grâce et miséricorde. Celui qui s'est trouvé aussi près qu'Anna de cette sombre porte que nous devons tous passer, celui qui, dans la vallée de l'ombre de la mort, a vu resplendir autour de lui la lumière de la croix, a sans doute éprouvé avec Anna comment cette lumière dissipe peu à peu les ténèbres, pénètre et vivifie l'âme d'un baume divin et guérit les blessures que le péché a faites. Pour lui, il ne sourira pas d'incrédulité ou de pitié quand je dirai qu'Anna rentra dans le combat de la vie avec une ferme et joyeuse assurance, se reposant sur l'amour infini qui l'avait environnée dans les terribles angoisses de la mort et qui ne l'abandonnerait plus jusqu'à la fin de sa vie et ne cesserait de la protéger et de la secourir dans sa lutte contre les passions et les afflictions de ce monde.

Sur ces entrefaites, Sara entra dans la chambre avec un panier plein des plus beaux raisins, qu'Eveline envoyait

à son amie, et voyant Anna à la fenêtre ouverte, elle s'écria : Eh ! pour l'amour de Dieu, ma chère demoiselle, à quoi pensez-vous ? Et l'air du soir ? Vous allez retomber malade ?

Anna referma la fenêtre en souriant, et tandis qu'elle savourait les raisins, la brave fille reprit : Oui, oui, rendons grâces à Dieu et à ses anges de ce que nous vous avons encore, ma chère demoiselle Anna. Mais il faut dire aussi que les soins ne vous ont pas manqué : le brave docteur venait jour et nuit à la maison, et restait souvent des heures entières assis auprès de votre lit à étudier votre pouls ; notre dame avait à la lettre rajeuni, et veillait comme l'une de nous ; j'ai aussi fait ce que j'ai pu, et si, comme notre dame l'assure, les prières font plus que tout le reste, je sais un brave monsieur qui venait tous les jours demander de vos nouvelles, le visage pâle et souffrant ; — ah ! pour celui-là, il a prié, — oui, mademoiselle Anna, il a prié pour vous de tout son cœur, — et, quant à moi, je l'aime dix fois plus qu'un certain personnage dont je ne veux plus prononcer le nom, et qui n'a jamais été depuis son enfance qu'un arrogant et un ingrat.

Anna rougit légèrement et répondit en détournant la conversation : Je vous aurai d'éternelles obligations à tous, et particulièrement à toi, bonne Sara, pour tous vos soins et votre amour. Je sais très-bien avec quel dévouement tu m'as gardée toute seule pendant ces nuits d'angoisses et comment tu t'es privée de sommeil pendant de longues semaines pour épargner ma pauvre vieille mère. Chère et fidèle Sara, Dieu te récompensera, si je ne puis pas le faire.

— Eh ! quoi, s'écria Sara tout émue et s'essuyant les yeux du revers de la main ; eh ! quoi ! chère demoiselle, ça ne vaut pas la peine d'en parler, et ce qu'on fait avec plaisir n'est jamais pénible. Ah ! Dieu soit loué de ce que nous avons pu vous soigner ; on ne le peut pas toujours, et là où

se font sentir les dures privations de la pauvreté, il faut bien renoncer aux soins. Là, vis-à-vis, dans la maison du menuisier, se meurt de consomption Babet, la fille de la boulangère. Eh! bon Dieu! çà fend le cœur de voir comme elle est soignée! Oh! chère demoiselle, si vous vouliez me permettre de lui porter les raisins que Madame Loth vous a envoyés hier et que vous ne mangerez pas, puisque vous en avez reçu de plus beaux de Madame Selter. — Babet vous en bénirait encore dans l'éternité.

— Mon Dieu! Et tu ne me le dis qu'à présent, Sara? Prends tous les raisins. Babet! la florissante Babet! Comment se fait-il qu'elle soit atteinte de la consomption?

— Oh! ça serait trop long à dire, chère demoiselle. D'abord la honte, puis des couches pénibles, les mauvais traitements de sa mère, la misère et le dénuement de tous côtés, en faut-il davantage pour ruiner la plus belle santé?

— Serait-ce donc vrai ce que chuchottaient de méchantes langues lorsque la pauvre fille quitta le service d'Eveline?

— Oui, oui, mademoiselle Anna, tout était vrai, d'un bout à l'autre; et, puisque nous sommes seules à la maison, je m'en vais vîte vous raconter toute l'histoire. Mais vous ne me trahirez pas au moins, car notre dame ne veut pas que je répète de semblables choses. Elle dit que l'on se sâlit soi-même de la souillure du péché en lui prêtant sa langue. Voyez-vous, la boulangère est une vilaine femme; tant que monsieur Selter a fait du bien à sa Babet, et que celle-ci a rapporté à la maison tantôt une bouteille de bon vin, tantôt une robe neuve, tantôt un bel écu neuf, elle lui disait toujours: « Ne fais pas la nigaude, Babet, ne repousse pas le bonheur qui te vient; il faut aussi faire quelque chose pour ce bon monsieur. Un baiser, en tout honneur, qui le défendrait? et d'autres propos légers de cette sorte. Mais quand la jeune fille fut revenue à la maison déshonorée, les frais des cou-

ches absorbèrent tout ce qu'elle avait apporté; et lorsque monsieur Selter, las d'avoir tant donné, voulut mettre à la porte la boulangère, qui ne lui laissait ni trève ni repos avec ses demandes déhontées, et qu'elle n'eut plus de quoi mener une vie de gourmandise et de paresse, — alors elle s'est mise en fureur contre sa fille et l'a horriblement maltraitée; et un soir, (c'était justement le soir où vous étiez si mal, où vous avez commencé à dire tant d'extravagances et à ne plus connaître personne, et où monsieur Felsing avec notre dame ont fait une si belle prière au pied de votre lit) eh! bien donc, ce même soir, la boulangère a pris le pauvre petit enfant, elle est allée guetter monsieur Selter dans le jardin de Tortoni et le lui a jeté aux pieds avec d'épouvantables malédictions, devant tout le beau monde qui était assemblé là. Malheureusement le petit est tout le portrait de son père. Cela a fait un terrible scandale, et la police a dû intervenir pour délivrer monsieur Selter de cette furie. Cependant il a eu honte, car le lendemain, quoique le petit Adolphe eût la rougeole, madame est partie pour la résidence avec monsieur Edouard et le grand-bailli, et le magistrat a signifié à la boulangère qu'elle eût à laisser tranquille monsieur Selter si elle ne voulait se faire mettre en prison; et depuis ce jour, monsieur Selter a cessé de payer la pension qu'il avait promise à Babet pour son enfant. Dès-lors, toutes les croix sont tombées sur la malheureuse Babet; la boulangère la tourmente comme un véritable démon, et si notre dame ne lui envoyait pas à manger, et si monsieur le pasteur Sinder ne venait pas tous les jours prier avec elle et la consoler par la pensée du Sauveur et de l'éternité, il y a longtemps que la malheureuse serait morte de faim et de désespoir.

— Mais ma mère n'a-t-elle pas parlé à Gustave et obtenu de lui des secours pour cette infortunée?

— Ah! oui, d'une belle manière! Vous connaissez bien

notre dame, vous savez comme tout de suite elle saisit l'épée quand elle découvre du mal quelque part; elle a donc aussi parlé à mon sieur Selter, (c'était le quatrième ou le cinquième jour de votre maladie, il était venu pour demander de vos nouvelles) elle lui a parlé là dans la chambre à manger d'une façon terrible. Là-dessus, monsieur Selter s'est mis en colère, lui a répondu haut et sec, et comme j'étais descendue de votre chambre pour prier notre dame de ne pas parler si haut à cause de vous, j'ai entendu dans la cuisine qu'il n'était pas seulement question de Babet, mais aussi du grand-bailli, de monsieur Edouard et de madame; oui, et quand monsieur Selter est sorti avec violence un peu après, il était tout rouge de colère, et depuis lors, lui et notre dame sont brouillés et madame Selter n'a pas remis les pieds à la maison quoiqu'elle ait souvent fait demander de vos nouvelles.

Après cette longue tirade, Sara reprit haleine; il était visible que ç'avait été pour elle un soulagement infini d'avoir pu enfin se décharger de ce secret. Anna éprouvait cet effroi de toute âme noble et candide quand elle découvre pour la première fois le péché et les vices qui souillent ses entours, et elle fut bien aise que le retour de sa mère mît fin à un entretien qu'elle n'aurait pas volontiers continué.

Le lendemain, elle porta elle-même ses raisins à la malheureuse Babet. C'était une douce journée d'automne, et Anna, qui avait tant souffert et que le Seigneur avait si merveilleusement secourue, s'impatientait de lui offrir l'hommage de sa gratitude sur le lit de douleur de l'un de ses enfants dans la souffrance. Jusqu'alors Anna n'avait joué qu'un rôle passif dans les œuvres de charité de sa mère, d'abord parce que celle-ci (selon la coutume des gens âgés) n'avait pas encore pu s'habituer à considérer et à traiter « la petite Anna » comme une jeune fille formée et une personne d'escient, et ensuite, parce que c'est le propre de la passion de

rendre égoïste et de nous ôter toute sympathie et toute commisération pour les douleurs d'autrui. Un amour malheureux et méprisé est dans le cœur d'une femme « un seul sentiment qui dépouille toute la vie, une vie éteinte que Dieu seul peut rallumer. »

En approchant de la maison du menuisier, séjour de la misère, Anna éprouva un certain sentiment de douleur mêlé de honte. Un bourbier puant s'étendait devant la porte basse et sombre de la maison, et Anna eut peine à passer sur les planches qu'on y avait mises pour atteindre un escalier raide et infect, où sa poitrine fut suffoquée de miasmes impurs. Elle y trouva une ou deux petites filles sales et déchirées qui la regardaient d'un air stupide, et ce ne fut que sur ses demandes réïtérées que l'une d'elles se décida à la conduire, par des allées et des escaliers à se rompre le cou, dans la mansarde de la boulangère. Et lorsque, ayant ouvert la porte, elle eut sous les yeux le spectacle de la dernière misère et de la plus profonde abjection, cette scène inaccoutumée ébranla tellement les faibles nerfs d'Anna qu'elle tremblait de tout son corps et qu'elle eut toutes les peines du monde à se résoudre à entrer.

L'infortunée Babet, pâle, amaigrie, l'image de la dernière détresse, gisait sur un misérable grabat tout sale, que l'on pouvait à peine nommer un lit. La boulangère, ivre et semblable à une furie, tenait la main levée sur l'enfant en pleurs, tout en bégayant de sa langue épaissie d'horribles malédictions, tandis que la malade essayait de le protéger en avançant son corps décharné et en poussant de lamentables plaintes. — On dit qu'il y a dans le regard de l'homme un certain je ne sais quoi qui intimide la bête féroce et en impose à la force physique; le vice de même est obligé de se cacher lorsque la vertu se montre devant lui dans sa majestueuse dignité. A l'apparition d'Anna, la mé-

gère furieuse, domptée par un pouvoir invisible, quitta le lit de douleur de sa fille et sortit en chancelant et en grommelant. La petite fille l'avait suivie avec de bruyants éclats de rire, et l'on entendit encore un moment au dehors les vociférations de la vieille, puis son rire infernal.

— Pour l'amour de Dieu! mademoiselle Anna, comment faites-vous de vous hasarder ainsi dans cet affreux repaire? s'écria Babet, sanglottant et cachant dans ses mains flétries un visage livide d'où sortaient de grands yeux hagards. Anna chercha à la consoler avec de douces paroles, et Babet, tout en dévorant les raisins avec une avidité fiévreuse, lui raconta à peu près ce qui suit, en phrases entrecoupées et bien souvent interrompues par une toux violente.

— Je paie bien cher les courtes heures de la frivolité et de la volupté. Ma détresse est à son comble et, si j'en avais eu la force, il y a longtemps que je me serais jetée par la fenêtre pour échapper à cet enfer. Ma mère se livre plus que jamais à son penchant pour l'ivrognerie; elle emploie en eau-de-vie les dons de ce bon pasteur Sinder et de votre mère, et souvent pendant de longues journées je n'ai pas pu avoir une goutte de lait pour mon pauvre petit, et il m'a fallu, outre mes propres douleurs, entendre encore les déchirants gémissements de mon enfant affamé. — Ah! mademoiselle! ma chère et bonne demoiselle, continuait la malheureuse en saisissant convulsivement les mains d'Anna; ah! vous avez toujours eu tant de pouvoir sur monsieur Selter et il vous aime tant, oh! je vous en prie, dites-lui que je le conjure, par la pensée de sa dernière heure et de l'éternité, de me donner les moyens d'aller mourir en paix avec mon enfant dans un coin solitaire! — Ah! s'écria-t-elle, et ses larmes coulaient par torrents, il sait mieux que personne que c'est lui qui m'a séduite et que j'étais auparavant (je puis l'attester devant Dieu) une brave servante.

Anna bouleversée promit tout. Oh! si elle avait été riche, qu'elle aurait été heureuse dans ce moment ! Elle pleura avec Babet, elle écrasa elle-même des grains de raisin dans la bouche du petit pour le consoler, puis, ayant besoin du grand air, elle se hâta de sortir et de se rendre dans le paisible champ des morts, où le tombeau de son père était devenu depuis longtemps son lieu de refuge, lorsque son cœur oppressé demandait du soulagement, et où elle avait toujours trouvé du calme et le sentiment de la bienfaisante présence d'un bon génie.

Sur le solitaire sentier qui conduit au cimetière, Anna s'entendit tout à coup appeler par une voix bien connue; elle leva les yeux et s'arrêta d'étonnement à la vue de Gustave Selter. Un messager du ciel n'eût pas été mieux venu dans cet instant où elle était uniquement préoccupée de la misère de Babet et des moyens d'avoir un entretien secret avec Selter. Gustave! s'écria-t-elle vivement en saisissant sa main, c'est Dieu qui t'envoie vers moi!

Malgré son ressentiment contre la veuve, Gustave aimait réellement Anna, et il était heureux de la revoir après un si longtemps. Et moi aussi, répliqua-t-il, je suis bien aise, chère Anna, de te retrouver, après cette méchante maladie, si bien portante et si jolie.

Gustave, je viens de chez la pauvre Babet, reprit Anna; et en même temps le cœur lui battait avec autant de force et elle devenait aussi rouge que si elle eût été la coupable.

Soudain le visage de Selter s'assombrit, il recula avec vivacité, et s'écria d'une voix rude et courroucée : Qu'as-tu besoin de me parler de cette maudite histoire, et en quoi te regarde-t-elle?

L'histoire elle-même ne me regarde pas, cher Gustave, mais la misère de Babet me brise le cœur, répondit Anna avec calme et douceur. Puis elle se mit à lui peindre avec

une éloquence si émouvante la terrible situation de son infortunée victime, elle parla avec tant de chaleur et d'amour que la colère de Selter fut apaisée et que ses bons sentimens prirent le dessus. Gustave était un homme dissolu, mais il n'avait pas le cœur dur. Madame Reinhardt avait grondé, (comme elle estimait en avoir le droit) et par là soulevé sa haine et sa colère; Anna parla avec douceur et charité, et le voluptueux, humilié, demeurait ému et embarrassé devant la timide jeune fille.

Si ta mère m'avait parlé raison, et si cette enragée de boulangère n'avait pas fait cet horrible éclat chez Tortoni, je n'aurais certainement pas abandonné Babet. Mais maintenant.... tu comprends toi-même, Anna, que je ne puis plus rien faire, car donner, ce serait me reconnaître coupable, et les mauvaises langues se sont déjà assez déchaînées contre moi.

Mais Anna s'écria avec impétuosité : Oh! ne t'inquiète pas de ce que peuvent dire les hommes, et songe, cher Gustave, à ce que tu auras à répondre à Dieu si tu laisses mourir de faim, dans la dernière détresse et dans le plus affreux désespoir, la malheureuse fille que tu as séduite et l'innocente créature, fruit de votre péché.

Selter tira aussitôt sa bourse (elle se trouvait justement pleine, car il avait eu ce jour-là l'intention d'acheter de précieuses étoffes pour Eveline) et la mit dans la main d'Anna. Je te donne cela, à toi Anna, entends-tu bien, *à toi seule.* Ainsi, ne prononce pas mon nom, ne me parle plus de cette affaire, et pourvois à ce que Babet soit convenablement placée dans quelque endroit retiré. Gustave croyait avoir ainsi satisfait à son devoir et à sa conscience; il s'éloigna en toute hâte, et Anna s'en alla avec son trésor raconter à sa mère tout ce qui s'était passé, et consulter avec elle sur les moyens d'arracher Babet des griffes de la bou-

langère, et de l'établir quelque part sans exciter l'attention.

Ah! dit Anna, si la pauvre Eveline a appris quelque chose de cette histoire, je comprends bien qu'elle se regarde comme une sainte en comparaison de Gustave!

Qu'est-ce que tu viens me parler de *sainte*, s'écria la femme du pasteur courroucée? Je te dis, Anna, de me laisser tranquille avec la vertu de tes dames à la mode, qui mettent une robe de soie et des gants blancs quand elles veulent pécher, et s'imaginent que le bon Dieu ne se fâchera pas, pourvu que cela se fasse délicatement. Le péché est toujours le péché, l'adultère est toujours l'adultère, et la Bible dit qu'une belle femme sans pudeur est comme une bague d'or au museau d'un pourceau.[1]

L'innocente Anna n'avait pu jusqu'alors se représenter l'amour d'Edouard et d'Eveline autrement que comme un amour purement platonique; elle s'effraya des expressions fortes et positives de sa mère, et s'écria : Mais, ma chère maman, crois-tu donc réellement qu'Eveline?....

— C'est une pécheresse, et une grande, car elle pèche avec orgueil, et c'est là une abomination devant le Seigneur. Et cet Edouard Milnau, dont le bon Dieu t'a miséricordieusement délivrée, le Seigneur l'a abandonné, et l'a livré aux mauvaises convoitises de son cœur. Il s'est approché de la femme d'un autre, qui ne lui appartient point, et qui prononce de douces paroles; tous deux ont abandonné le Dieu de leur jeunesse, et se sont retirés de son alliance. Leur maison sera détruite, et leurs voies conduisent à la mort.

Le jour suivant, Babet fut établie, par les soins de Sara, chez la vieille Christel. Un gros écu avait apprivoisé la boulangère; elle laissa aller sans résistance la malade et son

[1] Proverbes, XI, 22.

enfant dans la petite chambre propre et gaie que la brave et pieuse Christel lui avait préparée. Sinder visitait Babet tous les jours; Anna y venait souvent aussi; et, lorsque l'enveloppe mortelle de l'humble pénitente fut tombée avec les dernières feuilles, Gottfried et Anna, debout devant le cadavre, purent se réjouir à la pensée qu'ils avaient été, entre les mains de Dieu, les instrumens de la conversion et du salut d'une âme égarée. L'enfant de Babet était mort deux heures avant elle, et on le mit dans le cercueil de sa mère. Le samedi, à la pointe du jour, ils furent portés en terre dans le plus grand silence. Personne que Sara et la vieille Christel ne les avait accompagnés au cimetière; et tandis que Gottfried prononçait sur la fosse la dernière prière, on entendit rouler pesamment sur la route voisine la voiture de Selter, attelée de quatre chevaux, chargée de paquets, et emmenant à la résidence Gustave et Eveline.

CHAPITRE XI.

Eveline n'avait point, il est vrai, visité Anna pendant sa maladie, mais elle avait souvent fait demander de ses nouvelles, en lui envoyant tantôt un beau bouquet de fleurs, tantôt quelque fruit rare. Et quoique les Selter ne se trouvassent pas dans des rapports agréables avec la veuve du pasteur, cependant Anna ne put se résoudre à ne pas venir en personne remercier son amie. Eveline la reçut, comme toujours, avec amitié, et non sans un léger sentiment de plaisir, qui pouvait bien venir du soulagement qu'elle éprouvait en voyant qu'Anna n'était pas tombée victime de l'infidélité d'Edouard, et que la pensée de sa mort ne s'interposerait pas, à toute heure, comme un funeste fantôme, entre elle et son bien-aimé Milnau. Les deux amies ne firent

aucune mention du passé, ni de Milnau. Anna aurait bien aimé adresser à Eveline quelques sérieuses paroles d'avertissement, maintenant qu'elle se sentait sans rancune et sans jalousie, mais elle était si persuadée que ses sentimens et sa manière de voir ne trouveraient aucun écho dans l'âme frivole et aveuglée de son amie qu'elle se borna à parler des enfans et de la douleur qu'elle éprouvait à se séparer de ces chères petites créatures. Eveline saisit avidement ce sujet de conversation; elle fit venir ses quatre enfans, et tandis qu'Anna s'abandonnait à leurs douces caresses, la mère promettait de donner souvent de leurs nouvelles. Ainsi, elles se séparèrent, Anna triste, mais réconciliée, Eveline l'accablant de protestations affectueuses par lesquelles elle aurait tant aimé à faire prendre le change sur une amitié qui n'existait plus.

Une vie toute nouvelle, paisible et douce, avait commencé dans la maison de la veuve. Avec la passion d'Anna pour Edouard était aussi tombée la barrière qui jusqu'alors avait tenu l'enfant éloigné du cœur maternel. Et quoique les façons d'agir de Mme Reinhardt (qui n'étaient pas celles d'Anna) fissent encore à celle-ci de profondes blessures, cependant la paix n'en était pas troublée; car Anna, depuis sa maladie, avait appris à exécuter une résolution qu'elle avait souvent prise, il est vrai, auparavant, mais bientôt oubliée, celle de commencer et de finir chaque journée par le recueillement de la prière et un sérieux examen de soi-même. Et lorsque ses sentimens blessés semblaient vouloir encore se rebeller, elle trouvait bientôt auprès de son Père céleste patience et consolation, elle oubliait toute amertume; elle ne conservait plus que le sentiment de ses propres torts et la douleur de ses propres fautes; elle ne songeait plus à se plaindre des autres, elle ne savait que demander avec les larmes de la repentance : Seigneur, pardonne-moi mon péché!

La prière est la condition et la source de toute vie spirituelle, c'est le principe sanctifiant de notre ame, la force puissante qui élève l'esprit de l'homme jusqu'au Père des Esprits. « Prier c'est toute la religion, c'est la religion elle même. »

Eveline avait écrit à Anna un billet affectueux, mais (à part quelques mots sur sa nouvelle et brillante situation et sur les enfants) si vide et conçu en termes si généraux qu'on aurait pu sans inconvénient le mettre dans la gazette. Madame Loth, qu'Anna voyait fréquemment, en complèta les lacunes. Elle raconta que Milnau, en dépit de toute bienséance, avait établi ses quartiers dans la maison de Selter, qu'il était le véritable maître de la maison, le compagnon inséparable d'Eveline et son sigisbé en titre, et que pour cette raison il avait reçu, ces derniers jours, de Mlle Sidonia un congé en forme. Le docteur pensait au contraire que Sidonia, flattée des hommages de Milnau, se l'était réservé comme un pis-aller, et qu'elle avait refusé le pauvre professeur aux appointemens de 2000 écus, non pas à cause de ses rapports avec Eveline, mais parce que le chevalier de E..... était devenu subitement amoureux d'elle et lui avait offert avec son cœur et sa main un sort brillant et 20,000 florins de rente. Madame Loth se fâcha, comme de coutume, contre le docteur et ses insupportables commentaires. Le docteur rit, comme toujours, de la drôle de colère de la jolie petite femme. Milnau resta auprès d'Eveline, Gustave parut se soumettre au rôle de mari complaisant et Sidonia épousa le chevalier de E... Sa mère, la baronne de Vilder combla les vœux du grand-bailli Brenda en lui accordant sa noble main. Celui-ci conduisit en triomphe son illustre épouse dans son hôtel, et en passant dans son brillant équipage devant la maison de la pauvre veuve, il jeta un regard du haut de sa grandeur sur l'humble et

pâle Anna et murmura entre ses dents: « Qu'elle reste fille maintenant et qu'elle crève d'envie en attendant! »

Mais Anna s'inquiétait de tout autre chose que du luxe éclatant du bailli et de son épouse. Gottfried, selon la bonne vieille coutume des pères, avait fait demander par Felsing à Mme Reinhardt la main de sa fille. Lui dire à elle même un seul mot de son amour et de ses désirs, il ne l'aurait jamais osé, quoiqu'il en eût eu bien des occasions dans ces derniers temps. Anna était profondement touchée du silence respectueux de Sinder et de ses ménagements délicats, car il devait être instruit des sentimens qu'elle avait éprouvés autrefois et des amères expériences qu'elle avait faites. Et quand elle apprit de Felsing avec quelle ardeur Gottfried l'aimait déjà quand il était le confident et le messager d'Edouard, ses luttes et son renoncement, puis, comment la tranquille sérénité d'Anna, dans ces derniers temps, et sa douce amitié lui avaient rendu le courage et l'espoir, deux grosses larmes tombèrent des yeux baissés d'Anna sur la main du vieillard et elle dit à voix basse et en rougissant: « Etais-je digne d'un tel amour! »

De tout temps Mme Reinhardt avait été portée pour Sinder, et plus elle détestait Milnau, plus elle aimait son rival; et maintenant qu'il remplissait avec tant de zèle et de succès la place de son mari, son affection pour le pieux pasteur qui prêchait si bien selon son goût s'était naturellement accrue. Ce fut sans doute le plus beau moment de la vie de Salomé, vie riche surtout en privations, celui où elle put mettre la main de sa tremblante Anna dans celle du brave Gottfried et implorer la bénédiction divine sur l'union de ses enfants. Ce furent de véritables fiançailles chrétiennes, dans lesquelles, à la grande satisfaction de la veuve, tout se passa comme aux siennes propres, avec une modeste pudeur et selon les anciens usages. Gottfried était

aussi rouge et aussi embarassé qu'Anna elle-même, quand il dût donner le premier baiser à son épouse, en présence de sa mère. Il n'y eut point d'amoureux badinage, de caresses empressées, de coupable idolatrie et de louanges exaltées. Les jeunes gens étaient sérieux et tranquilles, comme il sied à des époux chrétiens. La vieille dame n'était pas de trop dans leurs conversations, et quand elle les laissait seuls, ils rougissaient et étaient visiblement mal à l'aise. Bref, pendant tout le temps des fiançailles, qui dura de Noël à Pâques, Mme Reinhardt ne s'était pas fâchée une seule fois, et Sara avait coutume de dire que ces trois bonnes âmes vivaient ensemble comme des anges dans le ciel.

La brave Sara fut bien joyeuse quand les hirondelles furent de retour, que Pâques fut passé et qu'elle pût retourner à la cure et tout remettre dans le même ordre qu'autrefois. Hélas! maintenant comme alors, une mère profondément affligée quittait en pleurant, avec ses enfans en bas âge, la maison où elle avait connu le bonheur; et maintenant comme alors, le bon Dieu était encore le père et le protecteur de la veuve et de l'orphelin. Par l'entremise et les secours de ses amis, à la tête desquels étaient Sinder et le docteur, madame Elmers trouva une existence assurée dans une petite librairie nouvellement établie. Quant à Milnau, il avait oublié dans la capitale la malheureuse famille de son bienfaiteur et sa dette sacrée.

Ce fut avec une émotion et une joie à peine comprimée, et qui effaçait, pour ainsi dire, et éclaircissait les rides de son vénérable visage que Mme Rheinhardt, après la bénédiction nuptiale, donnant le bras à Felsing, passa de l'église dans son ancienne et chère cure. Et Gottfried, en ramenant son Anna sous le toit paternel tant aimé, dut retenir avec force son épouse en larmes, pour qu'elle ne se

jetât pas devant la planche d'auricules de son père chéri, afin de donner à deux genoux un libre essor à sa pieuse gratitude. Sauf le simple épi doré et la couronne de myrthe, Gottfried n'avait pu faire aucun présent à son Anna ; et cependant, jamais épouse ne fut plus pénétrée de reconnaissance et de joie devant un écrin plein de diamans éclatants, devant de magnifiques étoffes de soie, des dentelles et des cachemires, que notre Anna, dans le petit jardin de son enfance, au milieu des fleurs chéries de son père, cultivées par les tendres soins de Gottfried.

Un bon génie vint habiter sous le toit de nos amis ; un esprit de pieuse simplicité et de cordiale union. La promesse de l'écriture s'accomplissait à l'égard de la veuve : « Dans sa vieillesse elle rajeunissait comme l'aigle. » Anna exerça une heureuse influence sur Gottfried ; il devint un homme tout nouveau, et on aurait en vain cherché dans sa figure ouverte et sereine, le timide et emprunté Gottfried d'autrefois.

Mais Anna, demanda un jour Mme Loth qui faisait très-souvent visite à la jeune femme : « Dis moi donc comment cela va : Quand tu étais fiancée, tu étais si sérieuse et si triste que nous craignions tous que tu n'eusses pas encore oublié..... et que ton brave mari ne pût jamais apaiser la soif ardente de ce cœur bouillant.... et maintenant, quand je considère ta démarche légère, ton œil vif et gai, tes joues rondes et fraîches, il me semble que tu as trouvé un bonheur que tu n'aurais jamais connu aux côtés de Milnau. »

« Cela est vrai, ma bonne amie, répondit Anna avec émotion ; et si, lorsque j'étais fiancée, j'avais peine d'abord à m'y accoutumer, si mon cœur blessé palpitait encore mainte fois avec douleur sous le baume salutaire que Dieu m'avait fait trouver dans l'amour de mon cher Gottfried, c'est que je ressemblais à l'enfant gâté qui pleure parce que sa tendre mère l'a arraché aux parfums dangereux des plantes véné-

neuses pour lui donner à respirer un air pur. Ah! chère amie, l'homme sait-il bien ce qu'il demande et les choses qu'il a le plus ardemment désirées ne sont-elles pas souvent la source de ses plus amères douleurs? Je ne perdrai jamais le souvenir d'Edouard, car je perdrais en même temps le souvenir de ma faute et de l'infinie miséricorde de mon Dieu. Mais désormais, Dieu sera mon seul guide; c'est à lui que je me confierai sans cesse et sa sainte volonté sera la mienne, jusqu'à la fin de ma vie. Car il est amour et sagesse tandis que nous, nous sommes de faibles créatures, dont la vue est bornée, et qui s'engloutiraient bientôt dans la vaste mer des désirs terrestres et des convoitises charnelles, si la main toute puissante de Dieu ne sauvait notre âme de la fureur des flots.

LE MUSÉE CANTONAL

ET

LE MUSÉE ARLAUD.

Le dernier N°. du Journal de la société d'utilité publique contient une Notice historique sur le Musée Cantonal, qui, en racontant son origine jette un jour nouveau sur ce bel établissement.

Une circonstance, sans rapport apparent avec les trésors des trois règnes offerts à la curiosité du public, la mort de Mr. Louis Ducroz, artiste Vaudois, est le premier fait à citer si l'on veut remonter au berceau de notre Musée.

Ce grand aquarelliste a le premier porté les couleurs à l'eau au point de vigueur qui leur permet de rivaliser avec la peinture à l'huile, et son imagination grandiose ne recula devant aucune des difficultés de l'architecture et des paysages les plus riches et les plus étendus. Né à Yverdon, il mourut à Lausanne le 10 Février 1810, à l'âge de 62 ans, encore tout occcupé de son art et du désir de former des éléves dans le pays où il revint mourir. Trente ans de séjour en Italie où ses travaux furent couronnés d'un succès constant et mérité, n'avaient point affaibli dans son cœur l'amour de la patrie, et, par conséquent, le besoin d'être utile à ses compatriotes. Malgré son âge avancé il se flattait d'ouvrir sous la protection du gouvernement une école de dessin qui, placée à Lausanne pourrait avec le temps, disait-il, dans une lettre

adressée sur ce sujet à l'un des membres du Conseil Académique, *étendre les lumières des arts et du gout.* Il se figurait des *élèves partants pour Rome, comme Mr. Sablet et moi et méritant la confiance et les commissions des amateurs. Secondé par le gouvernement*, dit-il encore, *je ferai mon possible pour secouer et dissiper l'anarchie qui entraine les jeunes gens vers une oisiveté vicieuse et prive la société de citoyens éclairés et utiles.* Cette phrase peut nous sembler bien étrange, car *l'oisiveté vicieuse* est presque impossible aux jeunes gens qui suivent les études devenues indispensables; mais si la société peut espérer de ne pas manquer de citoyens éclairés, actifs et utiles, elle ne montrerait pas plus aujourd'hui qu'en 1808, aux grands maîtres de l'art, s'il était parmi nous des élèves doués de zèle et de talent dans le domaine de la peinture. A Genève, l'art était déjà en grande prospérité. — « J'ai » été singulièrement et agréablement surpris à Genève de la » quantité d'artistes demoiselles qui courent victorieusement la » carrière des beaux arts; rien ne serait plus flatteur pour » notre chère patrie que de les voir pratiquer par des mains » libres ».

Mais ce n'est point à traiter de l'état de la peinture parmi nous que nous voulons consacrer quelques pages; il s'agit du Musée Cantonal où l'on ne voit plus les premiers hôtes, exposés dans la salle qui fût ouverte en 1818.

La belle collection de dessins et de tableaux laissée à ses héritiers par Mr. Louis Ducroz fût achetée par une société d'amis des arts qui en redoutaient la dispersion et la conservèrent ainsi au Canton de Vaud: ils se constituèrent en actionnaires en attendant le moment où l'Etat pourrait les rembourser et placer convenablement ce précieux dépôt confié aux soins de Mr. Dan., Alex. Chavannes et Charles Lardy.

Tout à dû marcher progressivement dans notre organisation naissante: les premiers deniers ne pouvaient être consacrés aux beaux arts ni même aux sciences; mais quelques citoyens éclairés surent prendre les devants et préparer les chances favorables dont nous voyons l'heureux développement.

Ce fut en 1816, que le Conseil d'Etat remboursa les 65 actions de 100 francs qui avait été rapidement placées.

« Sur ces entrefaites », dit la notice, « la nombreuse et intéres-
» sante collection minéralogique, fruit des longs et savans travaux
» de M. le professeur Struve, fut vendue à un Anglais. Celui-ci,
» après en avoir extrait les minéraux qui manquaient à la sienne,
» offrit à l'un des conservateurs, M. C. Lardy, ce qui restait de
» cette collection, c'est à dire la très-majeure partie, pour la mo-
» dique somme de 800 francs; cette proposition fut acceptée.
» Comme ce n'était point ici une affaire de spéculation de la part
» de l'acquéreur, mais un moyen de poser la première base d'un
» museum cantonal d'histoire naturelle, une nouvelle souscription
» fut ouverte, en y ajoutant une collection de minéraux, classée
» d'aprés la méthode de Werner, qui se trouvait alors à vendre
» pour le prix de 400 francs. Cette souscription fut présentée à un
» petit nombre de citoyens dont on connaissait les dispositions
» bienveillantes, M. le général de la Harpe, Dan. Grand d'Haute-
» ville, Perdonnet et Jean-Louis Rivier. qui mirent à la disposi-
» tions des conservateurs une somme de 1800 fr. »

Ainsi commença le musée cantonal, dès lors rapidement enrichi dans sa double tendance, la peinture et les sciences naturelles.

Mais les tableaux et les minéraux étaient encore sans asile, et seraient demeurés longtemps peut-être enfermés dans quelque appartement obscur, lorsqu'une de ces circonstances, auxquelles tout doit céder vint placer au grand jour le commencement de nos richesses.

La société des sciences naturelles, fondée au mois de septembre 1815 dans la pittoresque demeure du docteur Gosse, au pied du mont Salève, devait se réunir à Lausanne en 1818, où nul local n'était prêt à la recevoir. On se hâta de construire la première salle du musée; sa dédicace fut d'un heureux augure.

On y reçut avec joie les confédérés, au nombre desquels on comptait des hommes éminens. Nous citerons parmi ces noms chers à la patrie, les citoyens que la mort a moissonnés. Jean Conrad Escher de la Linth, déjà atteint par la fièvre lente, triste fruit des marais qu'il

parvint à assainir; le docteur Rengger, qui rendit de grands services au canton de Vaud et se trouvait au milieu d'anciens amis; Marc-Auguste Pictet, l'un des savants les plus aimables de la phalange genevoise, toujours si riche en naturalistes distingués; le respectable doyen Wittenbach, initié par le grand Haller à l'étude de la nature, et l'un des fondateurs du musée de Berne; le pasteur Gaudin, notre plus habile botaniste; MM. Henri Monod et Louis Secretan, membres du conseil d'état, magistrats habiles, qui aimèrent à se reposer de leurs travaux habituels, en cultivant les sciences naturelles; Fréderic-César de la Harpe, dont le noble cœur se réjouissait en voyant à Lausanne l'élite des savants de la Suisse, et qui n'a pas cessé d'enrichir le musée naissant de ses dons généreux; le professeur Struve, satisfait d'avoir vu ses minéraux devenir propriété nationale, grâce au dévouement de quelques citoyens; le docteur Louis Levade, véritable sage, qui se plaisait à vieillir au milieu de ses fleurs et de son riche médailler; enfin le célèbre investigateur Pierre Huber, si habile à découvrir les mœurs des fourmis et des insectes cachés dans les replis des feuilles, lui qui nous fut le dernier enlevé à la fin de décembre 1840.

Le docteur Gosse mourut peu de mois après la fondation de la société, si prodigieusement accrue, et qui, on peut le dire, a donné l'idée de tous les congrès scientifiques auxquels les nations s'invitent à grand apparât; mais son fils, aujourd'hui honorablement employé en Italie, le représente sur le catalogue de la société. L'historien et le romancier de l'Argovie, Henri Zschokke, animait par sa franche cordialité les séances et les modestes banquets qui les suivirent; le respectable doyen Bridel, explorateur de nos montagnes, avait quitté son riant presbytère, et les de Candolle, de Saussure, Necker, de la Rive, et bien d'autres genevois ne firent pas défaut aux voisins chez lesquels le mouvement scientifique, dès longtemps florissant dans leur docte cité, commençait à s'établir.

Maintenant trois salles richement décorées, et nous en espérons une quatrième, s'ouvriront pour recevoir une troisième fois les sa-

vants amis de la nature quand ils reviendront dans nos murs[1]; mais, si de toutes parts les bâtimens et les collections ont pris un développement rapide, les hommes à grands talents, les citoyens dont les noms sont entourés d'estime et de reconnaissance ont ils suivi la même progression?

Ce serait trop demander à la société, car, si les perfectionnemens matériels peuvent se multiplier avec une promptitude merveilleuse, il n'en sera jamais ainsi des nobles facultés de l'âme et de leurs bienfaisans effets sur la vie publique et particulière.

La notice historique sur le Musée Cantonal est un simple narré des richesses graduellement reçues et classées par les Conservateurs. Il est intéressant de parcourir cette patriotique nomenclature; son ensemble est propre à étonner ceux qui ne connaissent pas notre Musée, ou l'ont parcouru trop superficiellement pour avoir une juste idée de la quantité d'objets qu'il renferme. Parmi les donateurs on remarque surtout ceux qui ont envoyé des pays lointains des objets qui nous parlent de leur affection au pays, si rarement oublié par ceux qui s'en éloignent. Les uns ont daté leur présent de New-York, de la nouvelle Orléans ou des bords du Mississipi; d'autres de Rio de Janeiro, de Baya, de Constantinople; des envois recueillis aux Indes Orientales, au Sénégal, en Egypte, en Syrie, dans les Apennins, sur la mer Baltique etc., ont été expédiés à Lausanne par des Vaudois qui se sont occupés durant leurs lointains voyages à enrichir le Musée de tous, la *Collection nationale* en un mot.

Quelques étrangers, inspirés par leur exemple, ont laissé comme souvenir de leur passage parmi nous des objets d'art ou des animaux précieux à conserver. Si le mal est contagieux le bien l'est aussi: on ne saurait douter qu'un grand nombre des offrandes qui nous réjouissent n'ayent été faites à l'imitation des premiers donateurs. De même l'intérêt que le public a constamment montré à la formation du Musée, et sa curiosité générale et soutenue ont encouragé le gouvernement à continuer les allocations annuelles qui ont permis aux Conservateurs les achats variés auquels ils ont ap-

[1] La société helvétique des sciences naturelles s'est réunie une seconde fois à Lausanne au mois de septembre 1828.

porté le plus grand soin et le désir de placer judicieusement les deniers de l'Etat.

Tout en veillant à l'augmentation des collections d'histoire naturelle ces MM. n'avaient pas négligé les occasions d'acheter des tableaux ou des dessins de mérite, s'appliquant à se procurer des ouvrages des artistes Vaudois en bien petit nombre, hélas, et qui, travaillant hors de la Suisse ont vendu leurs tableaux aux amateurs étrangers.

On a pu reconnaître à l'ouverture du Musée Arlaud la collection Ducroz placée plus avantageusement à quelques égards et commençant une seconde fois à orner un Musée naissant, fondé par le patriotisme; il attend de ce noble mobile les œuvres d'art qui pourront encore y trouver place.

Les Conservateurs du Musée Cantonal ont bien souvent désiré que le local qui leur est accordé pût s'agrandir en proportion des besoins de l'établissement confiés à leurs soins; ils ont encore beaucoup à désirer sur ce point, quoique les armoires nouvelles leur permettent d'exposer au grand jour nombre d'animaux qui n'attendaient qu'un peu de lumière et d'espace; ils aimeraient aussi à placer honorablement les antiquités et curiosités diverses reléguées dans l'antichambre; mais il est beau d'être trop riche, et le gouvernement, momentanément embarrassé par la difficulté de loger les dons des citoyens, ne saurait s'en plaindre; il répondra, sans doute à la générosité affectueuse des Vaudois en leur offrant quelques parois à décorer, et en faisant ouvrir de nouvelles fenêtres sur le paysage magnifique si bien en harmonie avec les résultats de l'amour de la patrie, exposés aux regards des curieux.

Il est à craindre que le Musée Arlaud ne soit aussi trop tôt privé *d'espace*; tout en nous réjouissant de l'heureux effet des peintures, artistement placées sous la direction de MM. Arlaud, Lardy et de Haller, nous regrettons que la future hospitalité de ce bâtiment, inauguré le 1 janvier 1841, puisse déjà se mesurer; il est fâcheux que le mode adopté pour la distribution de la lumière empêche l'usage de l'une des parois de la grande salle de peinture. La difficulté de placer des tableaux de grande dimension s'est fait sentir à l'occasion d'un bel ouvrage de l'école allemande, Macbeth et les

sorcières, peint par M. Hottenroth, et donné par sa sœur Mme Alfred Eynard. Cette scène Shakespearienne est rendue avec énergie; le cheval de Macheth est savamment étudié, la figure du roi futur très bien dessinée et le groupe des sorcières, dont l'une fait briller une couronne en s'écriant *tu seras roi*, répond à l'idée que l'on peut se faire de ces êtres fantastiques et d'effrayante nature. Nous citons cette composition, actuellement mal éclairée, parce que c'est le premier tableau historique et romantique que possède le Musée Arlaud et le don le plus considérable offert à cet établissement. Ceux de M. Arlaud lui-même sont nombreux; ils conserveront parmi nous le souvenir de son talent d'une manière tout aussi sensible que l'édifice lui-même.

Ici encore, comme envers le Musée Cantonal, l'Etat a répondu au patriotisme individuel. M. Arlaud a été puissamment secondé par le Conseil d'Etat et le Grand Conseil; la Municipalité est venue à son tour travailler à la base des écoles des beaux-arts en placant des salles d'école dans l'un des côtés de l'édifice dont les deux étages lui servent de support et l'élèvent au niveau de la place de la Riponne. Ainsi l'enseignement primaire touche aux salles de dessin et dans le haut du bâtiment les nobles statues de la Grèce et les belles vues de l'Italie donneront aux Vaudois qui n'ont pas quitté nos rives, une idée de ce que l'on entend par les chefs d'œuvre de l'art statuaire, et leur feront connaître les monuments de Rome si largement peints par Ducroz.

POÉSIE.[1]

MISSION A PACINI.

Oh ! règne parmi nous, enchante nous, poëte !

Salut, deux fois salut à votre blanche étoile
Qui se lève limpide à l'horizon brumeux !
Salut, deux fois salut à votre jeune voile !
Pour vous le présent se dévoile
Riche d'un avenir fameux.

Ne prenez nul souci des clameurs du vulgaire
Qui s'attache au poëte et veut briser le luth ;
Que vous font son courroux et sa brutale guerre ?
Sa haine ne vous touche guère ;
En lui n'est pas votre salut.

[1] L'auteur de ces vers, jeune encore, est d'une famille sortie de nos montagnes et que de nombreux liens tiennent encore attachée à la Suisse. Nous aimons à croire qu'ils ne paraitront pas déplacés dans notre Revue. Le Suisse à l'étranger garde de sa patrie un long souvenir. C'est à nous à lui montrer que, nous non plus, nous ne l'oublions pas.

Ce chant fait partie d'un volume que vient de publier, à Paris, le libraire Gosselin, sous le titre : *les Solitudes*, par Paul Juilleraz.

Laissez la blasphémer cette tourbe en délire
Qui n'aime à se nourrir que d'un grossier levain ;
Au livre où vous lisez elle ne saurait lire ;
L'accord qu'exhale votre lyre
Pour sa bassesse est trop divin.

Laissez les épancher leur déloyale rage
Les lâches envieux qui voudraient vous lasser
Et qu'un succès d'un jour méchamment encourage ;
Quand il entend gronder l'orage,
L'oiseau le regarde passer.

Ce n'est pas en l'honneur de quelqu'impure fête
Que vous avez chanté pour la première fois ;
Ce n'est pas du plaisir que vous êtes prophète ;
Non ! votre muse n'est pas faite
Pour l'orgie et ses folles voix.

C'est pour venir calmer de profondes alarmes
Que, chaste, elle a quitté son Eden infini ;
Elle eut un saint baptême, un baptême de larmes :
Elle a fait ses premières armes
Sur le tombeau de Bellini.

Elle s'est révélée au feu d'une hécatombe ;
Elle a pleuré la mort du cygne gracieux
Qui venait de ployer ses ailes dans la tombe ;
Le chant qui sur un cercueil tombe,
Eveille un écho dans les cieux.

Le poëte envoyé par le ciel qu'il reflète,
Doit attaquer le vice en face, corps à corps ;

Et rendant chaque jour sa tâche plus complète,
Harmonieux et saint athlète,
Le terrasser par ses accords.

Suivant sans dévier sa route haute et franche,
Il annonce le bien et le beau dans ses vers;
Et sa lyre est au cœur ce qu'est à toute branche
La serpe dont le fil retranche
Les rameaux rongés par les vers.

A l'œuvre donc, à l'œuvre! Et que bientôt je voie
Un sillon lumineux creusé par votre soc!
Surtout point de retard: le vaisseau qui louvoie,
Risque trop de perdre la voie
Et de se briser sur le roc.

Ami, la poésie est un champ qu'environne
Un peuple composé de malveillans témoins;
Un seul instant perdu dans ce champ qui fleuronne
A votre future couronne
Serait une perle de moins.

Irez-vous replier d'une main alarmée,
Votre étendard qui doit flotter en souverain?
Abandonnerez-vous la poétique armée,
Avant que la gloire charmée
Vous ait pris dans son char d'airain?

Non! vous ferez votre œuvre; et, quoiqu'il vous en coûte,
A votre mission vous ne manquerez pas.
Quels que soient les cailloux, les ronces de la route,
Vous voudrez la parcourir toute.
Sans jamais ralentir le pas.

L'AMI DE LA MAISON.

Traduit de l'Allemand

DE

META SANDER.

> O Dieu ! donne-moi la sagesse, quand même je ne la demanderais pas; et détourne de moi ce qui est mal, lors-même que je le désirerais ardemment !

IV.

CHAPITRE XII.

L'esprit de l'homme éprouve une inexprimable angoisse lorsque la fin terrible de l'impie lui rappelle que le Juge est à la porte et que la sentence contre les mauvaises œuvres s'exécute infailliblement. « Seigneur ! n'entre point en compte avec moi, » s'écrie alors l'âme tremblante, en se réfugiant avec une sainte frayeur au pied de la croix du divin Médiateur qui a porté à notre place le poids de la colère divine. Et moi aussi, cher lecteur, je suis profondément ébranlée et je sens mon cœur défaillir à cette heure où je dois te raconter la fin de cette simple histoire, fidèlement tracée d'après la vie réelle et où tout n'est pas invention. Edouard Milnau, cet esprit orgueilleux si richement doué, avait dans sa folle présomp-

tion rapidement descendu la pente du vice; les passions charnelles avaient à la longue étouffé en lui la divine étincelle du bien. «Le Seigneur détourna son visage de lui,» un froid glacé et une obscurité effrayante descendirent dans cette âme abandonnée de Dieu. Et comme les corbeaux sont attirés par l'odeur des cadavres, ainsi les esprits infernaux accoururent en foule autour du malheureux, le plongèrent dans un abyme toujours plus insondable et consommèrent avec une joie diabolique la ruine d'une âme immortelle créée à l'image de Dieu.

Quel terrible changement le laps de dix années avait produit dans Edouard Milnau! Celui qui l'avait vu jadis à R..... et à la capitale et qui, charmé de son extérieur noble et aimable, avait regretté peut-être de lui voir dissiper follement les talents qu'il avait reçus du Créateur et se jouer avec insolence de l'éternelle vérité et des saintes lois de Dieu, se détournait maintenant avec une indicible douleur de ces tristes débris d'un chef d'œuvre corporel et spirituel que l'orgueil avait détruit et que la volupté avait marqué de sa livide empreinte.

Pendant ce temps, tout avait suivi dans la cure de R..... la routine accoutumée. La veuve, encore gaie et vigoureuse était assise dans le fauteuil vert de Reinhardt, tandis que le petit Jean lui récitait gravement les sentences qu'il avait apprises; il ressemblait d'une manière si frappante à son grand père, dont il portait le nom, qu'il était le favori de la rigide veuve, et, malgré les prières d'Anna et les remontrances de Gottfried, elle ne pouvait s'empêcher de le gâter, selon la louable coutume des grand'mamans. La petite Melly, qui avait reçu au saint baptême le nom de Salomé en l'honneur de sa grand'maman, était, en revanche, tout le portrait de son père. Et quand Anna disait en badinant à son mari qu'il avait bien deux garçons mais seule-

ment un *enfant*, Gottfried montrait en souriant son petit cadet, qui portait son nom et dont la gracieuse petite tête bouclée collée, contre le sein de sa mère, aurait pu servir de modèle à un Raphaël ou à un Corrége.

Eveline n'avait pas revu Anna dans ces dix dernières années. D'abord, elles avaient échangé quelques lettres insignifiantes, puis, cela même avait cessé. Mais Anna en avait appris davantage de Mme Loth et même aussi de Gustave, qui, dans les dernières années, venait de temps en temps à R..... incognito. Milnau avait pris insensiblement dans la maison de Selter toutes les allures d'un insupportable tyran; ses indispositions continuelles, ses caprices despotiques et son extrême crainte de la mort, qui lui faisait prendre les précautions les plus ridicules, en avaient fait la risée de la capitale, avaient épuisé la patience de Gustave et amené des scènes si violentes que la réputation d'Eveline en avait reçu le dernier coup et était irrévocablement perdue.

En même temps, commençait à poindre cette nouvelle vie chrétienne qui marque de nos jours le passage du labyrinthe des sophismes philosophiques et du désert sans fin de l'athéisme à la pure lumière de l'évangile et à la foi vivante en Jésus-Christ. Mais le mauvais levain ne tarda pas à paraître aussi, et l'Ennemi, qui a toujours semé de l'ivraie parmi la bonne semence, s'agita comme de coutume et enfanta l'esprit de secte, le séparatisme, la superstition, l'hypocrisie et l'orgueil spirituel. La bonne dame Reinhardt s'imaginait que l'anté-Christ avait déjà paru parce que, après avoir pendant des années porté presque seule devant le monde la croix et l'opprobre de Christ, elle se voyait maintenant mise de côté par les nouveaux convertis, comme un vieil habit hors d'usage, ou même mise au nombre de ces tièdes qui ne sont ni froids ni bouillants et que

le Seigneur vomira de sa bouche. Gottfried se bornait à sourire de ses plaintes. Il disait que c'était toujours la même croix que nous avions à porter, mais qu'à la vérité, il était plus facile d'endurer les mépris du monde que les dédains de nos frères en la foi. Lui même poursuivait paisiblement sa route, persuadé que le Seigneur ferait prospérer l'homme droit et qu'il saurait bien au grand jour amasser lui-même son froment dans ses greniers. Mais Mme Reinhardt n'était pas si facile à satisfaire. Elle disait que Felsing était bien heureux d'être mort sans avoir connu ces douloureuses expériences, quoique le vénérable vieillard lui eût vraisemblablement dit ce que Gottfried n'osait lui dire, savoir: que ce chagrin qu'elle éprouvait des jugemens des hommes montrait que ce n'était pas la seule approbation de Dieu qu'elle avait recherché dans sa conduite antérieure.

Sur ces entrefaites, arriva tout à coup un messager de la part de Selter pour appeler en toute hâte le docteur Seifert à la résidence. Le docteur dit à son retour que Gustave était tombé malade et avait desiré ses soins. Il ajouta, pour satisfaire aux questions d'Anna, que la maladie de Gustave n'était nullement passagère, que c'était la même phtysie qui avait déjà emporté sa mère et ses frères et sœurs. Madame Loth prétendait qu'il s'était agi encore de tout autre chose et que ce n'était pas seulement les secours de son art que le docteur avait dû donner. Milnau, qui s'était fait traiter précédemment d'après le système de Broussais et qui s'était exténué à force de saignées et d'abstinences, avait tout à coup passé à l'excès contraire, et cela d'une manière si dégoutante et si grossière que nul ne pouvait plus manger avec lui. En outre, il avait pris sans pudeur la maison de Selter pour théâtre de ses révoltans excès. L'irritable et maladif Gustave n'avait pas voulu supporter plus longtemps ce scandale, aussi bien à cause de ses enfants que de lui

même ; il s'était servi du docteur, pour mettre Milnau à la porte, moitié par persuasion moitié par force.

A la même époque, Eveline avait renoué avec Anna une correspondance depuis bien longtemps interrompue. Sa première lettre était un singulier mélange d'idées religieuses et mystiques d'une part, d'orgueil, de propre justice et d'aveuglement de l'autre. Elle se plaignait de la froideur des hommes, se nommait une victime de leur méchanceté, disait que Dieu était son unique consolation et demandait avec amertume en quoi elle avait mérité le funeste destin qui lui avait amené l'impie Milnau, dont elle parlait avec les termes du plus profond mépris. Anna répondit d'un ton très sérieux; elle mit le doigt sur la plaie et parla de repentance et d'amendement. Dans sa réponse, Eveline passait sous silence ces derniers points et paraissait comprendre toujours plus clairement les vérités chrétiennes, mais sans se les appliquer à elle même. Anna se réjouit de tout son cœur de ce germe précieux, elle répondit chaque fois avec bienveillance et pria le Tout Puissant d'achever son œuvre dans Eveline.

Au printemps, Gustave était si mal que tout espoir d'une plus longue vie avait disparu pour lui. Le docteur disait souvent à Anna quelle funeste influence les querelles domestiques exerçaient sur le malade, et avec quelle instance il avait souvent exprimé le désir de revoir encore une fois sa cousine. Eveline, de son côté, se plaignait de son isolement et priait son amie de lui faire une visite dans ces jours de tristesse ; elle en espérait le meilleur résultat pour dissiper l'humeur sombre et obstinée de Gustave qui jusqu'alors avait rejeté avec la plus grande amertume toute consalation religieuse. Madame Reinhardt, sérieusement inquiète du salut de son neveu, supplia également Anna de céder au désir du mourant, ensorte que celle-ci se résolut à par-

tir pour la résidence, le cœur tout gros de se séparer pour la première fois de sa chère famille. Les lettres qu'elle écrivit de là à son mari vous apprendront le reste, chers lecteurs, et termineront cette histoire.

De la Résidence, le 18 Mars 183.

Représente toi, mon cher Gottfried, ton humble femme dans le magnifique salon d'Eveline. Mes pieds reposent sur de mœlleux tapis de Turquie; sur une table de marbre brûlent deux bougies dans des chandeliers de bronze; ma chère maman en aurait déjà éteint une depuis longtemps et secoué sa vénérable tête en voyant le luxe et la sensualité que tout respire dans cet élégant appartement. J'en ai aussi le cœur oppressé, — et quand enfin je me trouvai seule, j'éprouvai le besoin de me séparer de tout ce brillant entourage pour contempler de ma fenêtre les astres brillants et la douce lune qui, sans doute, laisse tomber à cette heure ses rayons argentés sur le lit de mes petits enfants et caresse leur joli petit visage, — Dieu vous bénisse, chers enfants! — Oh Gottfried, que de choses n'ai-je pas apprises aujourd'hui! — Certes tu as le droit de sourire de ce que je parle tout d'abord, à la manière des femmes, du luxe et du clinquant, tandis que mon ame est si douloureusement affectée et que je voudrais pouvoir répandre des torrents de larmes dans ton sein.

Cependant ne t'effraye pas, mon cher mari, et ne va pas t'imaginer qu'il me soit arrivé quelque accident pendant le voyage. Je suis arrivée heureusement à la Résidence; j'ai trouvé à la poste mon filleul, le petit Adolphe, devenu un

grand et beau garçon, qui m'attendait avec son frère aîné, Emile, et la voiture de Gustave. Nous sommes partis sur le champ pour la maison de Selter où Eveline, toujours très belle et très parée, m'a reçue avec beaucoup d'amitié.

Tu te souviens donc, mon cher Gottfried, comment tu avais pris tristement congé de ton Anna, après l'avoir soigneusement placée dans la diligence et recommandée à son compagnon de route. Cette dame si parée qui était en tiers dans la voiture et dont le conducteur ne savait pas le nom, était Madame Doré, la première modiste de la capitale, qui a eu l'honneur de faire de ses propres mains maintes coiffures pour notre Sérénissime Princesse, qui reçoit avec une incroyable rapidité les modes et les coupes les plus récentes de son correspondant de Paris, et qui m'a raconté immédiatement tout cela, moitié Allemand, moitié Français, avec une extrême volubilité.

A Meiningen, la première station, un quatrième est monté. C'était un grand homme maigre, d'environ quarante ans, habillé de noir, le visage pâle et très sérieux, un air comme il faut et une prononciation lente et étrangère. J'aurais, au premier coup d'œil, reconnu en lui un méthodiste, quand même ma voisine ne m'aurait pas poussée doucement, en me disant à l'oreille : « C'est le nouvel apôtre de la capitale. Il réussit surtout auprès des dames. »

Le Conseiller parut ne pas le connaître car il voulut commencer avec lui sur son ton jovial un entretien très frivole, auquel l'étranger ne répondit que par des monosyllabes très sèches, puis il sortit de sa poche un élégante Bible et se mit à lire. Mme Doré échangea des regards moqueurs avec le Conseiller et continua sur un ton léger sa conversation précédente. Je me serrai dans un coin, je fermai les yeux et me retrouvai bientôt au milieu de la famille chérie que je venais de quitter. Tout à coup, la voiture s'arrête et

je me réveille de mon beau rêve au milieu d'un brouhaha de cris, d'éclats de rire et de jurements.

Ce 'garnement est sou comme un c....., s'écria le Conseiller en regardant à la portière. En avant, postillon ! — Conducteur, je porterai plainte à l'administration si vous osez faire entrer dans la voiture cet homme et sa Dulcinée !

Peste ! dit Madame Doré en détournant la tête et tirant le Conseiller par la manche ! C'est le professeur Milnau.

Ça m'est bien égal, Madame, professeur ou non. Puisque je paye je ne veux pas me trouver avec un ivrogne et une....

Au nom de Milnau, j'avais involontairement tressailli et et mis la tête à la portière..... Grand Dieu ! qu'est-ce que je vis? Etait-ce bien là cet Edouard autrefois si noble, si aimable et si aimé ? J'avais devant moi un être dégoutant, couvert de vêtements sales et en désordre, les yeux ternes et creux, la barbe longue et les cheveux pendans et emmêlés, nul vestige de sa première beauté. Il tenait son chapeau à la main comme pour mendier et bégayait d'une voix rauque une chanson de rues, appuyé sur une fille impudente dont le langage ne laissait que trop voir l'abominable métier; elle déclarait au conducteur qu'elle ne pouvait absolument pas traîner plus loin le professeur et qu'elle le laisserait sur la route si on ne voulait pas le prendre dans la voiture.

Tu me comprendras sûrement, mon bon Gottfried, et tu ne blâmeras pas la pauvre et faible Anna de ce qu'elle ne fut plus maîtresse d'elle même à cet horrible aspect et se laissa retomber à sa place en sanglottant.

Ciel ! Qu'avez-vous, ma chère dame, demanda le Conseiller tout effrayé.

Ce vilain professeur vous a sans doute épouvantée, dit en riant Mme Doré; il est vrai qu'il a l'air d'un ours, mais n'ayez aucune peur, ma chère, il ne fait de mal à personne

et il est si faible qu'un enfant pourrait le renverser. Ou bien, est-il un de vos parents, — ou un de vos amis, peut être? On m'a dit qu'il était originaire de R.....

Le Monsieur noir plongea sur moi un regard pénétrant, comme s'il voulait sonder le plus profond de mon cœur. Puis, il ferma sa Bible, descendit, et après un court entretien avec le conducteur, Milnau fut jeté comme un ballot sur l'impériale où il demeura gisant immobile, tout en proférant des malédictions et des blasphèmes. L'étranger échangea aussi quelques paroles avec la fille, sortit de sa poche un petit traité qu'il lui donna, remonta en voiture, et la diligence partit.

J'avais eu le temps de me remettre, et quand le Monsieur eut repris sa place, je lui dis, pour dire quelque chose: « Je vous remercie de votre humanité, au nom de ce malheureux qui est tombé trop bas pour pouvoir le faire lui même. »

Il s'inclina et répondit briévement: « Nous sommes tous tombés, nous sommes tous pécheurs, et je n'ai fait que remplir un petit devoir de charité chrétienne.

Mais, demanda le Conseiller: D'où connaissez-vous le professeur, Mme Sinder?

C'était l'ami et le compagnon de mon enfance, le fils doptif de mon bienheureux père, — et en disant cela, mes yeux se remplissaient encore de larmes.

Oui, ce doit avoir été jadis une belle tête, dommage qu'il soit devenu fou!

Mais je vous en prie, Monsieur le Conseiller, il n'est pas plus fou que vous et moi. J'ai une modiste, une jolie fille, comme il faut, et qui fera son chemin, — le pauvre professeur en est éperdûment amoureux, et quand il n'est pas ivre, il vient souvent chez nous et reste des heures à jaser avec beaucoup d'agrément et de sens. Oui, si ce n'était le

vin..... et puis il est malade, et il a du chagrin, le pauvre homme!..... Vous connaissez son intrigue avec Mme Selter? Eh bien, je proteste que cette dame est la cause de tout son malheur.

Ah, bah, c'est un fou, un vrai fou, dit le Conseiller en cherchant à faire comprendre par signes à Mme Doré que j'étais parente des Selter.

C'est un homme maudit, son âme est morte, elle est devenue chair, dit le Monsieur habillé de noir du ton solennel qui lui était propre. Il me faisait frissonner et il me semblait entendre retentir la trompette du jugement dernier.

Mais, dis-je timidement, toutes choses sont possibles à Dieu, son amour et sa miséricorde sont infinis! Pourquoi devrions-nous désespérer ici-bas, pourquoi ne pourrions-nous pas, au contraire, espérer qu'il rappellera à la vie cette âme morte? . . . . . C'est sans doute aussi pour le pauvre Edouard que notre Seigneur est mort sur la croix, ajoutai-je douloureusement.

Assurément, et ma langue se desséchera dans mon palais avant que je vous refuse cette croyance, ou que j'exclue qui que ce soit de la réconciliation par le sang de Christ. Mais des lois éternelles et immuables gouvernent le monde spirituel comme le monde physique. Or, je crois que de tous les vices, l'amour de la volupté est le plus dangereux et le plus empoisonné, car il ne fait pas simplement des blessures à l'âme comme les autres passions, mais il l'énerve et l'étouffe peu à peu. Dans les autres pécheurs, la grâce divine peut trouver encore quelque principe de vie où elle puisse s'adresser, et souvent dans la douleur même de la blessure se trouve le moyen de guérison. Mais le voluptueux ne sent plus cette douleur elle-même, car il n'y a plus que la chair qui vive et qui sente en lui, tout principe spirituel, toute force de l'âme est éteinte. J'ai beaucoup parlé avec Milnau

dans ces derniers temps, j'ai essayé de toutes les manières de secouer cette âme de son sommeil de mort, tout a été inutile ; la malédiction du péché pèse d'une manière épouvantable sur ce malheureux et il est tombé de son orgueilleuse élévation à l'état de brute. La puissance divine seule peut quelque chose. Pour nous, nous devons en tremblant mettre le doigt sur la bouche, adorer en silence le juste Juge, et, comme vous l'avez dit, nous remettre à son infinie miséricorde. Toutes choses sont possibles à Dieu, il peut de ces pierres même susciter des enfans à Abraham et il peut aussi de sa main puissante arracher à la perdition votre malheureux ami d'enfance. Il est le bon berger, il cherche ses brebis perdues ; nous prierons pour Edouard Milnau.

Oh oui, Gottfried, je veux prier pour l'enfant prodigue. Prie avec moi, rends grâces à Dieu avec moi de ce qu'autrefois il n'a pas exaucé le désir ardent de mon cœur insensé et de ce qu'il m'a surabondamment bénie en toi d'une manière si peu méritée. Cher et fidèle ami, je puis vraiment dire du fond de mon cœur avec Claudius : « Je ne l'ai pas » trouvé, Dieu me l'a donné, il n'y a que sa main qui puisse » bénir ainsi. »

Bonne nuit. Que la paix de Dieu soit avec vous tous et que sa bénédiction repose sur vos têtes chéries ! Demain, je t'en dirai davantage. — Le pauvre Gustave est très-malade du corps et de l'ame.

Le 19.

Le Monsieur noir de la diligence s'appelle James, il est au service de la société anglaise des missions sur le continent et a fondé ici une chapelle évangélique. Eveline parle de ce Monsieur avec une grande admiration et suit très-ré-

gulièrement ses réunions. Elle paraît entièrement convertie. Je dis elle *paraît*, car il y a encore dans toute sa manière d'être une foule de choses que je ne puis absolument pas concilier avec une véritable conversion. Je sais, il est vrai, que la ruine du vieil homme et la création de l'homme nouveau ne peuvent pas se faire du premier coup. Mais je crois pourtant que la connaissance de soi-même, la repentance et la pénitence doivent nécessairement former la base du nouvel édifice spirituel, et je n'en trouve aucune trace dans Eveline.

Elle a parfaitement su s'approprier le nouveau langage chrétien de notre temps et parle beaucoup de la grâce de Dieu et de sa régénération. Cela est bientôt dit ; mais qu'il y a loin de là à une véritable régénération ! Eveline n'a point été humiliée, elle parle de ses funestes relations avec Milnau et de son mauvais ménage avec son mari, comme de faiblesses ordinaires à l'humanité, auxquelles nous sommes tous sujets tant que l'esprit de Christ ne nous a pas éclairés. Cependant, il me semble qu'il y a une certaine différence entre les *fautes* et les *vices*, quoique tous deux soient *péché* devant Dieu, et quand on a fait une si grande chute doit-on appeler cela simplement une faiblesse ? Eveline devrait surtout, dans le sentiment de son péché, montrer plus de douceur à l'égard de Gustave et ne pas le juger si rigoureusement. « Que celui qui est sans péché lève le premier la pierre contre lui. » Eveline l'a levée, — contre son époux, le père de ses enfans, ... et pourtant, elle est aussi coupable que lui ! Et puis, cette manière de se vêtir, cette animation avec laquelle elle parle si souvent de James, me rappellent involontairement le temps de sa plus grande passion pour Edouard, et je suis obsédée par la pensée (qui m'a d'abord été suggérée par le docteur) que toute sa conversion consiste à avoir mis James à la place d'Edouard.

Quant à Gustave, tout se montre chez lui sous un triste jour. Il connaît son état et pourtant son âme est étrangère à toute consolation d'enhaut, à toute pensée de Dieu et de l'éternité. Il est plein d'amertume et de haine pour Eveline ; toutes les fois qu'elle entre dans sa chambre, il lui dit les choses les plus pénibles, qu'elle reçoit en silence, il est vrai, mais avec un air de supériorité qui l'irrite toujours davantage. Ah ! je crois toujours qu'une confession sincère de sa faute et un support affectueux briseraient aisément cette dure écorce et trouveraient accès dans cette ame fière et sombre.

Gustave m'a accueilli avec amitié, ma présence paraissait lui faire du bien ; il m'a remercié d'être venue. Mais ce n'était là qu'un passager rayon de soleil, il est habituellement sombre, dur, et dans un tel état d'irritation que ce n'est qu'à force d'argent que l'on peut engager ses gardes à rester auprès de lui. Je me sens toujours plus désagréablement ici et je vois que j'y fais peu de bien. Eveline suit sa propre route, que je ne puis approuver, et depuis que je lui ai fait observer combien elle avait tort de se mettre si fort au-dessus de Gustave et du malheureux Edouard, dont Dieu pourrait un jour lui redemander les âmes, elle a pris visiblement de l'humeur et se dérobe à tout entretien sérieux. Quant à Gustave, je ne puis que prier pour lui ; il a repoussé toutes les tentatives que j'ai faites de lui parler de religion et se plaint continuellement de Milnau, de James et d'Eveline qu'il accuse d'être la cause de sa maladie. Il a mis son unique espérance en notre docteur, qui doit revenir dans huit jours avec un nouveau remède qu'il fait venir de Paris. S'il n'y a point de changement d'ici là, mon cher Gottfried, je reviens avec le docteur dans ma tranquille maisonnette, que je ne changerais pas pour tous les biens du monde contre le brillant hôtel où je demeure maintenant.

En attendant, n'oublie pas de faire porter mes auricules au jardin quand il fait un beau soleil, et n'ôtez pas aux enfants leurs habits d'hiver que je ne sois de retour; il faut aussi que mon petit Gottfried dise bonjour et bonne nuit à mon portrait afin de ne pas oublier sa maman. — Dis aussi un mot dans l'occasion à Catherine; c'est une brave fille, fidèle, mais elle n'a point de patience pour les singularités de ma bonne vieille Sara, elle oublie toujours qu'elle et notre mère sont déjà dans leurs quatre-vingt et que, par conséquent, les ménagements et l'indulgence sont pour nous un devoir sacré. Puisque je suis absente, mon cher mari, tu dois un peu me remplacer, et, comme je connais Catherine, ce que Monsieur le pasteur aura dit lui-même fera une impression beaucoup plus profonde sur elle que mes petites remontrances de chaque jour.

Donne un baiser aux enfants et embrasse pour moi notre bonne mère. Dieu vous garde, mes chéris! Adieu mon Gottfried! Adieu.

Le 22.

Un messager t'apportera cette lettre, mon cher mari. Fais tout de suite chercher le docteur, il faut qu'il vienne aussi vîte que possible. Gustave est à l'agonie et n'a plus de sentiment que pour demander son Sauveur Seifert. — Ah! le secours de l'homme ne peut plus rien pour toi, pauvre Gustave; tu as repoussé le secours de Dieu et il te faut maintenant descendre tout seul dans l'effrayante éternité! Oh! Gottfried, qu'il est douloureux d'assister à une pareille mort!

Eveline vient de me dire que pour différentes raisons le

messager ne peut pas partir avant une heure, et je veux profiter de ce retard pour te raconter ce qui s'est passé ces derniers jours. Avant hier, Gustave était beaucoup plus mal, il crachait de nouveau le sang en abondance, il était extrêmement angoissé, ne voulait pas voir Eveline et ne pouvait me laisser quitter son lit. Sur le soir, comme il s'était un peu endormi, j'allai auprès d'Eveline, qui avait passé tout le jour à pleurer et qui paraissait très saisie. J'y trouvai James, que je n'avais pas revu depuis la diligence. Eveline accourut vivement au devant de moi en me disant: Tu viens très à propos, Anna, James et moi nous remettons sur ta conscience le salut de Gustave.

Je répliquai un peu fachée: Mes forces, comme celles de tout homme, succomberaient sous un pareil fardeau.

La force de Dieu s'accomplit dans notre infirmité quand il s'agit du salut d'une âme immortelle, dit James. Puis, il exige sérieusement de moi que je déclarasse sans détour à Gustave qu'il n'avait plus que peu de jours, peut-être peu d'heures, à vivre, qu'il n'y avait de salut pour lui qu'en Christ et que sans la foi en Lui, il serait éternellement perdu.

Là dessus, commença une conversation très sérieuse, qui m'intéressa beaucoup, mais où je regrettai ta présence, cher Gottfried, attendu que je suis habituée en ces sortes de choses à suivre tes directions et à me confier en la fermeté de ta foi.

James parla avec une conviction qui méritait tout mon respect. Il croit que l'âme peut encore se convertir au dernier moment et trouver grâces auprès de son Sauveur, et il m'en cita pour exemple le brigand sur la croix. Il m'accorda, il est vrai, que la Puissance divine seule peut réellement réveiller une âme à salut, mais il pensait que je pouvais aisément devenir entre les mains de Dieu l'instrument

du salut de Gustave et qu'une grande responsabilité pèserait sur moi si je négligeais ce devoir par faiblesse ou respect humain.

Je m'étais sincèrement examinée, cher Gottfried, et je puis attester devant Dieu que je n'étais retenue ni par la faiblesse, ni par le respect humain. Mais les paroles que j'avais échangées avec Gustave sur ce sujet, depuis mon arrivée, m'avaient donné la ferme persuasion que le malade sentait sa fin prochaine, qu'il la redoutait, et que néanmoins il ne voulait ni consolations, ni prières, ni Dieu, ni Sauveur. « Dieu endurcit le cœur de Pharaon ». C'est là une vérité qui, pour être effrayante, n'en est pas moins certaine. Et lorsque tout tombe autour de nous, lorsque les angoisses de la mort annoncent à chaque battement du pouls la dissolution du corps, oh! dis moi, l'âme n'est-elle pas alors retenue et comme enlacée par une force supérieure, en sorte que, glacée d'un frisson mortel, elle se précipite aveuglément au devant des peines éternelles, au lieu de se jeter dans les bras du rédempteur et d'obtenir le ciel avec les larmes de la repentance. Oh! il y a un profond et redoutable mystère dans cette impuissance de l'âme de revenir à son Dieu au moment suprême. Et moi, pauvre créature, impuissante à consoler par moi même, je devrais percer le cœur désespéré du mourant par les mots affreux de *condamnation éternelle*. Non, Gottfried, je ne m'y sens point appelée! Je ne connais pas un seul passage dans l'Ecriture qui l'ordonne, je ne vois point notre Sauveur et ses apôtres convertir les mourants par les terreurs de l'éternité, et je ne les entends pas prononcer la sentence de condamnation éternelle sur aucun mort, pas même sur le traître Judas.

Je dois rendre à James cette justice qu'il comprit mes scrupules, sans les partager. Il se résolut à venir lui-même,

le lendemain parler à Gustave. Je l'en détournai autant qu'il me fut possible, je parlai, avec ménagement, des grandes préventions que Gustave nourrissait contre lui et contre les opinions religieuses actuelles d'Eveline, et j'exprimai enfin ouvertement ma persuasion que cette tentative ne ferait qu'aggraver le mal, aigrir davantage Gustave et peut être accélérer sa fin. James crut devoir se mettre au dessus de tout cela. Eveline l'affermit dans sa résolution, et ce que j'avais craint arriva.

La visite de James, mit à la lettre Gustave hors de lui. L'orgueil, la colère, les angoisses du dernier combat, et sans doute aussi les remords de sa conscience se disputaient son âme et la promenaient dans un cercle affreux dont elle ne pouvait sortir. Tantôt il me demandait en claquant des dents comme un malfaiteur condamné à mort, s'il était donc vrai qu'il dût si promptement mourir et qu'il fût perdu sans ressources? Tantôt, il justifiait sa vie, ses principes, affirmait n'avoir jamais fait tort à personne et me disait entr'autres: Je suis pourtant bien aise de t'avoir donné autre fois cet argent pour Babet. Puis, il revenait à sa colère contre James et Eveline, qui était son état habituel. Il voulait vivre encore longtemps pour les défier et il prononçait des mots et des blasphèmes que je ne puis répéter. Il ne voulait ni prier, ni se tourner vers son Dieu et son Sauveur quoique je l'en suppliasse avec larmes. Ah! il ne le pouvait pas, le malheureux! Je priais en silence pour lui, et enfin l'orage s'apaisa. Mais cette violente secousse avait achevé d'épuiser ses forces. Une nouvelle hémorragie survint, la fièvre et la faiblesse s'accrurent rapidement; le médecin déclara que nous devions nous attendre à sa fin d'un moment à l'autre.

Le malade a presque perdu tout sentiment. Il ne demande que Seifert, Seifert. La vie terrestre qui lui échap-

pe l'occupe seule, il n'a plus de sens pour les choses spituelles, il ne lui reste même aucun souvenir de la visite de James.

Il supporte Eveline, comme il supporte moi et le gardien, et la seule parole que nous ayons entendue de lui est le nom du docteur.

Le messager est là. Mon cœur est si plein, si oppressé.— Prie pour nous, mon cher Gottfried. Oh! ce lit de mort est pour moi comme une voix d'avertissement qui nous crie : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement.

Le 24.

C'en est fait. — Que Dieu ait pitié de son âme! Hier au soir, une heure avant l'arrivée du docteur, une nouvelle hémorragie a éteint en lui la dernière étincelle de vie. A-t-il senti sa mort? Je ne le crois pas; l'agonie a été facile et courte. Et à le voir ainsi couché avec cette figure paisible que la mort embellit, comme si elle voulait nous montrer encore un instant avant son entière destruction le chef-d'œuvre de Dieu; tel qu'il est sorti des mains du Créateur, il me semblait que les anges du ciel devaient aussi pleurer et mener deuil sur l'homme déchu.

J'étais aujourd'hui seule auprès du cadavre, plongée dans de sérieuses réflexions, lorsque j'entendis tout à coup prononcer mon nom comme autrefois dans le cimetière, quand je revenais de chez la pauvre Babet, et je vis devant moi Edouard Milnau! Ce qu'il me dit m'effraya plus encore que sa soudaine apparition. Il me demanda de le conduire auprès d'Eveline, sur laquelle il avait des droits qu'il voulait faire valoir, et en même temps, il s'emportait contre James, qui l'avait supplanté et s'était introduit dans la

maison pour s'emparer, avec la main d'Eveline, de sa grande fortune.

Edouard, lui dis-je, dans mon saisissement, prenant d'une main sa droite et de l'autre écartant le drap qui couvrait le corps de Gustave, malheureux Edouard! cette vue n'est-elle pas capable d'ébranler votre âme et de vous avertir de l'heure terrible du jugement dernier? Il en est temps encore! La porte est encore ouverte! Vous pouvez encore, vous si avili, trouver le relèvement dans la croix du Rédempteur! Edouard! Je te conjure par le souvenir de mon père, de ton bienfaiteur — par notre ancien amour, je t'en conjure, aie pitié de toi même, repens-toi et convertis-toi!

Les pleurs m'empêchèrent de continuer. — Cependant Edouard était devenu d'une pâleur mortelle. Sûrement il n'avait pas entendu mes paroles, car effrayé par la vue du cadavre, il mit ses mains sur son visage et courut en tremblant et avec des cris plaintifs se cacher, comme un petit enfant, dans le coin le plus reculé de la chambre. Le docteur survint dans cet instant et l'emmena; je ne l'ai pas revu dès lors.

Cher Gottfried, quand je me vis entre ce corps inanimé qui ne peut dire à personne s'il a trouvé grâce ou condamnation et ce *mort-vivant* que le Seigneur a jugé déjà ici-bas, je pensai aux prophétiques paroles de ma vénérable mère. « Leur maison penche vers la ruine, et leurs voies mènent à la perdition [1]. » Et moi, qui suis-je donc pour avoir trouvé grâce devant Dieu et n'avoir pas péri dans mes propres voies? Ma vie tout entière passa rapidement devant moi; partout je vis et je reconnus la main de mon père Céleste; je pressentis l'élection avec une sainte frayeur et je m'écriai avec un sentiment de gratitude qui débordait de toutes

[1] p. 165.

parts : » Ce n'est pas moi qui t'ai choisi, mon Seigneur et mon Dieu ! Mais c'est toi qui m'as choisie [1].

Demain, aussitôt après que les magnifiques obsèques seront terminées, je repartirai avec le docteur, nous voyagerons pendant la nuit, et après demain, aux premiers rayons du soleil, je pourrai vous embrasser. Grâces en soient rendues à Dieu.

Le docteur affirme toujours qu'Eveline deviendra Mme James, mais en ceci, il fait tort, sinon à Eveline, du moins manifestement à James. Au surplus, chacun a tant à faire avec soi même quand il s'examine sérieusement, tant à lutter et à demander à Dieu pour obtenir le ciel, que je me sens moins disposée que jamais à me permettre ces jugemens spirituels contre lesquels tu t'enflammes d'une si juste colère.

Christ est le cep et nous en sommes les sarmens, celui qui demeure en lui et en qui il demeure porte beaucoup de fruit [2]. Qu'importe que la fleur ne se développe pas toujours comme nous l'entendons, pourvu que le fruit mûrisse pour le Ciel et glorifie notre divin Maître. C'est lui qui nous jugera au dernier jour et manifestera les œuvres de chacun. Que sa grâce et son amour reposent sur toi, sur moi et sur ces jeunes âmes qu'Il nous a confiées !

Seigneur ! Ne nous abandonne pas afin que nous ne t'abandonnions pas !

TON ANNA.

[1] Jean XV, 16.

[2] Jean XV, 5.

HENRI FRAISSE,

NÉ A LAUSANNE LE 1er DÉCEMBRE 1804, MORT A MONTREUX LE 20 FÉVRIER 1841.

Pendent opera interrupta.

Ce n'est pas seulement pour acquitter la dette de l'amitié que nous consacrons quelques pages de la Revue Suisse à une notice nécrologique sur Henri Fraisse; c'est encore parce que nous avons le sentiment d'accomplir une tâche utile au pays. Le nombre des Vaudois qui se sont voués aux beaux-arts a été jusqu'à ce jour extrêmement borné. Il en est surtout bien peu qui aient vu dans cette carrière autre chose qu'un moyen de fortune. Henri Fraisse, qui fut entraîné par une vocation irrésistible vers l'étude de l'architecture, et qui s'y serait probablement livré par le seul amour de l'art, s'il eût été en position de négliger toute autre considération, forme donc chez nous une exception assez rare pour mériter d'être signalée. Il a été enlevé à ses concitoyens dès le milieu de sa carrière d'homme, au dé-

but de sa carrière d'artiste. Il n'a pu donner qu'une faible partie de ce que sa jeunesse studieuse avait promis. Au regret de sa perte s'ajoute celui de voir tant d'apprêts inutiles, et de belles espérances évanouies. Nous aurons bien plus à dire ce que Fraisse aurait pu faire que ce qu'il a fait; mais nous croyons qu'un intérêt aussi vif qu'il est triste, peut s'attacher au récit de ses études et de ses travaux. D'ailleurs si quelque consolation peut être offerte aux amis de Fraisse et à sa famille par les lignes que nous allons tracer, pourrons hésiter à répandre ici notre cœur? Ce besoin, que nous éprouvons, sera compris par tous ceux qui ont connu notre jeune architecte, qui passent tous les jours devant les rares monuments de son talent, et qui voient se continuer, d'après ses plans, des travaux dont il ne sera plus témoin.

Henri Fraisse avait hérité de son père et de son aïeul, tous les deux architectes, une disposition naturelle pour les arts, qui se révèla dans ses jeux dès sa plus tendre enfance. Son père n'eut pas le bonheur de le voir développer ces germes précieux; il laissa son enfant orphelin à l'âge de sept ans et demi. Madame Fraisse mourut deux ans plus tard. Henri Fraisse et son frère, objets des soins les plus tendres de la part d'amis dévoués, après avoir été placés quelques années chez un Pasteur de campagne, suivirent à Lausanne les études académiques. On destinait Henri à l'état ecclésiastique, mais comme on eut lieu de craindre qu'il ne fût par la suite atteint de surdité, et que son goût ne le portait point vers les études théologiques, il y renonça pour se vouer à l'architecture.

Il n'avait cessé de prouver son aptitude pour les arts du dessin. Tout jeune encore, il fit avec un remarquable succès les décorations d'un théâtre de société. Il donna des preuves plus solides de ses heureuses dispositions par ses pro-

grès dans les leçons de notre excellent et habile concitoyen M. Naeff, qui lui avait voué, et lui conserva jusqu'au bout une affection de père. Fraisse eut un moment le projet de se consacrer entièrement à la peinture ; mais il y renonça par la considération que cette carrière l'éloignerait de son pays, où elle n'est pas une source de fortune. Ses alentours ne croyaient pas que l'architecture pût lui être beaucoup plus profitable, et c'est contre leur avis qu'il fit choix de son état. Un homme de goût, ancien ami de son père, M. Descombes Viret, qui a décoré Lausanne de la *Rosière* et du *Pavillon*, donna au jeune Fraisse, avec autant de zèle que de dévouement, les premières directions. En décembre 1825, Fraisse partit pour Rome, où il resta jusqu'au mois de mai 1826.

Il n'y trouva pas les secours dont il avait besoin. Rome convient mieux aux architectes déjà formés. C'est là qu'ils peuvent se perfectionner par l'étude des monumens. Mais il n'y avait pas de bonne école de construction. Fraisse tira néanmoins beaucoup de profit de son voyage. Il se lia avec quelques artistes ; il visita souvent notre compatriote Kaisermann. L'aspect de Rome, les vestiges de l'ancienne architecture, les merveilles de l'art moderne agirent puissamment sur lui, et, s'il n'emporta pas d'Italie un grand nombre de connaissances pratiques, il la quitta toujours plus enflammé d'ardeur pour le bel art auque lil voulait consacrer sa vie.

Il quitta Rome pour se rendre à Paris. Il fit ce voyage, accompagné d'un jeune artiste français. Ils allaient à pied, s'arrêtant dans toutes les villes intéressantes, saluant tour à tour Pise, Florence, Ferrare, Bologne, Plaisance, Venise, dessinant partout, et parvenant ainsi jusqu'à Gênes, avec une ample collection de croquis et un fond, désormais inépuisable, d'enthousiasme et d'espérance.

Il arriva à Paris au mois d'Août, et entra sans retard chez un des plus habiles professeurs de la capitale, M. Achille Leclerc, qui ne tarda pas à reconnaître en lui des talents précieux à cultiver, des dispositions naturelles qui n'attendaient que les leçons de la théorie pour prendre un brillant essor. Bientôt il fut admis à l'Ecole royale des Beaux-arts. Il s'y distingua. Il remporta trois médailles ; il obtint plusieurs mentions dans les concours, soit de composition, soit de construction.

Ses succès n'empêchaient pas qu'il ne fût chéri de ses camarades. On aimait en lui des talents distingués, unis à un caractère ouvert et facile, à un esprit plein de grâce.

Il demeura à Paris jusqu'au mois de Janvier 1831 ; il revint alors à Lausanne résolu de s'y fixer et de s'y livrer à la pratique de son art. Il aurait pu rester à Paris ; le conseil lui en fut donné par ses maîtres eux-mêmes, en état de juger le théâtre qui convenait à ses talents. Mais il n'avait pas cessé d'aimer la Suisse. C'est à elle qu'il rapportait ses progrès. C'est là qu'il bâtissait ses châteaux. L'amour du lieu natal, l'obligation où nous sommes de consacrer forces au séjour qui abrita notre faiblesse, étaient chez lui une religion, à laquelle il ne fut jamais infidèle.

Cependant, soit que l'année 1831 fût peu favorable aux débuts d'un architecte, à cause de l'agitation politique à laquelle notre pays était alors en proie, soit qu'un jeune artiste, sans appui, sans protection, doive nécessairemen rencontrer d'abord beaucoup d'obstacles dans un petit pays, et surtout dans le sien, Fraisse n'eut pas d'abord d'occupation intéressante. Au grand regret de ses amis, qui ne pouvaient l'entendre parler d'architecture sans partager son enthousiasme, et sans se persuader qu'il était fait pour donner chez nous à cet art une impulsion nouvelle,

l'année 1831 se passa sans qu'il pût avoir l'occasion de faire une application importante de ses études.

En janvier 1832, il eut une violente inflammation de poitrine. Les soins de MM. Perey, ceux de l'amitié, l'air de Montreux nous le conservèrent. Mais, redoutant le retour de l'hiver, il se décida à passer cette saison en Italie. Il partit pour Rome au mois de septembre 1832. Ce voyage de santé lui fut aussi utile et agréable sous le point de vue de l'art. Fraisse revit cette Italie, qu'il avait tant admirée, et qui n'était sortie ni de sa mémoire ni de son cœur. Et sans doute le bonheur dont il y jouit contribua autant que le climat à son entier rétablissement. Il arriva à Florence au mois d'octobre. C'était peu de temps après la mort de notre célèbre Mullner, dont une belle aquarelle décore actuellement le musée Arlaud. Il put du moins visiter les cartons de cet habile artiste. Il arriva à Rome à la fin d'octobre. Pendant le séjour qu'il y fit, il visita une foule de monuments antiques; il fréquentait les ateliers de peinture; il dessinait lui-même beaucoup, soit à Rome, soit dans les environs, où il fit des excursions nombreuses. Il put revoir Kaisermann encore une fois avant sa mort, qui date de cette époque. Il suivit le cours d'archéologie du savant Nibbi, qui enseignait en plein air, de 8 à 11 heures du matin, au milieu des ruines, parcourant tous les lieux intéressans, et répondant à toutes les questions que lui adressaient les élèves. Il fréquentait l'Académie française, et se rendait souvent aux réunions de la villa Médicis, chez Horace Vernet.

Ses lettres peignent vivement son enthousiasme. Rome était la *ville des villes*; c'était là que l'on savait *sentir les beaux-arts*, et *les honorer*. Là s'effaçaient les distinctions factices du monde et de la politique. De nombreux artistes, français, belges, allemands, suisses, paraissaient aux yeux de Fraisse des frères, unis par le plus doux et le plus

noble lien. Dans des soirées charmantes, on se livrait à des discussions animées sur le mérite des diverses écoles, au milieu d'une gaîté bruyante et de jeux où pétillaient les saillies originales. La caricature circulait, et provoquait un malin sourire, en même temps que les sons de la musique enchantaient les oreilles.

Cependant au sein même de cette vie brillante et studieuse à la fois, il pensait souvent à sa ville natale. Il rêvait l'embellissement de Lausanne. Ses idées se reportaient sur les projets, dont il savait que nous étions occupés. C'était l'achèvement de la Riponne, la construction de la Halle au blé. Fraisse regrettait que le concours pour cette place eût lieu avant son retour, ne se doutant pas alors qu'il reviendrait assez tôt pour y prendre part, que son plan serait adopté, et qu'il lui serait donné d'en commencer, mais non d'en achever l'exécution.

Sa santé s'améliorait, ses forces augmentaient, et, vers la fin de l'hiver, il put entreprendre le voyage de Naples, visiter Pompeia, monter au Vésuve, et recueillir une nouvelle moisson de connaissances et de souvenirs. Là devait se se borner son poétique pélérinage. C'était le moment de tourner ses pas vers la Suisse. Il y revint en 1833. Fraisse était heureux. Il se croyait maintenant en état de la servir longtemps. La municipalité de Lausanne avait publié son programme pour la place de la Riponne. Il s'en occupa sans retard. Son plan fut le seul présenté, mais il fut adopté facilement, et c'est ce plan qui sert de base aux travaux dont l'exécution est maintenant poursuivie.

Il avait fait un premier plan pour la halle au blé, plus vaste et plus élevé que celui qui fut exécuté. Des motifs d'économie le firent rejeter. C'est une circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue, si l'on veut juger équitablement l'œuvre de notre artiste. Avec des ressources bornées, il a

su élever un monument remarquable par la solidité, la convenance et la simplicité. Quand la place de la Riponne sera entièrement achevée, que nos yeux seront habitués à ces grandes lignes horizontales, d'un genre nouveau pour nous, nous reconnaîtrons le mérite de ce monument, d'un goût à la fois pur et sévère, qui remplit parfaitement son but, et qui, par son extrême simplicité, fait encore mieux ressortir la grandeur et l'harmonie de toutes les proportions.

En général Fraisse, dans sa pratique, s'est trouvé gêné par cette cruelle condition de l'économie, si souvent fatale aux architectes. On doit regretter, par exemple, que, dans la construction de l'hôtel Gibbon, l'esprit de spéculation (et aussi le peu d'espace libre) ne lui ait pas permis de donner à plusieurs détails de l'édifice les proportions que le bon goût aurait exigées. Il prit part au concours qui eut lieu pour le bâtiment des bains de Lavey, et il obtint de voir son plan préféré. Mais pendant que l'on s'occupait de ce projet, l'éboulement subit de la Dent du Midi, en 1835, vint donner des craintes sérieuses pour la conservation des bains eux-mêmes. On ne voulut pas y faire des constructions coûteuses. Par cette circonstance, vraiment extraordinaire, l'économie vint encore couper les aîles au talent; Fraisse fut obligé de préparer un nouveau plan, plus simple, moins cher, qui n'eût qu'un caractère provisoire, puisque la sûreté de l'établissement semblait compromise par le renouvellement possible des éboulements de la montagne. C'est selon ce dernier plan qu'a été élevé l'édifice qui sert maintenant aux baigneurs.

L'église d'Ouchy, récemment achevée, est encore de lui. Ce petit édifice a été construit par souscription, en grande partie avec l'appui d'un homme généreux, qui sait faire le plus noble usage de sa fortune. Mais ses pareils sont rares,

et l'architecte, trop limité, a dû réduire son projet au strict nécessaire. Néanmoins vous retrouvez, même dans ce modeste édifice, la convenance et la grâce, auxquels Frais e ne pouvait être infidèle.

Outre ces bâtiments, il a fourni les plans de quelques maisons particulières, soit dans le canton, soit au dehors.

Toutes ses constructions, tous ses projets attestent qu'il avait une heureuse hardiesse de conception, une rare pureté de goût, une profonde intelligence de son art. Ses constructions étaient étudiées avec beaucoup de soin dans tous leurs détails, de sorte, qu'une fois son plan adopté, il l'exécutait sans hésitation, et conservait un ensemble harmonieux dans toutes les parties. Doué d'une imagination féconde, il savait varier le caractère de ses ouvrages, et donner à chacun le caractère propre à sa destination. Tout en remplissant exactement et scrupuleusement les conditions d'utilité, base indispensable de tout, il savait s'y soumettre sans sacrifier cette fleur de bon goût, qui est le couronnement de l'œuvre.

La droiture de son caractère, la loyauté scrupuleuse de ses sentimens, lui ont fait rechercher toujours, autant que possible, la vérité et l'exactitude dans les devis. Ses plans étaient si bien étudiés, ses calculs faits avec tant d'ordre et de soins, qu'il était parvenu, dans les dernières années de sa pratique, quand il eut acquis la connaissance des prix de la contrée, à rendre ses devis fort exacts. Il prévoyait consciencieusement tout ce que l'architecte doit prévoir, ne cédant aux caprices du propriétaire qu'autant qu'il ne compromettaient pas ce qui avait rapport à la solidité et à la bonne construction.

Fraisse était artiste. La composition d'un plan, qui, par son objet, pouvait laisser quelque essor à son imagination, était pour lui une occupation délicieuse. Il se délassait de

la partie prosaïque et matérielle de son état, en se livrant à des compositions de fantaisie, dans lesquelles il donnait un libre essor à ses belles facultés. Il crayonnait alors avec rapidité, esquissait vigoureusement ses idées, et en parlait avec une chaleur d'âme, éminemment communicative. Nul n'aurait été plus capable que lui d'inspirer à notre jeunesse l'amour des arts du dessin. Point de charlatanisme, un éloignement complet de l'étalage des vains ornemens. Il était pénétré de cette vérité, que le bon goût est inséparable du bon sens, ou qu'il n'en est peut-être qu'une application particulière à un certain ordre de choses.

Son caractère aimable et bon, son naturel ouvert et confiant, son commerce agréable, lui avaient attaché de nombreux amis. Il se consolait avec eux des chagrins et des contrariétés, inséparables des débuts dans la carrière des arts. La facilité de son caractère lui faisait tout supporter avec résignation. Peu de plaintes, jamais d'aigreur. Il regrettait sans doute vivement de reconnaître dans sa pratique que les notions du goût fussent encore si peu répandues parmi nous, et s'affligeait de ne pas se voir compris, mais il ne tombait ni dans l'humeur morose, ni dans le découragement. Un mot de regret, dit avec une certaine mélancolie, et puis il se relevait plus fort qu'auparavant. Sa vie intérieure était agréable et douce. Il s'était marié en 1837. Bon époux et bon père, plein de bienveillance pour ses alentours, enfin toujours aimant, toujours dévoué, comment n'eût-il pas été chéri avec tendresse? Il avait beaucoup vécu avec son frère, M. l'ingénieur W. Fraisse. Ils étaient l'un pour l'autre un appui dans toutes les circonstances. La confiance la plus entière, un dévouement sans bornes, faisaient le caractère de l'amitié qui liait les deux frères. On aimait à voir ces deux hommes honorables se développer d'une manière en quelque façon parallèle, et faire tourner

au bien du pays les talents qu'ils fécondaient par leurs conversations intimes, et par l'ardeur qu'ils s'inspiraient l'un à l'autre. Le cadet, celui qui n'est plus, eut sans doute à gagner plus que son aîné dans une société si douce, mais celui qui reste n'en a pas moins fait une perte d'autant plus douloureuse que Henri était en partie son ouvrage, et se plaisait à rapporter à son frère son avancement et ses succès.

La maladie qu'il avait eue en 1832, quoique bien guérie en apparence, avait laissé quelques traces. Il aurait eu besoin de ménagemens et de soins; deux circonstances contribuèrent à reproduire un germe de destruction, qui ne tarda pas à se développer avec une activité redoutable. En automne 1839, il perdit un de ses enfans, petite fille âgée de dix mois. Ce lui fut un coup d'autant plus douloureux, qu'il s'efforça de concentrer son chagrin. En même temps il était fort occupé des constructions de la Halle au blé. Il y allait chaque jour dans une saison humide, froide et malsaine, et, malheureusement, il négligeait toute espèce de précaution. Aussi, dès le mois de décembre, il dut renoncer à tout travail, pour ne s'occuper que de soigner sa santé. Dès lors il n'a fait que languir, soit à Lausanne, soit à Montreux, qui n'a pu nous le rendre une seconde fois.

Il supporta sa longue maladie avec une grande tranquillité d'esprit. Il conserva longtemps quelque espérance, mais à la fin il ne s'abusa plus sur son état. Cependant il montra jusqu'au bout un aimable caractère. Les soins et les prévenances de l'amitié le touchaient infiniment. Ayant reçu de Lausanne le N° d'un journal dans lequel on annonçait, qu'au banquet d'inauguration de la Halle au blé, on avait porté la santé de l'architecte, il écrivit à un de ses amis, à qui il se croyait redevable de cette marque d'attention. On voudrait pouvoir citer toute cette lettre. En voici quelques passages. « ..... Je fais ici de la philosophie

» sans cahiers et sans livres. Je réfléchis à peu près tous
» les jours sur les grandes questions, c'est-à-dire sur l'exis-
» tence de Dieu, sur celle de l'âme, sur l'éternité, sur les
» misères de ce monde, sur la joie et les plaisirs mondains.
» Je pense à mes maux, puis je les compare à ceux de Job,
» et je me trouve encore un mortel heureux. Car enfin n'ai-
» je pas de quoi manger ce qui me convient le mieux? N'ai-
» je pas un lit excellent, et des provisions de couvertures
» pour l'hiver? Ne suis je pas soigné aussi bien qu'on peut
» l'être? Tout compté, mon malheur serait un état de bon-
» heur pour bien des souffreteux. Combien n'y en a-t-il pas
» en Angleterre, ce pays modèle, ce pays de la richesse? Et
» en Irlande! Et dans les Etats romains!!! Allons, allons,
» je suis un malheureux de me plaindre quelquefois en moi-
» même..... L'autre jour un médecin m'a dit que ma ma-
» ladie n'était pas incurable; que je serais longtemps à
» guérir, mais qu'enfin je guérirais. Il discourait sur la ma-
» nière dont je devrais passer l'été prochain, puis l'hiver
» suivant..... Quelle douce perspective!!..... Le pays que
» j'habite est charmant, quand les nuages et les brouillards
» ne le cachent pas. Je suis dans une petite maisonnette
» bien abritée. Nous occupons la maison tout entière; nous
» avons un jardin, grand, ou plutôt petit comme un salon
» ordinaire. Du reste nous ne sommes à la campagne que
» par les fenêtres, puisque nous n'avons ni cour, ni pré, ni
» rien de ce qui à la campagne doit entourer une maison.
» Enfin nous dinons à une heure.....et nous sommes tou-
» jours charmés, quand il nous vient des visites. On les re-
» çoit comme on peut, mais on les voit, on les fait causer,
» et cela ragaillardit le cœur..... De ma place, je vois fu-
» mer les toits de Montreux. Je pense à leurs bons dîners.
» Je vois d'ici leurs plats de choux au lard, leurs haricots

» aux ognons ; je les vois boire une coupe de vin blanc de » l'année, piquant le fromage après dîner sur le pouce, » tout en rôdant devant la maison et causant aux passants. » Oh ! les braves gens ! Ça n'a pas de catarrhes à la poitrine; » ça court le bon matin par la fraîcheur, et ça ne s'en porte » que mieux. Ce sont les heureux du siècle. »

Peut-être commettons-nous une indiscrétion envers la mémoire de notre ami, en citant ces extraits d'une lettre où respire le plus entier abandon. Mais nous avons pensé que nos concitoyens aimeraient à trouver ici cette expression naïve des derniers sentiments de Henri Fraisse. Ainsi s'éteignait en présence de ses montagnes aimées, et malgré les tiédes rayons du soleil, ce jeune artiste, réduit à envier l'existence obcure et les durs travaux du vigneron de Montreux. Cette ame en se dégageant de ses liens corporels, s'occupait, on l'a vu, de son origine céleste et de son éternel Auteur ; elle attendait, elle espérait, elle se résignait doucement.

Nous avons plus de peine que toi, cher Ami, à nous consoler de voir ta carrière mortelle prématurément terminée. Ton beau talent nous promettait des œuvres qui eussent fait l'honneur du Canton. Ces œuvres, empreintes du sentiment du beau, auraient été de celles qui parlent à l'âme plus encore qu'aux sens. De nos montagnes ne descendront plus à ta voix ces matériaux que tu savais disposer avec tant d'harmonie. Presque seule désormais ta Halle aux blés nous parlera de toi. Saurons nous du moins te rendre la justice qui t'est due ? Tu consacras de longues années à des études dispendieuses, en vue de te rendre utile à tes concitoyens. Tes travaux auraient sans doute été plus tard pour toi une source de fortune, mais ils ne t'avaient encore acquis que notre estime. Ne voudra-t-elle pas du moins se manifester aux yeux par quelque signe extérieur, modeste et sans éclat,

comme il convient à ton caractère, et à celui de notre Etat, mais honorable et significatif? Que coûterait-il au ciseau d'inscrire sur quelqu'un des pilastres de cette Halle le nom de celui qui nous l'a faite? Je vois près de là, gravé sur le marbre, le nom d'un honorable bienfaiteur du pays: mais l'artiste qui meurt à la fleur de l'âge, en ne laissant à de petits orphelins qu'un nom pour souvenir de ses nobles travaux, ne mérite-t-il pas aussi notre reconnaissance? Il n'a pas travaillé seulement pour un grossier salaire, il aspirait à s'illustrer pour nous honorer nous mêmes: payons donc à sa mémoire cette dette, plus précieuse à l'artiste que l'or. Deux mots sur une pierre, dans un angle de la Halle aux blés, voilà ce que les amis de Henri Fraisse osent demander à ses concitoyens, afin que son nom passe moins vite que lui-même, et que les jeunes talens, qui naissent maintenant parmi nous, soient excités à suivre son exemple, en voyant que nous savons non seulement apprécier de son vivant l'homme de mérite, mais aussi lui vouer après sa mort le culte des regrets.

J. J. Porchat.

CORRESPONDANCE.

Le dernier N° de la *Revue Suisse*, (Mars 1841), renferme un article intitulé *le musée Cantonal et le musée Arlaud*, dans lequel on trouve, sur ce dernier établissement, quelques inexactitudes qu'il importe de relever, parce qu'elles pourraient nuire à son développement et arrêter l'élan généreux qui doit l'enrichir de dons nouveaux dignes d'y occuper une place. L'auteur de cet article craint que le musée Arlaud ne soit trop tôt privé d'espace; il regrette que la future hospitalité de ce bâtiment puisse déjà se mesurer. Nous voudrions que ses craintes fussent fondées; nous aimerions pouvoir partager ses regrets; mais aujourd'hui la vérité, non moins que l'amour de l'art, doit nous faire repousser bien loin ces décourageans pressentimens. Le musée Arlaud peut recevoir encore dans sa grande salle de peinture une vingtaine de tableaux au moins; il y a de plus, une petite salle où l'on en pourra placer un certain nombre, et lorsque l'espace manquera dans ces deux emplacements, pourquoi n'imiterait-on pas dans notre musée ce qui se pratique en Italie, en suspendant des tableaux dans la salle des antiques, au dessus des statues? Ils seront là parfaitement éclairés. L'époque est donc encore très éloignée où notre musée trop riche refusera les dons des amateurs des beaux arts.

L'article dont nous venons de relever quelques inexactitudes renferme la description d'un tableau de Macbeth et des sorcières donné au musée. Ici nous aurions à relever non des erreurs de fait comme tout à l'heure, mais des erreurs de goût. Nous nous en abstiendrons; il n'est pas donné à toutes les personnes qui se mêlent de juger, de savoir juger. Au travers de toutes les phrases de l'auteur on reconnaît une bonne foi d'admiration qui commande l'indulgence. Pour apprécier une œuvre d'art, il faut des dispositions naturelles que l'on ne se donne pas soi-même, avec toute la bonne volonté possible. Il faut unir au sentiment naïf de l'art, à la perception spontanée et vive du beau, une étude sérieuse des chefs-d'œuvres et la connaissance réfléchie de la théorie. Le tableau de Macbeth et des sorcières a été placé dans le vestibule par la décision unanime de M. M. Arlaud, Lardy et de Haller qui ont été chargés par le Conseil d'Etat d'arranger le musée.

Il paraît que l'on aurait voulu une place plus honorifique; mais lorsqu'un tableau n'est remarquable ni par une belle composition, ni par un dessin correct, lorsque l'expression manque de naturel et le coloris de vérité, lorsque la lumière et le clair obscur sont mal distribués, il a beau être tout-à-la fois *historique et romantique* il a beau être de grande dimension, il est bien placé au vestibule.

LE

LAC DU DÉSERT.

I.

C'étaient ce même lac et ces mêmes montagnes : ce n'était ni ce peuple, ni cette culture, ni ce temps. La vallée, couverte de sombres forêts, dans lesquelles s'ouvraient de rares clairières, nourrissait quelques habitants épars, plus occupés à défendre leur vie contre l'ours des montagnes qu'à demander à la terre des aliments peu disputés. La chasse et la pêche auraient suffi à ces peuplades errantes ; elles y joignaient le soin de quelques troupeaux, et goûtaient, presque sans travail, les joies de l'abondance.

Moins féconde, il est vrai, mais aussi moins brûlée que les régions du midi, la terre était bien plus bénie que les contrées du nord. Les grands bois suffisaient à préserver des ardeurs de l'été, et fournissaient aisément les matériaux d'une cabane, où l'hiver avait déjà ses plaisirs. Ainsi vivaient, séparés des Scythes barbares et des Grecs corrompus, des hommes inconnus au reste du monde. On appelait, par une fausse conjecture, leur pays, le vallon du Désert.

Point d'état ; point de lois. Une impulsion naturelle, ou plutôt le commerce avec les Esprits supérieurs, qui se plaisaient encore en des lieux où régnait la Nature, conservait l'ordre et la paix. Quelquefois la céleste Vala descendait de son palais de crystal, dans la pourpre d'un nuage, et, visitant ces bords, y répandait sur sa trace des biens, dont nous avons perdu jusqu'au désir. L'œil ne la voyait point, mais le cœur devinait sa présence. L'habitant du vallon, saisi d'un trouble religieux, courait à la source voisine, y puisait de sa main, et faisait sur sa tête les aspersions sacrées.

Céleste Vala, comment n'aurait-il pas éprouvé les transports de la reconnaissance!? Par votre faveur, toutes ses heures s'écoulaient dans la joie, tous ses sentiments étaient des plaisirs. Quelques dangers, pour exciter son courage ; quelques travaux, pour déployer son adresse et sa vigueur ; des hymnes pour le Ciel ; des rires folâtres pour la prairie et la cabane. Tous les hommes étaient forts ; toutes les femmes étaient belles. La jeunesse était précoce et fleurissait longtemps.

Dès que les neiges écoulées appelaient au dehors ces heureux pasteurs, vous eussiez vu, par diverses avenues des bois, les groupes chantant se rassembler dans une vaste prairie consacrée à cet usage. Sous des berceaux, formés de branches de sapin, on prenait le repas sacré, prémices de l'année. Là se formaient de tendres liens ; là se prenaient, ou plutôt se renouvelaient les engagements d'une foi mutuelle. Celle qu'on avait aimée paraissait toujours la plus belle, quoique une jeune sœur se montrât pour la première fois à ses côtés.

Quand la danse avait écarté de la table, chère aux vieillards, l'impatiente jeunesse, la fidèle préférence du pasteur se manifestait par ses assiduités auprès de son amie.

Si quelquefois leurs mains se devaient séparer, il ne la quittait pas des yeux, et lorsqu'elle avait achevé la danse, elle courait, plus légère que la biche, s'asseoir auprès de celui qu'elle aimait uniquement. Ces tableaux paraissent chimériques en notre âge corrompu. Ils sont trop éloignés de nos mœurs, pour inspirer la foi qui leur est due, et l'on traite de rêves insensés les plus fidèles réminiscences du poète.

Il les voit ces jeunes vierges, aux formes élégantes, parées de leur modestie et de l'ignorance du mal. Le simple voile, tissu de leurs mains, suffit à la pudeur. La tiède haleine printanière caresse leurs membres souples et délicats. L'amant voit dans sa compagne plus qu'une simple mortelle; et moins elle s'entoure de mystère, plus un doux respect le saisit à sa vue. L'œil admire étonné; le cœur bat d'un ineffable et religieux transport.

On a fait trève aux danses légères; la foule, assise sur l'épais gazon, demande un chant, qui parle aux cœurs encore émus, et tous les yeux se tournent vers la jeune Alisca. Elle rougit; auprès d'elle, Odon se trouble plus encore. Mais elle a repris courage, et ses mains agiles font résonner les cordes d'une harpe rustique, ouvrage de son amant. Une brise, qui descend des sapins noirs avec un tendre gémissement, vient mourir dans la blonde chevelure de la jeune fille. C'est pour elle un souffle divin; elle se lève, belle comme Vala, inspirée par elle.

« Je suis à vous, Déesse des montagnes; je suis à vous:
» Vous faites mon bonheur. Derrière ces rochers qui m'en-
» tourent, il est, il est peut-être quelque chose, mais je
» veux l'ignorer. Il est d'autres vallons plus beaux peut-
» être; des lacs plus vastes et plus purs: je veux l'ignorer.
» On m'a parlé en mots confus de cités et d'empires: je
» veux, je veux les ignorer. Depuis les premières heures
» dont il me souvienne, depuis que, petit enfant, je me

» perdais dans l'herbe touffue, jusqu'à ce jour que je presse » sous mes doigts ces cordes mélodieuses, je n'ai connu » que le bonheur. Tout le reste, je veux donc l'ignorer.

» D'où viennent les habitants de la vallée? On dit qu'un » pays lointain les vit naître, et qu'ils traversèrent forêts, » montagnes, rivières, pour se fixer dans ces lieux. On n'é- » tait donc pas heureux aux bords que l'on quitta: que » m'importerait de les connaître? Mais peut-être le Ciel » nous plaça-t-il dès le commencement sur ces rivages: » nous y naquîmes, comme l'aune au bord du ruisseau, » comme le sapin sur la montagne; ô Ciel, nous ne change- » rons pas vos décrets; nous vivrons sur la terre où nous » reçûmes la vie. Une barrière de montagnes m'environne de » toutes parts, mais les astres de la nuit et du jour savent » la franchir pour me verser ici leur lumière. Pourquoi » donc les passerais-je moi-même ces hautes montagnes? » Tout me vient à souhait dans ce vallon.

» Délices de nos yeux, image du Ciel, beau Lac, je te » salue de mes plus tendres accords. Je t'aime apaisé; je » t'aime en fureur; je t'aime rayonnant des feux du soleil; » je t'aime couvert d'un voile ténébreux. On dit que tes » eaux profondes descendent jusqu'aux grottes souterraines » où les ames vont s'attendre pour monter au Ciel. Le pê- » cheur, attentif au murmure qui s'élève de ces abîmes, » croit distinguer de longs soupirs. Un jour il entendra les » miens, lorsque ma voix plaintive appellera ceux que » j'aime pour m'envoler avec eux au sein de Vala, et, delà, » plus haut encore.

» Mais pour obtenir cette faveur suprême, pour que nos » ossements reposent, sans outrage, dans la forêt des » Morts, auprès des ossements de nos pères, il faut vivre » comme nos pères ont vécu. Il faut que nulle coupable » pensée n'expose nos lèvres à mentir; il faut que je puisse

» lire dans votre ame, sans que votre visage ait à rou-
» gir. Il faut aimer sans cesse ce qu'une fois on aima, et
» mourir dans les premiers liens. Qui pourrait changer, s'ac-
» cuserait soi-même d'erreur et de folie. Placez bien votre
» cœur, et ne le reprenez jamais.

» Oui, » répondirent mille voix mélodieuses, « oui, nous
» promettons d'aimer sans cesse; de n'aimer qu'une fois.
» Ainsi l'on mérite de longs jours; ainsi les cendres des
» amants se mêlent dans le même tombeau; ainsi leurs es-
» prits prennent leur vol ensemble vers les feux célestes. »
— Telle fut l'hymne charmante des jeunes enfants de la Vallée. Les doux regards confirmaient cette promesse. Les chants semblaient partir d'un même cœur. Ils s'élevaient lentement dans les airs, en notes égales, et le rivage les renvoyait à la colline et la colline au rivage.

Les ombres sont déjà tournées vers le matin; mais le soleil est loin encore des sapins de la montagne, et permet d'autres plaisirs. Les jeunes hommes veulent rivaliser de force et d'adresse. Au bruit du cor mugissant, tous les âges sont rassemblés, tous ont déserté le berceau du festin, et se rangent sur le gazon. Le vieil Odéric, après cent années, est vigoureux encore; le bâton noueux sur lequel il s'appuie, serait au besoin une arme dans sa main. Il s'avance, en souriant dans sa barbe de neige, et ses longs cheveux de neige ombragent des regards qui lancent de joyeux éclairs. Il traîne avec quelque peine une jolie chèvre, blanche comme lui.

« Enfants, » dit le vieillard, « celle-ci est destinée au
» plus habile coureur; mais je ne vous promets pas une vic-
» toire facile. Un jour sa mère l'amena chez moi de la mon-
» tagne, où son père va bondissant de rochers en rochers.
» Voyez comme elle résiste, comme elle brûle de s'échap-
» per. Je l'ai exercée à la course, et souvent par mes ordres

» les chiens l'ont poursuivie dans nos forêts. Elle est mainte-
» nant aussi légère que l'agile habitant des glaces de Vala. »

A ces mots il délie la chèvre, et donne le signal. Elle s'élance comme un trait ; les coureurs se précipitent sur sa trace. Elle disparait dans les bois: ils s'y plongent avec elle. La forêt retentit de leurs cris, toujours moins entendus ; déjà le silence est au bois, mais le tumulte et le bruit règnent dans la prairie. On tressaille, on s'agite, on forme des vœux et des présages. On attend le vainqueur : il ne tarde pas longtemps.

Alisca le voit la première, et se tait. On le voit après elle et l'on s'écrie : « C'est lui ! Odon ! Odon ! » Il portait sur ses épaules la chèvre épouvantée, et courait encore plus légèrement que tous ses rivaux. Il la dépose au pieds d'Odéric ; le vieillard lui dit en l'embrassant : « Elle est à toi. » Le jeune homme l'emporte plein de joie, et l'offre à celle qui triomphe avec lui.

Un combat plus sérieux va s'engager. Deux jeunes hommes doivent se saisir, s'enlacer dans les bras l'un de l'autre, et les poitrines se presser à l'envi. Mais les genoux et les pieds resteront immobiles. Il faut que le seul effort des bras contraigne l'adversaire à demander grâce, et à se confesser vaincu par ces terribles étreintes. Ce combat fut souvent funeste ; on vit maint champion mourir pour échapper à la nécessité d'avouer sa honte.

Cependant les concurrents se lèvent en foule. On s'en étonne ; mais la cause d'une si grande confiance est bientôt connue. Odon ne se présente pas. Ses nombreuses victoires font deviner le motif généreux qui l'éloigne du combat. Il veut céder un prix. Il n'a pas oublié non plus que son dernier succès fut payé de la mort d'un ami. Les vieillards appellent à l'épreuve tous ces rivaux, pour choisir entre eux les deux lutteurs qui méritent la préférence. On choisit

ceux qui, pressant l'un contre l'autre deux jeunes ormeaux, sortis de la même racine, les font plier avec plus de force, et les tiennent courbés plus longtemps.

Le choix est fait; les champions se mesurent et s'embrassent. On dirait deux amis après une longue absence. D'abord ils se provoquent de railleries piquantes, mais il ménagent leurs forces; puis ils les déploient par degrés; ils se courbent, ils se redressent; déjà leur souffle haletant trahit des efforts nouveaux; déjà la sueur coule à flots des membres palpitants. L'assemblée, qui suit d'un œil attentif les chances du combat, semble en partager la fatigue et le travail.

Tandis qu'elle est tout entière au spectacle qui la séduit et l'effraie, un cri d'épouvante part du bout de la prairie. Quelques femmes fuient en désordre de divers côtés; un ours énorme s'élance après elles. La plus jeune, une enfant, est près d'être atteinte. Odon se lève; il court, bien plus rapide qu'il ne l'était naguère: l'enfant est sauvé, car le jeune homme est en face de son ennemi. Odon n'a point d'armes, et l'on veut courir à son aide; il fait signe qu'on s'écarte; il refuse tout secours.

Le monstre se lève, et marche à deux pieds; le jeune homme se précipite sur lui, et, non moins souple que vigoureux, il échappe à ses pattes énormes, à sa gueule béante; il l'embrasse, il l'entoure, comme il eût fait son lutteur. L'Ours agite vainement dans l'air ses bras velus, et sa tête horrible. Il ne peut saisir son agile adversaire: il essaie de le renverser avec lui.

Odon sent le péril, et prend son parti soudain; il enlève de terre son ennemi, au risque d'être accablé de son poids. Il redouble d'efforts. L'animal à demi suffoqué darde une langue frémissante; ses yeux versent le sang; il pousse des hurlements affreux; de ses membres épais, il bat lourde-

ment les airs, objet grotesque et terrible à la fois. Toute l'assemblée a quitté l'autre combat, pour assister à celui-ci.

Un murmure d'admiration parcourt toute la plaine. Les armes s'apprêtent cependant pour la sureté commune ; car on ne peut croire encore que l'homme soit vainqueur. Alisca s'est d'abord contenue; elle a compté sur le succès, mais quand elle voit la difficulté de cette lutte, elle s'oublie, elle accourt, et, tendant les mains vers le courageux pasteur, elle s'écrie : « Odon, je viens mourir avec toi. » Odon l'entend, et pousse un cri terrible. C'est la fureur de l'orgueil et du désespoir. Il rassemble toutes ses forces, et, dans une dernière et formidable étreinte, il étouffe le monstre, et le jette à ses pieds.

LE

PROCÈS DE FAMILLE.

Je rêvais sous mes lilas en fleurs; devant moi s'étendait la pelouse. A travers la verdure agitée d'un bosquet, j'entrevoyais le Léman et les Alpes; j'écoutais le vent. Les fleurs me faisaient sur le gazon mille courbettes gracieuses, et répondaient à mes sourires. Avouons sans détour à nos citadins que j'étais dans l'extase, et que des pleurs mouillaient mes yeux, comme dans les idylles. Les petits oiseaux ne manquaient pas à la fête; je reconnaissais les trois notes sonores de la plus belle des mésanges, l'appel uniforme du pinson, le triste et doux roucoulement du rouge-gorge printanier. Ils étaient sur ma tête, à mes pieds, et tout près.... Je pouvais n'en pas souhaiter davantage, mais je devais être comblé ce jour là. Tandis que mes yeux, vaincus par un doux sommeil, plein de volupté, nagent sous mes pau-

pières appesanties, j'entends un bruit étrange et confus de rires, de paroles et de chants. Les branches du bosquet gémissent; elles s'écartent, et laissent paraître un, deux, trois, douze merveilleux visiteurs qui se tiennent par la main.

Ils dansent sur ma pelouse, formant cent figures diverses, enchaînant toujours leurs cercles gracieux à des cercles nouveaux. Je vois bien que leurs regards s'attachent sur les miens, que l'on veut de moi quelque chose, et qu'un mystère va se passer entre nous, mais je n'ose commencer. Un prodige, si gracieux qu'il soit, est toujours un prodige, et nous jette dans un trouble puissant. J'attendais, et même avec une certaine anxiété, car toutes les figures n'étaient pas également aimables. Quelques unes étaient sombres et sévères, d'autres empreintes d'une mâle vigueur, d'autres, il est vrai, toutes riantes. Je m'étonnais de voir si bien associés des êtres si divers. Ils semblaient, dans leurs oppositions mêmes, se convenir encore; l'un était nécessaire à l'autre, et je n'aurais su, dans cette mystérieuse famille, quel membre retrancher, pour n'en pas rompre l'harmonieuse unité.

Ils s'amusèrent quelques moments de mon trouble et de mon impatience; enfin, les uns assis, les autres couchés sur le gazon, ils me font signe d'écouter et d'attendre. Je ne sais si ce fut crainte ou curiosité, mais j'obéis à mes visiteurs avec une docilité parfaite.

L'un d'eux se lève, et me dit: « Poète! » (Tous s'inclinèrent malicieusement à ce mot, et moi de répondre par une révérence profonde) « Nous t'avons fait juge entre nous; nous plaiderons nous-mêmes notre cause devant toi. Tu donneras le prix à qui te semblera le mériter. Si nous trouvons que tu as bien jugé, tu recevras une récompense

digne des arbitres de ta vie. » (Nouvelle révérence plus profonde que la première. Le plaideur continue.)

« Moi, je suis le premier; je suis le plus terrible et le plus redouté. Mon nom, tu le devines peut-être à ma vue? Mes cheveux sont blancs, ma barbe est blanche; mille cristaux étincellent sur mon poil hérissé, mais il y a dans tout mon être une vigueur éternelle. Je te parais un vieillard : je suis un Dieu. Le feu qui part de mes yeux, s'il ne brûle pas, éblouit la plus forte vue. Si j'étendais les bras, si je secouais ma chevelure, je répandrais autour de moi les glaces et la mort. Ce beau lac, où se balancent les vagues onduleuses, j'ai su quelque fois le pétrifier dans son immense étendue. Le plus timide y marchait d'un pas sûr. On me dispute, il est vrai, cet empire; mais, quand j'ai quitté vos climats, de vastes retraites m'appartiennent encore, où je règne sans rival. »

L'orateur fit silence, et j'en remerciai le Ciel. Il y avait dans ses paroles même quelque chose de stupéfiant. Mes lèvres s'étaient contractées au mouvement des siennes; il m'avait glacé jusques au cœur. Il devina, je pense, l'impression qu'il avait produite sur moi, car il me regarda avec l'air courroucé de l'avocat d'une mauvaise cause qui n'a pu ni séduire ni tromper son juge.

« Mon frère, je vous en dois bien peu, » dit le second. « Mais à votre vigueur puissante je mêle quelques agréments, d'autant mieux appréciés que je sais les faire désirer. Je peux sévir comme vous, couvrir montagnes et rivages d'une couche épaisse de neiges; enfler les torrents bourbeux; résister au soleil qui s'avance, et l'offusquer de voiles épais; mais, quand j'ai montré ce que je puis, quand j'ai consterné la nature, j'aime à lui sourire entre deux nuages, et comme par pitié. Le prix appartient à qui sait tempérer la gravité par quelques grâces. Les nuages, les

pluies glacées tombent à flots de ma barbe négligée, mais la perce-neige s'enlace agréablement sur ma tête à quelques primevères courageuses. »

Les prétentions coquettes du second orateur me semblèrent assez étranges. Le troisième se chargea de l'en punir; il souffla sur sa frêle couronne, et la flétrit sur le champ.

« Voilà de mes tours, mon frère, » lui dit-il. « Aussi, pourquoi prendre mon rôle, et ne pas rester dans le vôtre? C'est moi qui, pesant dans mes balances l'ombre et la lumière, les dispense à la terre en mesures plus égales; c'est moi qui, selon qu'il me plaît, ouvrant les cavernes de l'Aquilon ou les grottes du Zéphire, prolonge le règne des frimats ou fais commencer celui des fleurs. Je tiens dans ma main les richesses de la terre; pour les faire éclore sous mon aîle, et les détruire aussitôt, il me suffit de le vouloir. Ces fureurs me sont peu communes; mes rigueurs sont d'un père, qui ne permet pas à la nature de prendre un essor prématuré. Enfin, soit dit sans offenser personne, je possède un rare mérite : je viens après le Dieu qui se couronne de perce-neige. »

Si le prix appartenait à la piquante raillerie, dis-je au troisième orateur, il devrait sans doute vous être décerné; mais il faut entendre tout le monde, et vous me permettrez de suspendre mon jugement. En prononçant ces paroles, gage d'impartialité, je ne pus m'empêcher de sourire au plaideur qui se levait.

« Je viens des beaux climats; et je vous apporte tout ce qui les fait chérir. Quand vos prés sont verts, que vos jardins fleurissent, est-il rien de plus beau que la fraîche Helvétie? Elle est faite pour moi, et moi pour elle. L'Eden serait un vallon tel que celui-ci, où je pourrais résider toujours. Ah! que je le revois avec amour! que je l'abandonne

avec tristesse! Vents printanniers, soufflez plus doucement. Caresse z fécondez mes fleurs, ne les effeuillez pas. »

L'aimable Dieu leva les yeux sur moi; il me vit attendri, et, soit confiance, soit modestie, il ne voulut pas en dire davantage. Moi même je croyais mon choix arrêté, quand le cinquième rival se présenta, au milieu d'un murmure flatteur, que la jalousie elle même ne sut pas réprimer. Pour moi, je fus ébloui.

« Ce que mon doux précurseur a commencé, » dit-il, « je le complète et je l'achève. Il vante ses fleurs : en ai-je moins que lui, et de moins belles? Mais les bois eux-mêmes ont leur feuillage; les Alpes sont vertes; la parure de la terre a déjà toute sa magnificence; elle n'a rien perdu de sa fraîcheur. Plus de retours funestes à craindre. Partout rit l'espérance; partout chante, soupire et triomphe l'amour. Je lui donne au bocage son hymne le plus mélodieux. Poète, si vous me refusez la couronne, vous condamnez le rossignol. »

« Et voudra-t-il condamner la rose, » s'écria le sixième. « Pensez-vous qu'il n'entende plus Anacréon? Laissez-moi le couronner lui-même des plus beaux présents de l'année; laissez-moi l'enivrer de mes parfums. Quelle imagination si abattue ne s'exalte encore à ce pur encens de la volupté? Le soleil y versa les flots de sa lumière; la rose réfléchit toutes ses couleurs. Mais si d'autres soins vous touchent, si l'ami de Théocrite veut des tableaux rustiques où s'allient la grâce et la simplicité, qu'il vienne; les faucheurs sont prêts, les faneuses les suivent. Voici de la prairie, au souffle du vent, des parfums nouveaux et des chansons pastorales. O trésors innocents, votre abondance est une bénédiction pure. Par vous s'élèvent au sein de nos bergeries ces belles génisses qui font, dans tout l'univers, la gloire de nos campagnes. Vous avez sur nos monts des vertus secrètes.

A moi la couronne encore, si les pâtres d'Helvétie la décernaient. O soleil, s'il pouvait rester quelque doute dans l'esprit de mon juge, c'est toi que je prendrais à témoin. Aussi longtemps que tu espères ma venue, tu montes dans les cieux ; tu verses tes plus longs jours à ton enfant bien-aimé, et, quand ma course s'achève, tu te retires avec moi. »

Je fus ébranlé, et même un peu étourdi de cette vive éloquence. Nul autre n'avait mis tant de chaleur à plaider sa cause ; mais je sentis, qu'à tout prendre, Anacréon, les roses, Théocrite, les bergers, avaient réveillé dans mon cœur moins de jouissances que de regrets. Je balançais pourtant, lorsqu'un éclat de foudre me fit tressaillir. « Qu'est-ceci ? » m'écriai-je, hors de moi même. « Celui-ci est plus flamboyant encore ; il ne parle pas ; il tonne ; il foudroie. Voici un terrible solliciteur. »

« Je ne sollicite pas la couronne, » dit le puissant orateur ; « je la réclame ; elle m'est due ; elle appartient à celui qui lance le tonnerre, et qui fait trembler ces bas lieux. Vous ignorez, faibles mortels, ce que vous devez à la force qui déchire la nue et qui précipite les orages. On la redoute : on devrait aussi la bénir. Lâches, pour vous plaire, il faudrait toujours flatter vos sens, endormir votre mollesse : mais n'avez vous pas senti dans tous vos membres une vigueur nouvelle, n'avez-vous pas vu les campagnes recréées, lorsque mes éclairs avaient lui sur vos têtes? Quelques points sont frappés, mais je restaure le monde. Malheur aux ingrats ; comme je mûris les moissons, je puis les écraser. »

Ces derniers mots accompagnés d'un tonnerre plus terrible encore que le premier, allaient, dans ma terreur profonde, m'arracher un jugement irréfléchi, lorsque le huitième prétendant me prit la main de sa main robuste, et, me

regardant avec bonté, me rendit, par sa mâle assurance, un peu de cette fermeté qui ne devrait jamais abandonner l'arbitre de la justice.

« As-tu des remords ? » me dit-il, « tu peux alors, tu dois ressentir la crainte ; mais, si ton cœur est innocent, laisse tonner les nuages. Le ciel est bien au-dessus. Pour moi, je veux parler à ta raison, et, si je te demande le prix, c'est moins pour l'honneur qui m'en peut revenir, que pour te donner l'occasion d'accomplir un acte de bon sens et d'équité. Ces moissons, que mon frère menace trop souvent, je te les donne; je remplis tes greniers; je nourris ta famille. Je te fais payer, il est vrai, par quelques labeurs, ce pain qui te fortifie. Sage attention d'un judicieux bienfaiteur, qui relève la condition de ceux qu'il gratifie, en paraissant ne leur payer qu'une dette légitime ! De tous les présents qui te sont faits, considère celui qui t'est le meilleur, le plus nécessaire, et prononce après un mûr examen. Je ne veux point te surprendre ; je ne dois ni t'effrayer ni te séduire. Ces moyens sont indignes de moi; nous verrons s'ils peuvent faire impression sur l'arbitre à qui je me suis remis. »

Que répondre à des raisonnements si solides? Je crus céder à la sagesse même, en plaçant le dispensateur des moissons bien au-dessus de tous les autres; mais je sus garder une contenance tranquille, et, tout en me promettant de le couronner, je crus lui rendre un nouvel hommage de prêter l'oreille à ses rivaux, d'un air aussi peu prévenu que s'ils avaient eu encore quelque chose à espérer.

« Ils ne veulent ni vous effrayer ni vous séduire, » dit le neuvième concurrent. « Et que font-ils autre chose en bonne foi? Et le sage qui vient de parler ne s'adresse-t-il pas plus crûment que les autres au vil intérêt pour vous persuader? Pour moi, je pensais qu'il fût question de savoir ce que

nous valons en nous mêmes, et non par rapport à l'homme seulement. La meilleure cause n'est pas toujours celle du plaideur qui paie le mieux. Homme, je pourrais aussi vous parler ce grossier langage ; faire valoir mes nombreux et riches présents qui n'en cèdent guères à ceux des autres ; mais j'estime trop mon juge pour essayer de l'acheter. Je demande qu'il oublie ce que je fais pour lui ; qu'il juge la cause et non la personne. Je me suppose plaidant devant une Intelligence supérieure, un Esprit pur, qui ne soit touché que de l'éternelle vérité. Ne reconnaitra-t-il pas que celui-là mérite la couronne, qui approche le plus de l'absolu ; qu'il n'est pas de vraie beauté sans un parfait équilibre des éléments divers qui la constituent ; qu'en conséquence si l'un de nous résumait dans son individu les plus précieuses qualités de tous les autres, il devrait être proclamé le type et le modèle ? Or, considérez ce que je suis au ciel et sur la terre ; voyez cette admirable lumière que je répands sur la nature ; ces vapeurs brillantes dont je drape les montagnes ; observez cette heureuse combinaison du sec et de l'humide, du froid et du chaud dont je compose ma température ; voyez ces monts neigeux, ces collines pourprées, ces fruits au verger, ces fleurs au parterre, ces prés reverdis ! Ne vous semble-t-il pas voir en moi le centre où rayonnent toutes choses, et peut-on, sans avoir soi-même dans l'esprit les plus fâcheuses lacunes, sans être misérablement incomplet, ne vouloir pas couronner celui qui rassemble en lui seul la quintessence des choses, et les éléments des qualités éparses chez tous ses rivaux ?..... »

« Suis-je donc le jouet de ces éloquents génies ? » dis-je en moi-même après ce nouveau discours ; « ou sera-t-il dit que le dernier aura toujours raison ? Non, non ; ce n'est point faiblesse ; ce n'est point que j'oublie ce que les autres ont allégué en leur faveur, mais celui qui vient de parler

est incontestablement le plus digne du prix. Mon esprit ne manque ni de force, ni d'étendue; je sais comprendre le singulier mérite d'un heureux équilibre des éléments du beau. Allons, allons, on verra si je suis capable de me laisser gagner par le vil intérêt ! »

« Si j'ai bien compris le métaphysicien qui vient d'argumenter, » dit le plus joyeux de la troupe, « il est le centre d'un cercle dont nous sommes la circonférence; il est le moyeu de la roue, l'axe du monde..... Certes, s'il résume en lui toute la modestie de la société, nous en sommes très légèrement pourvus. Moi, je voudrais fort être couronné, mais s'il fallait pour cela, mes amis, vous paraître orgueilleux ou pédant, vous disputer les avantages qui me charment en vous, je renoncerais de bon cœur à la couronne. J'aurais ici de quoi m'en consoler. Cette coupe fumante est pleine du nectar de la terre. Je pourrais en dire les vertus aimables; je ferai mieux; je prierai mon juge d'en mouiller ses lèvres, et ..... — Non, non, » s'écrièrent d'une voix unanime les autres concurrents. — « Eh ! pourquoi ? » reprit le porteur de la coupe. « Celui-ci n'a-t-il pas fait respirer à notre juge le parfum de ses roses? Celui-là ne l'a-t-il pas assourdi de son tonnerre? Vos craintes parlent mieux en ma faveur que tout le reste. Mais je m'en ris, mes frères. Quoiqu'on fasse, on n'empêchera pas mon juge de se souvenir et d'espérer. A bon entendeur salut ! »

Ainsi la coupe s'éloigna de mes lèvres, et le dépit de cette contrariété ne servit pas moins dans mon esprit celui qui me l'offrait, que son humeur avenante et son bon caractère. « Mais oserai-je surmonter la fausse honte, » dis-je à part moi, et couronner celui qui attaque si directement ma convoitise? Que n'a-t-il été plus discret? Je vois bien qu'il remplira mon cellier, si je le proclame vainqueur, mais il ne fallait pas être si clair. Me voilà bien embarrassé.

« Je me présente à mon tour, mais c'est sans espérance, » dit le onzième prétendant. « Ma couronne bigarrée a bien ses beautés, mais elle est presque effeuillée ; les voiles qui m'entourent ne sauraient qu'attrister et déplaire. J'en conviens ; le soleil semble fuir mon approche ; les vents me poursuivent en mugissant, et me font frissonner sous mes vêtements déchirés. J'ai pourtant quelques amis. Ils me recherchent, non que je les enivre ou que je remplisse leurs greniers, mais je sais pleurer avec eux. Nous errons ensemble dans les bois dépouillés ; nous portons un pieux tribut de larmes aux monuments de ceux qui ne sont plus ; mais tous ne peuvent comprendre ces douloureuses délices. Si, comme je le souhaite, mon juge possède encore tout ce qu'il aime, je ne lui demande rien. »

Mes yeux humides lui répondirent avec tant d'expression, que les plus confiants de mes visiteurs se croyaient vaincus, lorsque le dernier des frères se leva. Son maintien était sévère, son air pensif et recueilli. Je ne le vis pas d'abord avec cette émotion que m'avaient causée quelques autres, mais plus mes regards s'attachèrent sur les siens, plus il fit sur mon âme une impression profonde. Il gardait le silence. Quelle tendre pitié dans sa physionomie ! Mais quelle chaleur intérieure, quelle force généreuse révélaient et communiquaient ses regards ! « Ils t'ont parlé de la terre, » me dit-il d'un ton pénétrant ; « je n'ai rien à t'en dire ; ils se la sont partagée, et ne m'ont rien laissé ; mais je te parlerai du commun héritage des êtres ; je te parlerai du ciel. Qu'importent là haut, et là bas, les petits changements produits sur l'écorce du globe par le règne passager de mes frères ? Je voudrais qu'ils en fussent moins fiers ; je n'eusse pas été plus sage à leur place, et je remercie la nature de m'avoir dépouillé pour m'instruire. Je me suis senti comme dans l'exil sur cette terre, et j'ai dû m'enquérir

de ma patrie; je l'ai trouvée au sein même de l'Arbitre des jours. Dès lors j'ai connu les vrais besoins, et par conséquent les vrais biens. Le bœuf broute l'herbe, et s'endort; l'homme charnel boit le jus de la vigne, et sa raison s'égare: l'homme éclairé d'en haut vit d'autre chose encore que de pain; il connaît une meilleure ivresse que celle de l'intempérance. Mais d'où vient, diras-tu, la manne céleste à laquelle je te convie? Tu sais qui je suis; songe à Celui que j'ai vu naître. Si tu étais assez heureux pour sentir qu'à ce titre tu me dois la couronne, ce n'est pas sur mon front, c'est aux pieds du Christ que je la déposerais. »

«Elle est à vous; elle est à vous, ô mon sage conseiller!» mécriai-je en me prosternant; et, comme je me relevais les yeux pleins de larmes, je ne vis plus rien, mais je sentis dans mon cœur un délicieux mélange d'espérance et de joie. Pouvais-je être mieux récompensé?

UNE

VISITE DE DEUIL.

Quelle grâce aura ta matrone
Auprès de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?

Alfred M. était absent, lorsque son ami B., qu'il avait laissé en parfaite santé, tomba soudain malade. Malgré tous les secours de la faculté, ce fut l'affaire de quelques jours. Alfred, en rentrant chez lui trouva sur sa table, parmi beaucoup de lettres, un billet de couleur sinistre. Sa main trembla; il l'ouvrit; et, comme frappé d'un coup de foudre, il s'écria :

« Il est mort! Et c'était aujourd'hui le convoi! A onze » heures! Il en est cinq..... Je n'aurai donc pas eu la con- » solation de lui rendre les derniers devoirs! Et Madame » B. n'en a pas été prévenue!.... Il faut y courir à l'instant » même. Pauvre ami! Pauvre femme! Pauvre enfant!.... Il » ne connaît pas son malheur. Un si tendre père!.... »

Nous épargnerons à nos lecteurs la suite de ces exclamations. Elles durèrent aussi longtemps que la toilette d'Alfred. A trente ans, on ne perd pas un ami, florissant de santé naguères, plein d'avenir et de projets, au secret desquels il nous associait, sans éprouver une violente secousse.

Lorsque Alfred fut en chemin, il se sentit arrêté par quelque scrupule.

« Recevra-t-elle aujourd'hui? Moi surtout? J'ai toujours » admiré que la femme de mon ami fût pour moi d'une » si glaciale froideur. Il est vrai qu'elle la prodiguait assez » libéralement. Son mari, son enfant, son enfant, son mari, » voilà le cercle invariable où tournaient ses affections. Elle » n'en est que plus malheureuse. Ce n'est pas le moment de » lui porter rancune; n'hésitons pas à nous présenter. Une » carte, s'il le faut, témoignera du moins de mon juste em- » pressement. »

Arrivé dans la maison de son ami, Alfred monta les degrés lentement, et sonna. Une vieille servante, tout encrêpée vint répondre. « Eh! Monsieur, c'était à onze heures! » — J'étais absent; j'arrive. Madame est-elle visible? — » Monsieur, je prends sur moi de vous introduire. Elle est » dans un si pitoyable état, qu'il n'y a qu'à gagner au » changement. »

Et, sans attendre la détermination d'Alfred, elle ouvrit une porte vis-à-vis de l'escalier, et annonça d'un ton gémissant. Il n'y avait plus à reculer. La veuve, assise dans un grand fauteuil, tournait le dos à la porte; abîmée dans sa douleur, elle ne s'était pas encore aperçue de la présence d'Alfred, que la porte était déjà fermée derrière lui. Il aurait fait retraite, sans aucun doute, s'il avait pu espérer de sortir incognito, comme il était entré, et maudissait la

vieille de bon cœur, lorsque Madame Adèle B., ayant changé de position, vit tout-à-coup Alfred, et tressaillit

« Pardon, Madame. Marguerite, sans mon consentement, » sans vous consulter, m'a introduit. J'étais absent depuis » un mois..... j'arrive en cet instant, et je n'ai pu..... ce matin... »

Des sanglots vinrent couper court à ces explications, et, pendant un demi-quart d'heure, on fit son devoir de part et d'autre, comme il convenait à la circonstance. Cependant Alfred s'était jeté dans un fauteuil au coin de la cheminée; Adèle était vis-à-vis de lui. Peu-à-peu le silence se rétablit, et Alfred fit ses excuses.

« J'était venu pour essayer d'offrir quelques consolations » à la veuve de mon ami, et je ne fais que ranimer sa dou- » leur. Je ne puis me pardonner d'avoir consenti que Mar- » guerite, dans un tel moment..... » —

« Ah! » —

« Croyez, Madame, que, sans des obstacles insurmonta- » bles je n'aurais pas manqué ce matin..... » —

« Ah! Monsieur! » —

« Toute la ville s'y trouvait, m'a-t-on dit. » —

« Hélas! » —

« Cela devait être. Un si excellent citoyen! Un homme si » bon! Un modèle!... »

Sanglots prolongés de la veuve.

« Je ne vous parle pas, Madame, de la perte que ses amis » ont faite. Toutes les douleurs doivent se taire devant la » vôtre. » —

« Ah! Monsieur! quelle solitude! quel abandon! » —

Silence prolongé.

« Madame, l'amitié que je portais à votre mari, la con- » fiance particulière dont il m'honorait me font un devoir » impérieux de vous offrir mes services. Je m'estimerai heu-

» reux si je puis vous être de quelque utilité. Disposez de
» moi. » —

Une légère inclination de la veuve, accompagnée d'un soupir qui semble dire : Que je suis malheureuse d'avoir besoin de vous !

« Et le pauvre petit Edouard, si je puis... » —

Explosion de sanglots.

« Madame, il sera votre consolation. » —

« Oh ! oui, mon unique consolation. »

Larmes abondantes.

« Charmant enfant! Qu'il m'intéresse! Comptez, Ma-
» dame, que mon appui ne lui manquera jamais. » —

Nouvelle inclination de tête, avec un geste qui paraît signifier : Je suis touchée de ces sentiments.

« Il sera fort important, Madame, que ses intérêts
» soient mis promptement en des mains habiles ; vous savez
» peut-être que depuis longtems votre mari était menacé
» par son cousin F. d'un procès qui ne tendait à rien moins
» qu'à la ruine de votre enfant ; vous savez que B. était cité
» à comparaître.

» Mon Edouard, mon Edouard, que tu auras besoin
» d'amis. Tu ne peux compter sur ta mère; troublée, abat-
» tue par la douleur, que pourrait-elle pour toi? »

Pleurs, attendrissement.

« Madame, soyez sans inquiétude; j'ai l'habitude des af-
» faires, je connais celle-ci ; B. m'en avait expliqué tous les
» détails, et c'est par mes conseils qu'il a fait les premières
» démarches. Je m'y emploierai ; je ne négligerai rien, et
» j'espère que cet indigne parent ne recueillera que la
» honte. » —

« Ah ! Monsieur, on dépouillerait l'orphelin ! » —

« Non, Madame, rassurez-vous. Mais de grâce excusez-

» moi si dans l'intêret d'Edouard je me suis permis de vous » parler d'affaires qui vous doivent être pénibles. » —

« Ah! Monsieur, je vous suis obligé. Je dois me sacrifier. » Il n'a plus que moi... » —

Pleurs convulsifs.

« Daignez compter vos amis pour quelque chose, Ma- » dame, et croyez... » —

« Ah! je n'ai nulle intention de vous offenser, Monsieur; » je serais bien ingrate. »

Un regard triste et languissant. Une pause, pendant laquelle Alfred a le loisir d'observer que Madame Adèle B. est une très belle femme, chose à quoi il n'avait jamais pensé.

« Vous savez, Madame, que vous êtes appelée à faire » choix d'un conseiller. J'espère bien ne pas être indiscret » en vous offrant respectueusement mes services. » —

« Vous m'avez prévenu Monsieur. » —

« Eh! bien, Madame, la chose ne dépend plus que de la » justice; et je ne prévois aucune cause d'empêchement. »

« Mais vous êtes si occupé!... » —

« Si j'ai trop d'affaires, j'abandonnerai celles qui m'empê- » cheraient de remplir ce que je considère dès à présent » comme le premier de mes devoirs. » —

« Comptez! Monsieur, sur toute ma reconnaissance. »

Regard expressif, qui rencontra celui d'Alfred, lequel étant fort ému, parut à la veuve le meilleur et le plus généreux des hommes, sur quoi ses larmes redoublèrent. Elle respira des sels. Alfred ayant reçu de sa main le flacon, pour le replacer sur la cheminée, eut encore lieu de remarquer que Madame B. avait la main parfaitement belle. La servante, qui l'avait introduit, entra pour lors, portant un plateau où fumait une tasse de bouillon.

« Emportez cela, » dit Adèle; je ne prendrai rien. —

« Madame! Et voilà trois jours que ça dure! Vous voulez » donc que ce pauvre petit n'ait bientôt plus ni père ni » mère. » —

Marguerite pleure à sa manière, avec une sorte de hoquet.

« En effet, Madame, » dit Alfred d'une voix adoucie, » si j'osais joindre mes prières à celle de Marguerite, je vous dirais que vous courez risque de tomber malade, en » refusant toute nourriture. On n'a nulle envie de manger, » je le sais, mais le besoin n'en existe pas moins. Une insis- » tance pareille eut chez une de mes parentes la consé- » quence la plus funeste. » —

» Edouard en trouvera-t-il quand il rentrera?—

» Oh! Madame, pensez-vous que sa bonne l'oublie? —

» Non, ma pauvre Marguerite. »

Cependant la tasse était déjà dans les mains de la veuve. Elle but quelques gorgées, et la rendit en poussant un soupir.

« Si peu, Madame! » —

« C'est déjà trop; je l'ai fait pour vous obliger, Mar- » guerite. »

Marguerite se persuada que la présence d'Alfred et ses instances n'avaient pas été inutiles; mais elle garda pour elle cette petite observation.

Cependant le jour baissait, et la prudente Marguerite crut qu'il ne convenait pas de laisser Madame dans l'entre-chien et loup, qui dispose si fort à la tristesse; malheureusement, en prenant la lampe sur la console, elle heurta le cadre d'un portrait de grandeur naturelle, placé au dessus du meuble; la secousse fit tomber le crêpe noir qui le couvrait. C'était le portrait du défunt. Un dernier rayon du jour l'éclaira en plein; ce fut comme une apparition. La veuve y jeta les yeux, et, toute saisie, poussa un cri, et s'é-

vanouit. Elle serait tombée, si Alfred ne l'eût soutenue dans ses bras. Marguerite court à la sonnette; elle appelle Personne ne répond.

« Inutile, Marguerite, » dit Alfred. « Nous suffirons à » nous deux. Vite du vinaigre. La crise ne sera pas longue. » Plaçons Madame sur le canapé; ouvrez la croisée. C'est » bien. Voyez; elle est déjà moins pâle. Replacez ce crêpe » avant que Madame ne revienne à elle. »—

« Je ferai mieux; je vais enlever cette peinture, qui lui » fait mal, et qui renouvellerait ses émotions. »

Quand Adèle reprit ses sens, elle se trouva seule avec Alfred qui faisait au mieux son devoir d'homme secourable; et qui lui bassinait les mains.

« Où sont mes domestiques? » dit-elle un peu confuse. —

« Marguerite a sonné, Madame; personne n'est venu. » Elle et moi nous avons fait de notre mieux, et grâce au » Ciel... » —

« Ah! Monsieur, j'abuse de votre bonté; mais me voilà » remise; ainsi... »—

« Je me retirerai, Madame, si ma présence vous gêne; » mais je ne m'en irai pas sans inquiétude, et, si vous le » permettiez... »—

« Ah! Madame, » dit Marguerite qui venait de rentrer, » un médecin n'aurait pas mieux fait; et, sans Monsieur, je » ne sais trop ce que nous serions devenues, car, pour moi, » j'étais toute bouleversée. »

Alfred venait d'acquérir l'autorité d'un docteur par la belle cure qu'il avait opérée, et, à ce titre, il peut attendre que la crise d'Adèle ne laissât plus de traces. Pour lui, en soutenant la jeune veuve dans ses bras, il avait senti une émotion d'un tout autre genre que celle de Marguerite, et qui fut moins prompte à se calmer. Un accident qui ne fut pas

sans importance, c'est qu'en s'élançant pour soutenir Adèle, il s'était blessé la main à l'angle d'une table.

« Qu'est-cela, dit la veuve, en voyant la main sai-
» gnante. » —

» Je ne sais. » —

» Mais vous êtes blessé? » —

Madame aurait pu faire une bien mauvaise chute, dit Marguerite, si Monsieur ne s'était hâté d'aller à son secours. —

» Et c'est donc ainsi que l'accident est arrivé! » —

» N'y faites pas attention, Madame. »

Leurs yeux se rencontrèrent encore. Alfred s'enveloppa négligemment la main de son foulard. Pendant quelques momens, la conversation roula sur les personnes qui avaient fait des pertes semblables à celle de Mme B. Alfred sut trouver un nombre étonnant de veufs et de veuves. A chaque nouvel exemple d'infortune, c'étaient de nouveaux soupirs de compassion, et des retours d'Adèle sur elle-même; cependant elle éprouvait, sans qu'elle s'en doutât, un grand soulagement, à la pensée de tant de malheurs. Plus la visite se prolongeait, moins le temps lui durait. Elle savait gré à Alfred de sa présence d'esprit dans l'affaire de l'évanouissement, de son généreux dévouement à l'égard de son fils, de son adresse délicate à lui offrir les seuls sujets de consolation qu'elle fût en état de recevoir; et, quand la nuit fut tout-à-fait close, elle sentit qu'elle avait presque besoin de sa présence, pour dissiper un peu ses sombres idées, mais elle n'aurait point osé le retenir. Heureusement Marguerite, plus entreprenante, servit le thé, plaça deux tasses; et il fallut bien proposer à Monsieur le conseiller de prolonger sa visite. Il n'eut garde de refuser, et toucha seul aux tartines de Marguerite. Cependant Adèle, qui avait confié pendant

quelques jours son enfant à une amie, et qui l'attendait ce même soir, témoigna de l'inquiétude de ce qu'il tardait à revenir.

« Pauvre enfant! dit-elle, il ne sait pas la perte qu'il a faite. Que dira-t-il quand il ne trouvera plus son papa? »

En disant ces mots, elle jeta des yeux pleins de larmes du côté de la console, et, ne voyant plus le portrait :

« Marguerite, pourquoi ce changement? »—

« Madame, j'ai pensé que ce triste objet frapperait les » yeux du petit, et, pour éviter des questions embarrassan- » tes, que sais-je encore une scène.... j'ai...—

« Je crois, Marguerite, que vous avez bien fait. »

A ce moment on entendit une voix d'enfant dans l'escalier.

« Où sont-ils, disait l'enfant! Papa, maman! Je veux les » voir. »

Alfred tournait le dos à la porte. Il avait les cheveux bruns et coupés comme ceux du défunt; et, avec plus d'élégance, à peu près même stature. Un enfant pouvait s'y tromper; aussi s'écria-t-il en entrant dans la chambre :

« Papa! papa! »

Et il accourut les bras ouverts. Alfred se retourna, et pressa vivement l'enfant contre son cœur; mais le petit Edouard avait eu le temps de le reconnaître.

« Ce n'est pas lui, »

dit-il tristement. La mère sanglottait; Alfred ému, dit au petit orphelin :

« Il est vrai, mon enfant; mais je suis le meilleur ami du » papa; je viens de sa part. Il est allé faire un grand voyage, » et il m'a dit : « En mon absence, soyez aussi le papa » d'Edouard. Dites à mon fils qu'il soit bien sage; qu'il

» rende sa maman bien heureuse ; et qu'un jour nous serons
» réunis pour ne plus nous quitter. » —

» Oh! quand sera-ce! Mon papa! Mon papa! Il vous a
» donc promis de revenir bientôt? » —

» Non, c'est nous qui irons auprès de lui. » —

» Nous quitterons Lausanne? » —

» En seriez-vous fâché, si c'était pour aller vers le
» papa? »

» Oh! non, non. J'irai où l'on voudra. J'irai au bout du
» monde. »

La mère sanglottait toujours.

» Vous êtes, Edouard, un aimable enfant, et quelqu'un
» dira à votre papa toute l'amitié que vous lui portez. » —

» Oh! je saurai bien le lui dire moi-même. Je ne voulais
» pas apprendre à écrire; mais à présent j'écrirai tout le
» jour, tout le jour, jusqu'à ce que je sois assez habile pour
» lui envoyer des lettres. » —

La mère prit l'enfant dans ses bras. Ses étreintes convulsives annonçaient le paroxisme de la douleur; mais déjà l'enfant avait dans son esprit plus de place que le père, et d'ailleurs le cercle dans lequel tournaient les affections d'Adèle s'était visiblement agrandi.

« Je crains, Madame, dit Alfred avec l'accent d'une tendre sollicitude, « je crains que votre fils ne soit bien fati-
» gué. Il a grand besoin de repos. » —

» Oui, dit Marguerite, viens Edouard avec ta bonne. » —

» Demain, Madame, si vous le permettez, je viendrai le
» chercher, pour le conduire chez M. de L., qui a de si bel-
» les fleurs, une si belle serre, des citroniers, des oran-
gers. » —

» A-t-il aussi des oranges? dit l'enfant. Ah! Monsieur,

que vous êtes bon. Je serai prêt de grand matin, je vous promets. Bon soir, Maman! »

Adèle était trop tendre mère pour ne pas être profondément touchée de la spirituelle bonté d'Alfred. L'enfant sorti, elle dit d'une voix émue :

» Vous venez, Monsieur, d'ajouter de nouveaux titres à » ma reconnaissance. On n'est pas plus compatissant et plus » délicat. Que ne puis-je me faire les illusions que vous » avez si doucement entretenues chez mon petit Edouard! » Je continuerai votre ouvrage, si je puis. » —

» Vous voulez donc bien, Madame, me le confier de» main? » —

» Pourrait-il avoir un guide plus bienveillant? » —

» Qnand il ne serait pas votre enfant, Madame, pour» rais-je ne pas être touché de sa naïveté, de ses grâces? » Quels yeux charmants! Quelle jolie chevelure! Quels » traits délicieux! »

(L'enfant était l'image frappante de la mère),

» Et quelle sensibilité touchante! Vous avez un trésor en » lui. Je ne m'abuse point; il est plein d'esprit, il sera » quelque jour un homme remarquable. Il vous rendra bien » fière. » —

» Hélas! une femme est-elle capable de diriger l'éduca» tion de son fils? » —

» Oui, Madame, une femme comme vous. Au reste, le » conseiller de la mère ne négligera pas l'enfant. J'appar» tiens désormais tout entier à ce qui vous intéresse, et je » fais ici levœu de renoncer absolument à tout ce qui pour» rait enlever.... à votre enfant quelque part de mon » temps, de mes forces et de mes affections. »

En disant ces mots, avec une intention marquée et une émotion toujours croissante, Alfred s'était levé; il avait pris son chapeau, et il osa, en faisant à la belle veuve un salut

respectueux, presser tendrement sa blanche main dans les siennes ; puis il leva des yeux humides, qui rencontrèrent ceux d'Adèle, salua encore et sortit.

Edouard avait trouvé un second père, le jour même où la terre avait recueilli les restes mortels du premier.

UN

SIGNE DE DIEU

OU

LE PACIFICATEUR.

Paix sur la terre ; bienveillance entre les hommes.

« Peuples et Rois, la paix chez vous ! la paix ! »
A dit souvent la sage Parabole,
Voix du désert qui dans les cieux s'envole.
Eh ! quoi ? Toujours aux cités, aux palais,
Serai-je en vain l'écho de sa Parole !

Au temps jadis, deux monarques rivaux
Etaient en guerre, et, d'égale furie,
Rois et sujets s'étaient fait tous les maux ;
Champs dévastés, humaine boucherie,
Renversements de cités, de hameaux...
Nos gens étaient aux abois, et peut-être

Quelque remords commençait-il à naître.
Donc, pour traiter, les deux Rois, nobles preux,
D'un même accord seul à seul se trouvèrent
Chez un ermite, et d'abord s'embrassèrent.
Puis l'on dîna ; l'ermite, assis entre eux,
A bonne fin, d'une large bouteille
Versait les dons, de grand zèle ajoutant
Maint doux propos. Il exhorte ; il conseille ;
Parle du ciel, de l'enfer, et fait tant
Que de sa voix leurs Majestés frappées
Au même clou suspendent leurs épées ;
Gage nouveau de concorde et de paix.
Vient le dessert. La cruche encor s'incline.
On négocie, épluchant l'aveline,
Vidant la coupe ensemble et le procès.
Puis une carte est sur table étalée.
« D'abord, » dit l'un, « je veux cette vallée
Et ce passage, et nous verrons après. —
Non pas, Seigneur ; tout ce pays me reste. »
Et l'on réplique, on réserve, on proteste :
Voilà les cris. L'ermite a beau verser :
La guerre était prête à recommencer.
« O Dieu clément, » dit alors le bon père,
En soupirant sa fervente prière,
« Je ne puis rien ; vous pouvez tout : donnez,
Donnez un signe à ces ames rebelles,
Que votre loi réprouve leurs querelles.
Parlez, Seigneur, et, s'il le faut, tonnez !..... »
Quelques moments les Rois se regardèrent,
Mais comme enfin les cieux muets restèrent,
Plein de rancune on partait de ces lieux.
Or, cependant que de table on se lève,
Qu'à la muraille on va prendre son glaive,

Soupçonnez-vous ce qui frappe leurs yeux ?...
En ce moment, sur les deux cimeterres
Une araignée, à grand'hâte courant,
Etend ses fils, assidu tisserand ;
Faisant si bien de ses trames légères,
Que c'est miracle, et qu'on ne vit jamais
Toile si belle et réseaux si parfaits.
« Voilà le signe ! et Dieu parle à cette heure, »
Dit notre Ermite. « Encor qu'il ait fait choix
D'un pauvre insecte, écoutez donc sa voix,
Et que l'épée à la paroi demeure ! —
Ainsi soit-il ! » répondirent les Rois

Et que diront ceux dont la vieille Europe
Espère, implore un tranquille avenir ?
De l'ermitage auront-ils souvenir ?
Veuillent-ils croire au disciple d'Esope !
On fait de paix vingt plans laborieux ;
Mais c'est toujours toile de Pénélope.
Le cœur nous dit que la nôtre vaut mieux.

J. J. Porchat.

LE

LAC DU DÉSERT.

II.

Celui qui ose célébrer les anciens jours et les premiers habitans du vallon n'a point feuilleté de ses mains savantes quelques sagas, vestiges des âges lointains; il n'a point fouillé les annales antiques, et les vieillards ne lui ont pas transmis les souvenirs de leurs pères. Comme sur le sable du rivage un flot efface l'ouvrage d'un autre flot, chaque jour emporte les souvenirs de la veille, et c'est chose bien trompeuse et bien vaine ce que l'histoire raconte des siècles passés. La poésie a des révélations plus fidèles. L'homme descend dans le fond de son cœur, et se recueille en silence; alors une voix intérieure se fait entendre; ses lèvres en répètent les accens; il croit à ses paroles, et sa foi devient notre foi.

Renaissez donc quelques momens avec toutes vos grâces, sombres forêts, cabanes primitives, peuplades errantes. Que le sapin baigne son pied aux flots du lac; que les her-

bages touffus s'élèvent à hauteur d'homme dans les clairières. Quelque rare fumée ondoie au dessus des chênes gigantesques ; la hache de cuivre brille aux mains du pasteur; il entoure d'une forte barrière le parc où sommeillent ses troupeaux, et, la nuit, les hurlements de quelques monstres affamés osent menacer encore et la cabane et le bercail.

Mais, sur la porte, maints trophées sauvages, des têtes hideuses, des mâchoires armées de leurs dents aigues, attestent les triomphes répétés de l'homme courageux. Ils ne sont déjà plus ces jours où les bêtes féroces le laissaient à peine respirer quelques moments. La massue, la pique et la flèche ont armé son bras; les chiens fidèles le précédent ou le suivent. Il va de conquête en conquête. Autrefois poursuivi, assiégé par ses ennemis affreux, il les harcèle, il les cherche maintenant; il ose pénétrer jusque dans leurs repaires, et les traîne, le soir, dans sa demeure, aux cris de sa famille frémissante.

Mais de vaincre sans armes ces puissants ennemis, d'étouffer dans ses bras un ours énorme, parut néanmoins une rare victoire. Elle fut célébrée par une fête nouvelle. Odon fut déclaré le plus hardi et le plus fort. Heureux de voir Alisca partager sa joie! Heureux que ces hommages du cœur ne réveillassent point l'envie, et que l'admiration laissât subsister l'amour! Ainsi coulaient dans les travaux et dans les fêtes les jours d'un peuple qui ne connaissait que lui-même, et que le monde ne connaissait pas.

Aux lieux où le fleuve, après avoir baigné les campagnes celtiques, va se perdre enfin dans la vaste mer, s'élève une Cité nouvelle, qui répand chez les barbares la science et le mal. Palladion fleurit quelque temps à Massilie. Son humeur inconstante l'amena de loin dans ces murs. Il a visité cent villes de la Grèce, jeune encore, cherchant le plaisir

et le célébrant sur sa lyre. Enfin, lassé de tout chez les siens, il visita les bourgades celtiques; il se fit l'hôte des barbares, apprit leur langage, chanta pour eux, et s'en fit chérir; mais ses chants voluptueux étaient la source empoisonnée, où l'homme altéré boit la mort avec délices.

Esclave de caprices légers, il passa de peuplade en peuplade jusqu'aux lieux où le fleuve, s'ouvrant avec fureur des voies souterraines, lui parut descendre chez Pluton; delà, remontant le courant impétueux, il atteignit le passage où les montagnes s'écartèrent, pour donner cours à l'onde impérieuse. « O Neptune, » dit-il « je reconnais ici l'œuvre de ta main puissante. Le trident brisa ces roches, et le fleuve trouva son issue. » Palladion gravit ces nouveaux sommets; heureux de ses découvertes, et cherchant toujours de nouveaux aliments à sa curiosité, que rien ne peut satisfaire.

Soudain un spectacle magnifique a frappé ses regards. « Une mer nouvelle! O surprise! Quel est ce rivage inconnu? Serais-je déjà parvenu à ces plages qui s'étendent jusque sous l'Ourse glacée? Mais le ciel est doux encore; je reconnais les arbres et les fleurs de nos climats. J'irai, je suivrai ces bords. Que de merveilles seront le prix de ma constance! » Et, parcourant ces contrées sauvages, de cabane en cabane, il arrive auprès du lac. Il en voit sortir le fleuve qui fut son guide. « Voici, » dit-il « le réservoir secret de ses eaux. » Il puisa l'onde pure, et fit une libation aux Dieux protecteurs.

Palladion, côtoyant le rivage, arrive enfin au champ des fêtes. C'était le jour où les pasteurs rassemblés avaient proclamé Odon le plus fort et le plus vaillant. Avant d'être aperçu, l'étranger s'arrête dans les buissons de la lisière, et prête l'oreille. Il reconnaît le langage des Celtes; il reconnaît, avec quelques différences, leurs traits et leurs vête-

ments. Quelle robuste et belle jeunesse! Les femmes unissent à une fierté sauvage une grâce charmante. Les hommes rappellent à Palladion la taille des héros. Il voit çà et là sur le gazon des massues et des piques faites pour la main d'Hercule. Enfin il s'avance, d'un air modeste mais assuré, en voyageur accoutumé au premier abord des peuples inconnus.

On accourt; on le presse, on l'interroge. Il répond, et l'on sourit de la grâce étrangère qu'il donne au langage du pays. On le conduit à la table, hospitalière pour la première fois. Les hommes s'empressent à le servir, et, derrière eux, les jeunes filles, curieuses, avancent leurs jolies têtes pour voir l'étranger. Il suffit à tout par sa prestesse et son aisance. Il exprime sa reconnaissance aux ministres du festin, répond aux vieillards, sourit aux jeunes filles. Sa chevelure est noire et bouclée, ses yeux sont noirs. Ils lancent de tous côtés de vives étincelles.

Enfin, pour satisfaire à l'attente générale, il élève la voix. « Je viens » dit-il, « des lieux où votre fleuve, après un long cours, se verse dans une mer immense. J'ai visité les bords de cette mer. Un des pays qu'elle baigne est ma patrie. Là ne sont point comme chez vous, de chétives cabanes, éparses dans les bois. Les habitations de l'homme s'appuient l'une l'autre, et forment des cités populeuses, où brillent des ouvrages magnifiques, ignorés dans vos déserts. La pierre s'arrondit en colonnes, semblables aux troncs des arbres les plus forts; ces colonnes entourent les temples des Dieux. Les marbres les plus beaux sont taillés à l'image de l'homme et des Immortels.

Le guerrier porte aux combats des armes, d'un travail admirable, aussi brillantes que le soleil; les jeunes filles ont des vêtemens plus moelleux que la mousse, plus légers que le plus tendre feuillage; elles parent leur beauté de pier-

res étincelantes comme les gouttes de la rosée. Dans les festins délicieux, on boit une liqueur qui inspire une joie divine ; on se croit dans le ciel ; les chants mélodieux et les doctes sons de la lyre entretiennent cette illusion ravissante. —

« Etranger, » dit le vieil Odéric, « si ton pays est plein de merveilles, que viens-tu chercher dans nos forêts ? » — « L'homme se plaît aux jours sereins, » dit Palladion, « mais un ciel orageux lui plaît encore. Il se plaît au doux bruit des festins, mais il aime aussi le fracas de la guerre. L'homme est tout inconstance, comme les cieux, comme la nature entière. Tout plaisir qui dure lui devient souffrance : j'ai reconnu ces choses, et j'ai suivi mon penchant. Il m'a bien guidé jusqu'à ce jour ; et puis-je regretter au milieu de vous mes désirs curieux ? C'est ici que j'aimerais toujours, si quelque chose pouvait fixer mon cœur. »

« Mais es-tu sans regret loin de ta patrie ? N'as-tu pas un vieux père qui gémit en ton absence ? » — « Mon père, gisant au fond de sa demeure, attend la mort dans un repos languissant. Il a vécu comme je vis ; il me dit un jour : Mon fils, cueille et savoure à plaisir le fruit de la jeunesse. Tu le vois ; nos derniers ans sont inutiles et mauvais. Bientôt tu n'auras plus pour supporter la vie que les souvenirs d'un beau passé. » — « Mais le ciel te donna de jeunes sœurs sans doute ? En ton absence, qui les guide et les protége ? » — « Mes sœurs sont belles et riantes. Elles sont heureuses de leur beauté, qui suffit à les protéger, et met à leurs pieds toute notre jeunesse. —

« Mais des nœuds sacrés n'enchaînent-ils pas enfin les amours, et vos Dieux ne veulent-ils pas alors des cœurs fidèles ? » — Les Dieux parlent souvent, et sont rarement écoutés. Leur exemple est plus fort que leurs leçons ; et les plaisirs du ciel ressemblent fort à ceux de la terre. » A ces

mots de l'étranger, les vieillards murmurent, les jeunes gens s'étonnent, mais l'audace légère de Palladion, l'agrément de ses paroles, la nouveauté captivent ses auditeurs. Les jeunes filles elles-mêmes se plaisent à l'entendre. Quand il voit l'attention excitée et les cœurs émus, il prend sa lyre, et d'une voix séduisante, d'un air enjoué, il chante en s'accompagnant de sons tendres et légers.

« Le voyageur aime un chemin facile. S'il peut éviter la ronce ennemie et les roches escarpées, il ne va pas meurtrir son pied, et chercher les blessures. Je suis le voyageur; il me plaît de marcher au terme par les plus doux chemins.

L'abeille ne compose pas son miel d'une seule espèce de fleurs; elle voltige dans le vallon, et prépare ainsi un miel plus savoureux; c'est le parfun qui vaut tous les parfums. Je suis l'abeille, et je compose mon miel de toutes fleurs.

L'hirondelle nous arrive avec les premiers zéphirs, et nous quitte aux premiers aquilons. Elle emmène alors sa couvée, et, bonne mère, sait l'instruire à fuir la douleur. J'ai dit souvent, quand j'ai vu fuir l'hirondelle et sa famille: « Que n'ai-je des ailes comme vous? »

Je vois le soleil se lever, monter et descendre; et je crois bien qu'il se lèvera demain: mais serai-je là pour le voir encore? Tandis qu'il brille sur vous et sur moi, souffrez, ô jeunes filles, que j'admire les plus doux objets qu'il éclaire.

Vous plaît-il que je chante? Commandez: j'obéis avec joie. Tout ce que je sais vous appartient. Nous sommes sur la terre pour donner et recevoir le bonheur. Ma lyre docile se fera gloire de vous plaire. Mais, si je demande à mon tour, parlez, me refuserez-vous?

Quand je serai ce que j'étais avant de naître, une poussière sans forme et sans nom, je ne pourrai plus rien pour

vos fêtes; vous m'oublierez, et vous serez sages. Aimons-nous en passant, marchons avec des chants joyeux, vers la nuit éternelle. Laissons à la folie le soin du long avenir. »

On n'avait jamais ouï ces choses dans le vallon du Désert, et cette chanson légère excita comme un orage dans la foule naïve. Quel est ce nouveau langage, disait-on? Quelle est cette sagesse moqueuse et vaine? Les vieillards frémirent; mais les jeunes gens trouvaient aux accents de Palladion une douceur inconnue. Odon, Alisca, cœurs chastes et purs, vous seuls, parmi ceux devotre âge, vous ne fûtes pas atteints par ces traits empoisonnés. Le vieil Odéric dit, à voix basse, quelques mots à la jeune fille; elle en fut émue, mais, puisant dans les regards du sage une divine assurance, elle se leva, et, préludant sur sa harpe sauvage:

« Je ne viens pas, » dit-elle, « des grandes cités, où la pierre s'élève en colonnes, où le marbre imite la figure humaine; je n'ai point chargé mes bras d'ornements plus étincelants que les gouttes de rosée; je ne sais quelle est cette liqueur où l'on puise une joie délirante; »

« Mais je trouve dans mon cœur assez de joie. La paix, la paix enchante ma vie. Par elle un plaisir, toujours le même, a pour moi des charmes toujours plus grands. Oh! que ce jour soit seulement comme la veille; que demain soit comme aujourd'hui! »

« Je n'envie à personne ce qu'il aime; qu'il possède son trésor tout entier. Le bonheur d'autrui ne m'est pas une amorce; ce n'est qu'au malheur qu'on me verra courir. A lui mes soins fidèles. Je ne craindrai pour voler à lui ni la ronce épineuse ni les chemins escarpés. »

« Je ne saurais mépriser après ma mort la poussière que j'animai de ma vie. Il me sera doux qu'elle repose auprès de celle qui fut pour moi le sein et les bras maternels. Si des

fleurs doivent naître de nos cendres, je voudrais qu'elles s'épanouissent au même lieu, pour se caresser au souffle du vent. »

« Mais elle n'est pas tout entière au bois des Morts celle qui m'a chérie plus qu'elle-même, qui cherchait la douleur pour me l'épargner, celle dont l'image sacrée voltige autour de moi dans mes veilleset dans mes songes. »

« Nos pères nous l'ont dit, et ils le savaient d'en haut. Il est pour les esprits une demeure céleste, comme un terrestre asile pour les corps. Aussi nous voyons nos guerriers sourire à l'ennemi qui les menace ; et, dans les funérailles, nous mêlons aux pleurs des chants de joie, et par nos soins la rose fleurit sur les tombeaux. »

Ainsi chanta la jeune fille, et, des nuages pourprés, se réfléchit sur son front un doux éclat de lumière. Vala, attentive à ses accens, avait glissé dans les airs, comme un soudain météore. Mais peu de regards jouirent de sa vue. Les jeunes gens distraits cherchaient au hasard des sourires caressans. Ils oublièrent leurs chastes promesses. Les plus hardis entraînent Palladion. On s'assemble à l'écart ; on se livre au voluptueux délire. Alors Alisca disparaît dans la forêt sombre ; Odon l'accompagne jusqu'en sa demeure ; les plus sages vieillards se dispersent en gémissant.

MARIE LAMY.

M. Lamy était un de ces dignes ecclésiastiques qui prennent au sérieux leur mission pastorale, et lui consacrent leur vie tout entière. Chargé d'une pauvre paroisse du Jorat, il s'y était arrangé avec sa modeste compagne, en homme qui ne se propose pas d'user du bénéfice de la loi, et de jamais changer de poste. Il regardait ces séparations du berger et du troupeau comme une sorte de divorce spirituel, et se persuadait que, pour un bon pasteur, le véritable progrès est d'ordinaire en raison inverse du nombre des déménagements.

Le jour de son installation, il fit, sur le soir, une promenade dans le village avec sa femme, et lui dit d'une voix émue :

« Voici donc le temple où j'annoncerai le Sauveur, et » les campagnes sur lesquelles j'appellerai ses bénédic- » tions; et voici le Champ du repos où nous attendrons un » jour ensemble son appel à la vie céleste! »

Sa résolution bien connue de ne jamais quitter sa paroisse donna un nouveau prix au zèle avec lequel il remplissait toutes ses fonctions. Il fut bientôt tendrement chéri de son troupeau, et sa femme, remplissant de son côté avec un rare dévouement tous les devoirs de son ministère (La femme d'un pasteur de campagne n'a-t-elle pas aussi un saint ministère à remplir?), ce n'était dans le village et les environs qu'un concert d'éloges sur M. et Mme Lamy.

Ils n'étaient ni l'un ni l'autre insensibles aux témoignages de la reconnaissance et de l'amour; c'était une des douceurs de leur vie: ce n'était point le mobile de leurs efforts. Ils priaient Dieu de leur tenir toujours présente la pensée qu'ils n'avaient rien mérité. Enfin leurs bonnes œuvres s'étaient déployées, sans altérer le moins du monde leur naïve et franche humilité.

Si l'on demande à quelle nuance de la doctrine chrétienne appartenaient les opinions de M. Lamy, nous dirons que la chose est encore très débattue entre les personnes capables d'en juger. Une chose est certaine, c'est que toutes les opinions revendiquaient le bon pasteur. On eût rougi d'être chrétien autrement que lui. Quelques personnes *très avancées* osaient seules juger son orthodoxie douteuse, parce qu'il ne condamnait pas hautement ce qu'elles avaient condamné. Il est bien difficile de convenir à tout le monde.

M. et Mme Lamy élevèrent une nombreuse famille. Trois fils et trois filles ornaient leur table, et, dès leur plus tendre enfance, apprirent à se rendre utiles dans la maison paternelle et dans la paroisse. L'exemple qu'il donnaient

par leur application au travail, par leur dévotion tout ingénue, par l'accord inaltérable qui régnait entre eux, devait être d'un effet très salutaire sur toutes les jeunes familles de la paroisse.

Un dernier trait pour achever le tableau. Ces dignes chrétiens vivaient dans une étroite pauvreté; ne possédant absolument rien que le modeste revenu de leur place. Encore cette rente se trouvait-elle considérablement réduite par les sacrifices que M. Lamy faisait en faveur des créanciers de son père, qui était mort en état de faillite à la suite de revers dans le commerce. Néanmoins la pieuse famille trouvait l'aisance dans une sévère économie, un ordre parfait et un emploi régulier du temps. Il n'eût tenu qu'aux pauvres d'alentour de la croire dans l'abondance; mais, parfaitement instruit de l'état des choses, plus d'une fois l'indigent refusa des secours, qu'il savait achetés par de trop grandes privations. Cela même n'offensait pas M. et Mme Lamy; ils trouvaient moyen de faire passer sous le nom de personnes inconnues leurs propres libéralités.

Unis dès leurs belles années par le plus tendre amour, ils l'étaient de jour en jour davantage par l'exercice des vertus chrétiennes. Le détachement des choses d'ici bas ne tendait pas en eux à l'oubli ni même à l'affaiblissement de ces douces affections qui se confondent dans l'amour divin et ne s'y perdent pas. La religion épurait en eux les sentiments naturels, mais loin de les combattre, elle semblait leur donner quelque chose de profond et d'infini comme elle.

Après dix sept années d'une heureuse union, Mme Lamy mourut. Nous n'arrêterons pas nos lecteurs aux détails de cet évènement douloureux. Ils connaissent déjà M. Lamy, et comprennent quels durent être ses sentiments et sa conduite. Les gens du monde le crurent affecté peu profondé-

ment, parce qu'il ne se livra pas au désespoir, parce que, le dimanche qui suivit les funérailles, il fut capable de prêcher, et que, s'il le fit de manière à remuer tous les cœurs, il n'avait toutefois jamais montré plus de sérénité et de force que ce jour là.

La même fermeté qu'il déployait en public, il en avait besoin dans sa maison. Ses plus jeunes enfans, quoique mieux préparés que ceux de leur âge aux séparations ordonnées par la Providence, avaient peine à comprendre leur malheur. Ils cherchaient encore cette mère dont ils avaient vu emporter la dépouille terrestre; le cadet même, dans ses prières enfantines, la redemandait à Dieu tous les soirs. C'est alors que M. Lamy, n'y tenant plus, se retirait dans son cabinet, et soulageait sa douleur en versant des torrens de larmes.

Un soir que le petit Jaques avait fait sa prière accoutumée, et s'était enfin étendu dans sa couchette, Marie, sa sœur aînée, se pencha sur lui pour l'embrasser, et lui dire adieu. La lumière vacillait au fond du flambeau, et, avec elle, tous les objets, qui ne présentaient plus que des formes confuses. L'enfant voyant approcher sa sœur, tressaillit et s'écria : « La voilà ! la voilà ! c'est maman que Dieu m'a rendue. »

C'est qu'en effet Marie ressemblait beaucoup à sa mère. M. Lamy l'avait souvent remarqué avec joie, et l'enfant avait bien pu s'y tromper dans une demi obscurité. « Tu te trompes, mon petit Jaques, » dit Marie, « je ne suis que ta sœur; mais si tu le veux, je serai ta mère. »

L'enfant pleura ; il serra Marie dans ses bras et lui dit : « J'aurais mieux aimé que tu fusses toujours ma sœur, mais, après maman, c'est toi seule que je veux pour la remplacer. » Et comme M. Lamy était accouru au bruit de cette nouvelle scène. « Papa ! voilà Marie qui veut être maman, et que je

sois son fils. J'y consens; mais ne m'en donne point d'autre; je n'en veux plus changer. Pour toi, je ne peux te changer contre personne, parce que Fréderic serait beaucoup trop étourdi pour être mon papa. Ainsi ne va pas me quitter, comme a fait ma première maman. »

C'est à de telles épreuves que la jeune famille de M. Lamy le mettait sans cesse. Mangeait-on à table un mets qui avait été du goût de la défunte, la petite Louise s'écriait : « Oh! qu'elle en aurait mangé volontiers. » Jules avait-il fait un thême sans faute : « Oh! si maman savait comme j'ai été appliqué aujourd'hui. »

Mais lorsque M. Lamy se trouvait seul avec Marie, il goûtait dans la conversation de cette vertueuse enfant les plus précieuses et les plus efficaces consolations. Elle ne lui disait rien qu'il n'eût pensé, qu'il n'eût senti le premier, mais elle parlait avec tant de douceur et de grâce, qu'il trouvait à ses plus simples réflexions une force nouvelle. Ils allaient presque tous les soirs, quand la petite famille était couchée, passer quelques momens auprès de la tombe de Mme Lamy. Ils y trouvaient l'un et l'autre un soulagement inexprimable, ne sentant nulle part mieux que là combien c'est peu de chose ce que l'homme restitue à la terre, et combien est grande la part de nous-mêmes qui retourne à Dieu.

Un soir, Marie dit à son père : « J'ai formé un projet ; j'espère qu'il aura votre approbation. Je vois, mon père, que vos occupations sont considérables; le dedans, le dehors vous appellent à l'envi, et vous n'y pouvez suffire. Permettez-moi de me consacrer entièrement à l'éducation de mes frères et de mes sœurs. Vos soins paternels m'ont mis en état de leur être utile. Je leur dois rendre ce que je tiens de vous. Pour les soins du ménage, sans doute je suis encore bien ignorante, mais l'on m'assure que peu de temps suffit

pour nous former. Voilà six mois que Laure est mariée; elle n'a que dix-huit ans, et tout roule sur elle à présent. Ne vous défiez pas trop de mes forces, mon père, et voyez en moi, dès ce jour, l'institutrice de vos enfans et la gouvernante de votre ménage. »

« N'entends-je pas sa mère, » dit le pasteur attendri. « Cher enfant, tu vas me causer les mêmes illusions qu'au petit Jaques. Oui, j'accepte de bon cœur tes services, et je me fie en toi pleinement; je te l'avouerai même, ce que tu m'as offert, je te l'aurais demandé, car j'ai de toi le plus pressant besoin. Tu sauras, en effet, ma chère enfant, que jamais ton père ne se remariera. Beaucoup de veufs ont annoncé cette résolution, qui ne l'ont pas tenue; mais, sans me rendre suspect d'un vain orgueil, je dirai que leurs regrets n'avaient pas les mêmes gages de durée que les miens. Chère Marie, mon union avec ta mère n'était pas tout entière de ce monde; cette union fut toujours dans la pensée de l'un et de l'autre une société sainte, dont le but était dans le ciel. C'est là que nous tendions ensemble en nous donnant la main. Si j'obtiens grâce devant l'Eternel, je le dois, après l'assistance d'en haut, à l'exemple de ta mère. A présent même qu'elle est au ciel, je me crois toujours son époux; je la sens vivante dans mon cœur, pour me guider, pour me soutenir, pour vous aimer avec moi, et vous conduire au pied du trône de Dieu. »

Ainsi fut acceptée l'offre de Marie. Le lendemain, après déjeuner, M. Lamy fit part à la jeune famille de ce qui avait été résolu entre lui et la sœur aînée. « Dès ce jour, mes enfans, vous lui obéirez comme vous obéissiez à votre maman; vous m'épargnerez ainsi la nécessité d'appeler une étrangère parmi nous, et de vous donner une gouvernante. N'oubliez pas que, plus vous serez dociles, moins sera pénible la tâche de votre bonne Marie. »

Les frères et les sœurs promirent avec joie tout ce qu'on voulut, et tinrent mieux leur promesse qu'on ne pouvait s'y attendre d'enfans de cet âge. Pour Marie, elle surpassa toutes les espérances que son père avait conçues. La mort de sa mère avait mûri son esprit; elle avait en sagesse, en tenue dix ans de plus; et c'était un objet charmant à voir que cette aimable jeune fille, cette enfant, dans son ménage, au milieu de ses frères et de ses sœurs. La domestique, qui la traitait naguère à peu près comme elle-même traitait sa poupée, avait conçu pour elle un véritable respect, et, sans effort, sans avoir besoin d'invoquer l'appui paternel, Marie obtenait tout de ceux que la mort de sa mère avait mis sous sa puissance.

Plus d'une fois les étrangers, en la voyant agir avec une autorité si peu contestée, exercée avec tant de mesure, se persuadèrent qu'elle était réellement la mère de famille. On l'appelait *Madame*, et puis en considérant ses traits enfantins, et sa timide rougeur, on tombait dans un embarras que faisaient bientôt cesser quelques mots du père ou des enfans. « C'est ma fille aînée ; c'est notre sœur. »

Alors les éloges ne tarissaient pas. Il y a si peu de personnes assez discrètes pour louer avec mesure! Marie répondait modestement qu'elle devait tout ce mérite à ce qu'elle se trouvait l'aînée ; et que sa tâche lui était bien facile, avec l'exemple maternel, l'appui de son père, le concours des frères et des sœurs les plus dociles que l'on pût voir.

Enfin il semblait que la bienheureuse mère de cette famille ne l'eût quittée prématurément que pour lui donner lieu de déployer de nouvelles vertus. Et comme il ne s'était rien passé, depuis la mort de Mme Lamy, qui pût troubler sa paix, on se plaisait à nourrir dans le presbytère la pensée consolante qu'elle n'avait pas cessé d'être en commerce avec

les siens. « C'est elle qui me soutient, » disait Marie. « Le bon Dieu, disait le père, ne lui refuse pas la grâce de connaître les vertus de son enfant. »

M. Lamy n'en jouissait pas toutefois sans inquiétude. Il se persuadait souvent que la tâche était trop forte pour Marie. Quoiqu'elle parût tout faire avec une étonnante facilité, il ne pouvait croire que dans un âge si tendre on prît impunément tant de soucis. A la moindre apparence d'une indisposition, il exigeait de grands ménagemens, auxquels Marie se soumettait avec autant d'obéissance que de regrets. Elle se faisait une loi de suivre toutes les directions paternelles en ce qui touchait le soin de sa santé; elle pratiquait par devoir, pour fortifier son tempérament et se rendre toujours plus capable de remplir sa tâche, ce que nous faisons tous par intérêt personnel et par l'aveugle instinct de notre conservation.

Trois années s'écoulèrent sans autre changement à la position du pasteur et de ses enfans, que celui qui résultait de ses efforts vertueux et des leurs. C'était un progrès quotidien, de jour en jour plus marqué et plus facile, parce qu'il n'était pas interrompu. Les moindres incidens d'une vie obscure et tranquille étaient une occasion nouvelle d'exercer leur âme et de la former pour la terre et pour le ciel.

Les vertus de Marie se répandaient au dehors, non pas contre son gré, puisqu'elle cherchait incessamment à se rendre utile, mais sans qu'elle songeât à s'attirer cette approbation mondaine qu'elle devait pourtant subir. Les femmes les plus expérimentées du village et d'alentour venaient la consulter sur les choses du ménage; les mères qui n'obtenaient pas chez elles toute l'obéissance qu'elles souhaitaient lui faisaient leurs plaintes; toutes apprenaient d'elle quelque chose; mais, ce qui est difficile, elles l'apprenaient sans qu'on eût l'air de le leur enseigner. Marie n'avait pas

l'ombre de pédanterie. Même en donnant des conseils, elle paraissait consulter. « Si vous essayiez de ce moyen, ma voisine? Je ne sais; il vous réussira peut-être. Alors je vous prierai de m'en informer, afin que j'en profite à mon tour. »

Jugez si elle était aimée! si l'on songeait à elle dans la prière du soir! Quelques-uns, par une association d'idées, excusable peut-être, quoiqu'elle touchât à l'idolâtrie, ne pouvaient penser à la jeune Marie, sans rapprocher cette aimable mais faible créature de l'auguste Mère du Sauveur. « Qu'elle est bien nommée! » disait-on du moins. Nul peintre n'avait jamais fait son portrait, mais son image était au fond de tous les cœurs.

Nous n'avons point de termes assez simples, assez doux, pour exprimer avec fidélité l'effet de sa présence au pied des autels. Lorsque son père, du haut de la chaire de vérité, annonçait l'action bienfaisante du christianisme sur le cœur des fidèles, lorsqu'il peignait l'extase tranquille d'une âme qui s'est donnée à Dieu sans réserve, la grâce qui se communique par l'émanation des vertus chrétiennes, tous les yeux se tournaient involontairement vers l'humble Marie. M. Lamy avait conscience de ce mouvement unanime de son auditoire; son onction redoublait par la présence de ce cher enfant, et par la tendre émotion qu'elle avait excitée. Un jour des sanglots lui coupèrent la parole; des sanglots répondirent aux siens de toutes parts. Marie aussi fut émue, mais ne put s'empêcher de prier son père et ses amis de l'épargner à l'avenir, et de ne pas risquer de la séparer de son Dieu en faisant d'elle-même une idole.

Cependant la petite famille avait grandi. Il fallait songer à faire de grands sacrifices pour les garçons, afin d'avancer leurs études. Le père ne voulait pas que Marie se dévouât plus longtemps; plusieurs fois déjà, la jeune fille avait été l'objet de l'attention d'hommes capables d'apprécier son

mérite et, jusqu'à un certain point, dignes de l'avoir pour compagne. M. Lamy voyait approcher le moment où elle lui serait formellement demandée, et il était bien décidé à se séparer d'elle, quoiqu'il lui en pût coûter, si tôt qu'il aurait trouvé pour son enfant un bon et vertueux époux.

Ces idées, qui occupaient si souvent M. Lamy, n'avaient pas fixé un seul moment l'attention de sa fille. Elle avait entendu se donner tout entière et pour toujours. Elle avait bien compris que le moment viendrait où ses frères et ses sœurs n'auraient plus besoin d'elle; mais elle avait aussi prévu que plus les années leur apporteraient de forces, et par conséquent de moyens d'indépendance, plus elles affaibliraient son père, et lui rendraient nécessaires les soins de ses enfans. « Il aura, » disait-elle, « pour charmer sa vieillesse, la tendresse de nous tous; mais il aura mon assiduité et mes forces tout entières. Mes frères devront s'éloigner, mes sœurs se marieront, et moi je serai toujours la bonne fille et la bonne sœur, comme ils veulent bien m'appeler. »

Tel était son plan de vie; il lui paraissait si naturel et si bon, qu'elle ne songeait pas même que l'on pût avoir sur elle d'autres desseins. Un jour qu'elle vit son père plongé dans des réflexions qui paraissaient l'inquiéter, et qui lui donnaient un air soucieux, très différent de son expression habituelle, elle osa lui demander la cause de sa peine.

« Je songe, mon enfant, que j'ai toujours fait peu de cas de la richesse, mais que cependant un supplément à nos revenus nous viendrait bien à propos maintenant que je me vois obligé d'envoyer tes frères à Lausanne. Comment paierai-je leurs pensions? Comment fournirai-je à tous les frais accessoires?... Voyons ma petite ménagère si tu as, comme d'ordinaire, quelque bon conseil à me donner. —

Mon père, je crois que le moyen est bien simple, et, si

vous me permettez de vous le dire, vous y avez pensé, mais vous ne voulez pas l'employer parce que vous craignez de fatiguer Marie. —

Et quel est ce moyen dont tu veux me faire honneur, mais qu'en vérité je n'ai pas imaginé ? —

Pour payer les pensions de mes frères, à Lausanne, le plus simple est de prendre nous mêmes ici quelques pensionnaires. Il est à la ville de jeunes demoiselles pour lesquelles on souhaite le bon air de nos campagnes, la simplicité de nos mœurs, et l'absence des plaisirs mondains. J'ai cette confiance que vos nombreux amis recommanderont votre maison, mon père, et qu'il ne tient qu'à vous de donner à vos filles quelques agréables compagnes, sur lesquelles je prendrai, s'il vous plaît, l'autorité de gouvernante et d'institutrice, si tant est que je puisse enseigner quelque chose aux Demoiselles de la ville. —

Encore un trait de dévouement, ma chère enfant. En vérité je devrais commencer à m'y faire, et pourtant je ne sais pas même te cacher mon émotion ; mais je saurai du moins refuser ce nouveau sacrifice. Non, Marie, il passerait la mesure ; et je ne serais pas un bon père, je manquerais à la justice, si je souffrais plus longtemps que tu remplisses le rôle de mère parmi nous. Le moment approche où Dieu t'appellera à le remplir ailleurs. Ne rougis pas, Marie ; laisse ton père te parler avec la libre franchise qu'il te doit. Hélas ! si ta mère avait vécu, c'est elle qui aurait engagé avec toi cet entretien délicat. Ta mère nous manque souvent, Marie ; mais cependant comme je te parlerai sans contrainte, écoute-moi sans embarras.

Je ne puis voir sans une secrète joie les grâces que le Ciel a répandues sur ta personne ; il semble prendre plaisir à te récompenser d'avoir compris tes plus sérieux devoirs, en t'accordant ces avantages extérieurs, bien moins importans

que le monde ne le pense, mais qui sont néanmoins dans les plans et dans les vues de la Providence, et, comme tels, d'un prix véritable, même aux yeux du chrétien. Ces charmes qui firent mon bonheur dans ta mère, ils feront chez toi celui de quelque honnête homme, qui, s'il plaît à Dieu, sera plus longtemps heureux que moi. Hier, mon enfant, tu m'as été demandée. Je n'ai pas voulu te le dire d'abord; mais c'était la principale cause de mon inquiétude. »

Marie était trop forte et trop éprouvée par les choses de la vie pour ne pas se contenir parfaitement à l'ouïe d'une nouvelle qui jette dans les pleurs bruyants tant de jeunes filles. Si imprévue que fût la communication de son père, elle y répondit, non sans quelque émotion, mais avec une fermeté modeste.

« Je ne croyais pas, » dit-elle, « que mon père songeât à m'éloigner de lui, et j'avais eu cette confiance en moi, de me croire nécessaire à son bonheur. J'ose bien le lui demander encore: comment se passerait-il de moi? Il vient de m'avouer lui même sa gêne et son embarras: si les moyens que j'ai proposés pour y remédier lui paraîssent convenables, et s'il n'en a pas de meilleurs, je le prierai respectueusement de souffrir que je continue à remplir tous mes devoirs; que je tienne les engagemens que j'ai pris et qu'il a daigné accepter. —

Peut-être m'y ferais-tu consentir, ma chère Marie, si j'avais quelque fortune à te laisser, quand je ne serai plus; mais il n'en est pas ainsi, et je ne dois absolument pas souffrir que tu manques un établissement avantageux, au risque de te trouver sans ressources à la fin de tes jours. —

Puisque vous me forcez, mon père, de prévoir le moment où nous pourrions être séparés, je vous répondrai, qu'après avoir élevé mes frères et mes sœurs, j'élèverai au besoin leurs enfants, et je suis assurée qu'il me donneront la pré-

férence. Voilà donc le pain de ma vieillesse assuré. N'offenserions-nous pas Dieu de porter plus loin la prévoyance? Excusez-moi, mon père, si je retourne contre vous ces armes excellentes, dont vous nous avez si bien appris l'usage. Enfin, croyez-moi, c'est bien moins le sentiment du devoir qu'une inclination naturelle qui me presse. Ce genre de vie, auquel je me suis accoutumée, je l'aime, et je ne crois pas qu'il me fût possible d'en aimer un autre. —

Ainsi ma chère enfant ne serait pas mère à son tour! Elle qui en eut les sentiments dès l'âge le plus tendre, n'aurait pas lieu d'en remplir les devoirs, selon le vœu de la nature! Mais sais-tu de quelles délices tu voudrais te priver? Tu peux avoir aussi quelque jour une Marie; tu l'aimeras, comme je t'aime; tu la rendras aussi bonne que toi. Tu ne penses qu'à moi, qu'à tes frères, à tes sœurs: eh bien l'époux qui se propose est très-riche. Vous seriez l'appui de la famille. —

Aurais-je toute liberté de faire ce que je voudrais, mon père? Et ne serais-je point, selon l'humeur de mon mari, forcée de vivre au sein de l'opulence auprès de ma famille indigente? Mais avant tout, mon père, souffrez que je vous demande si l'homme qui m'honore de son choix est consacré au ministère de Christ. —

Non, mon enfant; il ne l'est pas. C'est un riche négociant. —

Eh! bien j'ose vous prier de ne m'en plus parler. S'il fallait un jour sortir de ce presbytère, je voudrais du moins que ce fût pour entrer dans un autre. Les hommes ont chacun leur vocation, nous dit-on souvent: croyez que les femmes ont aussi la leur. Pour moi, il me paraît que Dieu m'a faite pour seconder dans son office un pasteur de campagne. —

Tu l'as bien prouvé, mon enfant et je n'insiste plus. Un

jour peut-être il se présentera l'homme qui doit t'assurer après moi les moyens de remplir la carrière de ton choix. »

Après cette conversation, Marie se sentit soulagée d'un grand poids. Elle fit tant par ses instances que son père, s'étant adressé à quelques amis, elle eut bientôt trois jeunes élèves, à qui elle donna les mêmes soins qu'à ses deux sœurs. M. Lamy la secondait, il est vrai, beaucoup. Il donnait une grande partie des leçons, tout allait à souhait. Les trois fils, placés au collége, se conduisaient très-bien, s'efforçant de répondre à ce que l'on faisait pour eux ; dignes élèves du père le plus pieux et de la sœur la plus tendre.

Un soir M. Lamy fut demandé par un malade qui demeurait à une lieue du presbytère; ce malade réclamait les dernières consolations; le digne pasteur les avait souvent offertes, il ne les avait jamais refusées. Il accourut. La nuit était froide, il soufflait un vent rigoureux; M. Lamy prit en route un frisson, et, rentré chez lui, il dut lui-même se mettre au lit de douleur. Bientôt il fut perclus de rhumatismes, et devint incapable de remplir aucune fonction pastorale. Jugez de ce que son cœur dut souffrir !

Le médecin ne lui laissait espérer qu'une guérison très-lente. Cependant sa fille devait ajouter à ses travaux, déjà considérables, toute la part dont il s'était chargé dans la maison. C'est à quoi il ne voulut absolument pas consentir. « Puisque Dieu m'a frappé, » disait-il, « soumettons-nous. J'avais toujours souhaité que mes fils lui fussent consacrés : n'y pensons plus. Qu'ils cultivent la terre, s'il le faut; qu'ils apprennent un bon et facile métier ; rendons à leurs parens ces jeunes filles qu'ils nous avaient confiées, et pour lesquelles je ne puis plus rien. » La difficulté était de les rendre. Ni les jeunes filles ne voulaient plus se séparer de Marie; ni les parens ne voulaient les reprendre si tôt. Au contraire il venait de plusieurs côtés de nouvelles de-

mandes. Il n'eût tenu qu'à M. Lamy de remplir sa maison. Il avait beau alléguer que l'instruction serait en souffrance; qu'il ne fallait plus compter sur lui. « Que nos filles soient seulement avec les vôtres; qu'elles entendent parler, qu'elles voient agir Marie. Nous voulons former, non des savantes, non des artistes, mais de bonnes ménagères, de bonnes filles, de bonnes sœurs : les soins même dont vous serez l'objet de la part de vos enfans, apprendront aux nôtres une science qui nous touche de plus près qu'une autre. Nous aussi nous pouvons être un jour infirmes, perclus, alités. »

Marie, à qui l'intérêt des siens donnait une énergie et des ressources nouvelles, dit à son père : « Puisque nous ne pouvons espérer votre guérison que dans un avenir éloigné, il faut bien vous résoudre à demander un suppléant. Ne pourriez-vous, sans faire tort aux intérêts de votre paroisse, le chercher tel qu'il pût donner à nos élèves quelques leçons? Sa position en serait améliorée, l'état de vos affaires n'aurait pas beaucoup changé. »

M. Lamy entendit avec plaisir cette proposition. Une de ces idées, qui viennent d'abord dans l'esprit d'un père, se saisit de lui à l'instant même. Il comprit qu'un jeune homme de son choix, placé comme le serait son suffragant, pourrait bien réaliser le plus cher de ses vœux, et il sourit en lui-même à la pensée que, sans le savoir, la bonne Marie venait peut-être de lui demander un époux. Il se mit donc à l'œuvre sur-le-champ. Il connaissait dès long-temps un jeune ecclésiastique, fils d'un ancien ami, et nouvellement sorti de l'Académie, par conséquent peu expérimenté, mais plein de chaleur et de zèle. On avait remarqué ses talens; on aimait surtout son caractère. Il aurait pu, ses études achevées, remplir dans une cour étrangère un poste brillant et lucratif : il n'avait pas même délibéré, ne se croyant pas libre de servir un autre maître que Dieu, ni de le servir ailleurs que

dans le pays et dans l'église dont il avait reçu les ordres sacrés. Quelques-uns trouvaient ces scrupules exagérés, et s'appuyaient de beaux exemples ; il respectait ces exemples, et gardait son opinion.

Il accepta donc avec joie la proposition de M. Lamy. Une chose l'affligeait pourtant, c'étaient ces leçons qu'on lui demandait. Il lui semblait que ce fût autant qu'il dérobât à ses devoirs; il se résigna toutefois, sa coopération étant nécessaire à M. Lamy, dont il connaissait la position gênée, et qui n'aurait pu payer autrement sa part de la pension d'un suffragant. M. Henri M.... fut installé et présenté aux paroissiens par le pauvre pasteur lui-même, qui se fit transporter à cet effet dans le temple. Ce fut une cérémonie touchante. La cause bien connue des souffrances de M. Lamy, la présence de ses filles et des jeunes demoiselles qui entouraient le fauteuil du malade, l'air grave et recueilli de M. Henri, le troupeau tout entier, rassemblé devant son guide spirituel, et fondant en larmes, tout fit d'un acte, souvent peu remarqué, une véritable solennité. Les paroles de M. Lamy furent courtes, mais pleines de force et d'onction. Cette voix, si connue, produisit un effet tout nouveau, pour ne pas descendre de la chaire, qui semblait désormais inaccessible au bon pasteur.

« A vous, mon jeune frère, dit-il à M. Henri, à vous d'y monter maintenant. Puissiez-vous y trouver d'aussi grandes consolations que moi, et en répandre de plus abondantes. J'aurai, s'il plaît à Dieu, souvent la douceur de vous entendre, et vous me ferez comprendre de mieux en mieux qu'*il m'est bon d'avoir été affligé.* »

Les plans de Marie s'étaient donc exécutés de point en point, et son père se plaisait quelquefois à lui faire observer combien elle voulait fortement tout ce qu'elle voulait. « J'espère, » disait-il, « avoir découvert un défaut dans ma

petite Marie, et qu'un peu d'entêtement répand sur ses qualités une ombre tout-à-fait propre à lui inspirer une humilité profonde. »

Cependant Marie n'avait pas tout prévu. A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés, que le suffragant de M. Lamy fut l'objet d'une curiosité attentive. On le jugea d'abord sévèrement; un peu de gêne répandait sur toutes ses façons de faire, et sur sa prédication même, une froideur marquée; peu à peu on l'estima plus près de sa valeur, parce que ses actions en disaient toujours plus que ses paroles; enfin il fut chéri de tous, parce qu'il parut avoir un besoin pressant d'affection, et sut la demander avec éloquence, lorsqu'il se vit presqu'assuré de l'obtenir. Alors il n'y eut personne dans le village qui ne vit en lui le futur époux de la bonne Marie. Cela serait, parce que cela devait être; ils se convenaient en tout point, et ce n'était pas sans intention que la Providence les avait rapprochés. Oh ! quel beau jour pour le village et pour notre digne pasteur ! M. Henri serait un jour son successeur après avoir été son remplaçant; un long avenir de bénédictions était assuré à la paroisse avec ces arrangemens, auxquels il ne manquait plus que le consentement des principaux intéressés.

Marie s'aperçut bientôt des inconvéniens de sa position nouvelle. Elle s'alarma des projets que formait le petit public dont elle était entourée; quelque bienveillance dont il fût animé, il pouvait la compromettre assez gravement pour la contraindre de renoncer aux secours de M. Henri, et, d'un autre côté, l'intérêt de sa famille lui rendait ces secours indispensables. Elle mit donc dans sa conduite et dans ses rapports avec le jeune suffragant de son père une beaucoup plus grande réserve qu'elle n'eût souhaité. L'instruction solide et variée de ce jeune homme, le don de converser, qu'il possédait à un degré très-rare parmi nous; la

gaîté décente, dont il savait tempérer les sujets sérieux, tout le lui rendait précieux, particulièrement pour son père. Il fallut cependant se résigner à ne le recevoir à la *cure* qu'aux heures des leçons, et, parce qu'on s'obstinait à voir en eux deux époux, Henri et Marie étaient forcés de se traiter comme deux étrangers.

Au reste les précautions que prenait Marie entraient parfaitement dans les vues d'Henri... Dès qu'il s'était aperçu de ce qu'attendait la paroisse, il avait fait autant de pas en arrière que Mlle Lamy. Il saisissait, il est vrai, toutes les occasions de faire sentir à son *Constituant* que la froideur n'était nullement le mobile de sa conduite. Marie s'était-elle absentée (ce qui arrivait bien rarement), Henri ne manquait pas de faire une longue visite au presbytère et de passer la veillée auprès du pasteur ; il ne cessait pas de témoigner un vif intérêt aux études de ses fils, et, lorsque les vacances les amenaient au village, il consacrait à les exercer de longues heures, qu'il dérobait en soupirant à ses fonctions pastorales.

Marie connaissait tout l'attachement du jeune ecclésiastique aux devoirs de sa profession. Elle n'acceptait pas sans remords des services, rendus avec scrupule. Elle savait gré à M. Henri de ce qu'il faisait et de ce qu'il ne faisait pas. Plus d'une fois elle osa lui témoigner ses regrets de le détourner de ses occupations ; elle lui offrit de chercher les moyens de prendre d'autres arrangemens. Il n'eut pas le courage de la laisser faire. Il savait d'ailleurs mettre sa conscience en repos par un redoublement de zèle vraiment admirable. Les habitans de la paroisse ne pouvaient assez se féliciter qu'un tel pasteur eût trouvé un tel suffragant.

N'y avait-il donc rien de changé dans le cœur d'Henri et de Marie depuis qu'ils avaient appris à se connaître? Ils le croyaient eux-mêmes; ils croyaient avoir exprimé toute leur

pensée, lorsqu'ils avaient dit naïvement l'un de l'autre le bien que chacun en disait. Le village, trompé dans son attente d'une noce prochaine, avait passé à une opinion toute contraire. M. Henri et Mlle Marie ne seront jamais unis. C'est bien dommage. On se perdait en conjectures sur les causes qui empêchaient un mariage si désiré. Quelqu'un cependant fut plus clairvoyant que les deux jeunes gens et que tout le monde : ce fut M. Lamy.

Il ne put lui échapper que sa fille, toujours active, toujours occupée, et d'une étonnante présence d'esprit, avait quelques rares momens de distraction, faible symptôme, il est vrai, si Marie n'avait refusé d'en convenir. M. Lamy avait aussi remarqué que sa fille, déjà si éloignée de tous les goûts de toilette, avait fait un pas de plus vers la simplicité, et pourtant se montrait, dans toute sa manière d'être, plus touchante, plus aimable encore qu'autrefois; jamais elle n'avait donné tant de grâce au plus simple vêtement; jamais ses gestes, sa démarche, son langage, tout, jusqu'à son silence, n'avaient eu plus de charmes secrets. Dans le monde moral, comme dans le monde physique, il n'est pas besoin qu'une cause nous soit connue, pour qu'elle exerce sur nous une puissante influence. Bien souvent même, mauvais observateurs que nous sommes, nous ne reconnaissons pas plus en nous la présence des effets que celle de la cause. C'était le cas de Marie; bien loin de savoir pourquoi elle était changée, elle ignorait même qu'elle le fût.

Henri reconnaissait bien en lui pour Marie les sentiments les plus tendres, mais il se croyait d'autant plus fondé à n'y voir qu'une pieuse vénération, que la jeune fille était l'amour de tout ce qui l'entourait. Il était sous le charme, pensait-il, mais comme son père, comme ses sœurs, comme le plus simple campagnard. Aime-t-on de l'amour profane

les Anges et les Saints, et peut-on aimer Marie autrement qu'une sainte femme?

Cependant la pensée de Marie lui était toujours plus présente. Déjà il s'était alarmé de s'en voir poursuivi au milieu des plus graves fonctions de son ministère. Quand il prêchait, il oubliait bien rarement qu'elle fût là; chez les pauvres et les malades, il fallait bien y penser encore: on lui parlait si souvent de Mlle Marie; il voyait tant de traces de son ardente charité! Un jour la main d'Henri trembla même en lui présentant la Ste Cène, et il chercha vainement dans sa mémoire, au sortir de l'Eglise, le passage qu'il avait prononcé en rompant pour elle le pain sacré!

Dès lors il conçut de lui-même une juste défiance, et son parti fut bientôt pris; il se rendit auprès du pasteur pour lui faire connaître l'état de son ame. Il parla avec une entière franchise, quoique avec un peu d'embarras. M. Lamy l'écouta avec bonté, et lui répondit: « Vous ne m'apprenez rien, mon cher ami. Je me suis aperçu depuis quelque temps de tout cela. — Eh! Monsieur, dans ce cas, que ne m'avertissiez-vous? — Je l'aurais fait, si vous aviez tardé quelque jours encore, M. Henri.., mais quelle si pressante nécessité.. — Par pitié, Monsieur, et pour m'épargner de cuisans chagrins — Vous ai-je dit, mon bon ami, que je vous refuserais absolument ma fille? — « Ah! mon vénérable père, » dit le jeune homme tout ému, « ne me faites pas entrevoir un bonheur auquel mes vœux me défendent d'aspirer. — Quels vœux? Quelle défense, mon jeune ami? — Monsieur, j'ai formé, dès mon entrée dans notre sainte carrière, le projet de me consacrer entièrement à l'église, et, comme Jésus, de n'avoir jamais d'autre épouse.— Est-il possible? et pourquoi ce vœu si téméraire, et, permettez-moi de le dire, si peu agréable à Dieu? — Le désir ardent de le servir lui seul, de lui consacrer ma vie tout entière, et, je l'avoue,

d'aspirer à cette pureté que l'église romaine admire dans les saints. — J'aurais beaucoup de choses à vous répondre, mon jeune ami ; mais avant tout, il faut régler un point que vous me permettrez de regarder comme le plus pressant.— De quoi s'agit-il ? — Il faut nous séparer, et sans retard.— Nous séparer ! mon vénérable ami, pourquoi donc ? — Parce que, si vous croyez pouvoir répondre de la fermeté de votre cœur, j'ai lieu de craindre que Marie n'ait pas tant de force que vous. — Mlle Marie ! — Elle vous aime, M. Henri ; j'en suis certain, quoiqu'elle ait été plus discrète que vous. Il faut bien que son père vous en fasse l'aveu ; puisque c'est la seule cause légitime que j'aie de vous éloigner de moi, après tant de services, que je n'oublierai jamais. Je vous demande seulement le temps nécessaire pour m'assurer un nouveau suffragant, puisque je suis absolument incapable de remplir aucune fonction. »

Après quelques momens de silence, Henri, revenu du saisissement que lui avaient causé les paroles de M. Lamy, lui dit timidement :

« Vous condamnez donc mon projet ? — Il pourra sembler bizarre, M. Henri, que je le combatte, puisque j'aurais intérêt à vous voir changer de résolution ; mais les petites délicatesses du monde ne doivent pas avoir de prise sur des hommes de notre caractère. Je ne vous cacherai donc pas que j'ai souhaité vous voir mon gendre ; et que j'aurais cru mériter votre reconnaissance éternelle en vous donnant Marie. Tels sont mes sentimens particuliers ; accordez après cela à mes paroles le degré de confiance qu'elles vous paraîtront mériter.

Cher ami, je regarde si peu le célibat comme une chose agréable à Dieu, qu'il me paraît souvent un péché grave, et, si la communion protestante a quelque avantage sur le catholicisme, c'est, je crois, surtout de ce côté-là. Nous

sommes exposés nous autres ecclésiastiques à un très-grand danger; à force de concevoir une haute idée de notre saint ministère, nous voudrions l'honorer par des vertus excellentes, et pour devenir meilleurs prêtres ne conserver rien d'humain. Ainsi, tandis que Dieu n'a pas dédaigné de se faire chair pour établir l'Evangile, nous serions tentés pour l'annoncer après lui d'abjurer le corps, et de nous égaler aux anges. La chute est bien facile quand on veut monter si haut.

Que dis-je? N'êtes-vous pas déjà tombé, puisque le trouble de votre ame vous arrache un pénible aveu, et vous force à me faire partager vos alarmes en les versant dans mon cœur? Ainsi vous aimez, vous brûlez, une image profane vous poursuit sans cesse, dans le temple, à l'autel, même au milieu du sacrifice de la Cène..... Et voilà l'état qui vous plaît, voilà les luttes que vous ne craignez pas d'engager; au risque d'y consacrer la meilleure part de vos forces, et de perdre en stériles combats un temps et des facultés que réclame l'exercice de mille et mille vertus!..... Jusqu'à présent, je le sais, vous n'avez manqué à aucun des devoirs de votre ministère, mais ils vous ont coûté plus d'efforts; le vœu indiscret que vous avez prononcé, vous fait plus obstacle que tous les soins donnés par vous si généreusement à nos jeunes élèves et à mes fils. Mais vous n'êtes encore qu'au commencement; les premières impressions de l'amour ont un charme qui exalte l'ame; c'est le moment de l'espérance. Laissez venir celui des regrets; séparez-vous violemment de celle que vous aimez, emportez au loin son image, et ne vivez que de souvenir..... et vous verrez, mon jeune ami, si vous n'avez pas logé dans votre cœur un insupportable tyran, si, pour avoir aspiré à la pureté des anges, vous ne risquez pas de tomber dans les souillures de l'enfer!.... »

M. Lamy avait parlé avec une émotion concentrée ; un reste d'honneur mondain lui disait que ce n'était pas à lui d'entraîner M. Henri ; il semblait s'efforcer d'atténuer, par une voix brève et peu accentuée, l'effet de ses paroles. Mais plus il y avait chez lui de retenue, plus le jeune homme était vivement touché. Il pleurait abondamment. Renoncer à son rêve ! Se partager entre les soins matériels de la vie et le service des autels ! Que deviendraient ces nobles projets d'étude qu'il avait formés, ces méditations sublimes auxquelles il aurait voulu se livrer sans réserve !

D'un autre côté, quitter Marie et lui refuser ses secours dans une œuvre de dévouement! Agité tour à tour de sentimens contraires, et en proie au trouble le plus violent, il se leva, et pressant la main de M. Lamy, il dit : « Je vais me recueillir et prier Dieu de m'éclairer. Priez, priez pour moi.... et pour elle ! » ajouta-t-il en sanglottant. —

Avant de le laisser sortir, M. Lamy lui recommanda le plus profond silence sur tout ce qui venait de se passer. « Si vous devez nous quitter, il ne faut pas que Marie soupçonne vos regrets. — Attendez aussi, » dit le jeune homme, « attendez pour annoncer mon départ qu'il soit irrévocablement décidé. »

Deux jours s'étaient passés sans que Henri eût demandé à voir M. Lamy. Il n'avait paru au presbytère que pour donner les leçons indispensables, et, quel que fût son empire sur lui-même, il n'avait pas été aussi clair, aussi posé que de coutume. Les jeunes filles le remarquèrent ; Marie seule crut n'avoir rien observé.

Il y avait, dans une maison foraine, une femme presque centenaire. Elle avait été nourrice de la mère de Mme Lamy; et ces pieuses dames avaient eu toujours pour elle les plus tendres soins. Marie avait recueilli cet héritage, et ne manquait pas de la visiter souvent. On vint la demander de sa

part, vers les cinq heures du soir. La bonne femme paraissait près de sa fin, et, contre l'ordinaire, chez des personnes si âgées, elle était en proie à de cruelles angoisses. Le nom de Marie sortait souvent de sa bouche. « J'irai, » dit la jeune fille ; « mon père, envoyez-moi chercher, si je ne reviens pas avant la nuit.— Mais, mon enfant, le temps est menaçant, nous aurons un orage. —Eh bien! dans ce cas, j'attendrai chez Françoise qu'il soit apaisé. Au besoin, je peux y passer la nuit. Sa maisonnette m'abritera tout aussi bien que la nôtre. Soyez sans inquiétude, mon père. »

Et Marie se rendit chez la vieille femme. Elle la trouva dans un triste état, et n'ayant auprès d'elle que son petit-fils, honnête journalier. Il pria Mlle Marie de permettre qu'il la laissât seule quelque temps avec sa grand'mère, pour courir chez le médecin, qui demeurait à demi-lieue... Elle y consentit ; cependant la nuit approchait, et le temps se mettait de plus en plus à l'orage. Marie était fort inquiète ; la femme qui l'avait demandée ne rentrait pas ; la pauvre Françoise semblait à fin de vie ; des tonnerres grondaient dans l'éloignement, et les éclairs devenaient de plus en plus vifs à mesure que la nuit était plus sombre. La malade ayant des suffocations affreuses s'écriait : « Ouvrez, ouvrez, » et Marie avait ouvert les deux petites croisées de la chambre. La pluie y pénétrait ; le vent s'engouffrait dans les rideaux de serge verte du vieux lit. Il faisait gémir tristement la porte, et mugissait dans la cheminée. Par momens Françoise avait assez de présence d'esprit pour s'aperçevoir que Marie était seule avec elle ; elle s'en alarmait : « Ils » vous laissent! ils vous laissent! où sont-ils? Et bientôt » vous serez avec une morte.... Oh! Mlle Marie n'ayez pas » peur. Je ne vous ferai pas de mal!.... Où sont-ils allés?... » Enfin vous serez ici avec le bon Dieu..... Ah! n'est-ce pas

» la fin..... Mon Dieu laissez-moi vivre encore quelques « momens pour lui tenir compagnie. »

Les tonnerres redoublaient.

« Un orage encore! N'ayez pas peur, ma chère Demoi- » selle. Fermez! Fermez! Il vaut mieux que je souffre un » peu. Allumez la lampe... Ah! je meurs! Non, non... » c'est passé... Elle est sur la cheminée... »

Depuis quelques moments on frappait à la porte. Marie en avertit Françoise. « Qui sera-ce? » dit-elle. « Peut-être le médecin. Ce n'est ni mon petit-fils, ni la garde qui vous est allé chercher. Ils savent le secret. » Marie courut à la porte; elle espérait que ce fût quelqu'un de chez elle, qui venait la chercher. C'était M. Henri... La garde avait cru devoir, selon son habitude, l'avertir qu'une de ses paroissiennes était à l'extrémité; et, quoique menacé de près par le mauvais temps, le jeune ministre n'avait pas hésité à se mettre en chemin. Sitôt qu'il fut entré, l'orage éclata avec fureur, et dura plusieurs heures, avec des redoublements tels que la frêle habitation de Françoise semblait n'y devoir pas résister. Un arbre voisin fut déraciné, et le fracas de sa chute parut être la destruction de la toiture. Marie poussa un cri d'effroi. La vieille, éperdue, la pressait dans ses bras décharnés. « Rassurez-vous ma bonne; » dit la jeune fille honteuse de sa faiblesse. « Nous ne sommes pas seules; M. le Ministre est-là. — Il est là! je peux donc mourir en paix. M. le Pasteur, je la laisse sous votre protection, c'est Dieu qui vous amène ici, plus pour elle que pour moi; n'abandonnez pas Mlle Marie. »

Ces paroles, auxquelles Henri pouvait donner un autre sens, le firent tressaillir.

« Oh! ma chère enfant, » continua Françoise, « chère fille de mes filles, je vais rejoindre votre grand'mère que j'ai nourrie de mon lait, et votre mère qui m'a donné son

pain ; je leur dirai ce que vous avez été pour moi. Faites moi une dernière grâce, laissez moi mourir dans vos bras, pendant que M. le pasteur récitera la prière des agonisants. C'est le moment, M. Henri, commencez, — je vous écoute. Approchez-vous seulement; car le bruit est si fort que j'aurais de la peine à vous entendre. Quel mauvais temps pour aller là haut! » A la lueur des éclairs qui dominaient celle de la lampe, au milieu du fracas d'une grêle épouvantable qui retentissait sur les tuiles, et les faisait voler en éclats, le jeune écclésiastique, d'une voix forte, d'un ton grave et solennel, priait à genoux. Marie, à genoux comme lui, penchée sur le grabat, tenait dans ses bras Françoise, qui la pressait convulsivement dans les siens. Les tresses brunes de Marie tombaient sur la tête échevelée de la mourante. Celle-ci ouvrait de temps en temps les yeux, et, dans ces derniers moments, paraissait conserver toute la clarté de ses idées, toute l'énergie de ses sentiments.

Henri s'était interrompu quelques moments, pour laisser passer un tonnerre éclatant. Françoise, dans un moment d'exaltation sublime, s'écria : Mon Dieu ! quelles grâces vous me faites ! Je suis plus heureuse que vous ne fûtes à Golgotha. Vous fûtes crucifié entre deux brigands; je meurs doucement entre deux anges ! Bénissez-les, ô mon Dieu, de toutes vos bénédictions !

En ce moment, saisie d'un spasme violent, elle tendit les bras. « J'ai froid, » dit-elle. Marie ôta son châle de dessus ses épaules; elle l'étendit sur le grabat. De ses bras nus elle entourait le corps de Françoise, cherchant à lui rendre un peu de chaleur. Henri ne put voir sans un trouble profond cette belle jeune fille, qui soutenait la vieille défaillante; pressant contre son sein ce corps livide et décharné, arrosant de larmes pieuses ces joues sillonnées de

rides, et recueillant de ses lèvres pures les derniers souffles de l'agonie.

Il n'avait jamais eu l'idée de quelque chose d'aussi violent et d'aussi doux que l'état où il se trouvait. Il fut vaincu ; il comprit que si, dans un moment si lugubre, en présence même de la mort, la beauté avait sur lui tant d'empire, il serait plus que téméraire de prolonger les combats qu'il avait engagés. Ainsi le sort de la bonne Marie se décidait à son insu, tandis que par ses tendres soins elle adoucissait les derniers moments de cette pauvre femme.

Enfin elle expira. L'orage s'apaisait. Marie s'aperçut alors qu'elle était seule avec M. Henri. Il se garda bien d'augmenter son embarras par un aveu, qu'il brulait de lui faire, mais que la délicatesse l'avertissait de différer. Le petit-fils de Françoise revint. Il avait inutilement cherché le médecin ; l'orage l'avait assailli au retour. Il s'était abrité dans le creux d'un arbre. Marie, inquiète des alarmes de sa famille, voulut retourner chez elle malgré la nuit, et demanda au paysan de l'accompagner, si du moins M. Henri voulait bien rester auprès du corps de Françoise. Henri comprit qu'il gênerait la jeune fille, s'il proposait un autre arrangement, et, malgré son désir de l'accompagner lui-même, il resta.

Le lendemain il se rendit dès le matin au presbytère. Il demanda M. Lamy ; et, après avoir répondu en peu de mots à ses questions sur la scène de la veille, il en vint au sujet qu'il lui tardait d'entamer :

« Si vous le permettez, mon vénérable ami, je resterai. J'ose vous prier de ne pas chercher un autre suffragant. »

C'était tout dire ; ils étaient déjà dans les bras l'un de l'autre.

« M. Henri, je comprends que vos désirs sont d'accord

avec les miens. Mais tout n'est pas fini. Marie n'aura-t-elle pas quelque objection à me faire? Laissez-moi lui parler. Vous aurez bientôt de mes nouvelles »—

Le jeune homme se retira.

Marie n'entendit pas cette nouvelle proposition avec les mêmes sentiments que la première. Mais, si l'époux lui était plus agréable, la position de son père semblait lui prescrire plus que jamais de ne pas l'abandonner. M. Henri était pauvre comme elle. Irait-elle contracter des engagements qui, lui imposant de nouvelles obligations, aggraveraient la gêne de tous? « M. Henri, je n'en doute pas, se montrera généreux pour nous, comme il l'a fait jusqu'à présent : mais notre position future peut nous rendre beaucoup plus difficile l'accomplissement de nos devoirs actuels. Que deviendront alors les études de mes frères?... » Marie demanda quelques jours de réflexions. « Peut-être se trouvera-t-il, » disait-elle, « quelque moyen de concilier tous les intérêts. » Ces jours d'attente furent bien longs pour le jeune suffragant; une fois détaché de ses idées mystiques sur le célibat, il s'abandonnait avec ivresse à l'espoir de posséder une si aimable et si vertueuse compagne.

Un soir qu'il faisait visite au presbytère (il prenait maintenant quelquefois cette liberté), la compagnie était silencieuse et triste; les uns par la difficulté de trouver une issue à l'affaire qui leur tenait à cœur, les autres par imitation. On échangeait quelques rares paroles, et le silence reprenait le dessus. Une conversation de Marie et d'Henri avait fait comprendre à celui-ci que ses espérances devaient être au moins bien reculées. Il regardait avec tristesse les trois sœurs qui parcouraient ensemble un cahier de gravures, prêtées par un pasteur du voisinage. Le père jetait les yeux tour à tour sur Marie et sur le jeune homme. Ils semblaient les uns et les autres se consulter eux-mêmes, et rêvaient en

effet aux moyens d'accorder leur devoir et leur désir. A ce moment le chien aboya, on frappa à la porte du presbytère : c'était le messager, qui apportait une lettre de Lausanne. Elle était du fils aîné de M. Lamy, de Frédéric, alors âgé de quinze ans.

M. Lamy reçut la lettre, et la parcourut d'abord rapidement. On le vit ému. Sa surprise s'exprimait par quelques mots entrecoupés. « Mon Fréderic !..... Je l'avais toujours espéré. Quel bonheur ! »

L'attention de tous fut vivement excitée ; et le père lut ce qui suit :

Mon cher Père,

Je vous ai souvent exprimé le désir que j'avais de vous soulager ainsi que ma sœur, le plus tôt possible, du fardeau que vous vous êtes imposé pour mes frères et moi. Vous avez su mes démarches pour arriver à ce but. Elles ont été si souvent inutiles que je n'osais plus espérer ; cependant je persévérais dans mes recherches, et le bon Dieu a permis qu'elles ne fussent pas plus long-temps sans résultat. Avec votre permission, mon père, je suis placé chez M. B., homme riche et généreux. Son fils est un de mes camarades. Ce jeune garçon est d'une santé un peu délicate, moins cependant que sa mère ne l'imagine. On cherche à lui épargner la fatigue, et l'on me charge de l'associer à mes études. Nous travaillerons ensemble. Quand il s'est agi de traiter des conditions, M. B. m'a laissé maître de faire une demande. Voici ce que j'ai proposé, en réservant toutefois votre approbation. J'ai demandé dans la maison de M. B., qui est fort grande, un petit logement pour moi et mes deux frères, dont je ne voulais pas me séparer. J'ai demandé ensuite d'avoir toujours deux heures de veillée libres pour les soins que je

dois à Jaques. François n'a pas besoin de moi. Son application et les secours qu'il a reçus de M. Henri suffisent à tout. — Quand il s'est agi de décider ce que je recevrais de plus, je me suis trouvé très-embarrassé.... J'ai demandé un jour de réflexion. Dans l'intervalle, M. B. apprit que François était aussi le camarade du petit Jules de F., orphelin dont il est le tuteur, et qu'il élève avec ses fils. C'est l'unique héritier d'une fortune considérable. Comme ce pauvre garçon a été fort négligé, ou du moins mal dirigé, il est un des plus faibles de la classe. Aussitôt M. B. a eu l'idée que les mêmes arrangemens, qu'il prenait avec moi pour son fils, pourraient se prendre avec François pour son pupille. Il m'a fait demander, et m'a proposé, à ces conditions, de nous recevoir tous trois dans sa maison et à sa table jusqu'à la fin de nos études.

Voilà, mon cher père, ce que je m'empresse de vous écrire. Je dois ajouter que jamais cet homme respectable n'aurait jeté les yeux sur nous, si nous n'étions pas vos fils. C'est l'idée favorable que l'on a conçue de nos dispositions qui nous a valu cet avantage. Ma bonne Marie voudra bien aussi recevoir une grande part de nos remerciemens. Sans elle serions-nous même venus ici? Ne sommes-nous pas son ouvrage? Enfin je vous prie, quand vous verrez M. Henri, de lui dire que, si François et moi nous n'avions pas si bien profité de nos vacances, nous n'aurions pas été jugés capables de guider un camarade dans ses études, et de lui servir de répétiteurs. Offrez-lui donc l'expression de notre vive reconnaissance. Il est de moitié dans tout ceci.

Mon cher père, que nous serions heureux si ces événemens pouvaient avoir un bon effet sur votre santé! Veuillez m'en donner ou m'en faire donner plus souvent des nouvelles. Il faut bien du courage pour vivre presque toujours éloignés d'un père si bon et si souffrant.

Je pense avec joie que si vous voulez bien accepter les propositions de M. B., ma chère Marie ne sera plus si accablée d'occupations. Recommandez à notre petite maman de se ménager, de se *cocoler* un peu, chose qui lui fera d'autant plus de bien qu'elle lui sera plus nouvelle. Oh! chers parens, quand pourrons-nous vous voir? Il s'en est peu fallu que nous ne soyons allés nous-mêmes vous porter ces nouvelles, mais nous aurions dû manquer trop de leçons.—

Adieu, mon cher Père,

Je suis votre respectueux fils,

Fréderic Lamy.

P. S. Les arrangemens que nous prenons avec M. B. n'empêcheront pas que nous n'allions passer les vacances chez nous. Nos camarades les passeront au château de L., en sorte que vos fils auront, comme avant, le bonheur de vous rendre quelques soins. J'aurai provision de livres nouveaux à vous lire; François et Jaques me chargent de prier Louise et Caroline de bien soigner leurs lapins. Ils désirent en savoir le nombre, et si les fauvettes sont revenues cette année faire leur nid sur le chèvrefeuille du bosquet.—

Cette lettre, si peu attendue, satisfaisait à tout. Quand M. Lamy en eut achevé la lecture (Ce n'avait pas été sans peine; son cœur paternel avait cédé plus d'une fois à un profond attendrissement), il regarda Marie, qui n'était pas plus tranquille que lui; il regarda Henri; même trouble et mêmes sentimens!—

Marie, dit-il, envoyez coucher ces enfans. L'heure est avancée. Vous ma fille, et vous M. Henri, vous resterez encore quelques momens. J'ai à vous parler. Tout ce petit monde couché, M. Lamy fit asseoir Henri et Marie à ses côtés. Il prit leurs mains dans les siennes, et après un moment de silence :

« Eh bien, chère Marie, la lettre de ton frère a-t-elle vaincu ta résistance? As-tu encore des scrupules?.... —

Ah! mon père, que j'aime Fréderic! quel bon cœur! —

Ceci n'est pas encore une réponse, ma chère enfant. —

Mon père, avec de tels fils, vous n'avez plus besoin de votre fille! »

Voilà Henri auprès de Marie; et Marie dans les bras de son père. M. Lamy a donc vu le moment souhaité! Il donne aux nouveaux époux sa bénédiction, avec prières et actions de grâces au Dieu tout-puissant. Enfin Marie demande la permission d'aller rejoindre ses sœurs. Henri se retire plein d'une joie inexprimable, et tous trois passent une nuit plus agitée que de coutume.

Le lendemain, le mariage fut communiqué aux petites sœurs, aux jeunes demoiselles, à toute la paroisse et, par lettre, aux trois frères. Marie pensa tristement à la pauvre Françoise, à qui cette nouvelle eût fait un si grand plaisir!

La santé de M. Lamy se rétablit assez bien pour qu'il pût officier de temps en temps. Il eut la joie de bénir lui-même le mariage de sa fille. Ce fut dans le village une fête comme il ne s'en était jamais vu.

Les deux époux, dans une vie moins traversée que celle de M. et de Mme Lamy, ont déployé les mêmes vertus, et les déploient encore; et l'on sait que ces vertus se propageront dans une génération nouvelle; Marie est déjà mère de deux enfans.

MON AME EST AILLEURS.

Des blancs torrens écoutant le murmure,
Sur les gazons je me suis arrêté;
Jamais le soir, ô nature, nature!
N'eut plus d'éclat ni plus de majesté.
Feux dans l'azur, neige d'or revêtue!
Hymne des bois, échos des monts en fleurs!
Dans cet accord ma voix seule s'est tue,
C'est que mon ame était ailleurs.

Quand vint le soir, le pâtre et sa famille
Me firent place à leur humble foyer;
En souriant la belle jeune fille
Mit devant moi le lait hospitalier.
Puis la cithare animant ses compagnes
De leurs chansons je compris les douceurs:

Mais je me tus au refrein des montagnes,
Mon ame encore était ailleurs.

Avec le jour, bravant les roches nues,
Du franc chasseur je suivis le sentier;
Je contemplai ces beautés inconnues
Du ciel cédant la lumière au glacier.
En vain pourtant du rocher qui s'élance
Mon œil cueillait d'éternelles splendeurs,
Toujours en moi régnait même silence,
Toujours mon ame était ailleurs

Jadis pourtant à ces magiques fêtes
Où la montagne invite ses enfans,
Ma bouche avait des hymnes toujours prêtes
Et des refreins aux échos triomphants :
C'est qu'autrefois ma voix insoucieuse
Aimait les bois, les eaux, les monts, les fleurs;
Mais maintenant elle est silencieuse,
Maintenant mon ame est ailleurs.

H. D.

DROIT INTERNATIONAL.

Cours de M. Emery.

Pour que la justice se réalise entièrement, il faut sans doute un supérieur qui la déclare et la maintienne, indépendamment et quelquefois malgré la volonté des parties. Cependant entre la belle et consolante utopie de la constitution de droit universelle et cet état de guerre constante ou de trève observée seulement pour autant qu'on le jugeait nécessaire ou opportun, qui fut celui des premiers âges, nous pouvons concevoir tout une série d'états intermédiaires.

L'humanité dont, quoiqu'on en dise, les voies sont toujours rationelles, non pas, à la vérité, dans ce sens que l'on puisse les prévoir d'avance, comme un mouvement mécanique, ce qui exclurait la liberté; mais parce que la

raison ne peut que les approuver dans leur ensemble, lorsqu'elle les considère après coup.

L'humanité qui, selon sa divine loi, marche sans cesse de l'imparfait au plus parfait et du moindre au meilleur, a donc pu parcourir, et elle a déjà parcouru, de fait, un certain nombre de ces intermédiaires, qui constituent, chacun une phase nouvelle dans le droit international.

Voulons-nous maintenant connaître exactement l'état dans lequel se trouve la société au sein de laquelle nous vivons nous-mêmes? Le bon sens dit qu'il faut puiser cette connaissance dans la comparaison de cet état actuel avec ceux qui l'ont précedé et l'ont fait ce qu'il est; car le présent n'est rien autre que le passé débarrassé de ce qui n'a plus vie en lui.

Soit donc que l'on étudie le droit international dans un but d'utilité pratique, pour y chercher les règles selon lesquelles les nations ont à se régir dans les rapports qu'elles soutiennent les unes avec les autres; soit qu'on propose à sa recherche l'objet entier de la science, y comprenant ainsi ce qui a été autrefois; une méthode différente de celle qu'on a suivie jusqu'ici est le premier besoin. Comme tout ce qui vit et se meut, le droit international ne veut pas être immobilisé; c'est dans son mouvement qu'il faut savoir l'observer et le reproduire.

Les règles idéales du droit international se traduisent dans le monde du fait de deux manières: Comme *droit écrit*, dans les *traités* que les peuples contractent entr'eux; comme *coutume*, dans les usages qu'ils observent, même en l'absence de tout traité, par une sorte de consentement tacite et général. L'union de ces deux sources donne naissance au droit international positif; la coutume existe avant les traités et elle en dicte bien des clauses; elle leur survit, quand elle règle les lois de l'état de guerre, pour lequel

on ne saurait guère concevoir de traités, elle supplée à leur silence; mais le plus souvent elle n'est que le commentaire vivant du droit écrit et sa jurisprudence. Le droit international est proprement une jurisprudence, fondée sur l'observance habituelle de certains usages et de certaines conventions.

Cette jurisprudence peut être violée, sans contredit, mais pour succomber accidentellement devant la force, elle n'en subsiste pas moins. Sa sanction ne se trouve pas dans les codes; le juge qui la prononce ne siège pas sur un certain tribunal; mais l'opinion des peuples rétribue tôt ou tard le gouvernement et la nation injuste dans ses rapports avec les autres, et l'histoire prouverait, au besoin, que la force sans le droit ne créa jamais rien de durable.

Sous le nom de droit des gens, les *Grotius*, les *Puffendorf*, les *Selden*, les *Vattel* n'ont au fond fait autre chose que présenter sous une forme abstraite la coutume de leur temps, mais en l'envisageant comme si elle eût toujours été et toujours dû rester telle qu'ils la trouvaient et l'exposaient. Ensuite *Roussel*, *Martens*, *Klüber*, etc., en rassemblant les principaux traités européens, ont formé le gigantesque corps de notre droit international moderne et les deux branches du droit international moderne se trouvent ainsi avoir été successivement élaborées. Les vastes travaux qui ont accompli cette œuvre, ont mérité la reconnaissance de la postérité, et ce n'est certes pas nous qui ferons aux fondateurs de la science un reproche sérieux, de n'avoir pas eu, alors que l'on n'y songeait nullement, des idées sur le droit et l'histoire, qui maintenant commencent à peine à se populariser un peu. Qu'on nous permette pourtant après cela de le déclarer sans détour; à nos yeux, *le droit international européen* est encore un ouvrage à faire.

D'un côté, on n'a point assez mis en regard et en contact

la coutume et les traités; on ne les a pas assez envisagé dans leurs relations réciproques, afin d'en faire ressortir la chose la plus importante pourtant, la jurisprudence du droit écrit; d'un autre côté, il manque encore à ces matériaux si péniblement réunis, ce qui pourrait seul leur donner la vie et l'organisation scientifique; savoir, la pensée historique, l'idée du mouvement et du progrès dans les rapports eux-mêmes. Ainsi au moment où l'esprit de généralisation dans le concret et non plus dans l'abstrait tend à prédominer, c'est d'entre toutes les branches du droit, la plus générale et celle dont l'intérêt est le plus universel qui reste le plus en arrière.

C'est cette considération qui nous décide à donner aujourd'hui au public un apperçu d'un cours que donne maintenant dans l'académie de Lausanne un étranger, de qui notre enseignement supérieur a dejà reçu dans une occasion récente le tribut bienveillant.

On y trouvera du moins, l'idée et l'exemple de la méthode qu'il faudra, selon nous, employer pour remplir la grave lacune que nous venons de signaler.

Le développement du droit international moderne présente trois phases principales.

La première qui comprend tout le moyen-âge et se termine à la réforme, est la phase *catholique*. Son caractère essentiel est l'unité. Le principe de cette unité réside dans l'église. Durant cette période historique, l'Europe peut être considérée comme un grand état dont la capitale serait Rome et qui reconnaîtrait pour chefs suprêmes le pape et l'empereur. Le principe de division, l'opposition des races germaniques et gréco-latine ou thraco-pélagique tendant à s'effacer sous la double influence de l'unité religieuse du catholicisme et de l'unité politique de la féodalité.

La seconde, est la phase *protestante* sortie du fractionnement politique de l'Europe et du schisme religieux. La réforme qui produit dès son début des guerres prolongées, achève de briser l'unité du moyen-âge déjà minée intérieurement et ranime l'antagonisme des deux races rivales. C'est une nouvelle protestation de la liberté germanique contre l'idée d'organisation et de hiérarchie au moyen delaquelle la race latine avait su reconquérir à la longue la supériorité. Le caractère dominant de la phase protestante est la recherche de l'équilibre ; d'un certain équilibre de forces entre des parties indépendantes et naturellement hostiles étant en effet la seule garantie de paix et de sécurité pour tous, sur laquelle on puisse faire quelque fond.

La troisième phase; celle dans laquelle l'Europe se trouve actuellement peut assez bien être appelée phase *révolutionnaire*. La transition entr'elle et la seconde phase se trouve dans les traités concernant le partage de la Pologne. Avec elle apparaît donc sur la scène une troisième famille de peuples et une troisième religion ; mais le fait capital, c'est la naissance d'une nouvelle cause de division qui vient absorber les autres presque totalement, l'antagonisme des principes politiques ; l'effet de cet antagonisme est de partager l'Europe en deux camps, ainsi qu'elle l'était déjà au commencement des deux phases précédentes ; le caractère dominant de cette phase a été jusqu'ici, le règne du nombre et la négation des droits des minorités.

I.

PHASE CATHOLIQUE.

Dans l'antiquité, l'humanité ne s'étend pas au delà de l'enceinte de la cité; l'étranger est sacrifié sans pitié aux dieux de la patrie, l'état normal de peuple à peuple est la guerre d'extermination, et qui le croirait? l'esclavage des prisonniers et ce droit international mosaïque qui nous paraît si dur ont été des adoucissemens marqués dans les usages primitifs des nations de l'orient.

Entre les peuples de la Grèce, unis par les puissans liens d'une nationalité et d'une religion commune, il existait à la vérité des relations différentes et quelques règles de droit à l'observation desquelles présidaient les amphyctions; mais les peuples qui ne faisaient pas partie de la famille Hellénique étaient aussi des barbares avec qui on n'avait que les rapports de stricte nécessité.

Rome vint clôre le monde ancien par des idées analogues; le *jus feciale* qui établissait certaines formes dans la guerre, ne s'appliquait qu'aux peuples de droit latin, et si plus tard une communauté d'origine dont les Romains tiraient gloire, les engagea à traiter les Grecs vaincus avec plus d'égards qu'ils n'en montraient d'ordinaire envers les étrangers; il n'en reste pas moins vrai qu'en général, dans leur politique, la fraude et la violence étaient des moyeus usités et permis. Et quand l'empire eut englouti dans son vaste sein presque tous les peuples connus, les nations restées en dehors furent toujours considées et traitées de la même manière; on fut toujours pour Rome sujet ou ennemi.

Alors que le monde n'était plus qu'un seul état, un droit international ne pouvait guère se former, aussi le droit des gens des jurisconsultes romains n'est-il qu'une pure abstraction et encore assez chétivement développée. Mais l'irruption des barbares détruit l'empire d'occident et crée sur ses débris de nouveaux états, de nouvelles nationalités; l'unité romaine fait place à une unité nouvelle qui se concilie mieux avec la variété, à une unité spirituelle et non plus seulement matérielle, qui rassemble les diverses parties en un faisceau compact, sans exclure pour cela leur liberté ni leur individualité. — C'est au christianisme que l'on est redevable de cet ordre social plus perfectionné, que l'ancienne civilisation n'eût jamais pu produire; c'est lui, dont l'influence sanctifiante a rajeuni la société décrépite et lui a rendu assez de forces, non seulement pour survivre au rude assaut de ses conquérans, mais encore, pour les conquérir à leur tour; c'est lui qui a enseigné pour la première fois aux hommes le dogme de l'unité et de la fraternité humaine, type éternellement sublime pour le droit international. La conquête a donné naissance aux peuples modernes; la reli-

gion leur apprend les nouveaux rapports qui les uniront désormais.

Au moyen-âge, la société européenne reposait sur une double base, l'église et la féodalité.

L'Eglise, maintenant distincte de l'état, exerce sur lui une autorité jusqu'alors inouie; celui-ci est fractionné à l'infini, tandis qu'elle comprend la chrétienté entière; et son action n'est pas moins intense qu'étendue : En s'assurant un droit et une jurisdiction particulière, ce n'est pas uniquement son influence qu'elle a établi c'est aussi sa domination; rien ne lui est étranger ou indifférent, sa surveillance infatigable ne laisse rien échapper, et d'un bout de l'Europe à l'autre elle appelle à son for toute question dont la solution l'intéresse par quelque endroit; prompte à prendre la défense de l'opprimé contre l'oppresseur, quelle que soit leur position respective; la cause d'une veuve, d'un orphelin, d'un simple serf l'intéresseront non moins que la sienne propre; elle n'épargne personne, si elle le juge dans son tort et souvent l'on a vu les plus puissans et les plus fiers monarques courber à la fin le front devant ses arrêts redoutés.

Comme la souveraineté spirituelle est au-dessus de la temporelle, de même la qualité de sujet de l'église va avant celle de membre de l'état, on est chrétien catholique avant d'être citoyen ou vassal. — Tout d'ailleurs s'était réuni pour favoriser cette prépondérance. La langue de l'église était l'intermédiaire usité entre les diverses nations; les arts, les sciences, ont été cultivées généralement avec son inspiration et dans son intérêt.

L'influence de l'église fut telle que les rapports politiques de l'Europe au moyen-âge, nous paraissent constituer un véritable droit public catholique plus encore qu'un droit international.

Les relations diplomatiqnes sont presque nulles ou du

moins le rayon en est fort circonscrit; l'usage des ambassadeurs que les princes s'envoyent réciproquement ne date que du 16me siècle; en revanche le pape a constamment quelque affaire en traite auprès de chaque cour et il y entretient des légats ordinaires, sans compter les légats extraordinaires qu'il a partout où se débat quelque affaire importante ou pour l'église ou pour l'état.

Les traités d'états à états sont rares également et presque jamais spontanés; mais ce qu'on trouve fréquemment, c'est l'intervention du pape dans les différens des nations, soit que son arbitrage ait été sollicité par l'une ou l'autre des parties, soit même qu'il ait été offert spontanémeut. Quant aux alliances tant défensives qu'offensives, vous en rencontrerez encore bien moins, les seuls cas dans lesquels les peuples d'Europe se réunissent, sont ceux où le pape a lui-même provoqué une pareille fédération afin de la diriger contre quelque ennemi commun de la chrétienté. La guerre enfin; qui sûrement décida dans ce temps plus de questions que les paisibles tribunaux de l'église; la guerre, cette dernière raison des rois, est dans l'esprit d'alors, une sorte de combat judiciaire: dans le droit qui en résulte, il faut voir ni plus ni moins qu'un jugement de Dieu.

Vis-à-vis de ceux qui ne sont pas membres de l'église, le caractère ecclésiastique des nouveaux rapports se dessine encore davantage. Si les divers peuples commencent à s'envisager comme des frères n'est-ce pas parce qu'ils sont frères dans l'église et nullement en vertu du droit de l'humanité? Ceux qui ne font pas partie de l'église, les excommuniés, les hérétiques, les infidèles ne sont-ils pas encore des ennemis dans le sens antique, *hostes*; des êtres en dehors du droit commun, contre lesquels la guerre d'extermination n'est pas seulement légitime mais ordonnée; avec qui il n'y a ni traité valable, ni foi du serment, ni

paix, ni alliance, parce que l'autorité au nom de laquelle ces choses pourraient être faites n'étant pas reconnue par eux, ne peut les protéger?

Comme l'église, la féodalité étend son réseau sur la chrétienté; comme l'église, elle est souveraine dans la sphère qui lui est propre; comme l'église, elle a son organisation générale, sa hiérarchie, son unité.

Le lien féodal avait été primitivement un lien de fidélité, par conséquent un rapport d'homme à homme, rapport de dépendance, mais supposant la liberté; le point de départ est l'indépendance individuelle, la dépendance est le fait postérieur et contractuel.

Par la prise de possession du sol et l'établissement définitif des vainqueurs, le principe originel de la féodalité se modifia peu à peu et la possession de la terre devint le fait dominant; le suzerain, est essentiellement propriétaire de la terre, le vassal en détient une parcelle à titre de concession du suzerain, et le serf, à son tour, a pour condition politique de servir en cultivant la terre du vassal.

Par suite de ce changement, le servage de la glèbe remplace entièrement l'esclavage personnel; les compagnons du *Gasindi* germanique voyent se transformer tour à tour, leur bénéfice temporaire qui d'abord n'est autre chose que l'équivalent de leur solde et de leur entretien, en bénéfice à vie et puis en fief héréditaire; le roi qui n'était que le chef politique et militaire des hommes libres de sa nation est devenu le seigneur de toutes les terres de ses vassaux, c'est l'ensemble de ces terres qui constitue le royaume et comme les mots suivent toujours les faits, on dira *le roi de France* par exemple et non plus *le roi des Francs*.

Et cependant le pouvoir politique restant confondu avec le pouvoir féodal, souverain et suzerain signifient une même chose, et le vassal est à la fois seigneur, *dominus*, et dépo-

sitaire des pouvoirs publics dans le ressort de son fief. Cet état de choses est commun à toute l'Europe ; la commune libre, la marche, la terre franche, ne sont plus que des exceptions, et lors de la renaissance des communes urbaines, elles entrent naturellement dans le système établi, elles ont, elles aussi des suzerains et des vassaux qui les appelent *nos seigneurs*.

Dans le morcellement et l'enchevêtrement inconcevable de seigneuries que présente la carte d'Europe, au moyen âge on distingue bien des groupes principaux qui se forment autour des suzerains les plus puissants ; mais il serait difficile de considérer ces groupes comme de véritables nations : l'idée de la patrie antique a disparu ; la patrie c'est le roi pour les grands vassaux, c'est le seigneur pour les vassaux de second ordre ou pour les serfs. Le territoire des nations n'est plus que le patrimoine d'une famille ; c'est par des mariages et des successions que les états s'accroissent ou diminuent, et quelquefois le chef de la même famille réunit sur sa tête plusieurs couronnes, c'est-à-dire plusieurs états indépendants, quelquefois en revanche un état important se dissout et se partage comme un héritage aujourd'hui.

Et dans ces opérations qui font passer les peuples de mains en mains, personne ne songerait à consulter ceux-ci ; que le seigneur donne une partie de ses terres à quelqu'autre; les sujets qui font partie de la donation, ne diront rien et n'auraient rien à dire pourvu que le nouveau seigneur n'exige d'eux que les services exigés par l'ancien.

Dès lors les transactions internationales, cessent d'être des traités de nations à nations pour devenir des conventions de famille à famille, ou des contrats du seigneur avec ses vassaux.

La guerre aussi change de physionomie ; les guerres nationales et les guerres d'alliances ont presque disparu ; et

l'on voit à la place une multitude d'expéditions locales et particulières.

Quelle cause aurait pu produire, en effet, dans l'intérieur de l'Europe, des guerres pareilles à celles qui ont eu lieu dans l'antiquité et dans les temps modernes ?

Les antipathies nationales ont singulièrement diminué par suite du mélange des races et de la communauté de religion ; on ne peut songer à rechercher des frontières naturelles, grand sujet de querelles plus tard, car les seigneuries sont tellement mêlées les unes aux autres et les rapports féodaux si diversifiés, qu'une entreprise de cette nature n'aurait guère de chances de succès ; l'idée de guerres d'équilibre ne nait pas davantage en l'absence d'états fixes dont la puissance croissante dusse inspirer à d'autres états des craintes sérieuses pour l'avenir ou des sentimens durables de rivalité.

L'effet de l'établissement féodal a donc été de faire de presque toutes les questions internationales de véritables questions de droit privé. Seulement celles que la loi de fiefs ne tranche pas d'une manière pacifique, la guerre les décide, qui n'est plus elle-même, qu'une manière de procédure de seigneur à seigneur.

Cette uniformité d'un Droit à la fois politique et privé règnant sur les diverses parties de l'Europe contribue naturellement à faire de plus en plus de celle-ci, un seul état ; ici l'action de la féodalité est positive. Elle est aussi négative dans ce sens, que le fractionnement, l'absence de nationalités bien dessinées et la fragilité des liens qui fondent les états, empêchent pour longtemps toute individualisation puissante de se former.

Ainsi l'œuvre de la féodalité et celle de l'église ont concouru au fond au même but ; mais par des moyens très divers.

Jusqu'ici nous avons considéré l'influence de l'église et celle de la féodalité, chacune étant prise à part; maintenant il nous reste à voir l'influence de ces deux éléments réunis; celle de l'église sur l'état et de l'état sur l'église; la lutte que ces institutions se livrent; là, nous trouverons, non plus seulement les formes de la vie du moyen âge, mais cette vie même dans toute sa verdeur, dans toute son intimité.

Dans la pensée du moyen âge les deux sphères opposées de l'église et de la féodalité, du spirituel et du temporel ne sont que deux points de vue d'un même tout, se complétant et se nécessitant l'un l'autre. Cette pensée nous la trouvons reproduite dans les documents du temps de l'esprit le plus opposé; dans le corps du droit canon, et dans les commentaires des juriconsultes impériaux; mais plus clairement peut être que nulle part ailleurs, dans la grande épopée du Dante, image idéalisée du moyen âge considéré sous toutes ses faces et dans toutes ses dimensions.

L'Etat chrétien est un tout dont Dieu lui même délégue la direction à des serviteurs qu'il se choisit à cet effet. Son représentant immédiat et son vicaire dans ce royaume qui lui appartient, et qui n'appartient qu'à lui seul, est le pape; le pape se réserve la direction suprême des affaires spirituelles et remet à son tour l'autorité sur les choses temporelles à l'empereur. Le pape est le plus haut échelon dans la hiérarchie de l'église, et l'empereur le plus haut échelon dans la hiérarchie féodale; ils relèvent l'un de l'autre et tous deux relèvent de Dieu. Toute puissance spirituelle vient du pape, évêque des évêques. Toute puissance temporelle vient de l'empereur, héritier des Césars romains, avoué de saint Pierre et seigneur des seigneurs, ainsi les deux faces du monde social et religieux se correspondent

et s'unissent dans leurs représentans, et dans les sphères subordonnées la même harmonie devra se retrouver.

Comme on voit, ce système fait de l'état et de l'église deux corps distincts, mais non point séparés; de plus la véritable suprêmatie, y appartient à l'église. Tous les fiefs dont l'ensemble constitue le monde temporel, aboutissent à l'empereur; mais l'empereur suzerain du monde est pourtant vassal de l'église, le monde est fief de Dieu et du pape son premier mandataire. Mais cette théorie du moyen âge, si l'on en vient au fait, ne se réalisa jamais complètement; ni le pape, ni l'empereur n'atteignirent jamais à l'exercice et à la jouissance assurée de la plénitude de leurs droits.

A la vérité le pape vit longtemps à ses pieds l'Europe toute entière; et nulle volonté ne prévalait devant la sienne, non pas même celle des empereurs. Que de fois cependant n'a-t-il pas du carguer ses voiles devant l'orage soulevé par ses prétentions, abandonner ses plans, laisser faire en fermant les yeux, ou même autoriser formellement ce qu'il avait combattu et aurait bien voulu empêcher! Dans ses incessants débats avec le pouvoir temporel les jours de revers et les jours de victoire se suivirent de bien près. La joue d'un pontife ne fut elle pas sillonnée au temps même de leur plus grand pouvoir par le gantelet de fer d'un chevalier français? Le triomphateur de Canossa ne mourut-il pas lui même dans l'exil?

L'empereur de son côté, ne fut guère reconnu pour ce qu'en faisait la théorie, que dans les limites de l'empire d'Allemagne et des pays qui en dépendaient immédiatement, comme l'Italie, la Sicile, la Bourgogne, la Lorraine, la Pologne, la Bohême et la Hongrie de temps en temps; les états indépendants de l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Angleterre, etc., refusèrent constamment, en revanche, de voir dans l'empereur un suzerain; la pré-

séance parmi les princes chrétiens, des droits honorifiques comme celui d'autoriser à prendre le titre de roi; voilà tout ce qu'ils consentaient à lui accorder. Et le pape encourageait le premier cette résistance, afin de trouver dans les rois rivaux de l'empereur des alliés lorsqu'il serait lui même en discord avec celui-ci.

Le pape et l'empereur étaient ainsi l'un pour l'autre le principal obtacle à surmonter pour arriver chacun à cette domination suprême, objet de leur ambition commune et de leurs constans efforts. Autour de cette grande rivalité gravitent toutes les autres; dans les sphères inférieures le même combat se reproduit. Grands vassaux et suzerains, vassaux secondaires et grands vassaux, peuple et seigneurs, bas clergé et haut clergé, communes, corporations religieuses, industrielles et militaires; aucune histoire n'offre assurément des éléments de lutte plus variés et plus nombreux que celle de l'époque qui nous occupe en ce moment. Mais comme que les luttes se compliquent et se diversifient la grande question des rapports du temporel et du spirituel y entre pour une grande part, y joue un rôle essentiel, si même elle n'en est le fond.

Avec les foudres de l'excommunication, l'arme dont l'église s'était servi le plus utilement pour augmenter et consolider son pouvoir avait été le droit canon. Mais l'état sut trouver dans le droit romain un levier non moins puissant. Dans les premiers temps de la barbarie, le droit romain avait rendu de grands services à l'église elle même, qui l'avait adopté pour elle, et s'en était fait un moyen de protection et de domination à l'égard des populations vaincues; alors elle avait pu faire du droit romain à peu près ce qu'elle avait voulu; mais à la renaissance des études juridiques en Italie, les circonstances ont bien chargé. Les ecclésiastiques n'ont plus le monopole du savoir; des laï

ques, des nobles, des chevaliers accourent de toutes les parties de l'Europe pour étudier les textes même de Justinien dans les universités. Il est clair que ces textes rédigés sous l'inspiration d'un despotisme absolu dans l'état et dans une époque d'asservissement à peu près complet de l'église, devaient être plus favorables à l'état qu'à l'église; ajoutez à cela l'influence de jurisconsultes dévoués à l'empereur, qui de son côté les favorise de tout son pouvoir et s'efforce d'introduire le nouveau droit dans les tribunaux placés sous sa surveillance. A diverses reprises les papes s'efforcèrent de lutter contre le torrent en défendant l'étude du droit romain dans les universités, mais leur opposition fut vaine. Et ce n'est pas uniquement dans les pays dépendants de l'empire que l'introduction du droit romain fut un coup fatal porté à la puissance de l'église; dans les états indépendants où on le reçut comme raison écrite et non comme droit impérial, ce qui aurait impliqué la reconnaissance des prétentions de l'empereur, il exerça une influence tout à fait analogue, et là aussi à son abri se fonda la liberté civile et l'indépendance du pouvoir séculier.

On peut dire avec vérité que les juriconsultes furent en politique du moins, les devanciers des réformateurs.

Il en arriva ainsi de cette lutte acharnée entre le pape et l'empereur, comme il arrive toujours quand deux personnages haut placés, s'attaquent et se déchirent mutuellement à la face du peuple; le résultat final fut la déconsidération et l'affaiblissement des deux.

Nous avons parlé de la réforme, nous avons vu qu'on s'y acheminait de longue main; mais bien auparavant, les grands pouvoirs du moyen âge avaient déjà beaucoup déchu. En favorisant les monarchies indépendantes de l'occident, en opposant la France à l'Allemagne, en affranchissant l'Italie, en soulevant contre l'empereur les villes et

les grands vassaux, le pape avait bien atteint son but immédiat, il avait humilié son rival, il lui avait lié les bras, il l'avait mis hors d'état de lui nuire; mais les conséquences de cette politique ne s'étaient pas arrêtées là, elles s'étaient retournées contre celui qui l'avait employée avec un succès qu'il dût déplorer plus tard : car, au fond, c'est à son propre abaissement, c'est à sa propre chûte que le pape a travaillé avec tant d'ardeur et de tenacité. Les royaumes d'occident qu'il a caressés, deveuus forts, lui résisteront tout comme aurait pu faire l'empereur, et il est sans moyens de coërcition à leur égard; l'empereur était le bras séculier de l'église, en le démolissant, l'église n'a pas vu qu'elle se mutilait elle-même. Et lorsqu'arriveront les momens difficiles, que lui restera-t-il? De vaines paroles, auxquelles peuples et princes auront également désappris d'obéir.

Qui ne se laisserait parfois aller à regretter que, par la jalousie passionnée de ses chefs, ce systême du moyen-âge si vaste et si simple tout à la fois, n'ait jamais pu venir à sa réalisation? Qu'il n'ait pas été donné au monde de voir, au moins pour quelques jours, le jeu de cette harmonie de mouvemens libres et variés, liés les uns aux autres par une même pensée, la plus haute sans doute qui puisse être proposée aux conceptions et aux efforts humains? Certes, c'eût été là, un spectacle magnifique et tel que l'histoire de l'humanité n'en aurait jamais présenté de pareil!

Pourtant, après mûre considération, on reviendra probablement à d'autres sentimens; on avouera que ce systême n'était guère qu'une utopie, dont l'homme étant ce qu'il est, on n'aurait jamais dû attendre l'entière application.

Ce n'est point chez nous qu'on trouvera une foi implicite à cette théorie de l'équilibre des forces, qui dans les temps modernes a réduit, soit la politique internationale, soit le

droit constitutionnel, à l'art d'opposer les unes autres, des passions et des intérêts. Nous croyons, pour notre part, que la politique mécanique et négative se fait d'étranges illusions quand elle pense empêcher les mauvais de faire le mal, au moyen d'on ne sait quelles combinaisons factices ; nous croyons que l'art de gouverner les hommes, consiste avant tout dans celui de les rendre bons. Dans ce sens nous nous rapprocherions plus du point de vue du moyen âge qu'on ne le fait maintenant.

Toutefois, il faut aussi le reconnaître, la vérité, à elle seule, ne suffit pas pour maintenir l'ordre et la paix ici-bas ; elle doit être accompagnée de la force ; il lui faut des moyens d'obliger à l'observation du devoir social. Or, ces moyens, le moyen-âge les avait à l'égard des subordonnés, mais il en manquait trop à l'égard des chefs, des supérieurs, et de là, la nécessité où l'on fût de chercher presque toujours, dans l'insurrection et la guerre, les ressources que l'ordre légal et régulier ne pouvait pas fournir.

A défaut d'états fermenent constitués, la garantie résultant de l'équilibre des forces politiques, n'avait d'autre point d'appui que la dualité de l'église et de l'état.

Mais l'église et l'état étant des institutions distinctes, sous des chefs différens, l'accord que la théorie demande entr'elles, cette harmonie dont elle fait dépendre la paix du monde, repose en définitive sur les sentimens de deux hommes, également absolus dans leur sphère et dont les intérêts en tous points opposés se touchent cependant en tous points. Il n'y a point là de frontière morale ou juridique clairement déterminée, et en même temps aucun tiers impartial qui puisse s'interposer ; chacune des parties à la faculté d'étendre ses prétentions aussi loin qu'elle le veut sans rencontrer d'obstacles ailleurs que dans les prétentions de l'autre. Et remarquez encore que les limites purement

idéelles de la théorie, ne peuvent réellement pas être observées ; en effet, d'un côté si l'empereur reconnaissait en plein le pouvoir qu'elle accorde au pape, il abdiquait son indépendance, et n'était qu'un instrument dans les mains de l'église ; le pape, de son côté, s'il n'usait de sa position et de son influence pour se créer un certain pouvoir temporel et des moyens d'action matérielle était à la discrétion de l'empereur ; dès que celui-ci trouverait bon de quitter le rôle de serviteur que la théorie lui fait jouer si bénévolement.

Quelle riche source en contestations qu'une telle organisation ! Quelles faibles chances laissées à la concorde et à la tranquillité ! Vraiment, cet ordre de choses, pour ne pas produire les résultats qu'il a produits, aurait exigé que deux saints fussent continuellement à la tête de la république et ce qui n'était pas plus facile à rencontrer, deux saints profonds politiques.

Ne soyez donc pas trop surpris si ceux auxquels la tâche a été dévolue ne s'en sont pas mieux tirés ; et tenons pour heureux que dans la lutte infaillible que ce systême organisait, aucune des parties n'ait été vaincue complètement ; que l'équilibre de l'état et de l'église, unique sauve-garde de la liberté et des progrès de l'avenir, n'ait jamais été décidément rompu.

Dans le fait, le systême du moyen-âge, n'avait que deux issues possibles, le triomphe d'une des parties contendantes, ou l'épuisement des deux. Si l'évènement eût amené la première ; qui dira jusqu'où il serait allé et combien il aurait duré, le despotisme affreux qui alors se serait appesanti inévitablement sur l'Europe, et avec elle sur la civilisation entière !

Supposons, un instant, le succès des plans ambitieux des pontifes romains ; nous devenions une théocratie absolue fondée sur la base la plus inébranlable ; l'union de deux

classes qui n'auraient bientôt plus formé qu'une seule caste, à la fois sacerdotale, guerrière et propriétaire du sol. Supposons, si vous aimez mieux, l'accomplissement du projet favori de Barberousse, la réunion sur la même tête de la thiare et du diadême, et l'occident et l'orient peut-être, seraient devenus également, quoique par la voie opposée, un unique et formidable califat.

Sachant donc, que la marche qui a été suivie était la seule qui pût sauver la liberté du monde, cela ne nous consolera-t-il pas des déchiremens et des épreuves qu'il a fallu traverser en la suivant?

Sachant quels résultats devait naturellement amener le système que rêvait le moyen-âge, ne lui préférerons-nous encore le système plus imparfait, sans doute, mais plus praticable, auquel on est revenu?

Nous avons dit que l'action réciproque de l'église et de l'état et la lutte de ces deux corps était au point de vue politique, ce que la vie du moyen-âge offre de plus essentiel. Nous avons dit que de l'époque de la formation de l'empire jusqu'à celle où il cesse d'être un vrai centre pour les nations chrétiennes, de Charlemagne à Charles-Quint, aucun intérêt important n'a été agité, qui de près ou de loin, ne se rattache aux rapports du temporel et du spirituel. Mais il y a plus encore : et nous ne craignons pas d'affirmer qu'aucun grand mouvement n'a eu lieu en Europe pendant la période dont nous parlons, qui ne soit issu directement de la théorie de l'état chrétien et n'aye aussi réagi immédiatement sur elle.

Sans entrer dans beaucoup de détails; qu'est-ce qui occasionne toutes les grandes guerres de la maison de Hohentauffen et de la maison Salienne? Qu'est-ce qui a mis l'Europe en émoi du 10e au 14e siècle? Sinon, la querelle des

investitures, la question des droits de l'empereur à intervenir dans l'élection des papes et celle surtout de la juridiction que ce dernier prétendait avoir sur les princes et même sur l'empereur. Et maintenant cette idée de l'état chrétien, un et double, par l'union intime de l'église et de l'état ; qu'est-ce autre chose que le droit international européen, revêtant les couleurs de l'époque ; hiérarchie et féodalité ? Le droit international idéel, c'est la théorie même ; le droit internanational réel, c'est l'aspiration de l'histoire à la réaliser en dépit des obstacles qui viennent à chaque pas lui barrer le chemin.

Aux divers caractères du droit international de la phase catholique que nous avons signalés jusqu'ici, ajoutons-en donc un dernier, qui, à nos yeux, a la plus grande importance : alors, non seulement le droit international domine tout, mais encore, il se mêle à tout. Il fait partie intégrante et fondamentale du droit commun dans son entier. Ce n'est pas comme aujourd'hui, une sphère supérieure et à part dans le monde du droit, c'est un principe qui de la plus haute place descend jusqu'aux ramifications les plus infimes de l'ordre social. C'est une sève qui anime également le tronc, la tête et les extrémités.

Des trois causes qui exercent particulièrement leur influence sur le droit international, la religion, l'organisation politique et la race; les deux premières ont été jusqu'ici examinées soit séparément, soit dans leur combinaison. Quant à la troisième, son action se fait surtout sentir dans la première moitié du moyen âge, dans la période barbare ; au temps de la conquête et de l'établissement, elle est le principe le plus énergique de tous, celui qui domine tous les autres. Long-temps après cet évènement qui donne à l'Europe une face nouvelle, la question de la race se pré-

sente encore l'une des premières, non seulement dans le droit international, mais encore dans les autres branches. De votre nationalité dépendent tous vos droits, et sur le même sol on voit coéxister pendant des siècles, les législations et les coutumes de chacune de celles qui l'habitent ensemble.

Cependant, par suite de la vie commune, du mélange, de la religion et d'une organisation politique identique, les profondes lignes de démarcation que l'origine a d'abord établies s'effacent peu à peu; il semble que le principe de division né de la conquête germaine, ait entièrement disparu; il n'est toutefois pas anéanti; une observation attentive le retrouve encore, seulement il a changé de forme, il s'est spiritualisé; durant le vrai moyen âge c'est dans la lutte de l'état et de l'église qu'il faut aller le chercher.

La race latine, après avoir cédé à la supériorité des armes, a su vaincre à son tour par la supériorité de l'intelligence, par l'idée religieuse dont elle est dépositaire et au profit de laquelle, avec cette faculté organisatrice, dont elle est si éminemment douée, elle créa l'église.

La race germanique, a néanmoins conservé le pouvoir temporel; les princes et seigneurs féodaux en sont issus et n'ont pas encore renoncé à la sauvage indépendance de leurs ayeux; l'empereur enfin, représentant de la féodalité toute entière, est en même temps le roi électif des Allemands; et il est empereur par cela seul qu'il est le roi des Allemands.

L'Eglise est le boulevard de la race vaincue dont elle tire son principal appui, dans laquelle elle recrute ses héros, les Grégoire VII, les Innocent III, les Alexandre II. Sous son influence sont les états du midi où la race latine est restée de beaucoup la plus nombreuse, son plus beau titre de gloire comme son principal moyen de pouvoir, est d'être partout

du parti de l'opprimé, du parti du faible, du parti du peuple contre les forts et les puissans.

La féodalité est le boulevard de la race conquérante, des princes, des nobles, des guerriers, des propriétaires du sol. Elle résiste jusqu'au bout aux envahissemens de l'église, que son chef tient long-temps sous un joug de fer, et quand le moment de périr est arrivé pour elle, elle laisse en son lieu et place, le pouvoir royal, que l'église affaiblie ne parviendra plus à entamer. Sortie du Nord, elle y règne sans partage; et il est à remarquer que les pays germaniques sont ceux où le pouvoir de l'église a toujours eu le plus de peine à s'établir.

Ainsi la différence des races n'a pas cessé de jouer un rôle actif dans la vie politique de l'Europe, seulement, tantôt plus manifeste et tantôt plus occulte, jusqu'au moment où la réforme est venue raviver encore leur opposition naturelle.

En parlant du droit international au moyen-âge, nous parlions de celui qui régit les peuples chrétiens entr'eux, car ainsi que nous l'avons déjà dit, au-delà du monde chrétien, il n'y a que des ennemis. Ce n'est pas le droit, c'est la force qui fait loi entre les Tartares et la famille Slave, dernière convertie et long-temps occupée uniquement à tenir en échec leurs hordes vagabondes; entre les Arabes, sectateurs de l'islamisme et les peuples du midi de l'Europe, d'abord envahis ensuite envahisseurs. — Cependant, à la longue, il s'établit des rapports plus humains et plus réguliers même avec les nations infidèles. Et la notion de droit international commence ainsi à sortir des limites dans lesquelles elle était d'abord renfermée.

C'est pendant les croisades que se développent surtout les idées de générosité, de miséricorde et d'honneur qui

distinguent la chevalerie, exercent une influence marquée sur les musulmans, comme sur les chrétiens, et réagissent d'une manière avantageuse sur les usages que les peuples européens observent entr'eux, soit dans la guerre, soit dans la paix.

E. S.

LETTRE

SUR

LA MORT FUNESTE D'UN AMI.

> Il faut apprendre pourquoi la religion, cette science de l'ame, a mêlé l'horreur du meurtre à l'attentat contre soi même.
>
> Mme de Staël.

de X... 21 *Août* 18..

Quel événement épouvantable! je ne sais où en est ma pauvre tête; et cependant il faut, très cher ami! que je t'écrive, non pour te raconter une histoire trop sinistre, mais pour décharger, pour éclaicir mon cœur.

Ce matin, j'étais encore au lit, mon domestique entre d'un air effaré; savez-vous, me dit-il, ce qui est arrivé? un jeune homme s'est tué, près d'ici, cette nuit. On vient de le trouver précipité de sa fenêtre, dans son sang. — Quel est l'infortuné...? — On dit que c'est un nommé Gustave *** —

Gustave***, Bon Dieu! ne fut-il pas toute la soirée, oui hier encore, avec nous chez notre maitre et ami commun N..., qui nous avait réunis avant son départ prochain? Gustave, le malheureux! il était bien triste et bien sombre, mais comment soupçonner qu'il en fut là? Oh! si nous l'eussions seulement accompagné jusque chez lui! Il n'a pas ouvert la bouche deux fois de tout le soir, mais qui eût pu donc penser qu'il méditait

en silence un pareil, j'ose le dire, un pareil crime! Oui, dans ce premier moment ce fut moins de pitié, moins de douleur que que je fus pénétré, mais plutôt d'indignation et de colère contre celui qui a pu oublier à ce point son Dieu, ses amis et lui-même. Et pourtant, mon cher! ce corps déchiré, ce sang repandu sur le pavé, ce massacre qu'il a commis sur lui même, il y a de quoi faire fondre les cœurs les plus sévères; ce crime ne porte-t-il pas avec soi une expiation assez terrible, pour qu'on puisse au moins le pleurer?

On me découvre, à mon grand étonnement, que ce pauvre Gustave était poursuivi de cette idée depuis assezlong temps, il avait eu à lutter contre elle. Il en avait dit quelques mots, mais comment aurait-on pu croire la chose possible? cependant les deux professeurs de X... et N... lui avaient parlé, hier encore, avec sérieux et affection; ils l'avaient exhorté à l'activité, à la prière; et leurs paroles lui avaient fait, disait-il beaucoup de bien. Ni l'un ni l'autre n'eut pensé pourtant le danger si pressant.

Figure-toi, mon cher, quelle nuit! il nous quitte; il accompagne un de nos amis qui part aujourd'hui pour un voyage; il l'embrasse en lui disant qu'il ne le reverra jamais. L'autre ne comprend pas, croit qu'il fait allusion à son départ. Rentré cependant chez lui, il subit, tout le témoigne, de longs et douloureux combats; on a trouvé son journal ouvert sur sa table et quelques lignes écrites de la nuit; ce ne fut que vers le matin qu'il se résolut, et que le diable fut le plus fort. On trouva sa glace qu'il avait suspendue à la fenêtre afin d'accomplir plus commodément son œuvre; il parait qu'il voulut d'abord se couper l'artère du cou, puis celle des bras, et comme malgré de profondes incisions il ne se sentait pas mourir, il se planta quatre fois son couteau dans la poitrine, et enfin se précipita par sa fenêtre, du troisième étage dans une cour, où on le trouva respirant encore et assez fort pour faire signe qu'il l'avait fait lui-même. Quelle boucherie sur un corps aussi beau et aussi vigoureux qu'il était jeune! Il n'avait pas 19 ans. Et un pareil abandon à cet âge, au sein de toutes les bénédictions, au milieu

de toutes les conditions extérieures du bonheur terrestre! Fils d'une famille honorable et riche, dans une des plus belles positions sociales; sans songer aux siens, père, mère, frères, sœurs, qu'ils devait revoir dans quelques jours; sans vices, sans passions dérèglées, sans égarement de sensibilité, et, Grand Dieu! Ose-t-on le dire? ce qui est plus encore, Chrétien et croyant à l'efficace de la prière, comment a-t-il pu en venir à une pareille extrémité? — Voilà la question qui nous bouleverse, et qui nous effraie sur nous mêmes. A bien des égards ne valait-il pas mieux que nous? qu'est ce qui nous distingue, qu'est ce qui nous détourne de cet abîme effroyable? — Seigneur! ne nous abandonne pas à la tentation mais délivre nous du malin.

---

de X... 23 *Août* 18..

Nous ne saurions nous en défaire, la triste mort de notre ami nous occupe tout entiers, c'est une pensée qui s'attache à notre pensée et qui l'absorbe jour et nuit. Les grandes questions du *pourquoi* et du *comment* se lévent devant nous de toute leur hauteur; et nous ne croirions pas nourrir de trop hautes prétentions si nous demandions à Dieu de les résoudre lui-même.

Cependant depuis hier la réflexion aidée de nos souvenirs nous a donné quelques lumières; nous commencons à comprendre comment l'horrible événement qui nous occupe a pu devenir possible, et comment, sans aucune secousse du dehors, ce cœur pouvait être en quelque sorte intérieurement préparé à une pareille chute. Cette fatigue de la vie, sans en avoir joui ni souffert, cet oubli des sentiments les plus saints dans une tristesse purement égoïste, est un fait énorme dans ses résultats, mais qui ne laisse pas d'être ordinaire dans ses principes.

Le pauvre Gustave, qui n'avait souffert d'aucune contradiction extérieure, portait en lui même une contradiction de forces. Il était éminemment capable de sentir tout ce qui est grand et beau, mais incapable de l'accomplir, incapable même d'y travailler; plein d'enfantillage à beaucoup d'égards, et pourtant extrêmement froid; ironique sans méchanceté; tout en blâmant et condamnant beaucoup, il semblait ne connaître aucun moyen de corriger; doué d'une intelligence saine et de talens véritables, il ne savait les faire valoir par l'étude; ambitieux mais aimant le repos et l'oisivité il disait il y a peu de jours : «Quelquefois je voudrais « travailler de toute ma force, et faire enfin quelque chose; mais je « craindrais d'en devenir orgueilleux.» — Hélas il ne se connaissait que trop bien : fort d'esprit, lâche de cœur et de volonté. Orgueil et faiblesse, telle est la contradiction qui l'a amené sinon droit au suicide, au moins à un état dans lequel il n'a pu résister à l'égarement qui s'est emparé de lui. Mais ce qui est plus effrayant encore, c'est qu'il croyait, il croyait à l'évangile, à la prière, au sang de Christ répandu pour nous; et sa vie au dehors, n'était en rien opposée à cette croyance : cependant la contradiction intérieure subsistait toujours; la foi n'avait pu vaincre ni l'orgueil ni la faiblesse, et ceux-ci purent vaincre la foi. Et pourtant, il semble qu'il ait prié jusqu'à la fin; son journal des derniers jours n'est qu'une parole pieuse, une prière presque continuelle; peu d'heures avant la catastrophe, peu d'heures auparavant il rendait graces à Dieu de l'avoir encore une fois délivré de la terrible tentation. De motifs, il n'en put avoir aucun; aucun de ces motifs que le monde juge parfois suffisants, pour excuser le suicide. Il avait parlé trop froidement et trop franchement de son état pour que maintenant on en puisse douter, mais c'était aussi quelque chose de trop incompréhensible pourqu'on pût d'avance s'attendre à cette fin.

A la dernière Pentecôte nous avions fait ensemble un petit voyage dans les montagnes de *** Arrivés le soir dans une belle vallée entourée de rochers, j'étais sorti à la fraicheur, et l'ayant rencontré devant la maison, nous nous promenions ensemble par la campagne. La lune éclairait magnifiquement ces monts,

ces torrents, cette vallée qui me rappelaient des lieux plus chers, les chants joyeux de nos amis partaient de la maison à moitié cachée par les arbres; lui aussi, il semblait ému. — « Eh bien! » voilà, me dit-il, une nuit comme il en faut pour oublier nos » vilains jours! » — «Oui! repartis je, c'est un de ces moments » de fraîcheur et de repos qui en effet peuvent effacer bien des » peines; de ces moments où tous ceux qu'on a aimés se pré- » sentent à nous de nouveau, et où il semble que le cœur ait » assez d'espace pour tous les embrasser.» — Il me regarda avec un sourire, et continua de se promener en silence. Ce sourire n'était ni amer, ni dédaigneux, ni souffrant, je l'ai revu souvent dès lors sur son visage, et pourtant il était énormément douloureux. Le pauvre garçon n'aimait pas, n'avait (si possible) jamais aimé. C'était de ce défaut que lui venait ce manque total d'intérêt à la vie. Même, à ce qu'on m'assure, il n'avait jamais ressenti aucune de ces affections enfantines auxquelles si peu ont échappé; et les jeunes filles n'avaient jamais été pour lui que le but le plus aimé de sa railleuse ironie.

Cher ami! c'est assez remuer le souvenir de ce qui dort maintenant. Malgré tout ce que j'ai dit, le mystère de cette vie et de cette mort demeure; il lui eût suffi d'un peu de la flamme céleste, mais elle lui a manqué.

Je viens de chez le professeur de X... c'est avec lui que nous avons rappelé tous ces souvenirs; rapproché de Gustave par des relations de famille il lui portait une sincère amitié. Ils avaient fait le dernier jour encore une promenade ensemble, et de X... lui avait prodigué les paroles encourageantes et les conseils affectueux; il est renversé.

Il y a dans cet événement une puissante leçon pour nous tous. Je le sais, un grand nombre disent que le suicide est une folie, que la vie est trop belle, a trop d'attraits pour la briser ainsi. — Mais ceux là justement pourraient n'être pas loin d'une pareille fin. Vienne le jour où l'espoir d'ici bas s'éteint, où cette vie perd son charme et même devient un supplice, qu'est-ce qui pourra les retenir alors? — Ce qui pourra nous retenir, tu

le sais, mon bien cher! Veuille Dieu que nous le sachions jusques à la fin!

---

de X... 24 Août 18..

Je n'ai pas fini, très cher ami! ce ne sont pas de ces événements, ni de ces idées dont on se débarrasse du jour au lendemain, n'est il pas bon d'ailleurs de les méditer et de les épuiser jusqu'au fond? maintenant que nous sommes plus calmes, nous pouvons porter notre attention autour de nous, sur les impressions du public. Toute la ville a été émue; mais quelle différence dans les émotions. Un bon nombre, tu t'y attends, n'a pas manqué d'accuser de ce malheur le mysticisme, c'est à dire la foi et la piété Chrétienne. Quelques étudiants d'un autre côté admirant le courage de cette action héroïque, et d'après leur coutume de célébrer les grands événements, fêtèrent celui-ci en voiture à quatre chevaux, se découvrirent la tête en passant devant la maison, théâtre de ce triste exploit, et quelques uns même murmurèrent un horrible bravo, tandisque, Bon Dieu! le ruisseau de la rue portait encore les traces du sang de notre malheureux ami. — La curiosité brutale et indifférente s'est montrée chez la masse, car les affligés intelligents et sérieux sont de beaucoup les plus rares.

Le corps de l'infortuné appartenait d'après la loi à l'amphithéâtre de dissection. Mais l'autorité, par égard pour la famille et pour notre requête, nous à permis de l'enterrer. Hier nous avons accompagné son cercueil. Sans bruit de cloche, sans musique sacrée, sans fleurs, (contre tous les usages du pays) la bière s'avançait toute nue sur le char funèbre, au milieu d'une multitude curieuse et mal receuillie. Le plus brillant soleil d'été éclairait ce triste convoi. Cependant sur la tombe ouverte, un jeune ecclésiastique, ami du défunt, nous fit entendre des paroles émues; il nous lut les pages fatales du journal témoin de

la lutte et criant après un secours du Ciel; il nous montra que cette foi, qui malheureusemcut n'avait pu l'arrêter qu'un moment, ne saurait être responsable de la chute dans laquelle elle avait dû succomber d'abord elle même. J'ai seulement regretté les trop grands efforts qu'il fit pour justifier la vérité Chrétienne de toute complicité à ce crime; c'est le défaut d'une défense trop directe de prêter à l'accusation un poids qu'elle ne mérite pas.

A la vue de la tombe qui se refermait, je n'ai pu m'empêcher de penser en frissonnant à la mère, qui attend encore son fils dans quelques jours.

Ce matin enfin, notre cher professeur de X... qui prend une part si vive à tout ce qui s'est passé, voyant une assemblée plus nombreuse qu'à l'ordinaire entourer sa chaire de philosophie, croit devoir justifier l'attente de ses auditeurs, en revenant sur ce triste évenément. Il s'adresse aux vivants. Il nous montre comment notre vie semble composée de petits faits, de détails, auxquels nous n'accordons que peu d'importance, et qui pourtant, tous ensemble, constituent l'immense somme et valeur de notre existence. Il nous montre l'infinie responsabilité de de chacun de ces détails qui s'unissent les uns aux autres pour former une chaine, libre à la vérité dans un sens, mais pourtant toujours plus empreinte d'un caractère de solidarité et de nécessité, puisque chaque fait intérieur est l'initiative d'un fait subséquent, auquel nous avons toujours moins la force de résister. Chaque mauvaise action est non seulement une absence du bien, mais un mal positif, un *moins* réel qui entraine la probabilité d'une autre chute et amène quelquefois sans secousses vers le bord de ces abîmes où il semblerait que la volonté, la foi, la grâce de Dieu même ont perdu leur puissance secourable. La régle de toute conduite pour l'homme spirituel, et qui seule pourrait opposer une barrière à cette chute progressive, ne serait-elle pas celle-ci : Mettre toute notre puissance de réalité dans les choses spirituelles, idéales de la vie à venir, et tourner toutes nos ressources d'idéalité vers les choses réelles et présentes de cette vie ? Il nous montre ce principe qu'il nous invite à sonder, comme n'étant autre que celui de l'évangile. —

Ce qui le console dans la mort de notre ami, c'est qu'elle n'est pas le terme conséquent d'une de ces vies, comme on en voit tant, qui ne sont que de lents suicides; ce suicide n'a été qu'un moment, un égarement, et malgré l'incapacité d'y résister, un accident; mais un accident de quelle gravité!... Cependant qui peut dire le fond des miséricordes de Dieu? Qui sait quels moyens il peut employer pour le salut de ceux qu'il veut sauver par force? Après une telle action, qui sait quels mouvements a pu produire dans ce cœur consumé le froid de la nuit, de la solitude, et de la mort; et qui sait si Christ n'est pas venu lui-même dans ces quelque minutes d'agonie murmurer à son âme : « En » vérité, en vérité je te dis qu'aujourd'hui même tu seras avec » moi en Paradis. »

Il est des moments, cher ami! où l'âme ne demande pour se consoler qu'un espoir quel qu'il soit; quand nous l'avons trouvé, nous devrions nous confier au Dieu de toute miséricorde; et cependant pourquoi n'ôserions-nous pas prier pour les morts?

THÉOPNEUSTIE

OU

PLEINE INSPIRATION

DES

SAINTES ÉCRITURES,

PAR L. GAUSSEN.

> Quæritur — an, in scribendo, ita acti et inspirati fuerint à Spiritu Sancto, et quoad res ipsas, et quoad verba, ut ab omni errore immunes fuerint : adversarii negant ; nos affirmamus,
>
> F. TURRETT., *Theol. eclenct.*, t. I, loc. 2-9-4.

L'apologétique est de toutes les branches de la théologie chrétienne la plus fréquemment appelée à se renouveller et à se reconstruire, placée qu'elle est à l'extérieur du corps de doctrine comme un ouvrage de fortification. Car il est évident que la défense doit changer avec l'attaque ; or celle ci varie de siècle en siècle. Quoique il n'y ait rien de nouveau sous le soleil, que l'incrédulité se ressemble et se répète dans tous les temps, cependant, sur l'uniformité et la pauvreté du fonds, se produisent une infinité d'objections variées par leur forme et surtout par la manière dont l'esprit de chaque époque les adopte, les manie et les dirige contre l'ancien édifice de la foi. Œuvre de charité autant que de science, l'apologétique chrétienne ne doit pas se contenter une fois pour toutes d'asseoir la vérité sur ses bases éternelles, elle doit avoir l'intelligence des temps que traverse l'église, elle doit opposer aux attaques et aux difficultés du moment leur propre et directe réponse, elle doit approprier ses moyens et ses riches ressources à l'esprit, aux dispositions, aux habitudes, aux préjugés de ses antagonistes, dans l'espoir d'en gagner quelques uns et de

mettre, en même temps, les enfans de la foi dans une assiette plus tranquille et mieux respectée. Il y a plus, rien n'est clairvoyant comme un adversaire, ses mouvements nous découvrent nos fautes, la direction de ses efforts nous dévoile nos côtés faibles; c'est ainsi que l'apologétique, dans la suite de ses transformations, tend à réagir sur la dogmatique pour la compléter ou la corriger, pour l'approcher de plus en plus de l'intelligence et de l'expression de la vérité éternelle.

Il y avait un ouvrage apologétique à faire de nos jours au sujet de l'inspiration de nos saints livres, ouvrage destiné à éclairer sur la Bible, à conduire à ses salutaires révélations, bien des personnes instruites et de bonne foi, qui, lasses des incertitudes d'une incrédulité vacillante, n'ont pas trouvé néanmoins dans les souvenirs imparfaits d'une instruction religieuse élémentaire, ni dans la lecture d'ouvrages adressés spécialement à des croyants, ni dans celle de traités déjà vieillis, la réponse aux difficultés qui s'élèvent dans leur esprit, aux préjugés de nos jours et de nos mœurs, aux allégations du philosophisme et de la science modernes. Ce livre n'est cependant pas celui qu'à voulu faire M. Gaussen, ce n'est pas une défense mais une exposition de la foi qu'il s'est proposé de composer; ce n'est pas à ceux qui repoussent la Bible, ou qui sont dans l'incertitude sur l'origine de ce livre qu'il a voulu s'adresser, mais à ceux qui l'ont admis comme la révélation d'enhaut et qui en ont fait le fondement de leurs espérances. Déjà nous ne croyons pas que cette restriction soit heureuse; et la manière dont M. Gaussen a traité deux matières qui rentrent dans ce point de vue, la question des variantes, et celle de l'accord des Ecritures avec la vraie intelligence des phénomènes du monde physique, montre tout ce qu'un tel ouvrage aurait présenté de charme et d'intérêt sous la plume de cet auteur. Il nous semble que le livre tel qu'il a été conçu a perdu une grande partie de l'utilité que comporte son titre, quoique le but que s'est proposé M. Gaussen ait bien aussi son importance et sa valeur.

Effectivement, la doctrine de l'inspiration est à la base de la dogmatique chrétienne; la manière dont cette doctrine est enten-

due réagit sur la manière d'entendre toutes les autres doctrines. M. Gaussen dans l'intention d'exercer une action sur la théologie de notre temps, de mettre les fidèles en garde contre ce qu'il considère comme des déviations capitales, dans l'intention de ramener a une vraie intelligence des doctrines révélées des esprits qu'il juge sur la pente de l'erreur, ne pouvait mieux s'adresser qu'au sujet qu'il a choisi et comme il l'a choisi. Dans ce champ plus restreint, sur le terrein de la dogmatique pure, il y avait encore un livre important et intéressant à faire, un livre qui, franchissant les bornes du cercle des lecteurs spéciaux de l'ouvrage, aurait étendu une influence puissante et salutaire, bien qu'indirecte, sur toute la classe des hommes d'un esprit cultivé. Ce livre nous l'aurions attendu d'avance du talent élevé, de la vive intelligence, de la belle ame de M. Gaussen, et quand nous avons trouvé que notre attente n'avait pas été complètement remplie, notre surprise et nos regrets en ont été d'autant plus vifs et plus profonds. Nous parlons avec une entière franchise. Cette franchise, nous la devons au caractère respectable et si éminemment chrétien de l'auteur, nous la devons à la gravité et à la suprême importance du sujet qui nous occupe, nous la devons au public sérieux et éclairé qui s'intéresse à cette question. Nous tranchons ainsi le mot dès l'entrée. Nous dirons davantage encore ; si ce livre n'a pas répondu à notre attente ce n'est pas que le talent de M. Gaussen lui ait fait défaut, mais c'est que tout l'édifice repose, à nos yeux, sur une base erronée. Tout dans sa construction nous a profondément convaincu qu'une erreur essentielle se trouve au point de départ.

Disons à cet égard un mot de la forme du livre ; elle se ressent des préoccupations de l'auteur, elle les dévoile pleinement pour peu qu'on y prête attention. Après une définition de la théopneustie qui occupe un chapitre entier et qui est un exposé de doctrine composé d'assertions qui toutes attendent leur preuve, l'auteur passe à la discussion et à la réfutation des objections, puis, après une sorte de digression sur le rôle assigné à la critique sacrée, présente encore une fois l'exposé de ses opinions, sous forme de résumé et sous celle d'une section de catéchisme, enfin, pour clore le volume ce qui aurait dû l'ouvrir, enfin vient la démons-

tration scripturaire de la doctrine définie. Toute cette ordonnance est évidemment un ordre de bataille et tout ici est pleinement d'accord avec le point de vue polémique de l'auteur. Encore cette forme agressive elle même arrive-t-elle à un autre résultat que celui de convaincre les opposants à la doctrine de M. Gaussen; elle aurait plutôt pour effet de prémunir ceux qui y participent d'entrée contre les progrès de doctrines opposées ou différentes. Ce livre est disposé de manière à exciter leur approbation immédiate et comme leur triomphe, bien plutôt qu'il ne peut soutenir une discussion sérieuse à laquelle il semble se dérober au lieu de la provoquer. Il y a certainement de l'habileté dans la distribution de l'ouvrage, mais nous ne craignons pas de le dire, c'est une habileté malheureuse. Nous n'accusons pas les intentions droites et respectables de l'auteur, à Dieu ne plaise! mais il s'est trompé le premier quand il a bâti tout son travail sur la base ruineuse d'une série d'assertions gratuites. Sans doute, avec un pareil procédé, M. Gaussen a pu, dès l'abord, entraîner l'approbation d'une foule de lecteurs que son beau talent, que sa position dans l'église, que sa piété incontestable, ont accoutumés dès longtemps à recevoir de confiance et en quelque sorte d'autorité tout ce qui vient de sa part. Mais ensuite, mais ailleurs, quand des œuvres sérieuses comme celle-ci sont sérieusement pesées; quand on soumet rigoureusement à l'examen toutes les déductions logiques qui sont à la base de ce travail; quand, dès le commencement, on prend note des assertions pour en exiger impitoyablement la preuve; alors le lecteur, rebuté par le travail nécessaire pour renouer une chaîne cent fois rompue, le lecteur devient non pas plus sévère, on ne peut trop l'être quand il s'agit de vérité, mais il devient défiant; il craint que ces méandres de la démonstration ne cachent quelque piège dans lequel l'auteur s'est laissé prendre lui même; il le cherche ce piège, et, s'il le trouve, le laborieux échafaudage s'écroule en entier au même instant. Phénomène étrange! un livre fait par un homme plein de candeur, un livre dont toutes les pages et dont tous les détails respirent la candeur la plus rare et la plus exemplaire, ce livre semble manquer de candeur dans sa construction générale et dans l'ensemble de ses parties. Comment ne

pas soupçonner dans la pensée qui lui a donné naissance une erreur embrassée de bonne foi? la bonne foi se montrant dans chaque détail, et l'erreur ayant imprimé sur l'ensemble le cachet de sa fausseté.

Mais il nous tarde d'aborder la matière même du livre. Une chose nous a frappé à la lecture attentive et répétée du premier chapitre consacré à la définition de la théopneustie. C'est la difficulté que nous avons éprouvée à nous rendre bien compte de la pensée mère et fondamentale de l'auteur. Après l'avoir suivi dans ses explications abondantes et répétées, après avoir pesé ses expressions, après avoir pris note des restrictions, d'un côté, et, d'un autre côté, de l'emphase significative de certains termes et de comparaisons favorites, il nous a été impossible d'asseoir notre opinion d'une manière parfaitement nette et tranchée; il est resté dans notre esprit quelque chose d'indécis et de chatoyant, provenant, nous en sommes assurés, d'une contradiction dans les termes. Tantôt l'idée d'une parole imposée, dictée dans les moindres détails aux écrivains de la Bible par le St.-Esprit, est exposée avec une netteté, une crudité, dirai-je, qui exclut toute idée d'une action individuelle de la part de l'auteur humain, réduit a un rôle aussi purement mécanique que le serait celui de copiste. Et les passages du livre qui établissent cette idée sont nombreux, importants, développés et péremptoires [1]. Tantôt, l'auteur revient à l'idée opposée que l'individualité des écrivains a été mise en jeu et divinement employée dans le fait de l'inspiration des Ecritures [2]. Nous devons prendre acte de cet aveu sans nous charger de le concilier avec la première idée, qui, après tout, est bien la doctrine que M. Gaussen s'est proposé d'établir, comme le fait voir encore la conclusion de l'ouvrage.

Tout considéré, nous nous sommes rendu compte de cette contradiction en remarquant que Mr. Gaussen était tout occupé à combattre des systèmes erronés sur l'inspiration et qu'il a été conduit par cela même à prendre le contre pied sans trop examiner si

[1] Voyez pages 10-11, 402-404.
[2] Voyez pages 29-33.

pour éviter une erreur il ne se jetait pas dans une autre. En même temps, il y a en lui trop de loyauté et de droiture pour qu'il se refusât d'exprimer les impressions que le plus vrai des livres, dans son accent comme dans ses paroles, a produites sur un de ses lecteurs les plus assidus et les plus dévoués. Si nous voulions entreprendre une réfutation de l'ouvrage que nous examinons, nous pourrions ainsi opposer Mr. Gaussen à lui-même, et combattre la notion qu'il a cherché à donner de la théopneustie par les aveux que son amour et son admiration pour la Bible a laissé sans effort s'échapper de sa bouche et de son cœur. Un point surtout où l'auteur combat indirectement mais victorieusement, ce nous semble, la manière dont, au fond, il entend la théopneustie, c'est toute la section si intéressante et si instructive sur les variantes. Ce qu'il dit est vrai, concluant, éminemment rassurant pour ceux que l'existence des variantes aurait inquiétés dans leur foi. Mais quant au système de l'inspiration verbale, à moins d'admettre que les variantes elles mêmes sont inspirées aussi bien les unes que les autres, ce qu'aucun des défenseurs de ce système n'a osé avancer ; il faut convenir que nous n'avons pas la certitude d'avoir dans le tissu des saints livres, tels que nous les lisons, tous les mots originaux, et que dans le texte reçu, base de nos versions, nous sommes au contraire certains d'avoir des *leçons* [1] fautives. Ici la double démonstration, et que l'immense majorité des variantes n'a aucune influence sur le sens, et que les doctrines restent absolument intactes malgré les variantes qui donnent au même passage des sens différents, cette double démonstration, qui rassure et éclaire notre foi sur cette importante matière, n'a aucune valeur dans un système qui, s'attachant aux mots pour les mots, n'a que faire d'une réponse qui néglige les mots pour s'en tenir au sens du discours. L'objection, qui, grâce à Dieu, n'a plus aucune force pour troubler la foi, conserve toute sa portée contre le système théologique exposé dans ce livre, et, à nos yeux, suffit à elle seule pour le détruire.

C'est ici le cas de parler de la preuve scripturaire fournie par

[1] Nous prenons ici le mot *leçon* dans son sens technique savoir la manière de *lire* tel ou tel mot dans tel ou tel document.

M. Gaussen ; c'est la clef de l'œuvre. En outre, la manière dont il manie la Bible pour asseoir sa doctrine sur les déclarations du saint livre, tient à des vues sur la théologie, à des habitudes qui ne sont pas seulement celles de l'auteur, mais celles à peu près de tout notre réveil religieux depuis une vingtaine d'années ; peu d'esprits y ont échappé. Ces vues, d'accord au premier coup d'œil avec une piété simple, n'en sont pas moins trompeuses. Elles tendent à favoriser la paresse et la présomption ; et, comme le piége est caché, elles ont pu faire des progrès déplorables ; elles ont acquis une possession d'état en quelque sorte sacrée, et étendu leurs ravages à un point effrayant pour quiconque en a reconnu le danger et la portée. C'est à ces vues sur la théologie et à ces habitudes dans le maniement de la Bible que nous devons ces flots toujours mouvants de doctrines nouvelles qui envahissent une partie de notre public religieux, de ces doctrines qui s'oublient avec la même rapidité avec laquelle elles se sont propagées. C'est aux mêmes causes qu'il faut attribuer parmi nous les signes d'une décadence de la chaire, une abondance d'improvisations habituellement sans variété, trop souvent sans vie et sans efficace, qui endorment les uns dans les habitudes trompeuses d'une vie religieuse factice, et qui éloignent de plus en plus de la foi ceux qui ont confondu les allures d'un christianisme faussé avec les principes célestes de la vérité éternelle et de la charité sans fraude. Le mal est immense et menaçant, il s'attaque aux sources de la vie religieuse, il est capable de flétrir et d'éteindre le développement de la piété au milieu de nous, il en a dès longtemps entravé les progrès ; et, quoique l'œuvre qui nous occupe soit bien loin d'en porter les stigmates les plus saillants, il suffit qu'elle n'y soit pas étrangère pour attirer sur ce point nos plus sérieuses réflexions.

Un double caractère de notre réveil religieux c'est d'être à la fois très dogmatique et plein de dédain pour la science. Depuis vingt ans nous avons vu abonder parmi nous des doctrines improvisées sans études préliminaires et spéciales, sans connaissance véritable des langues saintes, de l'histoire ecclésiastique et des antiquités sacrées; doctrines fondées sur des textes interprêtés plutôt sous l'influence de l'imagination que sous celle d'une exégése solide et scrupuleuse. On

a voulu reconstruire toute la théologie et toute l'institution ecclésiastique sur quelques impressions sérieuses qui, ainsi, ont été détournées de leur but et ont déplorablement prêté à l'abus. On a confondu la religion et la théologie au détriment de l'une et de l'autre. Tout ce que la religion a de simple, d'immédiat, de personnel, d'indépendant de tout appareil préliminaire, on n'a pas su le garder dans le sanctuaire des douces, des saintes, des précieuses impressions religieuses. On l'a promptement et improprement transporté dans le champ de la science. On a ainsi érigé en principe le dédain de tous les instrumens d'une saine théologie, et l'on n'a cependant pas cessé de vouloir faire une théologie, dès lors aventurée, dont les erreurs ont mainte fois porté des fruits bien amers. C'est avec un vrai chagrin que nous avons trouvé cette confusion de la religion et de la théologie posée en principe dans la préface.

Il ne nous sied certes pas d'accuser d'ignorance l'auteur de l'ouvrage qui nous occupe, et nous sommes loin de le faire. Cependant nous avons été étonné en remarquant çà et là dans son ouvrage plusieurs inadvertances auxquelles nous ne nous serions certes pas attendu. Nous avons aussi trouvé que la manière de citer et d'employer les déclarations de la Bible décèlent bien plus les habitudes du prédicateur et du pasteur que celles du théologien. Partout nous avons vu des citations, mais nous avons presque inutilement cherché une véritable discussion exégétique de la portée des textes employés, et, nous le disons avec franchise, là où nous avons vu de l'exégèse elle n'était pas de nature à entraîner la conviction[1]. Ce manque habituel d'une discussion préliminaire pousse l'auteur à employer les textes d'une manière vague et déclamatoire, et s'il devient précis pour être pressant, alors il court le danger d'être sophistique[2] en tirant de ses prémisses des conclusions qui n'y sont pas renfermées. Du moins rien ne rassure le lecteur contre cette crainte qui sape par la base toute l'influence de l'auteur. Personne mieux que lui n'aurait dû être à l'abri d'un pareil effet, et il faut que les habitudes de l'abus que nous signalons soit bien gé-

[1] Voyez, pages 187—190.

[2] Page 193 ligne 4 en remontant, jusqu'à la fin de l'alinéa.

nérales, qu'elles aient pénétré bien avant dans la manière d'être de ce que l'on appelle le réveil religieux, pour que, dans un ouvrage qui manifeste par tout des intentions consciencieuses, un homme de talent et de cœur ait pu s'exposer à un tel danger sans paraître le moins du monde s'en douter. Ce n'est pas que nous rejetions les conclusions de l'ouvrage, à Dieu ne plaise! nous nous unissons de tout notre cœur à ce que l'auteur nous dit avec tant d'âme et de chaleur sur le respect et la confiance que la Parole de Dieu doit nous inspirer. Seulement, nous trouvons que cette conclusion aurait été autrement mieux assise sur une étude attentive et sur une juste discussion des faits si saillants qui entourent et qui éclairent la doctrine de l'inspiration, que sur une hypothèse ruineuse et de nature, nous le craignons, à prévenir d'une manière funeste bien des esprits droits et clair-voyants. C'est surtout pour cela que nous avons parlé. Nous craignons pour eux une pierre d'achoppement, et c'est pour remédier à ce mal autant qu'il est en nous que nous avons écrit cette protestation formelle.

Mais si nous rejetons l'hypothèse, car c'en est une, de l'inspiration verbale, ce n'est pas que nous ayons l'ombre d'une restriction à faire à la confiance absolue que nous avons vouée à la Bible, et dans laquelle chaque jour nous confirme de plus en plus. Mais la Bible n'est pas un pastiche. L'accent humain qui y sort des entrailles et qui remue les notres est bien l'accent de la sincérité, ce n'est pas une scène jouée par l'Esprit de Dieu adoptant le personnage de l'homme. Que l'on nous pardonne ces termes, mais c'est là que conduit le système que nous repoussons de tout notre respect pour le caractère divin de vérité qui éclate dans la Bible. Ce n'est pas que nous adoptions le triage combattu par M. Gaussen; mais entre les hypothèses qu'il repousse et celle qu'il adopte il y a une large place pour la vérité; et un dénombrement incomplet, comme nous l'avons déjà fait entendre, est au fond de son livre et en a produit l'erreur. Toute la Bible, dans un certain sens, est l'œuvre naïve et spontanée de ses auteurs, comme dans un autre, elle est l'œuvre véritable et immaculée du Dieu Très-Haut; ces deux pôles de l'inspiration scripturaire sont inséparables. Cette coopération se retrouve dans chaque mot comme dans l'ensemble, tenter de séparer

cette double action est une témérité ; absorber l'une dans l'autre est une erreur aussi fâcheuse, à d'autres titres, d'un côté que de l'autre ; et l'on ne détruit pas moins l'influence salutaire et régénératrice des saintes Ecritures en leur ôtant leur saveur de franche et pleine humanité qu'en leur refusant leur autorité souveraine et divine. Il y a là aussi une incarnation de la parole.

Et que l'on ne croie pas qu'en se rendant à l'évidence des faits, qu'en recevant les témoignages de l'Ecriture sainte elle même sur sa propre inspiration dans leur véritable portée, et tels qu'ils ressortent d'une saine exègèse, on nuise le moins du monde à l'autorité dogmatique de la Bible. Car, après tout, c'est là le point de mire des défenseurs de l'inspiration verbale, ils ont cherché dans leur système un palladium pour la doctrine. Mais la vérité éternelle n'a pas besoins d'étais humains, et nous craignons qu'ici la main téméraire de Huza ne profane l'arche sainte dans l'intention de la secourir. Il y a plus de foi dans la franchise qui accepte les faits malgré les difficultés dont ils peuvent être hérissés que dans la timidité qui ferme les yeux et qui redoute pour la Vérité les conséquences d'une vérité. Pour nous, nous avouons, à la gloire de Dieu, que cette crainte nous est inconnue ; et que, si quelque chose nous a conduit à la foi chrétienne et nous y maintient, c'est le témoignage intérieur de notre conscience que nous n'avons adopté aucune conviction qu'en conséquence et qu'en vue de la vérité que nous y avons reconnue. Nous avons reçu l'Evangile comme Vérité, et la Vérité n'est ni contradictoire ni changeante. Toute vérité vient à son appui.

Après cela si l'on veut des sauve-gardes pour la doctrine, elles sont abondantes et péremptoires; il suffit de s'adresser aux faits nombreux et intéressants que la Bible et son histoire nous offrent de toutes parts. Nous terminerons ce trop long article en présentant à ce sujet une seule considération.

Par un effet de la sagesse de Dieu, qui a voulu que le sens de la Bible et non la lettre des mots fût l'objet de l'étude et de la méditation constante de l'église de tous les lieux et de tous les temps, les langues dans lesquelles la Bible a été écrite sont des langues mortes pour tous les peuples de la terre, pour les Juifs et les Grecs comme

pour les Français ou les Hindous. Toutefois, il est remarquable que jamais la grossiéreté ou l'imperfection des versions n'ont mis en péril la dogmatique. Nous ne voulons pas nier la haute importance de l'herméneutique sacrée, ses progrès récents et la nécessité de lui en faire faire de nouveaux; mais à tous les âges de l'église, à travers toutes les versions, la Bible n'a jamais manqué de conduire au salut ses lecteurs sincères et de bonne foi, elle a toujours servi de base à la doctrine générale de l'église, doctrine qui a persisté et s'est développée à travers les siècles toujours identique pour le fond et les grands traits, tant que la parole de Dieu a été mise en lumière et a été consultée avec respect et soumission. Il y a plus, c'est en vain que l'erreur et des vues systèmatiques ont entrepris des versions des Ecritures avec un but marqué contre telle ou telle doctrine capitale, malgré tous les efforts de la sagacité et de la science au service du principe qui a servi de base à ces travaux, ces versions expriment encore les doctrines qu'on a voulu en exclure. La Bible est tellement consacrée à la vérité que les traductions inexactes par ignorance, ou falsifiées par infidélité, ne peuvent la mettre au service de l'erreur, et qu'en dépit de tout, au milieu de leurs taches et de leurs déchirures, ces traductions rendent témoignage aux doctrines de vie et de salut pour lesquelles le saint livre a été donné. Ce fait, mis à côté de l'impuissance des variantes pour altérer la doctrine, donne, à notre gré, une idée autrement satisfaisante de l'inspiration des Ecritures que l'idée insoutenable devant les faits, insuffisante pour la sécurité de la foi, de la suggestion surnaturelle de tous les mots de la Bible aux écrivains sacrés. Car pour répondre à tout il faudrait ajouter à cette doctrine celle de l'inspiration des versions et des variantes. Laissons Mahomet inventer la fable du Coran apporté des cieux verset après verset, et préparer ainsi des armes pour le confondre. Pour nous, en nous élevant au dessus de ces idées grossières, croyons que le Dieu qui a fait les âmes a bien su, au milieu de la diversité des temps et des moyens (Heb. I. 1.), nous donner sa parole de manière à nous conduire en toute sûreté dans la route de la vérité et du bonheur. Il l'a fait sans nous rendre esclaves de la lettre et sans nous induire dans aucune erreur, tout en permettant aux sympathies humaines

d'agir sur nous dans leur sens le plus élevé et le plus vrai. Rendons graces à Dieu de ce que le livre de nos constantes lectures ne soit pas un code de doctrines dicté pour nos intelligences, comme qui dirait un livre infaillible de théologie, mais bien un livre qui, dans sa parfaite unité, offre une bibliothèque variée et vivante, formée d'une foule de livres sortis des mains d'une foule d'auteurs, et portant les traces sensibles et constantes de leur âme et de leurs émotions. Rendons lui grace de ce qu'il nous donne dans ce livre la vérité à conquérir et non la vérité toute faite; de ce qu'il faut nous assimiler par le travail et la réflexion cette sainte et saine pature pour qu'elle devienne notre propre substance, ensorte que la vérité éternelle et absolue devienne aussi notre vérité et notre vie. Il y a dans la composition et l'organisation de la Bible, dans la manière dont elle a été inspirée, écrite, conservée, propagée, quelque chose de libre et de généreux, comme une sève de vie et d'intelligence, dont il convient que le lecteur des saintes lettres s'imprègne et se nourrisse, et que tend directement à obscurcir la manière de voir à laquelle nous refusons notre assentiment.

Mais qu'on le comprenne, c'est à une manière de voir et non à un homme que nous refusons nos sympathies. En parlant comme nous l'avons fait, nous avons obéi, non sans lutte et sans regrêt, à la voix impérieuse d'un devoir pénible, mais nous avons estimé, et nous estimons encore, qu'en présence des nécessités du temps il ne nous était pas permis de nous taire. Du reste, quelque dissentiment qui puisse exister sur ce point particulier de théologie, entre nous et un grand nombre de nos frères dignes de toute notre estime et de toutes nos affections, il est heureusement un terrain plus sûr et plus élevé sur lequel nous sommes assurés d'être d'accord et de nous donner la main. Si nous avons dû, par un sentiment de conscience, combattre quelques vues que nous pensons fausses et fâcheuses, nous avons le désir sincère d'être les imitateurs et les émules de la foi non feinte, de l'humilité, du dévouement au service du Seigneur, de ceux qui partagent ces vues, et de nous trouver à leurs côtés et sur leurs traces, toutes les fois qu'il s'agira de la gloire de cet Evangile qui est le fondement de nos communes espérances et l'indestructible lien de notre communion.

Fréd. C

FRAGMENTS

DU

JOURNAL D'UNE GOUVERNANTE SUISSE.

Je dirai, j'étais là ; telle chose m'advint.
LAFONTAINE.

On a cent fois imité la fiction de Walter Scott, déjà usée avant lui et par laquelle on introduit des récits quelconques au moyen d'un portefeuille, d'une cassette, d'un bahut, d'une armoire murée, au fond desquels se cachent de précieux manuscrits ; s'agit-il d'ouvrages d'un caractère poétique, on a recours à un journal écrit durant une longue traversée ou dans quelque demeure solitaire, située dans une vallée inconnue ; le lecteur accepte à demi ces prologues obligés dont nul n'est entièrement dupe. Les faiseurs de mémoires cherchent à tromper le public sans aucun préambule, et le plus souvent y réussissent loin du théatre où l'on connaît les procédés de leur fabrication et la nature des matériaux mis en œuvre. Nous aussi avons fait une découverte et nous nous proposons d'en enrichir la Revue

Suisse : c'est un ouvrage *intime* auquel on pourrait cependant donner le titre de *Mémoires écrits sous le règne de Catherine II,* ou bien *Souvenirs de la Cour de Russie de* 1783 *à* 1797, enfin *Journal d'une gouvernante Suisse, écrit à Pétersbourg, à Rome, etc.* L'auteur est une dame qui n'écrivit que pour ses amis; sa passion de s'instruire et sa persévérance à s'entretenir avec elle-même ne se sont jamais ralenties pendant quatorze années consacrées à l'éducation d'une jeune comtesse, dont le père, alors Grand Amiral de Russie ou ministre de la marine, et l'un des personnages marquants de la Cour de Catherine, vivait dans tout l'éclat du luxe asiatique et de la folle prodigalité reprochés aux grands Seigneurs moscovites.

Mademoiselle L....., fille de l'un des derniers Baillifs bernois envoyés à Vevey, se décida à quitter la Suisse en 1783 et demeura près de la comtesse Anna Czernitcheff jusqu'en 1797. Elle arriva à Pétersbourg au moment le plus brillant du règne de Catherine, et quitta la Russie peu de tems après la mort de cette souveraine, à laquelle elle rendit un éclatant hommage, un hommage sans réserve et que nous ne saurions entièrement justifier.

En parcourant les nombreux cahiers de souvenirs laissés à sa famille par notre intéressante compatriote, on reconnaît en elle les qualités qui distinguent ordinairement les gouverneurs et les gouvernantes Suisses, lorsque, par leur éducation et leur position sociale, ils prennent rang parmi les grands seigneurs qui les appellent et leur confient leurs enfants, tandis que la simplicité de leurs goûts et de leurs habitudes, la fermeté de leurs principes et leur profond amour pour leur patrie les placent dans un isolement, qui trop souvent, engendre le mal du pays. On vit ainsi dans le tourbillon sans être entraîné par le mouvement dont on est orcé de subir l'influence; on s'y plait quelquefois, puis on

en est fatigué, effrayé... ; tout en jouissant des avantages que la vie de nos campagnes et celle de nos petites villes ne sauraient offrir, on soupire après le moment du retour et la possession du chez-soi, sans prévoir les nombreux désappointements qui viendront attrister la dernière période de ces existences trop partagées et trop souvent compliquées pour qu'il n'en résulte pas agitation, fatigue, espoir trompé et doubles regrets *pendant* et *après* l'expatriation commencée sans expérience du grand monde, et terminée sans illusions sur un état de choses dont on sort mal préparé aux privations matérielles et intellectuelles qui, le plus souvent, attendent le voyageur dans son pays.

Mlle L. fût vraiment distinguée par les personnages marquants qu'elle eut l'avantage de rencontrer ; nous nous bornerons à citer la célèbre Princesse Daschkoff, amie intime de l'Impératrice, *sommité* russe littéraire et politique, et le brillant Ambassadeur de France, comte de Ségur, qui entra en correspondance avec elle et lui écrivit un assez grand nombre de lettres, dont nous pourrons peut-être publier quelques fragments.

Son journal offre l'intérêt que toute vie racontée avec simplicité et vérité ne manque jamais d'inspirer, dès que la personne qui écrit se fait remarquer par son esprit et sa raison; de plus, on y rencontre une foule de détails de mœurs et de faits historiques qui méritent d'être cités.

A force d'apprendre comment vivait la famille Czernitcheff, et ses nombreux parens et cliens, on se familiarise avec ces divers personnages comme avec ceux des bons romans anglais; on prend une vive part au récit des naissances, des mariages et des morts ; on est ému par les complications domestiques, les *orages du cœur*, les folies d'argent et de vanité, les succès de cour et les disgrâces ; Mlle L.... ne s'est point mise en grand frais de style et de réflexions profondes;

elle raconte tout ce qu'elle voit et ce qu'elle entend dire à la manière des anciens chroniqueurs ; la vérité fait à peu près tout le mérite littéraire de son travail soutenu et confidentiel ; elle écrit avec facilité et souvent narre avec feu, toujours avec sagesse ; mais on s'étonne de sa patience à décrire des châteaux, des jardins, des ameublements entiers, des opéras et des ballets d'un bout à l'autre ; des costumes de bal ou toilettes diverses, sans en rien omettre ; ces minuties trahissent une frivolité paisible et raisonnée, si l'on peut s'exprimer ainsi, dont l'influence fâcheuse s'est réunie à tout l'entraînement du grand monde dans l'œuvre difficile entreprise par elle. Son élève était douée d'une rare beauté, d'une imagination brillante et d'un caractère passionné ; elle fut encensée de tout ce qui l'entourait, et sa gouvernante la vit grandir *enfant gâté*, puis se développer comme en serre chaude de plaisirs et de succès, pour arriver à de graves épreuves, résultat inévitable d'une jeunesse livrée à la dissipation et aux intrigues de cour.

Il se passe tout un drame de famille dans les volumineux cahiers que nous avons eu l'avantage de parcourir, mais nous ne nous proposons pas d'initier nos lecteurs aux détails écrits dans l'intimité et destinés à des amis dont bien peu, il est vrai, vivent encore ; puisqu'il nous est permis d'en extraire quelques passages, nous composerons un premier article en faisant arriver Mlle L... à St-Pétersbourg, laissant dans l'ombre la description de son voyage de Vevey à l'hôtel de l'Amirauté russe. Il est bon d'avertir notre public que le ministre de la marine, comte Iwan-Gregorewitsch Czernitcheff était l'ayeul du comte Czernitcheff aujourd'hui ministre de la guerre, et en grande faveur près de l'empereur Nicolas, après avoir été honoré de la confiance d'Alexandre I. Mlle L..... fut introduite près de ses nobles patrons par une compatriote, Mlle de B., gouvernante de

l'aînée des comtesses Czernitcheff, et qui demeura près de son élève jusqu'à l'époque du mariage de celle-ci. Pendant sa longue absence elle fut heureuse de rencontrer des Suisses, exilés comme elle; mais l'un de ses plus vifs désirs, à cet égard, ne fut pas accompli; elle ne put entrer en relation avec notre illustre Frédéric-César de la Harpe, alors trop fortement occupé de l'éducation de son impérial élève pour se permettre aucune distraction de societé.

Nous allons maintenant la laisser parler elle-même, en prenant son journal à la date du 1er juin 1783.

De Pétersbourg, 1er juin 1783.

Hier matin j'écrivis un billet à Mlle de Beausobre, pour lui annoncer mon arrivée; une heure après, elle vint me prendre pour me conduire à l'hôtel de Czernitcheff, où je fus parfaitement accueillie, et où j'espère vivre contente avec le temps, car il y a un tel contraste entre ma manière de vivre passée et celle du présent, qu'il me faudra au moins un grand mois pour m'y accoutumer. L'hôtel où je demeure est très-vaste, et décoré, au dehors et et au dedans, avec autant de goût que de magnificence; tout annonce, à la première vue, que son possesseur est amateur des beaux-arts. On avait raison de me dire que le comte était un des premiers seigneurs de Pétersbourg; on n'a qu'à le voir pour juger de son rang; il possède au suprême degré cet air noble et aisé d'un homme placé au premier échelon des grandeurs. Il peut avoir 45 ans; l'esprit est peint sur sa physionomie, et j'ai cru, dès le premier abord, qu'il était aussi capable d'exécuter une grande entreprise, que de la concevoir. La comtesse est encore une très-belle femme; elle parle avec beaucoup de feu et de vivacité, paraît être bonne par tempérament, et d'un commerce fa-

cile. Elle aime tendrement ses enfants, même un peu trop, à ce que j'ai déjà remarqué à notre première entrevue.

Pour ma petite comtesse, c'est encore l'enfant de la nature; elle est brune, extrêmement jolie, leste comme un oiseau, accoutumée à faire tout ce qu'il lui plait, sautant, dansant et gambadant; beaucoup d'esprit et de facilité à concevoir, et peu de penchant à s'appliquer: voilà ma première esquisse; j'ai déjà formé mon plan en conséquence; d'ailleurs l'enfant n'ayant pas encore sept ans, j'aurai de la marge; sa sœur cadette n'a que deux ans, elle est blonde et blanche, avec de grands yeux bleus: c'est un amour; je ne saurais douter qu'on ne pense déjà à la confier aussi à ma surveillance; le temps en décidera, mais je puis dire avec vérité, que c'est le plus joli enfant que j'aie jamais vu. La comtesse Catherine, l'aînée des demoiselles, doit avoir dix-huit ans. C'est une personne accomplie, pour la figure, les talens et le caractère; elle est, je crois, fort sensible, faite pour jouir des douceurs d'une vie tranquille, et paraît regretter d'être obligée de vivre dans un état de tumulte continuel; elle est demoiselle d'honneur depuis trois ans; Mlle de Beausobre, sa gouvernante, est encore près d'elle; c'est une personne d'un certain âge et d'un grand mérite avec qui j'espère me lier d'amitié.

4.

L'appartement de la comtesse Anna est au troisième étage, à côté de celui de sa sœur aînée; nous sommes logées très-commodément; une grande chambre à coucher, un sallon de compagnie, avec une antichambre et place pour nos femmes; mon élève a une femme de chambre allemande, qui lui a servi de bonne jusqu'à présent, et qui est

une jeune personne bien élevée ; puis une jeune russe très-jolie, destinée à me servir; nous avons encore une petite fille française et une naine qui sont de notre cortége ; la dernière a la taille d'un enfant de cinq ans, quoiqu'elle en ait vingt-sept ; elle a toute la raison de son âge, ce qui fait un contraste singulier avec sa figure. Le service est extrêmement nombreux, et passe sûrement cinquante personnes ; chaque maître a un valet de chambre français et une femme de chambre allemande : c'est l'usage dans les grandes maisons; aussi les Russes, qui servent avec eux, savent-ils souvent ces deux langues, ou du moins les comprennent, ce qui ne laisse pas d'être très-agréable pour les étrangers.

5.

La belle rivière de la Néva traverse la ville qui est aussi coupée par plusieurs canaux ; l'hôtel du comte est sur celui de la Moïka, que je vois depuis mes fenêtres, et près du pont bleu. Il est entre cour et jardin ; ce dernier est délicieux, beau gazon, joli bois, sentiers ombragés par des genêts, des lilas et d'autres arbustes : rien n'y manque ; tout ce qu'on voit du jardin est destiné à la promenade ; le potager et les serres chaudes sont plus éloignées, et entourées d'un mur. Je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir un jardin plus agréable au milieu d'une grande ville. La façade de l'hôtel est aussi très-ornée du côté du jardin.

7.

Le comte tient un grand état de maison ; comme ministre de la marine et général en chef, il a plusieurs aides-de-camp

et secrétaires pour sa chancellerie, des sentinelles à la porte de sa cour et de sa maison, toujours deux courriers de l'Amirauté qui restent à ses ordres dans une antichambre, et vingt-quatre matelots à son service ; ce qui, joint à la multitude des gens de la maison, rend la cour très-animée.

8.

Je vis hier soir la galerie du comte qui renferme plusieurs beaux groupes, statues et bustes, ainsi que beaucoup de bons tableaux des anciens maîtres. Je n'ai pas encore visité les grands appartements qu'on dit être superbes ; mais je vois déjà que nous ne pouvons pas seulement nous faire en Suisse une idée du luxe d'une maison telle que celle-ci. En vérité, j'ai besoin de me dire que tous ces avantages sont accidentels et n'ajoutent rien au mérite du maître de la maison, qui n'aurait pas besoin de tout cet état pour être considéré. On s'accoutume à tout ; je suis sûre que dans peu, je sentirai moi-même les effets ordinaires de l'habitude ; mais si je puis gagner l'affection de mes supérieurs, mon cœur s'attachera véritablement à eux. Je ne crains que l'indifférence : Dieu me préserve de ce malheur ; car, sans l'amitié, le Palais deviendrait bientôt un désert pour moi. On n'attend que l'arrivée du jeune comte, qui est à Moscou, pour se rendre à la campagne, où l'on dit que l'on s'amuse beaucoup. La comtesse me témoigne de l'amitié, et le comte doit avoir dit que je lui plaisais très-fort ; ce sont là d'heureux augures pour moi. Je suis aussi dispensée de parure hors les jours de grande table, le reste du temps une petite robe de mousseline ou de jolie toile me suffit.

17.

La comtesse m'a conduit dimanche dernier au Jardin d'été, promenade publique où il est surtout d'usage de se promener le jour de la Pentecôte; aussi il y avait foule, de tout état et de tout âge, assemblée dans ce lieu; on m'a assuré que, seulement dans la grande allée, il pouvait y avoir cinq à six mille âmes. La parure des dames était des plus élégantes; on a ici les modes françaises et anglaises de la première main; mais les femmes des marchands russes, et toutes les classes inférieures, sont mises d'une façon particulière. Le costume russe ressemble un peu à celui des îles de l'archipel; ce sont des jupes en étoffes riches, bordées en galons d'or, des carracos en étoffes de couleurs différentes assez longs, qui n'ont presque pas de tailles et point de manches; aussi les manches de leur chemisettes sont en mousseline fort longues et fort amples. Pour coiffure, elles ont un bonnet en étoffe d'or garni en dentelles, ou franges en perles fines, un voile d'étoffe turque rayée est attaché au haut du bonnet et leur sert pour se couvrir ou en guise de mantelet. Voilà pour les femmes de marchands. Les paysannes endimanchées portent des robes de couleurs brillantes, qui sont assez longues et fort peu amples, à peu près comme les robes de dessous de nos paysannes allemandes, mais presque sans taille, sans manches, et garnies en faux galons. Les jeunes filles portent un bandeau, qui leur ceint la tête et qui est attaché par derrière avec des rubans tombant aussi bas que leurs tresses, ce qui leur sied à ravir. Après la promenade la comtesse me conduisit chez la vieille comtesse Roumainzoff, qui demeure dans un pavillon au Jardin d'été. Je l'avais déjà vue dans une assemblée de cent personnes à l'hôtel, et je venais de la rencontrer se promenant en chaise

roulante dans la grande allée; mais j'étais charmée de la voir de près, car c'est une curiosité; on dit qu'elle a 98 ans, et elle fait encore sa toilette, avec autant de soin qu'une jeune fille; nous la trouvâmes assise devant sa maison, avec quelques dames. Elle était en robe de pékin blanc, avec une garniture orange, coiffée en demi-bonnet avec des épingles en brillants et beaucoup de rouge, décorée du cordon de Ste.-Catherine, qui est cramoisi, et du portrait de l'Impératrice, richement entouré de brillants, attaché au côté avec un nœud de ruban bleu. Cette dame est grande maîtresse de la cour, et mère du feld-maréchal Roumainzoff; dans sa première jeunesse elle a accompagné son père à Paris et parut à la cour de Louis XIV; aussi peut-on dire que c'est une chronique vivante. On assure qu'elle fait tous les jours sa partie, et se plaint fort de ne plus pouvoir faire que cela. Mais en voilà assez sur son compte, et sur celui du jardin, que je quittai avec beaucoup de plaisir, en me disant tout bas: tu n'es pas faite pour la cohue; j'ai bien fait mon plan et, à moins d'y être obligée, je n'y retournerai plus les jours de grandes fêtes.

18.

J'ai commencé à occuper ma petite comtesse pendant deux heures de la matinée, et voici pour le moment en quoi consistent ses études. Je commence par lui faire lire une page, puis je tâche de lui expliquer mot à mot ce qu'elle vient de lire, ce qui n'est pas bagatelle. Elle comprend assez bien ce que je lui dis, mais la grande difficulté consiste à fixer son attention, car, au moment où je lui parle d'un objet qui est devant ses yeux, elle me fera une question sur Moscou, si je lui parle d'un cheval, elle me

parlera de son frère, et ainsi du reste; que faire? prendre patience : il n'y a pas d'autre moyen; on m'a prévenue que les six premiers mois seraient perdus en apparence. Je lui donne aussi une petite leçon de géographie, pour l'amuser, et voici comme je m'y prends : je pose ses deux mains sur l'est et sur l'ouest, et lui fais répéter vingt fois la même chose; c'est ainsi qu'elle a appris à connaître les quatre points cardinaux et les quatre parties du monde. Rien n'est plus charmant que son petit babil français, qu'elle traduit littéralement du Russe; pour dire qu'il fait chaud, elle dit : *il fait beaucoup de chaleur chez moi*, et pour dire il pleut, elle dit : *la pluie va*. Elle commence déjà à s'attacher à moi, et je sens que je vais l'aimer à la folie.

19.

Le jeune comte est arrivé de Moscou, et toute la maison est dans l'enchantement. Je n'ai encore vu qu'une minute ce fils tant chéri, l'unique rejeton de la famille Czernitcheff; il est venu me faire une petite visite fort honnête, vu les circonstances : chacun se l'arrachait; sa tête est très-jolie, et sa physionomie des plus intéressantes; lorsque je le connaîtrai mieux j'en dirai davantage ; en attendant je me promets plusieurs agréments de cette augmentation de gaie société dans la maison.

21.

Il faut encore que je dise un mot de ma petite, qui peut devenir une perfection, si Dieu bénit mes soins; car toutes les passions sont dans son âme, et peuvent tourner bien ou mal, suivant les circonstances. Je crains d'être trop facile,

pour un esprit de cette trempe, qui me séduit à chaque instant par ses grâces; quand elle a envie d'obtenir quelque chose, sa physionomie devient irrésistible, ses regards et son sourire ont alors une expression que je n'ai jamais vue à aucun enfant de son âge; d'autres fois cette même physionomie devient fière et hautaine, ce que je ne crains point, car jamais ces airs-là ne feront rien de moi; mais il faut voir avec quelle facilité la petite friponne change de masque, et comme elle sait jouer la comédie pour parvenir à ses fins; ce qui me fait plaisir, c'est qu'elle est très-sensible, et qu'elle s'afflige dès qu'on lui témoigne qu'on ressent du chagrin de sa conduite. Encore un trait d'elle : hier soir, Mme Scholtz (célèbre actrice allemande qui était recommandée à Mlle L.) vint passer la soirée au jardin avec moi; elle fit beaucoup de caresses à la petite, qui ne pouvant pas lui parler, venait l'embrasser à tout moment et lui apportait toutes les fleurs qu'elle pouvait découvrir au jardin; quand Mme Scholtz fut partie, elle me dit : ma bonne amie, voulez-vous que je vous dise ce que je pense de cette dame, elle n'a pas un joli visage mais elle a un joli cœur. En effet la Scholtz n'est pas du tout jolie, mais son âme est peinte sur sa physionomie, et je n'ai rien à ajouter à la remarque d'un enfant de sept ans, qui sent déjà le prix d'une physionomie animée par le sentiment.

24.

Il y a aujourd'hui quatre jours que le jeune comte est arrivé; malgré son air sentimental, il est d'une turbulence qui passe toute expression; passionné pour la musique et la danse, il saute, danse et chante jusqu'à en perdre haleine; cela m'amuse quelquefois, car il est original, fait

de sa physionomie tout ce qui lui plaît, et passe avec rapidité des lazzis du théâtre italien aux plus beaux vers de Voltaire, qu'il déclame avec beaucoup de feu; chaque chose est bien dans son genre, mais les spectateurs restent surpris, anéantis; son élégance est extrême en tous points; il n'a encore que vingt ans, et je suis sûre que dans dix, il sera tout ce que sa famille pourra désirer.

Un autre jeune homme, que je n'ai point encore nommé, c'est M. de Spiridof, capitaine aux gardes, et proche parent de la famille, à laquelle il paraît fort attaché; aussi passe-t-il sa vie à l'hôtel. D'une jolie figure, mettant beaucoup de feu dans la conversation et passablement de malice, il est très-propre à ranimer les plaisirs domestiques, lorsqu'ils tombent en langueur; ceux qui le connaissent en disent alternativement du bien et du mal, et moi, qui ne sais encore de lui que ce que je viens de dire, je suspends tout jugement à cet égard jusqu'à une plus ample connaissance.

26.

Le comte part aujourd'hui pour dix jours. Il accompagne l'impératrice à Fréderichshaus, où elle doit avoir une entrevue avec le roi de Suède. Pendant ce temps on se transportera à la campagne, où l'on se propose de rester, durant la belle saison, c'est-à-dire jusqu'à la fin d'août; je m'en fais beaucoup de plaisir, et toute la maison pense de même.

27.

J'ai fait connaissance, un de ces derniers jours, avec la famille Euler, qui est des plus intéressantes. Le chef de cette

famille est le célèbre mathématicien si connu par ses importantes découvertes.

J'ai encore fait connaissance avec M. de Nicolaï et Mme son épouse; lui est secrétaire du grand duc, et connu en Allemagne par des poésies charmantes dans le goût de Wieland ; ce sont, ainsi que les Euler, de bons amis de Mlle de Beausobre, qui est une excellente personne, que j'aime bien et qui me témoigne aussi beaucoup d'amitié.

29.

J'ai déjà dit que la Néva traverse la ville ; la promenade qui la borde est charmante et toujours très-fréquentée ; les quais sont en granit et propres dans tous les temps.

Je n'ai pas encore joui du plaisir de me promener en cha-

[1] « Léonard Euler, né à Bâle le 13 avril 1707, fut l'un des plus illustres » géomètres du XVIIIme siècle. Elève des Bernoulli, appelé à Pétersbourg » par Catherine I, lorsqu'elle voulut achever la fondation de l'académie » de Pétersbourg, commencée par Pierre le Grand, il devint professeur » de mathématiques dans cette académie lors du départ de Daniel Ber- » noulli. Il publia, de 1727 jusqu'en 1783, une quantité prodigieuse de » mémoires sur les sciences exactes ; le nombre de ses ouvrages passe » toute croyance, quoiqu'il ait passé les dix-sept dernières années de » sa vie dans la cécité. Euler habita ving-cinq ans Berlin après avoir » quitté Pétersbourg en 1741, puis il fut rappelé par Catherine II, en » 1766, et mourut entouré d'une famille nombreuse et de disciples qui » lui prodiguaient les témoignages les plus touchants d'attachement et » d'admiration. »

Condorcet a dit de lui que « le 7 septembre 1783 il cessa de *calculer* » *et de vivre*, et qu'il fut un de ces hommes dont le génie fut égale- » ment capable des plus grands efforts et du travail le plus soutenu, qui » multiplia ses productions au-delà de ce qu'on eût pu attendre des » forces humaines, et qui cependant fut original dans chacune, dont » la tête fut toujours occupée et l'âme toujours calme. »

(*Note extraite de la Bibliographie Universelle*, Tome XIII).

loupe; j'en vois passer tous les jours sur la Moïka, canal qui passe près de l'hôtel; les matelots chantent en les conduisant; leurs chants sont simples, mais harmonieux. Il me semble que le souvenir de ces chansons devrait faire le même effet sur les Russes éloignés de leur patrie, que le ranz des vaches sur les Suisses. On me promet un beau spectacle pour le premier septembre, c'est celui de voir lancer un vaisseau de guerre de 110 canons; c'est le premier que je verrai, car il faudrait aller à Cronstadt pour voir de grands vaisseaux. En attendant je me contente d'examiner des modèles de toutes sortes de vaisseaux et de bâtiments russes, dont le comte a une salle pleine. On ne peut que s'étonner de la quantité de choses curieuses rassemblées dans ses appartements.

30.

Il me semble quelquefois que mon existence à Pétersbourg est un rêve, car j'ai une idée si confuse de tout ce qui m'est arrivé pour me conduire jusqu'ici, que j'ai besoin de toute ma pauvre tête pour me convaincre que rien n'est plus réel. Il n'y a qu'un moment, qu'en me promenant dans le petit bois du jardin, je me disais; est-ce bien là la Russie? suis-je à 700 lieues de mes amis? Puis en m'approchant de la rue, le bruit des carosses et de la foule qui passent m'assura que j'étais bien loin de vous. Je me transportais alors dans votre petit cercle; c'était pour moi le tableau de Zémire; sentez-vous comme moi, mes bons amis, ces moments précieux et douloureux qu'on voudrait pouvoir fixer, et qui nous échappent malgré nos efforts? Mercredi nous partons pour aller passer deux mois à la campagne; mais ce n'est point pour jouir d'une retraite

tranquille, c'est pour nous jeter encore plus dans le tumulte, perspective qui, dans la disposition d'esprit où je me trouve, ne saurait me réjouir.

4 juillet.

C'est depuis hier que nous sommes établis à la campagne, et c'est encore une situation nouvelle pour moi; mais je vois déjà que la vie qu'on y mène sera bien plus à mon gré que celle de la ville; car on a beau toucher à ce que le luxe a de plus somptueux, la vue des bois et de la verdure a toujours quelque chose qui ramène les hommes, malgré eux, aux charmes de l'égalité. Je ne parlerai point du train qu'il a fallu pour transporter tous les habitants de l'hôtel Czernitcheff. Quand on a trois ou quatre grandes chaloupes et vingt-quatre matelots à ses ordres, ces choses-là se font avec assez d'aisance. J'ai été on ne peut plus surprise, en arrivant, à l'aspect de cette campagne toute simple dont on m'avait parlé comme d'un lieu arrangé pour pouvoir y passer un mois ou deux; mais voyons si je saurais en faire la description.

Le grand bâtiment est d'une architecture élégante, de forme carrée et avec quatre entrées; à la principale, vous trouvez un péristyle soutenu par huit colonnes; vis-à-vis c'est le même ordre; les deux autres entrées donnent sur deux galeries de soixante pieds de longueur, et de vingt pieds de largeur; elles rattachent le bâtiment à deux pavillons; seize colonnes soutiennent de chaque côté les galeries d'en haut, qui conduisent des appartements supérieurs à ceux des pavillons. Les galeries d'en bas ont chacune six grands lustres en cristal, pour les jours de fêtes, où il y a toujours illumination; elles sont élevées par

trois marches du gazon qui les borde ; les planchers sont peints en rouge, ce qui fait un contraste piquant avec les colonnes blanches, et les jalousies peintes en vert qui ferment les deux galeries.

Les appartements sont d'un goût charmant ; tous les papiers sont chinois, et d'une délicatesse qu'on ne peut se lasser d'admirer ; les baguettes sont émaillées et, ainsi que les cadres des glaces, toujours assorties à la couleur du papier ; les rideaux sont en taffetas blanc, garnis en franges de couleur ; les appartements ont quatorze pieds de haut ; au milieu du bâtiment est une grande salle en rotonde, qui est plus élevée que la maison, ayant une coupole qui domine le toit, au-dessus de laquelle est placé, sur un piédestal, le pavillon de l'amirauté ; quand le comte y fait sa résidence. Ce pavillon est supporté par deux génies et le piédestal entouré d'une petite galerie, d'où l'on jouit d'une vue superbe. La salle dont je viens de parler est en stuc et peinte en bleu tendre ; les pilastres et autres ornements sont en blanc, elle est éclairée par de grandes fenêtres tout au tour de la coupole ; c'est par une de ces fenêtres que la musique se fait entendre pendant les repas ; en tout, cette salle est dans les plus belles proportions.

Je suis logée avec mon élève dans l'un des pavillons ; nous avons deux chambres et trois cabinets tapissés en papier bleu à bordure blanche, pour nous et nos femmes ; l'appartement au-dessus, est à la comtesse Catherine ; il est pareil au nôtre excepté que son papier est en vert ; d'un côté nous avons la vue d'un petit bois, qui n'est séparé de notre pavillon que par le grand chemin, de l'autre côté la vue de la galerie, et, comme toutes les portes sont à deux battants et vis-à-vis les unes des autres, lorsque toutes sont ouvertes, on peut voir à travers les pavillons, les galeries et la maison, les arbres et la verdure aux deux extrémités,

ce qui fait une charmante perspective. On jouit aussi du haut du belvédère d'une vue délicieuse, car toutes les maisons de campagne au loin, entourées de bosquets de buis coupés par des canaux, des pièces d'eau, et parsemées de temples, de ponts chinois et de bâtiments de toutes couleurs, présentent à la vue un jardin anglais, aussi varié qu'étendu; de loin on voit la mer; on peut même distinguer les vaisseaux avec le secours d'un télescope; depuis les deux pavillons, deux grandes allées en bouleau conduisent jusqu'au grand chemin de Péterhof; au milieu et en face de la maison est une grande pièce d'eau; je parlerai dans l'occasion de plusieurs bâtiments qui font aussi décoration; à quelque distance de la maison, après avoir traversé un joli petit bois, on trouve une immense pièce d'eau qui entoure une île passablement grande, elle a l'air d'un bosquet; du milieu s'élève une maison à deux étages très-bien arrangée; à l'une des extrémités, on passe par un pont-levis dans un bâtiment gothique, de l'autre on passe sur un bac. Il y a encore un petit bâtiment chinois et autres gentillesses qui varient suivant le goût du maître. Le comte dit qu'il n'y a encore rien de fait, ce qui paraît fort singulier à un être comme moi, qui ne conçoit pas ce qu'on pourrait désirer de plus.

5.

Je vais raconter en peu de mots ce que c'est que notre vie de campagne. Le matin à six heures, on tire un coup de de canon, pour avertir les personnes qui prennent les eaux minérales qu'il est temps de se lever; à huit heures je déjeune avec mon élève; il n'y a que les enfans qui soient dispensés d'attendre le grand déjeuner; après cela je fais lire ma petite belle jusqu'à dix heures; trois coups de canon

annoncent alors que le déjeuner est servi, soit à la galerie, soit sous une tente dans le petit bois ; on se place alors autour d'une table servie de tout ce que l'on peut désirer en ce genre, et pendant le déjeuner la musique se fait entendre; ces déjeuners sont fort nombreux, car outre les personnes qui sont à demeure, et que l'on multiplie autant que cela se peut, les amis du voisinage viennent y prendre part, et chaque matin le comte a la visite de plusieurs officiers de la marine, qui viennent pour affaires ou simplement pour lui faire leur cour ; à deux heures cinq coups de canon annoncent que le dîner sera servi à trois heures : c'est pour avertir ceux qui se promènent au loin de revenir à la maison ; à deux heures et demi les trompettes et les timbales se font entendre du haut du belvédère, ce qui veut dire que le dîner sera bientôt servi; cette musique bruyante se fait entendre à trois reprises et c'est pour hâter les toilettes. C'est alors que l'on se rend au salon, où l'on sert les liqueurs à la mode du pays. A trois heures le maître d'hôtel annonce que la table est servie; pendant le dîner on a encore la musique ; c'est celle de l'amirauté que le comte fait venir chaque jour, pendant qu'il habite cette campagne, qui n'est éloignée que de cinq quarts de lieue. A six heures on prend le thé à l'anglaise, et le soir, à neuf heures, un coup de canon annonce que le souper est servi. Il y a néanmoins trente-six de ces petits canons rangés devant la maison ; on s'en sert les jours de fête, lorsqu'on boit à la santé de ceux que l'on veut honorer. Le matin après le déjeuner on se promène à cheval ou en calèche ; l'après dîner on joue ou l'on fait de la musique, et le soir on se promène à pied ou en *lignes*, équipages qui sont à peu près comme nos chars à banc. Tous les jours à une heure une petite clochette avertit chacun que la poste va partir pour Pétersbourg. Je sais à présent qu'il y a soixante-cinq personnes au service de la maison,

et quarante-cinq chevaux à l'écurie, dont, suivant le calcul que j'ai entendu faire, on ne pouvait pas se passer d'un seul.

6.

Hier soir je fus me promener en droschki, avec mon élève. On en a de différentes grandeurs; celui ci était découvert; les sièges sont des fauteuils en jonc, l'un tourné d'un côté, et l'autre du côté opposé; chacun a un marche-pied et un tablier en cuir pour préserver de la poussière. Il n'est pas possible de rien imaginer de plus léger que cette petite voiture qui, faite en Angleterre, coûte 400 Roubles; il est vrai que le train est tout doré. Je vois bien que je ne me connais pas en voitures, car j'admirais la simplicité de la structure de celle-ci, sans me douter aucunément de son prix.

7.

Malgré toutes les belles choses que je viens de décrire plus haut, s'il m'était permis de choisir l'état dans lequel je voudrais vivre, celui d'une grande dame me tenterait le moins. Car les plaisirs trop répétés laissent à l'âme un vide inexprimable, et les jouissances dont on ne se lasse jamais sont celles que la bonne Providence a mises à la portée du pauvre, comme du riche; ce sont pour tous les jouissances que l'on goûte au sein de la famille. Combien j'aime à voir le comte avec ses enfants; c'est vraiment le père le plus tendre. Hier soir il revint à six heures de Czarskoë-Sélo, où l'impératrice passe l'été; il fallait voir ses transports de joie! il appelle ses deux petites, Canaschka et

Machinka, diminutif d'amitié, du moins celui de la cadette car celui de l'aînée n'est qu'un nom de fantaisie. Dès qu'il eut pris le thé il alla se promener avec la comtesse et ses enfants; pendant ce temps je montai chez Mlle de Beausobre. En redescendant, je trouvai M. et Mme assis dans la galerie, et les enfants à leurs pieds, formant le groupe le plus intéressant. Quand on vint nous avertir que notre petit souper était servi, le comte ne voulut point nous permettre de nous retirer et nous dit que, soupant de bonne heure à la campagne, il voulait que nous soupassions avec lui; comme c'était pour la première fois, il traita Canaschka en étrangère, la conduisit à table, la plaça à côté de lui et la servit durant tout le repas, ce qui ne flatta pas peu son petit amour-propre.

9.

Le comte a joui de mille agréments pendant son voyage avec l'impératrice. A Vibourg, il s'est par hazard trouvé logé dans la même maison où son père avait signé le traité de paix avec la Suède, du temps de Pierre le Grand; dans cette même ville, il y a encore un fort, que le dit comte a défendu avec beaucoup de valeur; ce sont là des monuments précieux pour une famille, surtout lorsqu'on est à portée de les faire valoir; aussi, l'impératrice est venue déjeuner chez le comte, dans la dite maison. Un autre jour, on vint lui dire qu'il était incommodé; Sa Majesté dit que c'était parce qu'il n'était pas assez chaudement habillé, et ôta sa robe de chambre de dessus ses épaules pour la lui envoyer. La comtesse raconta ce trait à quelques dames, en ma présence; elles l'écoutèrent avec un air de distraction dont je fus vraiment peinée, mais la comtesse ne parut pas y faire

la moindre attention ; une des dames était cependant, à ce qu'elle m'avait dit, sa meilleure amie.

17.

On va bientôt jouer la comédie, déjà le théâtre est achevé. Il a trois différentes décorations : une guirlande de fleurs entoure le nom de la pièce que l'on peut changer chaque jour ; la partie de la salle où les spectateurs seront placés, représente un jardin ; on ne peut rien voir de plus agréable. Il s'est trouvé par hazard plusieurs nids d'hirondelles dans la salle ; on n'a pas voulu les déranger ; il y en a un du côté de l'orchestre, qui se trouve placé sur un arbre ; le peintre a peint une hirondelle au plafond près du nid, quand les oiseaux l'ont vue, ils ont paru surpris, mais enfin ils se sont familiarisés avec cet étranger qui n'approchait pas assez près de leur nid pour les inquiéter.

19.

Hier soir, j'étais assise au bord du petit lac qui entoure l'île, pendant que ma petite se promenait en chaloupe avec sa bonne ; il y avait quatre chaloupes sur l'eau, toutes remplies des gens de la maison ; dans l'une on distinguait les Français à leur train désordonné ; ils se pourchassaient et se mouillaient jusqu'aux os. Chaque maître a un valet de chambre français, puis il y a un cuisinier, un pâtissier, un confiseur français ; la jeune comtesse a un coiffeur de la même nation et son frère un jokey qu'il a nommé *Par-hazard*, parce qu'il l'a trouvé ainsi dans une maison de poste en France ; ces sept personnages réunis faisaient plus de bruit que trente Russes ; mais je rentre dans mon île

dont l'effet est charmant depuis le bord de l'eau, parce qu'elle est couverte d'arbres; les petits ponts qui y conduisent sont peints et enjolivés; l'herbe y croît en abondance; elle est très-belle dans ce pays-ci; on la voit grandir; aussi la coupe-t-on trois fois pendant le court été de Pétersbourg.

21.

Je vis avant hier, pour la première fois, le nonce du pape, monseigneur Archetti : il a eu dimanche son audience à la cour, et mercredi il est venu faire sa visite au comte : il paraît être fort aimable et très-galant envers les dames. Le même jour il y eut grande affluence de beau monde pour l'ouverture du théâtre; plus de dix équipages à six chevaux.

On a donné Eugénie, après deux répétitions seulement qui, chacune, avaient été suivies d'un grand souper. La princesse Bariatinsky a fort bien rempli le rôle d'Eugénie et le comte de Cobentzel a supérieurement joué celui du baron Hartley : c'est un acteur admirable et qui pourrait figurer avec succès sur les plus grands théâtres de l'Europe : en revanche, le secrétaire de la légation française n'a nullement brillé à côté des acteurs étrangers, parmi lesquels on avait admis des membres de la comédie française. On continuera à jouer tous les jeudis, avec grand souper pour terminer la soirée, aussi long-temps que l'on restera à la campagne. Le comte aime ce train de vie, sans quoi le séjour *des champs* ne lui plairait pas.

A force de s'amuser ici on en est souvent excédé, et si l'on daignait jeter les yeux sur les nombreux serviteurs dont on est entouré on verrait que ce sont eux seuls qui se divertissent réellement. Non, le travail ne doit point être considéré comme une peine; la sage Providence l'a ordonné

comme le vrai moyen de se procurer du plaisir, jouissance qui ne s'acquiert ni par l'or, ni par l'argent; c'est ce que les grands seigneurs semblent ignorer.

25.

Nous passons presque toutes nos soirées dans une rotonde qui est au bout d'un petit bois; ce salon a des fenêtres tout autour, ce qui en rend la vue fort animée, mais j'aime encore mieux ma place dans l'herbe haute à côté de la rotonde. Là, pendant que ma petite joue auprès de moi, je contemple avec ravissement le magnifique spectacle qu'offre le soleil couchant, tout différent ici de ce qu'il est dans notre pays, car les vapeurs qui flottent dans l'air interceptent tous ses rayons; on dirait un globe de feu. Quand je suis lasse de le regarder, je reviens à mon Ossian que je porte avec moi, et m'occupe comme le barde des jours qui sont passés, des jours où mes amis étaient rassemblés autour de moi; alors tout ce qui m'environne disparaît à mes yeux, je suis avec les êtres chers à mon cœur et je veux bien du mal à celui qui vient me tirer de ma douce rêverie. Combien de choses j'aurais à dire, — mais je n'ai personne à qui faire part de mes pensées; tout le monde est si occupé, chacun à sa manière, que je me trouve isolée au milieu de la société.

8 août.

Hier, pendant l'une des répétitions du Cercle ou la soirée à la mode, un des acteurs vint à moi pour me dire qu'il était mon compatriote et qu'il était charmé de faire ma connaissance; c'est un M. de Prangins, que je voyais pour la

première fois; ces sortes de rencontres causent un plaisir infini à une si grande distance de la commune patrie.

9.

On voit des choses bien extraordinaires dans le monde où nous vivons : par exemple, il arrive presque tous les jours quelque nouveauté. Une tente venue d'Angleterre fait les plaisirs du moment; elle se ferme comme une chambre à coucher, ne manque ni de plancher ni de fenêtres; on peut la ployer et la placer sur un char que deux chevaux traînent facilement. — C'est charmant, c'est délicieux; puis quand on l'aura assez admirée on la mettra dans quelque coin du garde-meuble, avec d'autres raretés, qui ont passé à leur tour comme des ombres chinoises; on a aussi reçu par le même navire un petit piano qui peut s'établir au devant d'un carrosse. L'agréable vient de Paris et l'utile de Londres, témoins la tente et le piano en miniature.

10.

Hier soir, le canon de la forteresse nous annonça la naissance d'une grande-duchesse qui a reçu le nom d'Alexandra; le comte avait déjà envoyé un courrier pour annoncer cette nouvelle; son fils vient de partir; il est d'une élégance complète; les comtesses font aussi leur toilette à toute rigueur; elles partiront à trois heures pour Czarskoë-Sélo où il y aura grand cercle ce soir pour féliciter l'auguste grand-maman.

22.

Aujourd'hui je jouirai enfin du plaisir si désiré de voir

l'impératrice, la souveraine de ce grand empire. Elle s'arrêtera ce soir ici, pour se rafraîchir, en retournant de Peterhof à Czarskoë-Sélo. — Demain, j'écrirai ce qui se sert passé, pendant l'heure intéressante que j'attends avec la plus vive impatience.

25

Le grand jour est passé et je m'empresse de fixer sur le papier tout ce que j'ai vu et éprouvé. A midi un courrier vint annoncer que l'impératrice partirait à trois heures de Péterhof; on l'attendait donc à quatre. Tout ce qu'on avait pu rassembler de plus rare en fruits était étalé avec des glaces de toute espèce et les rafraichissements que l'on doit offrir en pareil cas; les fruits qui coûteraient un écu en Suisse valent ici au moins cent roubles. La comtesse de Soltikoff vint avec ses trois filles et leur gouvernante. L'ordre du comte était de garder les enfants dans notre appartement jusqu'au moment où la comtesse vint elle-même les chercher pour les présenter. Mlle de B. était avec nous, ainsi que les femmes de la maison, toutes bien parées. Notre appartement était bien arrangé et la porte à deux battants ouverte du côté de la galerie; j'avais eu soin de faire fermer les jalousies du côté du grand chemin afin de pouvoir considérer la grande dame tout à mon aise lorsqu'elle arriverait. On a beau se faire tous les raisonnements possibles, à l'approche d'une personne comme celle dont il est ici question, on éprouve une émotion que l'on ne saurait exprimer, et je soutiens que des êtres incapables de réflexions peuvent seuls être exempts d'un pareil sentiment à sa première vue.

L'attente fut un peu longue; ce ne fut que vers six heures

que parut la garde de cosaques qui accompagne sa Majesté; un moment après les carosses parurent : celui de l'impératrice, attelé de dix chevaux, était à six places, avec des panneaux en glaces; on comprend que les trompettes, les timbales et les canons du château firent leur devoir en cette circonstance; après avoir vu tourner le carrosse au bout de l'avenue, je m'étais collée contre les jalousies de mon cabinet où je ne respirais pas; toutes mes facultés, tous mes sens étaient dans mes yeux, et mon imagination était frappée en même temps, de tout ce que l'impératrice avait déjà fait de grand, et de tout ce qu'elle pourrait faire encore : mes sensations étaient inexprimables, — j'aurais désiré pouvoir me jeter à ses pieds et pleurer à mon aise!

Elle avait à ses côtés Mlle de Protanoff, sa première fille d'honneur et le général Lanskoï ; vis-à-vis Mme la générale de Lieven avec ses deux petits-fils et le comte Czernitscheff : Quand elle approcha, elle fit signe de la main d'entrer dans la cour. — Je ne vis point la réception, mais bientôt après l'impératrice entra dans la salle et la comtesse vint chercher les enfants qui baisèrent la main impériale et furent ensuite embrassés. — Enfin Catherine se promena dans la galerie où j'eus le bonheur de la contempler à mon aise, car nous étions toutes debout à l'entrée de notre appartement. Sa taille est au-dessus de la moyenne; elle a beaucoup d'embonpoint ce qui lui donne un air de fraîcheur, très-avantageux à son âge; son teint est assez beau, ses grands yeux bleus et son sourire extrêmement gracieux; on est surtout enchanté de la noblesse aisée qui est répandue sur tous ses mouvements. Elle portait l'habit russe, robe à la turque fort large, veste boutonnée jusqu'au col, manches plissées en travers; ces manches sont toujours blanches; la veste et la jupe de couleur différente et celle de l'habit qui a des manches pendantes attachées ensemble par derrière;

pour ornement le grand cordon bleu de St. André, puis une sorte de chapeau en taffetas blanc, un chignon et des bandes serrées composaient sa coiffure, adoptée depuis plusiers années. L'impératrice ressemble beaucoup aux bustes et aux portraits qu'on a de sa personne. On l'a dit très-liée avec la princesse Daschkof, femme savante et président ou présidente de l'académie des sciences de St-Pétersbourg; cette dame est toujours habillée comme elle; on assure qu'elle a beaucoup de rapports dans ses manières et sa façon de penser avec Sa Majesté. Elle n'était pas de la suite d'hier; il n'y avait que deux demoiselles d'honneur et sept à huit cavaliers. Je distinguai parmi eux le général Lanskoï, qui est une des plus brillantes figures que j'aie jamais vues.

Je ne parlerai pas des jeunes grands-ducs Alexandre et Constantin, parce que je ne les ai pas vus d'assez près; ce ce sont de beaux enfans, et pour leur âge, d'une taille surprenante. Il est assez plaisant de les voir parés du cordon de St. André par dessus leurs habits à la matelotte.

On partit au bout d'une heure comme on était venu, excepté que le comte fut placé entre l'impératrice et Mlle. de Protassof. Alors, chacune témoigna sa satisfaction particulière, et moi, j'étais aussi contente que si l'honorable visite avait été pour moi, car mon cœur me disait que je n'en serais point indigne.

5 Septembre.

Hier nous eûmes pour clôture de notre théâtre la seconde représentation du Vaporeux, suivie de la bergère charitable, petite pièce de Berquin qui fut jouée par les enfants, les deux jeunes comtesses Soltikof et leur cousin le baron de Strogonof. Cela fut très joli, mais pour ma part,

je suis bien contente d'être à la fin de ces spectacles qui ne peuvent qu'être nuisibles à des enfants de cet âge ; car il faut mettre tout autre soin de côté et négliger toutes les leçons, puis l'occupation de la toilette et les compliments bien ou mal acquis, tout cela est pernicieux pour ces petits êtres qui s'en ressentent encore plusieurs jours après. Il y eut pour terminer les spectacles de campagne un souper encore plus nombreux que les précédents, puis au sortir de table une scène improvisée par le jeune comte vêtu en Jeannot et le comte de Vérac en poissarde ; c'est ainsi qu'ils donnèrent la fricassée, ce dont ils s'acquittèrent à merveille, étant tous deux d'excellents acteurs.

14.

Quelqu'un me fit hier une peinture du climat de Pétersbourg, qui, si il elle était vraie, ne serait pas gracieuse. Depuis le commencement d'octobre jusqu'au mois de décembre du vent et de la pluie sans interruption ; l'humidité de l'air produit alors l'effet le plus désagréable sur tout le monde: plusieurs personnes en tombent malades, mais presque chacun est triste et incapable d'aucune application ; dès que le froid arrive on est sauvé de tout inconvénient ; on se porte bien et l'on ne souffre pas, car on a tous les moyens de s'en préserver. Au printemps quand vient le dégel on éprouve encore les mêmes désagréments ; ainsi donc trois mois de grande froidure, quatre de pluie et de vent, deux de chaleur étouffante, restent trois mois de beau tems sur neuf de mauvais.

Nous sommes plus heureux dans notre Suisse et nous devrions en être plus reconnaissants.

17.

Je lis actuellement l'histoire de Russie, et vraiment je suis peu surprise de trouver encore par ci, par là, dans les choses d'aujourd'hui quelques vestiges des anciennes mœurs russes. On m'a raconté que la mère du comte Czernitcheff, avait été l'une des premières personnes qui, pour faire leur cour à Pierre le Grand, bâtirent quelques maisons de l'autre côté de la Newa; elle arrangea avec grand soin une chambre à la mode allemande, ornée de rideaux de mousseline et de tasses de porcelaine: quand l'Empereur venait la voir elle le recevait dans cette chambre à rideaux et lui présentait du thé dans ses belles tasses, aussi ne l'appelait-il que *ma mère sainte;* et cette anecdote date du commencement de ce siècle!! — On dit qu'il n'existe plus aucune des maisons bâties lors de la fondation de Pétersbourg, parce qu'elles étaient toutes construites en bois. L'Empereur lui-même habitait de préférence une très-petite maison : il n'estimait pas du tout la magnificence.

19.

Les cérémonies de l'église grecque sont pour le moins aussi nombreuses que celles de l'église catholique. Il paraît mêmes que les Russes, quoique tolérants pour les autres cultes, ont plus de ferveur que tout autre nation, car, pendant leur messe ils se prosternent jusqu'à terre et quelques-uns jusques à vingt fois; les autres n'en font pas tant, mais tous répétent plus ou moins ces démonstrations qui nous semblent étranges.

La comtesse fait tous les soirs des signes de croix sur ses enfans, qui déjà sont accoutumés à en faire lorsqu'ils passent

devant les églises où l'on voit toujours nombre de personnes agenouillées: en revanche on ne se distingue nullement par la dévotion extérieure, dans notre église française; on n'y rencontre guères qu'une trentaine de personnes, les dimanches ordinaires. Je n'aime point à voir cette tiédeur dans le service divin; elle m'afflige surtout de la part de ceux qui, étrangers dans ce pays, ont encore plus de besoin de la protection de l'Etre tout bon, qui gouverne le monde et dirige les cœurs des hommes à sa volonté.

22.

Avant hier le vieux professeur Euler est mort subitement d'une attaque d'apoplexie; c'est une grande perte pour sa famille, car il jouissait d'une pension considérable, accordée par l'Impératrice. Il avait septante-deux ans, travaillait avec assiduité et faisait toujours de nouvelles découvertes; sa mort est donc une perte pour le monde savant; du reste notre Euler était un excellent homme, tendrement aimé de sa famille et de ses amis.

8 Octobre.

Aujourd'hui j'ai beaucoup de choses à raconter, mais c'est hier qu'il aurait fallu fixer mes sensations car j'étais si transportée de la cérémonie du matin que j'aurais sûrement réussi à faire partager mon extase à mes amis.

Je suis sûre que de tous les spectacles dont on peut jouir sur la terre il n'en est point de plus auguste que de voir lancer un vaisseau de guerre. Le tems était fort beau, quoique le soleil se cachât souvent dans les nuages, ce qui ajoutait, suivant moi, à la magie du tableau.

Nous partîmes à dix heures pour nous rendre à l'Amirauté; j'étais seule avec mon élève, parce que la comtesse devait faire partie de la cour. A l'entrée de cette grande enceinte se trouve un très-beau portail. M. Ziorneff-premier secrétaire du comte nous y attendait pour conduire la petite comtesse à la place qui lui était destinée ; on avait posé un pont, couvert de drap rouge sur lequel l'Impératrice devait passer en se rendant à la galerie construite pour la recevoir ; les bataillons de la marine formaient une double haie, ensuite les matelots fermaient l'enceinte avec des cordes ; le reste de cette vaste place était rempli par une foule de monde dont on peut à peine se faire une idée lorsqu'on habite nos paisibles contrées. A moitié chemin nous rencontrâmes le comte entouré des officiers du conseil de l'Amirauté. J'étais déjà passablement émue par tout cet appareil militaire, mais quand il fallut passer là, je le fus bien davantage ; au même instant j'apperçus les deux vaisseaux qui devaient être lancés ; c'était trop à la fois, aussi je me contentai d'y jeter un coup d'œil rapide et me hâtai d'arriver à la place où je devais jouir de leur marche.

Le premier vaisseau, le plus grand qui ait été construit dans les chantiers de St. Pétersbourg, est de cent-dix canons, le second, qui devait le suivre, de septante-quatre canons.

Je n'avais jamais vu de vaisseaux de guerre; la grandeur de ceux-ci me surprit fort et monta mon imagination au plus haut degré. Nous fûmes très-bien placées à l'angle d'un bâtiment qui appartient à l'Amirauté, ayant deux fenêtres du côté des vaisseaux et une sur la rivière. La cour occupait une galerie vis-à-vis de laquelle s'en trouvait une autre pour les personnes de distinction qui ne faisaient pas partie de la cour ; les vaisseaux devaient passer entre ces deux galeries. Ils étaient placés à côté l'un de l'autre, tous les deux ornés

de sculptures et dorés à la proue; leurs tillacs étaient remplis de monde, et leurs brillants pavillons flottaient au gré du vent : tout cet ensemble produisait un effet superbe.

Nous ne vîmes point arriver l'Impératrice à cause de la foule qui remplissait la place; mais nous fûmes avertis de son approche ainsi que de celles de leurs Altesses Impériales par les tambours qui battaient aux champs; toutes les personnes qui étaient sur les vaisseaux se prosternèrent; les acclamations de la multitude qui remplissait l'enceinte accompagnèrent sa Majesté, et les hurrah ! hurrah ! s'élevèrent jusqu'aux cieux.

Après le chant du Te Deum, la musique se fit entendre; on commenca à détacher le grand vaisseau: le cœur me battit bien fort quand cette énorme masse vint à s'ébranler, mais rien ne troubla sa marche majestueuse et elle entra dans l'eau comme une reine dans son empire. Alors tous les canons de l'Amirauté, ainsi que ceux de la forteresse et de six grands yachts, ornés de tous leurs pavillons, saluèrent le nouveau bâtiment dont la musique répondit à leur politesse; quand il fut au milieu de la rivière, il jetta l'ancre; les mêmes cérémonies et le même bonheur accompagnèrent le second vaisseau qui alla se placer à la suite du premier. Au même moment trente chaloupes élégamment ornées partirent du rivage; chacune portait douze rameurs habillés de blanc, leurs ceintures étaient assorties et de couleurs diverses, jaune, rouge, bleu, vert, etc., les bonnets garnis de panaches de même couleur complétaient ce joli costume.

L'Impératrice s'assit dans une chaloupe découverte, le soleil parut pour elle et se couvrit à son retour. Elle fit le tour du vaisseau, au bruit des tambours, des timbales, des trompettes et des cymbales; les autres chaloupes suivirent sa marche; le coup d'œil était magnifique.

Outre les trente chaloupes dont j'ai parlé il y en avait plus de cent éparses sur la rivière ; que l'on se représente la multitude qui couvrait le rivage, la joie de toute cette population et l'on conviendra avec moi qu'il serait difficile de voir un plus beau spectacle. — Mon âme était si exaltée qu'au moment du départ du grand vaisseau je fis deux strophes en vers hexamètres et j'en écrivis une troisième à mon retour à l'hôtel — malheureusement pour moi le comte ne sait pas l'allemand; il les aurait goûtées, je pense — il me semble qu'elles n'étaient pas mauvaises; peut-être aurait-il eu quelque plaisir à les produire en haut lieu.

Nous laisserons Mademoiselle L..... sous le charme de la scène imposante qu'elle raconte avec un naturel auquel les descriptions d'aujourd'hui donnent un vrai mérite : son admiration naïve gagne ses lecteurs plus que ne le pourrait le fracas des phrases à la mode. Nous aurions aimé à produire les vers improvisés à la vue de Catherine et de ses vaisseaux de guerre, mais nous ne possédons que le journal dans lequel nous puiserons peut-être quelques nouveaux récits.

IMPRESSION D'ÉTÉ.

O riante Italie ! ô féconde nature !
Sol toujours jeune et fort, quand les hommes s'en vont !
Dans les plis onduleux de ta verte parure,
Un souffle de jeunesse a ranimé mon front :
Sous les bosquets en fleurs, au bord des lacs tranquilles,
Dans la paix des vallons, ou le fracas des mers,
J'ai respiré la vie ; oubliant dans les villes,
Nos vieillards de vingt ans, et les lyres débiles
Qui pleurent leurs dégoûts amers.

Loin de moi, pour toujours, leurs maladives plaintes,
Leurs soupirs à la lune, et leur long désespoir !
J'aime ce beau soleil, ses ardentes étreintes ;
Je leur laisse la brume, et l'ombre, et le ciel noir.
Je veux, mêlant ma voix à ton concert immense,
Vaste création, bénir l'Etre éternel
Qui, pour notre bonheur, nous donna l'existence,
Et qui me donnera ma part de sa puissance,
Mon œuvre en son plan paternel.

Heureux ces grands mortels qui, parfois, sur le monde,
Se lèvent, tout brillans de divines lueurs!
Oh! ne verrons-nous point, dans notre nuit profonde,
Paraître le soleil que demandent nos cœurs?
Ses rayons descendraient jusque dans nos abîmes,
Apportant la lumière et la fécondité;
Et de ses derniers feux s'embraseraient nos cîmes,
Lorsqu'il se pencherait sur tes ondes sublimes,
Océan de l'éternité!

A. H.

LES VILLAGEOISES, POÉSIES ET CHANSONS SUISSES, par FRANÇOIS OYEX.

Que nos lecteurs nous permettent de leur signaler une apparition d'un genre bien nouveau chez nous : c'est un volume de poésies villageoises et de bien réelles *Villageoises.* Pas de berger vêtu en bleu d'Arcadie, avec une houlette de théâtre, conduisant à sa bergère de blancs moutons attachés par des rubans roses : non ! l'auteur nous dit être un garçon de village, et tout en faisant de beaux et bons vers, il reste tel, un *bouèbe* de nos rudes montagnes, trouvant les peines où elles sont, et cherchant la joie où il la trouve (que personne ne se scandalise !) quelque fois même au cabaret.—Du reste peu fâché de prendre son vol loin de ses pâturages, notre berger-poëte a fait son chemin, et maintenant conduit d'autres troupeaux avec une autre houlette : M. Oyex est devenu maître d'école. — Et cependant il a su se soustraire au piège que la lecture pouvait lui tendre dans sa nouvelle position, si dangereuse à cet égard : il a échappé *à la pédanterie* comme au déluge des rêveries et des sentiments du jour ; l'imitation ne se fait point sentir chez lui, non plus que la recherche. Dans tout ce volume il n'y a pas une *méditation.* L'auteur peut dire en vérité avec un autre poète :

« Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. »

Et nous lui en savons gré. De plus une grande vérité, naïve, vérité personnelle et locale, avec une allure de vers franche et dégagée me paraissent donner à ses poésies un droit à l'attention du public Vaudois.

Tout ceci d'ailleurs lui appartient, tout ceci est de *par chez nous ;* il n'est personne qui ne croie connaître l'auteur et ceux qu'il met en scène ; ce qui l'inspire c'est quelque fois notre nature, plus souvent nos cancans et nos taudis de village. Il a le sentiment enfantin, mais vif et clair, que la fibre poétique n'est autre que la veine de la réalité : tout dépend de la savoir toucher.

L'un écrit pour les grands, gens de haut caractère ;
L'autre pour vous, petits (si je pouvais leur plaire) ;
Eh bien ! moi qui suis né parmi les plus petits,
J'écris, Monsieur, pour eux, non pour les beaux esprits.
Pendant ce long hiver, le froid par ma croisée
Venait glacer mon corps ; mais mon ame embrasée
Ou bien le froid des pieds, faisaient que de mon lit,
Je sortais en sursaut au milieu de la nuit :
Je contemplais alors la lune et les étoiles,
Notre Léman si beau, mais bien triste sans voiles ;
Les rats, mes bons voisins, m'amusaient par leur bruit,
(Je partage avec eux mon modeste réduit)

C'est une vérité : les noix de ma voisine
Venaient par fois rouler jusque dans ma cuisine ;
Tout cela m'inspirait...

Et nous le croyons sur parole ; nous sentons cette inspiration et nous sympathisons avec elle. — Ce recueil est composé de chansons et de dialogues. Parmi les premières plusieurs ont de la verve et du naturel et presque toutes offrent quelque trait heureux. On sent parfois que notre chansonnier a chanté Béranger mais personne n'aura lieu de le regretter : les grands poètes ont un chemin assez large pour qu'on puisse quelque fois y marcher sur leurs traces sans avoir les coudées moins franches. Mais c'est surtout dans ses dialogues que notre auteur montre toute son allure facile, sa naïveté villageoise, et son sourire malin qui n'est pas sans mélancolie. Ce genre d'esprit qui est passablement national sur notre coin de terre, quoiqu'il n'y ait pas encore eu sa littérature, et pour lequel ailleurs on a trouvé un nom, l'esprit humoristique, y laisse souvent reconnaître son empreinte. A l'exception peut-être du dernier, ces dialogues nous ont tous paru charmans, et nous voudrions que tous nos amis les eussent lus. Citons, entre plusieurs, un fragment de la pièce : Souper d'un poète villageois :

JACOT (le poëte affamé mange avec avidité.)

Ah que je soupe bien !

GROGNOT.

Cela vaut bien des vers.

JACOT.

Ah ! ne m'en parlez plus ; j'aime mieux vos pois verts.

GROGNOT.

Ecoutez mon ami : promettez vous sans peine,
De ne jamais chanter ! —

JACOT.

.... Sur les bords de la Seine.

GROGNOT.

Comment ?

JACOT.

Vous connaissez le fameux chansonnier
Qui chanta le berger, le roi, le braconnier :
Eh bien ! dans un cachot, l'ami de la nature
Béranger fut conduit ; sa muse resta pure.
Du fond de la Bastille il sortit des chansons,
Qui donnèrent aux rois de sublimes leçons.

GROGNOT.

Eh bien !

JACOT.

Eh bien ! eh bien ! voyez la belle chance !
Que l'on court en faisant le chansonnier en France.
J'aime mieux mon pays, on chante en liberté :
Les champs, les prés, les bois, la douce égalité,
La brise du Léman, son calme et ses orages,
Les bergers du hameau, les chantres des bocages.

GROGNOT.

Sans être inquiété !

JACOT.

Que par quelques pédants ;

Certes nous ne voulons pas être du nombre. Cependant nous avons assez bien montré à M. Oyex combien nous estimons son talent, et nous avons assez fait la part des mérites de ce petit livre, pour ôser exprimer hautement nos regrets de ce que par une publication précipitée et par une négligence que nous déplorons, on ait privé le public d'une bonne partie de la jouissance qu'il y aurait pu trouver. La versification a beau être facile et coulante, il faut que les vers soient travaillés et polis. On a beau écrire pour les petits il faut écrire correctement, car ce sont eux surtout qui sont à cet égard le plus inexorables. En effet, les ignorants qui n'en savent pas assez pour reconnaître toutes les beautés, en savent toujours assez pour sentir les imperfections. Un ouvrage a-t-il malgré des mérites réels, quelques grands défauts d'exécution, fût-ce même un livre tout populaire, le peuple s'arrêtera surtout à ses défauts et n'y saura voir autre chose. C'est certainement le cas de ce petit recueil : il est destiné *aux petits,* et dans le fait avouons qu'il faut réellement être amateur, disons même connaisseur pour l'apprécier autant qu'il le mérite. — On peut dire que l'auteur sait mieux faire les vers qu'il ne sait écrire correctement. Il y aurait en effet moins à reprendre généralement à la versification qu'au langage même. Mais sans s'arrêter aux fautes proprement dites, il y a souvent dans ces vers quelque chose de si ébauché de si inachevé, tant d'inexpérience de toutes les petites délicatesses de la langue, que le succès auprès du grand public nous en paraît sérieusement compromis. On regrette que tant de belles semences poétiques n'aient pu venir à bien, faute d'un peu de culture et de labeur. On n'aurait demandé qu'une des neuf années d'Horace, et le jugement sévère d'un critique éclairé, pour faire de ses poésies un recueil précieux.

J'avoue que quand j'ouvris ce volume pour la première fois ce n'est ni la pureté ni la correction que je m'attendais à trouver, mais quand j'y eus découvert

tant de germes, tant de vivacité d'esprit et de gracieuse naïveté, j'eus lieu de regretter alors que ces autres qualités n'y fussent pas aussi.

Malgré les observations que nous avons dû faire en dernier lieu, nous voudrions avoir excité chez quelques personnes le désir d'ouvrir aussi ce petit livre, d'en parcourir la préface, unique dans son genre, et qui les gagnera déjà sans doute, puis de poursuivre, et nous sommes sûrs qu'elles ne le refermeront pas sans avoi souri, ni sans avoir joui. — Pour y encourager tout à fait nos lecteurs, entre ces chansons où l'on rencontre par fois des traits les plus gracieux, nous nous permettons de citer encore la pièce suivante :

A MA SOEUR.

AIR : *Sous les murs du château d'Elvire.*

Tu vas partir bonne Louise,
Hélas ! je serai seul demain ;
Je ne te verrai plus assise,
Pour m'attendre au bord du chemin.
Et qui voudra dans la prairie
Me cueillir la fleur de Rousseau,
Cette pervenche si jolie (*bis*) ?
Je serai seul dans le hameau.

Ma bonne sœur, que la pervenche,
Te fasse souvenir de moi ;
Comme la feuille à la branche,
Mon ame reste unie à toi.
Sois comme cette fleur modeste,
Elle est au pied d'un arbrisseau ;
Mais j'en vois deux, et moi je reste
Tout seul hélas ! dans le hameau.

De ton frère tu fus l'amie,
Tu lui prodiguas tes doux soins ;
O bonne sœur toujours chérie,
Tu prévenais tous ses besoins.
Je veux récompenser tes peines,
Tiens ces dix francs pour ton trousseau :
Adieu ! je vais sous les vieux chênes
Pleurer ton départ du hameau.

AVANT-PROPOS.

QU'IL FAUT LIRE, CONTRE L'USAGE REÇU QUI DISPENSE DE LA LECTURE DES AVANT-PROPOS.

Un jour, je me trouvais dans l'un de ces momens où l'âme est toute disposée à se laisser surprendre par le premier appel des sens, pour franchir de grands espaces et s'y promener parmi des images à la fois douces, riantes ou tristes.

Le marguiller de la paroisse accomplissait son devoir quotidien en sonnant l'heure de midi, toujours la bien venue de l'agriculteur, et de tous ceux qui ne rougissent pas de dîner au moment où le fashionable daigne permettre qu'il commence à faire jour dans ses appartemens.

Il faut savoir que la cloche de notre village, qui est bien une des plus belles des environs, sonne un ton parfaitement semblable à celui de certaine cloche de la Cathédrale de Lausanne qui faisait, à trois heures de l'après-midi, le désespoir des étudians de Belles-lettres ou de Philosophie qu'elle appelait à venir subir, dans un des Auditoires de l'Académie, des leçons de Géométrie, d'Algèbre, etc.

Quelle que fût la sincère affection que nous portions tous à l'aimable auteur de l'Arithmétique, de la Géométrie et de l'Algèbre d'Emile, dont l'Académie de Lausanne a du s'enorgueillir, il est certain que cette cloche qui venait interrompre la promenade et faire quitter le cigarre de l'après-dîner, n'avait guères nos sympathies et qu'elle a laissé dans le système mnémonique de plusieurs, un ébranlement que le cours des années n'a pu détruire. — Et pourtant cette voix de l'airain pieux que nous trouvions importune était, pour les bonnes âmes qu'elle appelait à la prière publique, une voix amie qui les réjouissait, et dont le silence les eût troublées dans leurs bonnes et vieilles habitudes de dévotion.

Or donc, cette vibration isochrone, que notre brave marguiller provoquait d'un bras vigoureux, me fit franchir, d'un seul bond, l'espace de quatre lieues qui me séparent de Lausanne.

Là, je me vis, longeant les balustrades vertes de la terrasse de la Cité, ce promenoir classique des bonnes d'enfant, de l'Etudiant du quartier, ou de quelqu'Instituteur ou Professeur venant, sur le soir, y chercher quelque diversion aux fatigues de son docte cerveau.

J'avais trente ans de moins sur la tête, le petit sac sur le dos, la casquette de travers, une *bombarde* entre les dents, des marbrons dans ma poche, et je me voyais montant, en cet équipage, non pas au Capitole, mais, seulement, au Collège-Académique où je fis mon entrée en *cinquième* en l'an 1811.

Vous comprenez, cher lecteur, que je fus distrait pendant mon modeste repas, et que *l'assimilation* que je pouvais légitimement en espérer, dut être *perturbée*, comme aurait dit notre savant Mathias, *par l'effet surabsorbant de la préoccupation de l'âme, trop exclusivement tendue sur une idée étrangère à l'esprit tout pratique et positif de l'intussusception, qui doit seul animer un homme qui sait dîner.* — Quoiqu'il en soit, je n'eus hâte que de me retirer le plus tôt possible dans mon cabinet dont la fenêtre a vue sur la campagne ; là, je me mis à laisser courir ma plume, vaille-que-vaille, pour retracer *mes souvenirs de Collège.*

O vous qui avez connu les béatitudes de ces lieux et de cette époque ; vous qui avez, comme moi, parcouru plus de la moitié de la carrière ; soyez favorables à l'humble entreprise littéraire que j'ose former ici. Suppléez, par la fidélité de vos souvenirs, à tout ce qui peut en manquer aux miens : sachez-moi quelque gré de mes efforts pour retracer des temps, des choses, des systèmes qui ne sont plus et qui ne reviendront plus. Faites moi, surtout, l'honneur de me supposer un but plus sérieux, plus philosophique même, que ce début ne semblerait l'annoncer. Souvenez-vous, enfin, que je suis *Vaudois*, que j'écris pour des *Vaudois*, et que, si je ne suis point, en fait de style et de légèreté, sur le même plan que l'auteur des *Impressions de voyages*, au moins je me pique de plus de fidélité, ce devoir constant et sacré de tout auteur descriptif qui respecte des lecteurs bénévoles.

Vous, chers amis, chers enfans qui nous succédez dans ces Classes où nos pères ont passé, lisez mes souvenirs de Collége ; je vous les dédie aussi. Vous pourrez vous y reconnaître à plusieurs traits sans doute, parce que l'enfance et l'adolescence ont partout et à toute époque des reflets, des empreintes semblables qui ne s'effacent pas. Mais aussi, quelques coins du tableau pourront vous offrir des images vagues, indécises, effacées même, parce que le tems, les systèmes d'éducation changent bien des choses dans les mêmes natures d'hommes. Lisez-donc ces pages avec l'attention qu'elles ont droit d'espérer de vous ; riez à votre aise, lorsque vous en trouverez l'occasion ; mais je vous prie, aussi de *réfléchir* et de *comparer*, sans prévention.

Vous dont le développement intellectuel s'est opéré sous d'autres Cieux et dans des circonstances différentes ; qui n'êtes pas nés sur le sol Vaudois ; qui ne pouvez conséquemment vous élever, ou, si vous l'aimez mieux, vous abaisser à la hauteur de mon sujet tout local, tout d'impressions encore vibrantes dans mon cerveau, malgré quelques cheveux gris, je n'ai qu'un mot à vous dire,

Odi profanum vulgus, et arceo !

Ou plutôt.... non ! je me ravise en votre faveur ; *Favete linguis !* Taisez-vous, et m'écoutez ! — *Incipiam*, Je commence.

Je vais chanter la Cour du Collége, les Classes, les Méthodes, les Tribulations et les plaisirs intimes de l'Ecolier Lausannois.

I.

LA COUR DU COLLÉGE.

La Cour du Collège Académique de Lausanne, située dans l'une des parties les plus élevées et les plus animées de la Cité, si tant est que la Cité soit animée, forme un parallèlogramme long d'environ 200 pieds sur 80 de largeur. Elle est bornée, à l'occident, par le bâtiment même du Collège; au nord, par l'Ecole Normale, jadis la demeure du Nestor des Professeurs de l'Académie, enseignant les lettres latines avec un goût, une érudition dont nous n'avons point assez compris le mérite. Ce digne appréciateur des Princes de la latinité montrait, assez souvent, à la fenêtre de son cabinet, sa tête blanche qui brillait entre les vases de fleurs dont il aimait la culture avec passion.

A l'orient s'étend un mur percé d'une grande porte cintrée ouvrant sur la rue de la *Cité devant*. Au midi sont des bâtimens habités naguères par des particuliers, et complètant aujourd'hui l'ensemble de cette possession de la république.

La façade de l'édifice principal, construit peu de tems après la Réformation, par LL. EE. de Berne, dans un goût assez sé-

vère, présente, au centre, sa tour carrée surmontée de son horloge et de sa campanille à la flèche élancée. Les Classes du Collège inférieur règnent au rez-de-chaussée. Les divers auditoires à l'usage des Etudians, la Bibliothèque Cantonale, les appartemens du spectable Conseil de l'Instruction publique, le Musée, la grande salle d'apparat, d'installation, etc. occupent les autres parties du bâtiment. Il est vrai que, pour y établir successivement ou pour mieux y disposer quelques-uns de ces foyers de lumière qui se développèrent par d'heureuses gradations, il a fallu faire subir à la façade quelques trouées un peu disharmoniques, et dont Vitruve s'indignerait, sans doute, mais que Cicéron, Lamarque, De Candole, estimeraient probablement en raison directe du carré des progrès scientifiques.

J'ai oublié de mentionner de beaux tilleuls ombrageant une partie de la cour où se trouvaient quelques bancs que l'écolier, peu soigneux de la fortune publique, aimait à ciseler de diverses façons avec son canif, tout en mangeant le morceau de pain *des dix-heures*...

Dans l'alignement des maisons particulières acquises dernièrement *pro bono publico*, demeure le directeur du Collège, fonctionnaire important du nouveau mécanisme pédagogique. Cet homme essentiel est justement apprécié dans la manière dont il remplit ses fonctions difficiles. Quoiqu'il soit bien le moins rebarbatif et le moins *traitre* des directeurs, il n'en a pas moins pris, vis-à-vis de ses jeunes subordonnés, les dispositions stratégiques les plus traîtresses du monde. Une des fenêtres de son cabinet, étroite, d'un aspect tout benin, plonge surtout l'intérieur de la cour, tandis que l'autre permet d'embrasser toute la longueur de la rue, dès la Cathédrale au Château, admirable position d'où le moindre mouvement de l'index paternel, le moindre *Quos ego!* doit produire les effets les plus prompts et les plus satisfaisans sur la discipline extérieure. — Une petite porte joint cet alignement à l'angle sud du grand bâtiment, et s'ouvre sur la rue resserrée et quelque peu roide qui conduit au Collège, par l'escalier du marché et la place de la Cathédrale.

Jadis, on voyait, en passant dans cette petite rue, le respectable Professeur de Théologie pratique, vaquant devant sa maison, avec son aimable bonhommie, à quelque petit labeur domestique, en tems de vendange ou de fenaison. — Souvent chargé des soins du *rectorat* de l'Académie, toujours prêt à des travaux désintéressés et souvent épineux dans la Bibliothèque Cantonale, au Conseil académique, Mr L..... a emporté dans la paroisse qui le voit terminer son honorable carrière, l'estime et la sincère affection de tous ceux qui surent apprécier la simplicité, la netteté de son enseignement, comme aussi la justesse de ses points de vue sur les vrais besoins de l'Eglise Nationale Vaudoise. —

Mais rentrons dans la cour de notre Collége. —

C'est là qu'on faisait des parties de *barres* qui offraient le mérite d'un espace assez grand à parcourir et d'un lieu favorable pour aller *engager*. Ce lieu propice était le portail de la tour où, parfois, il se faisait une rencontre un peu brusque et compromettante, avec la personne inviolable de quelque grave Instituteur allant et venant pour son office. Le coureur effaré s'éclipsait, tout honteux d'une pareille infraction aux loix du décorum, et puis..... l'on recommençait de plus belle, comptant sur une indulgence qui ne se démentait, il faut le dire, que rarement. —

C'est là qu'on jouait à la *guenille* avec ces mots sacramentels qui marquaient les diverses phases du jeu; *pîpa, tzîka, quî, guenin, bandô, pettalô*, etc. et divers autres termes techniques où des puristes et des profanes chercheraient en vain de l'harmonie ou même quelque sens.

C'est là que notre petit corps militaire, que j'ai vu monter à 200 hommes, divisés en deux compagnies dont j'eus l'honneur de commander l'une, apprenait le maniement des armes sous les auspices des Instructeurs de la garnison. MM. Landry, Guignard, Greyloz, vieux grognards auxquels j'aimais particulièrement entendre commander dans *la charge en quatre tems.*

deûzièm' mouv'ment..... eûx!

ou, dans celle *en douze tems.*

Tirez..... ett! — Bou.....rez! — rrrremettez..... ett! etc.

Ces exercices et les revues qui s'ensuivaient étaient d'autant plus mémorables, que l'inspection, le défilé, s'opéraient devant M. le Recteur qui était, le plus souvent, Professeur de quelqu'une des armes de la Théologie, et qui devait, sans doute, se divertir considérablement à cette fonction.

Pour nous autres, nous éprouvames souvent des émotions tout-à-fait belliqueuses durant cette époque où l'Europe tremblait sous les pas de la grande armée. Il y eut, surtout des mouvemens d'enthousiasme mêlés de colère concentrée, lorsqu'arriva la grande catastrophe, et que les Alliés vinrent fondre sur le Colosse que nous admirions, mais qui devait tomber! — Les Etudians formèrent sous nos yeux un corps plein d'ardeur, et nous, trop jeunes pour entrer avec eux en ligne de bataille, où ils n'allèrent point, au reste (et pour bonnes raisons), nous nous contentions d'assister à leurs manœuvres, en faisant le poing dans la poche. —

Lorsqu'après les vacances, Novembre venait avec son manteau de feuilles sèches, répandre sa blanche gelée sur les champs, et jeter sa pluie froide mêlée de gresil contre les vitres des salons où l'on entrait en quartiers d'hiver; quand le vigneron avait refermé solidement la porte rouge de la vigne et mis en ordre tout l'attirail du pressoir; quand il n'y avait plus dans la rue de cuves ou de *tines* sur lesquelles l'écolier, armé de son chalumeau, se penchait furtivement pour *fifer* quelques traits du moût qui *piquait* déjà, une cloche trop bien connue rappelait, à huit heures du matin, sur la place du Collège, tous les nourrissons des Muses et de la Science.

Ah! c'était un peu dûr, au premier abord, de reprendre le sac, de recommencer l'ascension des escaliers de la *Grande-roche* ou *du Marché*! — La cour était bien triste.

Aux tilleuls, plus d'ombrage, et partant, plus d'oiseaux.

Plus de *guenille* à cause de la boue et de la froidure; mais, en revanche, l'espoir de la neige et de la *glisse!* Regrets, espérance, puis encor des regrets, n'est-ce pas en résumé, la vie de l'écolier comme celle du vieillard?

Au premier Novembre donc, on arrivait en foule avec des vêtemens plus chauds, prudemment fabriqués *à la crue*, les livres nouveaux que le changement de Classe exigeait, et puis, certaine appréhension de faire connaissance avec une autre Classe, une autre doctrine, une autre férule!

Messieurs les Etudians rappelés aussi à la même époque par les *Censures*, espèce de revue qu'ils passaient en grande tenue devant le corps Académique, fixaient notre attention par leur air de supériorité, leur air capable. Les uns, en manteau noir et rabat, conversaient groupés en cercle. D'autres allaient et venaient, la pipe à la bouche, foulant aux pieds avec indifférence les feuilles mortes qui semblaient, par leur léger murmure, nous rappeler à tous la fuite et le prix du tems.

Mais malgré son aspect plus triste, notre cour n'en offrait pas moins, durant l'hiver, d'agréables délassemens. D'abord, la neige. La neige! que d'émotions diverses ne fait-elle pas naître dans l'âme de l'écolier lorsque ses premiers flocons viennent, pendant la nuit, couvrir en silence les toits de la ville, les rues, les champs, les arbres qui se montrent tout à coup, le matin, parés de leur manteau blanc. « *Iou! iou! la neige qui est ve-* » *nue!... où est ma luge?... où donc a-t-on mis ma luge?* » — Que de plaisirs à la fois!

La pelote, (qu'il ne faut pas trop serrer, si l'on a quelque générosité dans le cœur) fournissait des armes faciles à deux camps disposés dans la cour pour le combat. Sans avoir eu l'honneur de nous voir commandés par l'*Ecolier de Brienne*, nous n'en faisions pas moins de chaudes campagnes sur ce terrain qui présentait d'assez bonnes positions pour la sortie, l'attaque ou la retraite. Il est vrai qu'il arrivait parfois certaines incongruités où la malice n'entrait pour rien, j'aime à le croire. La respectable lévite noire de quelqu'un de nos supérieurs passant inopinément sur la place, au plus vif de l'action, recevait peut-être quelque atteinte dont les conséquences probables faisaient trembler le maladroit, plus qu'elles ne le réjouissaient.

L'honnête bedeau *Heim*, (j'entends le père, l'ancien, qui avait une petite redingotte grise et une queue roussâtre) se retour-

nait bien quelquefois avec vivacité, quand il se sentait aggrédi sur ses derrières par des ingrats qui lui en voulaient pour quelque dénonciation au Recteur. Ce bon Heim! rien ne le vexait comme cette interjection Heim! Heim! que l'on se permettait en passant près de lui, comme pour représenter quelqu'accès de toux. Il y avait bien aussi des vitres dont il fallait payer la remise en place, mais, au demeurant, tout allait au mieux parce qu'on riait, ce qui était le but.

D'autrefois, on s'exerçait à toucher, avec des pelotes plus dures, le cadran assez élevé de l'horloge, ou bien ce qui était plus relevé encore, la cloche qui tintait comme pour applaudir à l'adresse du joûteur.

Puis, aux premiers froids sérieux, on organisait la *glisse*. C'était la glisse type du genre, la glisse classique! — On la préparait, dès la veille, en versant à certains endroits de la place, de l'eau qu'on allait prendre à la fontaine voisine, entre chien et loup. C'étaient alors des bandes acharnées qui venaient souvent s'entasser en un énorme monceau de glisseurs tombant les uns sur les autres, par le fait de la chûte du premier qui n'avait pas eu le temps de se relever, avant l'arrivée des subséquens, dont l'impulsion violente les empêchait de s'arrêter à propos. Il y avait alors quelques *cabosses* au front, quelques égratignures, mais c'était *sempre bene*, parce qu'on riait.

Il va sans dire que tous ces divertissemens et bien d'autres, trop longs à détailler, ne se prenaient qu'entre les heures des leçons où l'on nous laissait quelques minutes de repit; car, on verra, plus tard, ce qui arrivait, lorsqu'on préférait la glisse ou la pelote de neige aux douceurs de la version ou *du thème subitanné*.

Heureux tems où tout est beau, tout est bon, tout est espérance dans un immense avenir! ou l'enfant glisse sur ses petites tribulations d'Ecolier comme sur la glace, en attendant les jours qui ne lui manqueront pas, où son corps et son âme ressentiront le poids et la lenteur des choses, tandis qu'il n'appréciera plus la rapidité que d'une seule, celle du temps lui-même.

Maintenant, entrons dans nos Classes, pour y suivre l'Ecolier avec les méthodes d'enseignement, les tribulations qu'elles lui procuraient, et les plaisirs d'intérieur dont il cherchait néanmoins à parsemer le champ souvent ingrat des premières études.

II.

LES CLASSES ET LES MÉTHODES.

La grande salle des solemnités académiques, dont nous avons dit un mot était, jadis, le Temple de la Colonie Allemande de Lausanne; mais la disposition intérieure en était fort différente. Elle servait aussi d'arène aux concours pour les chaires académiques, et l'on voyait, dans ces solennités, le sexe dont le regard est un des meilleurs stimulans du courage et du génie, occuper, avec un empressement, un à-plomb dignes d'éloges, l'espèce d'amphithéâtre que la Loterie ne craignait pas d'élever en ce lieu sacré, pour y faire tournoyer ses roues perfides renfermant les billets, dont les *blancs* avaient, naturellement, la supériorité du nombre.

Celui qui voudrait apercevoir quelque malicieux rapprochement entre les deux destinations de cet amphithéâtre, que nous venons de rappeler, en serait bien le maître; pour nous, nous déclinons toute responsabilité sur ce point, et nous nous bornons à dire que, si les roues de la Loterie ont heureusement disparu de ce lieu vénérable, on a conservé l'avantage d'y voir le même beau sexe favoriser les mêmes solennités de sa présence dont il paraît bien sentir le prix et le constant à-propos.

C'était aussi dans le Temple Allemand que se tenait, chaque année, au mois de Novembre, le *Sénat-général* de Messieurs les Etudians, corps législatif qui avait son pouvoir exécutif dans le Sénat-particulier dont les attributions consistaient dans la

répression de certains cas disciplinaires que l'*Académie* ne revendiquait point pour elle. Le Sénat-général se faisait rendre sommairement compte de la marche des affaires durant l'année écoulée, élisait ses nouveaux magistrats et votait les sommes nécessaires à l'entretien de la *Bibliothèque des Etudians* avec les sommes provenant de perceptions annuelles et des amendes encourues. Il votait aussi les adresses à présenter, dans l'occasion, aux autorités supérieures.

Mais nous nous avançons ici sur un terrain trop vaste en observations et en souvenirs, pour que ce sujet ne mérite pas les honneurs d'un livre qui aurait pour titre « *Les Etudians Vaudois.* » Qui formera cette entreprise, un jour? Nous l'ignorons. Pour le présent, nous n'avons à faire qu'au Collégien dans toute sa simple nature.

C'était dans le lieu dont nous parlons que, chaque matin, en été à six heures, en hiver à huit, tous les élèves se rendaient, en corps, pour entendre une prière que l'un de M^rs^ les Régens lisait dès la chaire; après quoi l'on se rendait dans les Classes pour commencer les travaux de la journée.

Nous ignorons si, dans le nouveau système du Collége de Lausanne on a laissé subsister ou tomber l'usage d'une prière en commun en commençant la journée. Nous ne pouvons ici que former le vœu de la restauration (s'il n'existe plus) d'un usage aussi convenable dans une République Chrétienne dont le législateur tient à honneur d'avoir placé l'Evangile à la base de l'enseignement public. Un service religieux court, simple, calculé d'après l'âge et les circonstances du jeune auditoire, ne doit-il pas exercer une heureuse influence sur la marche des études et le cours de toute la vie?

Peut-être celui qui se pratiquait, à l'époque dont nous retraçons quelques souvenirs, n'était-il pas tout ce qu'il devait être pour produire ces résultats; au moins, osons-nous dire qu'en général l'esprit religieux ne dominait pas alors l'ensemble des études, ce qui expliquerait un peu, (abstraction faite des dispositions mauvaises, inhérentes à l'écolier, comme à tout homme) la nature de quelques faits que nous avons le courage

de consigner, tout en nous disant à nous-même, avec le regret qu'inspire le temps perdu.

« Et quorum pars magna fui ! »

Nous voilà maintenant dans nos Classes. On y pénétrait par des portes ouvrant sur un long vestibule pavé de briques, coupé en croix par l'allée qui conduisait au portail de la tour, ce qui présentait un aspect quelque peu monastique. Les salles étaient éclairées, chacune par deux fenêtres donnant sur la cour. La chaire du modérateur s'appuyait au large trumeau. Des tables à plan incliné simple rangeaient les deux parois latérales ; l'espace intermédiaire était occupé par des tables à doubles pans, éminemment propices à la conversation, aux niches ténébreuses, et maintenant proscrites, à tout jamais, dans tout le Canton, par le conseil de l'Instruction publique dont on n'éprouvait pas alors la salutaire influence, par la raison qu'il n'avait pas encore paru sur l'horison de la pédagogie Vaudoise.

Ces salles, vastes, et rarement peuplées autant qu'elles pouvaient l'être, étaient chauffées par de grands poëles vernis en vert qu'on voyait, à main gauche en entrant, ainsi qu'une petite table à mine refrognée qui s'appelait le *séquestre,* ou *banc d'âne,* et dont on devine l'usage. Ce poële, chauffé par le vestibule, ménageait avec la paroi un espace assez large qu'on nomme *cavette*, et qui joue un assez grand rôle dans toute classe qui sait ce que c'est que la *cougne.*

A droite, vous aviez l'armoire en sapin dans laquelle le maître de Mathématiques et celui d'écriture serraient sous la même clef, le blanc et le noir. Hélas ! la craye de l'un, l'encre de l'autre ne servirent que trop fréquemment à des actions dont l'atrocité doit encore, quelquefois, j'espère, troubler le sommeil de plusieurs contemporains chez qui la conscience n'est pas tout-à-fait morte.

Ouvrons les livres de l'écolier d'alors, pour juger de la portée des études et des méthodes.

CINQUIÈME.

D'abord, le Catéchisme d'Osterwald, le même qu'aujourd'hui. On en apprenait, par petites portions, quelques-uns des premiers chapitres historiques, mais sans application aucune et sans recours au texte sacré qu'on ne possédait pas dans la Bibliothèque de la classe. C'était un exercice de mémoire, uniquement. Puis vous aviez les *quatrains moraux* de *Morel de Vindé* qui débutaient par un préambule excellent, sans doute,

Enfans, de mes leçons tâchez de profiter, etc.

On en apprenait une certaine dose annuelle, et cette étude se poursuivait bien je crois jusqu'en *troisième*. La Fontaine avait bien aussi son culte, mais dans des limites très resserrées. *L'Homond* nous offrait sa grammaire avec ses *dix bonnes petites parties du discours* que le conseil de l'Instruction publique a jetées par la fenêtre, comme faisaient le bon Curé de Don-Quichotte, à l'égard des mauvais livres du pauvre chevalier. — Puis, au culmen de la science, on voyait la *déclinaison latine*, petit volume assez maigre où l'on allait depuis *Mensa* la table, jusqu'à *res* la chose. Je ne voudrais pourtant pas affirmer qu'*Amo* j'aime ne fût déjà de la partie. Mais c'était encore ici de la mnémonique pûre; l'application par le thème ne devant commencer qu'une année plus tard.

Je crois me souvenir aussi qu'il y avait quelque peu de Géographie qui s'enseignait dans une salle nommée *sixième* où l'on se rendait de chacune des autres classes, à des heures différentes, pour apprendre à connaître le monde, l'histoire et la Rhétorique, sous les auspices de maîtres particuliers dont le nombre et les méthodes ont varié si considérablement, que nous ne savions trop auquel croire, ni que répondre, au moment suprême des examens qui allaient d'ordinaire fort mal, dans ces deux dernières branches.

QUATRIÈME.

Le catéchisme se poursuivait, toujours dans le même système un peu sec, pour ne rien dire de plus, et cela, jusqu'au bout de la carrière collégiale.

En quatrième, on faisait connaissance avec une certaine Chrestomathie dont j'ignore l'auteur, portant au Frontispice une belle Minerve et ces mots « *Iussu et sumptu publico.* » — *Par ordre et aux fraix du public.* Que si les Pères conscrits avaient décrété le *sumptu*, croyez bien que nous n'étions pour rien dans ce *Iussu publico.*

Elle commençait par de petites *phrases simples sans inversion* : puis, l'inversion se manifestait pour introduire dans quelques *colloques d'Erasme ;* après quoi, venait un peu de *Justin*; enfin, ce que nous appelions des *fables d'Esope mises en vers latins.*

La déclinaison se poussait aussi loin que possible, relativement à la portée de cette latinité. Avec la version latine arrivait le thème ; et, pour donner à ce dernier de l'assurance, on l'appuyait sur l'autorité d'une assez grosse *Syntaxe de Leresche* où l'on trouvait les règles translatées en regard en latin, avec des exemples qui ne manquaient pas d'une certaine originalité. —

L'Arithmétique nous initiait à ses profondes combinaisons jusqu'au niveau de la multiplication et de la soustraction ; la division et les fractions commençaient à règner en *troisième.*

Il va sans dire que l'ortographe se perfectionnait ainsi que la calligraphie et le chant ; mais ce n'était pas le chant à la Kaupert ou à la Schrivaneck ; hélas non ! — Le chantre de la Cathédrale, doué certainement d'une superbe voix, nous exerçait, dès quatrième en première, à chanter les Psaumes, d'abord en parties séparées, puis en chœur, pour lequel on s'entassait, le samedi matin, dans la classe de Première. Là, on ne chantait pas ; mais on criait, on braillait jusqu'à devenir violet ; on fai-

sait, en un mot, le charivari le plus complet du monde qui s'appelait, toutefois, le *Concert*.

TROISIÈME.

Toujours la Déclinaison en regard de la Syntaxe Leresche : mais celle-ci laissait là sa compagne, pour s'avancer, seule, en seconde et première. — La Chrestomathie était plus volumineuse, et contenait un peu de Salluste, du Florus, du Velleius-Paterculus et quelques morceaux de Poésie dont j'ai l'ingratitude de ne plus me souvenir.

Une petite grammaire Grecque, de Berne, avec un gros ours au frontispice, s'ouvrait ici tout doucement pour nous amener jusqu'à *Tuptô, je frappe,* peut-être un peu plus loin, mais uniquement comme exercice de mémoire. — Le reste qu'on suppose, à l'avenant. —

SECONDE.

Ici, la Chrestomathie avait deux volumes, l'un en prose, d'auteurs variés, où les commentaires de Jules-César jouaient un grand rôle. Le volume en vers offrait quelques-unes des métamorphoses d'Ovide, je crois aussi du Properce ; et l'on observait qu'elle renfermait quelques morceaux qui, pour les difficultés, eussent été mieux placés en première. Le Phrygien nous ouvrait ses fables avec leur fidèle *o muthos dèloï oti, cette fable montre que.* L'on s'acheminait aux *noces de Jupiter avec tous les animaux invités et la tortue qui faisait son entrée la dernière.* On plaignait sincèrement le *Corbeau qui, étant malade, disait à sa mère « ma mère, ne pleurez pas, mais invoquez le Dieu »* (sans doute Esculape). On riait *du renard qui s'était laissé couper la queue dans un certain piège,* et l'on s'indignait contre le *reptile*

ingrat qui voulait payer d'une morsure empoisonnée les soins de l'honnête *agriculteur*. Au reste, en fait de littérature grecque, on ne sortait pas d'Esope, même en première.

Un progrès notable aussi, dans la seconde classe, était la récitation de certains *distiques latins*, dont j'aimerais extrêmement à retrouver un exemplaire en ce monde, pour me remembrer un peu les délices intellectuelles qu'ils nous procuraient. Hélas! personne ne peut savoir ce qu'ils sont devenus, ces braves distiques! Je suis sûre qu'on ne les trouverait pas même chez MM. Ducloux et Corbaz, non plus que ces Chrestomathies, ni la grammaire de Berne, encore moins la Syntaxe Leresche! — Voilà pourquoi je n'ai que mes souvenirs un peu confus, pour décrire des choses d'un aussi grave intérêt. Ce sera aussi mon excuse pour mes infidélités en cette partie de mon écrit.

PREMIÈRE.

Deux gros volumes de la Chrestomathie.

Ici, l'on nageait dans le Tite-Live, et l'on assistait aux scènes les plus capables d'émouvoir les fibres républicaines du cœur. Il y avait aussi des lettres de Pline, etc.

L'Enéide se montrait par quelques lambeaux : Horace daignait se laisser aborder de loin ; et le fameux repas de Nasidiènus produisait des impressions profondes dans nos esprits et sur nos sens qui commençaient à comprendre, sous cette aimable direction, le prix des couronnes de roses à l'ombre des peupliers, au bord du ruisseau, comme aussi les délices du Massique et du Falerne, aux doux accords de la citharre. Ce qui distinguait surtout la Première, c'était le *thème subitané* et la *composition latine* du samedi, roulant sur quelqu'agréable mystère de la table, et dont le *solécisme* constituait le fond le plus riche.

Voilà, en résumé, tout ce qu'il m'est donné de rassembler de

souvenirs sur cette période de nos études, dès 1811 à 1816, et j'espère que tout lecteur impartial, tout connaisseur, tout homme enfin qui a passé par-là, n'en demandera pas davantage à celui qui a vu vingt-six années disparaître pour lui, dès le jour heureux où son pied frappa trois fois le seuil du Collège-Académique pour entrer à l'Académie par l'auditoire de Belles-lettres. —

Mais n'anticipons pas, et revenons *aux tribulations de l'écolier dans la Classe.* —

III.

TRIBULATIONS.

Pour juger sainement de cette ombre de notre tableau, l'on doit savoir qu'à cette époque, règnait au Collège de Lausanne un système de police tout-à-fait redoutable. —

Il y avait ce qu'on appelait des *Notateurs* ou *Censeurs* dont les uns, *Notateurs-publics*, avaient charge de noter les incongruités qui se faisaient, en public, par les écoliers de quelque classe qu'ils fussent; d'autres, notateurs *particuliers*, ou de classe, avaient la fonction d'ouvrir et de fermer la classe, de recueillir les devoirs ou tâches de la veille ainsi que les thèmes ou versions du jour, pour les porter sous les yeux du régent qui les examinait et corrigeait dans sa chaire. —

Ils étaient tous nommés par MM. les régens qui choisissaient leurs hommes en conséquence. —

Le notateur de classe avait aussi mission de dénoncer, à haute-voix, pendant la leçon même, ceux qui babillaient ou se permettaient quelqu'autre énormité punissable : et, quand l'amende ou le pensum étaient décrètés sur cette dénonciation, par le régent, le notateur en prenait bonne note et réclamait

le lendemain l'amende ou le pensum du délinquant, pour les remettre au Juge suprême.

L'on conçoit que les notateurs influaient considérablement sur les tribulations de l'écolier; mais, comme ils n'exerçaient leur charge que pendant un certain temps, pour rentrer ensuite dans la vie privée, on leur faisait aussi payer cher, à leur tour, la sévérité qu'ils avaient pu déployer sur leurs camarades, pendant leurs jours de puissance. Il est vrai de dire, pourtant, qu'une pomme ou quelques noisettes, ou tel autre moyen de corruption, ne trouvait pas ces argus toujours inflexibles, lorsqu'il y avait une urgence notable à ce qu'ils fermassent charitablement les yeux. Hélas! *mutatis mutandis*, où ne retrouve-t-on pas cet élément de désorganisation sociale? — Or donc, si l'on était occupé avec le vis-à-vis, ou le voisin de droite ou de gauche, à quelqu'intéressante conversation ou quelque pantomime expressive, on entendait tout à coup le notateur crier, « *un tel cause! — un tel fait des mines!* — alors, une voix imposante disait du haut de la chaire. *Notateur, marquez lui un creutzer.* Selon la nature du délit, c'était *un batz*.

Un batz à payer, le lendemain; quel coup de foudre pour un écolier! —

D'autrefois, c'était le *Séquestre* qui était ordonné pour l'amendement des coupables, à raison d'un ou de plusieurs jours de suite : on a vu des condamnations à un mois. Cependant, au bout du compte, le batz et le Séquestre finissaient par n'être plus si terribles, parceque c'était le papa qui fournissait l'un, et que l'on s'accoutumait à l'autre, (comme les oiseaux se familiarisent avec l'épouvantail qui tournoie au milieu du champ de bled) surtout, lorsqu'il y avait compagnie, ce qui arrivait assez fréquemment. Il advenait aussi que le régent dont l'œil avait (nous disait-il) la propriété de suivre la phrase qu'on traduisait et les mouvemens divers des éléves, surprenait, lui-même sur le fait, le babillard ou le dormeur. Alors c'était le cas d'une tribulation supérieure : on avait la *version* ou le *verbe*, c'est-à-dire qu'on était condamné à rapporter, le lendemain, une ou plusieurs copies de la version du jour, ou bien, le verbe *garrio*,

je babille, ou *dormito*, je sommeille, par toutes les personnes tems et modes du verbe. — Mais le verbe était le plus dangereux des deux, en ce qu'il pouvait prendre une tournure très compliquée.

Selon les circonstances plus ou moins aggravantes de la faute, on y ajoutait un adverbe ou quelque phrase incidente qui rendait le travail plus nourri. p. ex., pour avoir voulu donner sur le poële, une représentation des attitudes gracieuses de Mme Saqui, dont il avait admiré la veille le beau spectacle depuis les *troisièmes* du Théâtre, quelqu'un de ma connaissance intime eut un fameux verbe, allez! *Supra fornacem sicut histriones pueriliter salto. Je danse comme un enfant sur le poële, à l'instar des baladins.* — Et ce quelqu'un fut condamné en trois éditions de ce verbe, parce qu'il avait fait la grimace à la première condamnation qui n'infligeait qu'une édition! On avait bien encore des copies des règles de la Syntaxe Leresche, quand on ne les récitait pas convenablement; mais tout cela n'était rien en comparaison des *mots grecs.*

Les *mots grecs!!* O qui pourra dépeindre l'étendue d'une pareille punition, son amertume, les pleurs frénétiques dont on en arrosait le travail stupéfiant? —

Voici ce que c'était que les mots grecs; écoutez et frémissez! —

Il s'agissait d'écrire, par tous les genres, nombre et cas, toutes les personnes, tous les tems, tous les modes, tous les mots quelconques dont se composait la fable d'Esope qu'on n'avait pas bien traduite, et jusqu'à l'*o muthos dèloï oti.* Représentez-vous ce travail à faire, seulement une seule fois! — Mais quand le cas était grave, quant le régent voulait frapper un grand coup, on avait ce joli pensum trois, six, jusqu'à douze fois! — Il est vrai qu'on avait plusieurs jours devant soi, pour produire l'ouvrage, ce qui, sans doute, faisait beaucoup durer

le plaisir. — Comprenez-vous bien, à présent, toute la barbarie, tout l'écrasant des mots grecs? En verrez-vous bien toute la noirceur, surtout quand il s'agissait en ces tems de passages de troupes, de se priver du plaisir indicible, que dis-je, du devoir d'aller assister à l'entrée en ville de quelque régiment de Hussards hongrais? — Comprendrez-vous bien le tourment de jeunes gens dont une des plus intéressantes fonctions devait être, en cas pareil, d'aller conduire les *Kaiserlicks* par la ville, pour leur montrer leur logement; d'aller voir le pansement des chevaux, ou compter les bottes de foin qu'on jettait, depuis les fenêtres du Théâtre (converti en grenier à foin de même que le Temple de St.-François) aux *fourriers* qui les distribuaient à la troupe? — Sentez-vous la douleur de ne pouvoir aller écouter l'excellente musique militaire qui venait exécuter d'admirables fanfares ou de délicieux morceaux d'harmonie devant le *Lion-d'Or*, où dinait le Colonel avec son Etat-Major? O jamais on ne pourra s'élever à l'appréciation d'une pareille calamité, si l'on n'en a pas été frappé soi-même, ou si l'on n'en a pas vu de victimes! Ajoutez encore à l'horreur d'une pareille situation, la pensée désespérante que les patineurs allaient gaiment aux *Pierrettes*, le dimanche après-midi, tandis qu'on devait succomber à la peine, en voyant la paire de patins suspendue immobile à la paroi, et vous aurez un bien faible aperçu des mots grecs.

Mais *Felix qui potuit rerum cognoscere causas!* et je dois, pourtant, vous dire une des raisons de ces cruels traitemens. N'oubliez pas que nous parcourons une époque où l'on vivait de péripéties très-variées et faites pour agir d'une manière fâcheuse sur les nerfs les plus solides et l'humeur la mieux réglée.

Il était d'usage, parmi MM. les régens, que l'après-midi, de deux à deux heures et un quart, ils fissent, tout le long du vestibule où les classes communiquaient, une petite déambulation digestive, pendant la quelle ils devisaient fraternellement des graves intérêts de la Pédagogie, ou peut-être, le plus volontiers, des nouvelles du jour. Allignés de front, sur un rang,

selon l'ordre de prééminence, les mains croisées derrière le dos, et, presque tous, une prise de tabac entre le pouce et l'index, nous les apercevions, par intervalle, passant et repassant devant notre porte ouverte où leur œil, paternellement scrutateur, plongeait de temps en temps. L'on repassait à voix basse les leçons à réciter; et ce bourdonnement confus se mêlait à celui des voix graves et mesurées de ces Messieurs, ainsi qu'au craquement de leur chaussure qui marquait la noble uniformité de leur marche.

Un jour, l'un de nous qui était curieux, et qui avait l'oreille bonne, se pencha vers la porte pour écouter, un peu, ce qui se disait dans la cohorte sacrée.

Après quelques momens d'une attention soutenue, et tandis que ces Messieurs descendaient au bas du promenoir, ce camarade s'avança au milieu de la classe, et, levant la main, dit à demi voix. — Attention !... ça va mal ! — Ils sont gringes... il y aura des tâches d'extra, c'est sûr ! — Bah ! répondit-on, avec terreur, que disent-ils? qu'est-il arrivé ? —

Oh ! ils disent que les Français ont été frottés en Russie; qu'ils ont eu chaud à la Bérésina... tout est perdu !... attention !... en place ! —

En effet, rien n'était plus vrai. Le grand homme que *Rostopschine* avait délogé de Moscou bien facilement, et qui avait à déplorer son imprudente campagne, devait être l'auteur du surcroit de verbes et de mots grecs dont nous eûmes à souffrir. —

La *Gazette de Lausanne et Journal Suisse* avait jeté l'effroi dans la ville; et le promenoir intérieur du Collége voyait se charger, dans les esprits de nos supérieurs, un orage dont nous aperçumes les premiers éclairs dans leurs yeux, lorsqu'ils vinrent successivement commencer leur besogne. Il y eut, ce jour là, et quelque tems après, une recrudescence manifeste dans notre classe, comme dans les autres. Puis *Lutzen* et *Bautzen* vinrent éclaircir un peu l'horison qui se rassombrit sensiblement, pendant les évènemens si rapides et si variés de 1814 jusqu'à Waterloo.

Voyez, pourtant, jusqu'où le retentissement du char de la guerre peut porter l'angoisse et la terreur! O toi qui dors maintenant sous le dôme des Invalides, si l'on t'eût *donné douze fois les mots grecs* au Collége de Brienne, n'aurais-tu pas frémi, avant que de franchir le Borysthène homicide, à la pensée de la perturbation que la chute du Kremlin porterait jusques dans l'obscure enceinte du Collége Académique de Lausanne? — Mais, nos destinées pendaient à la tienne; et, tout en murmurant des conséquences de ta folie, nous admirons encore en toi le grand Capitaine dont la main nous couvrit pendant un tems de son ombre tutélaire; mais nous plaignons aussi l'homme aveuglé par le prestige dont le désenchantement dut le convaincre de sa petitesse, devant une Puissance que rien ne peut égaler!

Veuillez encore, cher lecteur, tenir compte des charges publiques et privées qu'imposaient tant de passages, de logemens de troupes; des circonstances critiques de la Suisse entière, toutes choses qui n'étaient point faites pour maintenir les esprits dans une heureuse égalité, et vous jugerez que l'époque scholaire que je décris, dut offrir à notre petite république des phases très-variées, où notre petite philosophie eut à soutenir plus d'une épreuve. Et, cependant, tout en pestant de bon cœur contre les verbes et les mots grecs, nous aimions passionément à voir défiler ces Kaiserlicks qui causaient tous nos maux, sans doute bien innocemment; et nous savions leur rendre justice avec ce vers fameux que nous étions en droit d'appliquer un peu à tout le monde,

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi!

Je ne sais si je dois ranger parmi nos *tribulations*, la *Gazette* du Collège: mais, pour être historien fidèle, il en faut, pourtant, dire un mot. —

J'ai dit que les *notateurs publics*, vrais Gisquets du Collége, avaient mission de recueillir, sur leurs tablettes, tous les mé-

faits publics commis dans les vestibules ou la Cour du Collége, et même, dans une circonscription plus étendue. — Ils en remettaient le dossier au notateur général de première qui en faisait un résumé en latin, paraissant chaque semaine, et qu'on nommait la *Gazette*. Ce journal circulait de classe en classe, afin que les iniquités respectives des élèves fussent connues de tous les Instituteurs et de leurs administrés, et qu'elles fissent éprouver, à tous les cœurs, une horreur salutaire.

On y voyait par exemple,

A... *globos niveos per lectionem injecit.*

A... a jeté des boules de neiges, pendant la leçon. —

—

B... *ante fenestram classis primæ impudenter sibillavit.*

B... a sifflé impudemment devant la fenêtre de Première.

—

C... *ante fontem cum ancillâ disputavit.*

C... s'est disputé devant la fontaine avec une servante. — etc,

L'effet de ce registre d'incartades n'était pas toujours bien impressif sur les esprits, comme on peut le croire, surtout, quand le procureur-général qui le rédigeait tombait lui-même dans quelque faute de grammaire, ce qui n'était pas rare. —

En fait de tribulations, nous pourrions mentionner encore quelque taloches, quelques *châtaignes* qu'on recevait par-ci par-là, sur les doigts; voire même, quelques apostrophes qu'un *tarse* preste et vigoureux nous adressait aux régions postérieures, dans les circonstances urgentes. Mais il est juste de dire, à la décharge de nos respectables Instituteurs que, d'abord, ces événemens étaient rares : qu'ensuite, si la douceur doit être la base de l'éducation, il est tel naturel d'écolier sur lequel une petite correction corporelle est, souvent, l'argument le meilleur et le plus direct de la persuasion. —

Nous devons, enfin, citer *la conférence*, tribunal de mœurs composé de MM. les Régens, présidé par M. le Recteur de l'A-

cadémie, et s'assemblant deux fois par mois, dans un certain cabinet attenant à la Bibliothèque Cantonale. —

Comme nous n'avons pas nous-même été cité devant ce tribunal, nous ne pouvons décrire exactement ce qui pouvait s'y passer. Seulement, il nous souvient que la perspective d'y être appelé produisait, à elle seule, une frayeur salutaire en beaucoup de cas, et que ce rouage du mécanisme pédagogique du temps avait une puissance incontestable.

Mais, de toutes nos tribulations, les copies, les tâches à domicile étaient, sans contredit, les plus cruelles. Hélas! je porte encore souvent la peine de mes anciens péchés de Collége, par un souvenir, un cauchemar profond, inévitable qui me vient saisir chaque fois que le *clou de girofle* m'affecte les sens de la vue, du goût ou de l'odorat. — Vous cherchez à comprendre un pareil enchaînement d'idées et d'impressions? Voici le funeste secret que je dois vous confier.

J'avais acheté, *de rencontre*, chez M. Lacombe, libraire à *la rue du pré*, la Syntaxe Leresche, édition de 1780, avec privilège de LL. EE., et la portraicture héraldique de l'ours traditionnel. Le précédent possesseur de cette Syntaxe (probablement fils d'un Pharmacien) qui l'avait vendue pour acheter un flageolet ou des pruneaux de Tours, avait laissé tomber, sur une page, une large goutte d'essence de girofle dont le pénétrant parfum avait résisté à toutes les combinaisons d'odeurs qui distinguent les livres de l'écolier. Il s'est établi, entre mon système olefactif et celui de la mémoire qui devait s'exercer fréquemment sur ce malheureux livre, des rapports si constans, qu'à l'heure qu'il est, l'ébranlement de l'un par le même objet, ramène tout le mouvement de l'autre; de telle sorte que je revois telle page, telle *règle* avec ses *exemples*, à la moindre manifestation du perfide végétal d'Amboine.

Ainsi, tout en escamotant sous la table le *clou* qui vient de m'écheoir en partage, il me semble que je vois « *la servante et le*

cheval qui ont été retrouvés » « *ancilla et jumentum repertæ sunt* ». (Accord de l'adjectif avec le substantif, règle 2.) J'assiste aux angoisses du maître de la maison qui court après cette coquine de servante qui avait pris le cheval pour aller faire peut-être, quelqu'indigne escapade, que sais-je? — Puis, je vois cette pauvre fille, arrêtée dans sa fuite, ramenée à la maison, pour être, de-là, conduite à la prison du chef-lieu, tandis que les gamins du village crient, en courant dans la rue, *la servante et le cheval ont été retrouvés!... iou! iou!... on va pendre la servante!... nous irons voir ça!* — Pauvre fille, va! je te plains de tout mon cœur; ce potage au riz s'arrête dans mon gosier! —

Plus loin, un spectacle bien plus digne de compassion vient frapper mes regards. *C'est Annibal et Philopœmen qui meurent par le poison!* (*Annibal et Philopœmenes absumti sunt veneno;* même règle, exemple 3). J'ai sous les yeux le terrible vainqueur de Trébie, de Thrasimène, de Cannes, qui paya cher les délices de Capoue, languissant chez Prusias roi de Bythinie, dont il se défiait avec raison; je le vois, ouvrant le châton de son anneau qui renferme un poison subtil...! *Délivrons*, dit-il, *les Romains de la terreur que je leur inspire!* — Et voilà cet homme *qui savait vaincre, mais qui ne savait pas profiter de la victoire*, qui rend le dernier soupir dans les plus atroces douleurs! —

Je veux détourner mes yeux de cette horrible scène; et voilà que Philopœmen, *le dernier des Grecs*, le vainqueur de Messène, qui a rasé les murs de Sparte, aboli les lois de Lycurgue, est saisi par les Messéniens révoltés qu'il allait châtier de de leur insolence; le voilà dans les fers à Messène où le cruel *Dinocrate* lui fait avaler un mortel breuvage! — Mon front se couvre d'une sueur froide!.... je veux prendre mon verre pour ranimer mes esprits; et, dans le tems où je me dispose à y verser le *vin qui guérit même de la peur*, j'y surprends un vilain petit *que-retranché* étriqué, grimaçant qui s'est réfugié, *retranché* là, pour me lancer un regard de travers en me montrant les dents! — Je me lève, avec un mouvement de colère bien légitime, pour lancer cet impertinent par la fenêtre, lorsque je vois encore, voltigeans dans les airs, *Utor, Fruor, Fungor, Po-*

tior, Vescor, Nitor, Lætor et d'autres monstres semblables, qui courent après un pauvre *ablatif* transi de peur, abîmé de fatigue, et qui vient me demander un refuge contre les exigences continuelles de ces ennemis de son repos qu'il est condamné, dès la fondation de Rome, à suivre partout et sans-cesse, sans pouvoir s'en séparer un moment. —

Ses persécuteurs crient tous à la fois *tu nous appartiens!... tu es à nous!... nous ne te lâcherons pas ainsi!...* parce que *nous voulons l'ablatif!... l'ablatif!... l'ablatif!* . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Lecteur, comprenez-vous bien toute l'horreur de ma position? — Ne me plaindrez-vous point d'avoir à subir encore, à mon âge, la peine de mes anciens erremens, et de devoir payer si cher le crime d'avoir dit un jour, *ancilla et jumentum reperta sunt,* au lieu de *repertæ sunt;* ou bien *Potietur regni quisquis bene vixerit,* au lieu de *Potietur regno.* (Quiconque aura bien vécu jouira de la Royauté. Cicér.) —

Mais, c'est assez rappeler de cruels souvenirs. Portons maintenant nos regards sur de plus rians tableaux, et suivons l'écolier dans les *jouissances intimes* qu'il se permettait de mon tems. —

IV.

PLAISIRS INTIMES DE L'ÉCOLIER.

Tout naturellement, ces plaisirs différaient selon la saison, selon même l'heure du jour. —

L'industrie, d'abord, y jouait un grand rôle.

Pendant l'interprétation, l'on s'exerçait à la sculpture, avec le

canif, sur le plan incliné de la table. On traçait divers arabesques, ou quelques figures d'un goût plus ou moins relevé ; mais les plus hardis et les plus ingénieux se permettaient des dégradations plus profondes. Ils creusaient ce qu'on appelait des *arènes :* c'étaient de petites fosses carrées sur lesquelles s'appliquaient des plaques de verre qui permettaient de voir ce qui se passait entre les combattans.

Pour montrer le spectacle, on commençait par se procurer une araignée qu'on introduisait dans le cirque ; puis une mouche, dévouée à la mort, se voyait enfermée avec sa cruelle ennemie. Le spectateur, plus cruel encore, jouissait, le menton appuyé sur ses deux poings superposés, des angoisses de la pauvre mouche fuyant le monstre qui la poursuivait et qui finissait par l'étouffer dans ses pattes, pour la sucer, jusqu'à ce que mort s'ensuivit. Il y avait là, vous le voyez, des jouissances tout-à-fait analogues à celles de ce peuple si cultivé, qui palpitait de jubilation à la vue des tortures des *bestiarii.* —

L'arène servait aussi de dépôts de hannetons destinés à des jeux moins barbares, mais tout aussi peu convenables. Dans certains moments propices, on lachait un ou deux de ces étourdis qui s'en allaient bourdonnant et se cognant aux parois, aux fenêtres, et, quelquefois, *proh pudor !* jusques sur le chef vénérable de M. le régent qui corrigeait les thèmes.

Quelques-uns poussaient la hardiesse jusques à porter dans leur poche des animaux plus grands encore, des quadrupèdes, des *Souris-rouges !* — Tout le monde connait ce jolit petit rongeur qui s'apprivoise si bien, qui tourne, avec tant d'agilité, dans la roue de la maisonnette que l'écolier place sur sa fenêtre, au soleil, à côté de la cage du chardonneret. Hé bien, l'on apportait aussi la souris-rouge en classe ; mais on ne lui faisait cet honneur que lorsqu'elle était d'une obéissance à toute épreuve et que son maître était sûr d'elle.

Lisette se tenait donc fort tranquillement dans la poche de

pantalon où je la sentais remuer doucement, et où j'allais la caresser bien légèrement, en passant mon doigt sur son dos velouté. Après avoir arrangé mes livres de manière à former un petit polygone, une redoute à trois côtés, je sortais *Lisette* de sa prison, pour lui procurer quelqu'amusement. La petite ficelle qui tenait à son collier de maroquin rouge, s'attachait à mon crayon fiché dans un trou pratiqué, ad-hoc, dans la table. Alors, cette aimable compagne avait la facilité de trotter circulairement, sans risquer de me compromettre par quelqu'escapade plus lointaine qui lui fût venue à l'esprit. Quand elle avait assez couru, elle allait, quelquefois, s'asseoir dans un angle du polygone, pour faire sa toilette, en passant, alternativement, ses pattes de devant sur ses oreilles, ses beaux yeux noirs et ses moustaches. C'était, volontiers, un signe de dérangement dans la température. Je lui donnais une noisette cassée, épluchée à l'avance, afin que le travail de ses incisives ne put me trahir; et j'avais le plaisir de suivre ses mouvemens si gracieux, pendant ce petit repas. Après avoir donné quelque tems à ces diverses occupations, elle avait l'air de demander, d'elle même, à rentrer dans son réduit obscur où elle paraissait se complaire beaucoup.

J'avoue à ma honte que, pour pouvoir jouir avec plus de sécurité du bonheur d'être avec Lisette, je me suis fait quelquefois administrer la punition du *Séquestre*, placé comme je l'ai dit, à l'extrémité de la classe, près de la porte. Là, sans crainte de me voir surpris par l'œil vigilant du maître, je passais les momens les plus doux et les plus dignes d'envie. Pauvre Lisette! ton attachement à ton maître te coûta la vie dans cette même classe où tu faisais l'admiration de tous. Tu péris d'une mort affreuse au milieu d'une *cougne*, ce plaisir barbare de l'écolier, qu'il faut bien décrire ici, malgré tout ce qu'il m'a laissé de douloureux souvenirs.

Il y avait deux espèces de *cougne*; la cougne dans les bancs,

et celle qui se pratiquait dans la *cavette* du poële. Celle-ci régnait spécialement en hiver ; l'autre, dans le tems où le calorifère ne présentait plus ses douceurs ; et toutes deux n'avaient naturellement lieu que dans l'espace de tems qui séparait certaines leçons dont les maîtres spéciaux nous laissaient, à peu près, un quart d'heure de repos. —

Représentez-vous un banc adapté à l'une des tables décrites plus haut, garni de dix à douze écoliers. Tout à coup, celui qui était à l'une des extrémités, (soit qu'il y eut un plan conçu d'avance, soit qu'il n'y eut qu'une inspiration du moment) criait « *à la cougne!... à la cougne!* » et se mettait en devoir de pousser son voisin, de toutes ses forces, tandis que la même action s'opérait, en sens inverse, par celui qui occupait la place opposée. Il résultait de ces deux forces contraires, qui s'augmentaient de celle des agens intermédiaires les plus vigoureux, que les infortunés placés au milieu de la bande, gênés dans leurs mouvemens, éprouvaient une pression assez violente pour les suffoquer presque. Cette lutte, quelquefois assez opiniâtre, durait tant que les deux partis opposés conservaient des forces égales. Mais il arrivait, qu'au moment où l'une des puissances devait céder à la supériorité finale de l'autre, il se faisait une véritable débâcle où tous glissaient, les uns sur les autres, comme des soldats de carte, avec un pêle mêle de livres, d'écritoires entraînés au milieu de ce cataclysme. Vous jugez des cris, de la confusion qui présidaient à ce jeu bizarre.

Mais la *cougne* dans la *cavette* était plus imposante et souvent plus grave dans ses conséquences, par la raison que, la puissance de compression rencontrait une résistance inflexible, c'est-à-dire les trois côtés de cet enfoncement, contre lesquels les malheureuses victimes étaient appliquées et pressées, sans aucun espoir d'allégement ni de retraite. Il y eut même une époque, qui ne dura pas, heureusement, où les écoliers avaient conclu un traité d'assistance mutuelle par le quel ceux d'une classe venaient prêter main forte dans une autre, pour rendre la cougne plus considérable et plus belle. On mit bon ordre à

cet abus qui présentait d'ailleurs des germes d'animosités toujours à déplorer dans une pareille république.

Au reste, ce divertissement se terminait, le plus ordinairement, par le jeu d'une puissance supérieure, celle de la simple apparition du maître sur le seuil de la porte, et devant lequel, tous les coupables se dispersaient, pour regagner leurs places respectives, comme une volée de petits oiseaux effrayés par le coup de fusil chargé à dragées. Il y avait toujours alors quelqu'un de pris, jugé et condamné, comme parmi les petits oiseaux : mais aussi, l'on revenait bientôt à la *cougne*, comme la gent volatile revient au même buisson où la mort l'attend encore.

Oserais-je bien dire jusques dans quelle sommité du domaine des études j'ai vu la cougne se pratiquer? Sachez seulement, cher lecteur, qu'il me souvient d'avoir vu un respectable *Professeur* englobé par mégarde, au moment où il faisait son entrée dans certain *auditoire*, englobé, dis-je, pressuré au beau milieu d'une cougne, d'autant plus redoutable, que ce n'étaient plus des enfans qui en formaient la masse compacte, mais bien des hommes faits !.... *O Tempora, o mores!*

Quis talia fando
Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulyssis
Temperet a lacrymis! —

Il y eut, en cette occurrence, une confusion notable sur tout les visages, lorsqu'on s'aperçut de la malencontreuse erreur. Le Professeur qu'on aimait beaucoup, au reste, reconnu dans la bagarre et bien vite dégagé par la cessation subite du divertissement, se contenta de dire, en gagnant sa chaire, *jeu d'enfans!....* Et ce seul mot fit mieux comprendre l'anachronisme du jeu, que tout autre espèce de censure.

Hélas! ce fut à l'un de ces funestes divertissemens, suscité

dans un banc de l'une des classes du Collége, en été, à neuf heures cinq minutes du matin, que je dois la mort de ma chère Lisette ! —

Après avoir fait son petit exercice accoutumé sur la table dont nous occupions à peu près le centre, elle était retournée dans ma poche, avec le reste de sa noisette. On eût dit qu'elle allait au devant du sort qui l'attendait ! — Au premier mouvement qui se fit pour engrener la cougne, je sentis tout le danger qui menaçait ma petite amie. Me dégager n'était pas possible. J'essayai, du moins, de lui faire un rempart de ma main que je disposai dans ma poche comme un dôme sous lequel elle pût respirer et traverser cette effrayante crise, sans être écrasée. Je me mis aussi à frapper, à droite et à gauche, avec la main qui me restait libre, en criant « arrêtez, malheureux !.... vous étouffez Lisette !.... Lisette ! » — On ne m'écouta pas ! —

Jamais cougne ne fut plus rude, plus tenace..... tout conspirait à mon malheur ! — Je pus assez bien préserver la pauvre captive, pendant un certain temps; mais il vint un moment cruel, atroce..... où je sentis les forces de mes doigts protecteurs céder à la violence de la pression. Ma main n'eut plus la faculté de soutenir son rôle..... elle s'étendit insensiblement !

Je sentais le grattement des petites pattes de Lisette qui cherchait à se frayer un passage entre mes doigts. — Je comprenais ses angoisses, je devinais le trouble de ses esprits, sous le terrible soupçon qu'elle devait former, que c'était moi qui lui donnais la mort, à plaisir, le sachant et le voulant ! — Affreux martyre pour mon cœur ! — Enfin, je sentis qu'elle touchait à son dernier moment..... et la pauvre petite, sans doute dans un dernier paroxysme de douleur et de désespoir, me fit, au doigt, une morsure assez forte, pour m'arracher un cri dont l'accent fit, à lui seul, tomber toute la fureur de la cougne. On s'arrêta pour me considérer haletant, pâle, et tirant de ma poche la charmante, l'incomparable Lisette..... morte..... oui, morte ! — Elle avait ses petites pattes contractées..... sa petite langue passait entre ses dents ; ses beaux yeux noirs, sans mouvement, semblaient m'accuser, avec une

expression poignante de souffrance mêlée de tendresse, et mon sang coulait de la blessure si bien méritée par mon imprudence, et dont j'ai long-temps porté la trace à la deuxième phalange de l'index.

J'étouffais sous le poids de ma douleur. On la partagea, sans doute, en contemplant, avec une sincère commisération, Lisette, couchée sur le dos, dans ma main tremblante. On dit bien « pauvre Lisette ! c'est dommage ; elle était si gentille ! » — Mais qu'étaient ces consolations pour mon cœur ulcéré ! — Je sortis en retenant les larmes amères dont j'avais le cœur plein. Je courus me cacher dans un lieu retiré, près de la *Solitude*, pour être seul avec ma tristesse et les restes inanimés de ma compagne : et, lorsque le maître dont je manquai la leçon, voulut m'interroger à mon tour, on répondit d'une voix unanime et solennelle, — *malade !* — ah ; oui ; j'étais malade !

Sur le soir, un condisciple du quartier qui vint me rejoindre à la maison et compâtir à mes regrets, m'assista dans les derniers devoirs que je voulais rendre á Lisette. Nous creusâmes une petite fosse dans un coin du jardin, sous un vaste sureau. Nous disposâmes, dans le fond, une couche de feuilles sur laquelle nous plaçâmes Lisette, au milieu d'une petite bordure de fleurs ; puis, encore des feuilles. Alors, on ne vit plus ses beaux yeux noirs ! — Enfin, de la terre, et tout autour, une bordure de fleurs encore, mais soigneusement transplantées. A la tête, nous élevâmes un petit cippe en bois sur lequel était écrit *Lisette :* et après être demeurés assis long-temps en silence, pour contempler ce triste monument, nous allâmes faire dans les champs, un tour de promenade, nous promettant bien de ne plus prendre part à la *cougne*, et, surtout, de ne plus aller dénicher de *souris-rouges*.

La rêverie, cette aimable sœur du sommeil, nous offrait en-

core des charmes que l'écolier n'est pas indigne d'apprécier. —

Le coude appuyé sur la table, les yeux tournés vers la fenêtre qui permettait de voir le léger frémissement du feuillage des grands tilleuls de la cour, et d'entendre le gazouillement des oiseaux, l'écolier se laissait aller, quelquefois, à cet état indéfinissable de l'âme, où on la sent flotter dans un vague délicieux tout plein d'une multitude d'images, sans liaison précise, mais dont la succession rapide enchaîne les sens, et ne laisse ni la volonté ni la force de s'en arracher, pour revenir au positif, à la prose de la pensée et de la vie.

O vous qui remplissez la belle mais pénible tâche de l'enseignement public, usez quelquefois d'indulgence, oserions-nous le dire, de discernement, avec tel élève que vous surprenez sous une de ces impressions morales !

Il est plus d'une espèce de distractions. Celle qui s'unit à la mauvaise volonté ; celle qui naît d'une légèreté coupable ; celle qui prend sa source dans une organisation lâche, maladive ; je vous les abandonne toutes. Otez-en le germe par quelque moyen énergique, s'il le faut ; c'est un devoir pour vous, un bienfait pour l'enfant. Mais, si vous êtes physionomistes, vous devez distinguer l'état d'absorption de l'âme qui s'établit quelquefois, au moyen de l'invasion subite d'une pensée, de l'évocation d'une image où la vie intellectuelle se manifeste par l'expression du regard, la mobilité des traits qui reflètent le mouvement intérieur. — Prenez la peine d'observer, d'examiner attentivement, avant que de donner à cette âme, vibrant dans une sphère d'activité peut-être étrangère à l'objet dont il s'agit dans le moment, un éveil trop brusque, suivi de quelque correctif inopportun qui la froisserait, et la ferait se replier sur elle-même avec cette pensée décourageante — « j'ai eu tort » d'être distrait, mais le maître ne me connaît pas ; je *pense* » plus qu'il ne le croit ! » — Cette distraction-là ne se traite pas par les verbes et les mots grecs ; elle a besoin d'un remède plus adoucissant.

Quelquefois Morphée venait, aux heures les plus chaudes de la journée, répandre sur nous ses perfides pavots dont l'air

étouffé de la classe doublait encore la puissance. Il y avait d'abord un combat soutenu de quelques minûtes, entre le sentiment du devoir, la terreur du verbe « *dormito per lectionem* » et les sollicitations de la nature.

C'était, surtout, aux environs de trois heures de l'après midi, que le danger se montrait le plus grand. Mais, à la fin, le sommeil l'emportait; et l'écolier, vaincu par ses charmes, s'abandonnait sans réserve à toutes ses douceurs, bien que dans une position du corps peu favorable, la tête appuyée dans les mains reposant sur la table. Mais l'écolier sait dormir partout; témoin celui que la Fontaine fait éveiller par la Fortune sur le bord d'un puits.

« *Tout est aux écoliers, couchette et matelas,* »

Le réveil était parfois accompagné d'une pénible surprise, lorsqu'une voix trop bien connue venait faire tressaillir le dormeur. D'autrefois, il s'opérait plus doucement, par la sollicitude d'un charitable voisin dont le coude avertissait du péril, mais avec de prudens ménagemens. — Il me souvient qu'un jour où Réaumur devait attester un temps des plus orageux et par conséquent propice aux mauvais tours de Morphée, notre estimable instituteur eut lui-même une lutte pénible à soutenir. Il eût d'abord recours, plus fréquemment qu'à l'ordinaire, à sa tabatière d'écaille qui criait toujours agréablement, lorsqu'il l'ouvrait. Il descendit de sa chaire pour faire un tour de promenade, comme, au reste, il le faisait volontiers, à la même heure : il ouvrit toutes les fenêtres, la porte de la classe pour chasser l'ennemi, soit pour son propre compte, soit pour le nôtre : mais ce fut en vain, pour plusieurs d'entre nous. Il fallut succomber. — Mais, au réveil, nous eûmes l'agréable surprise de ne point entendre le terrible « *marquez dormito per lectionem à ces paresseux !* » L'on surprit, dans l'œil indulgent du maître, un petit sourire tout rassurant qui semblait dire, » pour aujourd'hui, je vous comprends, pauvres enfants !.... je dors debout, moi-même. »

Brave homme ! je n'ai point oublié ce jour que j'ai marqué

d'une trace blanche, dans l'album de mes souvenirs, au milieu de quelques signes *néfastes*.

L'hiver amenait aussi des plaisirs d'intérieur qui valaient bien ceux de l'été.

A défaut du règne animal, le règne végétal se laissait employer diversement. L'on découpait de petites figures de papier attachées à un fil, qui, lui-même, tenait à une petite boule de papier-maché qu'on lançait au plafond, et qui s'y collait, de telle sorte, que l'on avait la satisfaction de voir, en levant les yeux, les *pendus* qui tournoyaient et se balançaient par l'effet du mouvement des couches d'air supérieures que la chaleur de la classe dilatait sans cesse. Ou bien, l'on faisait des cordelettes avec du fil, ou des bâtiments avec de petits copeaux enlevés à la table, ou d'autres ouvrages semblables. Mais, pour quelques-uns, la lecture en contrebande avait des plaisirs plus relevés, et d'autant plus vifs qu'ils étaient défendus.

La liberté de la presse, et partant, de la lecture, n'était pas entendue alors comme elle l'est en ces temps de progrès toujours croissants. Une ordonnance que, pour ma part, je ne puis qu'approuver, défendait à tout libraire de Lausanne de livrer aux écoliers aucun livre circulant dans les abonnemens publics, sans le vû d'un billet signé de la main des parens qui voulaient autoriser la lecture de tel ou tel ouvrage.

Un camarade, heureux porteur d'un tel acte d'émancipation, en avait profité pour obtenir de M. B. C., pratiquant déjà la librairie à *la cité derrière*, près des casernes, plusieurs livres qu'il avait dévorés avec ardeur. Monsieur C..... ne gravitait pas alors, dans la sphère élevée où nous le voyons parvenu, *cité devant*, par l'intelligence, le savoir-faire et le zèle pour le bien public qui en ont fait un homme utile et très-recommandable. Il n'était pas question, non plus, d'établissement pareils à ceux de M. M. D..... dont le caractère entreprenant et l'honora-

ble activité en ont fait un de nos plus intéressans industriels.

M. B, C..... avait pour nous des noisettes de France, des pruneaux secs, du chocolat, etc, et sur des tablettes particulières, une petite bibliothèque dont le catalogue n'offrait rien, sans doute, de contraire à la morale.

N'ayant pas le bonheur de pouvoir présenter *de carte de sûreté*, comme mon camarade susdit, j'eus recours à l'obligeance de ce dernier pour satisfaire l'extrême désir qui me dominait, à l'endroit d'un ouvrage qu'il avait lu dernièrement, et dont il m'avait conté les merveilles. J'obtins l'objet de mes vœux : et je me mis à mon œuvre de ténèbres, avec un battement de cœur où la crainte et le plaisir se le disputaient d'intensité.

Il faut savoir que les lecteurs en contrebande convertissaient *l'arène* dont nous avons parlé, en ce qu'on nommait une *guignette.* L'on commençait par creuser le fond de la cavité, jusqu'à ce qu'on arrivât à percer complètement la table, toujours dans les limites du carré primitif. Il en résultait une ouverture assez grande pour qu'en plaçant le livre de contrebande sous cette ouverture, et en le faisant cheminer, de droite à gauche, à mesure qu'on lisait, on pût se procurer, sans danger, le plaisir de faire deux ouvrages à la fois; avoir l'air de suivre la traduction officielle, et se récréer l'esprit et le cœur. Il y avait bien un moment critique, lorsqu'il fallait tourner la page du livre proscrit; mais, avec de l'étude et de la pratique, l'on parvenait à une certaine habileté qui prévenait le péril.

Un jour donc, j'étais plongé dans une extase indicible au milieu d'une situation des plus saisissantes d'un roman qui n'est plus nouveau. Il s'agissait du moment terrible où certain fauteuil chemine seul, en se rapprochant d'une paroi, sans qu'aucun agent visible se manifeste. C'est un des effrayans mystères qui rendaient si malheureux *les petits orphelins du hameau* de *Ducray-Duménil.*

Vous voyez, pourtant, qu'il y avait loin du poison de cette lecture à celui des affreux livres de Georges Sand, et, par-là même, loin du degré d'émancipation des jeunes lecteurs de notre époque, à celui de plusieurs jeunes fortes-têtes qui rai-

sonnent déjà sur beaucoup de choses que nous ignorions alors.

Quoiqu'il en soit, au moment où ma respiration, toujours plus accélérée, devait trahir ce que Ducray-Duménil me faisait éprouver, *une taloche*, une taloche suprême, classique, une taloche-monstre enfin, me vint réveiller de ma crise extatique, pour me ramener à la plus douloureuse réalité.

Le maître était descendu de sa chaire, avec sa prise de tabac, entre le pouce et l'index. Il avait aperçu que ce n'était point le *classique* dont j'appréciais alors les charmes, mais qu'un objet tout autre enchaînait toutes mes facultés. Il s'était arrêté derrière moi pour pénétrer ce mystère qui lui apparut dans toute sa noirceur : et moi, je n'avais rien entendu, rien vu, rien senti, pas même les signes charitables que mon vis-à-vis me faisait des yeux, des mains et du pied, pour m'arracher à ma distraction, et me soustraire à l'orage qui grondait sur ma tête ! —

Je frissonnai sous l'impression de la taloche inattendue en laissant tomber le livre sur le parquet poudreux de la classe. Il fallut le livrer au maître qui le mit dans son pupitre, en état de confiscation ; il fallut encore avouer tout l'enchaînement de cette trame odieuse et subir verbes, séquestre et diverses autres punitions qui me guérirent, pour le moment, du goût dangereux de la littérature romantique. —

Je pourrais arrêter ici le cours de mes investigations dans le domaine des plaisirs scolaires de l'époque ; non point que le sujet soit épuisé sous ma plume, mais, uniquement, par respect pour la patience du lecteur. Cependant, je me crois encore obligé de l'inviter à la *Fête des promotions*, telle qu'elle se célébrait de mon temps.

LES PROMOTIONS.

Après les examens qui se passaient dans le courant d'avril, et qui voyaient, hélas ! *échouer* quelques malheureux que la paresse avait bercés de ses illusions perfides, arrivait le grand jour des *Promotions*. De bonne heure, on se rendait au collège, en grande tenue, pour former la procession qui se composait des notabilités pédagogiques précédant la jeune cohorte, espoir de la Patrie. Au son des cloches, la troupe s'avançait vers le grand portail du Temple que la foule occupait dès long-temps. Là, se trouvait en faction le chantre de la cathédrale, maitre de musique sacrée au collège, dont nous avons déjà parlé. Il avait mission d'avertir, au moyen de son mouchoir blanc, l'orchestre placé sur le *jubé*, de l'approche de la Procession : le jubé, triste et lourde construction de marbre noir qui semblait écraser les maigres colonnes de même pierre qui le soutenaient ; affreux anachronisme d'architecture, dont on a fini par faire justice, en le faisant disparaître avec la couche d'ocre jaune dont on avait spirituellement barbouillé, jadis, les chapitaux des belles colonnes mauresques de cet édifice, que l'étranger peut maintenant admirer dans toute sa beauté.

Au moment où la tête du cortège touchait au seuil du Saint lieu, les premiers accords d'une large symphonie de Haydn ou de Mozart vibraient sous les nobles voûtes, et venaient frapper nos jeunes cœurs d'une commotion électrique.

On s'avançait ainsi jusqu'au centre de la nef où le *Landamman* accompagné d'une députation du Conseil d'Etat et du Grand-Conseil, *le Conseil Académique*, la *vénérable Académie*, le corps des maîtres du collège prenaient place, dans un double rang de fauteuils verts entourant une grande table ovale recouverte d'un tapis vert aussi, sur lequel étincelaient les

médailles d'argent et brillaient en piles, proprement reliés, avec de belles tranches rouges, des Psaumes à quatre-parties, des Testaments-Grecs, des volumes de l'arithmétique, de la Géométrie, l'Algèbre d'Emile destinés aux élèves sortant du Collège pour entrer à l'Académie, et portant, en lettres d'or, ce titre d'encouragement, « *præmium diligentiæ* ». —

Pendant que les sommités sociales et pédagogiques se plaçaient, les écoliers défilaient lentement en montant la rampe d'une estrade inclinée partant du jubé, pour venir s'arrêter derrière les fauteuils des maîtres du collége. On s'échelonnait sur l'estrade, *première* occupant la sommité, *cinquième* les bancs inférieurs. Une fois assis, on avait l'orchestre à dos et la masse du public en face et sur les côtés. Tout en montant l'estrade, on avait eu le temps d'admirer l'orchestre, le nombre des exécutans, et de considérer avec étonnement le grand rouleau de papier qui servait au digne M. Le C.... à battre énergiquement la mesure sur le rebord du jubé.

Pendant l'adagio qui continuait sa marche, plus d'un œil maternel cherchait à découvrir, dans nos rangs, l'objet d'une tendre affection et de cet orgueil qui pourrait être le plus excusable de tous; et plus d'un cœur battait de notre côté en se disant « voilà mon père, ma mère, mes sœurs qui me regardent! » Une légère déviation des principes d'égalité que la république invoque, se faisait pourtant remarquer dans les dispositions d'arrangement de l'assemblée. Un certain nombre de bancs, les plus rapprochés de la table des prix, derrière les fauteuils du Conseil Académique, étaient réservés pour les heureux qui avaient obtenu la faveur d'un *billet pour les bancs du Recteur*. Il résultait, de là, que la femme d'un honnête artisan qui n'avait pas eu le bonheur d'obtenir une de ces cartes si fort ambitionnées, et qui voulait aussi jouir du droit incontestable de contempler son *garçon* qui n'était peut-être pas le moins bon écolier de sa classe, devait se contenter de glisser furtivement son regard avide dans le petit espace que lui laissait le vaste chapeau à plumes d'une belle dame privilégiée.

Aux derniers accords du premier morceau d'ensemble, le

Recteur de l'Académie, auquel on donnait alors l'intitulation de *Magnifique*, montait la chaire qui dominait la table des prix. Une courte invocation commençait la cérémonie. Puis le savant orateur disait un discours roulant sur quelqu'un des points du vaste sujet de l'Education publique ou privée, et dont les hommes de goût apprécient souvent le mérite et l'à-propos.

A ce discours succédait une petite déclamation que venait faire d'une tribune située au pied de la chaire, l'un des meilleurs écoliers de *Première* choisi pour cet office, et portant le titre d'*Orateur*. Malgré les défauts inévitables d'une prolation qu'une timidité bien naturelle devait accompagner, la redoutable assistance écoutait, avec l'indulgente attention que la circonstance commandait, ce discours, choisi par un supérieur, dans quelque poète ou prosateur français.

Après que le jeune orateur avait regagné sa place, avec le battement de cœur qui suit le sentiment d'une grande difficulté vaincue, l'orchestre attirait de nouveau l'attention par un solo de chant que l'on devait à l'obligeance de quelqu'amateur, et dont le magnifique oratorio de la *création*, ou celui des *saisons* fournirent souvent le thème : ou bien, l'on avait un solo d'instrument à vent ou à cordes.

Venait enfin le moment le plus intéressant pour nous, la distribution des prix. Le chantre de la cathédrale consacrait sa voix remarquablement belle et sonore à proclamer, dès la tribune que le jeune orateur venait de quitter, les noms des élèves qui avaient obtenu des prix ; et l'heureux vainqueur descendait l'estrade l'œil brillant, le teint animé, pour venir recevoir, dans l'enceinte entourant la table verte, la récompense de son application. Je vous assure que l'aspect de ce carré garni *de belles et bonnes têtes* dont plusieurs étaient ornées de cheveux blancs ; l'effet d'un rayon de soleil tout paternel traversant en écharpe les voûtes de la belle nef par l'une de ses hautes fenêtres, pour venir se jouer sur ces médailles scintillantes ; la bonne figure du vénérable *bachelier* Gindroz, assis en grand costume devant la table des prix, avec charge de les distribuer ; je vous assure que tout cela formait un spectacle qui portait

au cœur, et qui constituait une solennité digne d'une républiblique chrétienne.

C'était plaisir que de voir les meilleurs élèves, après avoir reçu un premier prix annoncé, après avoir distribué à droite, à gauche, en avant, en arrière les saluts qui revenaient à l'imposant aréopage, être obligés de redescendre plusieurs fois de suite, la rampe de l'estrade qu'ils s'étaient mis en devoir de remonter, pour revenir conquérir de nouvelles palmes dont une méthode du temps, qui en vaut bien une autre, leur avait laissé ignorer le nombre, lors de l'appréciation des examens. C'étaient alors pour les parens, les amis et surtout l'élève lui-même, des surprises qui n'étaient pas sans mérite.

Chez ceux qui n'avaient pas le bonheur d'entendre proclamer leurs noms pour venir recevoir des marques de distinction pareilles, il n'y avait pas en général de mouvemens d'envie et de jalousie envers ceux qui leur étaient supérieurs.

Quant à moi j'ai manié très-peu de ces médailles où l'on voyait d'un côté, l'écusson du canton de Vaud, de l'autre, un agriculteur, genou en terre, occupé à l'opération de greffer un petit arbuste, avec cette sentence fort bien imaginée : « *cultura mitescit,* »

Il me souvient seulement qu'ayant été appelé pour recevoir un *accessit*, je me trouvai tellement commotionné par la nouveauté du fait, la pompe de la cérémonie, l'impression que me faisait éprouver l'aspect de ces respectables figures de Conseillers, Professeurs, etc, qu'après avoir reçu une médaille et m'être indéfiniment incliné vers les quatre points cardinaux, j'allai m'embarrasser les jambes dans le fourreau de *chagrin* de l'épée triangulaire du Landamman qui me dit à demi voix, avec un sourire plein de bonhommie, « *assez mon enfant, assez ; retournez à votre place* ». Et moi, pour remercier cet excellent père de la République de son charitable conseil, je lui fis à lui même la plus belle, la plus profonde de mes révérences, ce qui ne laissa pas que d'exciter une petite hilarité générale.

J'ai vu, quelquefois, ces solemnités rendues plus notables encore par la présence de quelqu'illustration Européenne que

l'hospitalité Lausannoise invitait à daigner y figurer. C'est ainsi que nous y vîmes un Prince de Mecklembourg Schwerin occuper un fauteuil d'honneur, en face de la chaire. Mais nous y avons vu surtout l'auteur *des Martyrs*, le *pèlerin de Jérusalem* qui ne dédaigna pas de s'asseoir au foyer de Lausanne. Je le vois encore, avec sa petite lévite couleur olive, un grand foulard jaune à la main, installé dans ce fauteuil d'honneur, et tâchant de paraître le plus satisfait et le plus émerveillé du monde, au milieu de toute cette petite pompe Vaudoise qui n'était, certes, pas grand chose pour celui qui avait siégé dans le conseil des Rois, et vu fourmiller les habitans de la métropole du bon goût, au sein de plus magnifiques solennités. Au reste, libre à l'étranger de se sentir isolé dans une famille dont les mœurs, le caractère, les ressources doivent lui conseiller de ne pas trop se prodiguer à qui ne la comprendrait jamais bien dans sa vie intime, et faite pour couler, comme le petit ruisseau, parmi les hautes et fraîches herbes de la prairie. —

Comme j'étais moi-même hors des bancs du Collége au jour où cet hôte du *wigwam* voulut bien s'asseoir parmi nos *sachems*, je pus étudier cette figure historique posant devant moi qui étais dans les rangs du populaire. L'auteur d'*Attala* me parut éprouver, à diverses reprises, une sorte de mal-aise, pendant les discours d'usage. Il usa, plusieurs fois, de son foular jaune qu'il plaçait sur sa bouche et sur ses grands yeux à l'expression mélancolique. Etait-il attendri ; ou peut être était-il sous quelqu'influence soporifique, je l'ignore. J'observai, toutefois, que son nez aquilin s'abaissait fréquemment vers les dalles du Temple recelant plus d'une dépouille vénérée de nos ayeux, comme *le nez du père Aubry qui aspirait à la tombe* s'inclinait vers la terre qui dut recouvrir tant de vertus et de beauté. Après la Cérémonie de la distribution des prix, l'orchestre congédiait l'assemblée avec le *menuet* ou le *presto* de la symphonie commencée, et chacun s'en retournait en son domicile enchanté de la fête des Promotions de Lausanne. —

Je ne quitterai pourtant pas le sujet de ce souvenir, sans prendre la liberté d'exprimer un regret que je crois partagé par beaucoup d'amis de notre intéressante jeunesse. Par l'effet du nouveau système adopté dans le Collége-Académique de Lausanne, il paraît que l'on a complétement renoncé à cette fête publique, pour lui substituer, à peu près à huis clos, une cérémonie qui est loin de présenter le même attrait, soit aux parens et amis, soit aux élèves eux-mêmes.

On avait commencé par se retrancher dans le chœur de la Cathédrale, retraite qui présageait la chûte de cette jolie institution. Maintenant, ce n'est plus que dans la grande salle du Collège, que l'on procéde à une cérémonie qui, naturellement, ne doit plus exciter les mêmes sympathies populaires, par l'effet de l'exiguité du local et de la froideur inévitable de l'ensemble.

Sans m'enhardir à une discussion sur l'à-propos de cette modification dont on voudrait, peut-être, me prouver la convenance résultant du changement même de la nouvelle organisation, ne puis-je pas me permettre l'émission d'un vœu comme Vaudois, comme père de famille?

Pourquoi ne pourrait-on pas nous rendre la même fête, si ce n'est dans tous ses détails, du moins dans ce qu'elle avait d'essentiel, de caractéristique? Pourquoi, dans un système d'éducation qui a pris sagement pour base l'Evangile, reculerait-on devant le principe même de ce Livre des Livres, en dérobant ces chers jeunes gens aux impressions nobles et religieuses qu'ils pourraient éprouver dans la maison de Dieu? — Craint-on que l'émulation, l'amour propre stimulés trop fortement, dans une cérémonie du genre de celle que nous revendiquons, n'aillent précisément à l'encontre du principe fondamental de l'Evangile, *l'humilité*, la *charité*? — Il serait bien facile d'obvier à cet inconvénient dont nous avouons toute la gravité: et certes,

notre corps enseignant supérieur possède assez d'hommes en état de concilier le principe de l'émulation avec ce que l'Evangile commande. Estime-t-on peut être aussi, qu'un appareil de cette nature ne soit pas en harmonie avec la majesté du lieu qui ne doit être consacré qu'à la louange de l'Etre suprême? Nous répondrons que, si la cérémonie de *l'assermentation des Législateurs* qui viennent y prendre l'Eternel à témoin de la fidélité de leurs engagemens offre quelque chose que tous aiment à reconnaître comme digne d'une république chrétienne, *la fête de la jeunesse* lausannoise peut bien prendre un aspect digne d'une nation qui doit aimer à contempler cette intéressante cohorte, pépinière précieuse de la société, rassemblée sous le regard du Dieu qui sourit à l'enfance et ne craignit pas d'honorer de sa présence auguste le banquet du publicain. Présenterait-on peut-être encore les colonnes du budjet de l'Etat qui réclame de l'économie? — Un pareil motif de répulsion à notre vœu ne saurait s'énoncer sans injure pour l'un des principes vitaux de la république, l'appréciation, l'encouragement de ce qui est bien, de ce qui rehausse le lustre de la nation.

Si, enfin, nous écoutons la vibration des fibres du cœur paternel, ah! nous réclamerons encore, pour tant de braves gens auxquels l'éducation de leurs enfans coûte bien des peines et des sacrifices, le plaisir de pouvoir contempler ces enfans heureux et recueillis, au sein d'une fête que nous ne craignons pas d'invoquer comme un *droit* pour ceux qui donnent le jour aux soutiens, aux défenseurs de la patrie. —

Mais, le meilleur argument que je puisse avancer, en terminant cet article, en faveur de ma thèse, c'est l'opinion même des élèves actuels du collége, sur la cessation de cette fête. Je suis en mesure d'affirmer qu'elle est regrettée par ceux d'entr'eux qui l'ont encore vue, et, qu'en général, le mode actuel des *promotions* ne paraît pas leur procurer le plaisir bien légitime qui semblerait devoir être le couronnement de leur zèle et de leurs efforts.

Si je ne consacre pas un article spécial à retracer les souvenirs d'autres fêtes qui suivaient celle des promotions, c'est, qu'heureusement, elles subsistent encore ; et que nos jeunes gens continuent, par des jeux guerriers très-bien dirigés, la gymnastique, l'exercice de l'arc, à préparer à la patrie des générations que des vues sages ne laisseront pas énerver dans la mollesse, la plus dangereuse ennemie d'un peuple auquel le Créateur a donné, pour forteresse, la rude et noble ceinture de ses montagnes.

CONCLUSION.

Un livre, quelque maigre qu'il soit, commençant par un avant-propos, doit nécessairement finir par une conclusion aussi digne que possible de l'exorde.

Je réclame dont encore l'indulgence du lecteur pour ma conclusion que je vous dédie spécialement, jeunes amis ; et ce sera le pendant de l'*o muthos dèloï oti* du bon Esope, mais sans doute, au degré d'infériorité qui doit être le partage de ce petit écrit, à côté de ceux du spirituel conteur de Phrygie. —

Je reprendrai le plan de ma narration, pour en tirer, à mesure, les conseils que ma vive sympathie pour votre âge pourra me dicter.

Vous seriez donc dans une grave erreur si vous alliez imaginer que je n'eus d'autre dessein, en rassemblant pour vous les souvenirs de ma jeunesse, que d'exciter votre gaîté, que de donner un aliment à votre disposition naturelle à découvrir le ridicule, à rire de ce qui vous paraît suranné, et, par conséquent, mauvais ou digne de pitié. Je n'ai été qu'un historien fidèle ; et si j'ai eu le courage de vous montrer ce qu'étaient vos devanciers, c'est, avant tout, pour vous apprendre à poser, vous-mêmes, quelques points de comparaison qu'il peut vous être utile d'observer.

Je traversais, il n'y a pas long-temps, cette cour du collége où j'ai vu, senti, jadis, beaucoup de choses qui m'en ont laissé une impression douce et triste à la fois. Je l'ai retrouvée la même; votre essaim bruyant, qui paraissait heureux de vivre, y prenait ses ébats dans tous les sens. Je vous contemplai quelque temps avec une douce émotion; puis, je me demandai : Ceux qui nous succèdent là, sont-ils les mêmes que nous étions, à leur âge? — — Oui et non, me dis-je à moi-même; ils ont du bon et du mauvais, comme nous en avions. Ce qu'ils ont de bon est peut-être meilleur que ce qui était bon en nous; mais, bien probablement hélas! ils ont plus de mauvais que de bon, comme c'était notre cas, et comme c'est celui de tout homme sur la terre. Ceci vous paraît dur peut-être, mais, c'est la vérité que vous reconnaîtrez, en mettant la main sur votre conscience.

La cour du Collége est donc toujours la même! Vous avez aussi des marbrons dans votre poche, et vous aimez faire aussi quelque petite partie, entre les leçons : cela me fait le plus grand plaisir, et je serais attristé de vous voir, appuyés contre la muraille, d'un air ennuyé, soucieux, sans avoir l'idée d'entamer une bonne partie de *guenille* ou de *carré*, sous l'ombrage de vos beaux arbres. Mais, répondez-moi franchement : Avez-vous une mutuelle complaisance dans vos jeux? Ne vous adressez-vous, les uns aux autres, aucune injure, aucun démenti grossier, pour nier la validité d'un coup heureux ou malheureux par son résultat qui est le gain ou la perte? N'y a-t-il point de fraude, point de ruse coupable dans le jeu? — L'aîné sait-il céder au cadet, compâtir à son inexpérience et ne point s'enorgueillir de sa propre habileté? — Voilà qui est au mieux, mes amis! Je vous en félicite de tout mon cœur, s'il en est ainsi.

Vous jouez encore *au cheval-fondu*, *à barres* et autres jeux où il faut de l'agilité; rien de plus salutaire pour votre âge qui a besoin de mouvement. Mais, les meilleurs coureurs ne heurtent-ils pas, ne renversent-ils pas étourdiment les moins forts,

les moins alertes ? — Les plus pesants n'écrasent-ils pas de leur poids les plus faibles, *au cheval-fondu* ? N'y a-t-il pas encore des contestations bruyantes, des menaces, des vociférations qui pourraient s'épargner ? — Je serais ravi qu'il en fut autrement.

La neige nous procure, en son temps, des plaisirs variés. Elle est, d'ailleurs, excellente pour les *engelures*, et je vous engage beaucoup à la manier. Mais, prenez garde que vous n'alliez serrer la pelotte de manière à ce qu'elle devienne d'une dureté dangereuse pour celui qui la reçoit de votre main ! — Jetez-vous en, tant qu'il vous plaira, jusqu'à devenir blancs, comme des meûniers; rien de plus divertissant. Mais que la prudence et la charité président à ce jeu qui peut devenir fécond en graves accidens. Surtout, veillez à ce qu'aucun de vos supérieurs n'ait à se plaindre de vos étourderies à ce jeu, comme à tout autre; ce serait, de votre part, une très-grande inconvenance, et un sujet de regrets. Que votre *bedeau* même n'ait à souffrir de votre part aucun mauvais procédé. C'est un homme utile qui remplit une vocation pénible, ingrate, et qu'il ne sied à personne de mépriser, ni de ridiculiser.

La glisse, la luge sont excellentes pour développer les forces et donner de l'assurance : mais ne renversez pas les petits, et ne leur faites pas *virer les fers* dans une descente rapide; c'est peu charitable et très-dangereux.

Vous avez, comme nous, des exercices militaires, mais mieux organisés et plus *crânes* que dans notre temps; mais, ne vous croyez pas encore de *vieux troupiers*, et surtout, ne croyez pas qu'il vous soit absolument nécessaire de les imiter dans toutes leurs allures; vous vous rendriez ridicules, et vous acquerriez, peut-être, certaines habitudes qui sont l'affaire du corps de garde et non la vôtre.

Jusques à quel point êtes-vous meilleurs que vos devanciers, à ces divers égards; c'est à vous d'en juger. Recevez encore mes félicitations, si votre conscience vous rend un bon témoignage.

Ah ! si je puis vous donner un bon conseil, chers amis, c'est celui d'user des plaisirs de votre âge, sans doute avec tout l'épanchement qui vous est naturel et qu'on aime à vous voir, mais avec une sincère fraternité, en bannissant toute mauvaise

passion de votre cœur, et comme il convient à de jeunes gens élevés dans un pays civilisé et chrétien. Vous vous en trouverez tous bien, et le plaisir sera double, pour vous, par ce qui seul lui donne un véritable prix, la *décence et la modération.*

Vous avez souri, je le gage, au tableau de l'exiguité de notre bibliothèque privée ; vous aurez trouvé les méthodes d'enseignement, les punitions, bizarres, pour ne rien dire de plus ; les *mots grecs*, surtout, vous auront scandalisés profondément, et vous vous serez dit : — « Oh ! nous en savons plus qu'ils n'en savaient, ces anciens ! Nous avons bien d'autres livres que leur *Chrestomathie,* leur *Syntaxe-Leresche*, leur *Grammaire grecque de Berne!* Nous leur en remontrerons à tous, quand ils voudront ; nous les *enfoncerons* ! — Et leurs Maitres donc !.. quelles mâchoires !.. quelles méthodes d'enseignement ! Permettez-moi, chers amis, de vous rappeler *deux vérités* qu'il ne faut jamais perdre de vue, quand on veut comprendre des institutions pédagogiques et les hommes qui les ont conçues et travaillèrent à les appliquer.

Veuillez d'abord vous mettre dans l'esprit, qu'en fait de connaissances humaines, ce que l'on croit gagner en étendue, en superficie, on le perd en profondeur. Vous avez à manier beaucoup de livres qui nous étaient *alors* inconnus, il est vrai; et vous pensez que vous arriverez, tout naturellement, à un degré de lumières très-supérieur.

Je vous le souhaite beaucoup, chers amis ! mais, prenez-garde que, vous reposant sur ce que vous aurez parcouru, au collège, et dans les auditoires de l'Académie, une certaine partie du champ si varié de l'étude, vous ne vous laissiez aller plus tard, à une fâcheuse mollesse, fille de la sécurité, où vous croiriez pouvoir demeurer, que vous n'oublierez rien, et de l'assurance de savoir assez. — D'ailleurs, que je vous dise encore, que tout marche dans ce monde ; que chaque jour amène une nouvelle découverte, un nouveau procédé, de nouveaux moyens de perfectionnement, et, certes, la Pédagogie ne semble pas devoir rester en arrière, dans ce mouvement universel des choses et des esprits. En sorte, chers amis, que

vous pouvez vous attendre à ce que vos descendans vous traiteront *d'Anciens*, de *vieilles-perruques* vous-mêmes, si vous ne savez pas leur prouver par vos œuvres que, si les institutions changent, il y a quelque chose qui ne vieillit jamais, qui chemine toujours avec succès au milieu de toutes les modifications quelconques, qui sait vaincre toutes les entraves, c'est *l'amour du travail, le goût pour ce qui est bon et honorable en soi.* Sans cette base, un homme ne sera jamais rien, quelque masse de connaissances que l'on ait mise à sa portée, mais, avec elle, un homme se fera toujours un honorable chemin, quelque bornés que puissent paraître les premiers moyens dont il a pu disposer au commencement de sa carrière. —

Veuillez, pour vous en convaincre, porter un regard attentif dans nos chaires Chrétiennes, dans celles des savans Professeurs qui vous instruisent déjà, ou qui vous attendent dans les régions supérieures d'enseignement, dans le Barreau-Vaudois, dans le laboratoire des sciences naturelles, dans la faculté de Médecine, dans le cercle des sciences exactes, dans celui des arts: vous y verrez des hommes distingués par leurs lumières et leurs talens, et qui vous présentent plusieurs modèles que vous trouverez, peut être, assez difficile d'approcher à quelque distance. Et pourtant, ces hommes ont passé par *l'Ancien* Collège-Académique, avec le petit bagage scientifique dont la légèreté vous fait sourire. Mais, savez-vous ce qu'ils ont fait, ces hommes-là? — Ils ont su mettre à profit le petit fonds qu'ils avaient acquis; ils ont *travaillé*, ils travaillent encore, et jamais ils ne se sont imaginés qu'ils avaient assez bien usé du temps que Dieu leur a donné pour faire leur œuvre.

Puissiez-vous nous fournir un contingent nombreux d'hommes pareils! —

C'est assez vous dire, je pense, et, c'est mon *second principe*, que les méthodes d'enseignement, pour être appréciées avec l'équité requise, doivent être considérées par rapport au temps où elles naquirent et se développèrent, comme aussi, par rapport à l'état intellectuel et moral des individus auxquels il s'agissait de les appliquer.

Aujourd'hui, tel procédé, dans l'enseignement, est blamé, couvert de ridicule, qui, dans un autre âge de la nation sem-

blait, était même, le meilleur qu'on pût employer. Les *mots Grecs* par exemple, ne reviendront plus, je le suppose : mais, les sages Instituteurs qui nous les infligeaient, avaient à faire à des élèves qui, peut être, avaient besoin d'un frein salutaire pour comprimer des passions vives, remuantes, fruit de l'héritage de passions politiques que nous avaient légué nos pères, au sortir d'une époque d'agitation à jamais mémorable.

Ah ! pour moi, je me plais à le dire ici, de bien grand cœur : tout en gémissant de la dureté de certaines punitions trop méritées, sans doute, je n'ai jamais cessé d'aimer, d'honorer les hommes respectables qui m'ont communiqué leurs lumières, selon le degré où je m'en laissais moi-même éclairer. La mémoire de ceux qui ne sont plus m'est toujours chère ; et, à l'heure qu'il est, je ne rencontre pas un de ces débris de ce système d'éducation demeurés debout, que je n'éprouve pour lui un sentiment de sincère gratitude et de vénération. Et, sans doute, le regret d'avoir mal profité de tout ce qui m'était offert ; de n'avoir pas mieux payé, par mon application, tant de peines et de dévouement, est une des sources de ce respect affectueux que je leur conserve dans mon cœur.

Si vous n'avez plus à souffrir les *tribulations* des verbes et des mots grecs, vous en avez d'autres, me dites-vous. Vos maîtres sont, parfois, trop sévères, trop exigeans ; leurs leçons ne sont pas intéressantes ; vous ne les comprenez pas ; vous êtes trop chargés d'occupations. — Mes amis, rappelez-vous que les écoliers et les maîtres sont partout les mêmes : que, si l'écolier ne comprend pas le maître, c'est qu'il ne veut pas s'en donner la peine : que, s'il s'ennuye en classe, c'est qu'il est distrait ou de mauvaise volonté : que, s'il est puni, c'est qu'il le mérite. Ce n'est pas pour son plaisir que le maître se montre sévère ; il ne le fait que pour votre bien. Si vous l'aimiez en considération de l'œuvre pénible et difficile qu'il fait ; si vous saviez ne pas vous attacher à ne voir en lui que ses défauts, (eh ! qui n'en a pas ?) pour n'apprécier que ses qualités, vous verriez que tout vous deviendrait facile avec lui. Ainsi donc, chers amis, ne vous plaignez pas : vous avez toujours ce qui vous revient ; c'est à vous à choisir *la bonne part*.

Il n'est plus question, parmi vous, des *Notateurs* ; je vous en

félicite. Ce qui était, peut être, une nécessité de notre époque pour aider au maintien de la discipline relâchée, n'aurait plus de sens aujourd'hui. D'ailleurs, le système de la *délation*, quelque masqué, quelqu'adouci qu'il soit, n'en est pas moins mauvais en lui-même, et produirait, parmi vous, des fruits amers en beaucoup plus grande abondance qu'il ne le fit de notre temps. Cependant, chers amis, prenez garde de confondre l'esprit de charité, de discrétion avec l'esprit de révolte contre l'ordre, la justice. Ne vous dénoncez pas mutuellement avec légéreté, par de mauvais mouvemens du cœur, par une basse complaisance, ou bien, une lâche politique, pour paraître meilleurs que les autres aux yeux de votre maître. Vous en seriez les premiers malheureux, parceque vous perdriez l'affection, l'estime de vos camarades, et du maître lui-même qui saurait bien vous juger pour ce que vous valez. — Mais, lorsqu'il y a délit manifeste, désordre dangereux, révolte dans la classe, par le fait d'un ou de plusieurs mauvais écoliers, vouloir les soutenir audacieusement dans leur tort que vous connaissez fort bien, pour les soustraire à la justice que le maître doit exercer pour le bien de vous tous : résister, en face, à celui qui a droit à votre respect, et cela, pour défendre le coupable *que vous n'estimez pas intérieurement*, c'est vous charger la conscience d'un désordre moral très-fâcheux dans une classe ; c'est vous tendre, à vous mêmes, un piège dangereux pour l'avenir, en vous accoutumant à déclarer *blanc ce qui est noir, et noir ce qui est blanc*. Plusieurs s'en sont mal trouvés, dans leur vie; soyez-en certains.

Tâchez-donc d'allier la charité avec le principe de la discipline et de l'ordre; et vous aurez tout sujet de vous en applaudir.

Quant aux plaisirs intimes que vous vous accordez peut-être dans la Classe, je vous conseille amicalement de ne pas nous imiter. Sculpter vos tables, y creuser des *arènes*, des *guignettes*, c'est attenter à la fortune publique dont vous devriez être soigneux, comme de la vôtre.

Il y a de la barbarie à ces combats d'animaux dans les *arènes*.

Lâcher des hannetons dans la classe est une puérilité qui n'est pas digne de vous, et, surtout, une insulte à votre maître.

La lecture en contrebande est encore un manque de respect à celui qui se donne la peine de vous instruire ; et c'est détourner, à votre propre dommage, votre attention, de ce qui vous est utile.

La souris-rouge! vous voyez ce qu'il en coûte de la sortir de son nid où elle est si bien dans le bois! — d'ailleurs, sa présence en classe n'est qu'une coupable fanfaronade de votre part.

Pour la *cougne*, j'y vois encore un enfantillage, de l'inconvenance et du danger.

Vous me trouvez bien sévère, n'est-ce pas? — Je vous répondrai, en vous engageant à la méditer attentivement, par cette remarquable sentence dont j'ai fait mon épigraphe, et dont j'espère avoir pourtant profité.

« Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps « qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de « celui qui leur reste à vivre un meilleur usage. —

Puisse cette vérité se graver dans vos esprits pour que vous appreniez à lui donner, dans le cas, un honorable démenti. —

Soyez-donc, une fois en classe, comme des hommes qui comprennent et la valeur du temps qui s'enfuit, pour ne plus revenir, et la dignité, le prix inestimable de l'étude qui devient un trésor pour toute la vie, et le respect, l'attention soutenue que vous devez à vos instituteurs, et enfin tout ce que votre Dieu qui vous voit, vos parens et la patrie attendent de vous. Vous serez alors de bons écoliers, croissant à l'ombre de l'heureuse liberté que l'Eternel nous conserve encore, pour devenir un jour, l'honneur de vos familles et l'ornement de la société. — C'est le vœu bien sincère de l'un de vos plus vrais amis.

Mais c'est donc, comme une conclusion de sermon, que vous nous adressez-là, direz-vous. — En effet, mes amis, cela y ressemble beaucoup, parce que j'en écris souvent.

Que si quelqu'un d'entre vous devient un jour mon suffragant dans ma paroisse de campagne, qu'il veuille bien se préparer à m'écouter avec indulgence, lorsqu'en rabâchant un peu, je le crains, je lui conterai au coin de mon feu, mon bonnet d'hiver enfoncé sur mes oreilles, à cause du rhumatisme, quelques vieux souvenirs du Collége et de l'Académie de Lausanne. —

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ESSAI SUR LES GLACIERS ET SUR LE TERRAIN ERRATIQUE DU BASSIN DU RHONE, par JEAN DE CHARPENTIER, Directeur des mines et salines du canton de Vaud, professeur honoraire de géologie a l'académie de Lausanne, etc. etc. avec des vignettes, des planches, et une carte du terrain erratique du bassin du Rhône.

Lausanne. 1841. — Marc Ducloux. 1 vol. in-8. 10 fr. de France.

La géologie nous a accoutumés à tant de suppositions inattendues que rien n'est désormais inattendu de sa part. Et quand elle viendrait à bouleverser de nouveau tout son travail, cela nous surprendrait assez peu. Quoiqu'elle nous ait donné de beaux résultats comme récompense de son labeur, il n'en est aucun qui soit assez sûr pour ne rien avoir à craindre des découvertes que de futures recherches réservent aux géologues. Jaquemont écrivait de l'Himalaya que les formations et les combinaisons de roches qu'il y trouvait remettraient en question une foule de résultats, auxquels M. de Humbold était parvenu, et pourraient ébranler tout l'édifice géologique. Notre Bernhard Studer, dont l'œil démêle si nettement ce qu'il y a de plus enchevêtré dans nos Alpes, a remis lui-même en doute plusieurs choses reçues presque comme des axiômes géologiques, en même temps qu'il est parvenu à des découvertes d'un grand intérêt. Voici à son tour M. De Charpentier, appuyé sur son ami M. Venetz, qui non-seulement apporte une nouvelle théorie géologique, mais en fait une des glaciers non moins belle et non moins nouvelle.

Si, d'entrée, vous voulez connaître le terme où M. De Charpentier nous conduit, ouvrez indifféremment les conclusions du livre ou l'épitre dédicatoire au conseil d'état. « Tous les Vaudois apprendront avec autant d'intérêt que de surprise que notre beau pays a été enseveli sous des masses épaisses de glace pendant une longue suite d'années. »

Le but de tout l'ouvrage est de donner une solution satisfaisante au grand problême de la dispersion des blocs erratiques, problême sur lequel se sont essayé tous les systèmes et toutes les réputations géologiques, problême qui les a tous mis en déroute, problème que M. De Charpentier a certainement résolu, pour peu que nous ayons la complaisance de lui accorder l'existence et l'action d'un minime glacier de soixante lieues de long, qui, du Haut-Valais, aurait poussé sa moraine frontale jusqu'à Soleure.

Que sont, direz-vous peut-être, les blocs erratiques et le terrain erratique ?

Vous avez sans doute remarqué dans nos champs, dont la molasse supporte partout la terre végétale, des blocs tout à fait étrangers à la molasse et d'aspect très-varié : les uns gris, à gros cristaux blancs, gris ou noirs ; d'autres empâtés de cailloux ; d'autres de calcaire rouge, etc. etc. Si vous habitez le pied du Jura, vous trouverez, sur les lits de calcaire jaune ou gris dont cette chaîne est formée, des masses souvent énormes de roche grise, à gros cristeaux, de nature absolument étrangère au calcaire. Ces pierres accidentelles sont recherchées pour des meules de moulin ou même pour la construction des murs. Les connaisseurs savent que c'est dans nos Alpes qu'on en trouve des montagnes entières et disent, ce qui paraît incontestable, que les fragmens détachés qu'on en trouve dispersés ou sur la molasse, ou sur le calcaire, dans nos près et dans nos bois, y ont été apportés des Alpes.

Demandez leur : Comment? C'est ici que ces Messieurs ne sont pas d'accord et nous en disent de belles.

Les uns remplissent d'eau tout le bassin de la Suisse, et y font naviguer, chavirer ou échouer à plaisir de magnifiques radeaux de glace, qu'ils prennent je ne sais où, chargés de blocs erratiques, je ne sais par qui; et chaque naufrage de ces navires étranges en a versé la cargaison dans nos prés. Quant au navire, le soleil pour le fondre, n'a pas attendu l'an quarante.

D'autres inventent des courans prodigieux, sans que leur bon sens s'arrête à l'embarras léger de leur trouver une source capable de les alimenter. Puis, les torrens établis, ils leur donnent la charge de transporter, comme bois à flotter et sans toucher fond, des blocs de pierres dont dix suffiraient pour bâtir le grand pont de Lausanne ; assez simples qu'ils sont, malgré leur science, de croire le public facile au point de donner créance à ces imaginations.

Sans vous entretenir davantage de tout ce qu'il a plu à ces Messieurs de nous dire, sur ce point, pour notre instruction et pour leur réputation future, j'en viens à M. De Charpentier. Il y procède par des voies plus calmes et plus solides. M. Venetz, ingénieur du Valais, qui connaît ses glaciers mieux qu'un chamois, a observé depuis longtemps qu'ils ont laissé, par le dépôt des moraines, des traces de leur existence à des distances considérables des lieux où ils se trouvent aujourd'hui. C'est sur cette observation que roule toute la théorie de M. De Charpentier ; et c'est par un immense glacier qu'il explique le transport, le dépôt et la dispersion du terrain erratique. Ce terrain consiste non seulement en blocs énormes, qui frappent la vue la plus distraite, mais aussi en pierre de moindre dimension, en galets, en sable menu, reconnaissable, à sa composition, pour tirer son origine des lieux d'où les blocs eux-mêmes nous sont venus.

Afin de justifier son glacier et les effets qu'il lui attribue, M. De Charpentier, dans la première partie de son *Essai*, expose une théorie des glaciers actuels, de leur marche, de leurs moraines, de leurs dépôts et de tout ce qui s'y rattache. Il montre, dans la seconde, que tout ce qui concerne le terrain erratique s'explique

sans difficulté en admettant l'existence d'un glacier qui aurait rempli tout le Valais et couvert la Suisse occidentale des environs de Genève à Soleure. Vouloir donner l'indication et l'analyse des observations sur lesquelles il appuie ses conclusions, serait dépasser de beaucoup les limites d'un journal littéraire. C'est une tâche qui convient mieux à la *Bibliothèque Universelle* de Genève. Nous nous bornerons à quelques remarques.

La théorie des glaciers exposée dans l'Essai, sans être originale en tout repose cependant sur des observations souvent nouvelles, d'où l'auteur déduit des conséquences qui le sont aussi. Il attribue la formation des glaciers à la transformation des névés par l'absorption de l'eau et sa congélation. Cette congélation produit dans toute la masse des glaciers une tension excessive, inégale, qui occasionne une multitude de fentes ou fissures capillaires, auxquelles la glace des glaciers doit la structure grenue qui la distingue de la glace ordinaire. Le glacier s'accroît et se conserve par les causes même qui le font naître. Il s'étend par l'absorption répétée des eaux de pluie ou de neige, du gel et du dégel, causes qui agissant dans toute la masse du glacier à la fois, la font glisser lentement mais irréssistiblement sur sa base, par la dilatation qu'elle éprouve au moment de la congélation de l'eau qu'elle a absorbée. Cette action lente et répétée explique l'usure et le poli des roches sur lesquelles chemine le glacier. Ce que M. De Charpentier dit de la formation des moraines, de leur distribution, de leur marche, de la manière dont elles se déposent, est de la plus haute importance pour le but qu'il a en vue, puisque le terrain erratique, dont il va nous parler, n'est que la moraine de son immense glacier du Rhône. Ce n'est pas ici qu'il a fait les observations les moins piquantes. Il expose les faits avec une lucidité et une solidité qui ne laissent rien à désirer. Ce qui est très-neuf dans ce sujet, c'est l'explication du piedestal des moraines et des tables de glacier. L'auteur les attribue à un simple effet mécanique de température et il explique de la manière la plus satisfaisante comment les corps étrangers, enfoncés dans la glace, reviennent à sa surface. Il montre comment, par les mêmes causes, les corps organiques sont alternativement enfouis et ramenés à la surface. Contre l'opinion reçue, l'auteur n'attribue aucune puissance à la chaleur intérieure du globe pour la fonte des glaciers et des névés en hiver, et nous sommes contraints de nous ranger entièrement à son avis, sur ce point comme sur d'autres.

La seconde partie, qui traite du terrain erratique, est la principale, celle qu est l'objet du livre entier. L'auteur décrit d'abord avec soin, avec exactitude tous les accidens de quelque intérêt. Il ressort de tout ce qu'il établit que le terrain erratique, s'est déposé sans violence, lentement, régulièrement, comme celui des moraines. L'observation la plus concluante, la plus victorieuse à notre avis, la plus embarrassante pour toutes les autres théories, particulièrement pour celle de M. Agassiz, est celle qui établit que, près de Soleure la limite du terrain erratique est à la surface du sol; qu'à Chasseral elle est à 2,500

pieds au-dessus de la mer; à Chaumont à 3,700 pieds; au Chasseron, à 4,400 pieds; qu'après s'être soutenue sur un certain espace à cette élévation, elle redescend à Jougne à 3,200 pieds; à St.-Georges à 2,900 pieds ; près de Givrins à 1,950 pieds ; qu'enfin elle se trouve au niveau du sol entre Gex et Genève ; qu'ainsi, cette limite décrit, de Soleure à Genève une courbe dont le sommet se trouve en face de la vallée du Rhône, sur le flanc méridional du Chasseron, à une élévation de 3,100 pieds au-dessus de la plaine, que les deux extrémités de la conrbe atteignent au-delà de Soleure et au-delà de Gex. L'existence seule d'un glacier débouchant de la vallée du Rhône peut expliquer cela.

M. De Charpentier passe ensuite à l'examen des diverses théories proposées pour expliquer le terrain erratique et les réfute. Il applique ensuite l'hypothèse de l'existence de son immense glacier à tous les accidens signalés dans l'étude du terrain erratique et les justifie entièrement par ce moyen. Il répond ensuite aux objections faites à son hypothèse.

Jusqu'ici, l'auteur marche d'un pas ferme et ce que nous venons de lire est une histoire, et une histoire incontestable ; mais il entre aussi dans le roman quand il veut indiquer les événemens qui ont été la cause du glacier dont il a besoin. Je le dis sans flatterie aucune. Les conclusions de M. De Charpentier sont irrésistibles ; il a établi, avec la plus grande clarté et la plus grande simplicité d'observation et d'exposition, que l'existence d'un glacier explique jusque dans leurs moindres accidens tous les faits qui, jusqu'à lui, avaient été le désespoir des géologues. La vérité va jusques là. Quand il expose, non plus les effets de son glacier, mais les causes qui l'ont produit, la fable commence. Il est parfaitement évident que si la vue des faits me place dans la nécessité d'admettre le glacier, il faut bien que ce glacier ait été produit par des circonstances extraordinaires. Je puis d'avance faire toutes les concessions imaginables, mais ne croire à rien. Je sais que le terrain erratique a tous les caractères d'un dépôt en tout semblable à la moraine d'un glacier ; mais, ce que je ne sais pas, c'est l'ensemble des circonstances qui ont produit ce glacier, c'est sa durée, c'est ce qui l'a fait disparaître. Je conviens que M. De Charpentier ne dit, à ce sujet, rien que de fort raisonnable; mais ce qu'il dit n'est pas une démonstration comme il sait les faire et je demeure, quant aux causes, dans une grande incertitude. J'ai assez de complaisance pour tout accorder et bien au-delà de ce que l'on demande; mais complaisance n'est pas conviction.

Au reste, chacun pourra, dans l'ouvrage lui-même, se faire des idées claires et suivies sur la matière, ce à quoi ces lignes ne sont pas destinées. L'exposition est toujours si claire et si dépouillée de toute pédanterie scientifique, que tout esprit cultivé peut en avoir l'intelligence, quoique étranger à l'étude particulière de la géologie.

LE
JOURNAL DE LAUSANNE

EN 1787, 1788 ET 1789.

Le 2 décembre 1786 vit paraître le premier numéro du Journal de Lausanne, publication hebdomadaire, offerte aux amis de la littérature, des sciences, des arts et des métiers par M. Lanteires, professeur en belles lettres, quoiqu'il n'eut pas l'honneur d'être attaché à l'Académie de Lausanne ; il quitta une pharmacie achalandée pour se consacrer entièrement à cette publication.

A son début ce journal était sans rivaux dans la Suisse française, aussi fut-il bien accueilli ; son unique feuille in-4° commence par établir le lever et le coucher du soleil et de la lune, et se termine par les morts de la semaine ; après le soleil et la lune on peut étudier un petit cadre rempli d'observations météréologiques, précisément à l'endroit où se lisent aujourd'hui les prix d'abonnement et les adresses des bureaux de souscription ; ce dernier point est expliqué

par une seule ligne finale : *On s'abonne tous les jours pour ce journal à Lausanne, chez M. Lanteires, prix de souscription 4 L. de Suisse.*

Ce premier numéro indique la marche du Journal qui n'a point varié et dans laquelle la politique n'eut jamais de part ; il semble que ce genre de sujet ne devait pas seulement être mis en question ; rien ne le rappelle, rien n'indique ce vuide qu'aucune autre publication dans le pays de Vaud ne comblait à cette époque encore paisible et pourtant si voisine de la tempête révolutionnaire.

Instruire et amuser ses abonnés tel était le grand but de M. Lanteires ; tout lui parut bon pour l'atteindre ; aussi la variété des sujets est elle infinie et la briéveté des morceaux surprenante.

Tout lui plait, tout convient à son vaste génie, aurait-on pu dire du rédacteur et de son public : on dirait en parcourant ce Journal une littérature de famille, une causerie de ménage, une sorte de comité sur les intérêts de tous ; chacun est en droit de dire et de faire imprimer son mot. L'un juge un ouvrage célèbre, un autre propose une amélioration dans le système communal ou l'administration des secours accordés aux pauvres ; puis vient un couplet de circonstance, un logogryphe, une énigme, un remède pour les engelures ou d'autres misères de santé, un fragment de voyage, un nouveau procédé en agriculture ou quelque branche de haute utilité ; les lettres sont nombreuses ; la plupart contiennent des demandes auxquelles on ne manque pas de répondre ; il y en a dans le gout de celles du Spectateur ; quelques unes présentent de l'intérêt et sont écrites avec une certaine verve, dénuée d'aigreur, à laquelle nous ne sommes pas accoutumés ; M. Lanteires se chargeait sans doute du rôle de moraliste enjoué et multiplie la forme de sa correspondance supposée. Rien dans

son Journal n'est relégué au rang des annonces et des avis; tout figure sur le même pied, tout sert à composer un ensemble empreint d'une rare simplicité de style et de pensée; c'est une lecture singulièrement reposante pour nous autres gens blasés et fatigués par la grande phrase et la multitude des journaux étrangers et indigènes; la bonhomie, demi qualité ou demi vertu, peu en usage de nos jours, éclate dans le primitif journal de Lausanne.

Peut être se moquait-on beaucoup des pauvretés qu'il contient mais on les laissait passer sans récrimination; point de parti, point de couleur, à peine une *tendance*, celle de plaire à tout le monde, innocente espérance, toujours impossible à réaliser.

M. Lanteires publia un prospectus dont nous ne pouvons rien dire; sa précieuse feuille, origine de notre journalisme, débute tout simplement par un article sur Watheck, conte arabe de M. Beckford, et l'annonce d'Antonie, *nouvelle allemande qui a eu l'avantage flatteur d'avoir fourni le fond du roman de Caroline, ouvrage qui a obtenu avec beaucoup de justice une très grande célébrité.* La partie utilitaire contient un morceau sur le rouissage du chanvre, puis viennent quelques articles minimes et insignifiants, et l'annonce du spectacle; *les comédiens français donnent aujourd'hui les Folies amoureuses, comédie en trois actes de M. Regnard, suivie de Félix ou l'enfant trouvé, opéra en trois actes, musique de Monsigny;* enfin les morts sans indication de dates ni d'âge.

Julie Baud fille mineure, Jeanne Panchaud épouse de l'huissier Fiaux, Pierre Bonne-lance, manœuvre, etc. A propos des annonces de morts citons encore celle du second numéro du Journal, *Mademoiselle de Crousaz, six enfants dont trois morts en naissant, les deux autres deux jours, sept jours et deux ans après leur naissance.*

Singulière manière d'annoncer le retour de petits êtres qui ne devaient pas devenir membres de la société; on dirait que leur rapide passage n'est ici constaté que pour rappeler les plus courtes mesures accordées à la vie humaine.

Un des traits qui frappe le plus en parcourant les divers volumes publiés par M. Lanteires, c'est une bonne opinion de l'humanité exprimée en termes semblables à ceux ci : *les cœurs bons et honnêtes*, *les âmes généreuses*, *les cœurs sensibles et délicats*, *les âmes sensibles et désintéressées*, *les esprits généreux*, *les bienfaiteurs des hommes*, *l'homme tendre et fidèle*, etc. Combien nous sommes loin de ces illusions consolantes! — On croyait alors à ces personnes d'élite qui maintenant semblent ne plus exister; on n'oserait du moins leur adresser ces appels affectueux.

Les rapports du rédacteur et des collaborateurs qui lui envoyent de nombreux articles sont aussi pleins d'aménité; le premier remercie et encourage les abonnés, qui, certains de l'indulgence du public, ne se lassent pas de contribuer à ses plaisirs ou à son instruction. L'un deux définit ainsi ce qu'il entend par le journalisme. « Un journal est gé-
» néralement utile; c'est une gazette littéraire qui met l'in-
» dividu reculé *des Theâtres* au niveau des événements.
» Ses fins doivent correspondre à son but; et son but en
» morale, à des principes bien vus; ce que la presse sanc-
» tionne s'insinue si aisément que l'on ne peut trop épurer
» cet article. Moraliser à tout propos c'est Carybde; il
» faut l'éviter; on devient ennuyeux, pédant, ridicule; il
» n'y aura que deux dévotes qui liront le journal. Les pièces
» fugitives devraient trouver dans les journaux une place
» facile; trop de sévérité rebute un auteur qui s'essaye;
» un peu d'indulgence aiderait à ses efforts; une critique
» corrigerait ses défauts etc, etc. Il apprendrait insensible-
» ment à voler, par l'exercice de ses propres ailes, etc.

» etc. — Continuez, Messieurs, une tâche aussi glorieuse-
» ment commencée ; soutenez l'intérêt que vous inspirez ;
» pensez du sein de vos travaux, que, s'il est difficile de
» servir le public, il est beau *de le contenter.* — »

« Ah ! Monsieur, s'écrie le rédacteur dans une petite
» note, à propos d'éloges que nous supprimons, vous nous
» louez comme on loue les rois, non du bien qu'ils ont fait
» mais de celui qu'on voudrait leur voir faire. — »

Assurément M. Lanteires aurait moins de plaisir aujourd'hui à s'acquitter de la tâche de Journaliste. Trop d'indulgence n'est pas à désirer, mais le contraire vaut-il beaucoup mieux ?

Malgré la frivolité qui règnait à l'époque dont nous parlons, le soin des pauvres occupait fréquemment les abonnés de M. Lanteires ; on confiait au bureau de son Journal de petites sommes destinées aux nécessiteux et quelquefois on le priait d'en disposer le mieux possible ; voici un billet d'envoi qui mérite d'être cité.

Aux auteurs du Journal.

« De la part d'un homme consolé, L. 24 de France pour
» soulager des affligés, ses égaux il n'y a que peu de jours
» — . . . ses amis, ses frères, tant qu'il vivra. »

Lausanne, le 13 Janvier 1787.

C'était bien là un cœur *délicat et sensible, une âme tendre,* n'est-il pas vrai ?

Nous avons fait grand bruit du chant populaire si promptement abandonné à Lausanne et ailleurs : la musique sacrée languit chez nous, malgré le soin que l'on prend de la bien enseigner dans les écoles, et le chant des Psaumes est particulièrement délaissé ; une Société de chant sacré fondée

en 1764 subsistait en 1787, et dura longtems encore : elle avait alors vingt-trois ans de durée ; c'est un exemple qui parle contre nous en dépit du progrès.

« Entre les divers établissements utiles de cette ville, il » en est un, qui, peut être, n'est pas assez connu. C'est ce- » lui d'une Société de Musique sacrée fondée en 1764. On y » chante les Psaumes à quatre parties et en mesure. Le but » de cette institution est de s'exercer à chanter, avec » plus d'édification et de mélodie, les louanges de Dieu, » soit dans le particulier, soit en public, comme aussi de » répandre ce goût dans tous les pays, en prenant soin » d'exercer ceux qui se vouent aux régences.

« Les personnes qui seraient disposées à y entrer peu- » vent s'adresser à M. le Doyen Chavannes, président de la » dite Société : il les instruira des règlemens. »

La louable Société de musique recevait des dons qu'elle employait à donner des prix aux jeunes chanteurs, distingués par leur application et leur bonne conduite ; il fut même possible d'acheter un orgue portatif, « acquisition, » dit encore le Journal, « dont les bons effets ne tarderont » pas à se faire sentir, par la consistance que prendra un » établissement dont l'utilité est sensible, et qui, encou- » ragé et soutenu comme il le mérite, opèrera, peu à peu, » la réforme qu'on désire depuis si longtems dans le chant » sacré. »

Les caisses d'épargne, si nouvelles encore dans notre canton, sont indiquées dans une lettre comme un moyen puissant pour combattre la mendicité : « On peut observer, que » quoique notre pays n'offre pas de grandes ressources, cha- » cun, cependant peut y gagner de quoi fournir à sa subsis- » tance ; mais le peuple y manque de moyens pour se créer » de petites rentes, et par là, se préparer une vieillesse à » l'abri des besoins ; car l'on sait qu'il lui est très difficile, et

» de plus, souvent même impossible, de trouver à placer des
» petites sommes, qu'il dissipe alors d'une manière qui
» nuit beaucoup à son bonheur.

« Je voudrais donc, pour obvier à cet inconvénient, que
» l'on établit, à Lausanne, et dans les villes un peu con-
» sidérables du pays, un bureau ou l'on reçût les fonds
» que désirerait de mettre à intérêt chaque particulier,
» depuis vingt batz jusqu'à une somme déterminée, qu'on
» lui en payât le cinq pour cent, et que ces fonds mis en
» activité dans le commerce, ou comme il paraîtrait le
» plus convenable, fussent assurés sur de bonnes hypothè-
» ques. On pourrait aussi prendre à fonds perdu de pe-
» tites sommes des vieillards, des infirmes auxquels on
» payerait le 10 ou le 12 pour cent, suivant leur âge et leur
» situation.

« J'abandonne ce projet aux personnes qui voudront s'en
» occuper et qui peuvent le favoriser. »

Il n'y a rien de changé dans l'état des choses si ce n'est que les bureaux proposés sont ouverts et qu'ils reçoivent chaque année un plus grand nombre de dépots, quoique les conditions ne soyent pas aussi avantageuses que le premier ami des Caisses d'épargne aurait voulu les établir.

Les philanthropes combattent l'ivrognerie sans inventer les Sociétés de tempérance ; l'un d'eux propose un moyen bien plus énergique et d'une exécution tout à fait impossible.

« Je voudrais que ce vice honteux et destructeur,
» trouvât moins d'indulgence et de support ; que les
» ivrognes incorrigibles fussent publiquement déclarés
» infâmes, indignes d'exercer aucune charge, et même
» d'assister aux assemblées de communes ; que leurs bé-
» néfices de bourgeoisie fussent transférés à leurs femmes
» et à leurs enfans ; qu'il fut défendu à tout détailleur de
» vin, de leur en donner à crédit, et plus qu'une quantité

» déterminée, sous une peine irrémissible ; que les juges » civils, et tous les gens d'office unis aux pasteurs, y » veillassent avec soin, et tinssent annuellement, sous l'au- » torité du souverain, des assemblées de censure et de » correction, où toutes les familles seraient passées en re- » vue, pour y recevoir des louanges ou des censures publi- » ques, selon qu'elles l'auraient mérité. »

Tandis que plusieurs citoyens auraient voulu que la *paresse, le luxe et l'intempérance* fussent signalés et poursuivis, comme attentatoires à la prospérité publique, d'autres proposaient des récompenses pour encourager le mérite, la vertu, le dévouement au prochain, etc.; l'un demandait que l'on instituât des fêtes semblables au couronnement de la rosière de Salency; un autre adressait au noble conseil de la ville de Lausanne dix médailles en argent, « desti- » nées à honorer des vertus faites pour servir d'exemple et » dignes d'être mises au jour, à faire connaître des actes » de courage, d'humanité, de patriotisme et toutes autres » actions vraiment louables, enfin à récompenser des servi- » ces rendus au public et à la Société, et non payés d'ail- » leurs, et cela sans distinction de bourgeois et d'étran- » ger, etc. »

Cette médaille présente d'un côté une vue de la ville de Lausanne, avec cette légende : *Sunt hic etiam sua prœmia laudi,* et pour exergue : *Lausan-civit;* au revers, une couronne civique avec ces mots dans le milieu : *Bene merito civi.*

Le donateur anonyme mettait le coin de la médaille à la disposition du noble conseil, mais il n'est pas probable que ce dernier en ait fait usage. Sous la rubrique *agriculture*, M. Lanteires donne le recit d'une fête qui a quelque rapport avec l'abbaye des vignerons : il s'agit de couronner un *roi agriculteur*, dans la seigneurie de Begnins ; la première

de ces fêtes eut lieu le 27 Septembre 1788 avec tout l'appareil requis : le seigneur et son épouse étaient assis sur un trône de verdure auquel leur fille ainée avait travaillé avec zèle : « on leur présenta Salomon Belet, père de famille » estimé, qui par la culture du chanvre, a mérité le pre- » mier prix, et le titre de *roi agriculteur;* Salomon s'a- » vance avec émotion : la femme du seigneur lui met la cou- » ronne sur la tête. Cette couronne, qu'accompagne un » don de sept mesures de froment, est un cercle léger » nuancé en verd, de ce métal véritablement précieux qui » sert à sillonner la terre. ».

Le Seigneur de Begnins ne se bornait pas à encourager l'agriculture ; les écoles, les catéchumènes étaient l'objet de ses soins : il fonda des prix d'arithmétique, d'écriture, d'orthographe et de musique, et se plaisait à prendre part à l'examen du pasteur lors de la réception à la sainte Cène : « on ne saurait croire, » dit encore le Journal, « à quel » point ces sages mesures ont excité l'émulation. Ces hom- » mes ci-devant indolens, paresseux et enclins à la boisson, » sont devenus actifs, industrieux et sobres. Quand leur » chef va les voir, il les trouve travaillant à l'envi cette terre » qui contient les semences de leur gloire. Les pères don- » nent l'exemple dans leurs maisons ; et un village qui res- » semblait à tant d'autres peut déjà servir de modèle. »

Voilà bien le beau idéal à propos des rapports des seigneurs et de leurs vassaux, aussi ne s'étonnera-t-on pas que l'article dont nous avons cité quelques passages ait inspiré les vers suivants :

A M. RIGOT,

Seigneur de Begnins.

Oh ! que j'aime le bon vieux temps,
Et ce beau jour qui le rappelle !
Combien votre fête nouvelle,
En a les charmes bienfaisans !
Oui, j'ai versé de douces larmes,
Au récit de votre bonheur.
Et votre *chef agriculteur,*
Vos paysans, leurs belles âmes,
Auront un autel dans mon cœur. . . .

On le voit, *les belles âmes*, étaient facilement admises ; aujourd'hui nous touchons à l'excès contraire,

Le Journal de Lausanne est enrichi de plusieurs fragments tirés des ouvrages de Tissot ; il cite aussi les travaux orthopédiques de M. Venel, dont un excellent morceau publié par la Revue Suisse (Tom III. pag. 339, 1840), a fait connaître le mérite trop promptement mis en oubli.

M. Louis Reynier, qui fit partie de l'expédition d'Egypte, et dont les talents attirèrent l'attention de Napoléon, donne de nombreux morceaux d'économie politique ; il s'occupait alors spécialement d'agriculture, et de physique ; on sait combien ses connaissances solides et variées lui furent utiles pour la composition de ses importants travaux sur la civilisation des peuples anciens.

Les ouvrages du professeur Alexandre Chavannes sont appréciés avec l'intérêt et le respect que devaient inspirer les vues élevées et nouvelles de ce véritable savant. Nous espérons qu'une plume habile racontera bientôt sa vie modeste et ses profondes recherches dans le domaine des sciences naturelles et celui de la philosophie : en attendant cette notice nous citerons quelques passages du Journal de Lausanne à propos du premier ouvrage publié par M. Chavannes en décembre 1786.

Essai sur l'éducation intellectuelle, avec le projet d'une science nouvelle, par Alex. César Chavannes.

« Cet ouvrage n'est pas moins intéressant par le but que » l'auteur se propose que par la manière dont il le remplit. » On n'y trouvera ni de jolies phrases, ni de l'esprit, ce » mérite unique et frivole de nos petites productions mo- » dernes : mais il est rempli de réflexions neuves, vraies et » profondes, exprimées dans un style clair, pur et simple. » On y reconnaît partout l'homme de génie et le savant, et, » ce qui vaut mieux encore, l'homme sensible, qui ayant été » à portée de suivre les études publiques, a gémi de voir, » dans un siècle qui se dit philosophe, la barbarie régner » encore dans presque toutes les écoles savantes, où elle » fait gémir les jeunes gens sous un tas de rudimens, de » principes abstraits, et de généralités de toute espèce, où » ils ne comprennent rien, et dont leur intelligence ne re- » cueille aucun fruit.

« L'auteur après avoir fait sentir les désavantages de » cette méthode universellement adoptée, en propose une » plus naturelle, plus rapprochée de la marche constante » de l'esprit humain, plus sure et par conséquent plus ins- » tructive ; c'est de commencer par fixer l'attention des » enfans sur les objets qui sont sous leurs yeux ; les faits » dont ils peuvent s'assurer sous le rapport de leurs sens ; » les phénomènes de l'art et de la nature qui sont à leur » portée; ..... il prend son élève dans l'âge » le plus tendre, le suit d'année en année, le fait passer à » mesure que ses forces intellectuelles se développent, à » des travaux différens, mais toujours liés ensemble par un » enchaînement naturel, et toujours proportionnés à sa ca- » pacité acquise, et ne le quitte point qu'il n'ait fini la plus » intéressante de toutes les études, celle de l'homme ou » *l'anthropologie.*

« Cette science qui n'avait point eu de nom jusqu'à pré-
» sent, et dont les matériaux dispersés n'ont jamais été
» réunis, prend, entre les mains de l'auteur, une forme
» régulière et un corps complet, qui plait et attire autant
» par la variété de ses parties, les plus dignes de notre cu-
» riosité, que par l'intérêt du but unique auquel elles se
» rapportent, qui est notre propre nature. »

M. Chavannes fit paraître au mois de juillet 1788 un abrégé du grand ouvrage qui est demeuré en manuscrit, les difficultés qui s'opposaient à son impression étant presque insurmontables; en voici le titre : *Anthropologie ou science générale de l'homme, pour servir d'introduction à l'étude de la philosophie et des Langues, et de guide dans le plan de l'éducation intellectuelle, ci-devant proposé par M. Alex. Chavannes, professeur dans l'académie de Lausanne, etc.* Cet important ouvrage devait avoir quinze volumes de trois à quatre cent pages chacun. —

« L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, dit M. Lan-
» teires, aussi profond, savant, aussi clair, aussi lumineux
» que le permet le sujet, ne peut qu'augmenter le désir de
» connaître le cours complet dont il n'est qu'un précis : il
» ne peut que prouver l'utilité de l'anthropologie pour le
» progrès des sciences, et dans le plan d'une éducation in-
» tellectuelle. »

Nous n'avons cité ces livres, précurseurs de tous les travaux scientifiques et pédagogiques qui ont mis en pratique une partie des idées de M. Chavannes, que pour faire mention des ouvrages les plus remarquables publiés à Lausanne à l'époque dont nous nous occupons : ils ont été peu connus hors du cercle étroit dans lequel vivait leur auteur ; lui même est mort sans avoir eu la satisfaction de terminer l'œuvre à laquelle il avait travaillé avec tant de persévérance ;

le grain fut recueilli par ses mains après de longs efforts mais il ne pût le mettre en circulation.

Il nous tarde de dire quelques mots de la partie littéraire du Journal de Lausanne ; on ne sait trop comment la caractériser parce qu'elle ne présente que des fragments et des critiques de peu d'étendue : le *morcelage* domine et fatigue autant que le contraste des innombrables sujets traités en quelques lignes ; — les personnages et les auteurs étrangers dont il est question sont nombreux : Voltaire, Rousseau, Frédéric II, Richardson et Necker font les frais de maint article : parmi les romans annoncés on aime à voir Paul et Virginie sagement apprécié. En général ces critiques diffèrent de celles d'aujourd'hui en ce qu'elles n'amènent aucune idée étrangère au sujet : il n'est question que de la chose même, c'est une des raisons qui expliquent leur peu d'étendue.

Parmi les collaborateurs vaudois on distingue bien vite M. le Doyen Bridel, alors dans toute la fraicheur de son talent : les voyages en Suisse et les courses de montagnes qu'il a publiées dans les Etrennes Helvétiennes forment sans contre dit la meilleure partie pittoresque et descriptive du Journal de Lausanne ; celui-ci s'empresse à son tour d'annoncer les Etrennes, toujours attendues avec impatience ; leur succès mérité et prolongé a sans doute embelli la vie de leur auteur. De nombreux morceaux de poësie appartiennent aussi au respectable pasteur de Montreux et à son frère, auteur des Délassements poëtiques et de plusieurs autres recueils de poësie.

Nous ne citerons qu'une seule anecdote exempte du mauvais gout qui en dépare un grand nombre ; de plus son intérêt est national.

« Le 20 Septembre dernier (1789), vers les dix heures » du matin, par un très grand orage, on découvrit depuis

» Ouchy, à l'aide d'un télescope, à environ deux lieues en
» avant sur le lac, vis à vis de Morges, un bateau qui pa-
» raissait être en danger, et aller au gré des vents. Aussitôt,
» treize jeunes bateliers ou pêcheurs de l'endroit, eurent
» le courage et la générosité de s'embarquer sur deux ba-
» teaux, malgré la violence des vagues et au plus fort de
» la tempête, pour porter du secours à ceux qui étaient
» menacés du naufrage. Un particulier d'Ouchy leur donna
» une bouteille d'eau de vie qu'ils lui rendirent sur le champ
» en disant ; *Nous n'avons pas besoin d'eau de vie pour*
» *avoir du courage et de la bonne volonté, quand il s'a-*
» *gît de secourir des malheureux.* »

« Ils atteignirent le bateau à environ une lieue d'Ouchy,
» et le trouvèrent sans bateliers, moitié plein d'eau avec
» une arche farinière, neuve, dessus le couvert et une
» ancre, pendante à sa chaine ; ils le ramenèrent heureuse-
» ment à Ouchy, en présence de plus de cent spectateurs;
» ce bateau appartenait à un savoyard qui vint le réclamer
» le lendemain ; il eut été brisé près de Vidi où il aurait
» été jeté, sans le courage des treize jeunes bateliers, qui
» furent encore assez généreux pour ne vouloir rien rece-
» voir du Savoyard. Le seigneur Baillif de Lausanne, ins-
» truit de cette belle action en a rendu compte à LL. EE.
» du sénat de Berne, qui lui ont ordonné de témoigner
» leur satisfaction et leur contentement à ces braves gens et
» de donner à chacun d'eux une récompense de 12 Francs
» de France. »

Nous avons déjà dit que les charades, les énigmes et les logogriphes occupaient agréablement les amateurs de poésie et de jeux d'esprit. Il est probable que M. Lanteires empruntait au Mercure de France la plupart de ces morceaux à la mode à Paris : comme toujours nous subissions le mouvement littéraire parisien ; cette fois ci il devait aiguiser nos esprits, en général, peu disposés à chercher le

mot des diverses énigmes qui se présentent à nous. On jugera du travail que pouvait donner un logogryphe par l'explication suivante, sous le titre *Belles lettres.* « Le mot du « logogriphe inséré dans la dernière feuille est *alliance*; « où l'on trouve les mots suivants : canaille, Caïn, caille, « cil, cale, au, aile, nille, ail, âne, claie, Caen, lac, ca- « nal, lame, lice, lin, lie, Jean, laine, lieu, Nil, Nice, le, « la, en, ce, cela, aie, ni, ne, etc. etc. » Les personnes qui se fatiguaient à découvrir toutes ces réponses aux allusions du faiseur de logogriphes n'auraient probablement pas goûté les obscurités méthaphysiques et les étrangetés de style qui compliquent la poésie romantique. Ils eussent peu compris les plaintes et les inexplicables douleurs des chefs de l'école nouvelle et de leurs nombreux imitateurs; on est tenté de dire, en songeant à ces diverses manières de délaisser la seule bonne route, ce que répondait quelqu'un à une personne qui lui demandait lequel il préférait de deux prédicateurs en vogue.

Monsieur, je ne préfère pas.

En fait de poésies mélancoliques on est surpris de voir paraître au milieu du fretin littéraire, admis dans le Journal de Lausanne, les belles et touchantes strophes de Gilbert, indiquées par ces mots, *vers de feu M. Gilbert*; citons les trois derniers :

Au banquet de la vie, infortuné convive
J'apparus un jours et je meurs.
Je meurs et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut, pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtems, votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée
Qu'un ami leur ferme les yeux !....

Cette sincère tristesse acquiert aujourd'hui un mérite nouveau et fait songer au précepte de Boileau,

Rien n'est beau que le vrai.

L'indulgence du beau monde Lausannois, alors en grand renom hors de nos frontières, allait jusqu'à supporter des vers tels que ceux-ci.

« Vers présentés dernièrement à Mme ....., le jour de » sa fête, par son amie Mme L....., qui, depuis quelques » années, s'est fait une douce habitude de lui porter un » bouquet dans cette circonstance. »

Malgré le froid.
Je viens te fêter, chère amie,
Malgré le froid
L'amitié réclame son droit.
Pour couler doucement la vie,
On se visite, on reste *unie*.
Malgré le froid.

« Vers pour la fête d'Hypolite, âgé de dix huit mois dont » la mère est fort aimable, et qui fait souvent de vives ca- » resse à sa Bonne. »

Hypolite n'est qu'un vain nom ;
Tu n'auras point de ton patron
Le cœur inflexible et sévère,
A peine encore vois-tu le jour,
Que tu sais aimer, tu sais plaire,
Tu ne peux être que l'Amour
A juger de toi par ta mère,

« Impromptu placé à la tête d'un livret blanc, présenté » à l'auteur de *Caroline*, à son jour de naissance (dont je » n'ai été averti que trois jours *à l'avance.*) »

Ecoute ma voix qui t'appelle,
Cesse de négliger ma loi :
Ecris, mon aimable Isabelle
Qui peut écrire mieux que toi?

Ou bien encore et pour en finir avec ces platitudes accomplies:

COUPLETS CHANTÉS A LAUSANNE, DANS UNE SOCIÉTÉ D'AMIS, LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Qui ne s'émeut quand l'An se renouvelle?
Qui n'aime alors s'environner d'amis;
Promettre à tous une amitié fidèle;
Leur souhaiter mille biens réunis?
Si tous ces vœux ne sont qu'une ombre vaine,
Elle est flatteuse, elle nait d'un bon cœur;
C'est un parfum qui sur nous se promène,
L'illusion fait souvent le bonheur.

Observons tous cette coutume sainte,
Facile aux bons, mais pénible aux méchans,
De se livrer sans détour, sans contrainte,
A des souhaits, songes du sentiment.
Ah! si souvent l'intérêt ou la haine,
De l'amitié ont coupé le lien,
Qu'on doit chercher, que le tems nous ramène,
Au moins un jour ou l'on veuille du bien.

Voisins! amis! qu'un jour de l'An rassemble,
Joignons nos mains, joignons aussi nos vœux;
Promettons nous de le finir ensemble.
Ah! qu'il s'échappe en nous laissant heureux!
Que réunis, après des jours paisibles,
Sans jamais l'être on fasse des jaloux!
Parmi ces vœux, s'il en est d'impossibles,
Vous les former est un plaisir si doux!....

Il nous eut été facile de citer des morceaux moins remarquables, surtout en cherchant nos exemples dans les vers décidément français par la forme et la pensée; parmi ceux-ci les plaisanteries équivoques et les traits d'esprit, comme on disait alors, sont nombreux mais nous avons voulu donner une idée de la confiance des poëtes de société et de la mansuétude du public: afin de prouver à nos

lecteurs que M. Lanteires savait de tems à autre choisir quelques petits poëmes d'un mérite réel, nous copions encore une fable qu'on dirait échappée au portefeuille de l'auteur des Glanures d'Esope.

Les Arbres et les Arbrisseaux.

—

Finirez vous donc de grandir,
Disaient au maronnier, au tilleul, à l'érable,
Les buissons d'un jardin, occupés à fournir
Des fleurs pour nos autels, des fruits pour notre table?
A la même hauteur jaloux de parvenir,
Ils trouvaient leur état en tout point misérable.
Ces arbustes un jour, d'une unanime voix,
Pour être arbres tant insistèrent,
Que les dieux se lassant, en leur faveur changèrent
De l'inégalité les éternelles lois.
Tous, à leur gré, grandirent à la fois;
Plus de fruits, plus de fleurs! la sage Providence,
Exprès, pour nos besoins, plaça ces dons plus bas;
Que serviraient des dons où l'on n'atteindrait pas?
Voilà nos arbrisseaux gagnant de l'importance,
Mais perdant leurs plus doux appas;
Les voilà nuit et jour, aux vents, à la tempête,
Dans les tems orageux forcés de tenir tête;
Et, voisins de la foudre, exposés à ses coups,
Même avant que le bruit en vienne jusqu'à nous.
Oh! oh! de ce haut rang ce sont là les délices?
Dit l'un d'eux: si jamais je redeviens buisson,
Je n'écouterai plus d'ambitieux caprices.
Chacun en dit autant; et chacun eut raison.

Petits, qui vous plaignez, voilà vos injustices!
Le Ciel, si, par vos cris vous alliez l'étourdir,
Vous ferait grand pour vous punir.

Nous ne pousserons pas plus loin cette espèce d'analyse, composée de traits choisis presqu'au hasard dans les trois

premiers volumes du Journal qui nous occupe ; il cessa de paraître au bout de douze années d'existence.

En vain la grande tourmente française vint plier nos fleurs de montagnes et briser nos hauts sapins, il n'est question que de science et de littérature, en fort petites proportions, dans la feuille de M. Lanteires. Les trois éléments qui maintenant font vivre tant de journaux dans toutes les langues, la politique, la religion et les beaux arts, ne fournissent rien ou à peu près rien aux rédacteurs et collaborateurs Vaudois; un beau jour leur pot pourri, si longtems bien reçu, subit le sort commun à toutes choses terrestres; il atteignit la fin de sa carrière.

D'autres publications parurent ; *la nouvelle*, par excellence, fit son invasion dans la Gazette de Lausanne, premier champion politique, sur les rives vaudoises. — Aujourd'hui nous voilà riches en journaux comme les grandes nations nos voisines ; chacun arbore son drapeau et suit son chemin particulier ; c'est la division du travail appliquée au mouvement des faits sociaux et des idées en circulation européenne ; jadis chacun pouvait apprendre un peu de toutes choses sans être influencé par l'esprit de parti ; aujourd'hui les parts offertes au public sont plus larges, plus complètes, mais aussi plus divisées et surtout plus hostiles les unes à l'égard des autres ; on adopte tel ou tel journal ; il devient peu à peu notre maître au lieu de servir tout simplement à notre instruction et à nos plaisirs ; à travers la liberté de la presse et le choc des opinions, la tyrannie fait son chemin.

Heureux qui choisit bien au milieu des nombreux appels qui se contrarient et distingue ceux de l'éternelle beauté, de l'éternelle sagesse, de l'éternelle vérité !

LA

PHILOSOPHIE DE LEIBNITZ.

FRAGMENT D'UN COURS D'HISTOIRE DE LA MÉTAPHYSIQUE,
DONNÉ DANS L'ACADÉMIE DE LAUSANNE,
PAR C. SECRETAN,
LICENCIÉ EN DROIT.

A LA LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX, ÉDITEUR,
un vol. in-8° de 148 pages.

Leibnitz fut du très petit nombre des enfans distingués qui ne perdent pas en avançant et que le talent mène au génie. Tout jeune il lisait les anciens dans l'original et les sentait bien. Plus tard, à quinze ans, il étudia sous Thomasius à Leipzig, puis à Jéna sous Bosius et Veigelius grands savants d'alors. Il apprit d'eux le Droit, les Mathématiques, et la Philosophie, et conçut en lisant les Grecs l'espoir d'une conciliation entre Platon et Aristote. Il y avait près de Leipzig un petit bois charmant qu'il affectionnait; il y errait seul des journées entières, rêvant à son projet; il avait à peine dix huit-ans. Bachelier à dix neuf puis Docteur en droit, on lui offre une chaire qu'il refuse; son esprit ardent et curieux le poussait ailleurs. A Nuremberg une société de chimistes cherchait la pierre philosophale. Ils redoutaient les profanes et s'en gardaient avec soin. Leibnitz qui ne savait rien du grand œuvre, pas même la langue, alla prendre au hazard dans un livre d'alchimie des termes obscurs : il en fit

une lettre à laquelle il n'entendait pas un mot. La société qui la reçut la comprit à merveille et augura si bien du nouvel adepte que non seulement il fut initié à tous les secrets du laboratoire, mais de plus chargé des fonctions de secrétaire avec d'assez forts appointemens. Cela dura peu, et bientôt nous retrouvons notre philosophe à Francfort, publiant à vingt-un ans son premier ouvrage. C'était un livre sur le droit; il l'avait écrit presque sans secours, dans les auberges, en voyage, au milieu du bruit. Et pourtant ce petit livre était tout un monde, un monde scientifique idéal, aujourd'hui, dit-on, presque réalisé en Allemagne par de grands Juristes. Au reste, ce génie naissant ne s'ignorait pas; il sentait sa force et n'en faisait pas mystère. « Il n'y a pas un paragraphe dans tout mon livre, dit-il à la fin, « qui ne renferme quelque invention ou réflexion nouvelle . . . . « J'abandonne ceux qui me mépriseront à leur ignorance; « ce sera un assez grand supplice pour eux. Il viendra peut être « un temps où l'on me rendra plus de justice et où la vérité « triomphera de la passion. » — On conçoit cette franchise d'orgueil à vingt et un ans : plus tard sans doute elle plia sous la réflexion et s'effaça prudemment au contact du monde, sans parler de cette maturité du génie qui parfois rend modeste.

Lancé dans la carrière Leibnitz ne s'arrêta plus. Son premier livre était à peine *hors de dessous* la presse, dit élégamment un de ses biographes, qu'il y mit un *beau projet d'un nouveau corps de droit*. J'en fais grâce au lecteur ainsi que de *L'art des combinaisons* qui suivit de très près le beau projet. Leibnitz avait promptement attiré l'attention du monde savant : on distinguait son mérite, on le consultait. Il s'occupait alors d'un projet d'encyclopédie, « car, » dit le biographe déjà cité, « son génie vaste, imaginatif, « capable de tout embrasser lui faisait porter ses vues sur toutes « les sciences ensemble, et même sur les moyens de les réduire « en système. Persuadé de l'étroite liaison qui est entr'elles, « prévenu par la lecture de quelques-uns de ces écrivains subtils « qui croyent qu'au moyen de leurs méthodes abrégées on peut « parvenir en même temps à toutes les connaissances, espérant « peut être de pouvoir purger les anciennes méthodes de ce

« qu'elles ont de défectueux, il forma l'idée flatteuse de les « réunir ». —

Ce fut ce projet d'encyclopédie qui ramena Leibnitz vers la philosophie. Elle hésitait alors entre Aristote et Descartes : Leibnitz entreprit de concilier ces deux tendances ; mais avant de se mettre décidément à l'œuvre philosophique qu'il méditait, il voulut faire ce qu'alors on faisait plus rarement qu'aujourd'hui, un voyage scientifique. Il passa plusieurs années à Londres et à Paris, y connut Cassini, Arnaud, Mallebranche, Huet, Newton, etc. etc. Il vit aussi la Hollande, fort lettrée alors, puis revint en Allemagne, puis reprit ses voyages, étudiant toujours, étudiant toutes choses, mathématiques, théologie, sciences naturelles. Ses ouvrages dans tous les genres s'étaient multipliés : il en préparait d'autres, notamment un livre de longue haleine qu'il n'acheva point, l'histoire de la maison de Brunswich. Cet ouvrage embrassait le moyen-âge presque en entier. Leibnitz, quand il l'entreprit, avait quarante et un ans : Il en passa trois à explorer en tous sens l'Allemagne et l'Italie, visitant les bibliothèques, les couvents, les abbayes, les tombeaux eux-mêmes, fouillant par tout, compulsant manuscrits et chartes. Cet esprit subtil et profond voulait appliquer la philosophie à l'histoire ; il cherchait, comme on l'a tant fait depuis, à surprendre le secret de l'origine des peuples par l'étude des langues. Non content de les posséder presque toutes, il avait conçu un projet qui peut paraitre étrange : il méditait une langue commune à l'usage des savants de tous les pays, sorte d'algèbre philosophique dont il avait pris l'idée aux Chinois. Génie universel, curieux à la fois et de tout connaître et de bien connaître, Leibnitz était un de ces hommes auxquels une vie, si longue et si bien remplie soit elle, ne suffit point. Aussi ses ouvrages sont-ils presque tous inachevés. Le seul qu'on puisse dire complet, c'est la Théodicée. Il la publia en 1710. C'est une réfutation du Pessimisme de Bayle, faite à la demande de la reine de Prusse. La Théodicée fut le dernier écrit de Leibnitz. Les années qu'il vécut dès lors furent remplies par des voyages, par une cor-

respondance scientifique fort étendue, par des controverses, notamment sur le fameux calcul différentiel découvert presque en même temps par Leibnitz en Allemagne et par Newton à Londres. Très probablement ces deux grands hommes n'auraient point songé à s'en disputer la gloire, ils se la seraient paisiblement et noblement partagée. Mais il en fut entr'eux comme il en est souvent entre vieux amis ; les voisins et les valets s'en mêlèrent, la question se compliqua, s'aigrit, et ce qui n'était d'abord qu'une noble émulation scientifique se transforma peu à peu en une querelle de vanité. Elle dura jusqu'à la mort de Leibnitz. Il avait soixante-et-dix ans. Une tisane bue hors de propos le tua. Plusieurs soutinrent qu'il mourait victime de son peu de déférence aux conseils de la faculté. Toujours est-il qu'il la prisait peu, mal façonné en tout genre aux soumissions aveugles. Jaloux de sa liberté, il s'était mis en tête d'être le maitre chez lui ; il mangeait seul, sans heures fixes, comme Armand Carrel, faisant quérir au plus près le premier régal venu quand la faim pressait. D'ordinaire il dormait dans un fauteuil, tout vêtu, son livre à portée, reprenant le matin frais et dispos le travail du soir, et cela des mois entiers. Leibnitz mourut en 1716.

Peut-être le lecteur nous saura-t-il gré de ce léger aperçu biographique. On aime à placer quelque part les idées d'un homme, et un système, si étranger soit-il à la vie commune, se laisse toujours saisir un peu moins mal quand on peut le rattacher à une époque et à un lieu connus. Disons le pourtant, quand il s'agit d'un système de métaphysique, la vraie époque et le vrai lieu relèvent d'une chronologie et d'une géographie tout autres que la géographie et la chronologie vulgaires. S'il faut en croire de bons juges, Descartes, ce Socrate moderne qui en finit avec la scolastique comme le premier en avait fini avec les sophistes, Descartes avait préparé les trois philosophies qui suivirent la sienne, la philosophie de Mallebranche, celle de Spinosa et celle de Leibnitz. Toujours est-il que le dernier se préoccupa fort des conclusions de ses devanciers, et plus encore des travaux immenses de leur grand devancier à tous Aristote.

Tout jeune, il avait tenté de le concilier avec Platon. Plus tard il reprit ce projet sous une autre forme, en essayant une conciliation du même genre entre Aristote et Descartes. Ce besoin de dissoudre les antinomies, cet espoir de rapprocher et d'unir les contraires, caractérise avant tout la pensée de Leibnitz ; et c'est par là qu'il se rattache à un grand esprit de notre siècle, à M. Cousin, qui dans une phrase de Leibnitz à pris tout un système. Mais revenons à M. Secretan, ou plutôt arrivons à lui.

M. Secretan avait une grande tâche à remplir. Il devait chercher le système de Leibnitz, l'exposer, le juger.

Poussé à la fois dans toutes les voies de la science, Leibnitz qui avait essayé de tant de choses n'avait presque rien achevé. « Construire l'univers au moyen d'une déduction rigoureuse, « telle est, dit M. Secretan, l'intention hautement proclamée de « Leibnitz. Ce qu'il annonce, ce qu'il veut, ce qu'il pose, c'est « un système dont la rigueur scientifique amènera la réfutation « des systèmes précédens..... La nature, l'esprit créé, Dieu lui « même, tout semble s'expliquer par une seule pensée.... Cette « foule d'êtres, d'actions dans laquelle l'œil s'égare et ne voit « qu'un cahos, s'unit dans un ordre admirable, et l'univers entier « créé pour la seconde fois par le génie parait s'élever comme « un temple glorieux, comme une vivante architecture. Eh bien ! « Messieurs, dans quelle forme s'attendrait-on à voir la philo- « sophie rendre compte de cette puissante synthèse ? Sans doute « dans une forme pareille à son objet, une et liée comme son « objet : un grand livre, un grand poëme reproduira cette grande « vue.....

« Cette attente est naturelle, mais elle n'a point été remplie. « Les seuls ouvrages philosophiques de quelque étendue que nous « ait laissés Leibnitz sont la *Théodicée* et les *Nouveaux Essais sur « l'Entendement Humain*. Le caractère des Nouveaux Essais est « entièrement critique ; les vues propres de Leibnitz n'y sont « développées qu'incidemment, sans liaison. La Théodicée ne « traite qu'une question particulière à laquelle, on ne peut « arriver qu'après en avoir résolu plusieurs autres..... De brefs « résumés sans forme démonstrative, des lettres, des expositions

« fragmentaires, tels sont les documens dans lesquels l'historien « de la philosophie doit chercher le système de Leibnitz ».

C'est ce qu'a fait M. Secretan. Il n'a pas inventé Leibnitz, il l'a trouvé. Pour découvrir l'unité spirituelle du système, il la reconstruit, comme il dit lui même, pierre à pierre, brin à brin.

Ce travail préparatoire achevé, M. Secretan passe à l'exposition du système lui-même. Suivant lui, deux grandes pensées sont l'âme de toutes les spéculations de Leibnitz, la base et le but de ses travaux, le titre éternel de sa gloire.

« La première de ces idées ou de ces intuitions, pour l'amour » desquelles Leibnitz a philosophé, c'est que toute substance, » toute réalité est au fond de nature *spirituelle*. La seconde, » c'est que l'être particulier, *l'individu* est plus qu'une ap- » parence, une simple forme, mais qu'en lui réside un prin- » cipe essentiel, une réalité éternelle, qui le distingue de tous » les autres.

« Telles sont les deux grandes vues que Leibnitz a voulu » faire prévaloir dans la philosophie. Le sentiment profond » de ces deux vérités est ce qu'il y a chez lui de plus ca- » ractéristique, c'est le fond de son originalité. C'est par là » que Leibnitz est Leibnitz. C'est par là aussi que Leibnitz » est plus qu'un individu philosophant, mais qu'il est le re- » présentant des besoins de la pensée à l'époque où nous som- » mes arrivés, l'expression naturelle et dans un certain sens, » nécessaire, de l'esprit philosophique en général ».

Le fondement de toute vraie philosophie, suivant Leibnitz, c'est l'analyse des notions universelles. Quelles sont-elles? Quelle est la notion primitive cachée au fond de toutes les autres? C'est la notion de *substance*. Définir la substance, voilà le premier pas, le pas décisif pour arriver à la possession des vérités premières sur Dieu, sur l'âme, sur la nature des corps. Qu'est-ce donc que la substance? C'est une force, répond Leibnitz, une force pour laquelle l'action n'est pas seulement une faculté, pas seulement un besoin, mais mieux que cela,

une réalité permanente, un fait continu; car spirituelle ou corporelle, il n'importe, la substance agit toujours. Définition hardie, on le sent, et qui mène loin, puisque voir dans la substance une force active, c'est, remarque fort judicieusement M. Secretan, proclamer d'avance la vie universelle et un spiritualisme absolu.

Les substances sont de deux genres, simples ou composées. Mais les substances composées revenant aux substances simples et s'y réduisant, ce sont ces dernières qu'il faut analyser, définir. Indécomposables, inaltérables, chacune d'elles forme un tout, une *unité*, d'où leur nom *monades*.

La monade a commencé, elle peut finir; mais elle ne saurait changer de nature. Elle se modifie, il est vrai, mais elle ne se modifie qu'activement, par sa propre énergie, jamais par une force étrangère, jamais du dehors.

Chaque monade est active; donc elle est nécessairement distincte et séparée de toutes les autres monades. Chaque monade est active, donc sa vie est une *perception*, une représentation intérieure incessante.

Les monades sont la seule réalité de l'univers. Mais elles ne sont point isolées, autrement cet univers ne serait qu'un mot. Pour qu'il soit un fait, un tout, une réelle unité, il faut qu'entre les monades existe un lien et mieux qu'un lien, un ordre, une hiérarchie. C'est ce qui a lieu : au dessous de la monade centrale et supérieure se rangent sous deux grandes divisions les monades dérivées et subordonnées. Quelques-unes s'élèvent jusqu'à des perceptions distinctes accompagnées de mémoire; ce sont les *âmes* : les autres se nomment *entéléchies*, sorte de monades nues, dépouillées, impuissantes; elles vivent, rien de plus.

La *monade centrale* c'est Dieu. En Dieu se trouvent réunies au plus haut degré, on plutôt sans degrés, sans rectrictions, les qualités des monades dérivées. Comme l'âme, comme l'entéléchie, Dieu est l'activité même, activité intérieure, idéale, nécessaire. L'action étant le fond même de toute substance, Dieu la substance par excellence ne peut s'empêcher de perce-

voir, ne peut s'abstenir de créer. C'est là, pour lui, non pas le résultat d'un choix, mais, l'inévitable conséquence d'une nécessité impérieuse. Dieu est débordé par sa nature, si l'on peut ainsi dire, Dieu est lié par ses perfections.

Tel est, en bref résumé, non pas le système de Leibnitz sans doute, mais l'idée qui l'amène et le prépare, la construction, dirait un géomètre, qui doit servir à notre philosophe de base et de moyen pour la solution du grand problème. Avant de disposer sur le sol les lignes de l'édifice qu'il veut élever, Leibnitz en a jeté les fondemens. Avant d'expliquer le monde réel par la nature des êtres et par les rapports des êtres entr'eux, il s'est demandé prudemment : qu'est-ce que l'être ? qu'est-ce que le fond de l'être ? qu'est-ce que la substance ? La substance définie, il est parti de cette définition comme d'un centre ou plutôt comme d'un sommet ; et de ce sommet, à travers la monadologie, c'est-à-dire, à travers la triple notion de l'entéléchie, de l'âme et de Dieu il est redescendu vers le monde, il a tenté la solution du problème des réalités, il a fait un système.

L'exposer était chose difficile : M, Secretan s'en est acquité avec talent. Il a fait paraitre dans cette portion capitale de son travail les deux qualités qui distinguent son style, la rigueur logique et la précision littéraire. Nous ne résumerons pas son exposition ; elle est elle même un résumé, ample il est vrai, mais que pourtant il faut lire en entier si l'on tient à se faire une idée juste du système de Leibnitz, de l'agencement, de l'enchaînement logique des parties dont il est composé. L'existence purement phénoménale des corps, l'ordre des monades, la nature idéale du lien qui les unit, les rapports du corps et de l'âme ; la notion de temps, la notion d'espace ; la théorie de la connaissance et son moyen la perception, la perception limitée dans sa nature mais infinie dans son objet ; et au terme, dirai-je, ou au sommet de tout cela, au point d'intersection de ces grandes lignes la brillante hypothèse de l'harmonie préétablie ; tels sont les points sur lesquels M. Secretan appelle tour à tour l'attention du lecteur, et par lesquels il nous conduit à l'explication de

la *Théodicée*. La Théodicée, au dire de plusieurs, est peu facile à concilier avec le reste des écrits de Leibnitz. M. Secretan, dans sa cinquième leçon, a discuté ce point. Sa conclusion c'est qu'en Leibnitz le penseur, sinon l'homme, ne s'est point contredit. Dans sa Théodicée comme dans ses écrits purement métaphysiques ce sont les mêmes principes, les mêmes tendances, un même système au fond. Car dans la Théodicée autant qu'ailleurs nous trouvons le règne, le triomphe proclamé des nécessités morales; nous trouvons un monde créé sans doute, mais créé nécessairement en vertu de la raison suffisante, ce maître auquel rien n'échappe, auquel Dieu lui même obéit, Dieu création éternelle personnifiée, Dieu contraint de créer, qui crée toujours, qui n'existe que parce qu'il crée, qui cesserait d'être s'il ne créait plus. C'est le panthéisme, direz-vous avec effroi, vous qui peut-être aviez rêvé, dans la Théodicée de Leibnitz une philosophie chrétienne. Oui c'est le panthéisme et non pas dans la création seulement, remarquez-le bien, mais dans toute la marche du monde : Car cette harmonie, préétablie suivant Leibnitz, en vertu de quoi l'a-t-elle été ? En vertu du choix de Dieu; oui, mais d'un choix qui n'est pas libre, d'un choix prédéterminé lui-même, si l'on peut ainsi dire, par cette même nécessité morale qui préside à tout, au gouvernement du monde comme à sa création.

Leibnitz n'eut point avoué le panthéisme idéaliste dont M. Secretan a signalé la présence dans la *Théodicée*. Dans ce livre au contraire le panthéisme est présenté sous des traits hideux; c'est un ennemi terrible et menaçant contre lequel on lutte sans cesse. Mais cette lutte au fond tient moins de l'attaque que de la défense. Leibnitz avant tout se révoltait contre la doctrine épicuréiste du Hazard. Elle l'offusquait, il la retrouvait partout en son chemin dans les nobles et douloureux efforts qu'il faisait pour donner dans son système une place et un rôle à la liberté. Pour échapper au Hazard il se rapprochait sans cesse de l'idée contraire, sauf à frémir parfois à l'aspect d'un autre abîme qu'il connaissait aussi, qu'il voyait, mais que par une étrange illusion, il pensait esquiver, tout en y marchant. Cet

abîme de la *nécessité* l'attirait et l'effrayait à la fois ; le penseur y inclinait, mais l'homme, le chrétien s'en détournait avec horreur. Car chez Leibnitz, comme au reste chez presque tous, le philosophe et le croyant étaient trop séparés. Ils s'appréciaient sans doute, ils se consultaient, ils s'éclairaient, ils tentaient même de se pénétrer l'un l'autre, mais ils ne se pénétraient pas réellement, ils ne formaient pas un tout. Leibnitz était sincère en ses convictions chrétiennes, ainsi que dans la persuasion qu'il avait de la parfaite harmonie de l'Evangile avec la raison, des objets de sa foi avec les produits de ses abstractions métaphysiques, et en ce sens il est vrai de dire que le croyant en lui contenait et réglait le philosophe. Il l'essayait au moins, il s'en flattait. Mais il n'y réussissait pas toujours ; le résultat à cet égard répondait mal à l'intention, en sorte qu'en lui trop souvent le philosophe débordait et entraînait le croyant : ce qui explique comment il s'est fait que ce grand réprésentant de l'individualisme en métaphysique aboutit enfin de compte à une doctrine qui, pour n'être pas précisement le spinosisme s'en rapproche néanmoins beaucoup. S'il en faut croire M. Secretan, la ressemblance des deux systèmes est frappante, et le Dieu de Leibnitz n'est pas plus libre au fond que celui de Spinosa, puisque s'il crée, c'est, je l'ai dit déjà, parce que sa sagesse l'oblige à créer et à créer d'une certaine manière, à l'exclusion de toutes les autres, et cela à tel point que tous les résultats, si menus soient-ils, de ses créations pourraient être à rigueur fixés d'avance. « Tandis que chez Spinosa », dit M, Secretan, « les choses sont enchaînées par une nécessité logi-
» que ou de contradiction, dans la Théodicée de Leibnitz elles
» le sont par une nécessité morale, en vertu de la raison
» suffisante . . . . . Pour Leibnitz comme pour Spinosa le
» rapport du monde et de son auteur est un rapport né-
» cessaire ».

Ce spinosisme latent, Leibnitz, je le répète, ne l'avouait point, ne le soupçonnait point ; et il est curieux qu'il ait fait sa propre histoire quand, à propos des rapports qu'il signale dans un de ses livres entre le panthéisme d'Averroës et les opinions

de quelques mystiques, il remarque très judicieusement que ces derniers ignoraient la portée de leurs doctrines. Au reste chacun d'ordinaire en est réduit là, les grands penseurs aussi bien que les petits, les philosophes comme les théologiens. Tous, pour les erreurs s'entend, pour le revers des systèmes, comprennent beaucoup mieux leurs adversaires ou leurs devanciers qu'eux-mêmes. La rivalité rend clairvoyant, et si peu qu'on s'estime, on s'estime toujours trop pour se bien voir. Leibnitz qui jugeait sévèrement les mystiques du XVIIme siècle mourut sans avoir aperçu les affinités de leur métaphysique et de la sienne. C'est peut-être que le grand chaînon qui les eut rapprochées était supprimé des deux parts et méconnu. Ce chaînon, c'était le panthéisme, et tout d'abord le prédestinisme exclusif, doctrine mal avouée par Leibnitz, répudiée alors comme toujours par le plus grand nombre des mystiques, les moins conséquens, on le sait, de tous les philosophes religieux. C'était d'une part un rationalisme mystique au fond mais qui n'en convenait pas et en aurait rougi; de l'autre un mysticisme qui refusait d'être rationel, de se donner une base, de se completter. Car quelle que soit l'horreur de la plupart des mystiques pour la logique, le mysticisme n'est pas illogique nécessairement et par nature. Ce système incomplet n'est pas au fond plus illogique que le système incomplet qui lui fait face et embrasse tout ce que lui mysticisme ne contient pas; je veux parler du système ou plutôt de la direction, de la méthode philosophique qu'on a nommée *rationalisme*, qu'on ferait mieux d'appeler *libéralisme*, si le mot n'était pas si compromis, puisque en elle tout revient à la liberté, ou mieux encore peut être *humanisme*, puisque l'homme y est tout. Dans le mysticisme au contraire l'homme n'est rien; il y aspire au moins, il l'essaie, il essaie de s'annihiler : ce qui, pour le dire en passant, explique fort logiquement l'horreur des mystiques pour la logique, puisqu'ils doivent, pour être conséquens, n'employer le *moi* qu'à tuer le *moi*, la vie qu'à comprimer la vie, la pensée qu'à paralyser en eux la pensée. Et cela pour donner gloire à Dieu disent-ils, pour lui rendre son bien, pour tout perdre en lui;

idée qui résume le mysticisme et montre assez que lui aussi n'a pas son vrai nom, et que le nom qui lui conviendrait c'est *divinisme*, mot clair qui dit quelque chose, qui dit ce qu'il veut dire, mot large et compréhensif qui, pour revenir à Leibnitz et aux mystiques, fait, il me semble, saisir d'emblée la grande unité qui les rapproche au fond en dépit des diversités particulières qui les séparent.

Cette unité, je le répète, c'est d'abord, et comme sur un premier plan, le prédestinisme exclusif ; puis, plus loin, plus loin que la vue, derrière l'horizon, au terme ignoré, c'est le panthéisme. La plupart des mystiques ne se doutent guère qu'ils sont prédestiniens exclusifs, et les prédestiniens exclusifs ouvrent de grands yeux quand on les vient accuser de mysticisme. Et les uns et les autres ne veulent pas voir ce qui pourtant est assez visible, c'est qu'ils glissent ensemble sur la même pente, vers le même abîme, et que nier l'homme c'est avoir commencé de nier Dieu. Si le prédestinisme exclusif est la théodicée du mysticisme, si le mysticisme au fond n'est que la psycologie, la morale, la vie intérieure en un mot et la vie pratique du prédestinisme exclusif, j'ai bien peur qu'à son tour le panthéisme ne soit que le résultat, l'achèvement logique de l'un et de l'autre. Le prédestinisme et le mysticisme font la même œuvre : le premier nie l'homme en niant la liberté, le second nie la liberté en niant l'homme. Ce sont là deux manières de le perdre en Dieu : s'il y est perdu, de quel droit en séparer le monde ? et si le monde aussi s'y absorbe, si Dieu est tout, comment ne pas dire : tout est Dieu ?

L'Inde ancienne l'a osé dans sa métaphysique. Cette métaphysique impersonnelle lentement élaborée par les siècles eut l'affreux courage de sa pensée ; elle mena jusqu'au bout son divinisme impie. Elle fit ce qu'en nos jours tant de philosophies individuelles ont fait, ce que n'osa point Leibnitz qui lui aussi fut incomplet et timide. C'est qu'alors il restait encore quelque peur de soi et des autres ; on se retenait sur

les pentes, on s'observait. Cela retardait quelques vérités, mais cela corrigeait bien des erreurs, cela empêchait bien des folies. Il faut regretter ces scrupules, ces saintes défaillances de cœur qui, au temps de Leibnitz, faisaient reculer un homme devant les abîmes. On s'y jette aujourd'hui ; on fait dans la science comme dans la vie ; parti à peine, on veut arriver, on s'irrite du chemin, on le dévore ; on court fièrement et sans émotion jusqu'aux extrêmes limites d'une pensée, et quand cette pensée est le divinisme, quand elle porte en elle comme sa conséquence et son fruit la négation de la liberté humaine, on n'hésite pas, on nie, on supprime cette liberté. Leibnitz, lui, ne la supprimait pas; il lui faisait sa part, pensait-il ; mais quelle part? autant eut valu l'avoir niée, tant en la conservant il l'amoindrit, tant en la proclamant il l'immole. Leibnitz fait pour la liberté de l'homme ce qu'il a fait pour la liberté de Dieu. On comprend cela ; si le choix en Dieu n'est qu'apparent, comment serait-il réel en l'homme ? L'amoindrissement de la liberté divine devait conduire Leibnitz et l'a conduit en effet à l'amoindrissement de la liberté humaine, tout comme (et ceci nous ramènerait au rapprochement tout à l'heure essayé) l'amoindrissement de la liberté humaine poussera toujours les mystiques conséquens à l'amoindrissement de la liberté divine. Ces deux libertés se tiennent ; elles brillent et se voilent, elles tombent et se relèvent ensemble dans les philosophies : car Dieu n'a pas en vain fait l'homme à son image ; méconnaitre quelque trait de cette image dans la créature c'est l'obscurcir dans le créateur, et vice-versa. Dieu, passez moi le mot, s'appauvrit autant de nos dépouilles que nous des siennes. Lui dénier la liberté c'est se la refuser à soi-même, tout comme s'anéantir en lui c'est l'anéantir.

Leibnitz posa des prémisses fausses ; ce fut sa grande erreur. Ce philosophe chrétien ne put sortir de l'idée payenne d'un antagonisme entre la Nécessité et la Liberté. Il rêvait entr'elles un équilibre, il voulait les concilier et crut l'avoir fait.

Il crut avoir sauvé le principe de la libre personnalité de Dieu, parce qu'il avait frayeur de sa négation, parce qu'il le respectait et désirait très sincèrement lui donner une place. Il ne vit pas qu'une fois admise au partage la nécessité y prenait d'entrée la part du lion, que cette reine amoindrissait sa rivale, qu'elle comprimait, qu'elle absorbait la liberté, qu'elle absorbait Dieu, par conséquent, Dieu liberté, personnalité suprêmes. Il ne vit pas qu'accepter un antagonisme en Dieu c'était en faire un être infirme et borné, et lui prêter, comme l'Hellenisme à son Jupiter, la nature et la condition de l'homme. La nécessité, en effet, est une idée toute relative, quelque chose d'engendré, d'humain, qui n'a pas de correspondant en Dieu. La nécessité appliquée à l'idée de Dieu, c'est le vieil antropomorphisme payen sous sa forme la plus subtile et la plus raffinée. Car, chose admirable ! le christianisme, cette doctrine tant accusée d'antropomorphisme est, à le bien prendre, la seule qui n'en ait pas. Le Dieu de l'Evangile est humain sans doute, humain par le cœur si le mot est permis, humain de sa sollicitude infinie, de tout son amour. Mais ce Dieu si familier à l'homme et si près de l'homme n'a rien d'emprunté à nos misères. Un abîme, un infini l'en sépare, l'infini de sa puissance, c'est-à-dire, de sa liberté ; car cette liberté que l'Evangile attribue à Dieu est bien réellement infinie et sans bornes ; elle plie tout, domine tout, dispose de tout ; rien ne l'arrête, rien ne la limite, rien ne la conseille, rien pas même la vérité, pas même ces lois que nous nommons éternelles et qui ne le sont pas, qui ne sont que ce que nous sommes nous mêmes, des accidens, des produits de la volonté suprême de Dieu.

Voilà ce qu'a fort bien compris M. Secretan. La liberté, une liberté plenière en Dieu, tel est, suivant lui, le mot de la grande énigme « Le problème du monde réel, dit-il, se » résout par une Philosophie qui prend la liberté pour pre- » mier principe ». — Suivant M, Secretan Dieu est libre, c'est-à-dire qu'il est avant toutes choses, qu'il est à l'origine de toutes choses. Pour lui donc aucune espèce de nécessité :

il peut créer ou ne pas créer, et s'il crée, il le fait comme il le veut, il le fait après avoir choisi. Et remarquez qu'il ne s'agit pas seulement ici de la création du monde sensible, mais de la création de ce monde supérieur et immatériel qui comprend les *vérités morales*. Ces vérités aussi sont l'œuvre de de Dieu ; elles ne sont ni avant lui, ni avec lui et à côté de lui, elles sont de lui, elles sont parce qu'il les a faites, elles sont ce qu'il les a faites. « Dieu, dit M. Secretan, ne veut » pas telle chose parce qu'elle est bien, mais ce qui est bien » c'est ce que Dieu veut ».

Dieu pouvait créer ; il l'a fait, il a librement donné naissance au système d'existences secondaires dont nous faisons partie. Mais par quel motif ? se demande M. Secretan. Evidemment par amour pour la créature à venir, car Dieu n'a besoin de rien pour lui-même, puisque il est complet. « Aussi vrai qu'un Dieu libre existe, il a créé par amour pour la créature à venir ».

« Il voulait donc le bien de cette créature ; mais quel plus grand bien que de ressembler à Dieu, bien suprême ? Il était donc *naturel*, je ne dis pas *nécessaire*, que Dieu créant par amour, créat à son image. Or Dieu est créateur et libre, ce qu'on exprime en un mot en disant qu'il est esprit. La créature de son amour fut donc libre, créatrice, spirituelle ».

Image de Dieu, l'homme est libre comme Dieu : Mais il n'est pas libre à l'égal de Dieu ; il n'est pas libre dans le même sens que Dieu. La liberté en Dieu est essentielle, éternelle, la liberté en l'homme est un accident, un don. La première est absolue, l'autre relative. Néanmoins, malgré ces contrastes, la grande ressemblance est là toujours. Le choix est un don, le cercle dans lequel il s'exerce est limité ; mais le choix existe, le choix en tant que choix, c'est-à-dire, en tant que puissance est absolu, complet en l'homme aussi bien qu'en Dieu. « La liberté de la créature », dit M. Secretan, « est aussi liberté de choix ; elle peut se déterminer ou dans le sens de la liberté de Dieu, ou bien dans le sens con-

traire ». Au dessus de l'homme pas plus qu'au dessus de Dieu il n'y a nécessité, inclination, prédétermination.

Telles sont les bases de la Théodicée que propose M. Secretan. Pour les détails, on ne peut les résumer sans risquer d'être obscur, et le lecteur fera bien de les chercher dans le livre même. Notre philosophe n'a point reculé devant les difficultés du sujet. Cette partie de son travail prouve qu'au mérite si rare de bien raconter les idées d'autrui il unit le talent qui les féconde et l'originalité qui s'en inspire. Son essai de philosophie chrétienne est un morceau capital qui clot dignement l'ouvrage et qui le complète : il intéressera, nous le croyons, tous les amis des études religieuses; ils trouveront, comme nous plaisir et instruction dans la lecture du livre de M. Secretan.

NOUVEAUX

DISCOURS

SUR QUELQUES SUJETS RELIGIEUX,

PAR A. VINET.

A la Librairie de M. Ducloux, éditeur.

Un volume in-8° de 470 pages. Prix : 4 fr. 15 rap.

Lorsque le voyageur qui parcourt notre patrie est parvenu, à force de détours et d'efforts, sur quelque sommité élevée; alors le pays entier se découvre à ses regards. Les collines et les hauteurs moindres qui bornaient sa vue se sont abaissées à ses pieds. Il contemple dans leurs mutuels rapports les diverses régions qui, jusqu'alors, ne lui avaient apparu que dans leurs détails et isolées. Il comprend l'ensemble de la contrée, et dans cet ensemble il voit se fondre et s'unir les contrastes et les oppositions, dominés par une unité supérieure. Il en est de même dans les domaines de la pensée. Ce point culminant que la philosophie poursuit haletante, le christianisme le donne d'emblée; telle est la foi de M. Vinet. Faire embrasser cette foi, la faire embrasser tout entière et avec connaissance de cause, la faire embrasser de manière qu'elle porte ses fruits, tel est le noble but qu'il s'est proposé dans la publication de ses deux volumes de *discours sur quelques sujets religieux*. Le premier, dès long-temps connu et apprécié du public avant que la Revue Suisse eût commencé à paraître, le premier se fait remarquer surtout par ses tendances apologétiques. Le second porte plûtot sur la morale chrétienne. Mais entre ces deux volumes existe un lien puissant, qui en fait comme les deux parties d'un même ouvrage; c'est cette manière d'aborder en toutes choses et immédiatement le point culminant de toute question, manière que l'auteur affectionne et qu'il pratique avec tant de supériorité. Dans les régions élevées où il monte avec tant d'aisance que l'on sent que là est la vraie patrie de sa pensée, la verité apparaît dans son unité suprême, tout revient à elle, tout en découle. La morale c'est la vérité pratiquée; la vérité exposée dans sa gloire est avant tout une vérité morale parce qu'elle est essentiellement pratique; et ce qui distingue les deux volumes

de M. Vinet, c'est, sur ce fond unique, une évolution nécessaire, que les nouveaux discours ajoutés au premier recueil dans des éditions successives, faisaient déjà pressentir.

Qu'il nous soit donc permis de revenir sur ce premier volume et sur les sérieuses impressions que nous en avons reçues, personne ne nous en saura mauvais gré, et cela nous est d'ailleurs indispensable pour ce que nous avons à dire sur le second. Laissant à d'autres natures et à d'autres ministères le soin de la prédication directe et franchement agressive de la Parole de Dieu, M. Vinet, dans un recueil destiné essentiellement à la lecture, à cet entretien plus lent, plus approfondi, dans lequel celui qui reçoit les idées, de presque passif qu'il est sous la parole de l'orateur, passe au rôle véritablement actif de juge, M. Vinet a cru devoir donner une part plus libre à la conscience. Il s'est habituellement contenté d'exposer devant elle les pièces du procès, sachant qu'elle parle souvent d'autant mieux qu'elle est moins directement sollicitée. Cette méthode délicate et qui peut-être justifiée, au besoin, par le plus souverain des exemples, cette méthode qui demande d'autant plus de vigueur et de clarté dans l'exposition des principes que l'on remet à d'autres le soin de l'application, M. Vinet l'a pratiquée avec un succès remarquable. Veut-il défendre le christianisme contre les préventions de l'erreur? voyez avec quelle candeur il se présente, comme il ménage, comme il respecte jusqu'aux préjugés de ceux qu'il veut convaincre, comme il cède largement, avec prodigalité serait-on tenté de croire, tout ce qu'il peut céder sans compromettre la vérité; mais aussi comme il retient avec vigueur un dernier point, le point capital, le point qui touche la conscience. Arrivé là, préoccupé, semble-t-il, exclusivement de la logique et de la déduction des idées, il reprend pas à pas tout le terrain qu'il a cédé; mais au frémissement intérieur de l'âme, mais à cet intérêt secret, involontaire, arraché en quelque sorte, qui s'attache à chacune de ses paroles, on sent que M. Vinet a trouvé en son lecteur un puissant auxiliaire, qu'il y a compté, et qu'il sait faire correspondre avec un art merveilleux, quoique caché, chacune de ses évolutions extérieures avec chacune des palpitations intimes qu'il a suscitées dans les abîmes du cœur.

Telle est l'apologie chrétienne entre les mains de M. Vinet. Ce n'est pas une déduction des témoignages historiques; ce n'est pas davantage une réduction à l'absurde de l'hypothèse de la fausseté des croyances chrétiennes. Non, cette apologie est tirée essentiellement de la nature même des dogmes de la foi. Montrer, faire comprendre, faire sentir que ces dogmes satisfont tous les besoins, ceux de l'intelligence, ceux du cœur, ceux de la conscience; que les principes chrétiens non seulement expliquent et résolvent les contradictions qui nous apparais-

sent dans l'ensemble des choses, mais qu'ils les domptent, ces contradictions, qu'ils les concilient, qu'ils les forcent à se ranger avec docilité et avec ordre sous une loi supérieure à laquelle elles rendent témoignage, tels sont les moyens et les procédés de cette haute apologie.

Parvenu à ce point, il est évident que M. Vinet n'a pu y rester. Il avait abordé de trop de manières, cultivé trop habilement le domaine de la conscience, pour n'y pas rester de choix et d'affection. D'ailleurs ce n'était pas là que la matière pouvait lui faire défaut. Si l'incrédulité à ses racines dans les dispositions morales de l'homme, c'est aussi dans les dispositions morales de l'homme qu'il faut chercher ces racines d'amertume qui troublent le croyant de profession, et qui l'empêchent de goûter dans leur plénitude et leur vérité la vie et la paix d'enhaut. Malgré la simplicité de l'humilité la plus rare, malgré la candeur enfantine de l'âme la plus charitable, les écarts contemporains, les déviations pratiques de personnes mieux intentionnées qu'éclairées n'ont pu échapper à la sagacité de coup-d'œil, à la droiture d'intelligence et de cœur de M. Vinet. Les inconséquences de fait qui troublent l'harmonie de la vie et qui souillent la beauté morale de tant de chrétiens l'ont moins étonné qu'affligé. Il en a cherché et combattu les causes. Appelé à former dans la faculté de théologie de nouveaux ministres de la vérité et de la morale suprêmes déposées dans les livres saints, il a senti nécessaire, en formant ses disciples pour la prédication, de les prémunir contre des dangers imminens; de là, tout ce qu'il y a d'actuel dans son livre. Mais que l'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas dans cette actualité du moment que se trouve l'intérêt et la valeur de son œuvre. Dans la calme et haute sphère où il se meut avec tant de liberté et d'amour, cherchant avant tout à faire descendre dans son propre cœur les principes souverains qu'il expose, palpitant lui même sous la puissante étreinte des obligations sacrées dont il nous fait sentir le poids éternel et nécessaire, il met en lumière les grands et premiers principes de la vie chrétienne, il les développe et les applique à toutes les faces de l'existence humaine. C'est seulement au frémissement redoublé de la conscience que le lecteur s'apperçoit que l'imperturbable et fidèle moraliste a fait pénétrer la sonde dans une plaie vive et signalé dans son passage un mal actuellement flagrant.

Tel est le procédé habituel de M. Vinet. Dans un mot de cette divine parole qu'il croit et qu'il révère, il voit, il sent un principe; ce principe, comme un long sillon de lumière, traverse en l'éclairant et le gouvernement divin et le champ de la vie humaine; c'est cette clarté céleste qu'il suit, qu'il recueille, qu'il communique, c'est à sa lueur qu'il présente tous les objets pour nous les faire voir sous un jour nouveau, dans de nouveaux

rapports, exerçant une action nouvelle sur nous mêmes. On croyait n'aborder avec lui qu'un détail, et à l'occasion de ce détail on a tout revu et tout mieux connu. Voyez, par exemple, toute la valeur et toute la portée qu'il a découvertes au seul mot qui sert de sujet à son discours sur l'*extraordinaire*.

Au service de cette méthode sont employées de hautes facultés, sans lesquelles elle serait bien périlleuse et bien exposée à avorter sans porter de fruits.

On ne sait ce que l'on doit apprécier le plus, de ce jugement ferme et sain, de cette vigueur et de cette profondeur d'analyse, de cette sympathie intelligente à laquelle rien d'humain ne reste étranger, de cette candeur irréprochable de raisonnement, de cette foi dans sa cause, de cette entente parfaite de la cause et de la position de ceux dont il combat les erreurs ou les péchés, de cette vivacité d'évolutions intellectuelles, de cette tendre onction de la charité, qui éclatent toutes à la fois, ou qui brillent tour à tour dans ces merveilleux volumes. Qu'à tous ces mérites vienne se joindre le goût exquis d'un langage toujours élégant, correct, animé, serrant la pensée d'aussi près peut-être que cela est possible à la parole humaine, où le jeu des figures, le choix des images, les tournures de l'expression, tout est dévoué sans réserve à la transmission intacte de la vérité, avec une sobriété de moyens qui serait le comble de l'art si ce n'était le triomphe de l'abnégation chrétienne, et l'on se rendra compte du charme qui captive et qui entraîne le lecteur. En vain les sujets sont-ils sérieux jusqu'à l'austérité, en vain les habitudes de la pensée portent elles ordinairement l'auteur vers les formules les plus générales et par conséquent les plus abstraites, en vain faut-il s'élever sur ses aîles et rester à sa suite en des hauteurs inaccoutumées, une fois que l'on a entendu sa parole l'intérêt naît et s'accroit, plus pressant à mesure que l'on avance, et l'on ne peut poser le livre qu'au moment qui amène la fin d'un discours. La seule chose à craindre pour les lecteurs de ces pages, c'est que, l'admiration littéraire leur donnant le change, ils n'échappent aux impressions d'un autre ordre qui sont le seul but cherché par l'auteur. Mais ce n'est pas lui qui en est responsable ; et dans son complet dévouement au grand ministère qu'il accomplit, dans la sérieuse et sainte intention qui dicte chacune de ses paroles, on respire trop constamment l'athmosphère salubre du vrai chistianisme pour qu'il n'en reste pas quelque effet dans les âmes et dans les consciences.

Que M. Vinet continue ; ce n'est pas une pensée comme la sienne qui peut rester oisive, ce n'est pas sous le poids d'un ministère comme celui qui lui a été confié d'en-haut qu'il peut rester muet. Le champ ouvert devant ses pas lui offre de nombreuses et riches moissons pour une longue carrière. L'évolu-

tion commencée et constamment accomplie dans une majestueuse lenteur, a bien des phases encore à parcourir. Si nous osons prévoir la direction de la route, s'il nous est permis d'énoncer un vœu, nous sommes impatient de voir arriver ce talent si élevé, si ferme et si mur sur le terrain proprement dit de la dogmatique chrétienne. Nous concevons que M. Vinet ne l'ait pas abordé encore. Nous comprenons qu'avec son incomparable défiance de lui-même, qu'en suivant les impulsions secrètes de son talent et la loi instinctive du développement de sa pensée, il ait préféré le champ un peu extérieur qu'il a parcouru en premier lieu. Mais il n'a pas du, il n'a pas pu y rester. Il a fallu s'approcher davantage encore des profondeurs de l'Evangile. Le dernier mot toutefois n'aura pas été dit tant que les saintes vérités qui appartiennent exclusivement à la parole de Dieu, et qui, d'une manière ou d'une autre, occupent les deux premiers volumes, n'auront pas été traitées pour elles-mêmes. Si nous saluons d'avance le moment où M. Vinet les abordera, ce n'est pas que nous ayons le moindre regret à la marche qui a été suivie, elle a certes produit d'assez beaux fruits pour satisfaire les plus difficiles. En outre, elle conduit cet esprit si original et si supérieur à s'approcher du dogme par une face et par un biais qui lui sont propres, pour étaler ensuite devant nous bien des richesses qui malgré tant de travaux n'ont pas encore été exploitées par la théologie. Que seront ces richesses? il est permis sans doute de les attendre et de les pressentir; il n'est pas possible de dire ce qu'elles devront être. Espérons que la divine Providence nous permettra de les voir.

Quoiqu'il en soit de l'avenir, nous pouvons assurer à l'auteur qu'au-dessus de cette perfection littéraire, qu'il a atteinte, comme on y parvient toujours en matière religieuse, en ayant dans le cœur et devant les yeux un but bien supérieur, il a réussi à se gagner l'affection et le respect de tous ceux qui ont ouvert ses ouvrages, qu'il a sans nul doute attiré sur eux bien des bénédictions spirituelles et durables à jamais. Un voile couvre toujours de ce côté de la tombe la majeure et la meilleure part du bien qu'un homme peut faire à l'âme de ses frères. La manifestation des choses cachées fera seule connaître, à la gloire du Seigneur, tous les heureux fruits des travaux de ce serviteur fidèle; et la plus noble récompense de cette âme si dévouée et si véritablement humble, celle à laquelle elle est dès maintenant le plus sensible, c'est dans le bien qu'il lui est donné de faire et dans la glorification de son suprême Bienfaiteur.

Fréd. C.

FRAGMENTS

DU

JOURNAL D'UNE GOUVERNANTE SUISSE.

Je dirai, j'étais là; telle chose m'advint.
LAFONTAINE.

II.

13 octobre 1783.

La ville de Pétersbourg est parfaitement éclairée; les poteaux auxquels les lanternes sont suspendues ne sont éloignés des maisons que de quatre pieds; les rues étant larges et fort longues on croit voir tous les soirs une illumination : celle du palais surtout me parait charmante.

On assure que la grande flèche de l'église de l'Amirauté est recouverte en or de ducat, ce qui parait un peu difficile à croire, car, à quoi servirait une pareille magnificence? Au reste il ne faut pas disputer des goûts; cependant il me parait que Pierre-le-Grand, malgré son respect pour tout ce qui tenait à la marine, aurait pu mieux employer son or qu'à cette superflue et très inutile prodigalité.

15.

Je viens de voir une jeune circassienne que le général Potemkin envoye à la Comtesse ; on dit qu'elle a treize ans; elle est fort brune, mais ses yeux sont d'un brillant et d'une grandeur extraordinaire ; elle a une forêt de cheveux noirs, un teint fort animé et les lèvres très rouges ; la pauvre enfant parait bien triste ; elle est vêtue à la mode de son pays mais ses ajustemens ne sont guères en ordre ; un caftan brun, rayé en or, et des caleçons en soie bleue qui descendent jusqu'aux pieds, forment sa parure, ses cheveux sont tressés sans grace.

19.

Je puis à présent faire l'histoire de notre jeune circassienne telle qu'elle la raconte elle-même. Elle est persanne, des environs de Bassora, d'où elle fût enlevée il y a trois ans par un parti de Tartares, avec son frère et sa sœur : les barbares massacrèrent ses parens, brûlèrent leur habitation et depuis ce temps ont traîné avec eux les pauvres enfants les faisant marcher à coups de fouet, cruauté dont sa sœur est morte ; ensuite elle a été vendue au général Potemkin, qui ayant promis une fille turque ou tartare à la Comtesse l'a lui a envoyée. Je crois qu'elle deviendra fort gentille, car elle a une physionomie pleine de feu : la pauvre créature voudrait pouvoir se mettre elle-même dans cet élément : elle souffre cruellement du froid dans un climat si différent du sien ; il est heureux qu'elle parle déjà le russe, sans cela elle serait doublement à plaindre.

22.

Il y a maintenant tous les mercredis concert à la cour et tous les jeudis spectacle au théatre de l'Hermitage; on a donné jeudi pour la premiere fois un nouvel opéra de Sarti intitulé *Il mondo della Luna :* Après le spectacle l'impératrice fit demander à Mazzoni, primo bouffo de l'opéra, s'il ne se passait rien de nouveau dans l'empire de la lune : il fit répondre que le bois y était beaucoup moins cher qu'à Pétersbourg; ce mot hazardé lui valut deux chars de bois, envoyés par la grande dame pour le consoler de la différence du prix. Après le spectacle de l'Hermitage il y a toujours bal et souper, mais le tout finit à onze heures parceque l'Impératrice aime à se retirer de bonne heure, usage qui ne réjouit pas la société. S. M. se lève de grand matin.

29.

Je n'ose presque pas relire toutes les bagatelles que j'écris, mais que faire? — si j'abandonne le récit des détails de ma vie uniforme je sens que mes amis ne recevront plus que des lettres qui ne mettent au fait de rien, ou bien qu'en écrivant mon journal ils seront au fait des petites misères et des petites satisfactions qui occupent ma vie, et partageront en quelque sorte mes peines et mes plaisirs.

Il me semble, parfois, qu'un bon génie m'inspire des pensées consolantes au moment où j'en ai le plus de besoin. Dans cet instant même, en fermant mon paquet, j'éprouve au fond du cœur un sentiment qui ne peut se définir; ce sont vos prières, mes bons amis, qui me procurent ce calme, du moins j'aime à le penser : bien souvent je ne me sens

pas assez reconnaissante envers Dieu, mais j'espère que je retournerai toujours au seul vrai soutien que nous ayons dans les circonstances importantes de notre vie ; je sais que vous pensez comme moi ; conservons toujours les mêmes convictions et notre amitié sera bénie.

8 novembre.

Le Comte dîne le lundi et le jeudi à la cour ; ce sont les jours de Conseil d'Etat. Il y aura dès à présent bal chez le Grand-Duc Paul tous les lundis ; le mercredi concert chez l'Impératrice, le jeudi spectacle, bal et souper à l'Hermitage et tous les samedis encore spectacle, bal et souper chez le Grand-Duc à Kaminiostrof : on dit que l'Impératrice veut aussi recevoir le dimanche à l'Hermitage. Voilà les plaisirs de la noblesse bien établis pour cet hiver, car les fêtes particulières qui se succédent avec rapidité ne laissent pas un jour de vide.

12.

On m'a raconté l'autre jour un mot charmant de d'Alembert. L'Impératrice charmée du fameux traité du marquis de Beccaria sur les *Délits et les peines* proposa à l'auteur de cet ouvrage de venir s'établir à Pétersbourg : les offres étaient séduisantes ; Beccaria indécis demanda conseil à d'Alembert : celui-ci répondit en deux lignes. Mon ami vous êtes bien et le plus grand *ennemi du bien c'est le mieux*. Le marquis suivit ce bon conseil. On devrait faire graver ces mots en lettres d'or et les suspendre chacun dans sa chambre à coucher ; ce serait un moyen de chasser l'inquiétant

désir du mieux qui souvent nous tourmente et diminue le prix de nos jouissances dans tous les états de la vie.

14.

Depuis jeudi seulement nous avons de la neige et la rivière commence à geler. Il ne fait pas encore ce que nous appelons en Suisse un beau froid ; une genevoise qui est ici depuis plusieurs années prétend qu'il ne fait pas plus froid à Pétersbourg qu'au bord de notre lac lorsque souffle le vent du nord ; quoiqu'il en soit on a dans ce pays tant de moyens de se garantir des frimas que l'on n'en souffre en aucune manière ; je passe la matinée en deshabillé de simple toile et ne m'habille pas plus qu'en été tant les appartemens sont bien chauffés.

16.

Le jeune comte est toujours de la plus grande élégance ; il porte à présent une Polonaise de glacé en or avec les cordons et les glands en argent. La fourrure seule qui est de loup cervier a coûté 1500 roubles. C'est un cadeau de son oncle le Maréchal, qui est aussi généreux qu'il est magnifique.

Je m'amusai hier à examiner une collection de carricatures anglaises. Le Comte reçoit tout ce qui parait de nouveau en ce genre comme en tout autre ; aussi un des avantages de ma place et que je sais estimer à sa juste valeur, c'est de voir toujours tout ce qui parait en nouveautés dans toutes les parties de l'Europe ; dès qu'il est question d'une invention nouvelle, le Comte veut en juger pas ses yeux.

20.

Lundi dernier la Comtesse eut un vrai désappointement. La Grande Duchesse avait demandé à voir Marie Jvanovna sa fille cadette; la petite est filleule de S. A. I.; on lui mit un fourreau de mousseline garni de belles dentelles; elle était jolie comme un ange; la nourrice bien parée, figurait en robe de satin rose : je ne sais si tout cet appareil effraya l'enfant, mais elle ne fit qu'un cri pendant le quart d'heure passé à la cour; elle ne voulût pas même approcher de la grande duchesse; ce fût une petite scène tout à fait inattendue car elle ne pleure jamais : on se hâta donc de la renvoyer. J'étais dans le salon du Comte lorsqu'elle revint : la nourrice raconta ce qui venait de se passer; la contenance de la jolie coupable exprimait en ce moment la plus grande confusion; sa mine semblait dire : Est-il possible que je me sois si mal conduite. — Son père lui dit qu'elle était une sotte et que tout le monde la regarderait comme telle; elle demandait pardon en joignant ses petites mains; son air était si humble et si doux en faisant cet acte de soumission ! c'est un enfant délicieux; mais il faut voir comme chacun travaille à la gâter : c'est à mes yeux un péché impardonnable.

30.

Il y a peu de jours que notre jeune persanne à laquelle on a donné le nom d'Alexandra est venue me faire visite : elle est vêtue à l'Européenne ce qui lui va beaucoup mieux que son costume national. J'étais seule et ne pouvant lui parler je la fis asseoir vis-à-vis de moi en lui offrant un livre d'estampes pour l'amuser un moment.

Elle le parcourut rapidement et me regardait de tems à autre en souriant. Je la regardai aussi, non sans réfléchir à la bizarrerie du sort qui nous avait conduites de si loin pour nous placer vis-à-vis l'une de l'autre; je crois que nous faisions tableau.

L'Impératrice a marié dimanche une de ses D^elles^ d'honneur; l'usage est de leur donner 12,000 roubles et 50 archines de glacé en argent pour leur robe de noce; cela fait environ trente quatre aunes; avec cela S. M. les pare elle-même de ses propres brillants et les accompagne à l'autel; après quoi il y a bal et souper à la Cour; le soir la gouvernante des D^elles^ d'honneur accompagne la mariée pour reprendre les brillants; la pension des D^elles^ d'honneur est de 1000 roubles; avec cela c'est un état, aussi ces places qui ne s'accordent que par faveur sont elles fort désirées.

4 Décembre.

Hier soir nous eûmes la noce de St. André valet de chambre friseur ou coiffeur de la Comtesse Catherine, qui s'est marié avec la femme de chambre de sa maîtresse, nommée Eudoxie. On avait invité quantité de monde; d'abord tous les amis des mariés, puis quelques connaissances de la Comtesse et enfin tous les gens de l'hôtel Czernitschef, lesquels s'étaient si bien parés qu'on aurait pu les prendre pour autant de seigneurs et de dames, aussi la fête a-t-elle été donnée dans les grands appartements. La mariée était en satin bleu, garni de roses et décorée de tous les diamants des deux Comtesses ce qui certes n'est pas bagatelle; cette étrange coutume est une imitation de la complaisance de l'Impératrice envers ses D^elles^ d'honneur; je n'en comprends pas trop le but et ne saurais en approuver l'effet.

A cinq heures nous nous rendîmes à la nouvelle église Catholique : il y avait beaucoup de monde parceque l'on savait que l'Archevêque de Mohilof faisait à la Comtesse Catherine la politesse de bénir le mariage. Nous nous placâmes près de la balustrade qui sépare le chœur de la nef. Eudoxie s'établit en face de l'autel avec la personne qui devait lui tenir lieu de père ; celui-ci portait un ruban blanc dont Eudoxie tenait l'autre bout. Tout le chapitre fût à la rencontre de l'Archevêque qui se plaça sur un siége élevé ; on le revêtit à genoux de ses habits pontificaux ; lui même se prosterna à son tour avec tous les assistans et l'on chanta les vêpres ; la bénédiction du mariage eut ensuite lieu en français, et, sauf, l'échange des anneaux il m'a semblé que la cérémonie est peu différente de celle de nos églises, du moins on se sert à peu près des mêmes paroles.

Lorsque l'Archevêque eut ôté, avec la même pompe ses vêtements sacerdotaux, la Comtesse s'approcha de lui pour le remercier. Il est languedocien et ce qu'il a de plus curieux c'est qu'il a servi parmi les hussards prussiens durant la guerre de sept ans ; il a même plusieurs balafres ; je ne sais point la raison de son changement d'état, mais, à coup sur, ce ne peut être la pénitence, car il m'a l'air d'être ce qu'on appelle *un bon vivant.*

A notre retour à l'hôtel toute la brillante société arriva ainsi que la musique du régiment Préobrajinsky. On dansa jusqu'au souper et même après minuit ; la jeune Comtesse fit très joliment les honneurs de la fête ; ce qui me frappa le plus ce fût de voir les places les plus honorables occupées par les personnes qui ordinairement se tiennent debout près de la porte ; on dansa sans distinction de rang, je dansai moi-même trois contredanses. A dix heures on se mit à table, les gens de la noce dans la grande salle à manger, la

noblesse dans celle de l'appartement du jeune comte; on rit beaucoup d'être si mal servi; il n'y avait que huit laquais pour seize personnes.

Pendant qu'on était à table le Comte revint de la Cour; il déploya une humeur charmante et fit aussi les honneurs de la fête aux nouveaux mariés. Tout le monde s'accorde à dire qu'il est d'une violence extrême; ses ordres sont des lois : tout le monde tremble autour de lui, mais il faut que ma présence produise sur lui l'effet de la musique sur le mauvais esprit qui tourmentait Saul, car je ne lui ai pas encore vu un seul moment d'humeur; il me comprend au premier mot et je serais trop heureuse si je n'avais à faire qu'à lui. —— Mais à quoi servent les souhaits!

8.

Aujourd'hui nous avons eu la fête de l'ordre de St. André. Je suis descendue avec mon élève chez son père que j'avais envie de voir dans son grand costume; nous avons passé par l'escalier dérobé qui conduit droit au cabinet du Comte; ce jour là son excellence faisait sa toilette au salon entouré de toute sa Cour, c'est-à-dire, de tout ce qui tient à l'Amirauté dont il est vice-président, le grand duc seul est au dessus de lui. Il y avait au moins cinquante personnes, cordons grands et petits, de toutes les couleurs; le Comte disait un mot de politesse à l'un, un mot à l'autre et tout le monde était content; je laissai entrer ma petite toute seule et je restai sur la porte du cabinet d'où je pouvais contempler cette scène nouvelle pour moi. L'habit de l'ordre est magnifique, pourpoint et chausse en glacé d'argent, habit de glacé en or, manteau de velours vert, chapeau de velours noir chargé de plumes rouges et blanches, agraffe et

plaques en brillants, etc. etc., il valait bien la peine de voir notre maître en si belle parure. Toute sa cour l'a suivi en carosse ; plus tard les dames sont parties dans leur voiture de gala à sept glaces et tout doré, elles-mêmes en grand in-fiochi : elles allaient au bal de la cour : l'Impératrice dine ce jour avec les chevaliers de St. André ; c'est le premier ordre de toutes les Russies : celui qui le reçoit appartient, par ce fait, à la première classe noble de l'Empire. *

10.

Le comte travaille prodigieusement et le jour de St. Catherine il est devenu sénateur. Ce soir là j'ai fait plusieurs réflexions sur la singularité de ma position lorsque je lis et travaille en paix dans le Sanctorum d'un Ministre d'Etat où tout le monde s'agite et cherche à obtenir les bonnes grâces du Grand Amiral. Je me propose d'essayer un de ces jours mon crédit sur son esprit ; si je réussis, je serai fort contente, non seulement en ce qui me concerne personnellement mais parce que je serais enchantée d'être quelquefois l'interprète du mérite modeste qui n'ose s'élever jusqu'à lui. Il fait le plus grand cas de ma nation et me considère comme une républicaine accoutumée dès son enfance à dire librement ses sentiments ; c'est sans doute à ce titre que je dois le rare avantage d'être toujours écoutée avec tant de complaisance.

24.

Il y eut hier bal pour mon élève, mais 26 degrés de froid

* S. M. Alexandre I, s'est fait un plaisir de décorer F. C. de la Harpe de l'ordre de St.-André.

firent presqu'entièrement manquer la soirée enfantine; aujourd'hui nous n'avons que dix degrés et je n'ai plus peur de ce qui pourra venir car j'ai eu le courage de me tenir un grand quart d'heure à la fenêtre en dépit de tous les degrés.

Ma petite Comtesse dansa à ravir; elle est vraiment surprenante pour son âge; sa beauté séduisante efface toutes les graces de ses jeunes compagnes, aussi les compliments pleuvaient sur elle de toutes parts. Si le ciel ne fait un miracle en la préservant des suites de ce dangereux encens, je crains beaucoup qu'il n'étouffe en elle tous les germes des bonnes qualités qui reposent dans son âme. On avait allumé plus de quatre vingt bougies pour faire danser ces enfans.

On a grand raison de dire que l'ennui habite souvent sous les lambris dorés. Une dame me disait l'autre jour en baillant. Dieu quel ennui!

Comme il n'était que quatre heures et que nous avions déjà les lumières je crus qu'elle parlait de la briéveté des jours et je répondis bonnement qu'elle avait bien raison mais que depuis dimanche nous aurions le plaisir de voir diminuer la longueur des soirées. Ah! reprit elle, qu'est ce que cela peut nous faire ..... si les jours croissent, ils n'en seront que plus longs et par conséquent *plus ennuyeux.*

3 Janvier 1784.

Le Comte étant un peu incommodé on a fait dresser dans son salon un cabinet de voyage: ce cabinet renferme un lit, deux chaises et une table; deux personnes s'y placent, le reste fait cercle autour afin de ne pas incommoder le malade. Le jour de Noël russe, jour où toute la famille se

rassemble pour rendre ses devoirs au chef de la maison, le Comte se trouva assez bien pour sortir de son lit, mais il resta sous son dais: le dit Seigneur en robe de chambre blanche, bordée de rouge et or, avait assez l'air d'un sultan; ses deux filles placées à côté de lui faisaient tableau. L'ainée n'est pas très jolie mais elle a beaucoup de physionomie et de noblesse; la cadette ordinairement vive comme un écureuil se calme et s'attendrit auprès de son père malade: que l'on se représente ces deux gracieuses figures, occupées, sous ce dais à caresser le Comte, à le contempler, à lui baiser les mains et l'on conviendra que ce groupe offrait un aspect presque mahométan.

Il est d'usage qu'après son diner le Comte se couche pour faire sa sieste; tout le monde se retire, hors la Comtesse Catherine qui pince de la harpe pour charmer son sommeil; je voulus m'en aller, mais on me pria de rester et je passai une heure dans un doux recueillement; la Comtesse tirait les sons les plus harmonieux de son instrument, moi je rêvais et la petite se croyait obligée de soupirer en nous regardant; la lueur du feu de la cheminée éclairait seule cette scène semi-fantastique.

12.

Le Comte vient de faire emplette de deux tables chinoises d'une rare perfection; aujourd'hui, premier jour de l'an, il offre à l'Impératrice un panier de belles cerises noires, c'est bien galant, mais il est tout à fait sur ce pied avec S. M. Un singulier usage que j'ai appris ces jours ci, c'est que le jour de Noel et le jour des Rois on joue aux petits jeux à la Cour; la grande dame s'en mêle et tous ceux qui peuvent la faire tomber en faute lui baisent la main; c'est en quoi consiste sa pénitence.

En vérité je commence à craindre que dans peu je ne perde toutes mes bonnes qualités dans ce pays: déjà je n'aime plus l'ouvrage à l'aiguille, parce que chez nous personne ne travaille ; je ne lis presque pas, je n'entends que de la musique ou des propos enfantins et les jours destinés chez nous au recueillement sont ici particulièrement consacrés à la dissipation ; tout cela me donne quelquefois un sentiment de tristesse que je ne puis définir.

16 Février.

Jeudi dernier je fus avec Mme Angeolini au bal masqué du théâtre. J'étais habillée en vénitienne, costume fort en usage : en arrivant au théâtre je fis emplette d'un demi masque dont on ne peut se passer ; l'entrée du bal ne coûte qu'un rouble. La salle nouvelle est superbe ; c'est là que se rencontre l'affluence des masques dont le nombre s'élève quelquefois de six à sept milles. On ne fait presque que se promener ; tout est parfaitement éclairé et partout on trouve des boutiques où l'on vend toutes sortes de rafraichissements. La musique est très brillante, le tambour turc produit un bon effet. Je ne saurais exprimer l'effet que produisit sur moi ce spectacle étrange et tout à fait nouveau pour une débutante suisse. Cette foule de masques ridicules et le bruit des voix singulières qui se faisaient entendre de tous côtés me semblèrent une image du sabbat ; au bout d'une demie heure de promenade j'engageai ma compagne à se placer avec moi dans une loge, pour me tirer de cette foule qui ne me procurait que des sensations désagréables, et pour mieux jouir du coup d'œil général.

Ce n'est qu'à onze heures que le beau monde commence à paraître. Je reconnus bien vite le jeune Comte, en cos-

tume de pantalon ; la Comtesse avait préféré comme moi le costume vénitien ou zendaleta ; sa fille en manteau vénitien mais sans masque me fit reconnaître le Comte, masqué jusqu'aux dents et donnant le bras à la jeune Comtesse. Le Comte George Golowkin, enveloppé d'un drap figurait un revenant, il était à faire peur. Rien de plus beau que le général Lanskoï, en habit grec ; il conduisait deux femmes masquées, couvertes d'un domino : j'ai su depuis que c'étaient l'Impératrice et la Comtesse Branitzka : en passant devant le Comte la première fit entendre un petit *miau*, qui la fit reconnaitre parcequ'elle sait faire ce cri à merveille. Je l'avais vue passer et repasser sans savoir qui elle était : le lendemain j'en ai eu le plus vif regret.

20.

La semaine prochaine le grand carême commence, la première et la dernière semaine on est en dévotion, c'est-à-dire qu'on ne sort point et que le prêtre vient soir et matin faire la prière, mais afin de ne pas trop s'ennuyer on invite quelques amis pour faire la prière ensemble, on n'est donc pas tout à fait privé de société, durant ces deux semaines de pénitence où l'on ne fait pas seulement le maigre catholique, mais où l'on s'abstient de lait, de beurre et d'œufs; on se sert d'orgeat avec le thé et le café et tout est préparé à l'huile; les substances animales sont entièrement proscrites; le peuple observe ce rigide carême pendant sept semaines, mais la plupart des grandes maisons se bornent à la première et à la dernière de ces semaines consacrées à la pénitence : on assure que l'Impératrice se soumet au régime ordonné avec une grande exactitude, sans doute pour servir d'exemple.

Le bal masqué commencera samedi à midi et durera jusqu'à minuit, dernière heure avant le carême; depuis aujourd'hui jeudi, le peuple a aussi son carnaval et se livre à tous les amusements qui peuvent flatter son goût. Ces jours-ci on mange des œufs autant qu'on le peut, et l'on sert diverses sortes d'omelettes afin de varier ce plaisir : on appelle cette semaine, *la semaine du beurre*, parceque la privation de ce mets va commencer avec celle du lait, des œufs, etc.

26.

Je viens de faire une grande promenade en carosse; c'est un plaisir encore nouveau pour moi; on peut se croire à la fois à la ville et à la campagne : tantôt ce sont des rues superbement décorées par des palais, puis d'autres dont les bâtimens en bois n'ont qu'un étage; tout cela est entremêlé de jardins et de bosquets : à présent tout est couvert de neige, aussi roule-t'on merveilleusement.

Au retour nous avons été voir les montagnes, construites en charpente et recouvertes de glace, ce qui s'obtient en y versant de l'eau jusqu'à ce que la couche soit assez épaisse. D'un côté on monte par un escalier, de l'autre est la pente rapide et gelée : les deux côtés de la montagne sont garnis de petits sapins ce qui leur donne un air de fête. On a aussi de petites maisons chinoises garnies de deux galeries où se placent des musiciens costumés en Arlequin, Pierrot, Scaramouche, etc., etc. Le peuple paye sa pièce de monnaie pour entrer dans ces galeries, puis quand elles sont pleines on fait tourner la maison sur elle même. Oh! c'est un plaisir charmant! il ne faut pas oublier de dire que ces maisonnettes sont placées sur de longues solives, au bout des quelles sont

assujettis de petits traineaux à deux places qui tournent aussi avec la maison, de sorte que l'on peut satisfaire différents gouts et tourner de toutes les manières : quant à moi la tête m'en tourne seulement en y pensant, ce qui n'empêche pas que ceux qui jouissent de ces divertissements n'en soient enchantés.

6 avril.

Nous venons de célébrer la fête des Rameaux. La veille de ce jour j'assistai à la prière : chacun portait un petit cierge et un Rameau béni ; il est d'usage d'envoyer des Rameaux très enjolivés aux enfants de ses parens et amis : ma petite Comtesse en a reçu une grande quantité : dans huit jours ce sera le tour des œufs ; en attendant nous allons passer cette semaine en grande dévotion.

On prépare tout pour célébrer dignement les fêtes de Pâque : c'est-à-dire que l'on nettoye jusqu'au dernier recoin de la maison ; les valets et les femmes de chambre ont reçu des habits neufs, les laquais des livrées neuves : enfin jusqu'au dernier être de la maison sera vêtu de neuf ; on voit toutes les physionomies s'égayer à l'approche de ce jour, le plus beau de l'année pour les russes.

6.

Aujourd'hui vendredi saint, il y a grand service à la Cour ; on a représenté le Sauveur au tombeau. La jeune Comtesse qui était de service m'a raconté toute cette cérémonie. La Cour était vêtue en noir : on s'approchait suivant son rang de l'image du Christ en faisant trois génuflexions à sa

gauche et on lui baisait les pieds : puis autant à sa droite et on lui baisait les mains. Ensuite on adressait une révérence à l'Impératrice, puis au Grand-Duc et à la Grande Duchesse. La Comtesse m'a dit que rien n'était plus embarrassant que cette série de salutations aux yeux de toute la Cour; elle avouait ingénument que celles que l'on faisait au Seigneur n'étaient pas les plus embarrassantes.

Nous jouissons d'un temps superbe et déjà nous avons regagné la longueur des jours dans les pays méridionaux car le soleil vient de se coucher à sept heures passées.

8.

Voilà donc la grande journée terminée. Hier soir le comte, son fils et sa fille se rendirent à la cour pour la messe de minuit : on dit que rien n'est plus fatigant que cette cérémonie parcequ'il faut constamment se tenir debout. Tous les russes de la maison étaient aussi de leur côté à la messe et ne se couchèrent pas du tout. A cinq heures du matin cinquante coups de canon ont annoncé la résurrection : mon élève ne s'est heureusement réveillée qu'à sept heures du matin, j'en étais fort aise car à peine avons nous été hors du lit que nous avons reçu des compliments et des œufs, plus ou moins beaux, de tous ceux qui ont quelque relation avec nous. Il est d'usage d'embrasser tous ceux qui vous présentent un œuf en disant *Christ est ressuscité;* le dernier serviteur de la maison a le droit de faire cette offrande et de réclamer la démonstration qui l'accompagne. Les plus beaux œufs sont en porcelaine ; on en envoye en présent aux enfants de ses amis : mon élève en a reçu toute une collection. Le comte en a distribué pour cent roubles.

Nous avons eu un grand diner de famille; il est d'usage

de se rassembler chez le chef de la famille à chaque jour de grande fête. Le comte placé au bout de la table en a fait parfaitement les honneurs ; au dessert il a porté la santé de tout le monde, avec le même verre, ce qui se fait en saluant et nommant l'une après l'autre toutes les personnes qui sont à table : après lui la comtesse s'est acquittée de la même politesse.

Parmi les costumes neufs je citerai celui du négre de Mme la comtesse ; il était vêtu en velours noir, garni de galon d'argent ; les manches de dessous en satin rouge et la ceinture bleue ; un soleil doré sur la poitrine, un autre sur le dos, attachés avec des chaines, faisaient grand effet ainsi que le turban, tout couvert de perles et orné d'un beau panache de plumes rouges et blanches qui sont les couleurs de la livrée de la maison.

14.

Je viens de voir passer l'Impératrice suivie de tous les carosses de la cour. Elle se promène ordinairement ainsi durant les fêtes de Pâques, pour se faire voir au peuple. Il y avait une grande multitude de spectateurs bordant les rues et se prosternant la face contre terre au moment de son passage tandis qu'elle saluait à droite et à gauche.

Il parait que S. M. était en belle humeur le jour de Pâque, car elle a annoncé au comte qu'il recevrait une visite à laquelle il ne pouvait s'attendre ; il est d'usage que les jours de fête chacun fasse porter des cartes chez ses connaissances.

Eh bien ! la visite promise n'était autre que Tom, le lévrier de Catherine II ; il est venu lundi, en carosse de cour, apporter une carte qui disait que le gardien du lit

impérial est venu en personne faire sa visite au comte Czernitchef; ce favori qui use insolemment de ses droits est sûr d'avance d'obtenir le passage que Caron refuse aux morts dont les mânes errent sans sépulture; le monument qui recevra sa précieuse dépouille est déjà élevé à Czarskocelo.

16.

Nous avons été tous les jours de la semaine dernière nous promener aux escarpolettes qui font les plaisirs du peuple durant les fêtes de Pâques. La place d'Isaac où elles étaient établies est voisine de l'hôtel; nous pouvions voir de nos fenêtres le mouvement qui s'y faisait. Cette promenade est assez amusante à cause de la foule de carosses qui cheminent autour de la place; les officiers de police maintiennent l'ordre autant que faire se peut; nous sommes cependant demeurées avant hier sans pouvoir avancer ni reculer pendant une demi-heure; il n'y avait pas moins de quatre files de carosses et nous étions dans la première; enfin après bien des tentatives ou nous fit faire place et nous sortimes d'embarras.

†

† †

Quand nous eûmes reçu son tendre et saint adieu ;
Lorsque l'ame eut quitté, sur l'appel de son Dieu,
Sa dépouille éphémère ;
Tandis que les sanglots nous oppressaient le cœur,
Une céleste voix vint mêler sa douceur
A notre peine amère :

« O vous qui gémissez sous les voiles du deuil,
Sur la terre d'exil n'arrêtez pas votre œil :
Là tout n'est que tristesse.
Mais quand un Juste passe au vallon du repos,
Ce qu'on entend au ciel, ce n'est point des sanglots,
C'est des chants d'allégresse. »

« S'il vous était donné, dans ces sombres instans,
De sonder, par-delà les limites du Tems,
Le royaume invisible ;

Celui qui vous quitta pour un plus grand destin,
S'y repose, attendant que l'éternel matin
Suive sa nuit paisible. »

« Et ce repos du Juste au-delà du trépas,
Cette attente sereine après les longs combats
De l'épreuve achevée;
Si vous pouviez la voir, comme on la voit des Cieux!
L'ange même témoin de ce calme joyeux,
En a l'ame abreuvée. »

« Mais il vous reste encor, triste et doux souvenir,
Il vous reste ses traits, dont rien ne peut ternir
En vous la chère empreinte;
Il vous reste... ah! souvent au milieu du regret,
Vous sentirez vos cœurs tressaillir en secret
D'une soudaine étreinte.

« Saisissement sacré! trouble tendre et cruel!
Vagues pressentiments du bonheur éternel,
C'est Dieu qui les envoie.
Et dans un monde, hélas! où les ris ont leur fiel,
Ces regrets pleins d'espoir, ces pleurs mêlés de miel,
Sont meilleurs que la joie. »

« O vous qui gémissez sous les voiles du deuil,
Sur la terre d'exil n'arrêtez pas votre œil :
Là tout n'est que tristesse.
Quand un Juste est passé dans le val du repos,
Ce qu'on entend au ciel, ce n'est pas des sanglots,
C'est des chants d'allégresse. »

A. H.

SERMONS

DE

LOUIS MANUEL,

PASTEUR.

PUBLIÉS PAR UNE RÉUNION DE SES AMIS.

A la librairie de Marc Ducloux éditeur, à Lausanne.

un vol. in-8° de 336 pages, 25 batz.

Trois ans viennent d'accomplir leur révolution depuis que Louis Manuel a été retiré du milieu de nous. Ce temps si court est plus que suffisant d'ordinaire pour effacer une mémoire parmi les hommes. D'ordinaire, la place restée vacante a bientôt été occupée par les ambitions qui la convoitaient à file, et qui ont successivement serré leurs rangs tout autour. Les relations rompues ont été renouées avec d'autres, les intérêts, les goûts, les habitudes, ont cherché et promptement trouvé pour leur cours une nouvelle pente et un nouveau lit. Bientôt isolés dans leur douleur silencieuse, ceux que des liens plus étroits attachaient à l'absent, ceux qui ont fait une perte ici-bas irréparable, voient l'oubli envelopper dans son ombre croissante celui qui vit encore dans leurs cœurs, et sont à la fois surpris et désolés de ce que leur deuil, auquel une génération entière semblait s'être associée, leur deuil n'est plus désormais ni compris ni même respecté. Il n'en est pas ainsi cette fois, par un charme attaché à la noble et sainte douceur qui accompagnait le ministère de cet ami si regrété, la mémoire de Manuel est

toujours présente aussi fraîche, aussi rapprochée que dans les instants qui suivirent son départ. Cette voix, dont les accents faisaient descendre dans nos cœurs les hautes leçons de l'Evangile avec la double puissance de la conviction et de la charité, cette voix retentit encore à nos oreilles. Elle prête son autorité à la lecture de ces deux volumes de sermons que nous devons aux soins de quelques amis fidèles. Mais on se tromperait gravement sur le mérite de cette publication posthume, si l'on ne voyait dans le succès du premier volume et dans l'apparition du second, qu'un témoignage de l'affection profonde et de la vivacité des souvenirs qui demeurent attachés à la mémoire de notre ami. Il nous faut, nous ses amis et naguères ses assidus auditeurs, dépouiller ces discours de l'auréole dont les couronnent à nos yeux nos souvenirs et notre affection, pour en apprécier dignement toute la valeur intrinsèque, et pour comprendre tout le prix que ces mêmes volumes ont pour ceux qui ne connaissent Manuel que par eux. Par une disposition exceptionnelle, toute à l'avantage de ces discours, les préoccupations affectueuses de ceux qui en ont connu l'auteur, loin de leur prêter un mérite illusoire, empêchent de les apprécier à toute leur valeur. Nous sommes tentés d'attribuer à nos regrets et à nos relations personnelles, des impressions qui trouvent, avant tout, leur source dans la gravité et dans la puissance d'un ministère évangélique, exercé dans la plus ample et la plus belle signification de ce beau mot.

Toute la vie de Manuel était dans son ministère; il lui avait consacré sans réserve ses hautes et rares facultés. Lui, pour qui la culture des lettres avait tant d'attraits, qui aurait eu toutes les facilités possibles pour s'ouvrir une route vers le succès, et tous les plus beaux dons nécessaires pour rendre le succès glorieux et durable, il s'est donné sans retour au service obscur de ce Maître dont le royaume n'est pas de ce monde, et c'est aux pieds sanglants du Rédempteur qu'il a abjuré le culte de la beauté littéraire, pour mettre désormais sa riche et puissante parole au service du ministère du salut.

C'est le christianisme qui a donné à l'action de l'homme sur

l'homme par la parole sa plus haute valeur, en faisant de cette action le moyen le plus fréquent, le moyen presque unique du culte religieux. Suivez les phases diverses de la religion sur la terre. Le culte primitivement symbolique se surcharge, dans la dégradation et l'extinction finale de la vérité au sein du paganisme, de rites, dont la signification toujours plus voilée et moins saisie se perd au sein des plus monstrueuses superstitions. Le culte, également symbolique à son origine, voit, sous l'influence de la religion révélée, la parole ajouter ses développements et son analyse à la majestueuse synthèse du rituel lévitique, et, par la formation du psautier, par les écoles des prophètes, aboutir après Esdras à la prédication proprement dite au sein de la synagogue. L'église, naissant sous l'influence de la parole évangélique, s'est emparée de la prédication ; elle en a fait dès l'origine une partie importante de son culte. Et si la réforme religieuse du XVI siécle a trouvé les chrétiens enchaînés sous le poids de superstitions innombrables et transformés dans le temple en simples spectateurs des mystères de la religion, la réforme s'est hâtée de rendre à la prédication son importance et sa vie, elle a peut-être, dans la réaction contre le mal, dépassé les justes bornes, lorsquelle a fait du sermon, sous une forme ou sous une autre, la base de tout son service religieux.

Dans ce service, au sein de l'église réformée, la fonction du prédicateur est d'une importance immense ; sur son individualité repose, et repose trop selon nous, l'efficacité et les fruits du culte que nous célébrons. Manuel l'avait vivement et profondément senti. Aussi consacrait-il des soins tout particuliers à cette partie importante de son ministère. Nous ne parlerons pas de l'onction avec laquelle il priait lui-même, lorsqu'en répétant les belles paroles de notre liturgie, il élevait aux pieds du trône des miséricordes, les pensées, les vœux, les actions de graces de l'auditoire qu'il dirigeait dans cet acte solennel. Nous voulons parler exclusivement de sa prédication proprement dite. Au moyen d'une méditation profonde et prolongée, l'ensemble et les détails, tout était conçu, exécuté, dans l'intérêt exclusif de l'édification chrétienne. Pas un discours, pas un pa-

ragraphe, pas une pensée, pas un mot, dans lequel Manuel caressât ses dispositions d'artiste, et se permît la recherche de l'agrément et de la beauté littéraire, je ne dis pas dans l'intérêt de la vanité et de la fausse gloire, mais pas même dans l'intérêt plus relevé de ses goûts et de ses dons de littérateur. Il se châtiait constamment lui-même à cet égard et se maintenait dans la ligne de la plus austère sobriété. C'est là ce qui explique une sorte de mécompte éprouvé par ceux qui, ouvrant les volumes de ces sermons sur la foi de la réputation littéraire de leur auteur, n'y ont pas trouvé l'éclat et le brillant auxquels ils s'étaient attendus. Non, pour l'amour de Christ, Manuel avait renoncé à toute gloire de la parole; la parole n'était pour lui que l'instrument de son œuvre et non pas son œuvre même. Voilà pourquoi il la maniait si bien; et pourquoi à une seconde lecture, à une lecture plus attentive au vrai point de vue, le mécompte passager fait place à une haute et sincère jouissance.

Dans tous les domaines des lettres, la vraie condition pour que l'écrivain atteigne la perfection de la forme, c'est qu'il en subordonne les intérêts à celui du vrai but qu'il doit avoir devant les yeux. Il est très vrai que l'expression d'une pensée lui donne seule sa valeur littéraire, mais il est tout aussi vrai que cette expression unique ne se trouve que dans la recherche et l'amour de la pensée elle-même. C'est ce qui explique ces moments merveilleux où les littératures s'épanouissent et portent leurs fruits les plus splendides et les plus rares, ces moments où leur sommet immense couvre au loin de son ombre et offusque de sa majesté ce qui les précède et ce qui les suit dans le développement intellectuel des peuples; ces siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV. Ces moments sont ceux où la culture est assez avancée pour que l'expression puisse atteindre l'achèvement de sa perfection, où d'un autre côté l'habitude et le maniement des lettres n'ont pas encore porté sur la forme cette attention exclusive qui commence à faire bon marché de l'idée. Cet instant, où l'instinct littéraire parvient à se connaître assez lui-même pour assurer la réussite de ses procédés, où, en même temps, n'étant pas encore venu au point de

chercher en soi sa propre satisfaction, il se consacre à des intérêts supérieurs à l'intérêt esthétique, cet instant est unique ; et l'histoire nous montre avec quelle lenteur et à quelles distances de temps et de lieux il lui est permis de se reproduire. Ce que des circonstances favorables amènent de loin en loin pour des peuples et des littératures, l'abnégation chrétienne l'a fait pour Manuel. Amateur par sa nature et par la direction des études de sa jeunesse, amateur passionné de la beauté littéraire, il ne l'a plus cherchée pour elle-même, on pourrait même dire absolument, il ne l'a plus cherchée du tout. En face des devoirs sacrés de l'apostolat, en présence des besoins de ces ames immortelles accourues autour de lui, il ne pensait qu'à leur distribuer fidèlement la nourriture impérissable du salut. Toute autre recherche s'anéantissait devant la prépondérance souveraine de cette obligation sacrée. Et la pensée exclusive du but, chez cet homme si bien préparé pour l'atteindre, ne faisait que le mettre dans les véritables conditions de cette beauté littéraire, qui, quoique modeste et contenue, éclate de toutes parts dans ces admirables sermons.

Ce qui nuit tant à l'effet je ne dis pas moral, mais simplement esthétique, d'autres sermons recommandables d'ailleurs, ce sont les efforts pour bien dire qui s'y font constamment remarquer. On sent que l'orateur a pensé à son auditoire comme à un juge, et non simplement comme aux ouailles réunies sous sa houlette pastorale. Et cette préoccupation fatale à des égards bien plus graves encore, rompt l'unité de pensée, l'unité d'action et d'effet de la manière la plus fâcheuse. Elle est l'origine d'un désaccord permanent qui trouble toute l'harmonie intellectuelle du discours. Chez Manuel, rien de semblable. L'unité de ses sermons est parfaite. Tout y tend, le fond du discours, le mouvement de la pensée, les plus légers détails de l'expression, vers la gloire du Sauveur pour mieux assurer le salut des ames. Soit que Manuel nous conduise, avec les troupes, sur les traces de Jésus, aux bords du lac de Tibériade ou dans les murs de Capernaüm et de Béthanie, soit qu'il saisisse et présente à ses auditeurs quelqu'un de ces principes élevés qui sont par-

ticuliers au christianisme, et qui sont le gouvernail dont se sert le croyant pour diriger sa vie entière ; soit, enfin, qu'il expose et qu'il développe les merveilleuses bénédictions qui sont, dès ici-bas comme pour l'éternité, le saint et doux partage du fidèle ; toujours un seul but, une seule pensée, semble l'animer et le conduire : faire mieux connaître ce Sauveur objet de son adoration et de son amour. Ah ! il sait, il sent, il voit, que si les hommes méconnaissent, dédaignent, repoussent le salut, c'est qu'ils ne connaissent pas le Sauveur. C'est à leur faire voir et comprendre, sous toutes les faces et de toutes les manières, cet ami adorable et adoré, qu'il a consacré tous ses efforts. Cette noble et gracieuse, simple et sainte figure de Jésus, comme elle apparaît habituellement dans ses discours avec sa majesté si abordable et sa miséricordieuse grandeur. Nul, peut-être, n'a si bien reproduit dans des sermons l'impression des récits de l'Evangile, nul, peut-être, n'en a senti comme lui toute l'importance et toute la profondeur. C'est ainsi que ce croyant, prosterné aux pieds de son Maître, recueillant pour soi-même les divines leçons et les précieux encouragements puisés dans un commerce intime et personnel, puis cherchant uniquement à les transmettre de la manière la plus avantageuse à ses compagnons de misère et de délivrance, retrouvait, comme à son insu, toutes les brillantes facultés qu'il avait renoncé à cultiver pour elles-mêmes, mais les retrouvait fortifiées et grandies de toute la puissance de sa foi et de toute la générosité de leur emploi.

Nous avons parlé de l'unité des sermons de Manuel, c'est effectivement en eux une qualité dominante, qui les distingue et qui entre pour beaucoup dans leur originalité. Mais, chose étonnante, ce n'est pas, à beaucoup près, une unité logique, c'est une unité différente, supérieure et bien plus profonde. Parmi les facultés éminentes dont l'ensemble formait le talent si distingué de cet homme, une faculté, importante d'ailleurs, se faisait remarquer par son absence. L'incapacité de Manuel pour les mathématiques était poussée à un point dont on ne se peut faire d'idée. Aussi, pour un observateur attentif, le progrès de

sa pensée dans ses écrits, offre-t-il un caractère singulier. Ce progrès ne passe point, comme cela se fait d'ordinaire et surtout dans les esprits essentiellement logiques, par des transformations successives d'identités qui, d'une concession arrachée aux adversaires, les mêne fatalement à la conclusion qu'il s'agit de leur imposer. Non, il consiste bien plutôt dans une série d'intuitions vivement saisies et admirablement rendues ; c'est l'ame de Manuel qui passe dans l'ame de ses auditeurs, ses impressions deviennent les nôtres, et, au bout. il se trouve nous avoir gagnés sans avoir eu besoin de nous convaincre. Il a opéré en nous, mieux que la conviction purement intellectuelle, l'adhésion chaleureuse et efficace des meilleures puissances de l'ame. C'est ainsi que la seule lacune qu'on pût remarquer en lui, mais lacune presque absolue, se trouve être une originalité de plus et la source de grandes et véritables beautés. Mais nous devons nous hâter de le dire, il a fallu tout son talent pour sauver cette lacune, un degré de moins dans ce talent et elle pouvait lui devenir fatale.

Ainsi Manuel a passé au milieu de nous, laissant sur ses traces bien de doux et d'heureux souvenirs, et, ce qui est mieux, infiniment mieux encore, bien des impressions salutaires. Son ministère évangélique, qui avait ramené à la vérité révelée et réconcilié avec l'austérité de la foi bien des personnes, que d'autres serviteurs de Christ avaient trouvées effarouchées et prévenues, son ministère évangélique se continue encore par le charme attaché à sa mémoire et par la voix de ces discours. Puisse cette voix être entendue ! Puisse, lors de la grande journée, l'humble ministre de la Rédemption se trouver entouré, à son étonnement, d'une longue série d'ames bénies par l'intermédiaire de sa parole. Oh ! qu'alors il se réjouira d'une joie ineffable et glorieuse, au sein de triomphes si doux et si purs, d'avoir su préférer l'obscurité à laquelle il s'était résigné pour ce monde à la gloire infertile et menteuse d'une fausse immortalité.

Fréd. C.

MES ADIEUX

A LA PAROISSE DE VALLORBES.

SERMON

sur ces paroles : Ma grace te suffit.

PAR CH. FS. VALLOTTON,
MINISTRE DU ST. EVANGILE.

S'il y a eu pour le ministère et pour la prédication un temps de faveur et de popularité, ce temps paraît bien passé. Le respect dont le ministère est entouré est pour le moins un peu froid, et l'attention qu'on accorde à la prédication est peut-être un peu distrait. Qu'y a-t-il de réellement changé? Est-ce le ministre ou le public ? Le public prétend que c'est le ministre, et il rappelle, avec un regret plus ou moins sincère, les temps où la chaire était éloquente et le ministère puissant. Là-dessus que dit le ministre? Rien sans doute: que dirait-il? Et toutefois, sans vouloir faire aucune comparaison des temps, l'homme impartial, en soufflant sur la poussière que bien des causes diverses ont amassée sur le ministère et sur la prédication, trouverait sous cette couche grisâtre plus d'un endroit poli et brillant. Même sans chercher beaucoup, il rencontrerait quelque chose qui ressemble à ce qu'il avait rêvé et qu'il croyait perdu.

Pour nous qui écrivons ces lignes, nous croyons avoir été assez heureux pour pouvoir dire aujourd'hui: Si la vie d'un pasteur uni à son peuple par le plus étroit comme le plus saint

des liens, membre de toutes les familles par l'affection, flambeau sans lequel tous se croiraient dans les ténèbres, foyer loin duquel tous sentiraient qu'ils ont froid, étendard de paix, de consolation et de pitié, voix évangélique et paternelle, à l'ouïe, au seul souvenir de laquelle le cœur le plus outré s'attendrit et s'apaise, si une telle vie, esquissée avec amour par les romanciers et les poëtes, fut toujours un des plus beaux de vos rêves, adressez-vous à nous, nous pourrons, en plus d'un lieu, vous la montrer dans toute sa grâce. Si vous aimez, dans l'éloquence de la chaire, l'autorité, le naturel, l'individualité, un caractère inimitable de *réalité*, si vous êtes curieux de voir comment la simplicité du cœur, avec le secours d'un esprit sage que le siècle n'a point gâté, peut retrouver quelques-unes des grâces de style d'une époque incomparable; si, comme je le suppose, vous seriez heureux de rencontrer une éloquence qui coule immédiatement du principe même de l'éloquence, sans s'être arrêtée dans ces formes conventionnelles où des esprits méticuleux la laissent croupir (car, encore ici, « la parfaite charité bannit la crainte »); enfin si, fatigués de ces formules et de cette anguleuse dialectique dont le réveil religieux nous débarrasse et se débarrasse lui-même de plus en plus, vous aimez à voir la prédication se déployer comme cette draperie ample et sans couture des enseignements du Sauveur; si vous avez souvent demandé à la parole de la chaire le divin catholicisme de la charité, adressez-vous à nous, nous avons trouvé de quoi vous satisfaire. Faute de mieux, ne vous contenteriez-vous pas de cette page détachée du sermon d'un simple suffragant, qui, après onze ans d'un ministère laborieux, obéissant à des raisons puissantes, prend congé de sa première paroisse, au service de laquelle il voulait mourir, et dit à une partie de son troupeau :

« Oh! si au moins ce jour-ci était béni pour vous! si mes dernières exhortations pouvaient avoir plus d'efficace que les premières! Qui sait? La grace de Dieu suffit. Que pourrais-je vous dire d'assez affectueux, d'assez persuasif pour vous faire du bien? Comment! moi qui, après mon salut, ne désire rien plus ardemment que le vôtre, je vous aurais été inutile! Quoi

mon ministère, ne vous profitant pas, viendrait, de plus, aggraver votre condamnation! Non, non, je ne puis absolument pas en prendre mon parti. J'ai beau m'adresser tous les raisonnements les plus forts, j'ai beau me répéter que je ne suis qu'un misérable instrument que Dieu peut bénir ou ne pas bénir; la pensée de votre responsabilité devant Dieu me poursuit et me bouleverse. Est-il donc vrai que vous vouliez résister jusqu'au bout? Voulez-vous donc que, ministre de paix, je vous laisse en guerre avec Dieu? Les mots de jugement, d'éternité, de salut, de grâce, ne réveilleront-ils en vous aucune pensée sérieuse! Je m'en vais; un autre ministre de Jésus-Christ va me remplacer, pour s'en aller ensuite à son tour. Et vous, mes très-chers frères, croyez-vous toujours rester? Ah! prenez-y garde; ces petits départs sont l'image et l'avant-coureur d'un plus grand. Bientôt, pasteur et troupeau, sans distinction, nous ferons d'autres adieux, non pas dans un temple, mais sur un lit de mort. Or, de bonne foi, pensez-vous mourir tranquilles dans l'état où vous êtes?..... »

Il y a pourtant quelque chose de plus éloquent que ces lignes. Nous lisons les adieux du pasteur : j'aurais voulu entendre ceux de la paroisse. Notre peuple, Dieu merci, n'est pas insensible, et on ne le rendra pas de sitôt expert en ingratitude. Que de fois la reconnaissance a éclaté, que de fois elle s'est éveillée au départ d'un de ces hommes de la prière et de l'aumône, qui n'avaient pas su jusqu'alors à quel point ils étaient aimés! Larmes généreuses, noble douleur, dont plus d'une fois nous fûmes témoins, vous nous répondez de notre peuple, au milieu de tant de sophismes, qui lui suggèrent l'injustice! Mais les dons n'étant pas les mêmes chez tous, les circonstances variant aussi, les regrets n'auront pas partout la même profondeur ni la même effusion. Ce n'est pas partout qu'on verra la retraite d'un pasteur envelopper toute sa paroisse d'un voile de deuil; les paroisses voisines s'associer à cette douleur; les sanglots éclater en public; la multitude se presser autour du ministre, affluer dans la maison qu'il doit quitter demain; et cette grande voix du peuple, cette voix anti-

que et naïve qui ne se fait plus entendre qu'à de longs intervalles, et toute rauque et défigurée, dans le tumulte des séditions, envoyer à cet humble apôtre de familières et tendres bénédictions. Sous une forme presque funèbre, de tels adieux sont une fête : c'est la fête de la bonté. Ce n'est pas l'éloquence, ce n'est pas le génie, ce n'est pas même la vérité, dans le sens abstrait de ce mot, qui s'emparent ainsi des cœurs : on ne pleure que ce qu'on aime. C'est un trait de ressemblance avec nos fêtes religieuses, qui renferment aussi l'élément du deuil, et qui ne sont, sous différents noms, que la fête de la Bonté.

A. Vinet.

COURS

DE

GÉOMÉTRIE ÉLÉMENTAIRE,

PAR FRÉDÉRIC CHAVANNES,

INSTITUTEUR POUR LES MATHÉMATIQUES AU COLLÉGE CANTONAL.

Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction publique pour l'enseignement de la Géométrie au Gymnase.

Un vol in-12, 280 pages, et 6 plans lithographiés. Prix : 20 batz

---

Un nouveau traité de géométrie lorsqu'il en existe déjà un si grand nombre. Et un traité élémentaire !

En voyant dans l'imprimerie Ducloux ce petit volume à couverture bleue, joliment imprimé, in-douze, peu volumineux, avec le nom de Frédéric Chavannes pour auteur, vous n'eussiez pas imaginé d'avoir sous les yeux toute une nouvelle théorie géométrique depuis la simple notion de la ligne droite et des angles, jusqu'au prisme, à la pyramide et au polyèdre, habitué que vous êtes à de solides démonstrations de 500 pages octavo. Vous auriez supposé plutôt une nouvelle édition des poésies de M. Chavannes, ou un recueil nouveau; car de la poésie, on peut en faire toujours et toujours, mais de la géométrie ! mais la science immobile par excellence ! cette géométrie qui semble jouer dans le catalogue des sciences (passez moi la comparaison) le même rôle que la Chine dans le catalogue des nations !

Eh bien, la Chine, malgré qu'elle en ait, progresse et progressera toujours plus, grâces à lord Elliot et à Dieu : et si nous

ne pouvons suivre notre comparaison plus avant, il reste toujours, que si les mathématiques ne changent pas en elles-mêmes, elles peuvent changer dans leurs rapports avec les géomètres, quant à la manière dont elles sont conçues, exposées, démontrées.

Dans le temps où l'arithmétique n'était qu'un enfant, elle était déjà fort exacte, et l'on pouvait à force de petits cailloux juxtaposés, faire des additions quelque peu considérables. Plus tard on jeta les cailloux au vent, et l'on se mit à faire des additions plus métaphysiques; et l'on multiplia des quantités semblables en les répétant l'une au dessous de l'autre autant de fois que le multiplicateur l'exigeait. On ne pouvait être plus exact non plus; et pourtant l'on fit encore un pas, un changement, un progrès; la multiplication véritable fut inventée.

Puis quand l'arithmétique fut perfectionnée, on la perfectionna encore, et l'algèbre prit naissance.

La géométrie qui n'est autre chose que l'arithmétique de l'espace suivit à tous égards la marche lente et sûre de sa sœur, puis ses calculs furent de même perfectionnés et abrégés par l'intervention des moyens algébriques.

Et ces trois sciences ont été portées par de puissants génies au point où elles en sont aujourd'hui.

Si je ne craignais pas de faire abus de comparaisons, j'essaierais encore de dire : Dans un siècle où l'on fait en une heure le même chemin pour lequel il fallait huit jours il y a cent ans, ne peut-on pas espérer de voir la route qui conduit au calcul différentiel et intégral être abrégées semblablement. Et ne pensez pas que je m'égaie, je parle au grand sérieux. Qu'est-ce en effet qui a si prodigieusement accéléré les moyens de transport, physiquement parlant? C'est qu'on a percé les montagnes, abattu les forêts, établi des ponts sur les fleuves, comblé les ravins, fait des chemins de fer, mis la vapeur dans des voitures, etc., etc. Il a fallu rendre les routes droites et planes. Or pourquoi n'en ferait-on pas autant lorsqu'il s'agit des sciences; pourquoi n'en redresserait-on pas les sentiers tortueux? Un pareil travail ne serait-il peut-être pas nécessaire?

Voyez plutôt ces deux propositions entrelacées comme deux broussailles, et qui demandent chacune la preuve de l'autre afin de pouvoir être démontrées ; elles sont dans une dépendance réciproque et attendent la solution l'une de l'autre; témoin ces deux théorèmes passablement élémentaires de toute géométrie, *les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits*, et *deux droites inégalement inclinées sur une troisième doivent nécessairement se rencontrer*. Tâchez de prouver la 1re sans la 2e, ou la seconde sans la première. Et partout vous trouverez des cas de ce genre, des obstacles, des longueurs. Tantôt c'est le théorème qu'il est difficile de saisir, tantôt c'est le mode, la méthode d'explication : et si vous voulez construire un système géométrique ascendant quant au fond même des propositions à résoudre (ce qui est bien la voie la plus logique et la plus naturelle), vous risquez de vous jeter dans une méthode incohérente de démonstration, méthode où le simple et le difficile sont entassés pèle-mêle sans égard pour vos facultés, où vous devez passer en sautillant d'une preuve très-claire à une preuve très-embrouillée, puis revenir à votre première façon d'aller, chanceler entre les démonstrations absolues et les réductions à l'absurde, recourir par fois à l'Algèbre, et confondre tout l'attirail de l'armée géométrique, plus les planches et les figures. Puis dites s'il n'y aurait pas là enfin quelques ponts à jeter, et quelque espérance d'abréger le chemin.

Tous les auteurs ont heurté sur l'un ou sur l'autre des écueils principaux qu'ils devaient rencontrer dans l'agencement des divers compartimens de leur volume; et, pour ne dire deux mots que des plus récents, le célèbre traité de Legendre si admirable par le mouvement de la démonstration qui se poursuit et s'élève d'une manière continue, péche tout-à-fait sous le rapport d'une distribution régulière des matières, tandis que M. Develey beaucoup plus préoccupé, et avec raison, des avantages d'un bon plan, lui a généralement sacrifié le progrès dans la démonstration, de telle sorte que son échaffaudage de preuves doit s'interrompre et se recommencer à chaque changement de matières.

La question restait après M. Develey de savoir si l'on ne pourrait pas réunir en un même traité la simplicité de la méthode et la clarté du plan. C'est ce qu'a tenté de faire M. Fréd. Chavannes; et pour cela il a du quitter les sentiers battus, se frayer une voie toute nouvelle, courir les chances de difficultés inattendues, et pour le moins, bouleverser tout l'édifice ordinaire des éléments de la géométrie. Avouons que pour entreprendre un pareil travail il a fallu non seulement un grand dévouement à la science, mais encore une forte dose de courage personnel, et une grande confiance dans l'utilité de cette *refonte radicale.*

Nous ne pourrons naturellement pas entrer ici dans un examen approfondi de l'ensemble du plan adopté par M Fréd. Chavannes; à d'autres le soin de se prononcer en maîtres experts sur l'ensemble et sur les détails de ce livre. Quant à nous, plus modestes, nous ne lui promettons ni la mort ni l'immortalité ; c'est à l'expérience seule, et à une expérience de quelques années de dire si M. Chavannes a atteint son but, ou s'il s'en est rapproché d'une manière notable.

Nous voudrions faire quelques critiques, mais nous sommes retenus par la pensée que c'est peut-être l'esprit de routine qui parle en nous, et qui nous porte à nous élever contre une marche et des combinaisons nouvelles. C'est ainsi que l'auteur dans son premier chapitre traite de la ligne droite et du cercle tout à la fois, en menant de front l'une et l'autre théories; ne peut-on pas craindre qu'il n'en résulte dans l'esprit de l'élève quelque confusion? nous ne voulons pas l'affirmer ; cette impression tient peut-être chez nous à l'habitude que nous avons eue jusqu'à présent de séparer les deux choses, mais nous croyons devoir la mentionner.

On peut remarquer encore que dans le 3e livre, *du plan*, les moyens de démonstration dans les matières analogues à celles du Livre 1er sont tout différents, étant fondés par les propositions du Livre 2d, cela dans le but de donner de la variété à l'ouvrage, et surtout de montrer l'emploi des propositions concernant les surfaces comme moyen de démonstation concernant

les formes des lignes. L'élève voit ainsi se développer de nouveaux rapports qui seraient restés inaperçus, et conçoit une idée plus étendue de la richesse et des ressources de la géométri. Le vieil esprit routinier nous ferait encore murmurer ici, mais à voix basse : « N'y a-t-il pas dans ce double genre de preuves pour des sujets analogues, quelque risque d'égarer l'éléve, ou au moins de le désorienter. »

Mais, comme nous l'avons dit, c'est en dernier ressort à l'expérience d'en juger. Et quoiqu'il en soit, le travail de M. Fréd. Chavannes aura toujours le grand mérite d'être court, et d'abréger considérablement l'étude de la géométrie. En outre il est original, neuf, hardi et spirituel; pour un livre d'études mathématiques on peut même dire qu'il offre une lecture intéressante. Et parmi les différents théorêmes que nous avons remarqué sous ce rapport, nous mentionnerons la démonstration des trois angles d'un triangle égaux à deux droits § 50; la proposition des prismes ou cylindres équivalents § 4 29, et celle du volume de la sphère § 515 égal au produit de la surface par le tiers du rayon.

Tous les amis de la science sauront gré à M. Fréd. Chavannes de la persévérance qu'il a mise à confectionner ce travail entièrement nouveau; et messieurs les étudiants qui dans l'intérêt de leurs examens apprécient les compendium clairs et concis ne seront pas des derniers à souhaiter la bienvenue à celui-ci.

PETITE

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENFANCE,

N°s. 1. 2. 3. GENÈVE 1841 ET 1842.

Parmi le grand nombre de livres pour les enfants, celui-ci se distingue certainement par le bon choix des morceaux et la direction pratique de ses enseignements, par la simplicité chrétienne, la largeur, l'absence complète d'exagération, soit dans les sentiments et les idées, soit dans le récit des faits. Point de cette religion théologique qui emporte l'enfant dans la sphère des abstractions farouches, mais un christianisme franc et précis, une piété humaine et tendrement sérieuse, s'infiltrant doucement dans la vie et la rendant aimable et bonne. Point de ces enfants tout parfaits que le jeune lecteur contemple comme des phénomènes, mais dont l'élévation idéale lui ôte jusqu'à l'idée qu'il puisse être question pour lui de les prendre pour modèles; ce sont de bons petits enfants auxquels il peut se trouver heureux de ressembler, et des sottises qu'il se sent capable de faire et d'éviter. La littérature enfantine des Anglais dans laquelle l'auteur puise volontiers, a, en général, ce caractère de bon sens pratique et de mesure qui manque souvent dans les ouvrages destinés à l'enfance. Un progrès marqué d'une livraison à l'autre, montre que l'auteur est attentive à tout ce qui peut rendre son œuvre utile, qu'elle observe et qu'elle fait des expériences. Nous nous permettrons, pour entrer dans ses vues, d'exprimer un vœu. — Nous avons plusieurs bons recueils de morceaux courts et indépendants; ces livres conviennent à de fort jeunes enfants dont l'attention et la mémoire ne vont pas bien loin; ils servent de manuel aux mères et aux maîtresses d'école pour les récits de vive voix, et celui-ci sera un des meilleurs; mais pour des enfants de dix à douze ans, qui lisent eux-mêmes, on peut désirer des ouvrages de plus longue haleine. Un trop grand morcellement, une trop grande variété sont à leur cœur et à leur

esprit ce que le chatoiement de la lumière est aux objets ; il empêche d'y fixer le regard et de les considérer attentivement : on les a vus, mais on ne les connaît pas. Avec le talent et le goût dont l'auteur est douée, il lui serait facile, ce nous semble, de faire entrer une foule de ces traits et de ces exemples dans une seule histoire où quelque idée importante dominerait, ensorte qu'on sentît l'unité dans la variété. Si la conscience doit être sans cesse tenue en éveil, l'intelligence doit recevoir une impulsion vive, et la faculté d'aimer doit être nourrie aussi : il y a dans les morceaux détachés de la *Bibliothèque* de quoi satisfaire successivement tous ces besoins ; mais l'enfant, comme les hommes qui sont enfants, s'identifie avec les êtres qui passent devant ses yeux ; il faudrait donc concentrer son intérêt d'une manière soutenue sur un petit nombre de personnages qu'il connaisse à fond, auxquels son jeune cœur ait le temps de s'affectionner, et qu'il se réjouisse de retrouver dans les N^os^ suivants. De cette manière les divers effets sur la conscience, sur le cœur et sur l'intelligence seraient moins fugitifs, et recevraient de la force l'un de l'autre.

L'auteur n'a pas perdu de vue une importante vérité : c'est que l'esprit ne se nourrit véritablement et ne se fortifie que par l'action, et que tout ce qui, en lui apportant des idées, le laisse passif, doit être évité. C'est là, en général, le danger de la lecture ; danger d'autant plus grand qu'on ne le soupçonne pas, et qu'on croit même avoir beaucoup agi quand on a beaucoup lu. Il faut lire pourtant, il faut donc qu'on écrive ; mais quoi qu'on écrive, il faut ménager à l'esprit la possibilité d'une réaction ; on doit surtout la ménager à l'enfant, qui, de sa nature, résiste et réagit peu. Il faut tenir ses facultés en haleine en lui laissant quelque chose à faire, j'entends quelque chose de précis. Les promenades de l'imagination ne sont encore qu'une activité apparente. Rêver, ou, comme le disent les Allemands, *fantasier*, n'est pas agir. Pour la raison, agir, c'est penser, raisonner, conclure, combiner, créer ; c'est encore juger du bien et du mal, choisir entre les deux, s'avertir, se reprendre, s'exhorter. Nous ne dirons pas tout ce qu'il faut faire, à ces différents égards, pour que la lecture soit une action. Surtout nous ne le dirons pas à l'auteur de ce petit journal. Elle le sait fort bien, et son journal le prouve.

DE LA

MANIFESTATION

DES

CONVICTIONS RELIGIEUSES.

Premier Fragment.

Nous ne voulons point être inconséquent. Gourmander d'une part la réserve de l'incrédule, le presser de s'expliquer, et, après avoir obtenu ce tribut, quelquefois très onéreux, gêner l'expression de ses pensées, qu'il a peut-être d'autant plus à cœur de communiquer qu'il lui en a plus coûté de s'y résoudre, ne serait-ce pas tour à tour, et sur le même sujet, vouloir et ne vouloir pas? Le devoir de la manifestation n'est-il pas réclamé par les mêmes principes, par les mêmes motifs dans le cas de l'incrédulité comme dans tout autre? Ne paraîtrions-nous pas, en admettant une différence, les représentants d'un parti plutôt que les organes d'un principe ?

L'incrédulité n'est pas une religion et ne se *professe* pas comme une religion; on peut même, selon, les cas, se faire une religion de ne la point professer. Cela dépend et du degré de fermeté de cette négation dans l'esprit de l'incrédule, et de l'aspect sous lequel se présentent à sa conscience les croyances positives en face desquelles il est placé: « Il est tel incrédule qui pourra se dire: « Je n'ai point de conviction, ni positive ni

» négative; mon état propre est de n'en point avoir; je suis au » dessous même de l'erreur; je n'ai rien et ne puis rien donner; » ce serait de ma part une action injuste et cruelle que d'ôter, » sans pouvoir les remplacer, des convictions qui offrent un » appui à la morale, et lui impriment une direction élevée; ces » convictions sont, par cela même, plus vraies que mon incré- » dulité; entre cette incrédulité et l'erreur qu'elle nie, si je » n'ai rien à mettre, je ne saurais hésiter; et je dois à la so- » cité cette double marque de respect, de déclarer brièvement, » mais authentiquement, ce que je suis, et de ne point enta- » mer, par l'agression et la controverse, des doctrines dont la » disparition ferait un vide horrible dans la vie individuelle, » dans les familles et dans la société. »

Mais l'homme qui, d'une part, jugeant erronée la croyance positive qui l'environne, d'une autre part croit cette erreur funeste, et enfin estime que sa propre position, quelle qu'elle soit, vaut moralement beaucoup mieux, parce qu'à ses yeux l'ignorance qui laisse l'esprit libre est moins dangereuse que l'erreur qui le détermine forcément, cet homme, nous en convenons, ne peut pas parler ainsi, et nos principes mêmes le poussent à la polémique et au prosélytisme. Il est vrai qu'ils le pousseront d'abord à vouloir s'instruire. On a dit : « Qu'avant le devoir de suivre sa conscience, il y a le devoir de l'éclairer; » mais on aurait dû ajouter que la vraie conscience n'intervertit point cet ordre; et à cet égard on peut dire, sans paradoxe, que l'homme qui ne connaît pas la vérité, mais qui la cherche, est bien plus dans la vérité que celui qui la possède sans l'aimer. Nous avons donc l'assurance que cet homme cherchera la vérité, ou que du moins il sera toujours prêt à l'accueillir, et nous avons l'espoir qu'il la trouvera, Mais le prenant au moment où il s'affirme à lui-même de bonne foi l'erreur et le danger d'une doctrine quelconque, je ne saurais et je ne veux pas non plus lui refuser la conséquence du principe que j'ai posé. Je suis trop visiblement lié. Je n'ai point annoncé que je venais pousser à la franchise les seules convictions chrétiennes, les croyances orthodoxes, mais les convictions en général. Je suis le représentant de toutes ou d'aucune. Je suis venu leur ouvrir à

toutes la bouche, ou la fermer à toutes. Si ,me plaçant arbitrairement au point de vue de l'orthodoxie chrétienne, c'est-à-dire, pour parlerexactement, au point de vue du symbole que j'estime comme seul orthodoxe, j'impose silence à l'incrédulité absolue, je me fais la loi de l'imposer à tout symbole chrétien qui, n'étant pas le mien, est à mes yeux l'incrédulité encore, une incrédulité relative. Du moins, tout symbole qui ne renfermera pas tout ce que renferme le mien, sera pour moi un symbole incrédule, et devra tomber sous le coup des mêmes interdictions. Ainsi donc, sous prétexte de plaider la cause générale de la manifestation des convictions, j'aurai plaidé uniquement la cause de la liberté de mes propres opinions à l'exclusion de toutes les autres.

Et ne dites pas : De quel droit cet homme qui ne croit rien vient-il attaquer ceux qui croient? C'est vous qui dites qu'il ne croit rien ; mais il n'en convient pas; et moi-même, pour autant que je suis persuadé qu'il agit par conscience, je n'en conviens pas non plus : on n'en est pas à ne rien croire quand on obéit à sa conscience ; la conscience est une foi. Ne dites pas trop légèrement : cet homme ne croit rien. Ne pas croire ce que vous croyez, à votre avis est-ce ne rien croire? Je sais fort bien qu'il n'y a qu'une foi qui sauve ; mais nous traitons une autre question. Dire que l'objet de sa foi n'est ni suffisant ni solide, ce n'est pas dire que sa foi n'a pas d'objet. Il ne croit point assez peut-être si sa foi n'embrasse pas tout ce qu'embrasse la vôtre; lui, de sa part, dit que vous croyez trop; vous voudriez le dilater, il voudrait vous réduire ; mais ce sont deux croyances en face l'une de l'autre, inégales en valeur, inégales en vérité mais égales quant au droit et au devoir de se produire.

Ce que vous pouvez lui dire sans doute, c'est qu'il est périlleux de détruire ; c'est que l'homme sérieux ne peut procéder à une telle œuvre qu'après l'avoir bien longtemps mûrie ; c'est que, s'il n'est pas sûr, ainsi niant, d'améliorer notre condition morale, il n'a pas le droit qu'il prétend ; c'est que l'erreur (s'il y a erreur) qui me fait vivre est plus vraie que la vérité qui me laisse mourir; c'est que la vérité religieuse n'est ni une abs-

traction, ni une formule, mais le redressement de l'homme moral, et que ce qui m'unit à mon principe et à ma fin (n'importe la forme) est vrai, nécessairement vrai, et nullement ce qui m'en sépare. Il faut, pour que cet homme passe outre, qu'il soit sûr de ne pas faire une œuvre de destruction, mais une œuvre de création, de ne point diminuer mais au contraire d'ajouter, de ne point prendre, mais de donner; il faut qu'il soit sûr que, sous air d'affirmer, c'est vous qui niez, tandis que, sous air de nier, c'est lui qui affirme.

Nous sentons le besoin de dire toute notre pensée. Si, laissant ici notre principe se restreindre ou se démentir, nous condamnions la franchise dans l'espèce après l'avoir approuvée dans le genre, nous ne savons pas comment nous pourrions réprimer l'hypocrisie, qu'à vrai dire nous aurions, par ce fait même, sanctionnée et recommandée. Si l'incrédule doit ménager la foi d'autrui jusqu'au point de jeter un voile sur sa propre incrédulité, il faudra, autant que possible, épaissir ce voile; il faudra qu'il n'ait pas un seul endroit transparent; il faudra que nos actes confirment les inductions qu'on pouvait tirer de notre silence, et que la simulation vienne à la suite de la dissimulation, dont elle semblera n'être que le perfectionnement. Le mensonge, comme le larcin chez les enfants de Sparte, sera coupable s'il se trahit, mais sa perfection l'absoudra.

Il a été écrit que le règne de Dieu ne vient point avec éclat : le règne du diable, non plus, ne vient pas toujours avec éclat; et le plus grand mal n'est pas toujours où l'on entend le plus grand bruit. Des chrétiens, s'alarmant de voir plaider la cause des doctrines anti-chrétiennes, voudraient, par force ou par amour, obtenir le silence. Les uns, craignant de paraître inconséquents ou même de l'être, s'attaquent à la forme de ces prédications; mais ils trouvent cette forme toujours défectueuse; toute discussion leur paraît une impiété, toute négation un outrage; et comme, dans des sujets de cette nature, l'ironie et la réduction à l'absurde naissent du fond même des choses, sans avoir été dans l'intention des discutants, ces chrétiens ne s'affligent pas seulement, ils s'indignent, et l'anathème se mêle à

leurs prières, qu'il pourra bientôt remplacer. On le conçoit ; personne ne peut faire à notre gré une œuvre dont le principe nous déplaît ; la discussion, quelle qu'en soit la forme, atteint et blesse les objets qui nous sont les plus chers ; l'expression la plus mesurée, si elle est hostile, retentit dans notre cœur comme un blasphème ; et l'on pourrait, en appliquant ici un proverbe trop familier peut-être, dire que les paroles nous gâtent l'air. Il faut, pour être juste, se transporter, quoi qu'il en coûte, au point de vue de l'adversaire, et l'on trouvera peut-être qu'il n'a pas été infidèle une seule fois aux lois de la gravité et de la décence. D'autres, moins soucieux de conséquence, ne veulent voir qu'une chose : les effets désastreux d'une telle prédication ; et à la vue ou à la pensée de ces effets, que nous ne prétendons nier ni atténuer, ils disent : N'est-ce pas assez que la loi ait assuré à toutes les opinions le droit de se produire ? faut-il encore y convier les opinions mauvaises ? Il faudrait savoir d'abord si le droit, en cette matière, n'emporte pas le devoir, ne le suppose pas ; si la loi n'a pas eu en vue de garantir le droit de remplir un devoir; et dès que l'exercice de ce droit est un devoir, nous avons pu, en toute convenance, en réclamer l'accomplissement. Ces opinions, mauvaises au point de vue de notre foi, ne le sont pas au point de vue de la loi sociale ou de l'institution civile, et elles peuvent avoir, par l'intention de celui qui le professe, une bonté relative. Mais je prends la question par un autre côté ; j'envisage, en les comparant, les effets de la dissimulation et ceux de la profession franche, ou même de la prédication, et je dis qu'entre les maux qui naissent de la dissimulation et ceux qui peuvent résulter de son contraire, les premiers l'emportent tellement sur les autres, que, contraint de choisir, je n'ai pu hésiter.

Non, le règne de Satan ne vient pas toujours avec éclat. *Serpit humi.* Les coups dont il parvient à amortir l'écho sont les plus profonds et les plus meurtriers. On ne croira pas sans doute que l'incrédulité n'ait qu'une manière de se propager; qu'elle n'ait qu'une forme de profession, et qu'elle ne sache très bien se manifester et se propager dans le silence. L'incrédulité professe, l'incrédulité prêche, non pas seulement en exposant une

dogmatique anti-chrétienne, mais par des maximes et par des actes qui, sans éveiller distinctement aucune idée doctrinale, impliquent l'abandon ou la réfutation indirecte des dogmes de la religion chrétienne, dont le corps n'a que des parties nobles, et où, pour ainsi dire, tout est cœur. Il y a, pour l'incrédulité, mille manières de dogmatiser sans dogmatique et de nier sans négation; et quand le terrain a été miné sourdement, l'édifice qu'il supporte paraît encore solide, quoique le moindre poids additionnel doive le faire enfoncer. L'incrédulité qui ne s'avoue pas n'en est pas moins l'incrédulité, et n'en est pas moins active; l'incrédulité qui se tait n'en dogmatise pas moins : seulement, comme elle ne parle point, on ne sait où la prendre, on ne peut lui répondre. On dit qu'en s'exprimant elle éveille dans les esprits des doutes qui ne se seraient pas formés; mais l'incrédulité muette répand dans l'esprit des germes de doutes dont l'incrédulité qui parle ne fait que nous donner conscience : avant qu'elle eût parlé, on ne croyait déjà plus. L'incrédulité silencieuse est dans les mœurs, dans la vie, dans l'air; on ne la voit pas, on ne l'entend pas, on la respire. Elle existe longtemps avant d'avoir une forme; et l'on n'est pas plus incrédule pour savoir qu'on l'est que pour l'être sans le savoir. Le mal qu'on connaît n'est pas plus grave que le mal qu'on ignore. Il est même moins grave par cela même qu'on le connaît.

Le dirai-je? Si l'incrédulité qui parle est plus candide que celle qui se tait, elle est peut-être moins habile. Si le diable faisait ses affaires lui-même, je doute qu'il dogmatisât beaucoup. Il parlerait peu de religion, et s'il en parlait, ce serait peut-être pour en dire du bien. Ce n'est pas la première fois qu'il a pris la forme d'un ange de lumière. Mais, se gardant d'alarmer et de donner l'éveil, il se contenterait d'insinuer dans les cœurs des pensées et des désirs avec lesquels le christianisme ne peut subsister, qui prédisposent à l'incrédulité, et qui rendent l'homme incrédule par le cœur avant qu'il le soit par l'esprit. Tout paraissant intact, aucune doctrine n'ayant été entamée, il en résulterait, dans l'esprit des hommes superficiels, qui font la majorité même parmi les bien intentionnés, une sécurité

dont le diable aurait sujet de rire. Et si quelque chose lui restait à souhaiter, c'est qu'il ne vînt à l'idée d'aucun de ses adeptes de controverser ni de dogmatiser.

Encore une fois, l'homme est ainsi fait; il croit qu'il y a plus de mal où il y a plus de bruit; et quand il n'entend pas de bruit, il se tranquillise. C'est pour cela qu'il faut souhaiter qu'il y ait toujours quelque bruit dans le royaume de Dieu. Quant à moi, rien ne me paraît plus sinistre et plus effrayant que l'absence de tout bruit. Il est vrai que la franchise fait du bruit et que la dissimulation n'en fait pas; oui, mais la franchise est la franchise, et la dissimulation est la dissimulation : en ce peu de mots j'ai tout dit. La franchise avec du bruit est un bien; la dissimulation avec le silence est un mal. Ce qu'on doit craindre pour la religion, ce ne sont pas des attaques qui l'avertissent; au contraire il les faudrait désirer; ce qui est à craindre pour elle, c'est la dissimulation qui la ronge et la putréfie. Ses plus redoutables ennemis ne sont pas ceux qui se déclarent, mais ceux qui se cachent. Le principe qui la menace dans le cœur, c'est cette complaisance, non pour elle assurément, mais pour son crédit, qui rassemble autour de ses drapeaux, sous le nom de soldats, des indifférents ou des lâches qui augmenteront ses embarras au jour du danger. Ce qui la compromet, c'est de laisser croire que tout lui est bon, que de vaines formes acquittent chacun envers elle, et qu'elle compte pour siens tous ceux qui contrefont son attitude, ses allures et son langage. Et certes elle donnerait le droit de le croire, si elle mendiait le silence de ses adversaires au lieu de les provoquer, comme elle le doit, à se prononcer, à rendre gloire à leur vraie pensée, et de leur dire comme Moïse : « Si l'Eternel est Dieu, suivez-le; si c'est » Baal, suivez-le. »

Elle se calomnierait si, née pour honorer le principe de la franchise, elle le condamnait, par frayeur, chez ceux qui ne lui appartiennent pas, et ne permettait d'avoir et d'avouer des convictions qu'à ceux qui lui sont attachés. Elle ne peut honorer la conviction chrétienne qu'en honorant toutes les convictions. Elle ne peut pas encourager la sincérité chez ses secta-

teurs en donnant une prime à la dissimulation dans la personne de ses adversaires.

Le mal actuel du christianisme (mal que la force des choses doit peu à peu réprimer), ce n'est pas que l'incrédulité se manifeste, mais que l'incrédulité se cache. Le mal du christianisme et de l'Eglise, c'est que l'hypocrisie reçoive une sanction de la part d'une foule d'honnêtes gens selon le monde, qui, incrédules ou indifférents dans le cœur, font des actes qui ne devraient appartenir qu'à la piété et à la dévotion ; des actes sur la valeur desquels on ne se méprend guère, mais qui, tolérés, passés en usage, fondus dans les mœurs, portent dans toutes les sphères un dommage mortel à la morale publique ; des actes qui, étant admis par l'opinion, font admettre avec eux, comme vénielle, comme légitime, toute espèce de dissimulation ; des actes qui éteignent dans l'âme, si même ils ne la supposent éteinte, toute généreuse franchise, toute noble candeur ; des actes qui, dans le faux chrétien, préparent le faux citoyen, dans l'hypocrite de religion l'hypocrite de mœurs et de patriotisme, dans un parjure tous les parjures. Cette gangrène, que les hommes les plus éclairés ont la stupidité de contempler avec indifférence, menace bien plus la religion que les agressions les plus vives de l'incrédulité, menace bien plus la société que l'esprit de révolution pris à sa plus haute puissance.

Second Fragment.

On peut demander quel est, sous le rapport de la profession, le devoir de l'individu se produisant comme représentant de la société, ou s'adressant à elle au nom de quelqu'un de ses intérêts généraux. Personne ne songe à lui demander le sacrifice de ses convictions ; mais on pense que chaque chose à son temps et son lieu ; que l'homme, dans la position que nous venons de supposer, n'est plus un simple individu, et que, dans de semblables questions, il ne peut laisser transpirer de son individualité que ce qui s'y mêle sans effort, et ce qui naît autant du sujet même que de sa conviction personnelle. « Il y a,

dit-on, fort au-dessous de la croyance religieuse, mais plus généralement répandues, plus propres à la société comme société. certaines idées, certaines vérités que chacun, comme homme social, peut et doit invoquer, certains intérêts auxquels il faut en appeler ; mais la croyance positive est chose purement individuelle, dont il faut faire abstraction quand on parle á la société ou au nom de la société. Il est bien sûr qu'une religion vraie, ou plutôt la religion vraie, correspond exactement avec la société, et que cette religion est même l'unique base d'une société normale. Prouvez-le, et puis parlez selon cette preuve à ceux qui vous auront cru. Mais à ceux qui ne vous ont pas cru, à la masse de la société, composée de croyants et de non-croyants, il faut parler un autre langage. Son symbole à elle c'est le droit, c'est une certaine morale composite, où notre croyance entre peut-être pour beaucoup, mais sans qu'on s'en doute, c'est l'intérêt général, ce sont les affections naturelles, ce sont enfin, peut-être, quelques notions de cette religion qu'on appelle naturelle, quoiqu'elle ne soit probablement que le résultat qu'a laissé dans les esprits une croyance plus positive depuis longtemps délaissée. Voilà le fonds commun où l'on vous permet de puiser ; le reste, ce qui nous est propre, ce que vous croyez avec d'autres peut-être, non avec tout le monde, et enfin par des raisons qui vous sont propres et à vos risques personnels, le reste peut trouver sa place ailleurs, ici non. L'homme seul, le philanthrope ou le citoyen a droit ici de se faire entendre.

Ceci n'est pas absolument faux ni absolument vrai. Il n'en faut admettre que ce qui ne fait pas violence à la nature humaine, et à l'obligation, sans doute absolue, de rester sincère et vrai. Ces idées du domaine commun, dont nous parlions tout-à-l'heure, tout croyant peut les partager, peut les invoquer ; pour ne pas constituer à ses yeux la vérité suprême et complète, elles n'en sont pas moins vraies ; à les adopter, à les alléguer, il ne compromet et n'abandonne rien ; sa conviction, entière en lui, reste comme sienne aux yeux de tous ceux qui, par tel ou tel moyen, ont appris à la connaître ; il ne doit pas

être accusé de dissimulation; soit. Mais n'allons pas trop loin ; n'imaginons pas une scission impossible du *moi*, et n'exigeons pas que les liens très réels qui, dans cet esprit, rattachent toutes les questions à la grande question, ne se laissent jamais apercevoir ni soupçonner. Il y aurait, à les cacher rigoureusement, une affectation qui n'édifierait personne; cette complète abstraction, on ne l'exige pas parce qu'au fond on ne la conçoit pas; sous quelque titre qu'un homme se présente, c'est un homme tout entier qu'on s'attend à rencontrer; un silence obstiné, une laborieuse réticence, a, dans certains cas ou sur de certains sujets, je ne sais quoi de désobligeant et d'injurieux; on aime une foi communicative et sociable; on aime que quelques mots avertissent que l'individu n'est, à nul moment ni dans aucun sens, étranger à la société, et que sa croyance est humaine, propre à cohabiter avec les choses humaines. Ainsi point de règle trop étroite; si vous étiez moins entier, moins librement vous-même, vous seriez moins homme aussi, et moins en état d'agir sur des hommes; si votre conviction est une vraie conviction, elle fait partie de votre cœur, et vous ne pouvez mettre à nulle chose votre cœur (le cœur qui fait la puissance de l'homme sur l'homme) sans y apporter quelque chose de ce qui fait la vie de votre cœur, je veux dire de votre religion.

C'est une opinion assez générale que, dans la disposition actuelle des esprits à l'égard de la religion, le croyant doit renoncer à toute carrière politique, ou faire entièrement abstraction de sa foi, si ce n'est comme motif de ses actes et comme direction intérieure de sa vie. Qu'il se garde de la publier, de la formuler, de l'alléguer; qu'il ne sorte pas de la ligne des membres extérieurs de l'Eglise, de ceux qui, lui donnant quelques dehors convenus, mais rien de spontané ni d'individuel, laissent douter si c'est de leur part affaire de conviction ou de simple bienséance. Aller plus loin, se détacher des rangs, ce serait se compromettre. La piété vivante, personnelle, effarouche; elle isole au milieu du mouvement politique. Elle ferme le chemin de l'influence et du pouvoir. Elle annule l'homme de savoir et de

talent. Elle peut l'entourer de respect, mais ce respect est comme un exil ou une déportation, d'où l'on ne revient qu'au prix d'un abandon manifeste de sa première ferveur. Si donc, comme chrétien, vous voulez faire de vos talents un usage utile au pays, ne soyez chrétien que pour vous. Extérieurement soyez honnête homme.

Je cherche en vain à me représenter ce chrétien qui veut appliquer son christianisme au bien de la société, et qui commence par émousser l'arme dont il prétend se servir. Je ne dis pas trop, car, sans rechercher si cette dissimulation est digne d'un honnête homme et si elle est possible à un croyant, il est clair que cette dissimulation du moyen en est aussi l'exténuation. Pour que cette dissimulation soit complète, il faut plus en effet que dissimuler ses desseins, il faut trahir sa cause. Il en serait autrement si la profession du christianisme, chez l'homme politique, n'était autre chose que la récitation périodique de quelques fragments de son *credo*. Non, cet homme, ainsi que tout chrétien, récite son *credo* toutes les fois qu'il argumente ou qu'il vote dans l'esprit distinctif du christianisme. Tout l'ensemble de ses votes, toute sa conduite politique est un symbole, dans lequel, soit que des noms consacrés paraissent ou qu'ils ne paraissent pas, le chrétien se déclare ou se dénonce. Et au reste, combien d'occasions où il est impossible, à moins de déserter la cause qui nous est chère, de ne pas lui donner son vrai nom! Ne nous faisons point d'illusions : dans cette carrière comme dans toute autre, si nous sommes chrétiens, nous le paraîtrons; si nous ne le paraissons pas, nous ne le sommes point.

S'en suit-il que le chrétien doive renoncer à la carrière des affaires publiques comme à une carrière où il ne peut faire aucun bien? Si les gens du monde étaient seuls à parler ainsi, nous les laisserions dire; mais ce prejugé se rencontre aussi chez des croyants. Et parce qu'un petit nombre d'entre eux a osé se mettre aux prises avec la difficulté, et parce que, dans le petit nombre de ceux qui l'ont osé, peu l'ont combattue et la plupart l'ont éludée, c'est-à-dire lui ont cédé, on s'é-

crie les faits manquent, ou les faits parlent en faveur de nos craintes. Les faits manquent parce que vous avez manqué; les faits parlent le langage que vous leur faites parler : il ne vous a manqué, pour résoudre le problème, que de ne pas le croire insoluble. Quand vous auriez lutté, lutté constamment et lutté en vain, il vous siérait de dire : Le chrétien doit se retirer ou se taire. Mais où est cette preuve que nous vous demandons? Comment, n'ayant pas même essayé d'être fidèle, pouvez-vous venir dire que, dans cette carrière, on ne peut être fidèle? Jusqu'à ce que vous ayez produit, en faveur de cette opinion, le seul argument qui puisse nous réduire au silence, laissez-nous vous dire que vous vous trompez. Vous vous réfugierez en vain dans cette proposition générale, que la vérité est sous l'opprobre. Oui, certes, dans un sens, mais non dans tous. Cet opprobre est mêlé, pour les vrais croyants, de beaucoup d'estime, de beaucoup de gloire. La piété dont la sincérité est constatée est encore la chose qu'on respecte le plus, la seule peut-être que l'on respecte. Le christianisme, à travers le mépris qu'on affecte pour lui, est encore la chose la plus puissante, la seule puissante peut-être. Ce n'est pas lui qui est faible, ce sont les chrétiens. Est-il plus méprisé de nos jours qu'il ne l'était à sa naissance? Lui pouvait-on, avec plus d'apparence qu'aujourd'hui, promettre l'empire du monde? Il l'a obtenu. Il n'a pas tardé à régler les plus grands intérêts des sociétés, et à donner sa forme à un nouvel univers. Il n'était pas intrinsèquement plus fort qu'aujourd'hui; ce qui était plus fort qu'aujourd'hui, apparemment, c'était la foi. Ayez la même foi, et vous verrez les mêmes merveilles. Vous faites injure au bon sens et à la conscience de ceux devant qui vous n'osez pas vous produire. Ce qu'ils méprisent, et avec raison, c'est la foi qui se cache, qui se dissimule, qui se dément; mais la foi franche et calme leur impose. Jamais, dans une assemblée politique, une parole de piété prononcée à propos et par une bouche pure n'inspirera que du respect; et si vous n'obtenez pas d'une première manifestation l'effet que vous en désirez, comptez-vous pour rien la persévérance? Ce qui manque le plus aux croyants,

ce qui manque le plus à la plupart des hommes, ce dont l'absence réduit à rien les plus belles espérances et explique tant de revers, c'est la patience. Après cela, vous n'attendez pas sans doute que, dans un travail aussi difficile que celui de la politique, la piété vienne à ses fins sans le secours des talents, des lumières, de la connaissance des choses et des hommes.

L'unité de vues, l'uniformité de conduite, la conséquence rigoureuse que la foi seule peut donner, le respect involontaire qu'inspire la franchise de la profession soutenue par l'intégrité de la vie, n'ajoutèrent-ils pas un poids immense à celui des talents et des avantages sociaux dans la personne de Wilberforce? Diminuez, par supposition, le chrétien; l'homme politique ne perdra-t-il pas beaucoup? Et pour le moins, n'est-on pas obligé de convenir que Wilberforce n'a rien perdu, comme homme politique, à avouer en toute occasion le principe de ses actes et son affection dominante? Quel respect, quelle confiance, quelle espérance générale n'entourèrent pas M. de Staël jeune encore? Et combien n'est-on pas fondé à reconnaître que sa piété si connue, si notoire, n'aurait pu, ni lui fermer le chemin des honneurs politiques, ni l'empêcher d'exercer sur les affaires de son pays une salutaire influence? Je ne veux parler que des morts. Non, l'homme public peut être chrétien, se poser pour chrétien, sans craindre, si sa sagesse est premièrement pure et ensuite paisible, traitable et point difficultueuse, sans craindre, dis-je, de voir mis au rebut ses talents et sa capacité. Je ne lui promets pas la popularité. Je ne lui garantis pas l'exemption de toute disgrâce; mais qu'il se rappelle bien que le germe d'une victoire est caché dans toute défaite essuyée pour la cause de Dieu; qu'il se rappelle encore que, quelle que soit l'aversion des habiles du monde pour les conseils du christianisme, le monde est ainsi fait que le moment du christianisme revient toujours dans la vie des sociétés, et que ses conseils finissent par être suivis, même sans être acceptés.

A. V.

WILLIAM COBBETT.*

En 1835, je me trouvais à Warwick, capitale du comté de ce nom, et l'une des plus jolies villes de l'Angleterre. Sans, pour ainsi dire, s'éloigner de ses murs, l'on peut admirer deux monuments qui parlent vivement au cœur et à l'imagination :

* Cette notice est extraite de la traduction faite par M. Vernes, d'un ouvrage de Cobbett intitulé : *Avis aux jeunes gens et aux jeunes femmes de toutes les classes de la société, ou lettres à un Adolescent — à un jeune homme — à un Amant, — à un mari et à un Père.* Ce livre a eu plus de 12 éditions en Angleterre. La traduction, précédée d'une vie de l'auteur anglais, paraîtra dans quelques jours en un beau volume grand in-18 format des ouvrages d'élite de la bibliothéque Charpentier. On le trouvera à la librairie de Marc Ducloux.

Jusqu'ici on n'avait point de vie complète de Cobbett, et surtout point de renseignements impartiaux sur un homme déchiré par tous les partis, même par le sien. M. Vernes a consulté un grand nombre de documents, en Angleterre même, pour la rédaction de cette notice sur un homme, si justement célèbre, et qui, chose bien étrange, n'est guère connu hors de son pays, que comme publiciste, tandisque son *Economie de la chaumière* — ses *Promenades à cheval en Angleterre*, et surtout l'ouvrage traduit par M. Vernes, lui assurent une place distinguée parmi les moralistes. Nous reviendrons plus tard sur cette production.

l'un est le château de Warwick, encore habité par les descendants des fameux comtes de ce nom, et l'autre le château de Kenilworth, presque détruit par les soldats de Cromwell et les efforts du temps, mais auquel la plume de Walter Scott assure une célébrité impérissable. Pour que rien ne manque à cette magie des souvenirs on va visiter à une très petite distance de Warwick le bourg de Stratford, en traversant une suite continuelle de jardins, de vergers, de parcs superbes, au milieu desquels passe l'Avon aux flots purs et tranquilles, et l'on entre dans l'église pour y saluer le tombeau de Shakspeare, de cet admirable historien du cœur, le seul peut-être auquel on n'ait jamais essayé d'opposer un rival.

Je rentrais dans mon hôtel au moment où la soirée devenait froide et pluvieuse. Assis dans un petit salon comfortable comme tous ceux des auberges si élégantes et si propres de la Grande Bretagne, je regrettais de ne pas avoir la conversation d'un ami pour charmer les heures du soir, lorsque mes yeux tombèrent sur les vastes feuilles du journal du Comté. Les innombrables annonces dont elles sont ordinairement couvertes étaient remplacées par des détails sur la mort de Cobbett, par l'expression des regrets que cet événement avait inspirés à l'Angleterre, et par de longs récits de la carrière si agitée de ce grand publiciste. Jusqu'alors je n'avais entendu parler de Cobbett que comme d'un charlatan politique qui, après avoir fait beaucoup de bruit par ses publications d'un radicalisme effréné, était allé s'éclipser et s'anéantir dans les rangs du parlement. A en croire la plupart des journaux anglais, Cobbett était aussi médiocre écrivain que pauvre orateur. J'avais été plus d'une fois surpris de la violence, de la brutalité avec laquelle toute la presse l'attaquait. Aujourd'hui, quelle différence! Le journal de Warwick rapportait les jugements des journaux de tous les partis, de toutes les opinions, et c'était à qui prodiguerait à Cobbett les éloges les plus empressés et l'expression de l'admiration la plus sincère. Hélas! c'est que depuis quelques heures l'homme avait cessé de vivre, ses cendres venaient d'être honorées de funérailles publiques, et

l'esprit de parti désarmé ne pouvait plus que s'incliner devant un tombeau.

« Nous avons à annoncer, disait le *Standard* du 19 juin 1835, la mort de l'un des hommes les plus remarquables que l'Angleterre, ce pays si fertile en célébrités, ait jamais produits. Nous devons avouer que Cobbett a été sans comparaison le premier écrivain politique de son siècle. Personne n'a autant écrit sur les affaires publiques, et personne n'a écrit aussi bien. C'est dans la collection immense des innombrables écrits de Cobbett qu'il faut aller puiser pour trouver des exemples de la plus haute éloquence que notre langue puisse offrir. La malice la plus envieuse ne découvrirait pas dans ce vaste répertoire un seul paragraphe ennuyeux ou médiocre. »

Après être entré dans des développements très intéressants, et d'autant plus remarquables de la part d'un journal qui a toujours été en politique un fougueux adversaire de Cobbett, le Standard termine ainsi : « Nous finirons en répétant ce que nous avons dit en commençant : c'est que Cobbett est l'un des plus grands hommes que l'Angleterre ait jamais produits, et que ses écrits offrent deux grands exemples : celui d'une persévérance à laquelle on ne peut rien comparer, et celui d'un génie à la hauteur duquel il est bien difficile d'atteindre. »

Les réflexions des autres journaux sur Cobbett, comme écrivain politique, n'étant que l'écho fidèle de celles qu'on vient de lire, il est inutile de les citer, d'autant plus que mon but n'est pas de faire connaître cet auteur comme publiciste, mais bien comme moraliste. C'est particulièrement sous ce rapport que les fragments sur la vie de Cobbett donnés par les journaux et revues anglaises sont d'un intérêt et d'une originalité remarquables. On les retrouvera presque tous dans celui de ses ouvrages dont j'offre aujourd'hui la traduction. Si Cobbett est, de l'aveu même de ses plus violents antagonistes politiques, « un des plus grands hommes que l'Angleterre ait produits, » il suffira d'un coup d'œil jeté sur les lettres qu'on va lire, pour le reconnaître comme l'un des plus grands moralistes qui aient paru ; et si un juge habile déclare qu'il n'a pas écrit « un seul

paragraphe ennuyeux ou médiocre, » Cobbett fera une rare exception parmi les moralistes.

Chacun des fragments de la vie de Cobbett qu'on avait été emprunter à ses « *avis aux jeunes gens* » forme un tableau complet tracé avec une énergie, une vigueur et une simplicité qu'on chercherait en vain à surpasser. Chez lui l'exemple est toujours à côté du précepte : jamais préceptes ne furent plus sages, plus vrais, plus logiques, et en même temps plus clairs et plus faciles à saisir, jamais exemples ne furent empreints d'une éloquence plus émouvante, d'un charme plus attendrissant. « Je n'ai jamais enseigné que ce que j'ai moi-même mis en pratique. » Cette réflexion de Cobbett est à elle seule une garantie de la puissante influence que ses conseils doivent exercer, et de la supériorité qu'il doit obtenir comme moraliste.

Avant de citer quelques-uns de ses préceptes si vrais, si justes, exprimés avec une originalité et une verve incisive qui n'appartiennent qu'à notre auteur, nous allons l'entendre raconter la première et la plus intéressante partie de sa vie. Il en publia le récit en 1797, et pendant un de ses séjours en Amérique. Ce récit formait une brochure qui a été réimprimée en 1816, par William Hone. C'est une curiosité littéraire qui est devenue introuvable :

« Lorsque je vins au monde, mon père était fermier. La pauvreté de ses parents ne leur avait pas permis de lui faire donner de l'éducation, mais il n'en était pas moins instruit, surtout pour un homme de sa condition. Dans son enfance, il conduisait la charrue à raison de deux sous par jour, et il les consacrait à payer son entrée à une école du soir. Il avait appris tout ce qu'on peut apprendre d'un magister de village. Grâce à ses propres efforts, il avait fait des progrès dans les mathématiques; il connaissait bien l'arpentage, et on venait souvent le prier de dresser des plans. En un mot, on lui accordait une réputation d'habileté et d'intelligence qui ne manque jamais, surtout au village, d'attirer à un homme la considération de ses voisins. Comme il était honnête, économe

et actif, ses affaires prospéraient, et il avait trouvé le bonheur dans une compagne de la même condition que lui, et dans l'estime et l'affection de tous.

« J'ai eu trois frères : l'aîné était marchand, le second agriculteur, et le troisième était au service de la compagnie des Indes. Je suis né le 9 mars 1766.

» Je n'ai pas besoin de dire que notre père ne nous laissa pas manger le pain de la paresse. J'étais encore enfant que je gagnais déjà ma vie : je ne me rappelle pas, en consultant mes souvenirs, d'avoir passé un seul jour sans travailler. Ma première tâche fut d'empêcher les petits oiseaux de manger le blé. Lorsque je montai pour la première fois la garde dans un champ avec mon petit sac sur l'épaule et une petite bouteille en bois, j'eus toutes les peines du monde à passer par dessus les haies et les barrières, et c'était avec beaucoup de peine qu'à la fin de la journée je parvenais à regagner la maison paternelle. Enfin, l'on me fit l'honneur de m'admettre dans les rangs des moissonneurs, de me laisser conduire un attelage, et suivre la charrue. Nous étions tous actifs et vigoureux; aussi mon père avait-il coutume de se vanter d'avoir quatre fils, dont l'aîné ne comptait pas quinze ans, et qui faisaient autant de besogne que trois hommes de la paroisse de Farnham. Noble orgueil! heureux temps! . . . . . .

. . . . . .

» Pendant l'automne de 1782, j'allai passer quelques temps chez un de mes parens qui demeurait près de Portsmouth. Je contemplai pour la première fois la mer, et je l'eus à peine aperçue que je fus saisi d'un vif désir de me faire marin. Je n'ai jamais pu et je ne ne puis encore m'expliquer la cause d'une impulsion si soudaine. Presque tous les petits Anglais éprouvent le même désir. Obéiraient-ils à ce même instinct qui poussent les petits canards à s'élancer sur les eaux?

» Ce ne fut pas seulement la vue de la mer qui captiva toute mon attention : ce fut aussi le spectacle de la grande flotte alors à l'ancre à Spithead. J'avais souvent entendu parler des remparts flottans de la vieille Angleterre, et j'avais pris plai-

sir à me représenter ce que ce devait être qu'un vaisseau et une flotte; mais ce que je voyais en ce moment surpassait tellement tout ce que j'avais rêvé, que je demeurai confondu d'étonnement et d'admiration. Que de fois il m'était arrivé d'entendre citer les exploits éclatans de nos amiraux et de nos marins, l'histoire de la fameuse Armada espagnole et celle de tant de mémorables combats qu'un bon Anglais ne manque pas de raconter cent fois par an à ses enfants. La vue de notre flotte réveilla tout-à-coup ces souvenirs d'une manière quelque peu confuse, il est vrai, mais avec une irrésistible puissance. Un orgueil patriotique s'empara de mon cœur. Ces marins étaient mes compatriotes, cette flotte était celle de mon pays. N'avais-je pas, moi aussi, ma part de cette flotte, ma part de la gloire de nos marins? Je me fis une sorte de reproche de posséder tant de choses sans les avoir méritées, et, pour y avoir de justes droits, je résolus d'aller partager immédiatement les périls et les fatigues du marin. Je courus à Portsmouth, je me jetai dans un canot, et quelques minutes après, j'étais à bord du vaisseau le Pégase,

» Le capitaine avait plus de sensibilité que n'en ont, en général, les marins. Il me fit un tableau pathétique des fatigues qui m'attendaient et des punitions que m'attirerait la moindre désobéissance ou la plus petite négligence. Il m'engagea beaucoup à retourner chez moi, et me dit, en finissant. qu'il valait encore mieux être mené à l'église la corde au cou, pour y être marié contre son gré, que d'être *lié* au grand mât d'un vaisseau. Pendant que le capitaine me donnait de si sages conseils, il me vint à l'esprit qu'il me prenait pour un enfant trouvé, échappé de l'hôpital, Je rougis jusqu'au blanc des yeux et je mis en jeu toute mon éloquence pour tâcher de le convaincre que c'était par pure inclination que je voulais me faire marin. Pour toute réponse il me renvoya à terre. Toutefois, je ne sortis de Portsmouth qu'après avoir écrit à l'amiral Evans, qu'il eût la bonté de m'inscrire au nombre des volontaires qui demandaient à servir dans la marine; mais quand il apprit ce qui s'était passé à bord du Pégase, il rejeta ma demande. C'est

ainsi que, fort heureusement pour moi, mais non sans regret, j'ai échappé à la plus dangereuse et à la plus fatigante de toutes les professions.

» Je retournai à la charrue, mais complétement dégoûté de la vie des champs. Avant mon équipée de Portsmouth, je ne connaissais d'autre ambition que celle de surpasser mes frères dans les travaux de la ferme. Maintenant, tout était changé : je ne pensais plus qu'à courir le monde, et je me trouvais singulièrement à l'étroit dans la petite île de la Grande-Bretagne. Tout ce qui me plaisait le plus autrefois, me dégoûtait aujourd'hui : le chant des oiseaux me semblait insipide, et je restais insensible à ces aboiemens répétés des chiens de chasse, qui tant de fois m'avaient fait quitter l'ouvrage pour m'élancer à travers champs et me jeter dans les buissons et dans les taillis. Cependant je restai encore chez mon père jusqu'au printemps suivant.

» Ce fut le 6 Mai 1783 que je partis, comme don Quichotte, pour courir les aventures. J'avais mis mes habits de Dimanche pour accompagner deux ou trois jeunes filles à la foire de Guilford. Elles m'attendaient dans une maison à trois milles de la nôtre. Malheureusement, je devais traverser la grande route de Londres. La diligence venait d'arriver sur une hauteur, et je l'entendais s'approcher á grand pas. L'idée d'aller à Londres ne m'était jamais venue à l'esprit, et pourtant ma résolution fut arrêtée avant même que la diligence m'eût rejoint. J'y pris place, et le même jour, à neuf heures du soir, j'étais à Londres.

» Ce fut par le plus grand hasard du monde que j'eus de quoi payer la dépense du jour. Etant parti le matin pour aller à la foire, j'avais pris une quinzaine de francs que, très certainement, je ne comptais pas dépenser. Ces quinze francs, que j'avais mis des années entières à amasser, fondirent comme un flocon de neige au soleil, entre les doigts des aubergistes et de leurs garçons. Bref, quand j'eus mis pied à terre dans l'une des grandes rues de Londres, et que j'eus soldé le prix de ma place, il me resta pour tout bien à peu près trois francs. Je vais

dire par quelle suite de circonstances étranges je fis une rencontre qui me sauva de ma ruine.

. . . . . .

. . . . . .

Arrivé aux Etats-Unis, Cobbett publia sous le nom emprunté de *Pierre Porc-Epic*, une suite de pamphlets écrits avec une verve et une éloquence inimitables. La plupart ont été réimprimés en Angleterre. Ce fut sous le même titre, qu'à son retour dans ce pays, en 1801, il publia un journal du matin dans lequel il soutenait vigoureusement le ministère Pitt. Cette publication n'ayant pas réussi, il commença le fameux *Registre* qui paraissait une fois par semaine, et qu'il n'a pas cessé de rédiger, à lui tout seul, pendant trente cinq années. Une mauvaise petite gravure en bois, placée à la tête du journal, était censée représenter un registre entr'ouvert, mais elle représentait bien plus fidèlement un gril; de là vint le nom de *gril de Cobbett* que l'on n'a pas cessé de donner à ce journal. Ce nom était d'autant mieux choisi qu'il serait impossible d'imaginer la violence avec laquelle Cobbett s'élançait sur ses ennemis, les entraînait sur son gril, et leur faisait des blessures dont ils ne guérissaient plus. On ne pouvait se débarrasser d'un sobriquet appliqué par l'admirable publiciste. La flèche, une fois lancée, restait à jamais enfoncée dans le flanc de la victime. Le grand juge Erskine a obtenu un genre de célébrité sur lequel il ne comptait pas, grâce au soin qu'avait Cobbett de ne jamais le désigner que par son second titre de baron de *Clakmannan*. M. Robinson qui, sous le titre de Lord Ripon, vient de rentrer aux affaires avec sir Robert Peel, M. Robinson qui n'a jamais tant parlé de la haute position financière de l'Angleterre qu'au moment où elle allait faire banqueroute, fut appelé M. *Robinson-Prospérité*. Sir Françis Burdett, qui de violent radical est devenu ardent Conservateur, et qui avait sans cesse à la bouche les mots de valeur, victoire et lauriers, reçut le nom de *Vieux-la-gloire*. Lord Brougham fut décoré de celui de *moitié laudanum, moitié eau de vie*.

La faveur dont il jouissait auprès des ministres ne paraissait pas avoir été bien productive pour lui. Aucune récompense ne lui avait été accordée depuis son retour d'Amérique jusqu'au moment où il abandonna M. Pitt. Une fois que Cobbett eut pris la résolution de passer dans le parti opposé, il n'était pas homme à faire les choses à demi.

. . . . . .

. . . . . .

J'ouvre au hasard le Journal d'*une année de résidence en Amérique*, et je trouve le morceau suivant que j'ai d'autant plus de plaisir à citer qu'il s'adresse aux émotions les plus vives du cœur, et achève de nous faire connaître la vie et le caractère de Cobbett.

Philadelphie, 15 Janvier 1818.

« Tout le monde me demande avec beaucoup de curiosité, à Philadelphie, « si je ne trouve pas que la ville ait *beaucoup* gagné ? » Il me paraît qu'on prend l'*agrandissement* de la ville pour le *progrès*. J'ai trouvé la ville fort belle dès le jour où j'y suis entré pour la première fois, et depuis lors elle s'est beaucoup agrandie. Je suis sûr que depuis 1799 le nombre des maisons a doublé. Mais une fois que l'on a habité Londres, toutes les autres villes paraissent si petites ! Quand on a demeuré à une petite distance de Westminster et de son pont, lorsqu'on a eu des fenêtres qui donnaient sur les vieux arbres de Saint-James, tous les autres monumens, tous les autres endroits ne sont plus que très ordinaires et insignifiants. J'ai été voir aujourd'hui la maison que j'ai habitée pendant mon premier séour à Philadelphie : qu'elle est petite ! Voilà ce qui nous arrive toujours ! C'est vraiment quelque chose d'inconcevable que l'idée que nous nous faisons de ces mots *grand* et *petit*, nous les conservons très bien dans notre mémoire, et pourtant nous oublions en même temps les *véritables dimensions* des objets auxquels nous les avions appliqués. L'idée, *une fois fixée dans notre cervelle*, n'en sort plus, quelque longue que soit notre

absence. Après avoir été seize ans sans revoir la campagne, lorsque je retournai en Angleterre en 1800, les arbres, les haies et même les parcs et les bois, me parurent extraordinairement *petits!* Je ne pouvais pas m'empêcher de rire en entendant appeler *rivières* de petits ruisseaux que j'aurais pu enjamber. La Tamise me fit l'effet d'une anse. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque, un mois après mon arrivée à Londres, je me rendis à Farnham, ma ville natale. Tout était devenu si mesquinement *petit!* Après avoir traversé l'interminable et sèche bruyère de Bagshot, il me restait à gravir la colline de Hungry, du haut de laquelle j'allais pouvoir enfin embrasser d'un coup d'œil ma belle et petite vallée de Farnham. Mon cœur bondissait d'impatience, en même temps que j'éprouvais une sorte de frayeur à l'idée de revoir tous les lieux où mon enfance s'était écoulée, et de n'y plus retrouver mon père et ma mère dont j'avais appris la mort.

Il y a non loin de la ville une colline qu'on appelle Crooksbury; elle s'élève en forme de cône, et elle est recouverte de sapins; c'est là que j'avais coutume d'aller prendre des œufs de pies et de corneilles, et d'emporter leurs petits quand j'en trouvais. Cette colline a toujours passé pour l'une des curiosités du pays, et lorsque l'on disait : « *C'est grand comme la colline* de Crooksbury, » l'on croyait avoir donné l'idée de tout ce qu'il y avait de plus grand dans le monde entier; aussi cette colline fut-elle le premier objet vers lequel se dirigèrent mes regards... Je ne pouvais en croire mes yeux!.. Pendant un moment, je ne pus, à la lettre, m'empêcher de penser que la colline avait déménagé, et qu'on était venu mettre à la place un petit monticule, car je venais de voir dans le Nouveau-Brunswick un seul rocher dix fois plus grand et quatre ou cinq fois plus élevé que la fameuse colline! Au bout de quelques minutes, je descendis à l'hôtel du Buisson, depuis le jardin duquel j'aperçus *l'énorme colline* où, petit enfant, j'avais commencé mes travaux de jardinage; quelle misère! Tout à coup, une foule de souvenirs s'emparèrent de mon âme : mon charmant petit jardin, mon oli petit fourreau bleu, mes souliers garnis de clous, mes jolis

pigeons qui venaient manger dans ma main, les paroles pleines de tendresse et les larmes de ma mère si douce, si sensible et si dévouée.... Je rentrai précipitamment dans la chambre. Si j'étais resté un instant de plus dehors, je m'évanouissais. Lorsque je fus assez calme pour pouvoir réfléchir, je m'écriai : *Quel changement!* Je regardai mes habits, et je me dis pour la seconde fois : Quel changement! Que de choses s'étaient passées dès lors! Combien ma situation était changée! J'avais dîné la veille avec les ministres d'état, dans la compagnie des premiers seigneurs du royaume, et j'avais été servi par une armée de laquais aux livrées éclatantes. Je n'avais eu personne pour m'aider à faire mon chemin dans le monde, je n'avais eu aucun maître quelconque. Si j'étais sorti du droit chemin, personne ne m'eût tendu une main amie pour m'engager à y rentrer, et me donner quelque bon conseil. J'éprouvais un sentiment d'orgueil. Les distinctions de rang, de naissance, de richesse, m'apparurent dans tout leur néant, et, dès ce moment, je résolus de ne jamais m'humilier devant elles.

. . . . . .

. . . . . .

En commencant la traduction des *avis aux jeunes gens et aux jeunes femmes de toutes les classes de la société,* je ne me suis pas dissimulé les nombreuses difficultés de cette tâche. Ainsi que tous les grands écrivains, Cobbett a un style qui n'appartient qu'à lui. Il serait inutile de s'obstiner à vouloir rendre textuellement en français ses tournures si originales, ses sentences si justes, si vraies, et de vouloir donner une idée de cette étonnante concision qui n'exclut jamais la plus parfaite clarté. Cette clarté, à la vérité, vient au secours du traducteur : il ne peut y avoir un instant de doute sur la pensée de l'auteur; mais il lui reste une grande difficulté, celle de la revêtir de formes qui choquent le moins une oreille française.

Je le répète : on peut ouvrir au hasard les trente-cinq ouvrages que Cobbett a écrits, et être bien sûr d'y rencontrer quelque-chose de neuf, de piquant, d'original. Mais aucun, peut-être, ne renferme en aussi grand nombre que *les Avis aux jeunes*

gens, des tableaux revêtus d'un coloris plus frais, des sentences aussi justes et aussi frappantes, des conseils d'une utilité non-seulement de chaque jour, mais d'une utilité de chaque heure, de chaque minute.

Voici quelques observations sur « la bonne chère et le bon vin » renfermées dans la *lettre à un adolescent*. Elles ne paraîtront peut-être pas trop déplacées dans le petit coin de terre que nous avons le bonheur d'habiter :

. . . . . .

« Le penchant à la bonne chère et au bon vin est en premier lieu fort coûteux. Les comestibles sont très chers, et leur apprêt plus cher encore. Quelle chose monstrueuse que de voir une ou deux personnes *se mettre à l'œuvre chaque jour* pour satisfaire l'estomac d'un individu ! Que de bois, que d'ustensiles culinaires, quelle vaste cuisine, et tout cela pour chatouiller le palais de quatre ou cinq mangeurs, et de mangeurs qui ont à peine de quoi payer ! Ensuite, *il y a perte de temps*. Du temps dépensé pour flatter le palais ! c'est quelque chose d'horrible que de voir des gens qui devraient travailler, se mettre à table trois fois par jour, trois fois pendant quatorze heures qu'ils ne passent pas dans leur lit. Un jeune homme élevé de cette manière ne sera jamais bon à rien. Il ne renoncera point à ses jouissances de table sous quelque prétexte que ce soit. Son manger et son boire, voilà tout ce qui l'inquiète. A-t-il des affaires ? les affaires ne viendront qu'après. Il y a quelques années qu'un jeune homme vint se proposer pour être mon secrétaire. Il me parut très propre à remplir cette place. Nous nous entendîmes tout de suite, et comme j'avais beaucoup de besogne à expédier, je le priai de s'asseoir et de commencer. Tout-à-coup il regarde par une fenêtre d'où l'on apercevait le cadran d'une horloge, et il s'écrie : « Je ne puis rester à présent, il faut que j'aille dîner. » — « En vérité, lui dis-je, *il faut* que vous alliez dîner ! ! Pauvre ami ! Allez vîte dîner et . . . ne revenez pas . . . . Nous ne pourrions jamais nous entendre. »

Nous terminerons par quelques autres citations où l'on verra le même bon sens, la même justesse d'observation ; et cette

profonde étude du cœur humain qui fait dire à chaque instant au lecteur attentif : « Voilà qui est la vérité même. »

« *Dis moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.* » Il ne saurait en être autrement ; cela est, cela doit être, parce que chacun recherche la société des gens qui pensent et se conduisent selon ses goûts. L'homme sobre ne fréquentera pas les ivrognes, l'homme économe ne s'associera pas avec celui qui jette l'argent par les fenêtres, et l'homme d'une conduite régulière et sévère fuira le tapageur et le débauché. Je trouve naturel que jeune comme vous l'êtes, vous recherchiez la société des personnes de votre âge ; mais vous devez apporter la plus grande attention dans le choix de vos connaissances. Posez-vous une règle dont vous ne vous départirez jamais : c'est que l'homme qui prend goût aux *causeries indécentes* et qui fréquente une *société douteuse*, sera indigne de votre amitié. Des mères, des pères indulgents ne sont que trop portés à fermer les yeux sur de pareils travers. Aussi longtemps que durent, et jeunesse et fortune, la punition semble différée, mais elle arrive enfin, elle arrive infailliblement, et le jeune libertin n'est plus qu'un homme désespéré et avili. On a l'habitude d'excuser les folies de jeunesse ; on dit « qu'il faut bien que jeunesse se passe ; » « que les poulains les plus vicieux font les meilleurs chevaux, » etc. etc. Cette *jeunesse passera*, mais les vices qu'elle aura contractés ne passeront point. Et ce sont de pareils sophismes que des parents sans énergie ont sans cesse à la bouche, au terrible détriment de la génération naissante ! »

« Les plus grands talents secondés par beaucoup de sagesse et de régularité sont parfaitement inutiles sans l'habitude bénie de bien employer le temps. C'est à elle, plus qu'à toute autre chose, que je dois mon avancement extraordinaire à l'armée. *J'étais toujours prêt.* Me commandait-on pour dix heures, j'étais prêt à *neuf*. Jamais affaire, jamais homme n'a eu à attendre pour moi. Ayant vingt ans à peine, lorsque je fus élevé du grade de caporal à celui de sergent-major, et obtenant la préférence

sur plus de trente sergents, je ne pouvais qu'exciter la haine et l'envie; mais ma fidèle adhésion aux préceptes dont je vous parle les fit taire tout à coup; chacun se disait qu'il était incapable de travailler, d'agir comme moi. Avant ma promotion, il fallait absolument un commis pour rédiger chaque jour le rapport du régiment. Je rendis cette place inutile. J'avais achevé mon rapport longtemps avant qu'un seul homme fût prêt à marcher, et lorsque le temps était favorable, je me promenais sur le terrain une heure avant la parade. Voici quelle était mon habitude de chaque jour : en été je me levais à l'aube, et en hiver à quatre heures; ma barbe était faite, et ma toilette était achevée au point que j'avais déjà attaché le fourreau de mon épée afin de n'avoir plus qu'à la mettre en place, et, en attendant, elle reposait sur la table. Je mangeais un morceau de pain avec du fromage ou du salé. Puis je commençais mon rapport, qui était terminé à mesure que chaque compagnie m'apportait son état. Il me restait encore une heure ou deux pour lire avant de quitter la caserne, à moins que le régiment ne partît pour l'exercice. Le cas échéant, j'étais sur le terrain au moment où les premiers feux du soleil doraient les baïonnettes, spectacle qui me ravissait, auquel je pense bien souvent, mais que j'essaierais vainement de décrire. Lorsque les *officiers* commandaient la manœuvre, on commençait à huit ou dix heures. Les hommes étaient accablés de chaleur, toutes leurs habitudes étaient rompues; ils n'avaient pas le temps d'apprêter leur dîner, et ils étaient d'une humeur de chien. Lorsque je commandais, les soldats avaient à eux une longue journée de repos. Ils allaient se promener à la ville ou dans les bois. Ils allaient cueillir des fraises, attraper des oiseaux, pêcher ou se livrer à toute autre récréation de leur goût. Et c'est ainsi que plusieurs centaines d'hommes étaient redevables aux habitudes matinales d'un garçon de vingt ans, de bien des journées heureuses et douces.

VERNES-PRESCOTT.

GOETHE

ET

LA FAMILLE DE CAGLIOSTRO,

A PALERME.

Lorsqu'un critique porte son regard en arrière, sur l'état qu'a présenté la littérature allemande au commencement de ce siècle et à la fin du siècle dernier, ce regard quelle que soit sa portée, profonde ou superficielle, doit nécessairement voir se dresser devant lui une grande figure, dont l'influence dominatrice a joué un des premiers rôles dans cette littérature. Pendant soixante ans Gœthe a marché en tête des écrivains allemands ; ses ennemis, et il en a eu beaucoup, lui ont quelquefois contesté le don du génie, mais aucun d'eux n'a osé lui refuser celui d'un immense talent. Henri Heyne qui ne l'aimait pas, dit lui-même assez spirituellement quelque part dans son livre sur la littérature allemande : *Menzel n'accorde pas le génie à Gœthe, il doit cependant convenir que cet auteur à quelquefois le talent de montrer du génie.*

Sous un autre point de vue, nous pourrions mettre Gœthe à côté de notre Jean Jaques. Tous les deux ont été admirés comme écrivains, tous les deux aussi ont écrit des confessions, et nous ont dévoilé dans plusieurs endroits de leurs ouvrages certains

côtés de leur caractère moral, d'une nature telle, que faisant taire momentanément notre admiration, nous sommes forcés de nous écrier avec douleur ; voilà un homme que nous ne pouvons ni aimer ni estimer du moins moralement. Pour essayer de justifier cette dernière réflexion, je donnerai ici la traduction fragmentaire du voyage de Gœthe en Sicile, que je me suis avisé de relire en dernier lieu. L'impression que fit sur moi ce morceau que l'on va lire fut plus vive que celle que j'avais éprouvée à une première lecture quelques années auparavant ; elle me donna la tentation de le traduire.

Palerme, le 14 avril 1787.

Souvent à notre table d'hôte on avait parlé de Cagliostro, de son origine et de ses aventures. Les Palermitains s'accordaient à dire qu'un certain Joseph Balsamo, né dans leur ville, s'était rendu coupable de plusieurs friponneries pour lesquelles il avait été poursuivi et ensuite banni. Mais cet individu était-il le même personnage connu sur le continent sous le nom de Cagliostro ? Les opinions à cet égard étaient partagées. Quelques personnes qui avaient vu autrefois Joseph Balsamo prétendaient avoir reconnu sa figure dans une gravure que nous connaissons du fameux charlatan Cagliostro ; cette gravure était parvenue à Palerme.

A cette occasion un de nos convives parla de recherches faites par un Jurisconsulte Palermitain pour tirer au clair ce qui appartenait à cet homme. Il avait mission à ce sujet du ministère français. C'était à l'époque d'un procès fameux qui occupait alors la France et l'Europe entière. Ce jurisconsulte avait disait-on établi l'arbre généalogique de Joseph Balsamo, et l'avait envoyé en France accompagné d'un mémoire et de pièces justificatives. Ma curiosité était vivement excitée ; je parvins à me faire présenter à cet homme de loi. Il eut l'obligeance de me faire voir la généalogie, ainsi que le mémoire en question, et il

me donna à ce sujet quelques explications dont voici le résultat.

Le traducteur supprime ici le résumé historique que donne Gœthe, dans sa lettre, des faits et des détails contenus dans les pièces qui lui furent communiquées. Il passe à ce qui lui a paru le plus intéressant dans cette lettre, les portraits de divers individus qui composaient la famille de Cagliostro, et au récit des deux entrevues que Gœthe eut avec cette famille.

Lorsque dans l'arbre généalogique, continue Gœthe, je vis qu'il y était question de plusieurs individus encore vivans, entr'autres de la mère et de la sœur de Cagliostro, je témoignai à l'auteur du mémoire mon désir de voir ces personnes et de me mettre en rapport avec elles. Il me répondit que ce que je lui demandais lui paraissait difficile. Ces personnes que je voulais voir étaient pauvres mais honnêtes, elles ne voyaient jamais d'étrangers, le caractère soupçonneux de la nation ne permettait guères une visite telle que je la désirais. Cependant il finit par m'offrir de m'envoyer son clerc qui était reçu dans cette famille, et dont lui-même s'était servi pour obtenir les papiers dont il avait besoin pour son travail. En effet, dès le lendemain arriva chez moi le clerc de l'homme de loi.

Il se montra d'abord hérissé de difficultés et de scrupules au sujet de mon projet. Depuis longtemps, me dit-il, j'évite de me rencontrer avec ces gens là. Lorsque j'ai voulu obtenir d'eux le contrat de mariage, les actes de baptême, et les autres papiers dont je voulais faire faire des copies légales, j'ai dû employer la ruse. Je leur ai parlé d'une certaine bourse de famille qui se trouvait vacante, et que le jeune Capitumno (neveu de Cagliostro) avait quelque chance d'obtenir, mais qu'avant tout il fallait constater ses droits au moyen d'une généalogie. Pour cela, certains papiers étaient nécessaires. Ensuite il faudrait négocier, faire des démarches; je pourrais m'en charger si on me promettait de me faire une part raisonnable de la somme que l'on pourrait obtenir. Ces bonnes gens acceptèrent avec

joie ma proposition ; je reçus d'eux les papiers que je désirais, l'arbre généalogique fut établi. Dès lors j'évite de les voir avec grand soin. Je rencontrai dans la rue il y a quelques semaines la femme Capitumno (sœur de Cagliostro) j'alléguai pour excuse de ma conduite avec eux la lenteur avec laquelle se traitent les affaires de cette nature. Voilà ce que me dit mon clerc ; cependant lorsqu'il me vit décidé à tenter l'aventure, nous convînmes qu'il me présenterait à la famille comme un Anglais qui pouvait leur donner des nouvelles de leur parent qui à la sortie de la Bastille s'était rendu à Londres. A trois heures après midi nous nous mîmes en chemin pour cette visite. La maison était située au coin d'une petite rue qui aboutissait à la grande rue du Cassero. Après avoir monté un mauvais escalier nous entrâmes dans la première pièce de l'appartement ; c'était la cuisine. Nous y trouvâmes une femme de moyenne taille, d'une carrure assez forte, sans trop d'enbompoint. Elle était occupée à ranger des ustensiles de cuisine. Elle était habillée proprement ; elle releva le coin de son tablier pour en cacher une partie qui était moins propre. Elle témoigna du plaisir en reconnaissant mon conducteur. « Signor Giovanni, » lui dit-elle, « nous apportez vous de bonnes nouvelles; comment va notre affaire ?

» Elle n'est pas encore bien avancée, mais voici un étranger que je vous amène, qui vous apportera des salutations de votre frère, et vous donnera des nouvelles de sa santé. »

Ces salutations dont je devais être porteur, n'étaient pas dans nos conventions ; cependant il n'y avait pas moyen de reculer. « Vous connaissez mon frère ? » dit-elle. « Toute l'Europe le connaît et vous serez bien aise je crois d'apprendre qu'il est en sûreté, et qu'il se porte bien, car vous devez avoir éprouvé des inquiétudes à son sujet. »

« Entrez, » nous dit-elle, « je vais vous suivre; » nous entrâmes dans la chambre, mon conducteur et moi. Cette chambre était spacieuse et élevée, ce qu'on appellerait chez nous un salon. Elle me parut former à elle seule l'habitation de toute la famille. Une seule fenêtre en éclairait les murs qui paraissaient

avoir été peints anciennement, et auxquels étaient appendues des gravures en noir représentant des saints, entourées de vieux cadres dorés. Deux grands lits sans rideaux occupaient un des côtés de la chambre ; vis à vis était un bureau noir qui paraissait servir de table à écrire. Les autres meubles consistaient en vieilles chaises de jonc, dont les dossiers avaient été autrefois dorés. Les briques du parquet paraissaient usées en plusieurs endroits par le frottement ; il régnait d'ailleurs sur le tout un air de propreté. Nous nous approchâmes de la famille qui était réunie autour de la fenêtre solitaire.

Pendant que mon conducteur expliquait à la vieille mère Balsamo assise au coin de la fenêtre le motif de notre visite, et que pour se faire entendre de cette bonne femme un peu sourde il répétait de temps en temps ses paroles d'une voix plus élevée, j'eus le temps de faire l'examen de la chambre, et des autres personnes de la famille.

Près de la fenêtre était une jeune fille d'environ seize ans, bien faite, mais le visage très maltraité de la petite vérole ; à côté d'elle était un jeune homme dont le visage était aussi défiguré par la même cause. Dans un fauteuil vis-à-vis de la fenêtre était assise, ou plutôt couchée, une personne qui paraissait malade et infirme et dans une espèce d'assoupissement léthargique.

Lorsque mon conducteur eut fini son discours d'introduction, on nous fit asseoir. La vieille mère m'adressa quelques questions que je fus obligé de me faire traduire ; le dialecte sicilien ne m'était pas très familier.

J'eus du plaisir à étudier l'extérieur de cette bonne vieille. Elle était d'une taille moyenne et bien proportionnée. Sur cette physionomie, dont l'age n'avait pas trop altéré les traits, régnait cette expression calme qu'ont ordinairement les personnes auxquelles manque le sens de l'ouïe. Le son de sa voix était doux et agréable. Mes réponses à ses questions durent aussi lui être interprétées. J'eus le temps de mesurer mes paroles pendant cette conversation qui ne pouvait que procéder lentement.

Je lui racontai que son fils avait été acquitté en France, et se

trouvait actuellement en Angleterre, où il avait été bien accueilli. La joie qu'elle témoigna en apprenant ces nouvelles était accompagnée d'une expression de cordialité et de piété. Elle parla plus haut et plus lentement, je la comprenais mieux. Pendant ce temps là sa fille était rentrée et s'était assise auprès de mon conducteur qui lui racontait fidèlement ce que j'avais dit à sa mère. Elle avait mis un tablier propre, et avait arrangé ses cheveux sous sa rézille. Plus je la regardais, et la comparais avec sa mère, plus je trouvais de différence entre ces deux figures. Une vivacité, une santé brillante animaient toute la personne de la fille; elle paraissait avoir environ quarante ans. Ses yeux d'un bleu clair promenaient autour d'elle des regards intelligens, mais ils n'avaient aucune expression de défiance. Assise, sa taille paraissait plus élevée que lorsque je l'avais vue debout ; son corps était penché en avant, et ses mains reposaient sur ses genoux. Du reste les traits de sa physionomie plutôt obtus qu'anguleux me rappelaient le portrait de son frère tel que nous l'avons vu dans les gravures. Elle me fit des questions sur mes voyages, sur ce qui m'avait attiré en Sicile. Elle me paraissait convaincue que je reviendrais pour assister à la fête de Ste. Rosalie.

La mère revint ensuite à me faire quelques questions, et pendant que j'étais occupé à lui répondre, la fille parlait à demi-voix avec mon conducteur ; j'entendais assez de leur conversation pour me croire autorisé à leur demander de quoi ils parlaient. « Madame Capitumno me raconte, » dit le clerc, « que son frère lui doit une somme de quatorze onces ; elle a retiré des effets qu'il avait laissés en gage lors de son départ précipité de Palerme. Dès lors elle n'a plus entendu parler de lui, il n'a envoyé aucun argent, aucun secours pour sa famille, quoique, dit-on, il soit très riche, et fasse une dépense de prince. On me demande si vous ne pourriez pas vous charger, à votre retour dans votre pays, de rappeler à ce frère, d'une manière convenable, la dette qu'il a laissée auprès de ses parens, et en lui parlant de leur position obtenir de lui quelques secours ; enfin si vous ne voudriez pas être porteur d'une lettre qu'ils dési-

rent lui faire parvenir. » Je témoignai que je me prêterais volontiers à ce qu'ils désiraient. La fille me demanda mon adresse, et où il faudrait envoyer la lettre. J'évitai de dire où je logeais, et je promis de venir le lendemain au soir prendre la lettre. Elle me parla ensuite de la situation fâcheuse dans laquelle elle se trouvait avec sa famille. Elle était restée veuve avec trois enfans; l'un d'eux, une fille cadette, était élevée dans un cloître, une autre était ici présente, et un jeune fils était allé à l'école. Outre ces trois enfans, elle avait sa mère à entretenir, et avec cela une personne malade et malheureuse dont elle s'était chargée par charité chrétienne. Son travail et son activité suffisaient à peine pour soutenir son existence et celle de tous les siens. Elle savait sans doute que Dieu ne laisse pas les bonnes actions sans récompense, mais elle n'en soupirait pas moins sous le poids d'un fardeau qu'elle portait déjà depuis bien longtems.

Les jeunes gens se mêlèrent à la conversation qui en devint plus animée. Pendant que je causais avec eux j'entendis la vieille mère qui demandait à sa fille si j'étais attaché à leur sainte religion, je compris par la réponse de celle-ci qu'elle éludait la question, et faisait entendre à sa mère que cet étranger était bien disposé pour eux, et qu'il ne convenait peut-être pas de lui faire des questions sur cet article.

Lorsque je leur dis que j'allais bientôt quitter Palerme, ils devinrent plus pressans, pour m'engager à revenir dans leur ville. Ils me vantaient surtout beaucoup les jours heureux qu'on y passait à l'époque de la fête de Ste Rosalie. Rien au monde ne pouvait être comparé à cette fête.

Mon conducteur désirait s'en aller depuis longtemps; c'est-ce que certains gestes me faisaient apercevoir. Je pris congé en promettant de venir le lendemain prendre la lettre dont ils voulaient me charger. Mon honnête clerc me témoigna en sortant, sa joie de ce que tout s'était aussi bien passé.

On peut s'imaginer l'impression qu'avait faite sur moi cette pauvre, pieuse et honnête famille. Ma curiosité était satisfaite sur ce que j'avais désiré savoir, mais les manières si naturelles

et si bienveillantes de ces bonnes gens m'avaient inspiré un intérêt que la réflexion augmentait encore.

Je songeai ensuite à ce que j'avais à faire le lendemain. Il était naturel de penser, que ma visite, qui les avait surpris dans le premier moment, avait donné lieu après mon départ à bien des réflexions. L'arbre généalogique m'avait fait voir que beaucoup d'autres membres de cette famille vivaient encore.

Il était vraisemblable que ceux que j'avais vus appelleraient auprès d'eux leurs amis pour me faire répéter, en leur présence, tout ce que je leur avais appris sur le parent qui les intéressait si fort. Mon but à moi était atteint, il ne me restait plus qu'à terminer cette aventure d'une manière convenable. Je me rendis donc le jour suivant, d'abord après mon dîner, dans le logement de cette famille. Ils furent surpris de me voir d'aussi bonne heure; leurs lettres, me dirent-ils, n'étaient pas prêtes, et quelques uns de leurs parents désiraient faire ma connaissance, ils devaient venir les voir dans la soirée.

Je répondis que je devais partir le lendemain matin, que j'avais des visites à faire, et des préparatifs de départ dont je devais m'occuper, et que ne voulant pas renoncer à les voir j'étais venu de meilleure heure. Bientôt entra le fils que je n'avais vu qu'un instant le jour précédent. Il avait des rapports avec sa sœur pour la taille et la physionomie. Il apportait la lettre qu'on voulait me donner. Suivant l'usage du pays il l'avait fait rédiger par un notaire écrivain public. Ce jeune homme avait dans son extérieur et dans ses manières une expression de modestie, de calme et de tristesse. Il me fit des questions sur son oncle, sur son état de fortune, son train de dépense. « Pourquoi, disait-il d'un ton de douleur, cet oncle aurait-il ainsi oublié sa famille? quel bonheur pour nous s'il venait ici nous tendre une main de secours! mais comment est-il venu à vous parler de ses parents de Palerme? On dit qu'il ne nous reconnaît pas, et qu'il se donne pour un homme de haute naissance. » Il me fallut répondre à cette question occasionnée par l'imprudence de mon conducteur lorsqu'il m'avait présenté dans cette famille.

J'essayai de faire comprendre que vraisemblablement cet oncle qui avait des raisons pour cacher son origine au public, n'en faisait cependant pas un mystère avec ses amis et ses connaissances.

La jeune sœur qui entra pendant cette conversation et qui avait repris un peu d'assurance par la présence de son frère, vraisemblablement aussi par l'absence du témoin que nous avions eu dans l'entrevue de la veille, se mit aussi à dire son mot avec plus de liberté dans la conversation. Tous les deux me prièrent de les recommander à leur oncle, ils m'engagèrent aussi, lorsque j'aurais fait le voyage que je projettais, à revenir à Palerme pour la fête de Ste Rosalie; la mère ajouta des instances à celles de ses enfants. « Monsieur » dit-elle « quoique j'aie une grande fille, et qu'il ne convienne pas trop d'appeler des hommes étrangers dans ma maison, et qu'à ce sujet il y ait à craindre non seulement le danger, mais encore les mauvais propos du monde, cependant vous serez toujours bien venu chez nous, quand vous reviendrez dans notre ville. » « Oh oui » dirent les enfants, « nous voulons faire voir la fête à ce Monsieur; nous lui montrerons tout, nous lui chercherons la meilleure place pour voir la cérémonie, quel plaisir il aura à voir la grande voiture et la belle illumination! »

Pendant ce temps-là la grand-mère avait lu et relu la lettre dont je devais être le porteur. Lorsqu'on lui dit que je voulais prendre congé d'elle, elle se leva, en fermant la lettre pour me la remettre, et s'adressant à moi avec un ton de vivacité accompagné d'une espèce d'enthousiasme qui n'était pas sans noblesse. « Dites à mon fils que vous m'avez rendue heureuse par les bonnes nouvelles que vous m'avez données de lui, dites lui que je le serre de cette manière sur mon cœur. » Et en même temps elle étendait ses bras et les ramenait sur elle en les serrant contre sa poitrine. « Dites lui que je prie Dieu et la Sainte Vierge tous les jours pour lui, et que mon vœu le plus ardent est qu'avant ma fin ces yeux qui ont tant versé de larmes sur ce fils puissent encore le revoir. » La grâce propre à la langue Italienne accompagnait le choix de ses paroles, ainsi que la

noble attitude de celle qui les prononçait, ajoutez y encore le geste animé qui répand un charme particulier sur tout ce que disent les individus de cette nation.

Ce ne fut pas sans émotion que je pris congé de cette famille. Tous me donnèrent la main, les enfants m'accompagnèrent, et pendant que je descendais l'escalier ils vinrent sur le balcon de la fenêtre de la cuisine qui donnait sur la rue, me dirent de là encore adieu, en me répétant que je ne devais pas oublier de revenir les voir. En tournant le coin de la rue je les vis encore qui m'accompagnaient des yeux.

L'intérêt que m'inspirait cette famille, je n'ai pas besoin de le dire, me faisait désirer vivement de pouvoir lui être utile, et de venir au secours de ses besoins. J'avais trompé ces pauvres gens, et j'avais fait naître chez eux des espérances pour la réalisation desquelles ils croyaient pouvoir compter sur moi. Ma première idée fut de leur envoyer les quatorze onces que leur devait leur frère, et de déguiser ce don en leur faisant voir la facilité que j'aurais à m'en faire rembourser. Mais lorsque je vins à faire chez moi le compte de ma caisse, et de mon crédit, je vis que dans un pays aussi éloigné de chez moi, et où les communications sont si difficiles, je m'exposerais à des embarras dont j'aurais de la peine à me tirer. Cette considération de prudence arrêta l'effet de ce premier mouvement bienveillant qui m'avait porté à chercher un moyen de réparer l'injustice d'un mauvais parent à l'égard de *son intéressante famille.*

La lecture de cette lettre de Gœthe peut donner lieu à bien des réflexions. On admire encore ici comme nous l'avons souvent fait dans d'autres occasions le talent de cet écrivain remarquable. Il y a dans le compte qu'il nous rend de ses deux visites à la famille de Cagliostro, une vérité de pinceau qui n'appartient qu'à lui. Il y a du dramatique dans le tableau qu'il met sous nos yeux de cette famille; les personnages qui la composent sont vivans devant nous : on croit voir et entendre les individus dont il nous parle. Une bonne vieille grand'mère, mère de Cagliostro, la sœur de ce dernier, et ses deux jeunes enfants, une pauvre femme infirme sommeillant léthargiquement dans un fauteuil.

On voit naître et croître l'intérêt que sut inspirer Gœthe à ces bonnes gens par les fables qu'il leur débitait. Il leur fait croire qu'il va se charger sérieusement de plaider leur cause auprès de leur riche parent, et de lui remettre une lettre dans laquelle ils réclament une petite somme d'argent qu'il leur doit, etc.

Tout en nous faisant ce récit, Gœthe paraît ne pas s'apercevoir qu'il nous dévoile un côté bien peu intéressant de son propre caractère. Ou plutôt il paraît s'inquiéter assez peu de l'effet qu'il produit sur nous. C'est ainsi qu'il nous laisse voir le fond d'un cœur égoïste et froid, lorsqu'il nous dit après sa première visite : « Mon but était rempli, ma curiosité était satisfaite ; il ne me restait plus qu'à me tirer de cette affaire de la manière la plus convenable. »

Lorsqu'il prend congé de la famille, le lendemain, tous les individus lui disent adieu avec les démonstrations de l'affection la plus cordiale. La vieille mère surtout lui adresse les expressions les plus touchantes d'une reconnaissance bien peu méritée.

Gœthe cependant était homme, sa conscience se réveilla un instant. « Ce ne fut pas sans émotion » dit-il « que je pris congé de cette famille. L'intérêt qu'elle m'inspirait, je n'ai pas besoin de le dire, me donnait de plus vif désir de pouvoir lui être utile, et de venir au secours de ces bonnes gens dont j'avais surpris la confiance, et chez lesquels j'avais fait naître des espérances illusoires. Mon premier dessein » dit-il encore, en terminant sa lettre, « avait été de leur envoyer les quatorze onces en question. Je fis le compte de ma caisse et la prudence arrêta ma bonne volonté. » Nous avons parlé de J. J. Rousseau en commençant, celui-ci nous a fait aussi dans ses confessions des aveux de ce genre. Mais sa conscience accusatrice, en nous révélant ces turpitudes parlait plus haut que celle de Gœthe. Ce dernier traite la chose plus légèrement, il se persuade avoir fait la chose du monde la plus simple ; nous aurions cependant à lui dire, qu'au lieu d'un calcul de prudence égoïste, il y en avait un à faire d'humanité et de justice. N'aurait-il pas dû s'imposer à lui-même ce sacrifice de quatorze onces, somme

minime pour lui, et considérable pour cette famille, en expiation de ce qu'il y avait de déloyal (le terme n'est pas trop fort) dans sa conduite envers elle.

On est affligé, il faut le dire, lorsqu'à côté de l'admiration qu'on ne peut refuser aux productions d'un aussi beau génie, on rencontre des taches de caractère de cette nature.

Le sens moral était médiocre chez Gœthe. Il parlait faiblement dans son âme, lorsque quelque petit intérêt du *moi* se trouvait en présence d'un acte de dévouement ou de sacrifice. Il savait bien cependant quelquefois retrouver le langage énergique de ce sens moral lorsqu'il en avait besoin pour tracer un des caractères que créait son génie poétique, mais ce n'était pas alors Gœthe qui parlait, c'était ce génie poétique qui momentanément venait habiter l'âme de Gœthe.

S. C.

NOTICE

SUR

UNE MONNAIE D'OR

TROUVÉE A LAUSANNE.

En creusant dans l'ancien cimetière du couvent de la Madelaine, à Lausanne, pour l'arrangement de la nouvelle place de la Grenette, on a déterré, il y a deux ans, divers ossemens humains, parmi lesquels se trouvait un crâne appartenant au squelette d'un adulte, et dont les mâchoires serrées retenaient une pièce d'or. Cette pièce, d'environ douze lignes de diamètre sur une demi-ligne d'épaisseur, était d'une conservation admirable et de l'or le plus pur.

Comparée aux monnaies d'or figurées dans le *Traité des monnayes, de Leblanc* (*Amsterdam*, 1692, in-4°), nous trouvâmes que c'était un Noble a la Rose, à peu près semblable à celui qui se voit gravé à la p. 244 de cet ouvrage. Cependant elle offrait certaines différences assez remarquables. Du côté où se trouve l'effigie royale, il y a un *penon* portant un *E* gothique très apparent; et sur la coque du navire dans lequel le monarque semble naviguer, on remarque une rose, emblème de la maison d'York, qui n'est pas sur le type figuré par Leblanc. Au revers, on voit *un soleil*, au lieu d'une croix; chaque rayon

terminé par une fleur de lys ou des léopards, alternativement.

La légende porte, d'un côté :

In X*to* EDWARD*us*. DeI GRAT*ia*. ANGliæ. et.
FRA*NGiæ* D*omiNuS*.

et de l'autre :

IH*esuS*. AUT*em*. TRANSIENS. PER. MEDIUM.
ILLORVM. IBAT.

Quoiqu'il n'y ait pas de millésime, il est évident, d'après la lettre initiale *E* qui se trouve sur le penon, que cette pièce d'or appartient au règne d'*Edouard IV*, premier roi d'Angleterre de la maison de York, qui régna dès l'an 1461 à 1483. (Voyez *l'Art de vérifier les dates*, I, p. 816.)

On se demande maintenant par quel concours de circonstances cette pièce d'or est arrivée dans le champ mortuaire où elle a été découverte; et, à cet égard, on ne peut faire que des conjectures plus ou moins plausibles.

Voici ce qui nous paraît le plus vraisemblable. — Le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, beau-frère du roi d'Angleterre Edouard IV, dont il avait épousé la sœur, tenait à sa solde un corps de ces archers anglais si renommés par leur force et leur adresse incomparable dans le maniement de leur arme. Ce corps, commandé par le comte de Sommerset, fut l'un de ceux qui opposèrent la plus courageuse résistance aux Suisses, à la bataille de Morat (1476). Presque tous les archers qui en faisaient partie, et leur chef en tête, se firent tuer sur le plateau de Courgevaux, sans lâcher pied d'une semelle. Ce n'est pas dans la bouche d'un fuyard du champ de bataille de Morat que le *Noble à la rose* a été trouvé, et cependant il y a toute apparence que le squelette de la Madelaine était celui d'un guerrier anglais. Avant de marcher sur Morat, le duc Charles campa pendant plusieurs semaines au *plan du Loup*, au-dessus de Lausanne. Lui-même occupait l'ancien couvent de *Bellevaux*, dont les nonnes s'étaient bien vite réfugiées dans la cité à l'approche de cette soldatesque militairement bien disciplinée, mais de mœurs dissolues.

L'armée bourguignonne fut ravagée par la famine et par des maladies contagieuses, durant son séjour aux environs de Lausanne, et perdit beaucoup de monde avant d'avoir combattu. — Nous pensons donc que la pièce d'or en question dut être placée dans la bouche d'un officier anglais qui appartenait à l'armée du Téméraire, et qui, mort de maladie au camp de Lausanne, fut enseveli dans le cimetière de la Madelaine.

L'usage de placer une pièce de monnaie dans la bouche des morts, fort commun dans les temps du paganisme, subsista fort tard dans les pays du nord.

Le *Noble* d'or *à la rose* trouvé dans nos murs, et d'ailleurs assez rare, puisque le musée britannique n'en possède que trois exemplaires, paraît donc se lier à l'un des plus grands souvenirs de notre histoire nationale.

F. DE GINGINS.

L'ÉTRANGÈRE.

Sie brachte Blumen mit und Früchte,
Gereift auf einer andern Flur,
In einem andern Sonnenlichte,
In einer glücklichern natur.
SCHILLER.

Qui donc es-tu, noble et belle Etrangère?
Quels doux climats regrettent ton départ !
Quel feu, caché sous ta longue paupière,
Brille soudain dans ton chaste regard?
Se dérobant sous les plis de tes voiles
Ton sein discret de candeur est vêtu ;
Ton front serein est couronné d'étoiles;
Fille des cieux, dis-moi, qui donc es-tu ?

—

Qu'apportes-tu dans l'étroite vallée
Où notre exil se traîne dans les pleurs?
Dis-moi comment la terre désolée,
A ton aspect, s'est couverte de fleurs.

Lorsque ton chant dans les airs se déploie
L'espoir renaît dans le cœur abattu,
Le cœur saignant a tressailli de joie;
Fille des cieux, que nous apportes-tu?

—

Que chantes-tu sur ta lyre d'ivoire?
A tes accords, quels rayons merveilleux,
Rayons d'en-haut, t'environnant de gloire,
De leurs clartés éblouissent nos yeux?
Quand les martyrs triomphaient dans les flammes,
Où tes accents puisaient-ils leur vertu?
Lorsque ta voix fait revivre les ames,
Fille des cieux, alors que chantes-tu?

—

Où t'enfuis-tu, ravissante Etrangère,
Lorsque tes pas quittent notre séjour?
Las! avec toi s'éloignent la lumière,
L'espoir, la paix, l'harmonie et l'amour.
Contre nos mœurs grossières et hautaines
Lorsque tes chants ont longtemps combattu
Quand tes efforts, quand tes larmes sont vaines,
Fille des cieux, hélas! où t'enfuis-tu?

—

Resteras-tu? laisse, ah! laisse tes aîles,
Qui s'éployaient, lentement se fermer;
Chante, et bientôt ces cœurs longtemps rebelles
Du saint amour se pourront enflammer.
Et quand le Christ, de gloire et de puissance,
Apparaîtra pour jamais revêtu,
Quand nous irons au lieu de ta naissance,
Fille des cieux, aux cieux resteras-tu?

Fréd. C.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

HISTOIRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE, SON IDÉE FONDAMENTALE ET SA CONSTITUTION, DÉVELOPPÉES SELON L'ESPRIT DE NOTRE SIÈCLE, PAR EDOUARD BOBRICK, professeur à l'université de Zurich, docteur en philosophie, traduit de l'allemand par Edouard Lenz, ancien officier du génie, Lausanne, imprimerie et librairie de Marc Ducloux éditeur. 1 vol. 12° 360 pages. 3 fr. 45 rap.

S'il est un titre propre à exciter la curiosité c'est bien certainement celui de cet ouvrage. Toutefois si cette curiosité est simplement excitée par le mystère qui envelope la société des Francs-maçons, et par la tradition vulgaire des symboles et des épreuves dont elle s'entoure et se précautionne, cette curiosité sera complètement trompée.

Les renseignemens, moins piquants sans doute, mais plus, instructifs que seuls on pouvait attendre, sont d'une nature plus relevée et méritent au moins un moment l'attention du lecteur. La bonne foi et la candeur du traducteur, ses efforts pour répandre en tout sens et par tous les moyens à sa portée des pensées et des vues qu'il juge intéressantes et utiles, sont du meilleur exemple et dignes de respect. Toutefois, à la lecture de ce livre nous avons été frappé du manque de solidité de bien des assertions, et nous avons craint, plus d'une fois de lire le roman des origines de la Franc-maçonnerie, plutôt qu'une histoire authentique et rigoureusement établie. La preuve du moins, et c'est à l'auteur à la fournir, la preuve manque de toutes parts. Quant à l'idée fondamentale de cette association, nous avons été étonnés du vide et du néant qui se trouve au fond de tout le mystère qui enveloppe et couvre de tous les nuages de ses formes et de ses rites l'inanité de la chose même. Tant que l'association a eu pour but un travail commun, tant que l'association existante et organisée a pu être exploitée par des intérêts palpitants de partis, cette association a pu vivre et agir. Mais quand le lien factice des intérêts politiques a supplanté le lien réel d'une corporation de métier, quand le laps du temps, la diffusion même de la société ont usé et détruit l'utilité politique purement locale; alors ce qui seul a pu soutenir et qui soutient encore cette association, c'est sa correspondance avec des besoins de l'ame humaine, besoins réels, qu'elle excite et qu'elle trompe en paraissant les satisfaire.

L'homme a faim et soif de la vérité, d'une vérité supérieure à la vaine et grossière apparence des choses, cette vérité, il sent qu'elle n'est pas immédiatement accessible et qu'elle est cachée; néanmoins il la lui faut. Que des hommes viennent à un de leurs semblables et la lui promettent cette vérité mystérieuse et nécessaire, ils sont sûrs d'enflammer sa curiosité; qu'en termes adroits où la lumière et l'obscurité s'entrelacent et se succèdent à propos, ils en vantent la grandeur et la beauté, qu'ils piquent à temps la vanité du futur adepte; ils lui feront vivement désirer d'appartenir à la société vénérable et fortunée qui possède, disent-ils, cette vérité d'ailleurs inaccessible. Le candidat se soumettra avec joie aux épreuves et

aux initiations successives, et soutiendra par son accession la société mystérieuse au sein de laquelle il espère trouver tout ce que réclament les instincts les plus nobles et les plus relevés de son cœur. C'est ainsi que dès l'antiquité la plus reculée les mystères se sont formés et se sont recrutés. Une fois le néophyte initié, que doit-il trouver dans sa carrière? Ou il se prendra aux rites et aux symboles, il étourdira sa pensée par le vain cliquetis des formules consacrées; et comme l'oiseau chanteur attaché près des filets, il servira d'appeau pour attirer de nouveaux frères dans le sein de l'association. Ou, pénétrant par la vivacité d'un esprit peu scrupuleux tout le parti que l'on peut tirer d'une fraternité ignorée du commun des hommes, il trouvera dans la société un moyen heureux pour appuyer son crédit dans le monde et pour y frayer un chemin à son ambition. Enfin trop loyal pour prendre ce dernier parti et trop pénétrant pour se laisser mener par des mots, il s'avancera de lumière en lumière, ou de déception en déception, le mot dépend de la tournure de son caractère, jusqu'à la doctrine finale, le dernier mot de tous les systèmes analogues, le panthéisme; religion, si l'on veut lui donner ce nom, religion vers laquelle se penchent et où finissent par s'abimer toutes les tendances religieuses des sociétés de cette nature. L'histoire des mystères de l'antiquité en fait foi. Le livre que nous annonçons en est une nouvelle preuve.

Le panthéisme le plus franc et le plus naïf, s'y manifeste dès la préface de l'auteur, jusques à la dernière page. Fort de l'esprit de notre époque, de cette queue de la comète de Hegel, qui suit le météore et se répand encore dans l'espace après que celui-ci a commencé à descendre vers l'horizon, le panthéisme se formule dans ce livre sans hésiter, sans rougir et sans trembler. Il est vrai aussi qu'il s'y formule avec toutes les illusions honnêtes d'un esprit qui suit la foule environnante, sans trop s'enquérir où conduit le chemin fréquenté. L'on conçoit parfaitement que cette doctrine couve et fleurisse au sein d'une société secrète, et que cet esprit se soit fait jour et montré à découvert dans les temps où nous vivons. La hardiesse du système, son apparence de grandeur, la fausse et commode charité qu'il engendre, son accommodation avec toutes les religions existantes, qu'il tolère comme forme et qu'il dissout sans effort, les divers cercles concentriques qu'il peut aisément tracer autour de son dernier mot; tout le rend éminemment fait pour une société d'initiés se pressant, sur divers degrés, vers un centre où règne dans sa gloire cachée la pensée suprême vivant dans le sein de quelqques êtres privilégiés. On conçoit que cet esprit ait du se cacher naguères, on conçoit encore mieux qu'il éclate aujourd'hui. Pourquoi dissimulerait-on d'une part ce dont tant de personnes non initiées se font honneur maintenant. Quel motif de se taire, pour le plaisir d'avoir un secret, lorsque la parole trouve des échos tout préparés, et que le secret n'a plus d'autres raisons et d'autres motifs qu'un jeu de symboles et de mots d'ordre, qui descend au rang des amusements puérils. Et si l'apparition de ce livre n'est pas un événement, c'est parceque son temps est tellement venu qu'il est

passé et que, dès que cette manifestation est faisable, elle n'offre par cela même pas d'intérêt. A peine est-il nécessaire de le dire : tout cet échafaudage de la Franc-maçonnerie, ces initiations successives, ces signes de reconnaissance, cette fraternité humaine restaurée, toutes ces choses n'ont subsisté et ne subsistent que parcequ'elles sont une faible image, et une image souvent dénaturée, de la possession, graduellement appropriée par la pratique de la vie et successivement achetée par des épreuves dignes de ce nom, de la vérité divine, une image de la communion chrétienne et de la fraternité des ames. Avec cette différence que là tout est factice et qu'ici tout est naturel, que là tout est tromperie et déception, qu'ici tout est lumière et vie parce que tout est vérité ; que là tout se fait en symboles, qu'ici tout s'accomplit en réalité, pour conduire l'ame fidèle du sein des combats et des fatigues de l'apprentissage à l'accomplissement glorieux et paisible de sa destinée au sein de l'éternelle activité.

MANUEL DE LECTURE POUR LES ÉCOLES ENFANTINES. St-Gall, 1841 ; 1 vol. in-12.

La *Revue Suisse*, toujours attentive aux intérêts les plus élevés du pays, n'a jamais dédaigné la littérature des enfants. Elle a déjà annoncé et recommandé plusieurs écrits destinés au premier âge. Elle continuera à suivre de près et à surveiller les publications de ce genre, dont le nombre croissant, et l'amélioration marquée, est un des signes de notre époque. Voici un *Manuel de lecture pour les écoles enfantines* et pour tous les très-jeunes enfants, qui n'a pu manquer d'attirer notre attention. Le bas prix de ce volume de 182 pages, qui, fort bien imprimé, en très-gros caractères, sur un papier moins blanc que celui de cette *Revue*, mais solide et durable, ne coûte pourtant que 4 batz, est la première chose qui nous a frappés. Nous pardonnera-t-on d'avoir vu dans cette circonstance un heureux présage? Quoi qu'il en soit, il n'a point été trompeur. Ce livre, si peu cher, est un très-bon livre. Peut-être la diction n'est-elle pas toujours assez enfantine, ni la phraséologie toujours assez simple ; mais c'est tout ce que nous laisse à désirer cet excellent petit volume, où l'on donne à l'enfant le pain de vie détrempé dans un lait pur. C'est au milieu des enfans, et par une personne qui connaît les enfants, les hommes et la vie humaine, que ce livre doit avoir été composé. On y tient compte des instincts de l'enfance, on ne lui prête pas des sentiments factices ; on presse tous les ressorts sans en forcer aucun ; on argumente peu, on parle d'autorité ; on suppose souvent au lieu de prouver ; on badine doucement ; on paraît avoir compris que l'enjouement est un des ingrédients nécessaires d'un livre composé pour l'enfance ; on ne prêche pas la vertu, on la montre en action : on ne veut pas douter que les enfants ne l'aiment par avance. Cette supposition est plus profitable et plus judicieuse que la supposition contraire ; c'est vers le bien et vers la vérité, non vers l'erreur et le mal, qu'il faut d'abord tourner les regards des enfants. C'est assez qu'ils fassent connais-

sance avec le mal en faisant le mal. Peut-être est-ce dans cette pensée que l'auteur, en parlant de Jésus-Christ comme du meilleur ami des enfants, ne le leur présente pas encore dans son caractère de sauveur; peut-être a-t-il craint d'anticiper; peut-être a-t-il pensé que c'est à l'enseignement oral et vivant d'une mère ou d'une institutrice, libre de choisir les moments, qu'il fallait remettre le soin d'annoncer aux enfants le Rédempteur; nous ne le savons point; nous croyons seulement que ce livre, tout plein de pureté, tout pénétré de gratitude et de révérence pour le Père céleste, est propre à mener un enfant très-près de Celui qui lui a été donné pour protecteur comme à tous les enfants et à tous les hommes. Le livre est composé d'anecdotes morales, de petits dialogues et d'agréables morceaux sur l'histoire naturelle, sur les arts, sur les principales découvertes; tout est simple, court, et très-clair. On nous permettra bien de transcrire ici une de ces petites compositions, celle sur *l'Oiseau-Mouche et le Colibri*. Elle nous paraît charmante comme sou sujet.

L'OISEAU-MOUCHE ET LE COLIBRI.

Un oiseau-mouche! oh! comme ce doit être joli! disait le petit Louis à sa maman qui lui avait promis de lui raconter l'histoire de ce volatile si petit et si charmant.

Cet oiseau, mon enfant, répondit sa mère, est en effet un véritable bijou de la nature. Dieu, en le créant, semble avoir pris plaisir à réunir en lui tout ce qu'il y a de plus mignon, de plus léger et de plus brillant.

Figure-toi un oiseau qui n'est pas plus gros qu'un de ces bourdons qui vont manger les poires et les raisins; son bec est mince comme une aiguille, et ses petits yeux ne paraissent que comme deux points brillants; les plumes de ses ailes sont si délicates, qu'on les croirait transparentes; à peine aperçoit-on ses petits pieds, tant ils sont courts et menus.

Mais rien n'est joli comme son plumage : il est orné de mille couleurs variées qui changent encore aux rayons du soleil. Aussi ce petit oiseau a-t-il grand soin de ne point salir sa belle parure : jamais il ne se pose dans la poussière; il est toujours en l'air, toujours volant de fleur en fleur. Il ne se pose que pour passer la nuit, sur les branches d'un oranger ou d'un citronnier, ou sur la tige d'une grande herbe : dès le matin il reprend sa volée. Comme l'abeille, il se nourrit du miel des fleurs. Quand il en voit une qui lui convient, il s'y arrête sans se poser, battant des ailes avec une telle rapidité qu'il paraît immobile; il entre son bec dans la fleur, et y suce le miel.

Je crois que tu devines bien, mon petit ami, que le nid de l'oiseau-mouche n'est pas bien grand : il est fait d'un coton très-fin et si bien arrangé qu'il ressemble à une peau douce et épaisse. Le dehors est couvert de petits morceaux d'écorce de gommier collés autour; ce nid, qui est un peu plus gros que la

moitié d'une noix, est ordinairement placé entre deux feuilles d'oranger ou de citronnier; quelquefois il est attaché à la tige d'un épi de blé ou d'une grande herbe. Les œufs sont de la grosseur des petits pois, et les petits qui en sortent ne sont pas plus gros que des mouches. La mère leur donne à sucer sa langue qui est toute trempée du suc des fleurs.

Oh! maman, dit Louis, qu'il serait joli d'élever ces mignons petits oiseaux dans une cage!

Il est bien plus amusant, mon cher enfant, reprit sa mère, de les voir voltiger dans un parterre et d'entendre le léger bourdonnement de leurs ailes. Il serait d'ailleurs impossible avec nos grosses mains, avec nos gros doigts, de nourrir de si petites bêtes; aussi ne l'a-t-on jamais essayé.

Les habitans de l'Amérique, qui ont le plaisir de voir ces charmants oiseaux dans leurs jardins, s'en font une parure. Pour cela, ils les font sécher après leur mort, afin de les conserver, et les dames les suspendent à leurs oreilles comme de magnifiques bijoux.

On trouve dans les mêmes pays un autre oiseau qui ne diffère de l'oiseau-mouche qu'en ce qu'il est un peu plus gros; c'est le colibri : il est aussi beau, il a les mêmes habitudes.

La manière de prendre les colibris et les oiseaux-mouches est fort simple : quand ils s'approchent, il suffit de leur jeter une poignée de sable; cela les étourdit et les fait tomber par terre. Mais il est cruel de tourmenter ces innocentes petites créatures. Je suis bien sûre, mon cher Louis, que si tu en voyais venir becqueter nos roses et nos jasmins, ton plus grand plaisir serait de les regarder et d'entendre le petit cri qu'ils répètent souvent.

Louis le croyait aussi; mais si un colibri ou un oiseau-mouche fût venu voltiger et passer au bout de son nez, je ne sais pas s'il aurait résisté au plaisir de lui courir après, comme il courait quelque fois après les papillons.

CHRESTOMATIE FRANÇAISE ou CHOIX DE MORCEAUX TIRÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS. Ouvrage destiné à servir d'application méthodique et progressive à un cours régulier de langue française, par A. Vinet, professeur à l'académie de Lausanne; *troisième édition, revue et augmentée;* tome troisième. Bâle, chez L.-G. Neukirch; Lausanne, chez M. Ducloux.

La troisième édition de cet ouvrage si important pour l'enseignement de la langue maternelle, est donc terminée. La fortune de ce livre est faite; dans tous les établissements particuliers ou publics d'instruction supérieure, on ne se sert plus d'aucun autre recueil. Le choix des morceaux y est si pur, si gradué, si bien fait sous tous les rapports, qu'il serait aujourd'hui superflu de louer cet ouvrage, s'il était jamais superflu de louer ce qui est beau, bon et si directement utile. Le volume que nous annonçons est particulièrement précieux par le discours

sur la littérature française qui le précède, et dont les jugements clairs sont de profonds reliefs qui reproduisent en quelques mots et avec une rare vérité la vie, la pensée et le génie de notre littérature et des hommes qui lui appartiennent. Ce discours a reçu des modifications très importantes ; pour une seule phrase quelquefois, nous a-t-on dit, l'auteur a relu toutes les œuvres d'un écrivain ; de nos jours, c'est trop de conscience, et ce fait, s'il est vrai, comme nous n'en doutons pas, paraîtrait de la fable aux littérateurs critiques des coteries parisiennes.

Nous citerons, comme nouveaux, les articles *sur le* 18e *siècle* et sur *Marivaux*, déjà reproduits dans un journal français ; ceux sur *Dancourt*, sur *Voltaire* et *Montesquieu*, sur *Buffon*. Plusieurs morceaux ont aussi été ajoutés à ce volume, entr'autres : un morceau des Mémoires de Grammont, un morceau de Bossuet sur les révolutions des empires, l'éloge de Condé, des scènes d'Iphigénie, l'Attique de P. Lebrun, Moïse d'Alfred de Vigny, etc.

Nous aurions désiré soumettre à nos lecteurs plusieurs des importantes modifications apportées au discours préliminaire ; l'espace nous manque aujourd'hui nous reviendrons du reste plus tard sur l'œuvre entière ; cependant le public nous saura gré du fragment suivant snr Gilbert :

« Voltaire, si original dans son genre (la satire), l'avait renouvelé et semblait l'avoir épuisé. Ceux qu'il avait attaqués étaient vaincus. La lâcheté peut trouver un plaisir inépuisable à voir percer de coups un ennemi par terre ; mais tout un public n'est pas lâche. Loin de là, lorsqu'un parti triomphe définitivement et sans contestation, c'est lui dès-lors qui est en possession d'alimenter la satire. Elle devait, pour se ranimer, passer de l'autre côté. Et c'est ce qu'elle fit sous les auspices de *Gilbert*, en qui le 18e siècle eut son Juvenal. Il attaqua la littérature et les mœurs de son siècle dans des satires véhémentes, brillantes d'invention poétique, de tours ingénieux, d'expressions hardies. Jamais la sainte colère de la vertu n'avait trouvé des mots plus poignants, une plus sanglante ironie. Peu équitable envers les chefs de la littérature contemporaine, il les accabla de sarcasmes cruels, dont la cicatrice n'est pas entièrement effacée. Pardonnons-lui ses préventions, et reconnaissons en lui le digne héritier des haines vigoureuses d'Alceste, et l'un des plus grands talents qui aient honoré le 18e siècle à son déclin. »

DE L'INSTRUCTION ÉDUCATIVE, discours prononcé par T.-M.-L. Naville, pasteur. Genève, chez Abram Cherbulier; Lausanne, chez Marc Ducloux.

Le nom de M. le pasteur Naville est un des premiers qui se présentent à la pensée, lorsque, en fait d'éducation, il est question parmi nous de dévouement, de foi, d'intelligence et d'expérience ; en pays français, les bons pédagogues sont très rares et leur tâche est difficile : la haine des idées et des méthodes nouvelles, si étrange dans des pays où, d'un autre côté, on a la fureur du nouveau ; le peu d'importance que le matérialisme orgueilleux des populations agricoles attache à

l'éducation populaire ; l'absence de livres élémentaires intelligents ; l'horreur des dépenses ; cent autres raisons encore rendent, chez nous, la mission du pédagogue pénible et ingrate ; notre canton, à cet égard, ne mérite pas tous les éloges que M. Naville lui donne, nous n'en acceptons une partie que pour quelques hommes et pour quelques institutions. Mais qnelle que soit la difficulté de le tâche, les dévouements bien trempés, comme celui de l'auteur du discours, y puisent une nouvelle ardeur à parler et à agir. Nous-mêmes nous ne ferons pas défaut à leur ardeur et à leurs efforts.

Le discours que nous annonçons a été prononcé devant les deux Sociétés d'utilité publique de Genève et de Vaud, réunies fraternellement à Genève. Il présente une esquisse assez succincte, mais chaude et colorée, d'une partie importante d'un ouvrage plus considérable que M. Naville nous promet. La partie qu'il traite est le développement de l'élément intellectuel en l'homme ; les principes qui dominent l'ensemble de l'enseignement sont : 1° de développer autant que possible toutes les facultés ; 2° de les développer simultanément et harmoniquement ; 3° de commencer ce développement entier dès le degré primaire de l'instruction. Les règles que l'on doit observer dans les détails de l'enseignement sont : 1° de subordonner la mémoire à l'intelligence ; 2° de choisir des associations d'idées naturelles et intimes ; 3° de faire rendre compte de l'instruction à l'enfant ; 4° de soutenir et d'exciter l'activité de l'enfant ; 5° de graduer l'instruction. Des détails intéressants, des vues dont l'auteur cherche l'application dans notre pays, un style chaleureux et animé, rendent ce discours fort intéressant et nous font très bien augurer de l'ouvrage que M. Naville prépare.

HISTOIRE DES JUGES D'ISRAEL, faisant suite au Voyage des enfants d'Israël dans le désert, par Jean-Auguste Bost, avec carte. Genève, G. Kaufmann ; Paris, L.-R. Delay ; Lausanne, chez l'auteur et à la librairie de M. Ducloux.

Il y a deux ans environ que nous lûmes avec plaisir l'ouvrage intitulé : Voyage des enfants d'Israël dans le désert. Cette lecture fut faite en famille avec des enfants ; l'intérêt de ceux-ci, leurs qnestions multipliées, leur attention constante, donnaient à l'ouvrage le plus sincère des éloges. La même épreuve avec le même résultat pour ce second volume. Nous pourrions nous contenter de ce fait ; à lui seul il exprime ce qu'il y a de mieux et de plus concluant à dire sur cet ouvrage. Nous ajouterons cependant, que nous aimons et que nous apprécions toutes les études bibliques, lorsqu'elles sont sérieusement et consciencieusement faites. Le Livre de Dieu est donné pour exercer l'activité de notre intelligence, et il est admirablement combiné dans ce but, et non pour dispenser l'homme de preuves et de recherches. Les matériaux nous sont fournis par la suprême bonté, et les matériaux les plus précieux ; mais en tout genre il faut les mettre en œuvre. Qu'il s'agisse de l'intelligence de l'histoire sainte, d'un système de théologie,

comme de l'ordre de la grâce et du salut, dans tous les cas il y a lieu au travail de l'homme, et les merveilles des dispensations divines sont toujours dirigées de manière à rendre ce travail possible et fructueux, jamais à en dispenser. C'est à cela que se rattachent et l'existence continuelle, dans tous les âges de l'Eglise, d'ouvrages du genre de celui que nous annonçons, et l'intérêt qu'ils ont toujours excité. Comprendre l'histoire sainte et la faire comprendre, n'est pas une petite affaire ; et celui qui travaille dans ce but, s'il réussit à pénétrer les lecteurs de la saveur du récit inspiré et à faire que le sens en soit bien présent à leur esprit, aura beau ne faire que des ouvrages peu volumineux et destinés à la jeunesse, il comptera des lecteurs de tous les âges et il aura rendu un service à l'Eglise.

Table des Matières.

LITTÉRATURE.

L'Ami de la maison. Nouvelle, ... 1, 57, 141, 185
Revue des Taschenbücher de l'Allemagne, par C. F. Girard, 27
Henri de Rätzuns, nouvelle historique, ... 109
Le lac du désert, ... 219. 253
Le procès de famille, ... 227
Une visite de deuil, ... 258
Marie Lamy, ... 261
Fragments du journal d'une gouvernante Suisse, . 295, 429
Mes souvenirs de collége, ... 333
Gœthe et la famille de Gagliostro, par S. C., ... 496

POÉSIE.

Le blessé de St. Jaques, par Albert Richard, ... 47
Mission de Pacini, ... 180
Un signe de Dieu ou le Pacificateur, par J. J. Porchat, . 250
Mon ame est ailleurs, par H. D., ... 293
Impression d'été, par A. H., ... 327
Poésie, par A. H., ... 448
L'Etrangère, par Fr. C., ... 511

CRITIQUE.

Théopneustie ou pleine inspiration des Stes Ecritures, . . 327
Nouveaux discours sur quelques sujets religieux, par A. Vinet, ... 424
Sermons de L. Manuel, ... 450
Mes adieux à la paroisse de Vallorbes, ... 457
Cours de Géométrie élémentaire, ... 461
Petite bibliothèque de l'enfance, ... 466

PHILOSOPHIE.

Droit International. — Cours de M. Emery, ... 295
La Philosophie de Leibnitz, par Ch. Secretan, ... 408
De la manifestation des convictions religieuses, par A. Vinet, ... 469

HISTOIRE.

Dîner avec Bonaparte, ... 184
Notice sur une monnaie d'or, par F. de Gingins, ... 508

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Histoire de la littérature latine, ... 121
Le Journal de Lausanne en 1787, 1788, 1789, ... 389

BIOGRAPHIE.

Henri Fraisse, par J. J. Porchat, ... 205
William Cobbet, par Vernes-Prescott, ... 482

BEAUX-ARTS.

Le musée cantonal et le musée Arlaud, ... 173

CORRESPONDANCE.

Correspondance, ... 218
Lettre sur la mort funeste d'un ami, ... 319

Bulletin bibliographique, 53, 329, 383, 513.

AP
24
R46
t.4

Revue suisse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY